

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

Vol. 64

LUCIEN.

IMPRIMERIE DE SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d'Erfurth, n. 4.

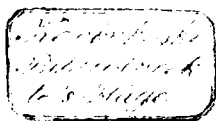
LUCIEN.

DIALOGUES SATYRIQUES,
PHILOSOPHIQUES ET DIVERS,
PETITS TRAITÉS,

TRADUITS

PAR BELIN DE BALLU;

REVUS ET CORRIGÉS SUR LES DERNIÈRES ÉDITIONS GRECQUES.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, N. 6.
CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, N. 29.

1844



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Geoffroy Tory, célèbre graveur et imprimeur du quinzième siècle, traduisit pour la première fois en français trente dialogues de Lucien ; cette traduction fut publiée en 1529. en un volume in-16. Dans le Catalogue de la Bibliothèque du Roi, on trouve aussi que le même auteur traduisit *la Mouche*, de Lucien, et un autre dialogue intitulé *la Manière de parler et de se taire*; mais aucun ouvrage de Lucien ne porte ce second titre.

Après Geoffroy Tory vient Jean des Gouttes, dont l'ouvrage, très rare, porte le titre suivant : *Lucian, de ceux qui sercent à gaiges es maisons des gros seigneurs et bourgeois, avec une oraison dudit Lucian contre la calumnie, traduit par Jean des Gouttes. Lyon, François Juste, 1536. Un volume in-16.*

En 1548, Louis Meigret, célèbre grammairien, donna une traduction du *Menteur, ou l'Incrédule*. Meigret voulait que l'orthographe fût entièrement conforme à la prononciation. C'est dans cette traduction de Lucien qu'il fit le premier essai de ce système, qui depuis fut adopté par Voltaire, et dont Duclos disait en 1754 : « Lorsque cette réforme sera faite, car elle se fera, on ne croira pas qu'elle ait pu éprouver de la contradiction. »

Nous citerons, mais seulement pour mémoire, une mauvaise traduction des Œuvres complètes de Lucien, par Philibert Bretin; un volume in-folio, publié à Paris, en 1606.

Ce fut seulement en 1654 que Nicolas Perrot d'Ablancourt publia sa traduction si longtemps célèbre des Œuvres de Lucien. L'édition originale forme deux volumes in-4°. D'Ablancourt est un excellent écrivain et un mauvais traducteur. Son système est de modifier et même de supprimer tout ce qui, dans son auteur, pourrait cho-

quer nos mœurs et nos usages. Malgré ses défauts, cette traduction a été souvent réimprimée, à cause de l'élégance toute française du style. C'est elle que Ménage qualifiait de *belle infidèle*.

Le Franc de Pompignan est le premier qui, après d'Ablancourt, ait osé toucher à Lucien ; mais, comme son prédécesseur, il sacrifie trop souvent le sens de l'original au goût français, qui le domine même en traduisant. On a de lui : *les Philosophes à l'encan*, *les Ressuscités*, etc.

L'abbé Morelet s'essaya sur le *Jupiter tragique* et la *Mort de Pérégrinus*. Ces deux morceaux furent publiés dans les *Variétés littéraires*, de Suard.

Une troisième traduction complète fut tentée à la même époque par un autre abbé, J.-B. Massieu, alors curé de Sergy, depuis membre de la Convention nationale ; mais dont heureusement nous n'avons à parler que comme traducteur. J.-B. Massieu a suivi le système de ses prédécesseurs. Son style manque de mordant et de finesse. Il croit suppléer à ces qualités par la déclamation. Bien plus, il supprime tous les passages dont le sens lui échappe ou ne lui plaît pas, et tous les proverbes dont la tournure vulgaire pourrait déranger ses formes, toujours un peu trop oratoires. Cette traduction, faite sur la version latine, est tombée dans un juste oubli, mais après avoir joui d'une certaine vogue.

Nous ne dirons rien des essais plus ou moins heureux du professeur Gail, et des quatre dialogues traduits par Millin. Ces divers morceaux furent rapidement effacés par la traduction de Belin de Ballu, qui parut en 1788. Enfin Lucien put être apprécié par ceux à qui il n'était pas donné de le lire dans sa langue. Le nouveau traducteur, comprenant toute la difficulté de sa tâche, avait commencé par établir son texte, en collationnant six manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et c'est sur ce texte nouveau si péniblement colligé, et non plus sur la version latine, que Belin de Ballu avait parfait son œuvre.

La difficulté de cette entreprise est suffisamment prouvée par les nombreux et infructueux essais dont nous avons parlé plus haut. Esprit, finesse, ironie, érudition, style gracieux, style vigoureux, Lucien possède tout ; il a la malice de Rabelais et la verve de Voltaire ; il a aussi la raison d'un philosophe, et ses Dialogues sont quelquefois des scènes animées comme celles d'Aristophane ou de Molière.

Si donc un traducteur devait posséder toutes les qualités de son

auteur, il est probable que Lucien n'aurait jamais été traduit. Il l'a été cependant, et d'une manière très satisfaisante. Belin de Ballu a abordé franchement des difficultés jusqu'à lui invincibles, et il les a vaincues. Bon écrivain, érudit profond, homme d'esprit, homme de goût, il sait conserver le costume, rendre au naturel les caractères, peindre les mœurs, exposer les usages, imiter même le style de Lucien, et jeter de la lumière sur les passages les plus obscurs. Les notes qui remplissent ce dernier objet sont courtes, substantielles, d'une érudition choisie, et elles satisfont la curiosité sans jamais étouffer le texte. Voilà son travail, voilà ses qualités.

Quant à ses défauts, on peut lui reprocher de se laisser trop souvent charmer par les subtilités de son auteur, et d'avoir la prétention de se montrer plus subtil que lui. Quelquefois aussi, malgré son penchant à reproduire les expressions même de Lucien, il se laisse intimider soit par ses trivialités, soit par ses hardiesses; alors il l'affaiblit, il le voile, il cesse d'être traducteur, pour se faire le régent de son modèle. Nous avons effacé toutes ces taches et rétabli partout les formes franches et naïves de Lucien. Ce travail demandait une main délicate; il a été fait sous nos yeux, avec autant de soin que de talent, par M. Trianon, sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève, qui s'est chargé en outre de revoir l'ouvrage entier sur le texte grec de Hemsterhuysen et de Reitz, et sur le texte plus récent de Dindorf, qui fait partie de l'excellente Collection des classiques grecs publiée par M. Firmin Didot. Cette dernière édition est évidemment la meilleure. M. Dindorf mérite la reconnaissance de tous les amis des lettres. Toutefois, on peut lui reprocher, à lui, d'avoir manqué de reconnaissance envers Belin de Ballu, à qui il doit beaucoup et qu'il ne nomme nulle part dans sa préface. Sans doute, les recherches personnelles de M. Dindorf ont beaucoup amélioré le texte de Lucien; mais il n'est pas le premier qui ait collationné les manuscrits de la Bibliothèque Royale. Longtemps avant lui, Belin de Ballu s'était servi de ces précieux documents pour corriger le texte de Reitz, comme il le déclare formellement, et, ce qui vaut mieux, comme il le prouve dans plus de deux cents passages de sa traduction. M. Dindorf ne dit rien de ce fait, qui est cependant assez remarquable; il ne dit pas non plus que la traduction française de Belin de Ballu lui a servi plusieurs fois à établir soit le texte de Lucien, soit la version latine; c'est-à-dire qu'il doit à cette traduction la rectification, ou plutôt le

sens véritable de plusieurs passages qu'aucun manuscrit n'a pu lui donner. Ce second fait est peut-être unique dans l'histoire des traducteurs français, et comme il renferme le plus bel éloge qu'on puisse faire de Belin de Ballu, nous ne devons pas le passer sous silence.

L. AIMÉ-MARTIN.

VIE DE LUCIEN.

LUCIEN, dont le véritable nom est LOUKIANOS, était de Samosate, ville de la Commagène, située sur les bords de l'Euphrate. L'époque à laquelle il naquit est incertaine ; mais les divers événements dont il parle dans ses écrits donnent lieu de croire qu'il a vécu sous les règnes de Trajan, d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle, et peut-être au commencement de celui de Commode ; car LUCIEN parvint à un âge très avancé.

Son père, qui ne possédait qu'une fortune très bornée, le destina d'abord à la sculpture, dans laquelle plusieurs de ses parents s'étaient rendus célèbres. Mais dès la première leçon, l'élève, rebuté par la sévérité de son maître, qui était son oncle maternel, abandonna pour jamais cet art. De ce moment, LUCIEN se livra à l'étude des belles-lettres et de l'éloquence. Il parut, par plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il exerça dans Antioche, ville de Syrie, et ensuite dans Athènes, la profession d'orateur ; et ce ne fut pas sans succès. Il la quitta cependant à l'âge de quarante ans. Le barreau d'Athènes, déchu depuis longtemps de son ancienne splendeur, était alors en proie à une foule de déclamateurs sans génie, qui déshonoraient l'éloquence par la médiocrité de leurs talents, et leur profession par l'avidité qu'ils montraient pour le gain et par des mœurs corrompues. Ce fut à cette époque que LUCIEN commença à composer ses dialogues, où, par un mélange heureux de gaieté et de philosophie, il donna naissance à un nouveau genre d'écrire.

Vers le même temps, LUCIEN entreprit différents voyages. Les anciens voyageaient beaucoup : la rareté des

livres les obligeait à visiter les savants de plusieurs contrées. D'ailleurs, ils puisaient dans la vue des monuments de l'antiquité, dans le spectacle des grands faits de la nature, une élévation, une énergie, que l'éducation domestique et sédentaire ne saurait jamais faire acquérir. LUCIEN vint en Italie, où il visita le philosophe Nigrinus, qu'il avait autrefois connu en Grèce. Une infirmité dont l'un de ses yeux était affligé lui faisait chercher à Rome un habile médecin. Il en trouva un dans le philosophe, qui guérit, non son œil, mais l'aveuglement de son ame ; lui fit connaître la frivolité des faveurs de la fortune, et le prix inestimable des trésors de la sagesse. Il est certain qu'il fit, à diverses reprises, quelque séjour à Rome. Plusieurs de ses Traités paraissent avoir été écrits dans cette ville.

De l'Italie, LUCIEN passa dans les Gaules, et y demeura quelque temps. Il exerçait alors la profession de sophiste, récitait des déclamations (discours d'apparat, où l'orateur faisait briller son esprit sur des sujets imaginaires). Il donnait des leçons publiques d'éloquence, et il nous apprend lui-même que ces leçons lui étaient fort lucratives.

Il parcourut encore l'Asie mineure, dont il visita les principales villes. Il vint à celle d'Abon, où il eut une entrevue avec le faux prophète Alexandre, auquel il mordit la main en le saluant. Celui-ci, pour se venger de cet outrage, résolut de perdre LUCIEN ; et, feignant de se réconcilier avec lui, il offrit de lui fournir une barque et des rameurs pour continuer son voyage. Il avait engagé les matelots à précipiter LUCIEN dans la mer, dès qu'ils auraient quitté la côte. Notre auteur ne dut son salut qu'à la probité du pilote, qui lui révéla ce complot. De là, cette haine éternelle qu'il conçut contre Alexandre, et qui l'engagea, sans doute, à écrire la vie de cet imposteur, pour dévoiler ses fourberies aux yeux de la postérité.

L'école d'Alexandrie était alors trop florissante pour ne pas engager LUCIEN à porter ses pas en Égypte. Il y

fit même un assez long séjour, ayant été revêtu par l'empereur Marc-Aurèle d'une charge importante dans cette province. Il ne la nomme pas ; mais il donne une idée de ses fonctions, en disant qu'il exerce une portion de l'autorité suprême, et qu'il a la plus grande influence sur le gouvernement de l'Égypte : *« Mon emploi, continue-t-il, consiste à introduire les causes, à leur assigner le rang qu'elles doivent avoir ; à faire tenir des registres fidèles de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait ; à conserver dans toute leur intégrité les décrets de l'empereur ; à veiller à leur durée et à leur exécution. »*

On ne sait s'il conserva longtemps cette charge, et s'il la possédait encore lorsqu'il mourut. Mathias Gesner pense que Lucien, dans sa vieillesse, n'exerçait plus aucun emploi. Si cette conjecture est vraisemblable, il est probable aussi qu'il aura été dépouillé de son office, par une suite des changements survenus dans l'administration, après la mort de Marc-Aurèle.

On assure qu'il parvint à plus de quatre-vingts ans : aucun auteur n'a parlé de l'âge auquel mourut cet écrivain ; mais il se peint lui-même dans un de ses ouvrages comme un vieillard ; et l'on ne saurait douter qu'il ait fourni une longue carrière.

Suidas a écrit que LUCIEN avait été dévoré par les chiens, en punition de ce qu'il avait blasphémé le nom de Jésus-Christ. Je ne m'arrêterai point à réfuter cette fable ridicule. On connaît Suidas ; on sait avec quelle passion il parle des païens et de tous ceux qui n'avaient pas les mêmes sentiments que lui. Il fait, d'ailleurs, éclater contre LUCIEN une haine particulière, en lui prodiguant les noms d'*athée*, de *blasphémateur*, de *scélérat*. Quelques modernes ont osé avancer, sans autorité, que LUCIEN, après avoir embrassé la foi chrétienne, avait apostasié. Cette assertion se détruit d'elle-même, lorsqu'on lit dans le traité de la *Mort de Pérégrinus*, ce qu'il dit du christianisme : on voit qu'il n'avait des mystères de notre religion qu'une connaissance vague, incertaine, et bien éloignée des instructions que l'on donnait aux

catéchumènes. La liberté avec laquelle il s'est exprimé sur plusieurs sujets a dû lui susciter, durant sa vie, une foule d'ennemis ; et il n'est pas étonnant qu'on ait calomnié sa mémoire longtemps après sa mort.

Examinons à présent quelle fut sa philosophie. Gérard-Jean Vossius, dans son livre des *Historiens grecs*, assure que LUCIEN était particulièrement attaché aux dogmes d'Épicure ; et, d'après Vossius, la plupart des critiques ont avancé que LUCIEN était épicurien. La manière dont il parle d'Épicure dans la *Vie d'Alexandre*, l'estime qu'il témoigne pour ce philosophe, sont la base de cette opinion. Il eût été plus juste, ce me semble, d'inférer de ce passage, que Celsus, auquel ce discours est adressé, professait lui-même la philosophie d'Épicure, et que LUCIEN n'en parle ainsi que pour faire plaisir à son ami, puisque dans plusieurs passages de ses dialogues, il soutient que la vérité ne saurait être connue des hommes ; « car, dit-il, les sectes sont nombreuses, et la vérité est une. » Telle était la doctrine des sceptiques ; et c'est parmi ces derniers que l'on doit ranger LUCIEN.

Ce serait ici le lieu de jeter un coup d'œil rapide sur les différentes compositions de notre auteur, d'en examiner le plan, d'en déterminer le but, de juger des moyens qu'il emploie ; mais mon sentiment pourrait ne pas paraître impartial : j'aime mieux laisser au lecteur le plaisir de prononcer lui-même sur le mérite de cet écrivain. Seulement qu'il se souvienne qu'il est une foule de beautés secrètes produites par la magie du style, qui ne peuvent percer à travers le voile d'une traduction.

OEUVRES DE LUCIEN.

LE SONGE ou LA VIE DE LUCIEN.

J'avais cessé depuis peu de fréquenter les écoles, parce que je touchais à mon adolescence, et mon père délibérait avec ses amis sur la profession qu'il me ferait embrasser. Celle des lettres parut, à la plupart, exiger beaucoup de travail, de temps, de dépense, et demander une fortune considérable ; la nôtre était médiocre, et nos besoins étaient pressants. On pensa donc que, si j'apprenais quelque métier qui pût, dès les commencements, me fournir le nécessaire, ma famille ne serait plus obligée de nourrir un jeune homme de mon âge ; que je pourrais même, en peu de temps, rendre service à mon père, en lui rapportant le fruit de mon travail.

L'objet d'une seconde délibération fut de choisir un art distingué, facile à apprendre, convenable à un homme libre, tout à la fois peu dispendieux et lucratif. Lorsque chacun, suivant son goût et ses connaissances, eut fait l'éloge de celui qu'il estimait le plus, mon père, s'adressant à mon oncle maternel, qui était un excellent sculpteur : « Il n'est pas juste, lui dit-il, qu'en votre présence nous préférions quel-

que art au vôtre : servez-lui de maître, ajouta-t-il en me regardant, et apprenez-lui à devenir un bon statuaire ; il ne manque pas de dispositions, et vous savez qu'il est naturellement fort adroit. » Ce qui le lui faisait croire, c'est qu'étant enfant je m'amusais à former des figures de cire ; lorsque j'étais de retour des écoles, je ramassais partout de la cire, j'en formais des bœufs, des chevaux, et même des hommes qui n'étaient pas mal faits, du moins au jugement de mon père. Ce talent m'avait attiré bien des punitions de la part de mes maîtres ; il me méritait en ce moment des éloges, comme étant la preuve de mes belles dispositions. On conçut de moi les plus grandes espérances, et mes ouvrages de cire firent croire que je ferais des progrès rapides dans la sculpture. Ce jour même parut propre à commencer mon apprentissage, et, à mon grand contentement, je fus remis entre les mains de mon oncle. Je croyais, en effet, avoir un divertissement fort agréable, qui me donnerait de la considération parmi mes camarades, surtout lorsqu'ils m'auraient vu sculpter des dieux, ou fabriquer pour moi-même et pour mes bons amis quelques petits ornements. Mais il m'arriva ce qui arrive ordinairement à tous les commençants : mon oncle m'ayant donné un ciseau, m'ordonna de tailler légèrement une pièce de marbre qui était au milieu de son atelier, ajoutant ce proverbe : *Un bon commencement est la moitié du tout*. Mon inexpérience fut cause que j'appuyai trop fort, le marbre se rompit ; mon oncle entre aussitôt en colère, prend une courroie qui était près de lui, m'en frappe et me donne une première leçon peu agréable et peu propre à m'encourager. Mon apprentissage commença donc par des larmes ; je m'échappai de chez mon oncle, et j'arrivai à la maison paternelle les yeux baignés de pleurs et poussant de fréquents soupirs ; je me plaignis des coups qu'il m'avait donnés, et, montrant mes cicatrices, je l'accusai d'une cruauté extrême, ajoutant qu'il ne m'avait traité ainsi que par envie, dans la crainte que je ne le surpassasse un jour dans son art. Ma mère, courroucée, fit des repro-

ches à son frère ; la nuit survint, je me couchai les yeux encore humides, et l'esprit agité par mes réflexions.

Jusqu'ici tout ce que j'ai dit n'est pas fort sérieux et ce ne sont là que des enfantillages. Mais ce que vous allez entendre n'est point à mépriser, il mérite toute votre attention ; car, pour parler comme Homère ¹ :

J'eus pendant la nuit un songe merveilleux,

et si clair, qu'il ne le cède en rien à la vérité même : aussi, après un si long temps, la forme des objets qui m'apparurent est encore présente à mes yeux, et le son des paroles que j'entendis retentit encore à mes oreilles, tant ma vision avait été nette.

Deux femmes ², me prenant par les mains, me tiraient chacune de leur côté avec tant de violence, qu'il s'en fallait peu qu'elles me missent en pièces par leurs efforts contraires. Tantôt l'une paraissait remporter la victoire et me possédait presque entièrement, tantôt je passais au pouvoir de l'autre. Elles se disaient mutuellement des injures ; l'une voulait m'avoir, sous prétexte que je lui appartenais déjà ; l'autre me revendiquait comme ayant été soustrait à son pouvoir. La première avait l'air grossier d'un artisan ; elle était robuste ; ses cheveux en désordre, ses mains remplies de durillons, sa robe retroussée jusqu'à la ceinture et couverte de poussière, la faisaient ressembler à mon oncle travaillant dans son atelier. La seconde, d'une physionomie très agréable, avait un maintien noble et décent ; sa robe flottait avec grace. Enfin, elles me laissèrent décider à laquelle des deux je voulais appartenir. La première, cette femme aux traits grossiers, me dit :

¹ Iliade, liv. 2, v. 56.

² Cette fiction de Lucien est une imitation de la scène de la justice et de l'injustice dans les *Nudes* d'Aristophane, acte III, scène III ; ou de la dernière scène de l'*Assemblée des femmes*, où deux vieilles se disputent plaisamment la possession d'un jeune homme. Voyez aussi le rêve d'Atosce, dans la tragédie des *Perses* d'Eschyle, v. 179.

« Mon enfant, je suis la Sculpture dont tu reçus hier la première leçon : je suis attachée depuis longtemps à ta famille, et par moi ton aïeul (elle prononça le nom du père de ma mère) et tes deux oncles se sont illustrés. Si tu veux renoncer aux bagatelles et au vain babillage de celle-ci (elle montrait sa rivale), si tu veux me suivre et t'attacher à moi, je te donnerai d'abord une éducation mâle, tu auras des épaules robustes, tu ne seras point exposé à l'envie ni obligé d'abandonner ta patrie et tes amis pour parcourir des pays étrangers, et ce ne sera pas pour des paroles, mais pour des actions que les hommes te donneront des louanges. Que la saleté de mon extérieur et de mon habit ne te rebute point : tel était Phidias lorsqu'il formait son Jupiter ; tel Polyclète quand Junon sortit de ses mains savantes ; tels Myron et Praxitèle lorsqu'ils méritaient les louanges et l'admiration de toute la Grèce. On les adore encore aujourd'hui avec les dieux qu'a produits leur ciseau. Ah ! si tu deviens semblable à l'un d'eux, quelle sera ta célébrité parmi les hommes ! On portera envie au bonheur de ton père, et tu illustreras ta patrie. »

Tel fut à peu près son discours ; elle en dit même encore bien davantage ; elle faisait à chaque mot des fautes et des barbarismes, parlait avec vivacité, et employait tous ses efforts à me persuader ; mais je ne me souviens plus de tout ce qu'elle me dit ; la plus grande partie de ses discours est sortie de ma mémoire. Enfin, lorsqu'elle eut cessé de parler, l'autre commença à peu près en ces termes :

« Mon fils, tu vois en moi la Science ; je suis déjà ton amie, et tu dois me connaître, quoique tu n'aies fait encore avec moi qu'un léger apprentissage. Ma rivale t'a vanté tous les avantages dont tu jouiras en te livrant à la sculpture ; ce-

• Il y eut deux Polyclètes sculpteurs, tous deux fort célèbres, tous deux natifs d'Argos. Celui dont il s'agit ici est le plus illustre et le plus ancien, il florissait la quatre-vingt-septième olympiade ; l'autre vivait en la quatre vingt-quinzième, et était élève de Naucydès. Voyez Pausanias en ses *Éliaques*, seconde partie.

pendant tu ne serais jamais qu'un ouvrier soumis à un travail pénible, duquel dépendrait tout l'espoir de ta nourriture ; ton gain serait mince et peu honorable ; tu vivrais humble et obscur ; jamais une longue suite ne t'accompagnerait dans les rues ; et tu ne saurais ni plaider pour tes amis ni te rendre formidable à tes ennemis. Nul citoyen n'enviera ton bonheur ; tu ne seras qu'un artisan, un homme ordinaire confondu dans la foule ; tu trembleras devant ceux qui l'emporteront sur toi par les richesses ou la force de l'éloquence, et tu seras réduit à leur faire ta cour. La crainte et l'inquiétude troubleront ta vie, et tu deviendras la proie d'un homme puissant. Quand tu serais un Phidias ou un Polyclète, quand tu ferais les ouvrages les plus admirables, c'est à ton art seul que toutes les louanges seront adressées, et de tous ceux qui regarderont tes chefs-d'œuvre, il n'y aura personne, pour peu qu'il ait de sens, qui veuille te ressembler. Tu ne passeras que pour un artisan, un vil ouvrier, un homme qui vit du travail de ses mains. Si au contraire tu veux suivre mes conseils, je te ferai connaître les beaux ouvrages et les actions admirables des anciens ; je te donnerai des connaissances universelles. J'ornerai ton ame, cette noble partie de toi-même, des vertus les plus estimables. La sagesse, la justice, la piété, la douceur, la modestie, la prudence, la patience, l'amour des choses honnêtes et le goût des études sereuses présideront à ta conduite. Ce sont là véritablement les ornements incorruptibles de l'ame. Rien de ce qui se fit autrefois ni de ce qu'il faut faire à présent ne t'échappera ; bien plus, avec moi tu prévoiras ce qu'il est à propos ou non de faire ; en un mot, je t'instruirai bientôt de tout ce que l'on doit aux dieux et aux hommes. Celui qui à présent est pauvre, le fils d'un homme inconnu, qui délibère s'il embrassera un état ignoble, sera dans peu l'objet de l'envie et de la jalousie universelle. On te comblera d'honneurs et de louanges ; tu seras revêtu de cet habit (elle me montra le sien, qui était magnifique) ; tu te feras estimer par tes rares qualités, et tu t'attireras la considération de

ceux même qui l'emportent sur toi par les richesses et la naissance ; on te jugera digne des plus grands emplois, et l'on te déférera partout la première place. Si tu voyages, tu ne seras nulle part étranger ni inconnu ; je t'imprimerai une marque si reconnaissable que chacun de ceux qui te verront dira à son voisin en le poussant et te montrant du doigt : *le voilà*¹. S'il se trouve quelque occasion importante où il faille prendre les intérêts de la république, ou la défense de tes amis, chacun fixera les yeux sur toi. Lorsque tu parleras, la multitude t'écouterà avec admiration ; on t'estimera heureux de pouvoir parler si éloquemment, et l'on bénira le sort de ton père. Je te mettrai au nombre de ces hommes que l'on appelle immortels, et lors même que tu seras sorti de la vie, tu ne cesseras jamais d'être avec les savants et de t'entretenir avec les beaux esprits. Jette les yeux sur Démosthène, fils d'un père inconnu² ; à quel point de gloire ne l'ai-je pas élevé ? Eschine, fils d'une joueuse d'instruments, s'est vu caressé par Philippe ; et Socrate, élevé d'abord par la Sculpture, l'a abandonnée pour se jeter dans mes bras dès qu'il a compris ce qui lui pouvait être plus avantageux. Entends-tu comme il est célébré par tout le monde ? Quitte donc à présent tous ces grands hommes, renonce à imiter leurs belles actions, à entendre leurs discours, renonce à ce maintien noble et décent, aux honneurs, à la gloire, aux louanges, aux distinctions, à la puissance, aux grands emplois, ne cherche plus à te faire estimer heureux par la beauté de ton génie et la force de tes discours. Revêts-toi

¹ Démosthène passait un jour par le marché d'Athènes, une marchande d'herbes l'aperçut, et poussant du coude sa voisine, lui montra l'orateur, en s'écriant : Le voilà. C'est à ce trait que Lucien fait allusion.

² Il était fils d'un fourbisseur de même nom, au rapport de Plutarque ; mais il était riche, et à portée de recevoir des leçons d'éloquence des plus fameux rhéteurs de son temps, Isée et Isocrate. Au lieu qu'Eschine, fils d'une joueuse de tambour de basque, né sans fortune, n'ayant eu de maître que son génie, et de leçons que les discours qu'il entendait, lorsqu'il était greffier de la ville, est parvenu à disputer à Démosthène la palme de l'éloquence.

OU LA VIE DE LUCIEN.

d'une robe poudreuse, prends l'accoutrement d'un esclave, et désormais un levier, un ciseau, ou un marteau dans les mains, penché sur ton ouvrage. borne tes pensées à la terre. Ton esprit abaissé de toutes manières ne pourra jamais s'élever ni s'appliquer à rien de noble et de mâle : cependant tu mettras tous tes soins à donner à tes ouvrages une belle proportion, et tu ne songeras pas à régler ton ame ; tu l'estimeras moins que des pierres. »

Elle parlait encore lorsque je me levai ; et, sans attendre la fin de son discours, je prononçai. J'abandonnai la laide ouvrière, et passai du côté de l'Éloquence, avec d'autant plus de joie, que je me rappelais les coups d'escourgée que, pour mon apprentissage, l'autre m'avait fait donner la veille. Outrée de ce que je l'abandonnais, la Sculpture frappa dans ses mains, grinça des dents, et bientôt après devint immobile et se pétrifia comme une autre Niobé.

Cela vous paraît incroyable ; cependant vous ne ferez pas difficulté de le croire quand vous réfléchirez à toutes les merveilles qu'enfantent les songes.

La Science, me regardant alors, me dit : « Comment pourrai-je reconnaître le jugement que tu viens de rendre en ma faveur ? comment te prouver que tu as eu raison de juger ainsi ? Viens, monte avec moi sur ce char (elle me fit voir un char traîné par des chevaux ailés, semblables à Pégase) : tu verras, me dit-elle, tout ce que tu aurais perdu, si tu eusses dédaigné de me suivre. » Je montai donc dans le char ; elle le fit partir, et lâcha la bride aux chevaux. Je fus emporté dans les airs ; je visitai tous les peuples, toutes les nations, toutes les villes qui sont depuis l'orient jusqu'à l'occident. Comme un nouveau Triptolème, je semais quelque chose sur la terre ; mais je ne me souviens plus de ce que je semais ¹. Cependant je me rappelle bien que les hommes levaient les yeux au ciel, et me comblaient de louanges, que

¹ Lucien désigne ici ses premiers travaux, dont il ne se souvient plus parceque la gloire les lui a fait oublier.

tous les peuples chez lesquels j'arrivais en volant, m'accompagnaient en me donnant mille bénédictions. Après que la Science m'eut fait voir toutes ces différentes choses, et qu'elle m'eut montré moi-même à ceux qui me donnaient des éloges, elle me ramena dans mon pays. Je n'étais plus vêtu de l'habit que j'avais en partant, je revenais couvert, à ce qu'il me semblait, d'une robe magnifique. Elle rencontra mon père qui était debout et m'attendait. Elle lui montra mon habit, ma personne, la gloire qui m'accompagnait, et le fit souvenir de combien il s'en était peu fallu que, par de mauvais conseils, on ne m'eût privé de tant d'avantages.

Je me rappelle ces détails, parceque je n'étais plus enfant, et il me semble que, troublé par la crainte des coups... Mais pendant que je vous raconte ceci, quelqu'un dira peut-être : « Par Hercule, voilà un songe bien long et qui sent furieusement le barreau. Apparemment, ajoutera un autre, que c'est un songe d'hiver, les nuits sont très longues dans cette saison, et peut-être est-il, comme Hercule, l'ouvrage d'une triple nuit. Pourquoi vient-il nous raconter de pareilles fadaïses, et nous entretenir des rêves qu'il fit dans son enfance ? Son discours est un mauvais réchauffé : ne nous prendrait-il point pour des interprètes de songes ? » Non, mon ami ; mais Xénophon, en racontant le songe dans lequel il lui semblait voir la maison paternelle en flammes¹, etc. (tu sais le reste), n'avait nullement le dessein de dire des bagatelles. C'était au milieu de la guerre qu'il faisait ce récit, lorsque les ennemis l'entouraient de toutes parts et que son salut semblait désespéré : or, sa narration produisit un excellent effet. A son exemple, je vous ai raconté mon songe, afin que les jeunes gens prennent le meilleur parti et s'adonnent à la science ; surtout pour que ceux à qui la pauvreté inspirerait quelque lâche résolution et qu'elle porterait à embrasser une profession humiliante, ne laissent point rompre de nobles sentiments. Tel qui aura entendu mon

¹ Expédition de Cyrus, III^e liv.

songe, sentira, j'en suis sûr, le courage renaître dans son âme; il me prendra pour exemple, il réfléchira à ce que j'étais, lorsque j'entrai dans la carrière et me livrai à l'étude, sans rien redouter de la pauvreté qui me pressait alors, et il voudra m'imiter, en voyant dans quel état je suis revenu vers vous, non moins illustre qu'aucun sculpteur, pour ne rien dire de plus.

DIALOGUES SATYRIQUES.

TIMON,

ou

LE MISANTHROPE¹.

O Jupiter ! protecteur de l'amitié et de l'hospitalité, toi qui présides aux sociétés et aux festins, qui fais briller les éclairs et entends nos serments ; conducteur des nuages et du bruyant tonnerre ; grande divinité, à qui les poètes, dans leur enthousiasme, donnent tant d'épithètes, surtout lorsqu'ils sont embarrassés pour remplir la mesure (car alors tu prends à leur gré toutes sortes de noms, et tu soutiens à merveille la chute de leurs vers) ; que sont devenus tes éclairs foudroyants, ce tonnerre qui faisait tant de bruit et dont la flamme était si brillante ? Qu'as-tu fait de ces carreaux qui nous glaçaient de frayeur ? Ah ! ce ne sont, depuis long-

¹ Ce dialogue est imité du *Plutus* d'Aristophane. M. Le Beau le cadet a fait voir le rapport que le *Timon* avait avec cette comédie, dans une dissertation insérée au tome XXX^e des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Timon, surnommé le Misanthrope, vivait pendant la guerre du Péloponèse, ainsi que nous l'apprend Plutarque, Vie de M. Antoine ; il était Athénien du bourg de Colytte. Il faut voir dans la *Lysistraté* d'Aristophane, v. 808, le portrait que ce poète fait de Timon et de son genre de vie. On prétend qu'il fit lui-même l'épitaphe qu'on lisait sur son tombeau, construit sur le bord de la mer, dans le chemin qui va du Pirée à Sunium, et qu'une inondation rendit inaccessible ; la voici : « Après avoir rompu les liens d'une malheureuse vie, je gis sous ce tombeau : ne vous informez point de mon nom, mais périssez misérablement. »

temps, que des sottises écloses des cerveaux poétiques et dont il n'existe plus que le vain bruit des mots.

Cette foudre si célèbre, qui atteignait de si loin, et dont les mains étaient toujours armées, s'est éteinte tout à coup je ne sais comment ; elle est devenue si froide qu'elle ne conserve pas, pour punir les méchants, la moindre étincelle de colère : le parjure craindrait plutôt la mèche d'une lampe mal éteinte, que la flamme de cette foudre qui dompte l'univers. Il semble que tu ne lances qu'un vieux tison, dont on ne redoute ni le feu ni la fumée ; on risque tout au plus de se voir couvrir de sa suie.

Est-il étonnant, après cela, que Salmonée ait osé imiter ton tonnerre ? Non, sans doute, puisqu'un homme courageux et hardi peut tout entreprendre contre un dieu si froid et si lent dans sa vengeance. Et comment cela ne serait-il pas ? Tu dors aussi profondément que si tu étais assoupi par une mandragore. Tu n'entends plus les hommes qui se parjurent, et tu fermes les yeux sur leurs crimes continuels. Tu es devenu aveugle et sourd comme un vieillard. Mais il n'en était pas ainsi lorsque tu étais jeune ; bouillant et prompt dans ta colère, tu faisais merveilles contre les méchants et les scélérats ; tu ne leur accordais pas un moment de relâche ; tu agitais sans cesse ta redoutable Égide ; ton tonnerre, toujours en mouvement, faisait un bruit épouvantable, et de fréquents éclairs étaient le prélude de ta vengeance. La terre éprouvait des tremblements aussi violents que ceux d'un crible ; la neige tombait par monceaux ; la grêle ressemblait à des pierres ; et, pour te parler avec emphase, les torrents de pluie tombaient avec violence, chaque goutte était un fleuve ; en sorte qu'en un instant il survint une si prodigieuse inondation, que tout fut couvert d'eau : à peine le seul Deucalion put-il se sauver dans une petite arche, qui, abordant au mont Lycoris¹, conserva le foyer d'une race humaine plus méchante que la première.

¹ Le même que le Parnasse au pied duquel était construite la ville de Lycorea.

Aussi tu reçois des hommes le prix de ta paresse ; on ne t'offre plus de sacrifices ; on ne couronne plus tes statues, si ce n'est quelquefois, par hasard, à Olympie : encore celui qui le fait s'en acquitte-t-il comme d'une chose qui n'est pas fort nécessaire, et seulement pour payer le tribut à une vieille coutume. Bientôt, enfin, ils te relégueront avec Saturne, après t'avoir dépouillé de tes honneurs. Je ne dis pas encore combien de fois les voleurs ont pillé tes temples ; ils ont osé, dans Olympie, porter sur toi-même leurs mains sacrilèges, et toi, qui fais là-haut tant de tapage, tu gardais un lâche silence plutôt que d'éveiller les chiens ou d'appeler les voisins, qui seraient venus à ton secours avant que tes voleurs eussent pu prendre la fuite. O valeureux fils de Saturne ! exterminateur des géants et vainqueur des Titans ! tu tenais dans ta main un foudre de dix coudées, et tu t'es laissé tondre par des brigands. Quand cesseras-tu de regarder avec autant de négligence ce qui se passe sur la terre ? Quand puniras-tu l'extrême scélératesse de ses habitants ? Combien il faudrait de Phaétons et de Deucalions pour tarir la source inépuisable des crimes de la race humaine !

Mais c'est assez parler de choses publiques et connues ; passons à ce qui me regarde. Après avoir enrichi une foule d'Athéniens que j'ai tirés de la misère, après avoir secouru les indigents et répandu à flots mes richesses sur mes amis, après m'être rendu pauvre par cette profusion, ces ingrats me méconnaissent aujourd'hui. Des gens que naguère j'ai vus soumis et tremblants à mon aspect, qui m'adoraient et attendaient en suspens le moindre signe de ma volonté, ne veulent plus me regarder. Si le hasard me les fait rencontrer sur le chemin, avec la même horreur que s'ils voyaient la colonne renversée d'un tombeau, ils passent sans en lire l'inscription. S'ils m'aperçoivent de loin, ils se détournent et prennent une autre route ; ils ne veulent pas voir un spectacle désagréable et d'un mauvais augure. Ils fuient à présent celui qu'ils appelaient hier leur sauveur et leur bienfaiteur. L'excès de mon infortune m'a confiné dans ce dé-

sert ; revêtu d'un habit de cuir, je suis obligé de travailler à la terre pour gagner quatre oboles par jour, et je me vois réduit à philosopher dans cette solitude avec mon hoyau. J'ai du moins l'avantage de ne plus voir la foule des méchants jouir d'un bonheur qu'ils ne méritent pas : leur rencontre est en effet ce qu'il y a de plus funeste.

Allons, fils de Saturne et de Rhée, dissipe ce sommeil agréable et profond qui t'accable. Tu as déjà dormi plus longtemps qu'Épiménide ; réveille ta foudre, rallume-la sur le mont OËta ; cause encore quelque grand incendie, et montre enfin une colère digne d'un Jupiter jeune et vigoureux, pour donner un démenti aux Crétois et à l'histoire qu'ils racontent sur toi et sur ton tombeau ¹.

JUPITER. Quel est donc, Mercure, cet homme que j'entends crier si haut en Attique, auprès du mont Hymette, dans le fond de la vallée ? Comme il est sec et crasseux ! Je crois qu'il travaille à la terre : cela ne l'empêche pas d'être bien raisonneur et bien hardi. Il faut que ce soit quelque philosophe ; car nul autre n'oserait tenir contre nous des discours si impies.

MERCURE. Que dites-vous, mon père ? Ne reconnaissez-vous pas Timon, du bourg de Colytte, le fils d'Échécratide, cet homme, riche encore il y a quelques jours, qui nous régalaît si souvent d'hécatombes entières, et chez qui nous avions coutume de célébrer vos fêtes avec tant de magnificence ?

JUPITER. Comme il est changé ! Quoi ! c'est là cet homme opulent et libéral que l'on voyait entouré de tant d'amis ? Quel malheur lui est-il donc arrivé ? Comme il a l'air sec et misérable ! Qui a pu le réduire à fouiller la terre pour gagner sa vie ? car il me semble qu'il frappe le sol avec un hoyau.

MERCURE. On croirait d'abord qu'il a été la victime de sa bonté, et que sa philanthropie, sa compassion pour les malheu-

¹ Le Scholiaste de Callimaque, sur le v. 8^e de l'hymne premier, dit que l'inscription du tombeau de Minos, qui portait Μινώος τοῦ Διὸς τάφος, ayant perdu le premier mot par l'injure des temps, les Crétois prétendirent posséder dans leur île le tombeau de Jupiter.

reux l'ont perdu ; mais il ne doit attribuer son infortune qu'au mauvais choix qu'il a fait de ses amis, qu'à son peu de discernement, qui l'empêchait de voir qu'il rendait service à des loups et à des corbeaux. Ces vautours le rongeaient jusqu'au foie, et il les croyait ses amis les plus sincères ; il s'imaginait qu'ils étaient pleins de bienveillance à son égard, tandis qu'ils n'étaient attirés que par l'odeur des festins. Aussi, après l'avoir dépouillé jusqu'aux os, l'avoir rongé et sucé jusqu'à la moelle, ils l'ont laissé sec comme un arbre coupé dans sa racine. A présent, loin de le secourir et d'être à leur tour ses bienfaiteurs, ils le méconnaissent et ne veulent seulement pas le regarder. Voilà pourquoi vous le voyez maintenant couvert de haillons et armé d'un hoyau. Il a quitté une ville qu'il ne pouvait plus habiter sans honte, et il est réduit à gagner sa vie en travaillant à la terre. Ses malheurs aigrissent sa bile, surtout lorsqu'il voit ceux qu'il a enrichis passer fièrement auprès de lui sans même s'informer de son nom.

JUPITER. Ce n'est pas sans raison qu'il se plaint de son malheur, et je devais faire plus d'attention à lui. Ce serait imiter ses détestables flatteurs que d'abandonner aussi un homme qui a tant de fois fait fumer nos autels des plus grasses victimes : je m'en rappelle encore l'odeur réjouissante. Mais mes grandes occupations, le tumulte qu'excitent les scélérats et les parjures, la crainte des sacrilèges qui se multiplient tous les jours et dont il est difficile de se garantir, ne me donnent pas le temps de fermer les yeux. D'ailleurs, il y a déjà longtemps que je n'ai jeté mes regards sur l'Attique, surtout depuis que la philosophie et les disputes de mots sont devenues à la mode. Les philosophes, en se querellant, font tant de bruit, qu'ils m'empêchent d'entendre ceux qui m'adressent leurs prières, et il faut absolument que je me bouche les oreilles, si je ne veux pas être étourdi de leurs termes de vertu, de spiritualité, et de toutes les inepties qu'ils profèrent tous ensemble et à haute voix. Ils sont cause que ce galant homme est sorti de ma mémoire. Mais, Mercure,

prends avec toi Plutus, et va au plus tôt trouver Timon : que Plutus ait soin d'y mener le dieu Trésor ; qu'ils fixent leur demeure chez lui, et qu'ils n'en sortent pas, quand il voudrait les chasser de nouveau. A l'égard de ses indignes amis, j'examinerai une autre fois leur ingratitude, et je les en punirai lorsque j'aurai fait raccommo-der mon foudre, dont j'ai rompu et émoussé deux grands rayons en le lançant dernièrement avec trop de vivacité contre le philosophe Anaxagore¹. Cet impie voulait persuader à ses disciples que les dieux n'existaient point. Je voulus le punir, mais je le manquai, parceque Périclès le couvrit de sa main ; et mon foudre s'égarant alla frapper le temple de Castor et Pollux, et peu s'en fallut qu'il ne se brisât contre les pierres. Néanmoins ce sera déjà une assez grande punition pour les flatteurs de Timon, de le voir devenir plus riche qu'il n'était auparavant.

MERCURE. Comme il est important de crier bien fort, et de se montrer à propos importun et hardi ! en vérité, cela est fort utile, non-seulement quand on plaide, mais quand on a quelque chose à demander aux dieux. Voilà Timon qui va passer de l'extrême pauvreté au comble de la richesse, et cela pour avoir osé parler bien haut, bien hardiment, en faisant sa prière ; c'est par là qu'il s'est attiré l'attention de Jupiter. S'il eût fouillé la terre en silence, on n'aurait pas pris garde à lui.

PLUTUS. Pour moi, Jupiter, je ne veux point aller chez Timon

JUPITER. Et pourquoi donc, illustre Plutus, refusez-vous d'obéir à mes ordres ?

PLUTUS. C'est qu'il m'a fait trop d'outrages, qu'il m'a ren-

¹ Plutarque, Vie de Niclas, nous apprend que les Athéniens poursuivaient comme impies les philosophes qui étudiaient la physique et le mouvement des corps célestes, et qu'Anaxagore ayant été mis en prison en qualité de physicien, Périclès eut beaucoup de peine à le sauver : *Αναγώραν εἰρχθέντα μολίς περιποιήσατο Περικλῆς.*

voyé de chez lui, m'a distribué indifféremment à tout le monde; et quoique je fusse un ami paternel, peu s'en faut qu'il ne m'ait chassé de sa maison à coups de fourche. Il m'a rejeté avec la vivacité de ceux qui secouent leurs mains de peur de se brûler. Moi ! je retournerais auprès de Timon, pour devenir la proie des parasites, des flatteurs ou des courtisanes ! O Jupiter ! envoie-moi plutôt à des hommes qui sentent la valeur d'un tel présent, et qui me garderont avec soin, comme une chose précieuse et desirable. Mais que ces oiseaux dévorants restent toujours dans la pauvreté, puisqu'ils me la préfèrent ; qu'ils ne soient vêtus que de haillons ; qu'armés d'un lourd hoyau, ils se contentent de gagner misérablement quatre oboles par jour, eux qui prodiguent avec indifférence des trésors de dix talents.

JUPITER. Timon en usera mieux désormais avec toi. Il aurait les reins bien insensibles, s'il oubliait la leçon que lui a donnée son hoyau ; il lui a fait sentir de combien il doit te préférer à la pauvreté. Mais tu me parais aujourd'hui de bien mauvaise humeur. Comment, tu te plains de ce qu'au lieu de te renfermer et de se montrer jaloux de toi, Timon te laissait errer en liberté ! Cependant antrefois tu te trouvais malheureux de ce que les avares te mettaient à la gêne sous des barres de fer, des cadenas et des serrures, sans qu'il te fût permis de faire le moindre mouvement de côté, pour voir la lumière. Tu te plaignais à moi de ce qu'on t'étouffait dans l'obscurité. C'était là, disais-tu, ce qui te donnait l'air pâle et chagrin, et t'avait rendu les doigts crochus par l'habitude de compter. Tu menaçais de t'échapper de chez eux à la première occasion ; tu trouvais insupportable de te voir renfermé dans une chambre de fer, comme une autre Danaë, élevé par des pédagogues durs et sévères, le Calcul et l'Usure. Ne disais-tu pas que leur conduite était ridicule, qu'ils étaient fous de t'aimer à l'excès, et de ne pas oser jouir de l'objet de leur amour, quand ils en sont possesseurs, et que cette jouissance leur est permise ; de se priver du sommeil, d'avoir toujours les yeux ouverts et fixés sur les

serrures qui gardent leurs trésors, et de faire consister moins leur jouissance à en user eux-mêmes; qu'à n'en partager la possession avec personne, semblables en cela au chien dans l'écurie, qui, ne mangeant point d'orge, empêche le cheval affamé d'en manger. Tu te moquais encore de ces avares sordides, qui, follement jaloux d'eux-mêmes, passent la nuit à supputer l'intérêt de leurs usures à la lueur sombre d'une lampe, dont l'onverture est étroite et la mèche altérée, sans songer qu'un maudit esclave, ou qu'un économe, ou qu'un voleur s'introduisant en cachette dans leur cellier, s'y livre à toutes les licences du vin. Comment accordes-tu donc tes discours, et si tu te plaignais autrefois de toutes ces choses, comment peux-tu maintenant faire un crime à Timon de pratiquer le contraire?

PLUTUS. Si tu examines bien la vérité, tu verras que je ne me contredis point. Ceux qui, comme Timon, me traitent avec indifférence et mépris, ne sont pas plus raisonnables que ceux qui, m'enfermant dans l'obscurité, passent les nuits à me garder, et se tourmentent sans cesse pour me rendre gras, épais et rebondi. Ils n'osent me toucher ni me produire au grand jour, de peur que je ne fixe la vue de quelque rival; et ces insensés qui me laissent pourrir dans les fers ne font pas réflexion qu'ils mourront bientôt, et me laisseront à quelque autre dont ma possession fera le bonheur.

Tu vois bien que je n'ai à me louer ni de ceux-ci ni des autres, qui sont toujours prêts à me dépenser; mais j'approuve ceux qui, observant un juste milieu, évitent également l'avarice sordide et la folle prodigalité.

Toi-même, Jupiter, que penserais-tu d'un homme qui, ayant épousé une femme jeune et belle, loin de veiller à sa conduite et de s'en montrer honnêtement jaloux, la laisserait courir le jour et la nuit partout où elle voudrait, souffrirait qu'elle s'abandonnât à tout le monde; et devenant lui-même le ministre des adultères de son épouse, la prostituerait à tous les passants? Certes! un tel homme ne passerait pas pour aimer beaucoup sa femme; j'en appelle à toi,

qui as quelquefois aimé. Au contraire, si quelqu'un, dans le dessein d'avoir des enfants, épousait une fille aimable et dans la fleur de son âge ; que cependant, sans y toucher, ni permettre qu'un autre la regardât en face, il l'enfermât et la laissât languir dans la stérilité, croirait-on qu'il en fût amoureux, quoiqu'un teint pâle, une peau flétrie et des yeux enfoncés annonçassent en lui une passion extrême ? on le regarderait plutôt comme un fou, de ne point travailler à se faire des enfants, et de ne point user des privilèges de l'hymen : on le blâmerait de laisser flétrir les charmes d'une fille aimable, et de la renfermer, comme s'il la destinait pour toute la vie au culte de Cérès ¹.

Tu vois, à présent, si j'ai tort d'être en colère contre ces gens qui me chassent indignement, m'épuisent et me dispersent, et contre ceux qui me mettent dans les fers comme un esclave fugitif, qui porte les marques de la désertion.

JUPITER. Pourquoi te mettre en colère ? tous ont porté la juste peine de leurs fautes : les uns, comme Tantale, ont ouvert la bouche, sans pouvoir goûter à rien : ils ont passé leur vie à bâiller après leur or. Les autres ressemblent à Phinée ², de la bouche de qui les Harpies venaient arracher

¹ A la lettre : « Comme s'il élevait, pour toute la vie, une prêtresse à Thesmophore. » Cérès était surnommée Thesmophore, c'est-à-dire, *qui donne des lois*, parceque l'agriculture est l'origine de toute législation. Ces fêtes revenaient tous les ans et duraient cinq jours. Les femmes qui les célébraient devalent, trois jours auparavant, s'y préparer, et vivre dans le jeûne et la continence la plus parfaite. Pour garder plus facilement cette continence, elles parsemaient leurs lits de feuilles d'un arbrisseau nommé *agnus castus*.

² Apollonius de Rhodes, dans son poëme des *Argonautes*, liv. 2, v. 179, dit que Phinée, fils d'Agénor, avait reçu de Jupiter le don de prophétie ; mais il en abusa, en donnant aux mortels des oracles trop clairs ; ce dieu, pour le punir, le priva de la vue, et lui donna pour convives des monstres ailés, nommés Harpies, qui venaient dévorer, ou souiller d'une odeur infecte tout ce qu'on lui servait à manger. Phinée fut délivré de ces affreux oiseaux par Zéthus et Calaïs, enfants de Borée, lesquels étaient du nombre des Argonautes, et poursuivirent les Harpies jusqu'aux îles Strophades.

la nourriture ; mais il est temps que tu ailles trouver Timon, tu verras qu'il est à présent beaucoup plus sage.

PLUTUS. Quand cessera-t-il de ressembler à un panier percé, de m'épuiser avec promptitude avant que j'aie répandu sur lui toutes mes richesses ? Il veut en prévenir le débordement et craint sans doute d'en être inondé : ah ! je crois que tu m'envoies porter de l'eau dans le tonneau des Danaïdes : en vain voudrait-on le remplir, le fond n'en est point fermé, et l'eau s'en écoule avant qu'elle y soit totalement versée, tant l'ouverture du tonneau est large et présente une issue facile.

JUPITER. Eh bien, s'il n'a soin de boucher l'ouverture du tonneau, et les fentes qui s'y trouvent ; s'il te répand avec trop de profusion, il trouvera aisément, dans la lie, ses haillons et sa bêche. Va donc le trouver, comble-le de richesses ; et toi, Mercure, souviens-toi de m'amener, à ton retour, quelque Cyclope du mont Ætna, pour raccommoder mon foudre. J'aurai bientôt besoin de le trouver aiguisé.

MERCURE. Avançons, Plutus. Eh ! qu'est-ce ceci ? tu boites ? j'ignorais que tu fusses tout à la fois aveugle et boiteux.

PLUTUS. Oh ! je ne le suis pas toujours, Mercure ; cela ne m'arrive que lorsque Jupiter m'envoie vers quelqu'un : alors je suis pesant et je cloche des deux jambes ; c'est ce qui fait que lorsque j'arrive, celui qui m'attendait est déjà devenu vieux. Mais quand il faut m'en retourner, tu croirais que j'ai des ailes ; je vole plus rapidement qu'un songe. Aussi, dès que la corde¹ est tombée, le héraut me proclame vainqueur, et je franchis le stade avec une telle rapidité que parfois les spectateurs ne peuvent me suivre des yeux.

MERCURE. Tu ne dis pas vrai ; je pourrais te montrer des

¹ Allusion aux jeux olympiques. Cette corde s'appelait ὀσπληγξ ; elle était tendue devant les coureurs, pour les empêcher de partir avant le signal ; en même temps qu'on le donnait, elle tombait, et les athlètes s'élançaient dans la carrière.

gens qui n'avaient pas hier une obole pour acheter une corde, et que l'on voit aujourd'hui nager dans les richesses. Ils ne possédaient pas un âne, et maintenant ils se font traîner dans un char par un superbe attelage de chevaux blancs. On les voit se promener en habits magnifiques, leurs mains étincellent de pierreries, et leur bonheur est si grand, qu'ils ont peine à se persuader que ce ne soit point un songe.

PLUTUS. Cela est différent, Mercure, je ne me sers point alors de mes pieds, et ce n'est pas Jupiter, mais Pluton, qui m'envoie chez ces gens-là ; tu sais que Pluton est aussi *le dieu des richesses et le dispensateur libéral des trésors* ; son nom le prouve assez.

En effet, lorsqu'il faut que par son ordre je change de demeure ou de maître, on m'enferme dans un testament soigneusement cacheté, et l'on m'emporte comme un paquet. Cependant le défunt est gisant dans quelque coin obscur de la maison, où, couvert jusqu'aux genoux d'une vieille guenille, il est l'objet de la dispute des chats. Ceux qui croient avoir intérêt au testament se rendent dans la place publique. Là ils bâillent après la succession, comme des petits d'hirondelle qui demandent, en criant, de la nourriture à leur mère lorsqu'elle vole auprès d'eux.

Mais lorsqu'on a rompu le cachet, coupé les rubans, et ouvert le testament, on proclame pour mon nouveau maître quelque parent inconnu, le plus souvent un flatteur, ou quelque infâme esclave, que ses complaisances rendaient cher à son maître, et dont les joues, nouvellement rasées, prouvent qu'il reçoit par là le prix immense des voluptés sans nombre et de toute espèce dont il l'a rassasié, quoique lui-même ne fût plus adolescent. Le drôle se jette aussitôt sur moi et sur le testament, et nous emporte chez lui. Bientôt il change de nom ; ce n'est plus Pyrrias, Dromon ou Tibias ; c'est Megabyse, Megaclès ou Protarque. Les autres cependant se regardent avec étonnement, et sont plongés dans un véritable deuil, en voyant échapper de leurs

filets un poisson qu'ils guettaient depuis longtemps, et qui avait avalé plus d'une amorce.

Mon nouveau possesseur, personnage ignorant et grossier, tombe brutalement sur moi, et cet homme qui tremble encore à la vue des fers de l'esclavage, qui dresse les oreilles quand il entend claquer un fouet, auquel un moulin inspire un profond respect ; cet homme, dis-je, se rend bientôt insupportable à tout le monde, est insolent même envers des hommes libres, et fait fouetter ses anciens compagnons d'esclavage ; le tout pour essayer s'il a véritablement acquis le droit d'en user de la sorte. Enfin, épris de quelque vile courtisane, ou s'abandonnant au luxe des chevaux¹, ou aux flatteurs qui lui jurent qu'il est plus beau que Nérée, plus noble que Cécrops, plus prudent qu'Ulysse, et plus riche que seize Crésus ensemble, le malheureux dissipe en un moment le fruit pénible et lent de tant de parjures, de brigandages et de scélératesse.

MERCURE. Ce que tu me dis là ressemble assez à ce que l'on voit arriver tous les jours. Mais lorsque tu marches sur tes propres pieds, comment peux-tu connaître le chemin, puisque tu es aveugle, et comment distingues-tu ceux auxquels Jupiter t'envoie, et qu'il a jugés dignes de tes bienfaits ?

PLUTUS. Crois-tu que je me donne la peine de les chercher ? Non, par Jupiter, en aucune façon. Car je n'aurais point négligé Aristide pour aller m'offrir à un Callias², à un Hipponicus et à tant d'autres Athéniens qui ne méritent pas une obole.

¹ L'Attique était un pays fort sec et peu fertile en pâturages ; c'était un luxe considérable d'avoir des chevaux.

² Ce Callias était estimé le plus riche et le plus fripon des Grecs. Il vivait du temps de Solon : ayant appris que ce législateur allait publier une loi sur l'abolition des dettes, il emprunta de toutes parts des sommes considérables. La loi parut, et Hipponicus, par sa fraude, se vit possesseur de biens immenses. Voyez Plutarque, *Vie de Solon*.

MERCURE. Mais que fais-tu lorsque Jupiter t'envoie vers quelqu'un ?

PLUTUS. Je me promène à droite , à gauche , sans savoir où je vais , jusqu'à ce que le hasard me fasse rencontrer quelqu'un qui m'emmène chez lui , te rendant grâces de sa bonne fortune.

MERCURE. Mais Jupiter est donc bien trompé , s'il croit que tu vas visiter ceux qu'il t'ordonne de combler de richesses ?

PLUTUS. Il l'est , et avec justice. Puisqu'il sait que je suis aveugle , pourquoi m'envoie-t-il à la recherche d'une chose si rare et si difficile à trouver ? Lyncée lui-même aurait bien de la peine à l'apercevoir. En effet , les honnêtes gens sont en bien petit nombre ; au lieu que les méchants fourmillent de tous côtés. Dans les villes ils occupent tous les postes ; il n'est donc pas étonnant , qu'errant à l'aventure , je tombe aisément dans leurs filets.

MERCURE. Et comment peux-tu fuir si promptement lorsque tu les abandonnes , puisque tu ne sais pas le chemin ?

PLUTUS. Oh ! alors j'ai la vue perçante ; et quand il s'agit de m'échapper , je cours à merveille.

MERCURE. Je te prie de me répondre encore à cette question. Puisque tu es aveugle (car il faut en convenir) , et qui plus est , boiteux , pâle et rempli de difformités , comment se peut-il que tu aies tant d'amoureux ? Tous les hommes ont les yeux fixés sur toi. S'ils obtiennent tes faveurs , ils s'estiment heureux ; ceux au contraire qui ne peuvent te posséder , veulent renoncer à la vie ; et j'en sais beaucoup que cette malheureuse tendresse a portés à se précipiter *dans la profonde mer , du haut de quelque roche élevée* ¹ , parce qu'ils pensaient que tu les méprisais , et que tu n'as jamais arrêté sur eux tes regards. Néanmoins , je crois que tu convien-

¹ Allusion à deux vers de Théognis , où il dit de la pauvreté :

Il faudrait , pour la fuir , la tête la première
S'aller précipiter au fond de la rivière.

dras avec moi, pour peu que tu te connaisses, que ceux qui font éclater pour toi un si violent amour, sont plus extravagants que des Corybantes.

PLUTUS. Crois-tu que ces gens-là s'aperçoivent de tous mes défauts, et qu'ils voient que je suis boiteux et aveugle ?

MERCURE. Que dis-tu ? Ils sont donc aveugles eux-mêmes ?

PLUTUS. Non, mon cher, ils ne sont point aveugles ; mais l'erreur et l'ignorance qui gouvernent aujourd'hui tout l'univers, leur mettent sur les yeux un voile impénétrable ; d'ailleurs, pour ne pas leur paraître si difforme, je me couvre d'un masque charmant, orné d'or et de pierreries. Je me revêts d'une robe magnifique, et je m'offre à leurs regards. Alors ils s'imaginent voir en cette beauté factice celle de mon propre visage, et ils deviennent amoureux de moi, jusqu'à perdre la vie s'ils n'obtiennent mes faveurs. Cependant si l'on me dépouillait devant eux, et qu'on me montrât tel que je suis, ils rougiraient les premiers d'avoir eu les yeux fascinés au point de donner leur tendresse à celui de tous les êtres que sa laideur en rendait le plus indigne.

MERCURE. Quoi donc ! est-ce qu'en devenant riches ils se mettent aussi ce masque sur le visage, pour rester dans l'erreur ? Si quelqu'un voulait le leur ôter, se laisseraient-ils plutôt arracher la tête que le masque ? Il n'est pas naturel que, voyant ton intérieur, ils ignorent plus longtemps que ta beauté n'est que factice.

PLUTUS. Oh ! Mercure, il y a trop de choses qui combattent en ma faveur.

MERCURE. Quelles sont-elles ?

PLUTUS. Lorsqu'un homme, me rencontrant pour la première fois, ouvre sa porte afin de m'introduire chez lui, aussitôt l'orgueil, la folie, la fierté, la mollesse, l'insolence et l'erreur se glissent avec moi dans la maison, sans qu'il s'en aperçoive ; bientôt, maîtrisé par tous ces vices, mon nouveau possesseur admire ce qui ne mérite que son mépris, desire ce qu'il devrait éviter ; et moi, l'auteur de tous ces maux, il

m'adore avec tous mes satellites, et souffrirait plutôt mille tourments que de me laisser échapper.

MERCURE. Tu es en effet si lisse, si glissant, si difficile à retenir : tu ne donnes point de prise, et tu t'échappes, je ne sais comment, à travers les doigts, tel qu'une anguille ou un serpent : la pauvreté, au contraire, est enduite de glu ; elle s'attache promptement : son corps est hérissé d'une infinité d'hameçons, dont elle accroche à l'instant ceux qui s'approchent d'elle : on a bien de la peine à s'en débarrasser. Mais pendant que nous nous amusons à causer, nous avons oublié le principal.

PLUTUS. Quoi ?

MERCURE. Le trésor, que nous n'avons point amené avec nous, et dont nous allons avoir besoin.

PLUTUS. N'en sois point en peine. Lorsque je retourne dans votre demeure, j'ai soin de le laisser sous terre, en lui recommandant de se tenir bien renfermé, et de n'ouvrir la porte à personne, qu'il ne m'ait entendu l'appeler.

MERCURE. Entrons à présent en Attique ; suis-moi, et me tiens par ma chlamyde, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la solitude de Timon.

PLUTUS. Tu feras mienx, Mercure, de me prendre par la main ; car si je venais à te quitter, je pourrais fort bien m'égarer et rencontrer un Hyperbolus ¹, ou un Cléon ². Mais

¹ Hyperbolus succéda à Cléon dans le maniement des affaires publiques ; il était fils de Chremia, frère de Charon, et marchand de lampes ; ses mœurs étaient très corrompues : après Cléon, il fut appelé à la magistrature, que les Grecs nomment *δραμαγωγία*. Les Athéniens commencèrent, depuis lui, à livrer leur ville et cette magistrature à de mauvais citoyens. Hyperbolus fut exilé par l'ostracisme ; non qu'on craignit sa puissance, mais à cause de sa méchanceté, et parcequ'un tel magistrat déshonorait la république.

² Cléon était démagogue des Athéniens, auxquels il commanda pendant sept ans. Il se laissait très facilement corrompre par des présents. On prétend qu'il exerça le métier de corroyeur, ou qu'il avait un corroyeur pour père, ou du moins que, pendant sa jeunesse, il avait travaillé à cette profession. Les comiques l'ont satyrisé sur son extravagance. Il s'embar-

d'où vient le bruit que j'entends? Il ressemble à celui du fer qui frappe contre des pierres.

MERCURE. C'est ce pauvre Timon qui laboure ici près un petit terrain pierreux. Que vois-je ! le Travail et la Pauvreté sont auprès de lui. J'aperçois la Sagesse, le Courage et toutes les vertus qui marchent ordinairement sous les drapeaux de l'indigence. Mon ami, de pareils satellites valent, sans nul doute, beaucoup mieux que les tiens.

PLUTUS. Retirons-nous promptement, Mercure ; nous ne ferons rien auprès d'un homme entouré d'une pareille armée.

MERCURE. Jupiter en ordonne autrement, et il ne faut pas ici nous comporter en lâches.

LA PAUVRETÉ. Où mènes-tu cet aveugle, meurtrier d'Argus ?

MERCURE. Jupiter nous envoie vers Timon.

LA PAUVRETÉ. Plutus revient trouver Timon ! et moi qui l'ai reçu énervé par la mollesse, il me quitterait quand je l'ai rendu vertueux en le confiant à la Sagesse et au Travail ! La Pauvreté vous paraît donc bien méprisable ! il vous semble qu'on peut l'outrager impunément, puisque vous venez m'enlever le seul bien que je possède, un homme que j'avais pris tant de peine à former à la vertu. Plutus va le reprendre, il va de nouveau le livrer à l'orgueil et à l'insolence, qui le rendront, comme autrefois, efféminé, lâche et insensé. Bientôt on me le renverra devenu semblable à un haillon.

MERCURE. Jupiter le veut.

LA PAUVRETÉ. Je me retire ; et vous, qu'on voit toujours sur mes pas, Travail, Sagesse, Vigilance, suivez-moi. Timon saura bientôt ce qu'il perd, en quittant la compagne fidèle de ses travaux, celle qui lui donna les leçons de la vertu, qui fortifia son corps, affermit son esprit, et le rendit vrai-

qua en qualité de général pour Amphipolis, où il mourut après avoir été vaincu par Brasidas, sous l'archonte Aminias. *Scholie grecque.* Cette scholie est tirée de celle d'Aristophane, sur le v. 834 des *Chevaliers*.

ment homme; celle enfin qui, le forçant à réfléchir sur lui-même, lui apprend à connaître et à mépriser les superfluités.

MERCURE. Elles s'en vont, approchons-nous.

TIMON. Qui êtes-vous, scélérats? que voulez-vous? pour quoi venez-vous interrompre mon travail? Coquins, je vous en ferai repentir : vous êtes des infâmes, et je vais à l'instant vous écraser à coups de pierres.

MERCURE. Nullement, Timon; ne nous frappe point. Sache que ce n'est pas sur des hommes que tomberaient tes coups : je suis Mercure, et celui-ci est Plutus, que t'envoie Jupiter, qui a très bien entendu ta prière. Reçois donc de bonne grace le bien qui t'arrive, et renonce à un travail qui n'est pas fait pour toi.

TIMON. Que m'importe? fussiez-vous des dieux, comme vous vous en vantez, vous allez avoir sujet de verser des larmes. Apprenez que je hais également les hommes et les dieux. Et cet aveugle, quel qu'il soit, il me prend envie de lui casser la tête avec mon hoyau.....

PLUTUS. Mercure, retournons vers Jupiter. Cet homme ne me paraît pas médiocrement atrabilaire; je ne veux pas attendre qu'il m'ait fait un outrage.

MERCURE. Ne va pas faire ici quelque sottise, Timon; défais-toi plutôt de cette humeur dure et sauvage, et reçois à bras ouverts la bonne fortune qui vient te visiter : permets à Plutus de t'enrichir une seconde fois; sois le plus puissant des Athéniens, et punis tes ingrats, en ne partageant ton bonheur avec personne.

TIMON. Je n'ai pas besoin de vous; ne m'importunez pas davantage. Mon hoyau est actuellement mon *Plutus*, et je suis le plus fortuné des hommes..... pourvu que personne ne m'approche.

MERCURE. Que tu agis brutalement, mon cher! Rappor-terai-je à Jupiter ce discours injurieux? Que tu haïsses les hommes, à la bonne heure; tu as éprouvé de leur part

assez de mauvais traitements ; mais étendre ta haine jusque sur les dieux, qui prennent soin de rétablir ta fortune !...

TIMON. Je vous en sais tout le gré possible, à toi et à Jupiter ; mais je ne puis reprendre Plutus.

MERCURE. Pourquoi cela ?

TIMON. C'est qu'il est la cause de tous mes maux ; qu'il m'a livré aux flatteurs, m'a exposé à leurs embûches, a excité la haine et l'envie contre moi ; et le perfide, après m'avoir corrompu par les délices, après m'avoir rendu l'objet de la jalousie universelle, m'a tout à coup abandonné par une trahison inouïe. La Pauvreté, au contraire, maîtresse bienfaisante, m'a exercé aux travaux les plus mâles ; elle m'a parlé le langage de la vérité et de la franchise ; elle a pourvu par le travail à tous mes besoins, elle m'a appris à mépriser le luxe et la mollesse. En faisant dépendre de moi seul l'espoir de ma subsistance, elle m'a fait connaître combien est précieux ce trésor, qui n'excite point les caresses trompeuses de la flatterie, qui ne craint point la calomnie, et que ne sauraient m'enlever ni la fureur du peuple, ni le suffrage d'un juge corrompu, ni les artifices d'un tyran. Fortifié par le travail, je cultive ce champ avec ardeur ; le spectacle des vices qui règnent dans Athènes ne blesse plus mes yeux, et mon hoyau suffit à tous mes besoins. Crois-moi, Mercure, retourne dans les cieux, et reconduis Plutus à Jupiter. Je ne voudrais qu'une chose, ce serait de faire pleurer tout le genre humain.

MERCURE. Les hommes, mon ami, n'ont pas tous envie de pleurer. Mais laisse-là ta mauvaise humeur et tes propos d'enfant ; reçois Plutus. Les dons de Jupiter ne sont point à mépriser¹.

PLUTUS. Veux-tu permettre, Timon, que je me justifie auprès de toi ? M'entendras-tu sans humeur ?

TIMON. Parle ; mais surtout en peu de mots et sans exorde : n'imité pas nos détestables orateurs. Si tu es court, je consens à t'écouter, en faveur de Mercure.

¹ Parodie du v. 63 du III^e livre de l'*Illiade*.

PLUTUS. J'aurais cependant besoin de parler longtemps pour répondre à tes nombreuses imputations. Mais examine seulement si je suis aussi coupable envers toi que tu m'en accuses. C'est moi qui t'ai procuré tous les plaisirs et tous les honneurs, qui t'ai fait déferer les premières places et les couronnes¹ ; je t'attirais alors la considération universelle, les poètes te célébraient, tout le monde s'empressait à te plaire. Si tu as eu à souffrir de l'ingratitude de tes flatteurs, je n'en suis point la cause. Je pourrais, avec bien plus de raison, te reprocher de m'avoir indignement livré à des hommes détestables, qui te prodiguaient des éloges fourbes et menteurs, et me dressaient de continuelles embûches. Tu prétends enfin que je t'ai trahi par ma retraite ; je pourrais t'accuser, au contraire, d'avoir épuisé tous les moyens pour me chasser de ta maison, et de m'avoir jeté à la porte la tête la première. Voilà pourquoi la Pauvreté, dont tu fais aujourd'hui tant de cas, t'a couvert de haillons, au lieu de cette robe magnifique dont je t'avais revêtu. Mercure m'est témoin que je suppliais tout à l'heure Jupiter de ne point m'envoyer vers toi, puisque tu ne pouvais plus me souffrir.

MERCURE. Tu vois à présent, Plutus, comme il est radouci ; cesse donc d'avoir peur, et demeure avec lui. Timon, continue à fouiller la terre de tout ton pouvoir ; et toi, fais venir le Trésor sous son hoyau, il sera docile à ta voix.

TIMON. Il faut donc obéir, Mercure, et devenir riche une seconde fois. Que faire, en effet, lorsque les dieux commandent ? Mais au moins, considère dans quels-nouveaux embarras tu vas me replonger ; j'ai vécu, jusqu'ici, le plus heureux des hommes ; et me voilà condamné, sans avoir fait aucun mal, à reprendre, avec de nouvelles richesses, tous les soucis cuisants qui les accompagnent.

¹ Les couronnes dont il est ici question sont celles qui se distribuaient au commencement des festins. On avait encore coutume d'élire un roi du festin ; ordinairement on le tirait au sort ; mais lorsqu'il se trouvait quelque personne d'une qualité éminente, on lui décernait la couronne et la royauté.

MERCURE. Si cela te fait quelque peine, supporte-la, je te prie, pour l'amour de moi ; quand ce ne serait que pour faire crever tes flatteurs de dépit. Moi, je revole au ciel en passant par-dessus l'Ætna.

PLUTUS. Il est parti, je pense ; le bruit de ses ailes me le fait croire. Reste ici, Timon, je vais t'envoyer le trésor. Fouille avec courage. « Trésor d'or, je te commande d'obéir » à Timon, et de te laisser prendre par lui. » Crense plus avant, plus avant, mon ami. Je vous laisse ensemble, et je me retire.

TIMON. Courage, mon hoyau ; prends une force nouvelle ; ne te lasse point de la profondeur ; songe que tu es employé pour découvrir un trésor... O Jupiter, auteur des merveilles ! ô mes chers Corybantes ! ô Mercure, qui présides aux gains inopinés ! d'où peut venir tant d'or ? N'est-ce point un songe ? Ah ! je crains bien à mon réveil de ne trouver que des charbons¹. Mais en vérité c'est de l'or ; de l'or monnayé, un peu rouge, pesant, et très agréable à la vue. *O métal précieux !*

Le plus beau des présents qu'on puisse faire aux hommes².

ton éclat est semblable à celui d'un feu qui brille au milieu des ténèbres, et à la clarté du jour³. Viens, ô cher et aimable objet de ma tendresse ! Ah ! je crois aisément que Jupiter s'est métamorphosé en or. Eh ! quelle fille n'ouvrirait son sein pour recevoir un amant si aimable, qui coule à

¹ Selon Jean le Clerc, Timon invoque ici les Corybantes, parce qu'ils entraient dans un enthousiasme extravagant, semblable à celui de Timon. Selon un anonyme, c'est parce que les Corybantes présidaient aux métaux. Hemsterhuls dit qu'on les invoquait dans les grandes surprises et les frayeurs subites.

² Ce proverbe était aussi en usage chez les Latins. *Carbones pro thesauro invenimus*, dit Phèdre, liv. 3, f. 6.

³ Vers d'Euripide, dans *Bellerophon*, tragédie perdue, dont il exi te quelques fragments dans Stobacé.

⁴ Pindare, ode première des olympiques.

travers le toit ! O Midas ! ô Crésus ! riches offrandes suspendues dans le temple de Delphes, vous n'êtes rien en comparaison de Timon et du trésor de Timon : à peine le grand roi peut-il m'égaler. Je vais consacrer à Pan mon hoyau et mes haillons. J'achète tout ce désert ; j'y veux bâtir une tour¹, où je me renfermerai seul avec mes richesses. Si je viens à mourir, elle me servira de tombeau. Je me fais désormais une loi de renoncer à tout commerce avec les hommes, de les fuir, et de les mépriser. L'amitié, les devoirs de l'hospitalité, et l'autel de la compassion², ne seront pour moi que des fadaises ; la bienfaisance et la pitié, que l'abus des lois et le renversement des mœurs. Je veux vivre dans une solitude aussi profonde que celles des loups. Timon n'aura désormais d'autre ami que lui-même ; tous les autres hommes seront à ses yeux des ennemis et des insidiateurs, avec lesquels il ne pourra converser sans devenir impur. S'il m'arrive seulement d'en apercevoir quelqu'un, ce jour sera pour moi un jour néfaste. Que les hommes soient à mon égard semblables à des statues de pierre ou d'airain. Ne recevons aucun héraut de leur part, ne faisons jamais aucun pacte avec eux. Que ce désert soit la borne qui nous sépare. Les noms de citoyen, de patrie et de tribu, sont des noms ridicules et vides de sens ; il n'y a que les sots qui aiment à les proférer. Que Timon ne soit riche que pour lui seul ; qu'il méprise tout l'univers ; qu'il ne vive dans les plaisirs que pour lui : surtout il aura soin d'éloigner la flatterie et les louanges outrées. S'il sacrifie aux dieux, lui seul sera prié du festin, parcequ'il n'aura pas d'autre voisin que lui-

¹ Cette tour subsistait encore du temps de Pausanias, que l'on croit avoir vécu sous Adrien : « Au-dessous du tombeau de Platon, qui est situé près l'académie, on voit, dit Pausanias, une tour appelée la tour de Timon. » Voyez Paus., Att., pag. 30.

² Il y avait à Athènes un autel consacré à la compassion : c'était un asile inviolable ; Pausanias en parle dans ses Attiques. Les Athéniens sont le premier peuple qui ait rendu un culte public à la déesse Compassion.

même, qu'il écartera de lui tout le monde; et lorsqu'il faudra mourir, lui seul se prendra la main, et se posera la couronne sur la tête². Le nom le plus agréable pour moi, sera celui de *Misanthrope*; on me reconnaîtra partout à ma méchanceté, à ma mauvaise humeur, à ma grossièreté, à mon inhumanité. Si je vois quelqu'un près d'être consumé par le feu, et qu'il me prie d'éteindre l'incendie, je l'éteindrai avec de la poix et de l'huile; si, pendant l'hiver, un homme emporté par la rapidité d'un fleuve me tend les mains en me priant de le retirer, je l'y replongerai la tête la première, afin qu'il ne puisse pas revenir sur l'eau. C'est ainsi que les ingrats recevront une juste récompense. Timon, fils d'Echécratide, du bourg de Colytre, a proposé cette loi, et Timon lui-même l'a fait décréter par l'assemblée³. Que cela soit; telle est notre volonté, persévérons-y fermement.

Je voudrais néanmoins, et pour beaucoup, que cette conduite fit connaître à tout le monde que je suis devenu prodigieusement riche; car mes flatteurs s'en pendraient de dépit... Mais qu'est ceci? quelle foule de gens! quelle vitesse! Comme ils font voler la poussière, et courent à perdre haleine! Comment ont-ils pu flairer mon or? Quel parti prendre? Monterai-je sur cette butte, et profiterai-je de l'élévation pour les chasser à coups de pierres? ou violerai-je, du moins en ceci, la loi que je viens de me faire, et leur

¹ Lorsqu'on offrait un sacrifice, il était d'usage qu'on invitât ses voisins et ses amis au repas que l'on faisait en ce jour avec la partie de la victime qui n'avait point été brûlée en l'honneur des dieux. Voyez Xénoph., *Banquet*, p. 1. Celui qui offrait un sacrifice portait pendant tout le jour une couronne sur la tête. Voyez Platon, au commencement de sa *République*.

² Lorsqu'un homme était près d'expirer, on faisait entrer ses parents, ses amis et ses enfants, qui lui prenaient la main comme pour lui dire le dernier adieu. Voyez Xénoph., *Cyropéd.*, liv. 8. Au moment où le malade expirait, on lui posait une couronne sur la tête. Voyez l'*Antiquité expliquée* de dom Montfaucon, t. V, part. 1.

³ Formule par laquelle on terminait les décrets.

parlerai-je pour cette fois seulement, afin de les molester davantage, en leur faisant voir le mépris que j'ai pour eux ? C'est, je crois, le meilleur parti. Arrêtons-nous donc, et attendons-les ici de pied ferme. Quel est celui qui s'avance le premier ? C'est Gnathon le parasite. Je lui demandais dernièrement quelque secours d'argent, et le traître me présenta une corde, tandis que chez moi il a souvent vomi des tonneaux entiers. Au surplus, il a bien fait de venir le premier, ses larmes seront les prémices de celles des autres.

GNATHON. N'avais-je pas bien raison de dire que les dieux ne mettraient point en oubli un aussi excellent homme que Timon ? Salut au beau, à l'agréable Timon, au plus joyeux des buveurs.

TIMON. Salut aussi à Gnathon, le plus vorace de tous les vautours, et le plus détestable des hommes.

GNATHON. Tu as toujours le petit mot pour rire. Mais où est la salle du festin ? Je t'apporte une chanson nouvelle ; c'est un dithyrambe, que je viens d'apprendre tout à l'heure.

TIMON. Certes, je vais te faire chanter, mais ce sera une élogie : mon hoyau va t'inspirer du pathétique.

GNATHON. Qu'est ceci ? Tu me frappes, Timon ! Je prends des témoins. Par Hercule... Aïh ! aïh !... Je te cite devant l'Aréopage pour blessure.

TIMON. Retire-toi. Si tu tardes un instant, je pourrai devenir coupable d'un meurtre.

GNATHON. Non : guéris plutôt ma blessure, en y versant un peu d'or : c'est un spécifique merveilleux pour arrêter le sang.

TIMON. Comment ! tu es encore là !

GNATHON. Je me retire : mais tu te repentiras d'être devenu si brutal, au lieu de doux et honnête que tu étais.

TIMON. Quel est cet homme chauve qui s'avance ? C'est Philiadé, le plus impudent de tous mes flatteurs. Ce coquin a reçu de moi un champ tout entier, et deux talents pour servir de dot à sa fille, prix des louanges excessives qu'il me donna dans un festin. Je venais de chanter, tous les con-

vives , après m'avoir entendu , gardaient le silence , lui seul eut l'effronterie de me donner les éloges les plus outrés , et de jurer que ma voix était plus mélodieuse que celle des cygnes. Dernièrement , comme j'étais malade , je l'abordai en lui demandant quelque secours , et cet excellent homme me répondit à coups de poing.

PHILIADÉ. Quelle impudence !... Est-ce maintenant que vous reconnaissez Timon ? Est-ce maintenant que Gnathon est son ami et son convive ? C'est donc à bon droit , l'ingrat ! qu'il a été traité de la sorte. Quoi donc ! moi qui suis depuis longtemps l'ami intime de Timon , qu'une même tribu a vu naître et grandir , j'en use cependant à son égard avec plus de circonspection , pour ne point avoir l'air de l'assaillir.

Bonjour , maître. Défiez-vous bien de ces infâmes parasites , qui ne s'attachent qu'à votre table , et d'ailleurs ne diffèrent en rien des corbeaux. Les hommes d'à présent ne méritent plus que l'on ait la moindre confiance en eux ; ce sont des monstres d'ingratitude et d'impureté. Pour moi , je vous apportais un talent , afin que vous pussiez pourvoir à vos besoins les plus pressants ; mais j'ai appris en chemin que vous étiez devenu prodigieusement riche ; je viens en conséquence vous donner un conseil : mais vous êtes si sage , que vous n'avez pas besoin de mes avis ; vous pourriez , en un besoin , en donner à Nestor.

TIMON. Tu as raison , Philiadé. Mais approche un peu , que je te caresse avec mon hoyau.

PHILIADÉ. O ciel ! cet ingrat m'a rompu la tête , parce que je lui donne d'utiles conseils. (*Il s'en va.*)

TIMON. Voyons le troisième. Celui-ci est l'orateur Déméas ; il tient un décret à la main , et je l'entends qui se dit hautement mon parent. Ce brave homme a reçu de moi , dans un seul jour , seize talents , dont il a payé à la république l'amende à laquelle il avait été condamné ; car , faute de la payer , on le retenait en prison. Moi , par pitié , je l'ai délivré ; et cependant , comme il était chargé dernièrement

de faire à la tribu Érechthéide la distribution de l'argent du spectacle, et que je m'avançais pour recevoir ma portion, il me dit qu'il ne me connaissait pas pour citoyen.

DÉMÉAS. Bonjour, Timon, le soutien de ta famille, le salut des Athéniens, et le boulevard de la Grèce; le peuple et les deux sénats assemblés t'attendent depuis longtemps pour confirmer ce décret que j'ai proposé en ta faveur, et dont auparavant je te prie d'entendre la lecture :

« Attendu que Timon, fils d'Échécratide, du bourg de
« Colytte, est le citoyen non-seulement le plus honnête,
« mais encore le plus sage et le plus vertueux de la Grèce;
« qu'il ne cesse de rendre à la république des services im-
« portants, et qu'aux jeux olympiques il a remporté en un
« seul jour le prix du pugilat, de la lutte, de la course à
« pied, de celle des chars attelés de quatre chevaux, et de
« celle des mules... »

TIMON. Mais je n'ai jamais assisté aux Jeux olympiques.

DÉMÉAS. Qu'importe? tu y assisteras par la suite : d'ailleurs, il est bon d'ajouter dans un décret plusieurs choses de cette nature : « Attendu qu'il s'est distingué l'an passé,
« en combattant pour la république chez les Acharniens¹,
« et qu'il a taillé en pièces deux bataillons de Péloponé-
« siens... »

TIMON. Comment cela? n'ayant pas d'armes, je n'ai pu me faire inscrire sur le catalogue².

DÉMÉAS. Tu es trop modeste, et nous serions des ingrats si nous laissions tes services en oubli. « Et encore, parcequ'il
« est de la plus grande utilité à la république, tant par les
« décrets qu'il propose, et les conseils qu'il donne, que par
« ses talents militaires; il a semblé bon au sénat, au peuple

¹ L'Acharnie était une bourgade de l'Attique, qui fut assiégée la première année de la guerre du Péloponèse.

² On inscrivait sur un tableau les noms de tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Il paraîtrait, d'après ce passage de Lucien, qu'il fallait avoir des armes pour se faire inscrire.

« et aux Héliastes assemblés par tribus », aux bourgades en particulier, et à tous les citoyens en général, d'élever dans la citadelle, près de la statue de Minerve, un Timon d'or tenant un foudre dans la main droite, et portant sept rayons sur la tête; que Timon lui-même soit couronné de couronnes d'or, lesquelles seront proclamées aujourd'hui sur le théâtre, aux nouvelles tragédies des fêtes de Bacchus; car il faut célébrer aujourd'hui ces fêtes en faveur de Timon. Tel est l'avis de l'orateur Déméas, son plus proche parent et son disciple. Timon est aussi un excellent orateur, et il réussit dans tout ce qu'il veut entreprendre. » Voilà le décret que j'ai composé pour toi; je voulais t'amener mon fils auquel j'ai donné ton nom.

TIMON. Comment cela? Déméas, tu n'es pas marié, que je sache.

DÉMÉAS. Il est vrai, mais je me marierai, s'il plaît à Dieu, au commencement de la nouvelle année, et j'aurai un enfant auquel je donnerai le nom de *Timon*, car sûrement ce sera un garçon.

TIMON. Je ne sais pas si tu te marieras, mon ami, après le coup que je vais te donner.

DÉMÉAS. Aïh! aïh!... qu'est-ce donc? comment! Timon, tu affectes la tyrannie, tu frappes un homme libre, toi qui n'es ni libre ni citoyen; mais tu seras bientôt puni de toutes tes violences, et d'avoir brûlé la citadelle.

TIMON. La citadelle n'est point brûlée, homme détestable; ta calomnie est manifeste.

* Le tribunal des Héliastes, en grec. Ἡλιαία, était le plus grand et le plus nombreux d'Athènes. Mille citoyens (et même quinze cents, selon quelques auteurs) choisis dans chaque tribu, parmi ceux qui avaient déjà exercé quelque magistrature, composaient ce sénat. C'était là que se jugeaient les affaires qui intéressaient le public. L'assemblée se tenait dans un lieu découvert, et durait depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; ce qui fit donner à ce tribunal le nom d'ἡλιαία, c'est-à-dire, *exposée au soleil*.

DÉMÉAS. Du moins tu t'es enrichi , en enfonçant l'Opisthodome ¹.

TIMON. On ne l'a point enfoncé , et ton accusation est invraisemblable.

DÉMÉAS. Eh bien , on l'enfoncera par la suite , et en attendant , tu t'es approprié ce qu'il contenait.

TIMON. Tiens , reçois encore cela.

DÉMÉAS. Aïh ! aïh ! mon dos !

TIMON. Tais-toi , sinon je vais recommencer. Il serait bien plaisant que , sans aller à la guerre , j'eusse taillé en pièces deux bataillons de Lacédémoniens , et que je ne pusse rosser un misérable coquin ; vainement aurai-je été vainqueur à la lutte et au pugilat dans les jeux olympiques. Mais quel est celui-ci ? n'est-ce pas là le philosophe Thrasyclès ? c'est lui-même ; je le reconnais à sa large barbe étalée sur sa poitrine , à ses sourcils élevés : il s'avance en murmurant quelque chose d'un air orgueilleux ; son œil hagard , sa chevelure en désordre , qui retombe sur son front , lui donnent l'air du Borée ou du Triton de Zeuxis : il affecte une démarche modeste , une grande simplicité dans son habillement. Le matin il débite mille belles sentences sur la vertu , blâme hautement ceux qui se livrent aux plaisirs , fait l'éloge le plus pompeux de la frugalité : mais le soir , lorsqu'il sort du bain il va se mettre à table , un valet lui présente une large coupe de vin pur (car ce philosophe l'aime beaucoup) ; et à peine l'a-t-il avalée , qu'il semble avoir bu de l'eau du Léthé ; il oublie à l'instant ses beaux discours du matin , il en tient de tout opposés : il fond , comme un vautour , sur les plats et les enlève , il coudoie son voisin , et courbé sur son assiette , comme s'il y devait trouver la vertu , il se remplit de viandes avec la voracité d'un chien , répand de la sauce sur sa barbe , et nettoie exactement les plats

¹ L'Opisthodome était un bâtiment situé derrière le temple de Minerve Poliade ; ce temple faisait partie de la citadelle d'Athènes , le trésor public y était déposé.

avec son doigt , de peur d'y laisser la moindre chose. Toujours il se plaint de sa portion ; il voudrait qu'on lui servît à lui seul le gâteau , ou le cochon tout entier : et lorsque , par un effet de sa gourmandise et de son insatiabilité , il est ivre , il ne se borne pas seulement à chanter et à danser , souvent sa bile échauffée se répand en invectives. La coupe à la main , il harangue les convives , ne parle que de sagesse , de modestie , de tempérance , jusqu'à ce qu'accablé par le vin , il ne fasse plus que balbutier d'une manière tout-à-fait risible ; puis il vomit pour terminer son discours. Si les valets veulent l'emporter hors de la salle du festin , il se cramponne avec les mains à quelque joueuse de flûte. Du reste , lorsqu'il est à jeun , il ne le cède à personne en mensonge , en orgueil et en avarice : c'est le flatteur le plus insigne ; il se parjure avec une facilité prodigieuse : partout , la duplicité le précède , et l'impudence le suit. Je ne connais point de fourbe plus rusé , plus accompli , plus consommé dans les différentes ressources de la flatterie ; aussi , dans un instant , ce parfait honnête homme va répandre des larmes.

Que vois-je ? oh dieux ! c'est vous que je revois , Thrasiclès , après un si long temps !

THRASICLÈS. Je ne viens point à vous , Timon , comme la plupart de ces flatteurs qui , frappés d'admiration à la vue de vos richesses , ou guidés par l'espoir de partager de splendides festins , s'empressent sur vos pas , et par des louanges excessives cherchent à surprendre un homme simple et libéral. Vous n'ignorez pas qu'un peu de pain suffit à mes meilleurs repas , le cresson et le thym sont mes mets les plus exquis , j'y joins , tout au plus , un peu de sel , quand je veux me régaler : ma boisson la plus délicieuse est l'eau pure d'une fontaine. Je préfère ce manteau à toute espèce de pourpre ; et je ne fais pas plus de cas de l'or que des cailloux qui bordent le rivage de la mer. C'est pour vous-même que je suis venu ici ; c'est pour empêcher que vous ne vous laissiez corrompre par la possession dangereuse des

richesses , cause trop ordinaire de mille maux incurables. Si donc vous voulez m'en croire , vous jetterez tout votre argent dans la mer : un homme vertueux comme vous n'en a pas besoin , pouvant contempler à son gré toutes les richesses de la philosophie : il n'est pas cependant nécessaire de le jeter dans un endroit profond , il suffit que ce soit à peu de distance du rivage : n'avancez dans l'eau que jusqu'à la ceinture , et que j'en sois seul le témoin. Si toutefois vous ne goûtez pas ce conseil , vous pouvez promptement vous défaire de votre or d'une meilleure manière, et, sans en garder une obole , le distribuer à tous ceux qui en ont besoin ; donner à l'un cinq drachmes, à l'autre une mine, à celui-ci un demi-talent , et si c'est un philosophe , il est juste qu'il ait double et triple part. Quant à moi , je ne demande rien pour moi-même ; mais afin de pouvoir soulager quelques amis qui sont dans l'indigence , il me suffira que vous veuillez remplir cette besace , qui ne tient que deux médimnes , mesure d'Œgine : quand on est philosophe il faut être modeste , se contenter de peu , et les desirs ne doivent point passer la besace.

TIMON. Je loue ton désintéressement , Thrasyclès ; mais avant de remplir ta besace , il faut que je décharge sur ta tête quelques coups de poing , et par-dessus le marché quelques coups de hoyau.

THRASYCLÈS. O lois ! ô république ! un homme abominable frappe les citoyens d'une ville libre !

TIMON. De quoi te plains-tu , mon cher Thrasyclès , t'ai-je fait mauvaise mesure ? tiens , je vais te donner quatre chœniques par-dessus ¹.

Mais , qu'est-ce ceci ? ils accourent en foule : Blepsias , Lachès , Gniphon , et une légion de coquins qui vont bientôt pleurer. Qui m'empêche de monter sur cette roche ?

¹ Le Chœnique était une mesure qui contenait deux sextiers , ce que répond , à peu près , à deux livres de douze onces chacune.

laissons reposer mon hoyau déjà fatigué, amassons des pierres : j'en vais faire pleuvoir de loin une grêle sur eux.

BLEPSIAS. Arrête, Timon, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas du moins sans répandre du sang, ou recevoir quelque blessure.

LES SECTES A L'ENCAN.

JUPITER, MERCURE, UN ACHETEUR, PYTHAGORE, DÉMOCRITE, HÉRACLITE, SOCRATE, DIOGÈNE, CHRYSIPPE, ÉPICURE, et autres.

JUPITER. Toi, range les bancs et prépare la salle ; toi, introduis et range les différentes sectes : mais, auparavant, aie soin de les parer, afin que leur bonne mine attire la foule des acheteurs. Toi, Mercure, tu feras l'office de crieur. Appelle les acheteurs sous d'heureux auspices, et dis-leur d'entrer dans la salle de vente : nous y adjudgerons des sectes philosophiques de tout genre et de toute espèce. Si quelqu'un ne peut pas payer argent comptant, il le fera l'année prochaine, en donnant caution.

MERCURE. Voici beaucoup de marchands qui se présentent ; il ne faut donc pas différer, ni les arrêter plus longtemps.

JUPITER. Hé bien, vendons.

MERCURE. Qui veux-tu que nous exposions le premier à l'enclère ?

JUPITER. Cet Ionien à longue chevelure : il a l'air vénérable.

MERCURE. Le Pythagorien, descendez, et laissez-vous considérer par tous ceux qui sont rassemblés ici.

JUPITER. Proclame-le.

MERCURE. Je vends la vie parfaite, la vie sainte et vénérable ; qui veut l'acheter ? qui veut être au-dessus de l'homme ? qui veut connaître l'harmonie de l'univers et revivre après sa mort ?

UN ACHETEUR. Il n'a point mauvaise mine : mais, que sait-il ?

MERCURE. L'arithmétique, l'astronomie, l'art de faire des

prodiges, la géométrie, la musique, la fourberie. Vous voyez là un excellent devin.

UN ACHETEUR. Est-il permis de l'interroger ?

MERCURE. Interroge-le, à la bonne heure.

UN ACHETEUR. De quel pays es-tu ?

PYTHAGORE. De Samos.

UN ACHETEUR. Où as-tu été instruit ?

PYTHAGORE. En Égypte, par les sages du pays.

UN ACHETEUR. Ça, si je t'achète, que m'enseigneras-tu ?

PYTHAGORE. Je ne t'enseignerai rien ; je te ferai ressouvenir.

UN ACHETEUR. Eh ! comment me feras-tu ressouvenir ?

PYTHAGORE. Ce sera en purifiant ton ame, et en la nettoyant de toutes les ordures qui la couvrent.

UN ACHETEUR. Eh bien, imagine qu'elle est purifiée ; par quel moyen me donneras-tu la réminiscence ?

PYTHAGORE. D'abord par un long silence, et une défense de parler pendant cinq ans.

UN ACHETEUR. Va-t'en instruire le fils de Crésus : pour moi, je suis habillard, et je ne veux pas ressembler à une statue. Mais, après ce silence, que ferai-je ?

PYTHAGORE. Tu t'exerceras à la musique et à la géométrie.

UN ACHETEUR. Tu plaisantes. Il faudra, pour devenir sage, que je sache auparavant jouer de la cithare ?

PYTHAGORE. Je t'apprendrai ensuite à compter.

UN ACHETEUR. Je le sais dès à présent.

PYTHAGORE. Eh bien, comment comptes-tu ?

UN ACHETEUR. Un, deux, trois, quatre.

PYTHAGORE. Tu vois bien ; ce que tu crois quatre est dix, le triangle parfait, notre serment ordinaire ⁴.

⁴ Au lieu d'énoncer seulement ces nombres, Pythagore les additionne

$$\begin{array}{r} 1 \\ 2 \\ 3 \\ \hline 6 \end{array}$$

Ce triangle parfait est le problème du triangle équilatéral trouvé par

UN ACHETEUR. Par quatre ! ce grand serment, je n'ai jamais entendu un langage plus divin et plus sacré¹.

PYTHAGORE. Ensuite, étranger, tu sauras ce que c'est que la terre, l'air, l'eau et le feu ; quels sont leur mouvement et leur forme.

UN ACHETEUR. Quoi ! le feu, l'air et l'eau ont donc une forme ?

PYTHAGORE. Certainement, et très visible ; car s'ils n'avaient ni forme ni figure, ils n'auraient pas la propriété de se mouvoir. De plus, tu sauras que la divinité est un nombre, une intelligence et une harmonie².

UN ACHETEUR. Voilà des choses admirables.

PYTHAGORE. Et quand je t'aurai expliqué tout cela, tu sauras que tu es tout autre que ce que tu crois être et que tu parais. Tu n'es pas un, comme tu te l'imagines.

UN ACHETEUR. Que dis-tu-là ? je suis un autre, et ce n'est pas moi-même qui converse avec toi ?

PYTHAGORE. Actuellement c'est toi-même ; mais tu as paru autrefois avec un autre corps et sous un autre nom : par la suite tu changeras encore de forme.

UN ACHETEUR. C'est-à-dire que, passant successivement d'une forme à une autre, je serai immortel. Mais en voilà assez sur ta doctrine ; passons à ta manière de vivre : quelle est-elle ?

PYTHAGORE. Je ne me nourris d'aucune chose qui ait eu vie ; je mange de tout le reste, excepté des fèves.

Pythagore. A l'égard du serment, en voici la teneur : Non, par celui qui donne à notre âme le quaternion, cette source des principes de la nature éternelle. Ce nombre était en effet, selon les pythagoriciens, le symbole des quatre éléments. Voyez Selden, *de diis Syris*, Syntagma, 2, cap. 1.

¹ Parce qu'il est obscur.

² Porphyre, *περί ἀποχῆς*, livre 2, § 31, dit : Les Pythagoriciens et ceux qui s'appliquent à la science des nombres et des lignes, s'en servent pour désigner les dieux ; ils appellent tel nombre Minerve, tel autre Diane, celui-ci Apollon, cet autre la Justice ou la Tempérance. Voyez aussi Iamblique, *Vita Pythag.*, chap. 28.

UN ACHETEUR. Et pourquoi cela les dédaignes-tu ?

PYTHAGORE. Je ne les dédaigne pas ; au contraire, je les regarde comme sacrées. Leur nature a quelque chose d'admirable, car elle renferme toute espèce de génération ; si tu dépouilles des fèves vertes, tu verras qu'elles ressemblent beaucoup aux testicules de l'homme ; et si, après les avoir fait cuire, tu les exposes pendant un certain nombre de nuits aux rayons de la lune, elles te donneront du sang. Mais ma plus forte raison, c'est que les Athéniens s'en servent ordinairement pour élire leurs magistrats.

UN ACHETEUR. Tu parles bien, et tes discours sont tout à fait merveilleux. Mais déshabille-toi ; je veux te voir nu. O Hercule ! il a une cuisse d'or : c'est sans doute un dieu, car il ne ressemble point à un homme. Il faut absolument que je l'achète. Combien en veux-tu ?

MERCURE. Dix mines ¹.

UN ACHETEUR. Les voilà ; je le prends à ce prix.

JUPITER, à *Mercur*e. Écris le nom et la patrie de l'acheteur.

MERCURE. Il me paraît être d'Italie, et l'un des habitants de Crotone, ou de Tarente, ou de la grande Grèce ². Mais il n'est pas seul ; ils sont plus de trois cents qui l'ont acheté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emmènent, et qu'on en fasse venir un autre.

MERCURE. Veux-tu cet homme malpropre, né dans le Pont ³ ?

JUPITER. Justement.

MERCURE. Approche, toi qui porte une besace et une tu-

¹ La mine attique valait cinquante livres de notre monnaie ; il en fallait soixante pour faire le talent.

² C'était là que Pythagore avait fondé son école. C'est de la grande Grèce que sont sortis les plus fameux Pythagoriciens.

³ Diogène naquit à Sinope, ville de Cappadoce ; elle appartenait aux rois du Pont, qui y faisaient leur résidence ; voilà sans doute pourquoi Lucien le dit né dans le Pont. Voyez Diogène de Laërce, au commencement de la Vie du Cynique.

nique sans bras ; fais le tour de cette salle. Je vends une vie mâle et courageuse, une vie libre ; qui veut l'acheter ?

UN ACHETEUR. Comment, crieur, tu vends un homme libre ?

MERCURE. Oni.

UN ACHETEUR. Et tu ne crains pas qu'il ne te cite à l'Aréopage, et ne t'accuse d'attenter à sa liberté ?

MERCURE. Oh ! peu lui importe d'être vendu, car il ne pense pas en être moins libre.

UN ACHETEUR. Mais que pourrait-on faire d'un homme aussi crasseux et vêtu aussi misérablement, à moins de l'employer à creuser la terre ou à porter de l'eau ?

MERCURE. Il peut encore te servir à autre chose ; et si tu en fais un portier, il remplira cet emploi mieux qu'un chien : d'ailleurs, il l'est déjà par son nom ¹.

UN ACHETEUR. Et quelle est sa patrie et sa profession ?

MERCURE. Interroge-le toi-même, cela vaudra mieux.

UN ACHETEUR. Je n'oserais ; son regard sévère et sombre m'impose ; je crains, si je l'approche, qu'il n'aboie après moi ; peut-être même il me mordrait. Ne vois-tu pas comme il lève déjà son bâton et fronce les sourcils ? Son œil devient menaçant et furieux.

MERCURE. Rassure-toi ; il est apprivoisé.

UN ACHETEUR. Eh bien, mon ami, dis-moi premièrement de quel pays tu es.

DIOGÈNE. De tout pays.

UN ACHETEUR. Qu'est-ce que cela veut dire ?

DIOGÈNE. Tu vois un citoyen du monde.

UN ACHETEUR. Eh ! qui prétends-tu donc imiter ?

DIOGÈNE. Hercule ².

UN ACHETEUR. Pourquoi donc ne te revêts-tu pas aussi d'une peau de lion ? Tu lui ressembles déjà par ton bâton.

DIOGÈNE. Ce manteau me tient lieu d'une peau de lion.

¹ Κύων, signifie *chien* et *cynique*.

² C'était le grand patron des Cyniques.

Comme Hercule je fais la guerre aux voluptés, et cela, de moi-même, sans attendre les ordres d'un autre ¹ ; je ne fais un devoir de purifier la vie humaine.

UN ACHETEUR. Je te loue d'avoir un pareil dessein : mais que peut-on dire que tu saches le mieux ? à quel art t'es-tu appliqué ?

DIOGÈNE. Je suis l'artisan de la liberté des hommes le médecin de leurs passions ; en un mot, le ministre et l'interprète de la vérité et de la franchise.

UN ACHETEUR. Fort bien, bel interprète ; mais si je t'achète, comment m'instruiras-tu ?

DIOGÈNE. En te prenant pour mon disciple, je commencerai par t'arracher à la volupté, pour te faire habiter avec la pauvreté. Je te revêtirai ensuite de ce manteau ; je t'obligerai à travailler, à prendre beaucoup de peines et de fatigues, à coucher sur la dure, à boire de l'eau, et à te nourrir de tout ce que le hasard te présentera. Quant aux richesses, si tu en possèdes et que tu veuilles me croire, tu iras de ce pas les jeter dans la mer. Tu ne te soucieras plus de femme, d'enfants, de patrie ; tu regarderas cela comme des fadaises. Bientôt, quittant la maison paternelle, tu habiteras un tombeau, quelque tour abandonnée, ou bien un tonneau. Tu porteras une besace pleine de pois chiches et de livres écrits des deux côtés, et dans cet équipage, tu te vanteras d'être plus heureux que le grand roi. Si l'on te donne des coups de fouet, ou qu'on te mette à la torture, tu ne croiras pas que ce soit un mal.

UN ACHETEUR. Que dis-tu-là ? je n'éprouverai point de douleur si l'on me donne des coups de fouet ? Oh ! je n'ai pas une carapace de tortue ou de crabe.

DIOGÈNE. Tu suivras la maxime d'Euripide ; il y a peu de chose à changer.

UN ACHETEUR. Quelle est-elle ?

¹ Allusion aux travaux d'Hercule, entrepris par les ordres d'Eurysthée.

DIOGÈNE. Ton esprit souffrira ; mais ta langue ne souffrira point ¹.

Écoute à présent ce que je te veux enseigner. Montre beaucoup d'arrogance et de hardiesse, dis des sottises à tout le monde, sans distinction, aux rois comme aux particuliers, c'est le moyen de t'attirer les regards de la multitude, et de passer pour un homme courageux. Affecte un langage barbare, une voix rauque et semblable à celle d'un chien ; prends un air rébarbatif, une démarche qui réponde à ton visage : en un mot, sois aussi sauvage qu'une bête féroce. Loin de toi la pudeur, la douceur et la modération ! Efface entièrement la rougeur qui pourrait te couvrir le front ; cherche les villes les plus habitées, et là, vivant seul au milieu de la foule, ne fais société avec personne ; fuis les liens de l'amitié et de l'hospitalité, comme la cause de la ruine des États ! Fais à la vue de tout le monde, ce qu'on aurait honte de faire tout seul, et dans les plaisirs de Vénus, choisis les postures les plus ridicules. Enfin, meurs quand tu le voudras, en mangeant un polypode cru, ou une sèche ². Voilà la félicité que je te procurerai.

UN ACHETEUR. Fi donc ! ta doctrine est inhumaine et détestable.

DIOGÈNE. Elle est du moins bien aisée à apprendre ; tout le monde peut facilement la pratiquer : tu n'auras pas besoin, pour la suivre, d'étudier beaucoup, ni d'écouter de longs discours, souvent fort ridicules. C'est, d'ailleurs, le chemin le plus court par lequel tu puisses arriver à la gloire ; et quand tu serais un homme ordinaire, un savetier, un vendeur de viande salée, un charpentier ou un publicain, rien ne t'empêchera de devenir un personnage impor-

¹ *Hippolyte*, v. 612. Le vers d'Euripide signifie : Ma langue a prononcé le serment, mais mon esprit ne l'a point fait. Diogène renverse la pensée.

² Allusion à la manière dont mourut Diogène, âgé de près de quarante-vingt-dix ans, pour avoir, selon quelques auteurs, mangé un pied de bœuf cru.

tant, pour peu que tu fasses voir d'audace et d'impudence, et que tu saches vomir à propos des injures.

UN ACHETEUR. Je n'ai pas besoin de toi pour apprendre de semblables impertinences. Cependant tu pourrais me servir de matelot ou de jardinier, dans l'occasion, et si le crieur consent à te vendre pour deux oboles, au plus...

MERCURE. Prends-le pour ce prix. Nous nous en débarrasserons bien volontiers ; car ses déclamations continuelles nous fatiguent. Il insulte tout le monde sans distinction, et tient mille propos impertinents.

JUPITER. Appelles-en un autre, ce Cyrénéen, cet homme toujours vêtu de pourpre, et couronné de fleurs ¹.

MERCURE. Ça, qu'on fasse attention : voici quelque chose de magnifique ; mais il n'y a qu'un riche qui puisse l'acquérir. Voici la vie agréable, la félicité parfaite. Qui veut goûter la volupté ? qui veut acheter ce délicat personnage ?

UN ACHETEUR. Approche un peu, mon ami, et dis-moi ce que tu sais faire ; car si tu peux m'être utile, je pourrai bien t'acheter.

MERCURE. Ne l'importune pas, mon cher ; cesse de l'interroger ; il est ivre, et ne pourrait pas te répondre. Ne vois-tu pas comme il bégaye ?

UN ACHETEUR. Eh ! quel homme sensé voudrait acheter un esclave si corrompu et si débauché ? Combien il exhale de parfums ! Comme sa marche est chancelante et mal assurée ! Mais toi, Mercure, dis moi, je te prie, quels sont ses talents, et à quoi s'est-il appliqué ?

MERCURE. A une seule chose. Il est bon convive, capable de faire raison le verre à la main, de danser au son des flûtes, dans les festins. Il convient parfaitement à un maître

¹ Aristippe, chef de la secte des Cyrénaïques. Selon lui, le souverain bien consistait dans la volupté des sens ; il eut une fille, nommée Areté, qui lui succéda dans son école : on le surnomma l'Orateur de la mort, parce qu'il enseignait à ses disciples à se tuer pour le moindre dégoût qu'ils ressentaient de la vie. Voyez Diogène de Laërce, Vie d'Aristippe. Valère Max., liv. 8, chap. 9.

qui s'abandonne à l'amour et à la débauche. Il est de plus très versé dans l'art de préparer les mets, et de pétrir des gâteaux. En un mot, c'est un homme savant en voluptés. Élevé dans Athènes, il a été valet des tyrans de Sicile, et s'est acquis auprès d'eux une grande réputation. Le dogme principal de sa philosophie est de mépriser toutes choses, de se servir indifféremment de toutes, et de chercher en tout le plaisir.

UN ACHETEUR. Oh ! tu peux jeter les yeux sur quelqu'un de riche et d'opulent, car pour moi je ne suis pas en état d'acheter une vie si voluptueuse.

MERCURE. Jupiter, celui-ci a tout l'air de ne point trouver d'acquéreur, et de nous rester.

JUPITER. Fais-le retirer et produis-en un autre, ou plutôt ces deux personnages, le rieur Abdéritain, et le pleureur d'Éphèse. Ils demandent à être vendus ensemble.

MERCURE. Avancez tous deux au milieu de la salle. Je vends une vie excellente, je vous annonce les deux plus sages mortels qui soient au monde.

UN ACHETEUR. Oh ! Jupiter, quel contraste ! l'un ne cesse de rire, et l'autre semble regretter quelqu'un ; il pleure tout de bon. Holà ! toi, que veut dire ceci ? Pourquoi ris-tu ?

DÉMOCRITE. Tu le demandes. C'est que toutes vos actions me paraissent aussi ridicules que vous-mêmes.

UN ACHETEUR. Que dis-tu là ? Tu te moques de nous tous, et tu ne fais aucun cas des choses dont nous nous occupons ?

DÉMOCRITE. Il est vrai. Il n'y a rien de sérieux parmi vous autres. Un vide universel, le concours des atomes et l'immensité, voilà tout ce qui existe.

UN ACHETEUR. Tu te trompes, le vide n'est que dans ton cerveau et tu n'es qu'un ignorant... Mais quelle insolence ! tu ne cesseras donc pas de rire ? Et toi, mon ami, qu'est-ce qui te fait pleurer ? On gagne peut-être davantage à causer avec toi.

HÉRACLITE. Hélas ! cher étranger, toutes les choses humaines me paraissent bien tristes et bien déplorables. Il n'y a rien parmi vous qui ne soit soumis à un fâcheux destin. C'est pour cela que vous excitez ma compassion et que je verse tant de larmes. Le présent ne m'offre rien d'avantageux, et l'avenir est bien affligeant. J'annonce l'embrassement et la destruction de l'univers : je pleure l'instabilité des choses d'ici-bas : tout y roule dans une confusion étrange. Le plaisir n'est que douleur, la science incertitude ; ce qu'on croit grand est petit, ce qui paraît en haut est en bas, tout circule et tout change dans le jeu du siècle.

UN ACHETEUR. Et qu'est-ce que le siècle ?

HÉRACLITE. Un enfant qui joue aux dames et qui dispute.

UN ACHETEUR. Et les hommes, qui sont-ils ?

HÉRACLITE. Des dieux mortels.

UN ACHETEUR. Et les dieux ?

HÉRACLITE. Des hommes immortels.

UN ACHETEUR. Tu ne parles que par énigmes, mon ami ; ton intention est-elle de nous proposer quelque question embarrassante ? Tes discours ressemblent assez aux oracles d'Apollon ; tu ne dis rien que d'obscur.

HÉRACLITE. C'est que je ne fais aucun cas de vous.

UN ACHETEUR. Eh bien, personne de sensé ne t'achètera.

HÉRACLITE. Que l'on m'achète ou non, je vous ordonne à tous de pleurer comme des enfants.

UN ACHETEUR. Cette maladie n'est pas éloignée de la mélancolie. Je n'achèterai aucun de ces deux-là.

MERCURE. Ils nous restent encore sans pouvoir trouver d'acheteur.

JUPITER. Proclames-en un autre.

MERCURE. Veux-tu cet Athénien, babillard et facétieux ?

JUPITER. Oui.

MERCURE. Viens ici, toi. Voici une vie sage et sensée ; qui achètera ce très saint personnage ?

UN ACHETEUR. Dis-moi, quelle est ta science et ta profession ?

SOCRATE. Je suis l'amoureux des jeunes gens, et je sais à fond tout ce qui concerne l'amour.

UN ACHETEUR. Comment pourrais-je t'acheter? J'ai besoin d'un précepteur pour mon fils, qui est un beau garçon.

SOCRATE. Qui serait plus propre que moi à vivre avec un beau jeune homme? Ce n'est pas de la beauté du corps, mais de celle de l'ame dont je suis amoureux. Sois sans inquiétude, car de tous ceux qui reposeraient avec moi sous la même couverture, aucun ne pourrait dire avoir jamais rien éprouvé de déshonnête de ma part.

UN ACHETEUR. Ce que tu dis là m'étonne; il n'est guère croyable qu'un amoureux de la jeunesse ne se soucie uniquement que de l'ame, surtout quand il peut, à son gré, reposer sous la même couverture que son élève.

SOCRATE. Assurément; j'en jure par le Chien et par le Platane : rien n'est plus vrai.

UN ACHETEUR. Par Hercule! les singuliers dieux que voilà!

SOCRATE. Eh quoi! le Chien ne te semble donc pas être un dieu? Ne connais-tu pas l'Anubis des Égyptiens, et quelle est sa figure, le Sirius qui est dans le ciel, et Cerbère qui garde les royaumes souterrains?

UN ACHETEUR. Tu as raison; c'est moi qui me trompais. Mais quel est ton genre de vie?

SOCRATE. J'habite une ville que je me suis construite pour moi-même, dans une république étrangère, où je vis selon mes propres lois.

UN ACHETEUR. Je voudrais bien en connaître quelqu'une.

SOCRATE. Écoute; voici l'une des principales, qui contient ma façon de penser sur les femmes. Je pense qu'aucune d'elles ne doit appartenir à personne en particulier, mais à quiconque voudra l'épouser.

UN ACHETEUR. Que dis-tu? tu as donc abrogé les lois contre l'adultère?

SOCRATE. Sans doute, et toute vétille de cette espèce.

UN ACHETEUR. Eh ! quel est ton sentiment sur les beaux garçons ?

SOCRATE. Leurs caresses ¹ seront la récompense des gens vertueux, et de ceux qui se sont distingués par des actions éclatantes.

UN ACHETEUR. Dieu ! que tu es magnifique dans tes récompenses ! Mais le point principal de ta doctrine ?

SOCRATE. Ce sont les idées et les modèles de tous les êtres. En effet, tout ce que tu vois, la terre, les animaux qui l'habitent, le ciel, la mer, etc., ont leurs images invisibles, qui existent hors de l'univers ².

UN ACHETEUR. Eh ! où existent elles donc ?

SOCRATE. Nulle part ; car si elles existaient quelque part, elles n'existeraient pas du tout.

UN ACHETEUR. Mais je ne vois point ces modèles dont tu parles.

SOCRATE. Cela n'est pas surprenant ; tu es aveugle des yeux de l'ame. Pour moi, je vois les images de tous les êtres ; je vois un autre toi invisible, un autre moi-même : en un mot, je vois tout double.

UN ACHETEUR. Cela étant, il faut que je t'achète. Tu me parais être bien habile, et avoir la vue perçante. Ça, crieur, combien me demanderas-tu pour celui-ci ?

MERCURE. Donnes-en deux talents.

UN ACHETEUR. Je l'achète pour cette somme ; mais je donnerai l'argent une autre fois.

MERCURE. Quel est ton nom ?

UN ACHETEUR. Dion, de Syracuse ³.

MERCURE. A la bonne heure. Enmène-le. Épicure, c'est à présent ton tour. Qui veut faire emplette de celui-ci ? Il est disciple du rieur et de l'ivrogne que je criais tout à

¹ Φιλῆσαι, *osculum*, critique de Platon au cinquième livre de sa *République*.

² Platon dans le *Parménide*, ou les *Idées*.

³ C'était le disciple et l'ami de Platon.

l'heure. Il ne sait rien de plus qu'eux ; il est seulement un peu plus impie. Du reste son caractère est fort doux, et porté à la friandise.

UN ACHETEUR. De quel prix est-il ?

MERCURE. De deux mines ¹.

UN ACHETEUR. Les voilà. Mais apprends-moi quels sont les mets auxquels il se plaît davantage.

MERCURE. Il ne se nourrit que de choses douces et préparées au miel ; mais il préfère les figues à tout.

UN ACHETEUR. Il ne sera pas difficile de lui en donner, et je lui achèterai des paniers de figues grasses.

JUPITER. Appelles-en un autre, cet homme à mine rébarbative, dont les cheveux sont rasés jusqu'à la peau, et qui vient du portique.

MERCURE. Tu as raison. La plupart de ceux qui sont venus à notre vente semblent l'attendre ². Je vends la vertu même, et une vie dont la perfection est à son comble. Qui veut être le seul qui sache toute chose ?

UN ACHETEUR. Que veut dire cela ?

MERCURE. Que cet homme-ci est le seul sage, le seul beau, le seul juste, le seul courageux, le seul roi, le seul éloquent, le seul riche, le seul législateur, et qu'il possède de la même manière toutes les autres qualités.

UN ACHETEUR. Il est donc aussi le seul cuisinier, le seul écorcheur, le seul charpentier, etc.

MERCURE. Vraisemblablement.

UN ACHETEUR. Approche, mon ami, et me dis, comme à celui qui va bientôt t'acheter, qui tu es ; mais auparavant apprends-moi si tu n'es pas fâché de te voir ainsi vendre et réduire à l'esclavage.

CHRYSIPE. Nullement ; car ce sont des choses qui ne sont

¹ Cent livres de notre monnaie.

² La philosophie stoïcienne était alors très estimée, et c'est aussi contre elle que Lucien décoche les traits les plus violents et les plus fréquents de sa satire.

point en notre pouvoir : or, ce qui n'est pas en notre pouvoir est indifférent ¹.

UN ACHETEUR. Je ne te comprends pas.

CHRYSIPPE. Comment, tu ne sais pas qu'il y a des choses *proposées* et des choses *rejetées* ².

UN ACHETEUR. Je ne le sais pas même à présent.

CHRYSIPPE. Cela n'est pas étonnant, tu n'es pas accoutumé à nos dénominations, et ton imagination n'est pas *compréhensive*. Mais quand on a étudié avec application l'art du raisonnement, on sait non-seulement ces choses-là, mais encore ce que c'est qu'*accident*, et *accident d'accident*.

UN ACHETEUR. Fais-moi le plaisir de m'expliquer ce que c'est que l'*accident*, et l'*accident d'accident* ; je t'en conjure par la philosophie : car je ne sais comment le nombre harmonieux de ces mots a frappé mon oreille.

CHRYSIPPE. Très volontiers. Si quelqu'un était boiteux, et que se frappant le pied incommode contre une pierre, il s'y fit une blessure, l'incommodité qui le ferait boiter serait l'*accident*, et la blessure l'*accident d'accident*.

UN ACHETEUR. Quelle pénétration ! Mais sais-tu encore quelque autre chose ?

CHRYSIPPE. Oui : je fais des filets, dans lesquels j'embarasse ceux qui disputent avec moi. Je leur ferme la bouche, et les réduis au silence en leur imposant un frein, et le nom de ce puissant moyen, est le fameux syllogisme.

UN ACHETEUR. Par Hercule ! voilà une arme bien terrible, et qui doit te rendre invincible.

CHRYSIPPE. Juges-en. As-tu un fils ?

UN ACHETEUR. Pourquoi cela ?

CHRYSIPPE. Supposons qu'un crocodile l'ait surpris se

¹ Ce principe de la philosophie stoïque est contenu dans la première maxime du manuel d'Epictète.

² Ces mots *προσχημένα* et *ἀποπροσχημένα*, sont deux termes particuliers aux Stoïciens, que Cicéron traduit par *proposita* et *rejecta*. Defin. bon. et mal., liv. 5.

promenant sur le bord d'un fleuve, et l'ait enlevé; qu'ensuite il te promette de te le rendre, à condition que tu lui diras au juste s'il a résolu, ou non, de te rendre ton fils : quelle résolution diras-tu être celle du crocodile?

UN ACHETEUR. Tu me fais-là une question à laquelle il est difficile de répondre, et je ne sais ce que je dois dire pour recouvrer mon fils. De grace, réponds pour moi, et sauve-lui la vie; mais dépêche-toi, de peur que la voracité du monstre ne prévienne ta réponse.

CHRYSIPPE. Ne crains rien¹. Je t'en apprendrai encore d'autres bien plus admirables.

UN ACHETEUR. Qui sont-ils?

CHRYSIPPE. Le Moissonnant², le Dominant, l'Électre, qui les surpasse tous, et le Voilé.

UN ACHETEUR. Qu'est-ce que ce Voilé et cette Électre dont tu parles?

CHRYSIPPE. C'est la fameuse Électre, la fille d'Agamemnon, qui sait en même temps une chose et ne la sait pas. Car quand Oreste est devant elle, il lui est inconnu : elle sait cependant qu'Oreste est son frère, et ne sait pas que celui qu'elle voit est Oreste. Voici actuellement le Voilé : c'est une de nos inventions les plus merveilleuses. Écoute, et réponds-moi. Tu connais ton père, n'est-ce pas?

UN ACHETEUR. Oui.

CHRYSIPPE. Eh bien, si je te présentais un homme couvert d'un voile, et que je te demandasse si tu le connais, que répondrais-tu?

UN ACHETEUR. Que je ne le connais pas.

CHRYSIPPE. C'était cependant là ton père; et si tu l'as méconnu, j'en puis conclure que tu ne connais pas ton père.

UN ACHETEUR. Point du tout; car si je lui ôte son voile, je

¹ Il est dommage que Lucien ne nous apprenne pas quel est ce beau raisonnement; plusieurs auteurs parlent aussi du crocodile, sans en donner l'explication.

² Nous ne connaissons pas non plus le moissonnant, ni le dominant.

saurai bien la vérité. Mais enfin, quel est le but de cette science, et que feras-tu quand tu seras arrivé au sommet de la vertu ?

CHRYSHIPPE. Je jouirai de tous les biens qui, par leur nature, occupent le premier rang ; c'est-à-dire de la richesse, de la santé, et des autres choses semblables. Mais, avant de les obtenir, il faut se livrer à de grands travaux, coller son visage sur de gros volumes d'une écriture très fine, entasser les commentaires et les citations ¹, se farcir la mémoire de solécismes et de mots inusités ². Mais le point principal, c'est qu'il n'est pas possible d'être sage qu'on ne se soit purgé trois fois de suite avec de l'ellébore.

UN ACHETEUR. Tes principes sont fort beaux, ils portent un caractère mâle ; mais être un Gniphon ³, un usurier (car je sais que c'est une de tes qualités), dirons-nous que cela soit digne d'un homme qui a bu de l'ellébore, et que la vertu a perfectionné ?

CHRYSHIPPE. Certainement, et il ne convient qu'au seul sage de prêter à usure, puisqu'il n'appartient qu'à lui de déduire une conséquence. Or, prêter à usure, et calculer des intérêts, c'est à peu près la même chose que déduire une conséquence, et l'un comme l'autre appartient exclusivement au sage. Cependant il ne doit pas, comme la plupart des usuriers, exiger simplement les intérêts, mais encore les intérêts des intérêts. En effet, ne sais-tu pas que de ces premiers intérêts naissent les seconds, qui sont, pour ainsi dire, engendrés par eux. Tu vois bien à présent que pour faire

¹ Chrysispe, au rapport de Diogène de Laërce, avait écrit trois cent onze volumes sur la dialectique, sans compter un grand nombre d'autres ouvrages, tous remplis de tant de citations, qu'elles en formaient plus des deux tiers. Dans un de ses traités, il inséra la *Médée* d'Euripide tout entière.

² Chrysispe avait fait un ouvrage sur les solécismes et les phrases vicieuses, où il en rapportait un grand nombre.

³ Nom de quelque fameux usurier, qui servit par la suite de dénomination générale pour tous les usuriers ; comme pour désigner un avare, nous disons un harpagon, et un tartufe, pour désigner un faux dévot.

une bonne déduction, il faudra exiger les seconds intérêts si l'on prend les premiers : or, on prendra les premiers, donc il faut exiger les seconds.

UN ACHETEUR. Disons-nous aussi la même chose de l'argent que tu reçois des jeunes gens pour le salaire de tes enseignements ? et doit-il aussi passer pour constant qu'il ne convient qu'au seul sage de recevoir un salaire pour prix de la vertu ?

CHRYSIPPE. Tu l'as dit ; car ce n'est pas pour moi, mais pour faire plaisir à celui qui me donne que je reçois. Or, en ceci, l'un donne, l'autre reçoit ; moi, je m'exerce à recevoir, et mon disciple apprend à donner.

UN ACHETEUR. Tu disais cependant le contraire ; que c'était ton disciple qui recevait, et que, comme le seul riche, c'est toi qui étais libéral.

CHRYSIPPE. Tu railles, mon ami ; mais prends garde que je ne te décoche un syllogisme indémonstrable.

UN ACHETEUR. Eh ! quel mal m'en arriverait-il ?

CHRYSIPPE. La perplexité, le silence, le bouleversement de l'esprit. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que, si je le veux, je te changerai dans un instant en pierre.

UN ACHETEUR. Comment, en pierre ! Je ne croyais pas, mon ami, que tu fusses un Persée.

CHRYSIPPE. Voici comment. Une pierre est un corps.

UN ACHETEUR. Oui.

CHRYSIPPE. Eh bien, un animal n'est-il pas aussi un corps ?

UN ACHETEUR. Sans doute.

CHRYSIPPE. Tu es un animal.

UN ACHETEUR. Je le crois.

CHRYSIPPE. Donc tu es une pierre, puisque tu es un corps.

UN ACHETEUR. Point du tout. Cependant rends-moi, de grâce, à ma première forme, et fais-moi redevenir homme.

CHRYSIPPE. Cela n'est pas difficile. Sois homme à présent ; réponds-moi. Tout corps est-il animal ?

UN ACHETEUR. Non.

CHRYSIPPE. Une pierre est-elle animal ?

UN ACHETEUR. Non.

CHRYSIPPE. Or, tu es corps ?

UN ACHETEUR. Oui.

CHRYSIPPE. Et étant corps, tu es animal ?

UN ACHETEUR. Oui.

CHRYSIPPE. Donc tu n'es pas pierre , puisque tu es animal.

UN ACHETEUR. Tu m'as rendu un grand service ; car mes jambes, comme celles de Niobée, se refroidissaient déjà, et commençaient à devenir roides : cela me détermine à t'acheter. Combien en veut-on ?

MERCURE. Douze mines.

UN ACHETEUR. Tiens, les voilà.

MERCURE. L'as-tu acheté toi seul ?

UN ACHETEUR. Non, par Hercule ! mais tous ceux-ci avec moi.

MERCURE. Le nombre en est grand ; ils ont les épaules fortes et capables de l'argument du Moissonnant.

JUPITER. Allons, ne t'amuse point ; appelle le Péripatéticien.

MERCURE. A ton tour, donc, toi, le beau ; toi, le riche : allons, achetez le très intelligent, le savant universel.

UN ACHETEUR. Quelles sont ses qualités ?

MERCURE. Il est modéré, doux, accommodant, et qui plus est, double.

UN ACHETEUR. Comment, il serait intérieurement tout autre qu'il ne paraît ?

MERCURE. Oui, et si tu l'achètes, souviens-toi de distinguer en lui l'homme intérieur de l'homme extérieur.

UN ACHETEUR. Et que sait-il le mieux ?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de biens : ceux de l'ame, ceux du corps, et ceux de la fortune.

UN ACHETEUR. Sa morale est humaine. De combien est-il ?

MERCURE. De vingt mines.

UN ACHETEUR. C'est beaucoup.

MERCURE. Non, mon ami, car il parait avoir de l'argent : et si tu m'en crois, tu te dépêcheras de l'acheter. D'ailleurs, il t'apprendra en peu de temps combien vit un moucheron, jusqu'à quelle profondeur les rayons du soleil pénètrent dans la mer, de quelle nature est l'ame des huîtres.

UN ACHETEUR. Par Hercule ! quelle science minutieuse !

MERCURE. Que sera-ce quand tu lui entendras dire des choses bien plus subtiles sur la génération, sur le fœtus et la formation de l'embryon dans le ventre de sa mère ; soutenir que l'homme est un animal risible, et non pas l'âne, qui ne se construit point de maison, et ne navigue point.

UN ACHETEUR. Voilà des choses tout à fait admirables, et une science fort utile. Je l'achèterai donc vingt mines.

MERCURE. Soit.

JUPITER. Nous en reste-t-il quelqu'un ?

MERCURE. Oui, ce Sceptique. Avance ici, Pyrrhias¹, qu'on te vende au plus tôt. Presque tous les marchands s'en vont ; nous aurons peu d'acheteurs² : toutefois, qui veut acheter celui-ci ?

UN ACHETEUR. Moi. Mais auparavant dis-moi ce que tu sais.

LE PHILOSOPHE. Rien.

UN ACHETEUR. Que veux-tu dire par là ?

LE PHILOSOPHE. Que je ne crois à l'existence d'aucune chose.

UN ACHETEUR. Et nous, nous n'existons donc point ?

LE PHILOSOPHE. Je n'en sais rien.

¹ Pyrrhon. Il lui donne le nom de Pyrrhias, qui est un nom d'esclave, formé de celui d'un certain Pyrrhius, ainsi appelé parcequ'il était roux : comme celui de Xanthias, d'un certain Xanthius qui était blond ; c'est aussi le nom d'une espèce de serpent roux ; et ce pourrait être par allusion à la facilité qu'a ce serpent très glissant de s'échapper, qu'il appelle ainsi Pyrrhon, qui par son doute élude toute sorte de questions.

² La secte des Pyrrhoniens était alors tombée dans un grand discrédit, quoique les hypotiposes de Sextus Empiricus, composées peu de temps avant Lucien, semblent annoncer le contraire.

UN ACHETEUR. Tu n'existes peut-être pas non plus.

LE PHILOSOPHE. Je l'ignore encore davantage.

UN ACHETEUR. Quelle incertitude ! Eh ! que veulent dire ces balances ?

LE PHILOSOPHE. Elles me servent à peser les raisons, et à juger de leur égalité ; mais les voyant toutes d'un poids parfaitement semblable , je ne sais quelle peut être la plus vraie.

UN ACHETEUR. Du reste, que sais-tu faire ?

LE PHILOSOPHE. Tout, excepté poursuivre un fugitif ¹.

UN ACHETEUR. Eh ! pourquoi cela t'est-il impossible ?

LE PHILOSOPHE. C'est que je ne puis le saisir.

UN ACHETEUR. Je le crois, car tu as l'air d'être un lourd et stupide personnage. Mais enfin, quel est le but de ta doctrine ?

LE PHILOSOPHE. De ne rien savoir, de ne point entendre et de ne point voir.

UN ACHETEUR. Tu es donc sourd et aveugle ?

LE PHILOSOPHE. Et de plus, dénué de jugement et de sensibilité : en un mot, peu différent d'un ver.

UN ACHETEUR. A cause de tout cela, je veux t'acheter... T'ai-je acheté ?

LE PHILOSOPHE. La chose est incertaine.

UN ACHETEUR. Nullement ; je t'ai acheté , et l'argent est donné.

LE PHILOSOPHE. Je m'abstiens et je considère ².

UN ACHETEUR. Quoi qu'il en soit, suis-moi, puisque tu es mon esclave.

LE PHILOSOPHE. Qui sait si tu dis la vérité ?

UN ACHETEUR. Le crieur, l'argent, et ceux qui sont ici.

LE PHILOSOPHE. Y a-t-il quelqu'un ici ?

UN ACHETEUR. Je vais tout à l'heure te mener au moulin, et je te persuaderai, par un argument un peu rude, que je suis ton maître. (*Il le frappe.*)

¹ La vérité.

² C'est la maxime ordinaire de Pyrrhon.

LE PHILOSOPHE. Abstiens-toi de rien décider.

UN ACHETEUR. (*Il le frappe.*) Par Jupiter! voici mes preuves.

MERCURE. Cesse de t'entêter, et suis celui qui t'a acheté. Demain matin nous vous appellerons; nous publierons les vies particulières et les métiers des artisans.

LE PÊCHEUR,

OU

LES RESSUSCITÉS.

Les Philosophes du Dialogue précédent et quelques autres ;
LUCIEN, LA VERTU, LA PHILOSOPHIE, LE SYLLOGISME, LA CONVICTION, LA DÉMONSTRATION, etc.

SOCRATE, *aux autres Philosophes qui poursuivent Lucien.*
Frappez, frappez, accablez cet homme abominable d'une grêle de pierres; redoublez à coups de mottes de terre; redoublez encore à coups d'écailles d'huitres; traitez ce scélérat à coups de bâton : prenez garde qu'il n'échappe. Allons, Platon, frappe; et toi, Chrysippe, aussi : élançons-nous tous à la fois contre lui en faisant la tortue¹; que la besace secoue la besace; que les bâtons se joignent aux bâtons². C'est un ennemi commun, et il n'est aucun de nous qui n'en ait été outragé. Toi, Diogène, si jamais tu t'es servi de ton bâton, c'est à présent qu'il en faut faire usage. Ferme; que l'infâme porte la peine de ses calomnies. Eh quoi! tu languis, Aristippe, au moment où il faut montrer le plus de vigueur. *Soyez hommes, ô Philosophes, et ouvrez-vous de votre impétueuse colère*³. Courage, Aristote; serre-le de plus près : à merveille! Le monstre est pris..... Nous le tenons enfin, homme détestable; tu vas bientôt connaître quels sont ceux que tu as osé outrager. De quelle manière nous en vengerons nous? Inventons plusieurs genres de

¹ Ancienne manœuvre par laquelle les soldats élevaient leurs boucliers sur leurs têtes, et les unissaient entre eux.

² Parodie du vers 563 du deuxième livre de l'*Iliade*.

³ Parodie du vers 112 du sixième livre.

mort pour qu'il puisse satisfaire tous ceux qu'il a offensés. Il mérite que chacun de nous le fasse périr comme bon lui semblera.

PREMIER PHILOSOPHE. Moi je suis d'avis qu'il soit empalé.

DEUXIÈME PHILOSOPHE. Battons-le de verges d'abord.

TROISIÈME PHILOSOPHE. Qu'on lui creve les yeux.

QUATRIÈME PHILOSOPHE. Coupons-lui la langue auparavant.

SOCRATE. Et toi, que t'en semble, Empédocle?

EMPÉDOCLE. Il faut le précipiter dans les cratères de l'Etna, pour lui apprendre à parler injurieusement de ceux qui valent mieux que lui.

PLATON. Non; il vaudrait mieux qu'il expirât sous ces pierres, et que, comme Orphée et Penthée, il eût les membres déchirés, afin que chacun de nous pût en emporter sa part, et...

LUCIEN. Point du tout : épargnez-moi ; je vous en conjure par le dieu des suppliants.

SOCRATE. Non, c'est une chose résolue ; on ne te lâchera point. Ne sais-tu pas ce que dit Homère ?

Il n'est point de traités entre les hommes et les lions ¹.

LUCIEN. Eh bien, je me servirai aussi d'Homère pour vous supplier : peut-être que, remplis de vénération pour ses vers, vous aurez pour moi quelques égards.

Contentez-vous de me faire prisonnier ; je ne suis point un méchant homme ; et recevez pour ma rançon de l'airain et de l'or ; car les sages même ne méprisent pas ces choses ².

PLATON. Nous ne serons pas non plus embarrassés pour te répondre par des vers d'Homère ³ ; écoute seulement :

Blasphémateur, ne médite point dans ton ame de m'échapper,

¹ *Iliade*, liv. 22, v. 262.

² Parodie des vers 378 et 389, *Iliade*, liv. 10.

³ Il le cite, en effet, très souvent.

en me promettant de l'or, maintenant que tu es tombé dans mes mains ¹.

LUCIEN. Que je suis malheureux ! Homère, ma plus grande espérance, ne me sert de rien auprès de vous : il faut en ce cas que j'aie recours à Euripide ; peut-être il me sera plus utile :

Ne me tue pas ; il n'est pas permis de tuer un suppliant ².

PLATON. Et ceci n'est-il pas aussi d'Euripide :

Celui qui a fait le mal doit aussi l'éprouver ³.

LUCIEN. Ainsi pour de vains discours vous allez me tuer ?

PLATON. Oui, par Jupiter ! Et le même poète ne dit-il pas ailleurs :

Le malheur est la fin de l'impie aux paroles effrénées ⁴.

LUCIEN. Eh bien, puisque vous avez résolu de me faire mourir ; puisqu'il ne me reste aucun moyen de salut, faites-moi du moins la grâce de me dire qui vous êtes. Quelle offense si impardonnable ai-je donc commise, pour allumer en vous une colère inflexible ? Pourquoi m'arrêtez-vous pour me conduire à la mort ?

PLATON. Interroge-toi toi-même, scélérat ; demande-toi quels sont ces complots détestables que tu as machinés contre nous, et ces beaux discours dans lesquels tu dis mille injures à la philosophie même, et où, pour nous outrager, tu fais crier à l'encan, comme dans un marché, des hommes respectables par leur sagesse, des hommes libres, qui plus est. Voilà ce qui allume notre indignation, et c'est pour punir ton insolence, qu'après avoir demandé permission à Pluton,

¹ Le premier vers seul se trouve dans Homère. *Iliade*, liv. 10, v. 447.

² Euripide, tragédie perdue.

³ J'ignore d'où ce vers est tiré.

⁴ Euripide. *Bacch.*, v. 325.

nous sommes accourus ici, Chrysippe que tu vois, Épicure, moi-même, qui suis Platon, Aristote que voici, le silencieux Pythagore, Diogène, et tous ceux que tu as déchirés dans ton scandaleux écrit.

LUCIEN. Ah ! je respire. Je suis bien sûr maintenant que vous ne me ferez pas mourir quand vous connaîtrez quels sont mes sentiments pour vous. Jetez d'avance ces pierres : mais, non, gardez-les plutôt pour vous en servir contre ceux qui méritent d'être lapidés.

PLATON. Tu plaisantes, je crois. Allons, il faut absolument que tu meures aujourd'hui. Tu vas bientôt vêtir une tunique de pierres¹ pour expier tous les maux que tu nous as faits.

LUCIEN. Sachez du moins, illustres philosophes, que vous allez faire mourir un homme auquel vous devez plutôt des éloges que des reproches, qui d'ailleurs, nourri dans votre école, est rempli d'amitié pour vous, et de déférence pour vos préceptes, et qui est, s'il m'est permis de le dire, le protecteur² déclaré de vos ouvrages. Si vous me faites mourir après vous avoir rendu de tels services, prenez garde d'agir comme les philosophes de ce jour, et de passer pour des hommes colères et ingrats envers celui dont vous n'avez reçu que des bienfaits.

PLATON. Quel excès d'impudence ! Nous te devons peut-être des remerciements pour toutes les calomnies ? Il s' imagine, je pense, parler à des esclaves. Oserait-il bien mettre au nombre de ses bienfaits tous les outrages dont il s'est rendu coupable envers nous, et l'extrême insolence de ses discours ?

LUCIEN. Mais quand vous ai-je donc outragés, et dans quel endroit de mes ouvrages, moi qui ai toujours été l'ad-

¹ Allusion au vers 38 du troisième livre de l'*Illiade*.

² Le mot *κηδεμών*, signifie aussi, celui qui prend soin de faire faire les funérailles ; de sorte que Lucien lance un trait de satire en même temps qu'il flatte les philosophes.

mirateur sincère de la philosophie, qui n'ai cessé de vous combler de louanges, et de m'occuper des écrits que vous avez laissés? Et dans quelle autre source que dans vos ouvrages aurais-je puisé tout ce que j'ai dit? Comme une abeille, j'en ai cueilli les fleurs, que j'expose aux regards des hommes; ils me louent, et reconnaissent à qui chaque fleur appartient, et comment je l'ai cueillie. Cet heureux assemblage paraît m'attirer, de leur part, quelques éloges; mais, dans la vérité, c'est vous qui les obtenez, c'est vous qu'ils admirent, c'est votre prairie émaillée de tant de couleurs riches et brillantes. Si donc il se trouve quelqu'un d'assez adroit pour cueillir, entrelacer et disposer ces fleurs de manière que l'une ne détruise point l'effet de l'autre, après avoir reçu de vous un tel service, pourrait-il être assez insensé pour oser calomnier ses bienfaiteurs et ceux auxquels il doit toute sa réputation. à moins que son caractère, semblable à celui de *Thamyris* ou d'*Euryte*, ne le portât à défier les Muses qui lui montrèrent l'art de chanter, et à disputer à *Apollon* l'adresse à tirer de l'arc, dont ce dieu lui apprit à se servir?

PLATON. Voilà ce qui s'appelle parler en orateur; et tout ce que tu nous dis là n'a aucun rapport à ce dont il s'agit; il met seulement dans tout son jour ton excessive impudence; ou plutôt il découvre ta scélératesse et ton ingratitude, puisque ayant reçu de nous, comme tu nous l'avoues, les meilleurs traits, tu les lances contre nous-mêmes, et ne te proposes d'autre but que de nous déchirer par mille injures. Voilà donc la récompense que nous avons reçue de toi, pour prix de cette complaisance avec laquelle nous t'avons ouvert notre prairie, en te permettant d'en moissonner les fleurs, et d'en remplir ton sein? Cela suffit seul pour te rendre digne de mort.

LUCIEN. Y pensez-vous? Quoi! vous écoutez votre ressentiment, sans avoir égard à la justice! En vérité, je n'aurais jamais pensé qu'un *Platon*, un *Chrysippe*, un *Aristote*, et tant d'autres philosophes, en fussent venus à un tel point de colère; je vous croyais au contraire les seuls hommes éloignés

de céder à cette passion. Du moins, illustres philosophes, ne me faites pas mourir sans me faire mon procès, et sans entendre ma justification. C'est un de vos premiers principes, de ne point se gouverner par la force et par la violence ; mais, au contraire, d'apaiser les différends par la justice, en permettant aux parties de s'expliquer tour à tour. Choisissez donc un juge, citez-moi à son tribunal ; soyez tous mes accusateurs, ou que, nommé par vos suffrages, l'un de vous porte la parole contre moi. Je me défendrai ensuite sur tous les crimes que vous m'imputez : alors, si je parais coupable, et que le juge me condamne, je subirai la peine que j'aurai méritée, et vous n'aurez commis aucune violence à mon égard. Mais si, après avoir rendu compte de ma conduite, elle vous paraît innocente et irrépréhensible, et si le juge me renvoie absous, tournez alors toute votre colère contre ceux qui vous ont trompés et vous ont excités contre moi.

PLATON. C'est lâcher le cheval dans la plaine ¹, et tu ne cherches qu'à éviter la condamnation, en séduisant tes juges par ton éloquence. On dit effectivement que tu es un orateur adroit, versé dans les ruses du barreau, et dangereux par la subtilité de tes discours. Qui veux-tu donc avoir pour juge, et quel est celui que, n'ayant point corrompu par des présents, comme vous avez tous coutume de faire, tu pourrais déterminer à prononcer en ta faveur ?

LUCIEN. N'ayez là-dessus aucune crainte : je ne voudrais pas moi-même avoir, pour décider cette cause, un arbitre dont l'intégrité fût suspecte ou douteuse, et qui me vendit son suffrage ; pour vous le prouver, je vous choisis vous-mêmes, avec la Philosophie, pour mes juges.

PLATON. Eh, qui sera l'accusateur, si nous sommes tes juges ?

LUCIEN. Vous serez en même temps l'un et l'autre : je n'en conçois aucune inquiétude, tant je suis sûr de la justice de ma cause et de mes moyens de justification.

¹ Proverbe qui répond parfaitement à celui dont nous nous servons encore : C'est nous renvoyer aux calendes grecques.

PLATON. Que ferons-nous, Socrate, Pythagore? Cet homme, en demandant à être jugé, ne paraît pas exiger une chose déraisonnable.

SOCRATE. Qu'avons-nous de mieux à faire, que d'aller au tribunal? prenons avec nous la Philosophie, et écoutons ce qu'il dira pour sa justification. Ce n'est pas à nous, en effet, qu'il convient de condamner quelqu'un sans l'entendre, et il n'y a que des hommes emportés, ou qui se font un jeu de la justice, qui puissent tenir une conduite si atroce. D'ailleurs, nous donnerions à ceux qui voudraient nous accuser, une juste occasion de le faire, si nous faisons périr un homme sans lui permettre de parler pour sa défense, nous qui nous vantons d'aimer tant la justice. Eh! qu'aurais-je pu répondre à mes accusateurs Anytus et Mélitus, et aux juges qui me condamneront alors, si, peu de temps auparavant, j'eusse fait mourir cet homme sans lui permettre de faire aussi couler pour lui une seule goutte d'eau¹?

PLATON. Ton conseil est fort bon, Socrate. Allons donc trouver la Philosophie, et nous nous en rapporterons à ce qu'elle aura décidé.

LUCIEN. Fort bien, illustres philosophes; voilà une conduite plus sage et plus conforme aux lois. Gardez cependant ces pierres; car, comme je vous le disais tout à l'heure, vous en aurez bientôt besoin, après le jugement. Mais où pourrions-nous trouver la Philosophie? Je vous avoue que je ne sais pas à présent où elle fait son séjour. Je me suis même égaré pendant fort longtemps en cherchant sa demeure, poussé par le désir de converser avec elle. J'ai bien rencontré certains personnages enveloppés dans de grands manteaux, portant de larges barbes, et qui disaient arriver tout récemment de chez elle; j'ai cru qu'ils sauraient sa demeure: je les ai interrogés, mais ils la connaissaient encore moins que

¹ C'est-à-dire, sans lui permettre de rien dire pour sa défense. Le temps pendant lequel l'accusateur et l'accusé devaient parler était mesuré par une horloge d'eau, autrement dite clepsydre; on en versait autant pour l'un que pour l'autre.

moi : ils ne me répondaient rien , de peur d'être convaincus d'ignorance , ou bien ils me montraient une porte pour l'autre ; en sorte que , jusqu'à ce jour , il m'a été impossible de découvrir en quel lieu habite cette déesse. Il est vrai qu'assez souvent , amené par mes propres conjectures , ou m'abandonnant , comme étranger , à la conduite d'un guide , je suis venu jusqu'à une porte où la foule immense de ceux qui entraient et qui sortaient me faisait croire fermement que j'avais enfin trouvé ce que je cherchais depuis longtemps. La gravité de ces personnages , la décence de leurs habillements , leur air sérieux et pensif , tout me confirmait dans cette idée. Plein d'espérance , je me suis plongé dans la foule , et j'ai pénétré dans l'intérieur de la maison. Là j'ai vu une espèce de femme qui n'avait rien de simple , quoiqu'elle affectât , pour se donner plus de crédit , un certain désordre ; je me suis même aperçu que cette chevelure , qui paraissait flotter négligemment , n'était pas si dépourvue d'ornements , ni sa robe retroussée avec si peu de soins , qu'on ne vît aisément que cela lui servait de parure , et que ce désordre apparent était mis en usage pour lui prêter des graces. Je m'aperçus encore qu'elle mettait du fard. Quant à ses discours , ils étaient ceux d'une courtisane. Elle souriait aux louanges que ses amants prodiguaient à sa beauté , recevait avec avidité les présents qu'on lui offrait , faisait asseoir les riches à ses côtés , et jetait à peine un regard sur ceux qui n'avaient d'autre bien que leur amour pour elle ; plusieurs fois , sans y penser , elle se laissa voir à nu , et je lui découvris des colliers et des ceintures d'or plus épaisses que des carcans ; à cette vue je me retirai bien vite , plaignant ces pauvres malheureux qui se laissaient entraîner vers elle , non par le nez , mais par la barbe , et qui , semblables à Ixion , au lieu de Junon , ne caressaient qu'un fantôme.

PLATON. Ce que tu dis est vrai ; la véritable porte n'est pas facile à découvrir , et tout le monde ne sait pas la connaître. Mais nous n'aurons pas besoin d'aller trouver la Phi-

losophie chez elle ; nous l'attendrons ici dans le Céramique ¹, où elle va venir en sortant de l'Académie, pour aller se promener au Pœcile ² ; ce qu'elle a coutume de faire tous les jours. Mais la voici qui s'avance. Vois-tu cette femme au maintien décent, aux regards doux et modestes ? Sa démarche tranquille annoncent les réflexions qui l'occupent.

LUCIEN. J'en vois beaucoup qui lui ressemblent ; c'est le même maintien, la même démarche, le même habillement ; et cependant il ne doit y en avoir qu'une seule, parmi tant d'autres, qui soit la vraie Philosophie.

PLATON. Tu as raison ; ses discours suffiront pour nous la faire connaître.

LA PHILOSOPHIE. Que vois-je ? Platon, Chrysippe, Aristote, et tous les principaux soutiens de mes enseignements ! Qui vous fait revenir à la vie ? Quelqu'un dans les enfers vous aurait-il fait affront ? Vous paraissez en colère. Quel est cet homme que je vois entre vos mains, et que vous entraînez ? Est-ce un violateur de tombeaux, un meurtrier, un sacrilège ?

PLATON. Oui, Déesse, et le plus impie de tous les sacrilèges, puisqu'il a osé se répandre en injures contre toi-même, sainte fille du ciel ; contre nous tous, qui avons laissé à nos successeurs ce que nous avions appris de toi.

LA PHILOSOPHIE. Quoi ! vous vous mettez en colère parce que l'on vous dit des injures ! Vous n'ignorez cependant pas combien la Comédie m'en dit à moi-même pendant les fêtes de Bacchus ; cela ne m'empêche pas de la regarder comme une de mes meilleures amies : je ne l'ai jamais citée en justice pour de pareilles bagatelles ; je ne lui en ai pas même fait des reproches. Je la laisse s'amuser comme bon lui semble, et comme elle a coutume de le faire en ces sortes de

¹ Place d'Athènes, entourée d'un superbe portique sous lequel étaient placées les statues des grands hommes qui avaient rendu des services importants à la république. Voyez Pausanias. *Attiques*.

² Autre portique orné de peintures, où Polygnote avait représenté les batailles de Marathon et de Salamine.

fêtes ; car je suis convaincue que les plaisanteries ne sont pas capables de rendre méprisable ce qui ne l'est point par soi-même ; au contraire, une chose vraiment belle , semblable à de l'or nouvellement incisé , en reçoit un nouvel éclat , et brille d'une beauté plus parfaite. Je ne sais comment vous êtes devenus si colères et si faciles à irriter , ni pourquoi vous tenez ainsi cet homme à la gorge.

PLATON. Nous avons supplié le roi des Enfers de nous accorder un seul jour pour venir le punir de toutes ses scélératesses ; un bruit public nous avait informés des discours insolents qu'il semait contre nous parmi le peuple.

LA PHILOSOPHIE. Et pour cela vous le ferez mourir sans lui permettre de se justifier ? On voit qu'il a envie de parler.

PLATON. Ce n'est pas notre intention ; nous voulons nous en rapporter entièrement à toi-même , et , si tu le juges convenable , toi-même videras le procès.

LA PHILOSOPHIE. Que dis-tu de cela , toi ?

LUCIEN. C'est tout mon desir. Toi seule , ô Philosophie ! toi seule , ô ma souveraine ! peut découvrir la vérité , et ce n'a été qu'avec beaucoup de peine , qu'à force de supplications , que j'ai pu obtenir que la décision de cette affaire te fût réservée.

PLATON. Ah ! scélérat ! tu l'appelles à présent ta souveraine , cette Philosophie que dernièrement tu regardais comme un objet méprisable , et dont tu as vendu chaque secte pour deux oboles , après les avoir exposées à l'encan sur le plus infâme des théâtres.

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne soit pas à la Philosophie que s'adressent ses discours satyriques , mais à des hommes imposteurs , qui , couverts de notre nom , commettent les actions les plus abominables.

LUCIEN. Tu le sauras bientôt , si tu veux entendre ma justification.

LA PHILOSOPHIE. Allons à l'Aréopage , ou plutôt montons à la citadelle ; car de là , comme d'un observatoire , l'on pourra découvrir ce qui se passe dans la ville. Pour vous , mes

chères compagnes , promenez-vous , en attendant , dans le Pœcile ; je reviendrai vous trouver après que j'aurai jugé cette cause.

LUCIEN. Déesse , quelles sont ces femmes ? elles me paraissent bien modestes.

LA PHILOSOPHIE. Cette personne robuste est la Vertu. Voici la Tempérance , la Justice est à ses côtés ; celle qui marche à leur tête est la Science. Quant à celle-ci , qui se cache dans l'obscurité , et dont la couleur est incertaine , c'est la Vérité.

LUCIEN. Je ne vois pas celle dont tu me parles.

LA PHILOSOPHIE. Quoi ! tu n'aperçois pas cette belle fille nue et sans ornements , qui cherche toujours à s'enfuir et à s'échapper ?

LUCIEN. Oui , je la vois actuellement , mais avec bien de la peine. Cependant , pourquoi n'emmènes-tu pas tes compagnes avec toi ? le tribunal en sera plus nombreux et plus complet ; d'ailleurs , je veux faire monter la Vérité sur la tribune , pour appuyer ma cause.

LA PHILOSOPHIE. Tu as raison Allons , vous autres , suivez-moi. Vous ne devez pas être fâchées de juger une seule cause , surtout lorsqu'elle a pour objet nos propres intérêts.

LA VÉRITÉ. Allez-y , mes compagnes : pour moi , je n'ai pas besoin de rien entendre ; il y a déjà longtemps que je connais cette affaire.

LUCIEN. Mais , au besoin , tu t'asseoiras avec les juges , ô Vérité , et tu leur feras connaître chaque chose.

LA VÉRITÉ. J'amènerai donc avec moi ces deux compagnes qui ne me quittent jamais.

LUCIEN. Très volontiers , et autant d'autres qu'il te plaira.

LA VÉRITÉ. Suivez-nous , la Liberté et la Franchise , et tâchons de sauver ce malheureux , qui a tant d'amour pour nous , et qui , sous le prétexte le plus injuste , est exposé à un grand danger.

LA PHILOSOPHIE. Pour la Conviction , elle n'a qu'à rester ici.

LUCIEN. Non, ma souveraine, non; qu'elle vienne aussi avec nous, et d'autres encore, s'il en est. Ce n'est point avec des bêtes féroces, telles que l'on en trouve souvent, que j'aurai à combattre, mais avec des hommes fiers de leur science, et difficiles à convaincre, qui trouvent toujours le moyen d'éluder une question, en sorte que la Conviction est ici très nécessaire.

LA PHILOSOPHIE. Certainement; mais elle sera encore bien plus utile, si tu prends avec elle la Démonstration.

LA VÉRITÉ. Allons, suivez-moi toutes, puisqu'on vous croit nécessaires à la cause.

ARISTOTE. Tu le vois, Philosophie; il séduit la Vérité et la tourne contre nous.

LA PHILOSOPHIE. Eh quoi! Platon, Chrysippe et Aristote craindraient-ils que la Vérité n'inventât quelque mensonge pour le protéger?

PLATON. Non pas: mais il est si adroit, si flatteur, qu'il pourrait bien lui persuader des choses fausses.

LA VÉRITÉ. Ne craignez point; on ne commettra jamais rien d'injuste tant que la Justice sera présente. Partons donc. Mais toi, dis-moi quel est ton nom.

LUCIEN. Je m'appelle Parrhésiade¹ (qui parle avec franchise), fils d'Alethion (fils de la Vérité) et petit-fils d'Eleuxiclée (petit-fils de celui qui persuade).

LA PHILOSOPHIE. Et ta patrie?

LUCIEN. Je suis Syrien, Déesse, né sur les bords de l'Euphrate. Mais que fait cela? Je connais plusieurs de mes adversaires qui, par leur naissance, ne sont pas moins barbares que moi: leurs mœurs et leurs doctrines ne sont point, il est vrai, celles des Soléens, des Cypriotes, des Babyloniens, ni des Stagirités². Mais, peu t'importe, Philosophie,

¹ Les Athéniens, en déclinant leurs noms, avaient coutume d'y joindre le nom de la bourgade dont ils étaient; et Lucien feint d'être de la bourgade d'Eleuxiclée, c'est-à-dire, convaincante: ce nom est formé d'ἐλεγχος qui veut dire conviction.

² Aratus était de Solis, ville de Cilicie; il se distingua tellement dans

que l'on soit barbare par le langage , pourvu que la doctrine te paraisse conforme à la droiture et à la justice.

LA PHILOSOPHIE. Tu as raison ; et je te faisais cette question sans réfléchir. Mais quelle est ta profession ? car il est nécessaire que je le sache.

LUCIEN. Je fais profession de haïr la forfanterie , le mensonge , l'orgueil , tous les vices de cette espèce , et tous les hommes qui en sont infectés ; le nombre en est grand , tu le sais.

LA PHILOSOPHIE. Par Hercule ! tu fais là une profession bien sujette à la haine.

LUCIEN. Il est vrai ; aussi , tu vois combien elle m'attire d'ennemis , et dans quels périls elle me jette. Cependant je connais encore parfaitement la profession opposée ; c'est-à-dire , celle dont l'amour est le principe. Je suis ami de la vérité , de l'honnêteté , de la simplicité , de la droiture , et de tout ce qui a de l'affinité avec le mot aimer. Il y a cependant bien peu de gens qui méritent que l'on exerce pour eux cette dernière profession ; et le nombre de ceux qui se trouvent en opposition avec ces choses que j'aime , et en liaison intime avec celles que je hais , est si considérable , que je cours risque d'oublier la profession d'amour , faute de l'exercer , et de ne réussir que trop bien dans l'autre.

LA PHILOSOPHIE. C'est ce qu'il ne faut pas faire ; car l'un et l'autre sentiment tient à la même profession. Ne les sépare donc point ; ils ne font qu'un seul art , quoiqu'ils paraissent en faire deux.

LUCIEN. Tu le sais mieux que moi , ô Philosophie ! Tel est

les sciences et la littérature grecque , qu'il s'attira l'admiration par ses phénomènes ; Zénon , le fondateur et la gloire du portique , était sorti de Cittie , ville de Cypre ; Craton et Chrysippe étaient tous les deux de Solis , et se distinguèrent dans la philosophie , surtout Chrysippe ; sans parler d'Aristote , qui était de Stagire , de Démocrite et de Protagoras , qui étaient d'Abdère. *Scholie grecque.* Ajoutez à ces philosophes étrangers , dont le Scholiaste fait l'énumération , Diogène le Stoïque , surnommé le Babylonnien ; et Posidonius , d'Apamée en Syrie.

pendant mon caractère, qu'il me porte à haïr les méchants, à louer et à chérir les gens vertueux.

LA PHILOSOPHIE. Allons, nous voilà arrivés; tenons ici notre tribunal, sous le portique du temple de Minerve. Prêtresse, disposez-nous ici des sièges, pendant que nous adorerons la déesse.

LUCIEN. Divinité protectrice de cette cité, viens me prêter ton secours contre des orgueilleux. Souviens-toi de tous les parjures qu'ils te font entendre chaque jour, des crimes dont toi seule est témoin, et des actions que ton œil vigilant découvre. Déesse, voici l'instant de t'en venger. Mais si tu me vois prêt à succomber, si les pierres noires sont en plus grand nombre que les autres, sauve-moi en ajoutant la tienne à ces dernières⁴.

LA PHILOSOPHIE. Allons, nous sommes assises, et prêtes à vous entendre. Philosophes, choisissez parmi vous celui que vous croyez le plus capable de bien intenter l'accusation; car il n'est pas possible que vous parliez tous à la fois; exposez vos griefs, et donnez-en la preuve. Toi, Parrhésiade, tu te justifieras après.

CHRYSIPPE. Qui de nous, plus que toi, ô Platon, serait capable de plaider cette cause? La noblesse admirable de tes pensées, la beauté d'un langage vraiment attique, les grâces si persuasives de l'élocution, jointes à la clarté, à l'exactitude, au charme attrayant des raisonnements les plus justes, se trouvent en foule dans tes écrits: c'est donc à toi de parler, et de dire, pour la défense commune, ce que tu jugeras de plus convenable. Rappelle-toi maintenant tous ces traits

⁴ Quand le nombre des cailloux était égal dans les deux urnes, le crieur en ajoutait un dans l'urne de la compassion, et ce caillou surnuméraire s'appelait le Suffrage de Minerve; c'est à cet usage que Lucien fait ici allusion. L'origine de ce nom de Suffrage de Minerve vient de ce qu'au jugement rendu par l'Aréopage, sur le meurtre qu'Oreste avait commis en la personne de Clytemnestre sa mère, les suffrages se trouvèrent égaux en nombre dans les deux urnes. Minerve, ajoutant le sien dans l'urne de la compassion, fit absoudre Oreste. Voyez Eschyle, en la tragédie des *Euménides*; et Aelius Aristide, discours 2, page 24, édition de Canterus.

éloquents dont tu frappais les Gorgias, les Polus, les Hippias, les Prodicus ; rassemble-les tous, car celui-ci est de tous tes ennemis le plus adroit et le plus subtil. Répands à pleines mains le sel de ton ironie ; emploie ces fréquentes interrogations, toujours agréables. Ensuite, quand tu le jugeras à propos, accumule les figures ; qu'on croie voir le grand Jupiter ⁴, poussant un char ailé, prêt à s'indigner si cet effronté ne porte la peine de son insolence.

PLATON. Point du tout. Choisissons plutôt pour défenseur quelque orateur véhément : par exemple, un Diogène, un Antisthène, un Cratès, ou toi-même, Chrysippe. Ce n'est point ici le cas d'étaler la beauté et la délicatesse du style ; il faut, au contraire, faire usage d'arguments convaincants, et de toute la science des subterfuges du barreau, puisque Parrhésiade est lui-même un habile orateur.

DIOGÈNE. Eh bien, je serai son accusateur, moi ; je n'aurai pas besoin, je pense, de parler longtemps pour le convaincre. D'ailleurs j'ai été outragé par lui plus qu'un autre, puisqu'il m'a vendu pour deux oboles.

PLATON. Déesse, Diogène parlera pour nous tous ; et toi, homme vaillant, souviens-toi que ce ne sont pas tes seuls intérêts que tu es chargé de défendre en cette accusation ; sache que tu parles au nom de tous les philosophes ; et si, dans nos enseignements, nous différons sur quelques points, ce n'est pas à toi à examiner, ni à décider, en ce moment, lequel enseigne, ou non, la vérité. En un mot, ne fais porter tes plaintes que sur l'injure faite à la philosophie, et sur les discours calomnieux de Parrhésiade. L'intérêt commun doit être seul la base de ton discours. Songe que, chargé par nous de notre défense, c'est de toi seul que dépend notre gloire ; tu vas nous acquérir la plus grande estime, ou nous faire croire tels que nous a peints notre adversaire.

DIOGÈNE. Ne craignez point ; je parlerai pour tout le

⁴ Lucien se moque ici de Platon, en rapportant les paroles ampoulées qui se trouvent dans le *Phédre*, p. 246, E., édition de Serranus.

monde, et je n'omettrai rien. Si même la Philosophie, naturellement douce et sensible, se laissait émouvoir à ses discours, et se déterminait à l'absoudre, je n'en serais pas plus embarrassé, et je ferais voir à notre homme que ce n'est pas inutilement que je porte un bâton.

LA PHILOSOPHIE. Non pas ; c'est par le raisonnement, et non avec un bâton, qu'il faut le convaincre : cela vaut beaucoup mieux. Ne tarde donc plus à parler ; l'eau est déjà versée, et tout le tribunal a les yeux fixés sur toi.

LUCIEN. Que les autres s'asseyent, ô Philosophie, et portent leurs suffrages avec toi et tes compagnes ; et que Diogène reste seul pour m'accuser.

LA PHILOSOPHIE. Tu ne crains donc pas qu'ils portent leurs suffrages contre toi.

LUCIEN. Nullement : je veux, au contraire, en avoir davantage en ma faveur.

LA PHILOSOPHIE. Tu agis bien noblement. Asseyez-vous, cela étant ; et toi, Diogène, parle.

DIOGÈNE. Tu sais parfaitement, ô Philosophie ! quels hommes nous avons été pendant notre vie, et il n'est pas besoin de le dire. Quel est, en effet, celui qui ne connaît pas Pythagore, Aristote, Platon, Chrysippe, et tous les autres, pour ne point parler de moi-même ? qui pourrait ignorer de quels grands avantages ils ont enrichi la société ? Je passe donc tout de suite aux outrages que ce Parrhésiade, ce scélérat abominable, nous a faits, sans respect pour ce que nous sommes. Après avoir exercé la profession d'orateur, comme il le dit, il a abandonné les tribunaux ; et, renonçant à la gloire qu'il s'y était acquise par la force et la subtilité de son éloquence, il rassemble, il dirige aujourd'hui contre nous ses talents, et ne cesse de tenir sur nous les discours les plus insultants, de nous appeler fourbes et imposteurs. Il cherche à persuader à la multitude qu'elle doit se moquer de nous, et nous mépriser, comme indignes d'estime. Bien plus, il est déjà parvenu à inspirer à plusieurs de la haine pour nous et pour toi-même, divine Philosophie ; et ces préceptes

si respectables que tu nous as enseignés, il les traite de sottises et de niaiseries ; il les récite avec un ris moqueur ; et les spectateurs , par les applaudissements et les louanges qu'ils lui donnent , nous font les plus vifs outrages. Tel est , en effet , le caractère du peuple , qu'il se plaît à entendre les railleries et les injures , surtout lorsqu'elles ont pour objet de rendre ridicules les choses qui passent pour très respectables. C'est ainsi , par exemple , qu'il se plut autrefois à ces comédies dans lesquelles Eupolis et Aristophane , introduisant sur la scène ce Socrate ici présent , le livraient à la risée publique , et lui faisaient jouer un personnage qui lui était bien étranger. Cependant ces poètes n'osèrent hasarder de pareilles plaisanteries que contre un seul homme ; encore fut-ce pendant les Bacchanales , temps où la chose est tolérée , et où la satire semble faire partie de la fête et de l'amusement du dieu ami des ris et de la joie : au lieu que cet homme attaque à la fois tous les personnages les plus vertueux ; c'est après y avoir longtemps réfléchi , après s'y être préparé , qu'il compose contre eux un épais volume d'injures et de blasphèmes. Il publie à haute voix ses calomnies contre Platon , Pythagore , Aristote , Chrysippe , contre moi-même et contre tous les autres , et cela , sans user du privilège d'aucune fête , sans avoir reçu de nous la moindre injure particulière. S'il n'eût agi ainsi que par un motif de vengeance , la chose portait avec soi son pardon , puisqu'il n'eût point été l'agresseur. Mais ce qui met le comble à son impudence , c'est qu'en tenant une pareille conduite , il ose se couvrir de ton nom , ô Philosophie ! Bien plus , il a corrompu le Dialogue , autrefois notre ami ; il s'en sert contre nous-mêmes , et en fait le complice et l'acteur de ses satires. Il a su même engager Ménippe , l'un de nos camarades , à s'unir à lui pour nous mettre en scène et nous couvrir de ridicule : aussi ce cynique est-il le seul qui , trahissant la cause commune , ne soit point présent à cette audience , et ne se joigne pas à notre accusation. Il est donc juste que Parrhésiade subisse la peine que méritent ses crimes. En effet , que pourrait-il répondre , après

avoir déchiré par ses calomnies, devant une si grande foule de témoins, tout ce qu'il y a de plus respectable au monde ? Il serait même important pour ces témoins qu'ils le fussent aussi de son supplice, pour empêcher qu'un autre n'ait encore la témérité de mépriser la Philosophie. Eh quoi ! garder le silence en cette occasion, et supporter une pareille offense, ne serait pas montrer de la modération, mais s'exposer à passer, avec raison, pour des hommes sans courage et sans sentiments. Et qui pourrait le souffrir ? Un homme nous produit comme des esclaves dans une salle de vente, nous fait publier par un crieur, et nous vend, les uns pour beaucoup, les autres pour quelques mines attiques, et moi, le scélérat, pour deux oboles ; ce qui fit beaucoup rire ceux qui étaient là présents. Indignés de cette insulte, nous sommes revenus dans ce séjour pour te prier de venger l'affront que nous avons reçu.

LES RESSUSCITÉS. A merveille, Diogène ; tu as parlé comme il fallait pour tout le monde, et tu as dit tout ce qu'il convenait de dire.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces acclamations. Que l'on verse de l'eau pour l'accusé. Parrhésiade, parle à présent à ton tour : l'eau coule déjà pour toi, ne diffère donc plus.

PARRHÉSIADE. Diogène, en m'accusant, n'a pas révélé tous mes crimes, ô Philosophie ! je ne sais par quelle distraction il en a omis le plus grand nombre ; et ceux dont il n'a point parlé sont les plus intolérables. Pour moi, loin de nier les discours qu'il me reproche d'avoir tenus ; loin de vouloir m'en justifier, je crois devoir ajouter à ce qu'il a dit les choses qu'il a passées sous silence, et dont il ne vous a point parlé avant moi ; par là vous pourrez mieux connaître quels sont ceux que j'ai exposés à l'encan, ceux auxquels j'ai dit des invectives, et donné les noms de fourbes et d'imposteurs. Examinez seulement une chose, si je vais dire la vérité ; mais si mon discours paraît avoir quelque chose de dur et d'offensant, ce n'est pas sur moi, chargé de confondre l'imposture, c'est sur ceux qui la commet-

tent, que doit retomber ce que cette conviction a d'odieux.

A peine ai-je connu les abus et les désagréments de la profession d'orateur, la fourberie, le mensonge, l'impudence, les cabales, et tous les vices dont elle est ternie, que j'ai quitté le barreau : je le devais ; mais ce ne fut que pour rechercher tes solides avantages, ô divine Philosophie ! je ne formai plus d'autre vœu que de te consacrer et de mettre sous ta protection le reste de mes jours. Il me semblait qu'échappé à l'agitation des flots d'une mer orageuse, j'entrerais enfin dans un port agréable et tranquille. Je n'eus pas plutôt entrevu les objets dont vous vous occupez, que je fus saisi d'une admiration profonde, et pour toi, ce qui devait être, et pour tous ces philosophes, qui, nous traçant le plan d'une vie plus excellente, présentent généreusement la main à tous ceux qui s'efforcent d'y parvenir, et nous avertissent de ce qui est honnête et utile, dans la crainte que, détournés par l'erreur, nous ne franchissions les bornes de la vertu, et afin qu'attentifs aux règles que vous avez établies, nous puissions y conformer notre vie : combien peu de gens s'y conforment aujourd'hui !

Mais je m'aperçus bientôt que plusieurs, moins épris de l'amour de la philosophie, que de la gloire qui résulte de sa profession, ressemblaient parfaitement à des gens vertueux, par leurs actions publiques, par toutes les choses qui sont peu difficiles, et dont l'imitation est à la portée de tout le monde : je veux dire par la barbe, le manteau, la démarche ; tandis que leurs actions particulières, et leur conduite privée, démentaient la gravité de leur extérieur. Leurs goûts, leurs occupations contraires aux vôtres, déshonoraient en eux la dignité de l'emploi dont ils s'étaient chargés. A cette vue je m'indignai, et leur impudence me parut égale à celle d'un acteur tragique, qui, mou et efféminé, voudrait représenter le fier Achille, Thésée, ou le fils d'Alcmène, et qui, loin d'avoir la démarche et la voix d'un héros, ne ferait, sous un masque si noble, que des gestes lascifs. Hélène ou Polyxène n'aurait jamais supporté un tel acteur, qui aurait

eu avec elle une excessive ressemblance ; et loin que Hercule, ce célèbre vainqueur, eût pu le voir tranquillement , je suis persuadé que, furieux de se voir indignement efféminisé par cet histrion, il aurait écrasé à coups de massue et le masque et l'acteur.

Quand je vis que de mauvais comédiens vous faisaient le même outrage, je ne pus supporter la manière honteuse dont ils vous représentaient, ni souffrir que des singes osassent s'imposer le masque des héros, ou imiter cet âne de Cumès, qui, couvert d'une peau de lion, voulait passer pour un lion véritable aux yeux des Cuméens, qui ne le reconnaissaient pas. Il appuyait sa fourbe d'un braire hardi et effrayant, jusqu'à ce qu'un étranger, qui se connaissait en âne et en lion, découvrit sa ruse, et le chassa à coups de bâton. Mais ce qui surtout me parut révoltant, était que les hommes, lorsqu'ils voyaient quelqu'un de ces hypocrites tenir une conduite pleine de méchanceté, d'indécence et d'orgueil, en rejetaient la cause sur la Philosophie, sur Chrysippe, sur Platon, sur Pythagore, ou sur celui dont le coupable avait usurpé le nom, et dont il prétendait enseigner la doctrine. La vie corrompue de cet homme leur donnait la plus mauvaise opinion de vos maximes. On ne le jugeait point en comparant sa conduite à votre vie ; vous étiez morts depuis plusieurs siècles ; vous étiez bien loin. On le voyait faire publiquement les actions les plus honteuses, et, faute de défenseur, vous étiez enveloppés dans sa condamnation, déchirés par les mêmes discours injurieux. Je ne pus souffrir une conduite si odieuse ; je dévoilai leur imposture, et je les séparai de vous. Et lorsque vous devriez me récompenser du soin que j'ai pris de vous venger, vous me traînez au tribunal ! Eh quoi ! si je voyais un initié révéler les mystères et les danses de nos deux déesses ⁴, et que, cédant à mon in-

⁴ Cérès et Proserpine, dont les mystères se célébraient à Eleusis. Ces mystères étaient les plus saints de la religion des Grecs, à raison des vérités importantes qu'on révélait aux initiés. Celui qui les divulguait encourait la peine de mort. Le poète Eschyle fut sur le point d'être lapidé

dignation, je lui en fisse de violents reproches, passerais-je dans votre esprit pour un impie ? Rien ne serait plus injuste. Les magistrats qui président aux jeux ont coutume de faire punir, à coups de fouet, l'acteur qui, s'étant chargé de jouer le rôle de Minerve, de Neptune, ou de Jupiter, ne représente point ces dieux avec la noblesse et la dignité qui leur conviennent ; et cependant ces mêmes dieux ne témoignent pas la moindre colère de ce qu'on a livré aux Mastigophores celui qui s'était couvert de leur masque, ou revêtu de leur costume. Je suis persuadé, au contraire, qu'ils doivent être très contents de sa punition ; car de mal jouer le rôle d'un esclave ou d'un héraut, la faute est de peu de conséquence ; mais déshonorer aux yeux des spectateurs, par la bassesse de son jeu, Hercule ou Jupiter, c'est un sacrilège abominable autant que honteux. Ce qui me parut encore d'une extrême inconséquence, c'est que la plupart de ces hommes, parfaitement instruits de votre doctrine, semblent, par la manière dont ils vivent, ne la lire et ne l'étudier que pour en contredire tous les principes. En effet, ces maximes, qu'ils ont sans cesse à la bouche, sur le mépris qu'on doit avoir pour les richesses et la vaine gloire, sur ce qu'il faut *n'estimer utile que ce qui est honnête*, s'abstenir de la colère, n'avoir aucun respect pour les grands, et leur parler comme à ses égaux ; toutes ces maximes, dis-je, sont véritablement pleines de sagesse, et tout à fait dignes d'admiration. Cependant ces mêmes hommes n'enseignent que pour un salaire, ils s'extasient à la vue des gens riches, sont avides d'argent, d'ailleurs plus colères que les petits chiens, plus lâches que les lièvres, plus flatteurs que les singes, plus lascifs que les ânes, plus voleurs que les chats, et plus querelleurs que les coqs. Ils méritent bien qu'on rie à leurs dépens, lorsqu'on les voit courir avec empressement vers tout ce qu'ils défendent, se porter en foule à la porte des riches, re-

par le peuple d'Athènes, pour avoir, par hasard, fait allusion à ces mystères, auxquels il n'était point initié.

chercher les festins splendides, s'y livrer à la flatterie la plus intrépide, se remplir l'estomac plus que l'honnêteté ne le permet, faire éclater leur mauvaise humeur, philosopher au milieu des pots, de la manière la plus dissonante et la plus deshonnête, et finir par ne pouvoir plus contenir l'excès du vin qu'ils ont bu. Cependant les convives éclatent de rire, ils conspuent la Philosophie, ils lui reprochent de former des nourrissons aussi abominables. Mais ce qui est encore plus honteux, c'est que chacun de ces imposteurs ne manque pas de crier de toute sa force, *le seul Sage est le seul véritablement riche* ; et, un instant après, il s'avance pour demander quelque argent, et se met en colère si on ne lui donne rien : semblable à un homme qui, portant des habits royaux, la tête couverte d'une tiare élevée, le front ceint d'un diadème, et revêtu de toutes les marques de la royauté, demanderait l'aumône, parcequ'il manquerait de quelque bagatelle. Lorsque ces impudents veulent recourir à la libéralité publique, ils tiennent de longs discours pour prouver que les richesses doivent être communes entre les hommes, et que leur possession est fort indifférente. « Qu'est-ce, en effet, disent-ils, que l'or et l'argent, et en quoi diffèrent-ils des cailloux qui bordent les rivages ? » Cependant qu'un de leurs anciens camarades, qu'un homme qu'ils traitent d'ami depuis plusieurs années, pressé par le besoin, les aborde en leur demandant quelque léger secours, alors ils gardent le silence, ils allèguent leur impossibilité, ils le brusquent et lui parlent d'un ton bien différent de celui d'autrefois ; toutes ces belles maximes sur l'amitié, sur la vertu, sur l'honnêteté, s'en vont je ne sais où. Elles s'envolent toutes, ces paroles véritablement ailées⁴ dont ils se servent dans leurs disputes scolastiques, pour combattre les fantômes qu'ils se créent. En effet, on peut aspirer à leur amitié tant qu'il ne sera pas question d'or ou d'argent ; mais si quel-

⁴ Allusion à cette formule qu'Homère emploie si souvent : Il lui adressa ces paroles ailées.

qu'un vient à leur montrer seulement une obole, voilà la paix rompue ; il n'est plus, avec eux, de traités ni d'accommodements ; leurs livres sont oubliés, et leur vertu disparaît. Rien ne leur ressemble mieux qu'une meute de chiens au milieu desquels on a jeté un os ; ils s'élancent tous à la fois dessus, s'en disputent la possession à coups de dents, et aboient après celui qui s'en est saisi le premier. On dit, à ce propos, qu'un jour un souverain d'Égypte fit apprendre à des singes à danser la Pyrrhique¹ ; ces animaux imitent mieux qu'aucun autre les actions de l'homme ; ils furent donc instruits en peu de temps, et bientôt revêtus d'habits magnifiques ; et, le visage couvert d'un masque, ils formèrent des danses. Ce spectacle eut pendant quelque temps la plus grande vogue, jusqu'à ce qu'un des spectateurs, homme plaisant, se fût avisé un jour de jeter au milieu du théâtre des noix qu'il avait dans son sein². Les acteurs ne les eurent pas plutôt aperçues, qu'oubliant la danse et leur rôle, ils firent voir qu'ils n'étaient que des singes, et non des danseurs ; ils brisèrent leurs masques, déchirèrent leurs habits, et se battirent pour avoir les noix ; le dessein de la danse fut rompu, et les spectateurs en rirent à gorge déployée.

Voilà précisément ce que font ceux dont je vous parle. Ce sont des philosophes semblables à ces singes, que j'ai vilipendés dans mes satyres, et jamais je ne cesserai de dévoiler leur hypocrisie, et de les mettre en scène. Mais quant à vous, quant à ceux qui vous imitent (car il en est, oui, il est encore un petit nombre de vrais sectateurs de la Philosophie, qui sont solidement attachés à vos préceptes), serais-je assez insensé pour parler de vous en termes outrageants ou peu convenables ? Mais que vais-je ici vous dire, et qu'y a-t-il de commun entre vos mœurs et celles de ces impos-

¹ Espèce de danse militaire, qui s'exécutait les armes à la main.

² Le grec dit : Dans son sein, parce que les poches des habits grecs étaient sur le devant.

teurs, de ces ennemis des dieux, dignes de toute notre haine? Dites-moi vous-mêmes, Pythagore, Platon, Chrysippe, Aristote, dites-moi, quel rapport ils peuvent avoir avec vous? En quoi leur conduite peut-elle être comparée à la vôtre? Grands dieux! le singe veut imiter Hercule¹. Est-ce parcequ'ils portent de larges barbes, qu'ils tiennent des écoles de philosophie, et qu'ils ont le regard sévère et farouche, qu'on doit les assimiler à vous? Je le supporterais peut-être, s'ils pouvaient nous séduire par la justesse de l'imitation; mais on verra plutôt un vautour imiter un rossignol, qu'eux des philosophes. Voilà ce que j'avais à dire pour ma défense : toi, Vérité, que ton témoignage confirme à mes juges la véracité de mes discours.

LA PHILOSOPHIE. Éloigne-toi, Parrhésiade; encore un peu plus loin. (*Aur juges.*) Eh bien, que ferons-nous? Comment trouvez-vous que cet homme ait parlé?

LA VERTU. Pour moi, Philosophie, pendant tout son discours, j'aurais voulu pouvoir me cacher sous la terre, tant ce qu'il a dit est véritable. En l'entendant, je reconnaissais chacun de ceux qui se livrent à ces excès; et à mesure qu'il faisait l'énumération de leurs vices, je faisais l'application à celui-ci d'une chose, d'une autre à celui-là qui s'en est rendu coupable : enfin, il a produit ces hommes au grand jour, tels qu'ils sont, et comme s'il en eût tracé le portrait. Mais il n'a pas peint seulement leur extérieur, leurs ames y sont aussi représentées de la manière la plus exacte et la plus vraie.

LA MODESTIE. Et moi aussi, j'ai rougi beaucoup, ô Vérité.

LA PHILOSOPHIE. Et vous, mes disciples, qu'en dites-vous?

LES RESSUSCITÉS. Que pourrions-nous dire, sinon qu'il faut l'absoudre de l'accusation, et l'inscrire au rang de nos amis et nos bienfaiteurs? Nous avons éprouvé la même aven-

¹ Proverbe qui se dit des choses qui n'ont aucune ressemblance, aucun rapport l'une à l'autre.

ture que les habitants d'Ilion. Nous avons excité contre nous un acteur tragique à chanter les malheurs de la Phrygie ¹. Qu'il chante donc et qu'il déclame contre ces hommes détestés des dieux.

DIOGÈNE. Quant à moi, Philosophie, je donne les plus grands éloges à Parrhésiade, je me désiste de mon accusation, et le regarde comme mon ami, parceque c'est un brave homme.

LA PHILOSOPHIE. Nous te louons, Parrhésiade; nous te déclarons absous de l'accusation, et tu l'emportes de tous les suffrages : du reste, sache que tu es des nôtres.

PARRHÉSIADÉ. J'ai commencé par une invocation à Minerve; à bien plus forte raison vais-je la prier maintenant, sur un style tragique, car c'est une forme plus digne d'elle : O grande et auguste Victoire ! sois la compagne de ma vie, et ne cesse de me couronner ².

LA VERTU. Commençons donc la seconde libation ³, et citons à ce tribunal ces imposteurs, afin qu'ils portent la peine des insultes qu'ils nous font tous les jours. Parrhésiade sera leur accusateur.

PARRHÉSIADÉ. C'est bien dit, ô Vertu ! et toi, Syllogisme, ministre de la Philosophie, va, et du haut de ce rempart, appelle tous les philosophes à ce tribunal.

¹ Un acteur célèbre passant à Troie, les habitants l'engagèrent à jouer quelques tragédies : il se refusa longtemps à leurs instances ; mais enfin, obligé de s'y rendre, il représenta aux Troyens la prise de leur ville et leurs propres malheurs. Les philosophes disent qu'ils ont éprouvé la même chose que les Troyens, parcequ'ayant forcé Parrhésiade à parler, il leur a présenté le tableau des outrages faits à la philosophie et à eux-mêmes. Voyez Dion Chrysostome, *in Tarsico primo*, p. 266 verso, édition d'Ale.

² Vers d'Enripide dans les *Phéniciennes*, 1732 : on les trouve aussi dans l'*Oreste* du même poète.

³ Métaphore tirée des sacrifices : on faisait dans les sacrifices deux libations, l'une en commençant, l'autre en finissant. Le grec dit à la lettre : Versons du second vase, c'est à-dire, passons à la seconde partie de notre opération.

LE SYLLOGISME. Silence. Écoute. Que tous les philosophes montent à la citadelle pour y rendre compte de leur conduite devant la Vertu, la Philosophie et la Justice.

PARRHÉSIADE, à la Philosophie. Vois-tu combien il y en a peu qui s'approchent, après avoir entendu la proclamation. Ils craignent la présence de la Justice, et puis le plus grand nombre d'entre eux n'a pas le temps de venir ; ils sont occupés à faire leur cour aux riches ; mais si tu veux les voir tous accourir, le Syllogisme n'a qu'à faire la proclamation en ces termes...

LA PHILOSOPHIE. Non, Parrhésiade, appelle-les toi-même, comme tu le jugeras à propos.

PARRHÉSIADE. Cela n'est pas difficile. Silence. Écoute. Que tous ceux qui se disent philosophes, et ceux qui pensent que ce nom leur est dû, montent à la citadelle pour avoir part à la distribution. On donnera à chacun deux mines et un gâteau de sésame¹ ; et quiconque étalera une barbe large et profonde, recevra en outre un petit panier de figues. Il n'est besoin d'avoir ni modération, ni justice, ni tempérance, et si on ne les a pas, toutes ces choses sont inutiles. Mais en revanche, il faut être muni de cinq syllogismes de toutes les espèces ; car il n'est pas possible sans cela d'être philosophe :

A celui qui l'emportera dans la discussion²

on propose encore deux talents d'or.

Ah ciel ! comme le chemin qui monte ici est rempli de gens qui se poussent les uns les autres ! A peine ont-ils entendu parler des deux mines, qu'ils sont accourus ; les uns montent par le Pélasgique ; les autres par le temple d'Esculape ; un plus grand nombre encore par l'Aréopage ; quel-

¹ Ces sortes de gâteaux se faisaient avec de la graine pilée de sésame, que les botanistes français appellent *Iugioline*, du miel et de la fleur de farine. Voyez Dalechamp, *Histoire des plantes*, t. 1. liv. 4. p. 406.

² Parodie de deux vers d'Homère, *Iliade*, liv. 18. v. 507.

ques-uns par le tombeau de Talus ¹. Il y en a même qui, posant des échelles contre le temple de Castor et Pollux, l'escaladent pour arriver plus vite. Leur troupe bruyante est réunie en grappe, telle qu'un essaim d'abeilles ², pour parler comme Homère; mille sortent de ce côté-ci, dix mille de celui-là :

Et ils sont aussi nombreux que les feuilles du printemps ³.

En un instant la citadelle va être remplie de leur foule qui s'asseoit en tumulte. On ne voit partout que besace, barbe, flatterie, impudence, bâtons, gourmandise, syllogismes, avarice. Le petit nombre de ceux qui étaient venus ici sur la première proclamation est disparu. Rien du moins ne les distingue; ils sont confondus dans la foule, et leur extérieur, semblable à celui des autres, empêche qu'on ne les remarque. C'est cependant une chose extraordinaire, Philosophie, et dont on pourrait te faire des reproches, que tu ne leur aies encore imposé aucun signe, aucune marque distinctive; car les fourbes parviennent plutôt à se faire croire que les véritables philosophes.

LA PHILOSOPHIE. Dans peu tu seras satisfait. Occupons-nous à présent à recevoir ceux-ci.

LES PLATONICIENS. C'est à nous, comme Platoniciens, à recevoir les premiers.

LES PYTHAGORICIENS. Point du tout, c'est à nous autres Pythagoriciens; car Pythagore était avant Platon.

LES STOÏCIENS. Vous plaisantez : les philosophes du Portique l'emportent sur tous les autres.

LES PÉRIPATÉTICIENS. Cela n'est pas vrai, et quand il s'agit d'argent nous sommes les premiers, nous, les Péripatéticiens.

¹ Talus était un ancien héros qui avait sa sépulture dans la citadelle. *Sch. gr.*

² *Iliade*, liv. 2 v. 89.

³ *Ibid.*, v. 463.

LES ÉPICURIENS. Donnez les gâteaux et les figues aux enfants d'Épicure. A l'égard des deux mines, nous attendrons volontiers, dussions-nous être les derniers à les recevoir.

LES ACADÉMICIENS. Où sont les deux talents ? c'est à nous autres, Académiciens, qu'ils appartiennent, puisque personne ne sait disputer aussi fortement que nous.

LES STOÏCIENS. Oui, quand les Stoïciens n'y sont pas.

LA PHILOSOPHIE. Cessez de vous quereller. Et vous, Cyniques, ne coudoyez pas ainsi les autres, et ne frappez personne de vos bâtons. Sachez qu'on vous a appelés ici pour toute autre chose qu'une distribution. Je vais moi-même, qui suis la Philosophie, juger avec la Vertu et la Vérité, ici présentes, quels sont les véritables philosophes. Ceux dont les mœurs seront trouvées conformes à mes principes, et qui seront reconnus pour vertueux, recevront le gage de la félicité ; mais les imposteurs, ceux qui n'ont aucun rapport avec nous, seront punis d'une mort aussi cruelle qu'ils sont méchants, afin que des orgueilleux n'affectent plus un rôle au-dessus de leurs forces. Eh quoi ! vous fuyez la plupart sans que la pente rapide du chemin vous arrête ! Il n'y a plus personne dans la citadelle, que le petit nombre de ceux qui, ne redoutant point notre jugement, sont restés pour l'attendre. Valets, ramassez cette besace qu'un Cynique a laissé tomber en s'enfuyant. Voyons ce qu'elle contient. Sont-ce des pois chiches, des livres et du pain cuit sous la cendre ?

PARRHÉSIADÉ. Point du tout ; c'est de l'or, des parfums, un petit couteau de sacrifice, un miroir et des dés.

LA PHILOSOPHIE. Ah ! ah ! mon brave, voilà donc les instruments de tes études philosophiques ? Et c'est avec cela que tu te croyais en droit d'invectiver tout le monde, et d'être le précepteur du genre humain !

PARRHÉSIADÉ. Voilà quels ils sont tous. Examinons cependant par quel moyen nous pourrions faire connaître au plus tôt ces abus, et à quel signe on distinguera désormais, parmi les philosophes que l'on rencontre tous les jours, ceux

qui sont honnêtes et vertueux, d'avec ceux dont les mœurs annoncent une vie bien différente. Quant à toi, ô Vérité, cherche le moyen d'empêcher que le Mensonge ne l'emporte sur toi, car cela te regarde, et fais en sorte que les méchants ne soient plus désormais ignorés de toi en se cachant sous l'apparence de la vertu.

LA VÉRITÉ. Ce sera Parrhésiade lui-même à qui nous confierons cet emploi, s'il veut bien s'en charger. Sa probité, son amitié pour nous sont connues. Il est d'ailleurs un de tes plus grands admirateurs, Philosophie; il faut en conséquence, qu'accompagné de la Conviction, il aille trouver tous ceux qui se disent philosophes. Que celui qui sera reconnu par lui pour un enfant légitime de la Philosophie, reçoive une couronne d'olivier, et soit appelé au Prytanée¹. Mais qu'au contraire, à chaque imposteur, à chacun de ces hommes détestables, dont le nombre est si grand, et qui n'ont que le masque de la Philosophie, qu'il rencontrera, le manteau soit arraché, la barbe rasée jusqu'à la peau avec le fer dont on coupe la barbe des boucs : qu'on lui impose une marque sur le front, ou plutôt qu'on lui brûle l'entre-deux des sourcils, et que l'empreinte de cette brûlure représente un renard ou un singe.

LA PHILOSOPHIE. La Vérité a raison, Parrhésiade; éprouvons-les, comme on dit que les aigles éprouvent leurs petits aux rayons du soleil. Cependant ce n'est pas en leur faisant fixer la lumière qu'il faut éprouver les philosophes; mais en leur présentant de l'or, de la gloire, des voluptés. Celui que tu verras n'y point arrêter sa vue, et qui se montrera insensible à leur aspect, c'est celui-là qu'il faudra couronner; mais quiconque regardera toutes ces choses d'un œil fixe, et tendra la main pour recevoir de l'or, qu'on lui coupe premièrement la barbe, et qu'on l'entraîne pour lui brûler le front.

PARRHÉSIADE. Tes ordres seront suivis : tu verras bientôt

¹ L'hôtel de ville d'Athènes, où l'on nourrissait ceux qui avaient rendu quelque service important à la république.

un bon nombre de gens marqués d'un renard ou d'un singe, et bien peu de couronnés. Cependant, si vous vouliez, je pourrais en faire revenir quelques-uns devant vous.

LA PHILOSOPHIE. Que dis-tu ? Tu ramènerais ici ces fugitifs ?

PARRHÉSIADE. Sans doute : si la prêtresse veut me prêter pour un instant la ligne et l'hameçon que le pêcheur du Pyrée a consacrés à Minerve.

LA PRÊTRESSE. Les voilà avec le manche de roseau, afin que tu aies tout.

PARRHÉSIADE. Donne-moi, en outre, je te prie, des figues et un peu d'or.

LA PRÊTRESSE. Tiens.

Parrhésiade s'éloigne.

LA PHILOSOPHIE à la Prêtresse. Quel est donc son dessein ?

LA PRÊTRESSE. Il a mis à l'hameçon les figues et l'or pour servir d'appât, et, après s'être assis sur le sommet du mur, il a jeté la ligne dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Que fais-tu donc là, Parrhésiade ? Veux-tu pêc. er des pierres dans le Pélasgique ?

PARRHÉSIADE. Restez en silence pendant que je pêcherai. Toi, Neptune, dieu des Pêcheurs, et toi, belle Amphytrite, envoyez-moi un grand nombre de poissons. Ah ! j'aperçois un énorme loup marin, ou plutôt une dorade.

LA CONVICTION. Non, c'est une lamproie. La voilà qui déjà accourt, la gueule ouverte, sur l'hameçon. Elle flaire l'or ; elle y touche ; elle y a mordu ; elle est prise ; tirons.

PARRHÉSIADE. Aide-moi à soutenir la ligne. Bon, voilà notre capture en haut ; voyons un peu : qui es-tu, le plus beau des poissons ? C'est un chien de mer. Ah dieux ! quelles dents ! Et quoi ! tu t'es laissé prendre au moment où tu léchais les pierres, sous lesquelles tu espérais apparemment pouvoir te cacher ! Mais nous allons t'exposer aux yeux de tout le monde, et te suspendre par les ouïes. Arrachons-lui de la gueule l'hameçon et l'appât. Eh ! eh ! il n'y a plus rien à l'hameçon. Le drôle a avalé la figue et l'or.

DIOGÈNE. Par Jupiter ! il faut les lui faire rendre. Nous en avons besoin pour en prendre d'autres.

PARRHÉSIADÉ. Voilà qui est bien. Qu'en dis-tu, Diogène ? sais-tu quel est celui-ci ? Cet homme t'appartient-il ?

DIOGÈNE. Nullement.

PARRHÉSIADÉ. Ça, combien crois-tu qu'il vaille ? Pour moi je l'ai estimé dernièrement deux oboles.

DIOGÈNE. C'est beaucoup. On ne saurait manger d'un tel poisson. Il est d'une laideur effroyable, et sa chair est coriace ; cela ne vaut rien. Envoie-le, la tête la première, par-dessus le rempart. Jette la ligne, et tires-en un autre ; mais prends garde, Parrhésiade, que le roseau, trop courbé sous le poids, ne rompe dans tes mains.

PARRHÉSIADÉ. Ne crains rien, Diogène, ils pèsent fort peu, et sont encore plus légers que des anchois ¹.

DIOGÈNE. Par Jupiter ! ils valent encore moins. Tire toujours.

PARRHÉSIADÉ. Regarde. Quel est cet autre qui s'avance ? Il est si large ² qu'on dirait une moitié de poisson ; c'est quelque carrelet. Il vient, la gueule ouverte, sur l'hameçon ; il l'a avalé ; il est pris ; qu'on le tire.

LA CONVICTION. Quel est-il ?

DIOGÈNE. Il se dit disciple de Platon.

PLATON. Et toi aussi, scélérat, tu accours sur l'or ?

PARRHÉSIADÉ. Qu'en dis-tu, Platon, que veux-tu que nous en fassions ?

PLATON. Qu'il aille aussi par-dessus le rempart.

DIOGÈNE. Jette encore l'hameçon pour en avoir un autre.

PARRHÉSIADÉ. J'en aperçois un qui s'avance, et qui certes

¹ Ces petits poissons appelés ἀφύα étaient fort méprisés des Athéniens, à cause de la grande quantité qu'en produisaient les côtes de l'Attique. C'est ce qui fait que Diogène répond à Parrhésiade, que les philosophes sont très anchois, ἀφύεσται.

² En grec πλατύς, par allusion au surnom de Platon, donné au fondateur de l'Académie, à cause de la largeur de ses épaules.

paraît d'une grande beauté. Autant que la profondeur me permet d'en juger, il me semble avoir le dos nuancé de diverses couleurs, et semé de taches d'or. Le vois-tu, Conviction? Là : celui qui affecte les airs d'Aristote : il s'approche. Mais il s'éloigne en nageant : il regarde attentivement autour de lui. Le voilà qui revient ; il ouvre la gueule ; il est pris ; tirons-le.

ARISTOTE. Ne me demande pas quel il est, Parrhésiade, car je ne le connais pas.

PARRHÉSIADE. Il fera donc aussi le saut comme les autres.

DIOGÈNE. Ah ! ah ! voici une foule de poissons que j'aperçois. Ils sont tous de la même couleur et couverts d'épines¹. Leur aspect a quelque chose de rebutant, et ils paraissent plus difficiles à saisir que des hérissons. Il faudrait un filet pour les prendre, et nous n'en avons pas. Il suffira d'en pêcher un de tout ce troupeau. Le plus hardi d'entre eux ne manquera pas de donner sur l'hameçon.

LA CONVICTIION. Jette la ligne, si tu le juges à propos ; mais auparavant garnis-la de fer à l'extrémité, de peur que quelque poisson vorace ne coupe le fil avec ses dents, après avoir avalé l'or.

PARRHÉSIADE. Voilà la ligne à l'eau. Neptune, donne un prompt succès à ma pêche. Ah ciel ! ils se disputent l'appât ; les uns, en grand nombre, s'occupent à ronger la figue, d'autres s'attachent à l'or. A merveille, en voilà un d'une belle taille qui vient de s'accrocher. Voyons : dis-nous un peu quel est ton nom. Eh mais ! je suis bien plaisant, moi, de vouloir faire parler un poisson : toute cette espèce est muette. Mais plutôt apprends-moi toi-même, Conviction, quel est son maître.

LA CONVICTIION. C'est ce Chrysippe.

PARRHÉSIADE. J'entends. Effectivement il y a de l'or dans ce nom-là². Et toi, Chrysippe, dis-nous, je t'en conjure par

¹ Il entend ici les Stoïciens ; on sait de quelles épines ils ont semé leur philosophie.

² Jeu de mots sur le mot χρυσίον, or, et le nom de Chrysippe.

Minerve, si ces gens-là sont de ta connaissance, et si c'est d'après tes préceptes qu'ils agissent ainsi.

CHRYSSIPPE. Parrhésiade, tu me fais là une question injurieuse, et tu m'insultes, si tu crois que de pareils hommes puissent m'appartenir.

PARRHÉSIADE. Fort bien, Chrysispe, je te reconnais pour un galant homme. Celui-ci ira donc, la tête la première, retrouver ses pareils. Aussi bien ce poisson est rempli de trop d'arêtes, et il y aurait lieu de craindre que quelqu'un ne s'étranglât en voulant en manger.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez de cette pêche, Parrhésiade. Je craindrais qu'à la fin, comme ils sont en grand nombre, quelqu'un de ces poissons ne s'en allât avec l'or et l'hameçon, qu'il te faudrait payer à la Prêtresse. Allons à présent faire un tour de promenade. Il est temps d'ailleurs que vous retourniez d'où vous êtes venus, de peur que vous ne passiez les bornes de la permission que Pluton vous a donnée. Et toi, Parrhésiade, va avec la Conviction faire la ronde chez tous les philosophes, couronne ou brûle leurs fronts, selon ce que je t'ai prescrit.

PARRHÉSIADE. Tu seras obéie, Philosophie. (*Aux philosophes qui retournent aux enfers.*) Adieux, les plus vertueux des mortels. Pour nous, Conviction, songeons à accomplir les ordres que nous avons reçus. Vers quel endroit faut-il d'abord diriger nos pas? irons-nous à l'Académie ou au Portique?

LA CONVICTIO. Commençons par le Lycée.

PARRHÉSIADE. Peu importe; car je sais que partout où nous irons, nous aurons peu de couronnes à donner, et beaucoup de brûlures à faire.

LE SONGE,

ou

LE COQ.

MICYLLE et LE COQ.

MICYLLE, *saretier*. Ah ! maudit coq, puisse Jupiter t'écraser de la foudre pour te punir d'avoir la voix si aiguë, et d'être si envieux de mon bonheur ! Je faisais le plus beau de tous les rêves ; je regorgeais de richesses ; et, au moment de ma plus grande félicité, tu m'as réveillé par ton cri perçant. Il ne m'est pas possible avec toi de fuir, même la nuit, cette détestable pauvreté qui me poursuit sans cesse. Cependant si j'en juge par le silence profond qui règne encore, le jour n'est pas près de paraître. Je ne sens point ce froid piquant, qui, mieux que tout autre signe, me fait connaître que le soleil va bientôt se lever. A peine, je pense, sommes-nous au milieu de la nuit. Ce drôle-là est aussi vigilant que s'il gardait la toison d'or, et le soleil est à peine couché qu'il se met à crier de toutes ses forces. Mais patience ! tu me le paieras. A présent tu m'échapperais aisément à la faveur des ténèbres ; quand le jour sera venu, je te rosserai comme il faut.

LE COQ. Pourquoi donc, mon maître ? Je croyais te faire plaisir en t'éveillant avant le jour, afin que tu pusses te mettre de bonne heure à l'ouvrage. Tu pourrais avoir fait un soulier avant le lever du soleil, et avoir gagné de quoi vivre cette journée. Si cependant tu aimes mieux dormir, j'aurai soin désormais de me taire, et je serai plus muet qu'un poisson ; mais prends garde qu'après avoir été riche

en songe , tu ne sentes , à ton réveil , l'aiguillon de la faim que tu ne pourrais satisfaire.

MICYLLE. O Jupiter, quelle merveille ! Hercule , qui détourne les malheurs, que veut dire ce prodige ? Mon Coq a parlé comme un homme !

LE COQ. Quoi ! tu t'étonnes de ce que j'ai , comme vous autres, l'usage de la parole !

MICYLLE. Qui ne s'en étonnerait ? Dieux ! détournez de moi ce présage.

LE COQ. Tu me parais bien ignorant , Micylle. N'as-tu donc jamais lu les poèmes d'Homère ? Tu aurais vu dans son *Iliade* ¹ le cheval d'Achille réciter, au milieu d'une bataille, non pas de la prose comme je viens de faire , mais des vers entiers , prédire l'avenir et rendre des oracles. Cela cependant ne parut point extraordinaire à ceux qui l'entendaient , et ils n'invoquaient pas, comme toi , le Dieu qui détourne les malheurs. Qu'aurais-tu donc fait , si la quille du vaisseau Argo t'eût parlé ², si tu eusses entendu quelque hêtre de Dodone t'annoncer ton destin ³, si tu eusses vu des peaux de bœuf se traîner en rampant, ou que des viandes à moitié cuites et mises en broche t'eussent fait entendre de longs mugissements ⁴. Et tu t'étonnes de ce que moi, qui suis le compagnon de Mercure , le plus babillard de tous les Dieux , moi qui vis et me nourris avec les hommes, j'aie pu apprendre leur langage ? Si tu voulais me promettre le secret, je te dirais pourquoi j'ai l'usage de la parole, et d'où m'est venu ce beau talent.

MICYLLE. Mais ce n'est point un songe , mon Coq converse avec moi. Par Mercure, mon cher, dis-moi promptement qui t'a si bien délié la langue. Je te promets de me taire et de n'en parler à personne. D'ailleurs tu n'as rien à

¹ *Iliade*, l. 8, v. 408.

² Apollonius de Rhodes, liv. 4.

³ *Odyssée*, liv. 14, v. 328.

⁴ Homère, *Odyssée*, liv. 12, v. 393.

craindre : qui voudrait me croire , si je lui disais que j'ai entendu parler mon Coq ?

LE COQ. Ecoute-moi donc ; ce que je vais te dire va bien plus te surprendre : apprends qu'avant d'être Coq j'étais homme.

MICYLLE. Autrefois on m'a conté une histoire qui peut avoir du rapport à ce que tu dis là. Un jeune homme, nommé Alectryon ¹, était l'ami de Mars, et le confident de ses plaisirs. Toutes les fois que le Dieu allait voir Vénus, il emmenait avec lui Alectryon, et le mettait en sentinelle à la porte, pour qu'il lui annonçât le lever du soleil. Il craignait que celui-ci, l'apercevant, n'allât tout raconter à Vulcain. Mais une fois, par malheur, le jeune homme s'endormit à son poste, et le Soleil surprit Vénus et Mars, qui dormaient sans inquiétude, se fiant sur la vigilance de leur sentinelle. Vulcain, averti par le Dieu du jour, enveloppa les deux amants dans un filet de fer, qu'il avait préparé depuis longtemps contre eux. Sitôt que Mars fut délivré, il se mit en colère contre Alectryon ; et, pour le punir, il le changea en un oiseau qui porte encore sur la tête l'aigrette du casque qu'il avait autrefois. Depuis ce temps, pour vous justifier auprès de Mars, quoique cela ne vous serve à rien, vous criez lorsque vous sentez que le Soleil est sur le point de se lever, et vous avertissez qu'il va paraître longtemps avant qu'il paraisse.

LE COQ. On rapporte cette histoire ; mais la mienne est bien différente ; et c'est depuis fort peu de temps que j'ai été transformé en Coq.

MICYLLE. Comment cela ? J'ai bien envie de le savoir.

LE COQ. Connais-tu Pythagore, le fils de Mnésarque de Samos ?

MICYLLE. Qui ? Ce sophiste, cet imposteur, qui défendait de manger de la viande et de goûter aux fèves, nourriture dont, pour ma part, je m'accommode très bien. C'est encore

¹ Αλεκτρυών signifie Coq. Eusthate, sur le huitième livre de l'*Illiade*, rapporte la même fable.

lui qui voulait persuader aux hommes d'être cinq ans sans parler.

LE COQ. Sache donc aussi qu'avant d'être Pythagore, il était Euphorbe.

MICYLLE. On dit, mon Coq, que c'était un maître fourbe et un grand sorcier.

LE COQ. Ce Pythagore, c'est moi-même. Cesse donc d'en dire du mal, ne sachant pas quelles ont été ses mœurs.

MICYLLE. Voilà qui est encore plus étonnant : mon Coq est un philosophe. Apprends-moi donc, fils de Mnésarque, comment d'homme tu es devenu oiseau, et de Samien, citoyen de Tanagre¹. Cependant cela me paraît difficile à croire, car j'ai remarqué en toi deux choses bien opposées à la doctrine de Pythagore.

LE COQ. Quelles sont-elles ?

MICYLLE. La première, c'est que tu es babillard et criailleur. Pythagore a ordonné, je pense, de garder le silence pendant cinq ans. La seconde, c'est que tu n' observes point le régime qu'il prescrit. En effet, ne sachant hier que te donner à manger, je t'apportai des fèves, et tu ne balanças pas à les ramasser promptement. Or, il faut nécessairement, ou que tu sois un menteur, lorsque tu me dis que tu es Pythagore, ou que tu aies violé tes propres lois ; et alors tu es aussi coupable que si tu avais mangé la tête de ton père².

LE COQ. Tu ne sais pas, Micylle, pour quelle raison j'en agis ainsi, et tu ignores ce qui convient à chaque genre de vie. Lorsque j'étais philosophe, je ne mangeais point de fèves ; à présent que je suis oiseau, j'en mange, et cette nourriture ne m'est point défendue. Mais, si cela te fait quelque plaisir, écoute comment de Pythagore je suis de-

¹ Ville de Béotie, célèbre pour ses bonnes volailles.

² Pythagore enseignait que tous les crimes étaient égaux. Ce passage est une allusion visible à ces deux vers d'Orphée, cités dans les géoponiques de Cassianus Bassus, liv. 2, p. 185 : Malheureux ! gardez-vous de toucher aux fèves ; en manger est un crime égal à celui de manger la tête de son père.

venu Coq. Apprends les métamorphoses que j'ai subies, et tout ce qui m'est arrivé dans ces différents changements.

MICYLLE. Parle, et sois sûr que ton récit me fera tant de plaisir, que si l'on me donnait le choix, ou de t'entendre, ou de revoir ce songe rempli de félicité, dont je te parlais tout à l'heure, je ne sais auquel des deux je donnerais la préférence. Je crois que tes aventures me réjouiront autant que mon songe ; je vous estime tous deux également.

LE COQ. Quoi ! tu penses toujours à ton songe, et tu en conserves dans ta mémoire une vaine image, ou, pour parler comme les poètes, tu poursuis dans ton esprit un bonheur imaginaire.

MICYLLE. Ah ! mon Coq ! sois bien sûr que je n'oublierai jamais tout ce que j'ai vu. Mon songe, en s'envolant, a laissé sur mes yeux un miel qui m'empêche encore d'ouvrir les paupières. Leur pesanteur me rappelle au sommeil, et, comme une plume légèrement tournée dans l'oreille nous fait un plaisir extrême, de même les choses que j'ai vues me causent encore un chatouillement délicieux.

LE COQ. Certes ! voilà un effet bien singulier de l'amour que tu as pour ton songe. On dit, il est vrai, que les songes ont des ailes ; mais leur vol ne s'étend pas au delà du sommeil, et cependant le tien en a franchi les limites. Il se montre encore avec autant de netteté que de charmes à tes yeux ! Cela me donne envie de savoir quel était ce beau songe qui fait l'objet de tous tes desirs.

MICYLLE. Je vais t'en instruire, le souvenir m'en est encore agréable, et j'aurai beaucoup de plaisir à te le raconter. Mais, Pythagore, quand me raconteras-tu tes métamorphoses ?

LE COQ. Quand tu auras fini ton songe, et que tu auras essuyé le miel qui te colle les yeux. Parle, je veux savoir si ton songe t'a été envoyé par la porte d'ivoire ou par celle de corne.

MICYLLE. Ce n'est par aucune des deux.

LE COQ. Homère, cependant, ne parle que de ces deux-là ¹.

MICYLLE. Laisse ce poète radoteur, il ne connaissait rien aux songes ; il n'en a jamais vu que de pauvres, encore ne les a-t-il pas vus bien distinctement, puisqu'il était aveugle. Le mien est sorti par une porte d'or, le songe lui-même était d'or, tout ce qui l'environnait était aussi d'or ; enfin, je ne voyais que de l'or.

LE COQ. Ne cesseras-tu point, nouveau Midas, de parler toujours de ton or ? Ton songe est, sans doute, un effet de ton amour pour ce métal. On dirait que tu en as rêvé des mines entières.

MICYLLE. Oui, Pythagore, je l'ai bien vu, c'était véritablement de l'or en grande quantité, et, comme tu peux croire, bien brillant et bien beau. Rappelle-moi ce que dit Pindare, lorsque pour faire l'éloge de l'or, il dit que l'eau est une chose excellente. Tu dois t'en souvenir, car c'est la première et la plus belle de ses odes.

LE COQ. N'est-ce pas là ce que tu cherches :

L'eau est le premier des éléments ; mais, comme une flamme au milieu de la nuit, l'or brille au-dessus de tous les biens qui enlèvent le cœur de l'homme ?

MICYLLE. Par Jupiter, c'est cela même. On dirait que Pindare a vu mon songe, tant il fait bien l'éloge de l'or. Mais afin que tu saches quel était ce songe divin, écoute, ô le plus savant de tous les Coqs !

Tu sais qu'hier je ne soupai point à la maison. J'avais rencontré le riche Eucrates dans la place publique, et il m'avait invité à venir souper chez lui après le bain.

LE COQ. Je ne le sais que trop, car j'eus bien faim toute la journée. Le soir tu revins avec un petit verre de vin dans la tête, et tu m'apportas cinq fèves, maigre souper pour un Coq, qui fut jadis un célèbre athlète, et qui se distingua plus d'une fois dans les jeux olympiques.

MICYLLE. Après donc avoir bien soupé, et t'avoir donné

¹ Homère, *Odyssée*, liv. 19, v. 562.

ces fèves, je me mis au lit. J'eus, comme dit Homère, pendant la nuit ambrosienne, un songe tout divin.

LE COQ. Raconte-moi, je te prie, ce qui se passa chez Eucrates; fais-moi le détail du souper. Rien n'empêche qu'à l'aide de ton songe tu ne soupes encore une seconde fois, et que tu ne rumines le bon repas que tu as fait hier.

MICYLLE. Je craignais de l'ennuyer; mais puisque tu le veux, je vais te satisfaire.

Je n'avais jamais, de ma vie, soupé chez aucun riche. Hier, ma bonne fortune me fit rencontrer Eucrates; sitôt que je l'aperçus, je le saluai humblement, en l'appelant *seigneur*, selon ma coutume. Comme je me retirais promptement, de peur que mon mauvais habit ne lui fit quelque honte, il m'adressa la parole et me dit : « Micylle, je célèbre aujourd'hui
« la naissance de ma fille; j'ai engagé plusieurs de mes amis
« à venir prendre leur part du festin, et je t'invite à venir
« souper avec nous. Tu rempliras la place d'un de mes conviés qui est malade. Tu viendras après le bain, à moins
« qu'il ne me fasse dire qu'il s'y rendra, car il est encore
« incertain. » A peine eus-je entendu ces paroles, que je me prosternai devant Eucrates, et m'en allai en priant tous les Dieux d'envoyer à ce malade, que je devais remplacer, la fièvre, la goutte et la pleurésie. Depuis ce moment, jusqu'à celui du bain, le temps me parut un siècle. Je regardais à tout moment où était l'ombre du cadran, pour voir quand il serait temps de me baigner. Lorsqu'il fut venu, je me lavai promptement, et je sortis après m'être arrangé de mon mieux, et avoir retourné mon manteau du côté le moins sale. En arrivant à la porte d'Eucrates, j'y vis plusieurs de ses amis, et malheureusement cet homme, dont je devais remplir la place, et que l'on disait si malade. Il est vrai qu'il en avait bien l'air; il gémissait, toussait, tirait avec peine, du fond de sa poitrine, un flegme épais qui ne pouvait sortir. Quatre esclaves le portaient; son visage était

¹ *Iliade*, liv. 2, v. 56.

pâle et boursoufflé, il paraissait avoir plus de soixante ans. J'appris que c'était un de ces hommes que l'on appelle *philosophes*, qui débitent aux jeunes gens cent sornettes. Une barbe large et touffue descendait sur sa poitrine. Le médecin Archibius, qui se trouvait là, le gronda de ce qu'il était venu dans l'état où il était. « Oh ! lui répondit notre caco-
« chyme, il ne faut pas manquer aux bienséances, surtout
« quand on est philosophe, eût-on cent maladies qui vous
« liassent les pieds. Si je n'étais pas venu, ajouta-t-il, Eu-
« crates aurait pu croire que je le méprisais. » Au contraire, lui répondis-je, il t'aurait su bon gré d'avoir mieux aimé expirer chez toi, qu'au milieu d'un festin. Mon philosophe fit semblant de n'avoir pas entendu la raillerie. Un instant après Eucrates parut sortant du bain. Dès qu'il eut aperçu Thesmopolis, c'était le nom du philosophe : « Eh quoi,
« mon maître, lui dit-il, vous voilà ? c'est bravement fait
« à vous. Mais il ne fallait pas vous donner la peine de venir ;
« vous n'auriez rien perdu en restant chez vous, et j'aurais eu
« soin de vous envoyer de tous les plats. » En disant cela, il entra et donna la main à Thesmopolis, qui s'appuyait sur ses esclaves.

Pour moi je songeais déjà à me retirer, lorsque Eucrates se tourna de mon côté ; il vit que j'avais l'air triste, et après avoir balancé quelque temps, il me dit : « Mycille, tu resteras
« à souper avec nous ; et pour que tu aies de la place, j'enver-
« rai mon fils souper avec sa mère, dans l'appartement des
« femmes. » J'entrai donc dans la salle du festin, la bouche ouverte, comme un loup qui aurait presque vu la proie s'échapper de sa gueule. J'avais cependant quelque honte de déplacer le fils de la maison ; mais enfin on servit le souper.

Cinq jeunes gens vigoureux, soulevant Thesmopolis, le posèrent avec peine sur un lit, où ils l'enfermèrent dans un rempart d'oreillers, pour le soutenir dans la même attitude. Personne ne voulut être son voisin, et l'on me fit asseoir à côté de lui, en sorte que nous étions à la même table.

Alors, cher Pythagore, on servit un souper magnifique.

Toutes sortes de mets y parurent en abondance, dans des vases d'or et d'argent. Nous étions servis par de beaux esclaves, l'on n'avait point oublié les musiciens ni les farceurs; enfin, ma félicité aurait été complète si Thesmopolis ne l'eût troublée, en me parlant continuellement d'une certaine chose qu'il appelait *la Vertu*. Il me disait que deux négations valent une affirmation; que quand il fait jour il n'est pas nuit, et que j'avais des cornes ¹. Ce maudit philosophe détruisait tout mon plaisir, et m'empêchait, par son bavardage, d'entendre les chanteurs et les joueurs d'instruments.

Voilà, mon Coq, quel fut le souper.

LE COQ. Il n'a pas été fort agréable, ce me semble, surtout pour toi, qui as eu ce vieillard importun pour voisin.

MICYLLE. Ecoute à présent mon songe. Je rêvais qu'Euclates, sans enfants, était sur le point de mourir, et qu'ayant fait son testament, il m'avait institué l'héritier de tous ses biens. Déjà il était mort, et je m'étais emparé de sa succession. Je puisais, à mon gré, l'or et l'argent dont ses coffres étaient remplis, et je les répandais avec profusion. Ses riches habits, ses vases, ses tables, ses esclaves, tout était à moi. Ensuite j'imaginai être mollement couché sur un char attelé de deux chevaux blancs. Tout le monde me regardait et jalousait mon bonheur; j'étais environné d'un nombreux cortège. Enfin, couvert d'un de ses plus beaux habits, et portant à mes doigts seize de ses anneaux les plus massifs, j'avais ordonné de préparer un grand festin; je voulais régaler mes amis, et, comme dans un songe, tout se passe promptement, déjà ils étaient arrivés. Le festin était servi, le vin fut trouvé parfait; on était au dessert, et je portais dans une coupe d'or la santé de tous les convives, lorsque, mal à propos, tu t'es mis à crier. Ton cri a troublé le festin, ren-

¹ Allusion à un syllogisme ridicule dont se servait Chrysippe, au rapport de Diogène de Laërce. Voici ce syllogisme : Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; or, vous n'avez pas perdu de cornes ; donc vous avez des cornes.

versé les tables et dissipé toutes mes richesses. Avais-je tort d'être si fort en colère contre toi, moi qui aurais désiré que ce beau songe eût duré pendant trois jours ?

LE COQ. Tu aimes donc bien l'or, Micylle, et tu fais donc un grand cas des richesses, puisque tu admires ceux qui les possèdent, et que tu les crois heureux ?

MICYLLE. Je ne suis pas le seul, Pythagore, et toi-même, lorsque tu étais Euphorbe, et que tu allais combattre les Grecs, tu mêlais l'or et l'argent aux boucles de ta chevelure. Cependant, à la guerre, le fer eût été préférable à l'or. Mais toi, tu ne voulais affronter les périls que les cheveux tressés d'or : c'est, sans doute, pour cela qu'Homère les compare à ceux des Graces¹. Ils semblaient plus beaux et plus charmants, lorsqu'ils étaient entrelacés d'or, et qu'ils joignaient leur éclat à celui de ce métal. Toutefois il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que toi, fils de Panthée, tu aimasses l'or. Mais le fils de Saturne et de Rhée, le père des Dieux et des hommes, étant devenu amoureux d'une jeune fille d'Argos, et ne sachant en quoi se transformer pour lui plaire, ni comment corrompre les gardiens dont Acrisius l'avait entourée, tu dois savoir qu'il se changea en or, et se glissa à travers le toit pour jouir de son amante. Que te dirai-je de plus ? Vois combien l'or procure d'avantages à ceux qui le possèdent : il les fait admirer et respecter. D'ignorés et d'obscurs qu'ils étaient, il les rend en un instant illustres et célèbres. Tu connais Simon, notre voisin, qui naguère exerçait le même métier que moi, et que je régalai aux dernières saturnales d'un plat de purée et de deux morceaux d'andouille ?

LE COQ. Qui ? Ce petit homme au nez retroussé, qui nous vola un plat de terre, le seul encore que nous eussions, et qui s'enfuit après le souper, en le cachant sous son aisselle ? Je l'ai vu, Micylle.

MICYLLE. Comment ! c'est lui qui nous l'avait volé ? Il ju-

¹ *Iliade*, liv. 17, v. 34.

rait cependant le contraire. Pourquoi ne m'avertissais-tu pas, et ne criais-tu pas, puisque tu voyais qu'il nous volait ?

LE COQ. Je cocassais ¹ ; c'était alors tout ce qu'il m'était permis de faire ; mais enfin, ce Simon, tu voulais en dire quelque chose.

MICYLLE. Eh bien ! il avait un cousin nommé Drimyle, qui était fort riche : tant que ce cousin vécut, il ne donna pas une obole à Simon. Eh ! comment l'aurait-il fait, il était si avare, qu'il se refusait le plus étroit nécessaire ; mais il est mort depuis peu, et Simon a hérité de tous ses biens. Ce coquin, qui vole mes plats, a changé ses haillons en des habits magnifiques. Il a un char, des esclaves, des vases d'or et des tables à pieds d'ivoire. Tout le monde le salue avec un grand respect, et lui ne daigne seulement pas jeter les yeux sur nous. Dernièrement je le rencontrai, et lui dis : *Bonjour, Simon* ; il se mit en colère : *Apprenez à ce mendiant*, dit-il à ses esclaves, *à ne rien retrancher de mon nom ; je m'appelle Simonide, et non pas Simon*. Ce qu'il y a de plus fort, c'est que toutes les femmes sont amoureuses de lui ; il prend avec elles des airs de grandeur, admet les unes à ses plaisirs et dédaigne les autres, et celles-là sont assez folles pour se désespérer et le menacer de se pendre. Vois de combien de choses agréables l'or est la source : il transforme la laideur en beauté, et ressemble à la ceinture de Vénus. Tu sais les éloges qu'en ont fait tous les poètes : *métal brillant, la plus belle chose que la main puisse prendre* ; et ailleurs : *l'or est le roi des hommes* ². Mais, de quoi ris-tu, mon Coq ?

LE COQ. De ton ignorance, Micylle, et de ce que tu te laisses tromper, comme un autre, sur le sort des riches ; sache qu'ils sont cent fois plus malheureux que toi. Tu dois m'en croire, car j'ai été riche et pauvre plus d'une fois, j'ai

¹ Ce mot est populaire, mais c'est le seul qui puisse exprimer le cri du coq qui appelle ses poules.

² Euripide, *Bellérophon*. Tragédie dont il nous reste quelques fragments.

passé par bien des états différents. Tu verras bientôt que j'ai raison.

MICYLLE. A propos, il est temps que tu me dises tes métamorphoses, et ce que tu as éprouvé dans chacune de tes existences.

LE COQ. Je le veux bien ; mais sache d'abord que je n'ai jamais connu personne de plus heureux que toi.

MICYLLE. Que moi, mon Coq ! Puisse le même bonheur t'arriver : car enfin tu me forces à te dire des injures. Cependant apprends-moi comment d'Euphorbe tu es devenu Pythagore, et ensuite Coq ? Tu dois avoir acquis beaucoup d'expérience, ayant passé par tant d'états.

LE COQ. Je ne te dirai point comment mon âme, envoyée par Apollon, est descendue dans le corps d'un homme pour expier une faute. Cela serait trop long ; d'ailleurs il ne t'est pas permis d'entendre de pareils mystères, et je ne dois point te les révéler. Lorsque j'étais Euphorbe...

MICYLLE. Mais moi, qu'étais-je avant d'être ce que je suis ? Apprends-moi d'abord, si j'ai, comme toi, subi quelque métamorphose ?

LE COQ. Sans doute.

MICYLLE. Qu'étais-je donc ? Si du moins tu peux me le dire, car j'ai une grande envie de le savoir.

LE COQ. Toi ? tu étais une de ces fourmis des Indes^{*} qui tirent l'or de la terre.

MICYLLE. Ah ! malheureux ! que n'ai-je été assez avisé pour en garder quelque petit morceau qui puisse m'aider à vivre ! Mais que deviendrai-je par la suite ? Si je savais que ce fût quelque chose de bon, je me pendrais tout à l'heure au bâton sur lequel tu es perché.

LE COQ. Il n'est aucun moyen de le savoir. Lors donc que

* Hérodote, *Thalie*, chap. 402, parle de ces fourmis. « Elles sont, dit-il, un peu moins grosses que des chiens, mais plus fortes que les renards. Elles forment leurs demeures sous terre, et transportent le sable comme les fourmis de Grèce, auxquelles elles ressemblent beaucoup ; mais le sable qu'elles amoncellent est un sable doré ou mêlé d'or, etc. »

j'étais Euphorbe (je reprends mon histoire), je combattais pour les Troyens, et fus tué par Ménélas. Quelque temps après, je vins dans le corps de Pythagore; mais auparavant, j'errai longtemps sans avoir de demeure, et jusqu'à ce qu'il plût à Mnésarque de me construire une maison.

MICYLLE. Et pendant tout ce temps, te passais-tu de boire et de manger?

LE COQ. Sans doute. La nourriture ne convient qu'à des corps.

MICYLLE. Mais dis-moi, avant tout, si la guerre de Troie se passa comme Homère l'a racontée.

LE COQ. Eh! d'où l'aurait-il appris, Micylle? il était alors chameau dans la Bactriane. Pour moi, je t'assure qu'il ne s'y passa rien de si extraordinaire. Ajax n'était pas d'une si grande taille que le dit Homère. Hélène n'était pas si belle qu'on le pense. Je l'ai vue; elle était, à la vérité, assez blanche, mais elle avait un long cou, qui faisait bien voir qu'elle était la fille d'un Cygne. Du reste, elle était déjà presque aussi vieille qu'Hécube. En effet, Thésée, qui vivait du temps d'Hercule, l'avait enlevée dans sa jeunesse. Or, Hercule avait déjà renversé les murs de Troie, et vivait au temps de nos pères. Panthus¹ m'a assuré qu'étant encore fort jeune, il avait vu Hercule.

MICYLLE. Et Achille était-il si brave, ou sa valeur n'est-elle qu'une fable?

LE COQ. Je n'ai jamais combattu contre lui, et je ne pourrais pas te dire au juste ce qui se passait chez les Grecs, parceque j'étais leur ennemi; mais je sais bien que je n'eus pas de peine à percer de ma lance Patrocle, l'ami d'Achille².

MICYLLE. Ménélas en eut encore moins à te tuer³. Mais en voilà assez sur la guerre de Troie. Parle-moi à présent de Pythagore.

¹ Panthus était père d'Euphorbe.

² Il le perça par derrière. *Iliade*. liv. 16, v. 807.

³ *Iliade*, liv. 17, v. 50.

LE COQ. Quand j'étais Pythagore , Micylle , j'étais un grand sophiste ; il faut actuellement avouer la vérité , mais aussi j'étais fort instruit , et j'avais cultivé les plus belles connaissances. Je voyageai en Égypte , dans le dessein de conférer sur la philosophie avec les prêtres de ce pays. Je pénétrai leurs plus secrets mystères , j'appris les livres d'Orus et d'Osiris , et , de retour en Italie , j'en imposai tellement aux Grecs de cette contrée , qu'ils me regardèrent comme un Dieu.

MICYLLE. Je savais tout cela. J'avais même entendu parler de ta prétendue résurrection ¹ , et de cette cuisse d'or que tu faisais voir de temps en temps. Mais je suis curieux de savoir pourquoi tu défendis expressément de manger de la viande et de goûter aux fèves.

LE COQ. Ne me demande pas cela.

MICYLLE. Pourquoi donc ?

LE COQ. J'aurais honte de t'en dire la véritable raison.

MICYLLE. Tu ne dois point faire de difficultés de tout avouer à un homme qui est ton compagnon et ton ami , je n'ose pas dire ton maître.

LE COQ. Ce ne fut ni par amour de la sagesse , ni par aucune raison de santé que je défendis cette nourriture ². Mais , sachant que je n'exciterais pas l'admiration des hommes , si je ne faisais rien d'extraordinaire , je voulus , par des institutions nouvelles , m'attirer leurs respects , et je leur commandai le silence , afin que chacun expliquant mes préceptes d'une manière différente , on eût pour eux autant de véné-

¹ Le Scholiaste de Sophocle , au soixante-deuxième vers de l'*Électre* , parle de cette résurrection. « Pythagore , dit-il , s'enferma dans un souterrain , après avoir engagé sa mère à répandre le bruit de sa mort. Quelque temps après il reparut , et fit accroire aux Grecs , par plusieurs prestiges , qu'il était ressuscité , et qu'il arrivait de l'empire de Pluton. »

² Le véritable motif pour lequel les Pythagoriciens s'abstenaient des fèves , était , s'il en faut croire Clément d'Alexandrie , que ce légume rend les femmes stériles.

ration que pour des oracles obscurs. Eh bien ! voilà que tu ris de moi à ton tour.

MICYLLE. Pas autant que tu te jouas autrefois des Crotoniates, des Tarentins, des Métapontains, et de tous ceux qui suivaient tes préceptes en silence et adoraient la trace de tes pas ; mais enfin, après avoir dépouillé le personnage de Pythagore, de quel autre t'es-tu revêtu ?

LE COQ. Je devins Aspasia, courtisane de Milet.

MICYLLE. Que me dis-tu là ? Tu as aussi été femme, Pythagore ! Comment, maître Coq, il a donc été un temps où tu pondais ? Pythagore couchait avec Périoclès, en avait des enfants, poussait la navette, filait de la laine, et faisait le métier de courtisane ?

LE COQ. Il est vrai, Micylle, mais je ne suis pas le seul ; Tirésias et Cœnée le fils d'Elatos¹ ont été, avant moi, changés en femmes, et toutes tes railleries retombent aussi sur eux.

MICYLLE. Sous lequel des deux sexes as-tu goûté le plus de plaisirs ? Était-ce lorsque tu étais homme ou lorsque tu étais la maîtresse de Périclès ?

LE COQ. Sais-tu que Tirésias fut puni pour avoir répondu à une pareille question² ?

MICYLLE. Eh bien ! si tu ne veux pas me répondre, je m'en tiendrai à Euripide, qui dit qu'il aimerait mieux aller trois fois à la guerre, que d'accoucher une seule³.

LE COQ. Un jour, Micylle, tu pondras à ton tour : je te le

¹ Ce Cœnée fils d'Elatos était autrefois une fille dont Neptune devint amoureux. Un jour que ce Dieu la pressait vivement, elle lui promit de lui accorder ses vœux, s'il voulait lui jurer de lui accorder auparavant une demande. Neptune le jura, et Cœnée lui demanda de la changer en garçon. Le Dieu fut obligé d'accomplir son serment, et de renoncer à son amour. Cœnée, devenue garçon, fut très brave, et se distingua dans la guerre des Centaures, par l'un desquels cependant il fut tué. *Scholie grecque.*

² Voyez Ovide, *Métam.*, liv. 7, v. 324.

³ Euripide, tragédie de *Médée* v. 260.

prédis, et tu seras souvent femme, dans la révolution des siècles futurs.

MICYLLE. Tu ne t'étrangleras pas, maudit Coq ! crois-tu que tous les hommes soient aussi voluptueux que les habitants de Samos et de Milet ? On dit qu'étant Pythagore, tu étais beau, et que tu servais souvent d'Aspasie au tyran de Samos... Mais après avoir joué le rôle d'Aspasie, sous quel sexe as-tu reparu ?

LE COQ. Je suis devenu le philosophe cynique Cratès.

MICYLLE. Dieux ! quel changement, d'une courtisane en philosophe !

LE COQ. Après cela j'ai été roi, puis mendiant, ensuite satrape, peu après cheval, geai, grenouille, et mille autres choses semblables, qu'il serait trop long de te détailler. Enfin je suis devenu coq, et je l'ai été plusieurs fois, car j'aime cette condition. J'ai été au service des rois, des pauvres et des riches ; à présent je suis au tien, et je ris, lorsque je te vois t'ennuyer de la pauvreté, et admirer les riches. Tu ne connais pas les maux qui les assiègent : si tu savais de combien de soucis et d'inquiétudes ils sont la proie, tu rirais de toi-même, et de la fausse opinion qui te les fait regarder comme heureux.

MICYLLE. Cependant Pythagore, si toutefois tu veux que je t'appelle ainsi, car je crains de confondre tes noms...

LE COQ. Appelle-moi comme tu voudras, Euphorbe, Pythagore, Aspasie, Cratès, peu importe, je suis en même temps tout cela. Néanmoins, tu feras mieux de m'appeler Coq, puisque je le suis à présent ; d'ailleurs il ne faut pas mépriser un oiseau qui renferme en lui seul tant de graves personnages.

MICYLLE. Eh bien, mon Coq, puisque tu as passé par presque tous les genres de vie, et que tu as appris toutes choses, tu me diras quelle est la condition des riches, et quelle est celle des pauvres, afin que je puisse juger si tu as dit la vérité, en me déclarant plus heureux que les premiers.

LE COQ. D'abord, Micylle, considère que tu n'as rien à

redouter de la guerre. Si l'on dit que les ennemis font une irruption, rien ne t'alarme ; tu ne crains pas qu'ils ravagent les campagnes, détruisent les jardins, ou saccagent les vignes. Au premier son de la trompette, tu jettes un coup d'œil autour de toi, et tu te sauves où tu peux. Mais les riches, à ces nouvelles, sont remplis d'inquiétudes, et lorsque du haut des murailles, ils voient toutes leurs possessions ravagées par les ennemis, ils sont plongés dans la plus grande douleur. S'il faut contribuer pour les besoins de l'état, ce sont les riches seuls que l'on impose ; et s'il faut aller à la guerre, ce sont encore eux qui sont le plus exposés au danger, parcequ'ils combattent à la tête des troupes. Pour toi, couvert d'un simple bouclier d'osier, rien ne ralentit ta fuite si l'on est vaincu, et si l'on est vainqueur, tu es toujours prêt à figurer aux festins qui accompagnent la victoire.

Dans la paix, tu te rends à l'assemblée du peuple. Là, tu règnes sur les riches ; ils frissonnent et tremblent à ton aspect ; ils cherchent, par de fréquentes distributions, à capter tes bonnes grâces ; ils se donnent mille peines pour te procurer des bains, des jeux, des spectacles et autres divertissements : et toi, censeur rigoureux de leur conduite, à peine souvent daignes-tu t'entretenir avec eux. Lorsqu'il te plaît, tu les fais lapider et tu confisques leurs biens. Tu es en sûreté contre la calomnie ; tu ne crains point qu'un voleur, perçant la nuit le mur de ta maison, vienne t'enlever ton trésor ; tu n'as point l'embarras des affaires ; tu n'es point occupé à des calculs continuels, ni à faire rendre compte à des fripons d'économes ; mais le soir, lorsque tu as fini une paire de souliers, tu reçois sept oboles, le prix de ton travail, et tu vas au bain s'il te plaît, ou bien tu achètes, pour te régaler, un hareng, quelques légumes, des têtes d'ail ; tu chantes sans cesse, et tu vis comme un sage, grâce à cette excellente pauvreté.

Un pareil régime conserve ta santé, et fortifie ton corps ; tu t'endurcis contre le froid ; le travail, qui t'aiguise sans cesse, te rend un athlète redoutable aux maux qui terrassent

les autres hommes ; aucune maladie grave n'ose l'attaquer. Si, par hasard, une fièvre légère s'est emparée de toi, tu la supportes quelque temps ; mais bientôt tu te lèves et tu la chasses par la diète. Elle ne tarde pas à prendre la fuite, lorsqu'elle te voit te remplir d'eau froide, et envoyer loin de toi les visites des médecins.

Quels maux, au contraire, l'intempérance ne cause-t-elle pas aux riches ? la phthisie, l'hydropisie, la péripneumonie, tristes filles de ces splendides soupers, dans lesquels ils passent leurs jours.

Les riches, par leur ambition, ressemblent à Icare ; ils s'élèvent dans les airs, ils s'approchent du Soleil, et ne font pas réflexion que leurs ailes ne sont attachées qu'avec de la cire. Aussi souvent ils tombent avec fracas dans la mer, la tête la première. Ceux, au contraire, qui ne s'élèvent pas trop haut, comme Dédale, mais qui rasent les flots et y trempent quelquefois la cire de leurs ailes, ceux-là franchissent la mer en toute sûreté.

MICYLLE. Tu me parles là de gens tout à fait sensés.

LE COQ. Vois combien le naufrage des autres leur a attiré de honte. Vois Crésus vaincu, exposé aux railleries des Perses, monter sur le bûcher. Vois Denys le Tyran, chassé de Syracuse, contraint de montrer à lire aux enfants de Corinthe, et de changer son sceptre contre la verge d'un maître d'école.

MICYLLE. Mais dis-moi, mon Coq, lorsque tu étais roi (car tu m'as dit que tu avais régné), comment as-tu trouvé cette condition ? Tu devais être heureux, puisque tu possédais le premier de tous les biens.

LE COQ. Ah ! Micylle, ne m'en rappelle pas le souvenir ; c'est l'état où j'ai été le plus à plaindre. Il est vrai que j'avais l'apparence du bonheur, mais au dedans j'étais rongé de mille chagrins cuisants.

MICYLLE. Et quels étaient donc ces chagrins ? Ce que tu dis là ne me paraît pas croyable.

LE COQ. Mon royaume était vaste et fertile ; la beauté de ses villes et le nombre de leurs habitants attiraient l'admi

ration de tous les étrangers. Il était arrosé par des fleuves navigables, et la mer lui fournissait des ports favorables au commerce. J'avais de nombreuses armées de terre et de mer, une garde considérable, des richesses immenses. Mon palais était rempli de vases d'or; enfin j'étais décoré de toute la pompe royale. Si je sortais, le peuple se précipitait en foule sur mes pas. En me voyant, mes sujets croyaient voir un Dieu; les uns se prosternaient à mon passage; d'autres, pour mieux satisfaire leur curiosité, montaient jusque sur les toits. On s'estimait heureux si l'on avait pu contempler mon char, mon vêtement royal, mon diadème et tout mon cortège. Mais moi, qui connaissais les inquiétudes dont j'étais la victime, je leur pardonnais aisément leur ignorance et leur curiosité. J'avais pitié de moi-même, et je me comparais à ces statues colossales, ouvrages de Phidias, de Miron, ou des Praxitèle. Elles représentent au dehors Jupiter ou Neptune; elles paraissent d'or ou d'ivoire; elles ont à la main un foudre ou un trident; mais si, baissant la tête, vous regardez dessous, vous verrez leur cavité remplie de barres de fer et de clous; des pièces de bois les traversent; elles sont enduites de poix et cachent mille difformités, sans parler des araignées et des souris qui y font leur séjour. Voilà, Micylle, quelle est la royauté.

MICYLLE. Tu ne m'as pas encore dit quelle était cette difformité secrète de la condition des rois, ni quels sont ces clous et ces barres de fer. Je vois bien que posséder un grand empire, être trainé sur un char magnifique, recevoir les hommages et les adorations des peuples, peut avoir quelque ressemblance avec la statue colossale; c'est en effet quelque chose de divin. Explique-moi donc à présent ce que signifient les ordures qui se trouvent dans l'intérieur du colosse.

LE COQ. Que te dirai-je, Micylle, des craintes, des terreurs, des soupçons qui accompagnent les rois, de la haine et des complots de ceux qui les environnent? les monarques ne goûtent qu'un sommeil rare et interrompu, des rêves épouvantables portent l'effroi dans leurs sens. Toujours inquiets, ils ne lisent dans l'avenir que des événements funestes. Des

occupations continuelles les enchaînent; les négociations, l'administration de la justice, les expéditions militaires, les traités, les conseils, jamais un sommeil agréable n'appesantit leurs paupières. C'est pour eux une nécessité de veiller sans cesse sur la conduite des autres, et d'avoir mille affaires sur les bras. Le fils d'Atrée¹ ne peut goûter les douceurs du repos, mille soins le tourmentent, tandis que les Grecs jouissent d'un sommeil paisible. Ce roi de Lydie² n'est point heureux, parceque son fils est muet. Le roi de Perse³ ne voit qu'avec inquiétude Cléarque rassembler des troupes pour Cyrus. Un autre est alarmé de voir Dion s'entretenir en secret avec les Syracusains. Alexandre ne peut supporter les louanges que l'on donne à Parménion. Perdicas craint Ptolémée, et Ptolémée Séleucus.

L'amour remplit le cœur d'un autre de chagrins. Son amant ne l'accueille qu'avec répugnance; sa maîtresse lui est infidèle. Que faire, si l'on apprend que des sujets se sont révoltés, si l'on voit deux ou trois gardes se parler à l'oreille d'une manière mystérieuse? Le comble du malheur est qu'il faut souvent soupçonner ses meilleurs amis, et n'en attendre jamais rien que d'affreux. L'un est mort empoisonné par son fils, un autre a péri par les mains de son amant, et il en est peut-être plus d'un qui a vu trancher ses jours de cette manière.

MICYLLE. Que me dis-tu là, mon Coq? Fi donc! tout cela est horrible. Ah! j'aime bien mieux, courbé sur mon ouvrage, tailler un morceau de cuir, que de boire, dans une coupe d'or, l'aconit préparé par les mains d'un perfide ami. Je risque tout au plus de me couper un peu les doigts, si mon tranchet vient à me tourner dans la main; mais ceux dont tu me parles se donnent des festins mortels. Lorsqu'ils tombent, ils ressemblent à ces comédiens que l'on voit re-

¹ Allusion au début du dixième livre de l'*Illiade*.

² Crésus.

³ Artaxerxès. Il désigne ici la révolte de Cyrus le jeune contre son frère, et l'expédition des dix mille Grecs, dont Cléarque était le chef.

présenter Cécrops, Sisyphe ou Télèphe; ils portent un diadème, une épée à poignée d'ivoire, leur chevelure flotte sur un habit couvert d'or; mais si, poussés par quelqu'un, ils viennent à tomber, ce qui arrive assez souvent, alors ils donnent à rire aux spectateurs. Le masque et le diadème du comédien se brisent, son véritable visage s'ensanglante, ses habits déchirés laissent voir les haillons dont il est vêtu, et ses jambes dépouillées de leur cothurne montrent qu'il avait le pied trop petit pour une si grande chaussure.

Tu vois, mon Coq, qu'à ton exemple je fais aussi des comparaisons. Mais après avoir été roi, comment as-tu trouvé la condition de cheval, de poisson, de chien, ou de grenouille?

LE COQ. Tu me fais là une question qui exigerait une longue réponse; d'ailleurs ce n'est pas ici le moment de te la faire; qu'il te suffise de savoir que de toutes les conditions que j'ai éprouvées, aucune ne m'a paru plus rude à supporter que celle de l'homme. Il ne sait pas assez se renfermer dans les bornes de la nature. En effet, a-t-on jamais vu un cheval devenir usurier, une grenouille calomniatrice, un geai faire le philosophe, un moucheron le cuisinier, ou un coq jouer le personnage d'un giton? Aucun des emplois ridicules que vous exercez ne se trouve parmi les bêtes.

MICYLLE. Ce que tu dis, mon Coq, est très vrai. Cependant je ne rougirai point de t'avouer ce que j'éprouve. Je ne puis me défaire de ce désir d'être riche, que j'ai sucé avec le lait. Ce songe qui m'a fait voir tant d'or est toujours présent à mes yeux; et ce coquin de Simon, nageant dans toutes sortes de biens et de plaisirs, est pour moi un violent sujet de jalousie.

LE COQ. Je t'en guérirai bientôt, Micylle, et puisqu'il est encore nuit, lève-toi et me suis, je vais te conduire chez ce Simon, et chez tous les riches où tu voudras entrer. Tu verras quel est leur sort.

MICYLLE. Comment feras-tu? Toutes les portes sont fermées: veux-tu que je perce le mur de leurs maisons?

LE COQ. Point du tout. Mais Mercure, à qui je suis con-

sacré, a donné à la plume recourbée que je porte à la queue une propriété particulière.

MICYLLE. Tu as deux plumes faites ainsi.

LE COQ. C'est la droite; celui à qui je la laisse arracher, peut ouvrir toutes les portes, entrer dans l'intérieur des maisons, y voir ce qui s'y passe, et n'être point lui-même aperçu.

MICYLLE. Ah! je ne savais pas, mon Coq, que tu fusses aussi un enchanteur. Mais si tu me donnes une fois cette plume précieuse, tu verras bientôt toutes les richesses de Simon transportées chez moi.

LE COQ. Cela ne serait pas juste, Micylle, et Mercure m'a ordonné de découvrir par mon cri celui qui voudrait abuser de la puissance de ma plume.

MICYLLE. Ce que tu dis là n'est pas croyable. Quoi! Mercure, qui lui-même est un voleur, serait jaloux des autres? Quoi qu'il en soit, allons toujours, je m'abstiendrai, si je puis, de toucher à l'or de Simon.

LE COQ. Arrache d'abord la plume. Comment! je crois que tu me les arraches toutes deux.

MICYLLE. C'est afin d'être plus sûr de mon fait, et puis ta queue n'en paraîtra pas si difforme.

LE COQ. Soit. Irons-nous d'abord chez Simon, ou chez quelque autre riche?

MICYLLE. Non, non! ce sera chez Simon, qui, depuis qu'il est riche, veut avoir quatre syllabes à son nom, au lieu de deux. Mais nous voici déjà devant sa porte, que faut-il faire à présent?

LE COQ. Introduis la plume dans la serrure.

MICYLLE. Que vois-je! la porte s'est ouverte comme avec la clef.

LE COQ. Entre le premier. Vois-tu Simon, se privant du sommeil pour compter son argent?

MICYLLE. Oui, je l'aperçois auprès d'une lampe obscure et altérée. Comme il est pâle! je ne sais d'où cela peut lui venir, il faut que ce soient les soucis et les inquiétudes qui l'aient

ainsi rendu maigre, car je n'ai pas entendu dire qu'il fût malade.

LE COQ. Écoute-le parler, tu sauras bientôt quelle est la cause de sa pâleur.

SIMON. Oui, ces soixante-dix talents seront bien plus en sûreté si je les cache sous mon lit; personne ne s'en doutera. Quant aux seize autres, il faut que Sosyle, mon palefrenier, m'ait vu les enfourer dans l'écurie; car, depuis quelque temps, il néglige furieusement mes chevaux, et devient bien paresseux. Mais il en a sûrement déjà volé beaucoup : avec quoi mon cuisinier lui aurait-il acheté hier de quoi se régaler? On m'a dit qu'il avait fait présent à sa femme d'un bijou de cinq drachmes. Oh! malheureux que je suis! ces coquins-là me ruinent..... Mais, ma vaisselle n'est point en sûreté; j'en ai tant, que l'on pourrait bien être tenté de percer la muraille pour me la voler. Tout le monde est jaloux de moi et me dresse des embûches, surtout mon voisin Micylle.

MICYLLE. Oui, je te ressemble, n'est-ce pas, et j'emporte les plats sous mon aisselle?

LE COQ. Tais-toi, Micylle, ne va pas faire connaître que nous sommes là à l'écouter.

SIMON. Il vaut donc mieux ne me point coucher, et rester moi-même en sentinelle. Je ferai bien de faire un tour dans la maison. Qui va là? Je te vois, scélérat... Par Jupiter! ce n'est qu'une colonne. Tout va bien. Cachons notre argent, demain nous le recomptérons pour voir s'il n'y manque rien. On m'a frappé. On m'assiège, on en veut à mon bien : vite, mon épée. Si je prends quelqu'un...! Serrons promptement notre argent.

LE COQ. Tu vois, Micylle, quelle est la vie de Simon. Allons-nous-en chez quelque autre; la nuit ne va pas tarder à finir.

MICYLLE. Ah! le malheureux, quelle vie il mène! puissent mes ennemis être riches à ce prix! Cependant, auparavant de m'en aller, je veux le frapper sur la joue.

SIMON. Quelqu'un m'a frappé. Au voleur.... Malheureux ! on m'assassine.

MICYLLE. Pleure , misérable , passe les nuits à veiller , sèche sur ton or , et deviens aussi jaune que lui. Si tu veux , mon Coq , nous irons chez Gniphon ; il demeure ici près... La porte s'est ouverte d'elle-même.

LE COQ. Le vois-tu , éveillé par l'avarice , s'occuper à calculer ses usures sur ses doigts desséchés ? Eh bien ! dans peu , il faudra qu'il abandonne ses richesses pour devenir chauve-souris ou moucheron.

MICYLLE. Cet insensé me paraît encore plus malheureux qu'une chauve - souris ou qu'un insecte. Allons chez un autre.

LE COQ. Allons chez ton Eucrates. La porte est ouverte , et tu peux entrer.

MICYLLE, *regardant les meubles somptueux d'Eucrates.* Hélas ! il n'y a qu'un moment que tout ceci m'appartenait.

LE COQ. Quoi ! tu penses toujours à ton rêve ! Tiens , vois cet Eucrates , un vieillard , couché avec son esclave.

MICYLLE. Par Jupiter ! quelle infamie ! quelle passion contre nature ! Mais voici dans une autre chambre sa femme qui se livre à son cuisinier !

LE COQ. Eh bien , Micylle , voudrais-tu à présent être l'héritier d'Eucrates , et posséder ses trésors ?

MICYLLE. Les Dieux m'en préservent , mon Coq ! périssons plutôt de faim et de misère avant que cela m'arrive. Adieu l'or , adieu les festins , j'aime mieux ne posséder que quatre oboles , que de devenir ainsi la proie de mes esclaves.

LE COQ. Déjà le crépuscule commence , le jour s'approche ; retournons à la maison , tu verras le reste une autre fois.

ICAROMÉNIPPE ,

OU

LE VOYAGEUR AÉRIEN.

MÉNIPPE ET SON AMI.

MÉNIPPE. Oui, j'ai bien parcouru trois mille stades ¹, depuis la terre jusqu'à la lune, où j'ai fait ma première station; de là jusqu'au soleil, il y a bien à monter cinq cents parasanges ²; et du soleil jusqu'au ciel même, et à la citadelle escarpée de Jupiter, il peut y avoir une forte journée d'aigle.

L'AMI. De grace, Ménippe, que veut dire ce calcul astronomique? Qu'est-ce que tu mesures là, tout bas? Il y a déjà du temps que je te suis, et je t'entends parler de lune, de soleil, et préférer en outre les mots étrangers de stations ³ et de parasanges.

MÉNIPPE. Ne sois pas étonné, mon cher, si je te parais m'occuper d'objets élevés et célestes; je calculais, en moi-même, le chemin que j'ai fait dans mon dernier voyage.

L'AMI. Apparemment qu'à l'exemple des Phéniciens, tu jugeais de ta route par le cours des astres?

MÉNIPPE. Point du tout. C'est dans les astres même que j'ai voyagé.

¹ Mesure grecque, composée de cent vingt-cinq pas géométriques.

² Mesure de Perse, de trente stades de chemin.

³ Stations ou relais comme il y en avait de distance en distance sur les routes de Perse.

L'AMI. Par Hercule ! tu as fait là un songe bien long, si tu as dormi sans t'en apercevoir pendant tant de chemin.

MÉNIPPE. Tu crois que je te fais ici le récit d'un songe. Eh bien, j'arrive tout récemment du palais de Jupiter.

L'AMI. Que dis-tu ? Ménippe descendu du ciel, et de la demeure de Jupiter, revient aujourd'hui dans la Grèce ?

MÉNIPPE. Rien n'est plus vrai. Tu me vois arrivant, en ce jour, des régions célestes, où j'ai vu et entendu des choses admirables ; et si tu refuses de me croire, j'en serai ravi, car j'aurai joui d'un bonheur incroyable.

L'AMI. Et comment oserais-je, divin et céleste Ménippe, faible et terrestre mortel que je suis, refuser de croire un homme qui voit les nuages sous ses pieds, et qui, pour parler comme Homère, *est un des habitants des cieux* ? Cependant je te prie de me dire par quel moyen tu as pu t'élever dans les airs. Où as-tu pu trouver une échelle assez haute ?... car , à en juger par ta figure, tu ne ressembles pas assez au jeune berger de Phrygie, pour que je puisse imaginer que tu as été aussi enlevé par un aigle, et destiné à servir d'échanson à la table des Dieux.

MÉNIPPE. Tu te moques de moi, je le vois bien, et ne suis pas surpris qu'un récit aussi extraordinaire te paraisse tout semblable à une fable. Mais sache que, pour m'élever dans les cieux, je n'ai point eu besoin d'échelle, ni d'être le mignon d'un aigle. J'ai volé de mes propres ailes.

L'AMI. Voilà qui surpasse tout ce qu'a fait Dédale, et j'ignorais encore que tu eusses été métamorphosé en milan ou en geai.

MÉNIPPE. Courage, mon ami. Tu n'es pas éloigné de deviner. En effet, à l'exemple de Dédale, je me suis aussi fabriqué des ailes.

L'AMI. Comment ! et tu n'as pas craint, pour prix de ta témérité, de tomber dans quelque mer, à laquelle, comme Icare, tu aurais donné ton nom ?

MÉNIPPE. Non, sans doute ; Icare attacha les plumes de ses ailes avec de la cire, qui se fondit bientôt à l'aspect du

soleil ; les plumes se détachèrent, et Icare dut nécessairement tomber : tandis que la cire n'entra point dans la composition de mes ailes.

L'AMI. Explique-toi. Peu s'en faut que tu ne me persuades insensiblement de la vérité de ton histoire.

MÉNIPPE. Voici comment la chose est arrivée. J'avais pris un aigle et un vautour de la plus forte espèce ; je leur coupai les ailes, et... Mais si tu avais le loisir de m'entendre, il vaudrait mieux que je te racontasse ce qui a donné lieu à cette belle invention.

L'AMI. Très volontiers. J'attends la bouche béante. Par le Dieu de l'amitié, arrivons donc vite à ton récit, et neme laisse pas ainsi suspendu à tes paroles.

MÉNIPPE. Ecoute-moi donc, car je sais qu'il n'est point civil de laisser son ami la bouche béante, surtout lorsqu'il est, comme tu dis, suspendu par les oreilles.

Dès que j'eus commencé à réfléchir sur la vie humaine, je trouvai bientôt que les choses d'ici-bas étaient peu stables, ridicules et viles. Je veux dire les richesses, les dignités, la puissance ; et, plein de mépris pour ces objets, dont je regardais la recherche comme un obstacle à l'étude de ceux qui sont vraiment dignes de nos empressements, j'essayai de lever les yeux et de contempler cet univers. Mais je tombai dans un grand embarras, quand, pour la première fois, je considérai ce que les philosophes appellent le *Monde*. Je ne pouvais comprendre comment il avait été formé, ni quel en avait été l'ouvrier, s'il avait eu un commencement, et s'il devait avoir une fin. En examinant ses différentes parties, mon incertitude redoublait encore ; et lorsque je voyais la disposition des étoiles, dont le ciel est parsemé, et le soleil lui-même, je desirais vivement en connaître la nature et la cause. Les révolutions de la lune me paraissaient encore plus singulières, et tout à fait étranges : je regardais la variété de ses phases comme tenant à une cause inexplicable. Je pouvais encore moins comprendre la rapidité des éclairs, les éclats du tonnerre, et ces torrents de pluie, de grêle et

de neige, qui tombent avec tant de violence; enfin, il m'était impossible de former là-dessus quelque conjecture satisfaisante.

Dans la perplexité où se trouvait alors mon esprit, je pensai que c'était des philosophes que je pouvais apprendre tous ces phénomènes. J'imaginai qu'il leur serait facile de m'en expliquer les véritables causes; en conséquence, je choisis ceux qu'une physionomie austère, un visage pâle, garni d'une barbe large et touffue, me portaient à croire les plus habiles. En effet, ils me paraissaient sublimes dans leurs discours, et parfaitement instruits des merveilles célestes. Je me remis donc entre leurs mains, moyennant une grosse somme d'argent, dont je payai partie sur-le-champ, et promis l'autre quand ils m'auraient fait parvenir au faite de la philosophie. Je demandais qu'ils m'apprirent à dissenter avec facilité sur les phénomènes du ciel, qu'ils me fissent connaître l'ordre et l'arrangement de l'univers. Mais bien loin de dissiper mon ancienne ignorance, ils me jetèrent dans une incertitude encore plus grande, en ne m'entretenant que de *principes*, de *finis*, d'*atomes*, de *vide*, de *matière*, d'*idées*, et de mille autres termes barbares, dont ils m'étourdissaient tous les jours. Mais le plus embarrassant pour moi était que la doctrine de l'un ne s'accordait nullement avec celle de l'autre, et que leurs opinions se combattaient et étaient diamétralement opposées; tous voulaient cependant me persuader, et chacun d'eux s'efforçait de m'attirer à son sentiment particulier.

L'AMI. Ce que tu me dis est bien étrange! Comment des gens qui se piquent de sagesse peuvent-ils disputer sur des vérités constantes, et ne pas avoir, sur les mêmes objets, la même façon de penser?

MÉNIPPE. Oh! tu rirais bien, mon ami, si tu connaissais l'orgueil et les mensonges dont leurs discours sont pleins. En effet, ces gens-là ont toujours marché sur la terre; ils ne sont point d'une nature supérieure à celle des autres hommes, leur vue n'est pas plus perçante que celle de leurs

voisins. La plupart même ont la vue affaiblie, soit par la vieillesse, soit par le manque d'exercice, et cependant ils assurent qu'ils voient distinctement les extrémités des cieux ; ils mesurent le soleil, marchent dans les espaces qui sont au-dessus de la lune ; et, comme s'ils étaient tombés tout récemment des étoiles, ils en décrivent la forme et la grandeur. Souvent ils ignorent combien il y a de stades de Mégare à Athènes, et néanmoins ils osent dire quelle est la distance de la lune au soleil, combien ces astres ont de coudées dans leur circonférence, quelle est la hauteur de l'espace occupé par l'air, quelle est la profondeur de la mer. Ils mesurent la terre, tracent des cercles, figurent des triangles sur des carrés, décrivent différents orbites, et soumettent le ciel même à leurs hardis calculs. Mais une preuve de leur ignorance et de leur orgueil, c'est qu'au lieu de ne parler que par conjectures sur ces objets, dont on ne peut avoir de connaissances certaines, ils soutiennent leurs sentiments avec la dernière opiniâtreté, sans permettre à nul autre de faire prévaloir le sien. Ils assurent (et peu s'en faut que ce ne soit avec serment), que le soleil est une boule de fer rouge, que la lune est habitée, que les étoiles s'abreuvent des vapeurs que le soleil attire de la mer, comme avec une corde à puits, et qu'il leur distribue à boire tour à tour. Du reste, il est aisé de voir combien ils diffèrent dans leurs opinions, et je te prie de remarquer si la doctrine de l'un ressemble à celle d'un autre, ou plutôt si elle ne lui est pas absolument opposée. D'abord ils ne s'accordent point entre eux sur l'origine du monde. Les uns veulent qu'il soit incréé et incorruptible ; d'autres osent parler de celui qui en a été l'ouvrier ; ils expliquent la manière dont il s'y est pris pour le composer. Mais ceux qui m'étonnaient le plus étaient ceux qui parlaient d'un certain Dieu, fabricant de toutes choses, et ne pouvaient me dire, ni de quel lieu il était venu, ni en quel endroit il était, lorsqu'il travaillait à la formation de tous les êtres ; car tu sens bien qu'avant l'existence de l'univers, on ne peut imaginer ni temps ni lieu.

L'AMI. Pour cela, voilà des hommes bien hardis et bien impudents !

MÉNIPPE. Et que serait-ce donc, mon cher, si tu avais entendu tout ce qu'ils débitent sur les *idées*, ou sur les choses *incorporelles*, et leurs savantes dissertations sur le *fini* et l'*infini* ? car souvent il s'élève, sur ces matières, de fortes disputes entre ceux qui croient que l'univers ne périra jamais, et ceux qui assignent un terme à son existence. Bien plus, quelques uns prétendent prouver qu'il y a une infinité de mondes ¹, et condamnent absolument ceux qui enseignent qu'il n'y en a qu'un. Un autre, sans doute ennemi de la paix, pense que la guerre est la mère de toute chose ². Quant à leurs sentiments sur les Dieux, que te dirai-je ? Les uns veulent que la divinité soit un nombre ³ ; il y en a qui jurent par le chien, l'oie, ou le platane ⁴ ; ceux-ci, chassant tous les autres Dieux, donnent à un seul l'empire de l'univers. En les entendant, je fus fâché d'apprendre combien était grande la disette des Dieux. Mais quelques uns, d'un caractère plus libéral, assurent qu'il y en a plusieurs. Ils les divisent en plusieurs classes, appellent l'un le premier Dieu, donnent à d'autres le second et le troisième rang de la divinité. Quelques uns croient encore que la nature divine est incorporelle, et n'a ni sens ni figure ; d'autres ne la conçoivent qu'avec un corps. Tous ne pensent pas également que les Dieux se mêlent de nos affaires. Il en est qui, les délivrant de tous soins pénibles, à peu près comme nous avons coutume de dispenser les vieillards des charges publiques, les font presque ressembler aux gardes que l'on introduit dans les pièces de théâtre. D'autres enfin, surpassant toutes ces opinions, pensent qu'il n'y a jamais eu de Dieux, et laissent le monde se gouverner sans conducteur et sans maître.

¹ Il taille ici Démocrite.

² Doctrine physique d'Empédocle. Cette guerre est le choc et la combinaison des éléments.

³ Pythagore.

⁴ Socrate.

En écoutant ces discours, je ne me sentais pas la force de refuser ma confiance à des hommes dont la voix était si bruyante, et la barbe si respectable; d'un autre côté, je ne savais comment faire pour ne rien trouver de répréhensible et de contradictoire dans leurs enseignements. Souvent même je m'efforçais de croire à quelques uns; mais bientôt, comme le dit Homère¹ :

Un autre desir me retenait.

Enfin, ne sachant plus à qui m'adresser, je désespérai de trouver sur la terre la vérité que j'y cherchais. Je crus en conséquence qu'il ne me restait plus d'autre ressource, pour mettre fin à mon incertitude, que de trouver le moyen de m'attacher des ailes, à l'aide desquelles je pusse m'élever dans les cieux. Le desir que j'en avais me fit espérer que la chose ne serait pas impossible. Esope, dans ses fables, ne nous fait-il pas voir des aigles, des escargots, des chameaux même, pour lesquels la route du ciel a été praticable? Mais comme il me paraissait de toute impossibilité qu'il me poussât jamais des ailes, je crus qu'en m'accommodant celles d'un aigle ou d'un vautour, les seules proportionnées à la taille d'un homme, je pourrais peut-être réussir dans mon entreprise. Ayant donc pris deux de ces oiseaux, je coupai soigneusement l'aile droite de l'aigle, et la gauche du vautour, je les attachai à mes épaules avec de fortes courroies, puis ajoutant à leurs extrémités de quoi pouvoir les tenir avec les mains, je m'essayai à voler. D'abord je ne faisais que sauter en m'aidant de mes mains, et, comme les oies, je volais terre à terre, et marchais sur la pointe des pieds, en étendant les ailes; mais voyant que la chose me réussissait, j'osai tenter une épreuve plus hardie, et montant sur la citadelle, je me précipitai en bas, et volai jusque sur le théâtre. Comme j'avais fait ce trajet sans danger, je résolus

¹ *Odyssée*, liv. 1, v. 302.

d'élever mon vol dans une plus haute région. Je m'élançai du Parnèthe ¹, et de l'Hymète, et planai jusqu'au mont Géranéé ², de là jusqu'à la citadelle de Corinthe ³, puis par delà la montagne de Pholoë ⁴ et l'Erymanthe, jusques à Taygète ⁵. L'exercice augmenta ma hardiesse, et je parvins à m'élever dans les plus hautes régions de l'air. Dès lors je résolus de ne plus mesurer mon vol sur celui des petits oiseaux. Je montai sur l'Olympe; et, après avoir fait une provision de vivres, la plus légère qu'il me fut possible, je dirigeai mon vol droit vers les cieux. La grande élévation me troubla d'abord la vue, mais ensuite je m'y accoutumai à merveille. Lorsque je fus arrivé dans la région de la lune, je laissai beaucoup de nuages derrière moi, et comme je sentais de la fatigue, surtout dans l'aile gauche, qui était celle du vautour, je m'approchai de la lune, et m'assis dans cet astre, pour prendre un peu de repos. De là, jetant les yeux sur la terre, tel que le Jupiter d'Homère ⁶, je promenais mes regards tantôt sur la Thrace qui nourrit des chevaux, tantôt sur la Mysie; peu après, je considérais à mon gré la Grèce, la Perse, l'Inde, et cette vue me remplissait d'un plaisir indicible.

L'AMI. Tu me diras du moins, Ménippe, quelle en était la cause, afin que je n'ignore aucune circonstance de ton voyage, et que je sache même tout ce que tu as pu observer de curieux pendant ta route. Je m'attends à entendre bien des choses nouvelles sur la forme dont la terre et les objets qu'elle contient, se sont offerts à tes yeux.

¹ Chaîne de montagnes qui sert de limites à l'Attique et à la Béotie.

² Montagne à l'entrée de l'isthme de Corinthe. Son nom signifie montagne des Grues.

³ La citadelle appelée Acrocorinthus était située sur une montagne escarpée près de Corinthe.

⁴ Montagne d'Arcadie. L'Erymanthe est un fleuve de la même contrée.

⁵ Taygète, montagne située au fond du Péloponèse, qui sert de limites à la Messénie et à la Laconie.

⁶ *Iliade*, liv. 15.

MÉNIPPE. Tu as raison, mon ami ; et pour bien me comprendre , transporte-toi en idée dans la lune , voyage avec moi par le moyen de mon récit , et considère la disposition des choses qui sont sur la terre. D'abord , imagine-toi voir une terre extrêmement petite , mais beaucoup plus petite que la lune ; en sorte qu'ayant tout à coup penché la tête , je fus fort embarrassé pour découvrir la place qu'occupaient nos énormes montagnes , et cette mer qui nous paraît immense ; si je n'eusse aperçu le colosse des Rhodiens , et la tour bâtie sur le Phare ¹ , je crois que la terre eût totalement échappé à mes regards. Mais la hauteur de ces deux monuments , qui s'élèvent jusqu'aux nues , et l'éclat dont les feux du soleil faisaient briller l'Océan dans son calme , me firent connaître que ce que je voyais était la demeure des mortels. Lorsqu'une fois j'eus attentivement fixé les yeux sur elle , je découvris bientôt tout le tableau de la vie humaine. Je ne distinguais pas seulement les nations et les villes , les hommes mêmes ne se dérobaient point à ma vue. Les uns naviguaient , d'autres faisaient la guerre , ceux-ci labouraient , ceux-là plaidaient. Les femmes , les animaux , et tous les êtres que nourrit le sein fécond de la terre , parurent alors à mes yeux.

L'AMI. Tu me dis là des choses incroyables et contradictoires. Tout à l'heure tu cherchais où était la terre ; son éloignement la réduisait , disais-tu , à une petitesse extrême , et si le Colosse ne te l'eût fait reconnaître , peut-être tes yeux se seraient-ils mépris sur ce qu'ils voyaient ; comment se peut-il à présent que , devenus tout à coup plus perçants que ceux de Lyncée , ils distinguent si facilement tous les objets , les hommes , les animaux , et peu s'en faut les nids de moucherons ?

MÉNIPPE. Tu me rappelles fort à propos une circonstance

¹ Cette tour , bâtie à Alexandrie , était carrée , et avait un stade de largeur de chaque côté. Elle servait à allumer des fanaux pour avertir les navigateurs d'éviter les rochers qui l'avoisinaient.

que j'aurais dû te dire auparavant, et que j'ai oubliée, je ne sais pourquoi. La voici : lorsque j'eus reconnu que c'était la terre que je voyais, mais qu'il m'était impossible d'y rien observer, à cause de sa distance prodigieuse, qui permettait à peine à ma vue d'y atteindre, cela me fit un violent chagrin, et me jeta dans un embarras extrême. Déjà je commençais à m'affliger, et peu s'en fallait que je ne pleurasse, lorsque le philosophe Empédocle ! noir comme un charbonnier, couvert de fumée, et sentant encore la grillade, se présenta derrière moi. En le voyant, je l'avouerai, je fus saisi de frayeur, et je le pris pour quelque génie habitant de la lune. Mais lui, pour me rassurer, me parla en ces termes : Ne crains rien, Ménippe, je ne suis point un Dieu : pourquoi me compares-tu aux immortels ? Tu vois le physicien Empédocle qui se précipita dans les gouffres de l'Etna : une éruption violente m'a porté jusque dans ces lieux. J'habite à présent la lune, je marche dans les airs, et me nourris de rosée. Je viens à toi pour te délivrer de l'inquiétude qui te tourmente, car je pense que ton chagrin n'est causé que par l'impossibilité où tu te trouves de voir ce qui se passe sur la terre. — Ah ! généreux Empédocle, m'écriai-je, quel service important vous me rendez ! Je n'oublierai point, lorsque je serai de retour en Grèce, de vous sacrifier dans ma cheminée ¹, et de vous invoquer aux Néoménies ², en ouvrant trois fois la bouche du côté de la lune. — Je te jure par Endymion, me répondit-il, que je ne suis point venu ici, attiré par l'espoir d'aucune récompense, mais j'ai été sensiblement touché de la peine où tu m'as paru plongé. Sais-tu bien, ajouta-t-il, ce qu'il faut que tu fasses pour te rendre la vue

¹ Parodie d'un vers d'Homère, *Odys.éc.*, liv. 16, v. 198.

² Parce qu'Empédocle était mort par le feu, en se précipitant dans le cratère de l'Etna.

³ Le premier jour du mois s'appelait Néoménie, c'est-à-dire nouvelle lune. Les Grecs avaient coutume en ce jour de brûler de l'encens devant les statues de leurs Dieux. *Le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 96 des Guêpes.*

perçante? — Non vraiment, lui dis-je, à moins que tu ne dissipes toi-même l'obscurité qui me couvre les yeux ; car il me semble, en ce moment, qu'ils sont fermés par la chassie. — Tu n'auras certainement pas besoin de moi ; tu as apporté de terre avec toi de quoi te procurer la meilleure vue possible. — Et qu'est-ce que c'est ? Je l'ignore. — N'as-tu pas attaché à ton épaule droite l'aile d'un aigle ? — Oui, mais qu'ont de commun l'aile de cet oiseau et mes yeux ? — L'aigle est de tous les oiseaux celui dont l'œil est le plus perçant ; c'est le seul qui ose regarder fixement le soleil, et c'est pour cela qu'il passe pour leur roi. On le reconnaît pour un véritable aigle, s'il peut, sans baisser la paupière, soutenir l'éclat des rayons du soleil. — On le dit, repris-je, et déjà je me repens de ne m'être pas arraché les yeux, avant de monter ici, pour mettre à leur place ceux d'un aigle. Je suis venu ici sans avoir pris toutes mes précautions, et sans m'être muni de l'attirail de ce roi des oiseaux. Je ressemble assez bien à ces bâtards ou à ces enfants déshérités, qui n'ont que de vaines prétentions. — Eh bien, il ne tient qu'à toi de donner à l'un de tes yeux la perspicacité de ceux d'un basilic. Si tu veux te lever un instant, contenir en repos l'aile de vautour, agiter seulement l'autre d'une manière proportionnée à sa grandeur, ton œil droit deviendra perçant. Quant à l'autre, tu ne pourrais en diminuer la faiblesse, parcequ'il appartient à un oiseau inférieur. — C'en est assez, lui répondis-je, et quoiqu'il n'y ait que mon œil droit qui puisse acquérir la vue d'un aigle, je n'en verrai pas plus mal, car il me semble que j'ai vu plusieurs fois les charpentiers, pour mieux ajuster les pièces de bois au niveau, ne se servir que d'un œil. En disant cela, je fis ce qu'Empédocle m'avait recommandé, et lui-même, s'éloignant de moi peu à peu, s'évanouit insensiblement en fumée.

A peine avais-je battu de l'aile, qu'une grande lumière brilla autour de moi ; tous les objets qui jusque-là m'avaient été cachés se montrèrent à ma vue. Je baissai la tête du côté de la terre, et je distinguai clairement les villes, les

hommes et leurs actions. Non seulement je voyais celles qu'ils faisaient en plein air, mais aussi tout ce qu'ils pratiquaient dans l'intérieur des maisons, où ils se croyaient bien cachés. Je vis Ptolémée couché avec sa sœur¹ ; le fils de Lysimaque dressait des embûches à son père² ; Antiochus, fils de Séleucus, faisait un signe de tête à Stratonice³, sa belle-mère. Alexandre le Thessalien⁴ était mis à mort par sa femme ; Antigone déshonorait, par un adultère, la femme de son fils ; le fils d'Attale lui versait du poison ; d'un autre côté, Arsace poignardait sa maîtresse, et l'eunuque Arbacès tirait son épée contre Arsace ; le Mède Spatinus avait la tête rompue par une coupe d'or, et ses satellites le traînaient par les pieds hors la salle du festin. Pareilles scènes se passaient en Libye, chez les Scythes et chez les Thraces. Dans les palais des rois, ce n'était qu'adultères, meurtres, embûches, brigandages, parjures, craintes et trahisons. Voilà le spectacle qu'offrait la conduite des rois ; mais celle des particuliers était bien plus risible ; car en les considérant à leur tour, je vis l'épicurien Hermodore qui se parjurait pour mille dragmes ; Agatocles le Stoïcien, qui plaidait contre un de ses disciples pour le salaire de ses leçons ; l'orateur Clinias, qui dérobaient une coupe du temple d'Esculape, et le cynique Hérophile qui dormait dans un lieu de débauche. Que te dirai-je des autres ? Ceux-ci perçaient le mur de leur voisin ; ceux-là plaidaient ; quelques uns prêtaient à usure ; d'autres exerçaient des friponneries. En un mot, c'était un spectacle infiniment varié, dont tous les peuples étaient les acteurs.

¹ Ptolémée Philadelphie épousa Stratonice sa propre sœur, dont il était amoureux. *Scholie grecque.*

² Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, fit mourir Agathocle son fils, accusé d'avoir voulu l'assassiner. *Scholie grecque.*

³ Voyez l'histoire des amours d'Antiochus et de Stratonice, dans le traité de la déesse de Syrie.

⁴ Alexandre de Phérez, tué par sa femme Thébé. On trouve un récit assez circonstancié de sa mort dans la bibliothèque de Photius, narration 50, p. 436.

L'AMI. Il serait bien honnête à toi, Ménippe, de m'en faire un peu le détail ; car il paraît qu'il a dû te procurer un plaisir peu commun.

MÉNIPPE. Il m'est impossible de te raconter tant de choses avec ordre. C'était déjà pour moi une affaire assez difficile de les regarder toutes. Mais les principales actions ressemblaient assez à celles qu'Homère dit avoir été représentées sur le bouclier d'Achille, où l'on voyait, d'un côté, des noces et des festins ; d'un autre, des tribunaux et des assemblées ; dans une autre partie on offrait un sacrifice, à côté où se livrait à la douleur. Toutes les fois que je jetais les yeux sur les Gètes¹, je les voyais qui faisaient la guerre. Si de là je passais chez les Scythes, je les voyais errer sur leurs chariots. En détournant un peu la vue du côté opposé, je voyais les Égyptiens occupés à labourer ; le Phénicien traversait les mers, le Cilicien exerçait la piraterie, le Lacédémonien était fouetté², l'Athénien plaidait. Tu peux juger actuellement quelle étrange confusion il résultait de toutes ces choses, qui se passaient en même temps. C'est à peu près comme si quelqu'un rassemblait plusieurs choristes, ou plutôt plusieurs chœurs, qu'il ordonnât ensuite aux chanteurs d'abandonner leur partie, et de chanter chacun un air particulier, et que, rivaux les uns des autres, et continuant toujours à chanter son air, chacun d'eux s'efforçât de surpasser son voisin par la force de sa voix ; comprends-tu bien quelle musique cela ferait ?

L'AMI. Rien ne serait plus ridicule et plus discordant.

MÉNIPPE. Eh bien, mon ami, les habitants de la terre sont tous de pareils choristes, et c'est d'une pareille discordance qu'est composée la vie des hommes ; non seulement leurs

¹ Nation féroce et belliqueuse, que quelques historiens appellent Daces. Trajan les défit entièrement sous leur roi Décébale, et réduisit toute la nation à quarante hommes. *Scholte gre. que.*

² Allusion à l'usage où étaient les Lacédémoniens de faire fouetter les eunes garçons par les jeunes filles devant l'autel de Diane.

voix ne sont point d'accord¹, mais leurs habillements sont encore différents. Ils se meuvent tous en sens contraires ; ils ne pensent et ne réfléchissent jamais d'une manière uniforme, jusqu'à ce que le maître du chœur² les chasse de la scène chacun à leur tour, en leur déclarant qu'il n'a plus besoin d'eux. Alors ils sont tous semblables, gardent un profond silence, et cessent de chanter en faussant l'air confus et discord de la vie. Enfin, sur ce théâtre-ci, théâtre si varié, où représentent tant d'acteurs différents, tout ce qui s'y faisait me paraissait fort risible. Mais rien ne me faisait plus rire que ceux qui se querellent pour les limites d'un pays, qui forment de grands projets pour labourer la plaine de Sicyone, ou s'emparer de celle de Marathon, dans la partie qui avoisine Oënoë, ou pour posséder mille arpents dans l'Acharnanie ; car toute la Grèce ne me parut pas alors avoir en largeur plus de quatre doigts, et par rapport à la Grèce, l'Attique n'était qu'un point. Cela me fit réfléchir à ce qui restait aux riches pour fonder leur orgueil et leur fierté ; en effet, celui d'entre eux qui possède le plus d'arpents de terre ne me paraissait pas avoir à labourer un espace plus grand qu'un des atomes d'Épicure. Ensuite, jetant les yeux sur le Péloponèse, et de là sur le Cynosourie³, je me rappelai combien de Lacédémoniens et d'Argiens périrent en un seul jour, pour un pays si petit, qu'il ne paraissait pas plus large qu'une lentille d'Égypte ; et quand je voyais un homme enorgueilli de ses trésors, parce qu'il possédait huit bagues et quatre coupes, j'en riais de bon cœur, car le mont Pangée, et toutes ses mines, n'était pas plus gros qu'un grain de millet.

L'AMI. Ah ! fortuné Ménippe, quel spectacle merveilleux !

¹ Allusion à la diversité du langage des différents peuples.

² La mort.

³ Champ limitrophe des Argiens et des Lacédémoniens, que ces deux peuples se disputèrent avec acharnement. Voyez *Thucydide*, liv. 5 p. 342, édition de Duker.

mais, de grace, comment te paraissaient les villes et les hommes eux-mêmes ?

MÉNIPPE. Je pense que tu as vu quelquefois une république de fourmis : les unes rôdent autour de leur habitation, plusieurs en sortent, tandis que d'autres y rentrent. Celle-ci emporte au dehors une ordure, celle-là court porter une écorce de fève, ou bien une moitié de grain de blé qu'elle a dérobée quelque part ; et à considérer la manière dont vivent les fourmis, il semble qu'il y ait parmi elles des architectes, des orateurs, des magistrats, des musiciens et des philosophes. Quoi qu'il en soit, les villes habitées par les hommes me parurent ressembler beaucoup à des fourmilières. Si cette comparaison des hommes avec les fourmis te paraît trop basse, songe aux anciennes fables des Thessaliens, et tu verras que les Myrmidons, cette nation belliqueuse, doit son origine à des fourmis métamorphosées en hommes¹.

Cependant, après avoir suffisamment considéré tous ces objets, après en avoir ri de tout mon cœur, je me levai, et, agitant mes ailes, je dirigeai mon vol vers le palais céleste,

Où règne Jupiter au milieu des autres Dieux².

Je ne m'étais pas encore élevé à la hauteur d'un stade, que, d'une voix féminine, la Lune m'adressa ces paroles : « Ménippe, je te souhaite un bon voyage : voudrais-tu bien me rendre un service auprès de Jupiter ? » — Volontiers, lui répondis-je ; s'il n'y a rien à porter, cela ne sera pas fort lourd. — « La commission, me dit-elle, est bien aisée ; c'est de présenter, de ma part, une requête à Jupiter. Tu sauras, Ménippe, que je suis excédée de toutes les extravagances que j'entends dire de moi aux philosophes. Ils n'ont d'autre occupation que de se mêler continuellement de mes affai-

¹ Voyez les *Métamorphoses* d'Ovide, liv. 7, v. 638 et suiv.

² *Iliade*, liv. 1, v. 222.

« res, et de vouloir deviner quelle est ma nature et ma gran-
 « deur, ou pour quelle cause je prends tantôt la forme d'un
 « demi-cercle, tantôt celle d'un croissant. Les uns préten-
 « dent que je suis habitée, les autres que je ressemble à un
 « miroir, et que je suis suspendue au-dessus de la mer.
 « Ceux-ci m'attribuent toutes les propriétés bizarres qui leur
 « passent par l'esprit. Ceux-là vont jusqu'à dire que ma
 « lumière est dérobée et bâtarde, qu'elle vient du Soleil ¹ qui
 « est plus haut que moi. Ils ne cesseront point qu'ils ne
 « m'aient brouillée avec lui, quoiqu'il soit mon frère. Ils
 « ont sans doute résolu d'exciter entre nous quelque dissen-
 « sion. Et ne leur suffit-il pas de parler du Soleil lui-même,
 « comme ils le font, et de dire que c'est une pierre, une boule
 « de fer rouge? Ne sais-je pas aussi bien qu'eux-mêmes à
 « quelles actions honteuses et infâmes ils se livrent pendant
 « la nuit, ces hommes qui, durant le jour, prennent un
 « visage si austère, dont le regard est si imposant, la démar-
 « che si grave et si décente, qui attirent sur eux les yeux de
 « la multitude. Je vois moi-même tout ce qu'ils font ; je me
 « tais cependant, et je ne pense pas qu'il soit convenable de
 « découvrir et d'éclairer leurs passe-temps nocturnes, de
 « mettre, pour ainsi dire, sur la scène la conduite de cha-
 « cun d'eux. Au contraire, si j'en aperçois quelqu'un com-
 « mettre un adultère, un vol, ou quelqu'un de ces crimes
 « qui ont besoin de ténèbres épaisses, sur-le-champ j'attire à
 « moi un nuage, je m'en enveloppe, de peur de montrer
 « aux yeux de la multitude des vieillards d'un âge véné-
 « rable, qui déshonorent leur longue barbe et la vertu qu'ils
 « professent. Malgré cela, ils ne cessent de me faire toute
 « sorte d'outrages ; au point que j'ai souvent délibéré, j'en
 « jure par la nuit, de me transporter le plus loin d'eux qu'il
 « me serait possible, afin de me soustraire à leurs langues

¹ Anaximènes, disciple d'Anaximandre, fut le premier qui découvrit
 que la lune tirait sa lumière du soleil, que la cause des éclipses venait de
 l'interposition de la terre, et que les astres se mouvaient autour de la terre.
Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. 1, p. 44.

« indiscrètes. N'oublie pas, je te prie, Ménippe, de rapporter tout cela à Jupiter ; ajoute encore qu'il ne m'est plus possible de rester dans cette région , si, de sa foudre, il n'écrase tous ces physiciens, ne ferme la bouche aux dialecticiens, ne renverse de fond en comble le Portique, ne réduit l'Académie en cendres, et ne met fin aux disputes des péripatéticiens, car ce n'est qu'ainsi que je pourrai jouir de quelque tranquillité, et ne plus me voir exposée à être mesurée tous les jours. »

Vos intentions seront remplies, lui répondis-je, et en même temps je m'élevai droit vers les cieux,

Où n'apparaît aucune trace des travaux des humains et des bœufs ¹.

Bientôt après la Lune me parut d'une petitesse extrême ; pour la terre, je l'avais totalement perdue de vue. Alors laissant le Soleil sur ma droite, je volai à travers les étoiles, et, le troisième jour, je m'approchai du ciel. Je crus d'abord que je pouvais y entrer d'un plein vol ; je pensais qu'étant aigle à moitié, il me serait facile de ne pas être reconnu, je savais d'ailleurs que depuis longtemps l'aigle est l'ami de Jupiter ; mais, faisant réflexion que mon aile de vautour ne tarderait pas à me trahir, je jugeai plus à propos de ne m'exposer à aucun danger. Je m'approchai donc de la porte, et je frappai. Mercure, qui m'entendit, vint me demander mon nom ; puis il courut annoncer ma venue à Jupiter. Un instant après je fus introduit ; j'entrai, tremblant de crainte, et je trouvai tous les Dieux assemblés et assis sur leurs trônes. Mais eux-mêmes ne me parurent pas exempts d'inquiétude ² : la nouvelle étonnante de mon arrivée les avait un peu troublés, et ils s'attendaient que bientôt tous les hom-

¹ Parodie d'Homère, *Odyssée*, liv. 10, v. 98.

² Allusion à une épithète qu'Homère donne souvent aux Dieux, et qui signifie *exempts d'inquiétude*.

mes s'étant attaché des ailes, à mon exemple, viendraient fondre dans leur palais. Jupiter, me regardant d'un œil terrible et plein de colère, me dit : *Qui es-tu ? d'où viens-tu ? quelle est ta patrie ? quels sont tes parents ?* Peu s'en fallut, en entendant ces mots, que je n'expirasse de frayeur. Je restai quelques instants sans pouvoir ouvrir la bouche, et comme foudroyé par la force de sa voix. Avec le temps je me remis un peu, et je lui racontai simplement mon aventure depuis son origine : comment j'avais désiré de connaître la cause des phénomènes célestes ; comment je m'étais adressé aux philosophes, comme je les avais entendus raisonner d'une manière bien opposée, le désespoir où m'avait jeté la contrariété de leurs opinions, ensuite l'idée qui m'était venue de m'attacher des ailes, et tout le reste jusqu'à mon arrivée dans le ciel. J'ajoutai encore à tout cela la commission dont m'avait chargé la Lune. Alors Jupiter souriant, et défronçant un peu ses sourcils : « Que doit-on « penser actuellement, s'écria-t-il, de l'entreprise d'Otus et « d'Éphialte¹, puisque Ménippe a eu la hardiesse de monter dans le ciel ? Malgré ton audace, me dit-il, nous te « donnerons l'hospitalité ; et demain, après t'avoir donné « l'explication que tu viens chercher ici, nous te renverrons. » En disant cela, il se leva pour aller dans un endroit du ciel, d'où l'on entend aisément tout ce qui se dit sur la terre, car le moment était venu d'écouter les prières. Chemin faisant, il me fit plusieurs questions sur ce qui se faisait sur la terre. D'abord il me demanda combien le blé valait en Grèce ; si le dernier hiver avait été bien rude ; si

¹ Autre allusion au vers 171 du premier chant de l'*Odyssée*.

² Otus et Ephialte voulurent monter dans le ciel, et ayant mis montagnes sur montagnes, entreprirent de l'escalader ; mais Apollon les perça de ses flèches. Voilà la fable ; voici l'allégorie expliquée. Otus et Ephialte étaient des physiciens de Thessalie, fils d'Aloë, qui les premiers entreprirent de mesurer la distance des corps célestes à la terre. Ils se servaient pour cela des montagnes les plus élevées de la Thessalie, et de l'ombre qu'elles produisent. Il arriva à ces philosophes de tomber dans un précipice, ce qui donna lieu à la fable. *Scholie grecque*.

les légumes avaient besoin d'une pluie plus abondante ; ensuite, s'il restait encore quelque descendant de Phidias ; pour quelle raison les Athéniens avaient négligé ses fêtes pendant tant d'années¹ ; s'ils étaient toujours dans la résolution d'achever son temple Olympien, et si l'on avait pris les voleurs, qui dernièrement avaient pillé son temple de Dodone. Après que je lui eus répondu pertinemment sur chacun de ces objets : *Apprends-moi, Ménippe*, me dit-il, *quelle est la façon de penser des hommes à mon égard ?* Et quelle autre peuvent-ils avoir de vous, souverain maître, lui répondis-je, sinon que vous êtes le roi des Dieux ? « Tu plaisantes, me
 « dit-il ; quand tu voudrais ne m'en rien dire, je connais
 « leur amour pour les nouveautés. Il fut un temps où j'avais
 « auprès d'eux la réputation de prophète et de médecin ; en
 « un mot, j'étais tout. Alors *les rues et les places publiques*
 « *étaient pleines de Jupiter*. Dodone et Pise étaient illustres
 « et considérées, la fumée des sacrifices m'obscurcissait les
 « yeux ; mais, depuis qu'Apollon a établi à Delphes un bu-
 « reau de prophéties, qu'Esculape tient à Pergame boutique
 « de médecine, que la Thrace a construit un temple à Ben-
 « dis, et l'Égypte à Anubis, qu'Éphèse a dédié le sien à
 « Diane, tout le monde court à ces Dieux nouveaux : il se
 « forme de nombreuses assemblées pour célébrer leurs fêtes,
 « on leur offre des hécatombes en sacrifice, et moi, on me
 « traite comme un dieu consumé de vieillesse ; on s'imagine
 « m'avoir suffisamment honoré, si l'on me sacrifie dans
 « Olympie, une fois tous les cinq ans, et mes autels sont
 « devenus plus froids que les lois de Platon, et les syllogis-
 « mes de Chrysippe. »

En nous entretenant ainsi, nous arrivâmes à l'endroit où Jupiter devait s'asseoir pour prêter l'oreille aux prières des

¹ Le temple de Jupiter Olympien à Athènes fut fort long à construire, et la dépense excessive, à laquelle les Athéniens ne pouvaient suffire, fut cause qu'il se passa plus de trois cents ans avant qu'il fût fini, et il ne l'aurait peut-être jamais été, si Adrien, empereur des Romains, n'eût contribué par sa munificence aux dépenses publiques. *Scholie grecque.*

hommes. Il y avait à la suite l'une de l'autre plusieurs trappes, dont l'ouverture, semblable à celle d'un puits, était fermée par un couvercle : devant chacune de ces trappes était un trône d'or. Jupiter ayant ôté le couvercle de la première, s'assit auprès, et se mit à écouter les vœux des hommes : ils lui en adressèrent de toutes les parties de la terre, et leur variété infinie me divertit beaucoup, car j'approchai aussi mon oreille de l'ouverture, et j'entendis tous ces vœux. Voici à peu près quels ils étaient. *O Jupiter ! fais-moi parvenir à la royauté. O Jupiter ! fais croître mes oignons et ma ciboule. O Jupiter ! fais que mon père meure bientôt.* L'un disait : *Plût aux Dieux que ma femme me fît son héritier.* Un autre : *Fassent les Dieux qu'on ne découvre point les embûches que je dresse à mon frère.* Ou bien : *Ah ! si je pourrais gagner mon procès ! Si j'étais couronné vainqueur aux jeux Olympiques !* Les navigateurs souhaitaient, les uns, que Borée soufflât, les autres, que ce fût le vent du midi. Le laboureur demandait de la pluie, le foulon voulait du soleil. Jupiter, en les écoutant, examinait avec attention les vœux de chacun ; mais il ne les exauçait pas tous.

Le père des Dieux et des hommes accordait une chose, et en refusait une autre ¹.

Il accueillait les demandes équitables, et les laissant monter jusqu'à lui par l'ouverture de la trappe, il les prenait et les déposait à sa droite. Mais pour les demandes injustes, il les renvoyait sur-le-champ, sans leur donner aucun effet, et les soufflait en bas pour les empêcher d'approcher du ciel. Cependant je le vis une fois bien embarrassé sur une certaine prière qu'on lui faisait. Deux hommes lui demandaient chacun une chose absolument contraire, et lui promettaient tous deux les mêmes sacrifices. Il ne sut auquel il devait accorder sa demande ; en sorte qu'il éprouvait l'incertitude

¹ Allusion au vers 250 du chant xvi de l'*Illiade*. Homère.

des académiciens ¹, et, ne pouvant rien prononcer, il prit, comme Pyrrhon, le parti de s'abstenir et de considérer ². Quand il eut suffisamment vagué à écouter les prières, il passa sur le second trône, près de la seconde trappe, et, prêtant l'oreille, il écouta les serments et ceux qui juraient. Après les avoir entendus, il foudroya l'épicurien Hermodore; puis il passa de là au trône suivant, où il vaua aux divinations, aux bruits de la renommée et aux augures. Ensuite il passa à la trappe des sacrifices : à travers son ouverture la fumée des victimes montait, apportant avec elle le nom de celui qui sacrifiait. Il quitta cet endroit pour aller distribuer ses ordres aux vents et aux saisons. *Qu'il pleuve aujourd'hui chez les Scythes, qu'il tonne en Libye, qu'il neige dans la Grèce. Toi, Borée, souffle chez les Lydiens, et que le vent du midi se taise; que le zéphyr ³ bouleverse la mer Adriatique; que mille médimnes ⁴ de grêle soient répandues sur la Cappadocce.* Enfin, quand il eut à peu près réglé toutes ces choses, nous nous rendîmes à la salle du festin. L'heure du souper était venue; Mercure me prit par la main, et me fit asseoir à côté de Pan, à la table des Corybantes, d'Atis, de Sabazius ⁵, des divinités étrangères, et des demi-dieux. Cérès fournit le pain, Bacchus le vin, Hercule la viande, Vénus le myrte, et Neptune le poisson. Je goûtai en cachette à l'ambrosie et au nectar. L'excellent Ganimède, plein d'amitié pour les hommes, m'en versait une cotyle ⁶ ou

¹ L'incertitude de l'Académie était le doute méthodique renouvelé par Descartes, lorsqu'il disait : N'admettons pour vrai que ce qui est évident.

² Lorsqu'on proposait quelque question à Pyrrhon, il répondait toujours : Je m'abstiens et je considère.

³ Le zéphyr d'Homère est un vent d'ouest qui excite les ouragans et les tempêtes.

⁴ La médimne était une mesure attique de grains, laquelle contenait à peu près six de nos boisseaux.

⁵ Sabazius était le nom que les Thraces donnaient à Bacchus, dit le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 9 des *Guêpes*.

⁶ Vase à boire à une seule oreille, selon Athénée, liv. 4.

deux, lorsqu'il voyait Jupiter tourner ailleurs ses regards. Les Dieux, comme le dit Homère ¹, qui lui-même, sans doute, ainsi que moi, s'en était assuré par ses propres yeux, ne mangent point de pain, et ne boivent point de vin ; mais ils se régalent d'ambroisie, et s'enivrent de nectar. Ils préfèrent cependant pour leur nourriture la fumée des sacrifices, et l'odeur des chairs rôties, que la fumée fait monter avec elle, aussi bien que le sang des victimes, dont les sacrificateurs arrosent les autels. Pendant le repas, Apollon joua de la cithare, Silène dansa la cordace, et les Muses, debout, nous chantèrent une partie de la théogonie d'Hésiode, et la première des odes de Pindare. Ensuite, lorsqu'on eut bien mangé, et largement bu, chacun fut se coucher comme il put :

Les Dieux et les hommes dormirent la nuit entière, mais le doux sommeil ne put fermer mes yeux ².

Mon esprit était agité de mille réflexions différentes. Je ne pouvais comprendre comment, depuis un si long temps, la barbe n'était point encore poussée à Apollon, ni comment il faisait nuit dans le ciel, le Soleil y étant, et tenant table avec les autres Dieux. Je commençais déjà à m'assoupir un peu ; mais, dès la pointe du jour, Jupiter se leva, et fit proclamer l'assemblée. Lorsque tous les Dieux furent en sa présence, il leur tint ce discours : « L'arrivée de l'étranger que
« nous reçûmes hier est le motif qui m'engage à vous as-
« sembler. J'avais même, depuis longtemps, le dessein de
« conférer avec vous, au sujet des philosophes ; enfin, dé-
« terminé par les plaintes réitérées de la Lune, j'ai résolu
« de ne plus différer l'examen de cette affaire. Cette espèce
« d'hommes, autrefois obscure et ignorée, est naturellement
« paresseuse, amie de la dispute, avide de vaine gloire, co-

¹ *Iliade*, liv. 5, v. 342.

² Parodie des deux premiers vers du deuxième livre de l'*Iliade*.

« lère à l'excès, gourmande, insensée, orgueilleuse, prête à
 « faire outrage à tout le monde; c'est, en un mot, pour me
 « servir d'une expression d'Homère, *un inutile fardeau de*
 « *la terre*. Ces hommes, divisés en différentes sectes, et dont
 « tout le mérite est d'avoir inventé des labyrinthes de rai-
 « sonnements, où se perd la raison, se nomment *Stoïciens*,
 « *Académiciens*, *Epicuriens*, *Péripatéticiens*, et portent en-
 « core d'autres noms mille fois plus ridicules. Ce n'est pas
 « tout : parés du nom respectable de la vertu, élevant le
 « sourcil, et étalant une large barbe sur leur poitrine, ils
 « affectent une démarche composée, qui déguise des mœurs
 « infâmes : ils ressemblent parfaitement à ces acteurs tra-
 « giques, qui, dès qu'on leur arrache le masque, et qu'on
 « les dépouille de leurs habits brodés d'or, n'offrent plus
 « qu'un homme ridiculement petit, que moyennant sept
 « drachmes¹ on a loué pour représenter la pièce. Cependant,
 « tels qu'ils sont, ils n'ont que du mépris pour le reste des
 « hommes, et tiennent sur les Dieux des discours fort étran-
 « ges : ils rassemblent des jeunes gens simples et crédules,
 « auxquels ils débitent avec emphase des lieux communs sur
 « la vertu, et leur apprennent à faire des raisonnements
 « subtils et embarrassants. En présence de leurs disciples,
 « ils élèvent jusqu'aux cieux la tempérance et la sagesse,
 « méprisent les richesses et la volupté ; mais sitôt qu'ils sont
 « seuls, qu'ils n'ont plus d'autres témoins qu'eux-mêmes, on
 « ne saurait exprimer combien ils mangent, quelle est
 « leur lubricité, et comme ils lèchent la crasse des oboles.
 « Ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que, n'étant utiles ni
 « à l'état ni aux particuliers, n'étant propres ni à la guerre
 « ni au conseil², ils osent néanmoins blâmer la conduite des
 « autres ; leurs discours sont remplis d'amertume. Unique-
 « ment occupés à dire des injures, ils censurent et invec-
 « tivent quiconque a le malheur de les approcher. Celui

¹ Sept drachmes sont trois livres dix sols de notre monnaie.

² Homère, *Iliade*, liv. 2, v. 246.

« d'entre eux qui déploie la voix la plus bruyante, qu
 « montre le plus de hardiesse et d'impudence dans ses dis-
 « cours insolents, passe ordinairement pour le plus habile.
 « Cependant, si l'on demandait à ce déclamateur, à cet
 « homme qui crie si fort, qui se porte l'accusateur de tout le
 « monde : Quelle est votre occupation ? en quoi peut-on dire
 « que vous contribuez à l'utilité publique ? il répondrait,
 « sans doute, s'il voulait parler sincèrement : *Je regarde, il*
 « *est vrai, comme inutile, le négociant, l'agriculture, l'état*
 « *militaire, et l'exercice de toute autre profession ; mais je*
 « *déclame, je suis sale, je me lave à l'eau froide, je marche*
 « *nu-pieds pendant l'hiver, et, comme Momus, je médise des*
 « *actions d'autrui. Si quelqu'un fait de grandes dépenses*
 « *pour sa table, ou entretient une courtisane, je m'en fais*
 « *une affaire, et j'éclate en reproches contre lui ; mais qu'un*
 « *de mes amis ou de mes camarades soit retenu au lit par*
 « *une maladie, et qu'il ait besoin de secours et de soins, je ne*
 « *le connais plus.*

« Telles sont, ô Dieux, ces bêtes féroces. Ceux que l'on
 « appelle *Epicuriens* sont les plus insolents de tous. Ils
 « nous attaquent sans ménagement, soutiennent que nous
 « ne prenons aucun intérêt aux affaires des hommes, et que
 « nous ne veillons point sur leurs actions. Voici donc le
 « moment d'y réfléchir avec attention, car s'ils parvenaient
 « une fois à persuader aux hommes cette doctrine impie,
 « vous seriez exposés à éprouver une grande famine. En
 « effet, qui voudrait encore nous offrir des sacrifices, n'ayant
 « plus rien à attendre de nous ? A l'égard des raisons que
 « la Lune a de se plaindre, vous les avez toutes entendues
 « hier de la bouche de l'étranger. D'après cela, prenez le
 « parti qui vous paraîtra le plus avantageux aux hommes,
 « et le plus sûr pour vous-mêmes¹. »

A peine Jupiter eut-il cessé de parler, que l'assemblée
 retentit d'un bruit confus, et tous les Dieux s'écrièrent à la

¹ Parodie de quelque endroit de Démosthène.

DIALOGUES SATYRIQUES.

Foudroie ! brûle ! écrase ! au Tartare, comme les Géants !

Jupiter, ayant fait faire silence une seconde fois, leur

« Vos volontés seront suivies, et ils seront tous écrasés
avec leurs arguments ; cependant il ne m'est pas permis
de punir actuellement personne, puisque nous sommes,
comme vous le savez, dans les hiéroménies de quatre
mois¹, et que j'ai déjà publié les amnisties. Mais l'année
prochaine, au commencement du printemps, tous les mé-
chants périront misérablement sous les coups de mon
« tonnerre effrayant. »

Il dit, et confirme ses paroles par un mouvement de ses noirs
sourcils².

« Pour ce qui est de Ménippe, ajouta-t-il, je suis d'avis
« qu'on lui ôte ses ailes, de peur qu'il ne vienne ici une se-
« conde fois, et que Mercure le descende aujourd'hui sur la
« terre. » Après avoir dit cela, il congédia l'assemblée, et
le dieu de Cyllenne m'ayant pris par l'oreille droite, me dé-
posa, hier au soir, dans le Céramique.

Voilà, mon cher, toute l'histoire de mon voyage dans le
ciel, et je vais de ce pas en faire le récit aux philosophes qui
se promènent dans le Pœcile.

¹ Le mot *hiéroménie* signifie, en général, *jour de fête*. Des *hiéromé-
nies* de quatre mois sont, je crois, quatre mois de suite, pendant lesquels
arrivent plusieurs fêtes solennelles. En effet, si, comme on le prétend,
ce traité a été écrit dans le mois *poseidon*, c'est-à-dire décembre, on
trouvera quatre mois consécutifs employés à de grandes fêtes.

² Parodie d'Homère, *Iliade*, liv. 1, v. 528.

LA DOUBLE ACCUSATION,

ou

LES TRIBUNAUX.

JUPITER, MERCURE, LA JUSTICE, PAN, plusieurs ATHÉNIENS, L'ACADÉMIE, LE PORTIQUE, ÉPICURE, LA VERTU, LA MOLLESSE, DIOGÈNE, LA RHÉTORIQUE, LE SYRIEN, LE DIALOGUE.

JUPITER. Puisse la foudre écraser tous ces philosophes, qui prétendent que le bonheur n'habite que chez les Dieux ! S'ils savaient tout ce que nous avons à souffrir par rapport aux hommes, ils ne nous croiraient pas si heureux de boire le nectar et de savourer l'ambrosie : ils n'ajouteraient pas foi aux rêveries d'un certain aveugle, nommé Homère, espèce d'enchanteur qui nous appelle bienheureux, et raconte tout ce qui se passe dans l'Olympe, tandis qu'il ne pouvait pas même apercevoir ce qui se faisait sur la terre. Cependant le Soleil n'a pas plutôt attelé les chevaux à son char, qu'il court à travers le ciel¹ pendant tout le jour : revêtu de feux, il lance continuellement ses rayons, et n'a pas, comme on dit communément, le temps de se gratter l'oreille. En effet, si, dans un moment d'oubli, il relâchait quelque chose de sa vigilance ordinaire, bientôt ses coursiers fougueux, révoltés contre le frein, se détourneraient de la route qu'ils doivent suivre, et embraseraient tout l'univers. La Lune, sans pouvoir se livrer au sommeil, entre à son tour

¹ A la lettre : Qu'il fait le tour du ciel.

dans la carrière, pour éclairer ceux qui font la débauche, ou qui reviennent à une heure indue de souper en ville. D'un autre côté, Apollon ¹, par le métier qu'il a choisi, se voit accablé d'affaires, il a presque les oreilles rompues par tous les importuns qui viennent lui demander des oracles. Tantôt il faut qu'il se trouve à Delphes, un instant après il court à Colophon, de là il passe à Xanthe, puis il se rend en hâte à Claros, ensuite à Délos ou chez les Branchides ²; en un mot, partout où la prêtresse, après avoir bu l'eau sacrée et mâché le laurier, s'agite sur le trépied, et lui ordonne de paraître; encore ne faut-il pas qu'il se fasse longtemps attendre, ou bientôt son art perdrait tout son crédit. Je ne parle pas de toutes les embûches que lui dressent les hommes, pour éprouver la véracité de ses oracles, de ces chairs de mouton qu'ils font cuire avec des tortues. Dernièrement, s'il n'avait eu le nez fin, le Lydien ³ s'en allait en se moquant de lui.

Esculape, fatigué par les malades, ne voit, ne touche que des objets rebutants et désagréables. L'intérêt qu'il prend aux maux d'autrui ne lui produit que des chagrins personnels. Que dirai-je des Vents, occupés à faire pousser les plantes, à souffler sans cesse pour faire avancer les navires, ou pour aider ceux qui vannent le blé? Que dirai-je du Sommeil qui vole sur tous les hommes, et du Songe qui chaque nuit accompagne le Sommeil et lui fournit des sujets de prédictions? Tels sont, cependant, tous les travaux dont les Dieux sont accablés par amitié pour les hommes; tels sont les services qu'ils leur rendent pour leur faciliter la vie qu'ils mènent sur la terre. Mais les occupations des autres Dieux ne sont rien en comparaison des miennes. Père et roi de l'univers, combien

¹ Apollon et le Soleil sont donc quelquefois chez les anciens deux divinités différentes. Huet a combattu cette opinion dans sa neuvième dissertation, *recueil de Tilladet*. Mais il n'a pas répondu d'une manière satisfaisante à ce passage de Lucien.

² Voyez, sur les Branchides, *la vie du faux prophète Alexandre*, page 8, note 2.

³ Crésus.

de désagréments n'ai-je point à supporter ? J'ai mille affaires sur les bras, je suis rongé de soucis et d'inquiétudes. D'abord, ce m'est une nécessité indispensable de veiller sur la conduite des autres Dieux, chargés de partager avec moi le soin et les travaux de mon empire, de peur qu'ils ne s'acquittent négligemment de leurs devoirs. Viennent ensuite mille occupations, auxquelles je puis à peine suffire, tant le détail en est minutieux et pénible. En effet, les principaux soins de mon administration remplis, et lorsque j'ai dispensé sans relâche la pluie, la grêle, les vents et les éclairs, loin de pouvoir me livrer au repos, et respirer un moment à mon tour, il faut encore jeter les yeux de tous les côtés à la fois, et, comme le bouvier de Némée¹, tout voir, tout examiner, apercevoir les voleurs et les parjures. Si l'on offre un sacrifice, il faut regarder d'où vient l'odeur de la graisse, de quel côté monte la fumée, distinguer si c'est un malade ou un navigateur qui m'invoque. Mais le plus fatigant, c'est d'être au même instant à Olympie pour prendre sa part d'une victime, à Babylone pour être spectateur d'un combat, de faire tomber de la grêle chez les Gètes, et d'aller en Éthiopie assister à un banquet². Encore n'est-il pas aisé de se dérober aux reproches des hommes :

Les hommes et les dieux dorment toute la nuit, tandis que moi, Jupiter, le doux sommeil me fuit³.

Si, par hasard, je ferme un instant la paupière, aussitôt Épicure a raison de dire que ma providence ne règle point les choses de la terre. Il est bien dangereux que les hommes ne viennent à le croire ; nos temples ne seraient plus couronnés de guirlandes, les rues n'exhaleraient plus l'odeur des sacrifices, nos coupes ne serviraient plus à répandre des libations, nos autels se refroidiraient, on n'immolerait plus de

¹ Argus aux cent yeux.

² Allusion au vers 425 du premier livre de l'*Iliade*.

³ Parodie des deux premiers vers du second livre de l'*Iliade*.

victimes, on ne nous ferait plus d'offrandes, et nous serions réduits à la famine. C'est pour éviter ce malheur, que, semblable à un bon pilote, je veille nuit et jour, assis à la poupe, tenant entre mes mains le gouvernail de l'univers. Les passagers s'enivrent quand il leur plait ; ils dorment d'un profond sommeil, tandis que je me prive de repos et de nourriture, et que mon cœur et mon esprit sont en proie aux soucis dévorants. Pour toute récompense de mes fatigues, je n'obtiens que l'honneur de passer pour le souverain maître de l'Olympe.

Je demanderais volontiers à ces philosophes, qui prétendent que les Dieux seuls jouissent de la félicité suprême, quand ils croient que nous avons le temps de savourer le nectar et l'ambrosie, avec tant d'affaires sur les bras. Aussi, le peu de loisir qui me reste, est cause que je garde ici, entassés dans un coin, je ne sais combien de vieux procès, dont les sacs sont moisies et couverts de toiles d'araignée. La plupart, et ce sont les plus anciens, ont été suscités par les arts et les sciences, contre quelques mortels. Cependant on crie après moi de toutes parts, on s'irrite, on demande justice, on m'accuse de lenteur, et l'on ne sait pas que si le jugement en a été retardé, c'est moins à ma négligence qu'il le faut imputer, qu'à cette félicité dans laquelle on nous reproche de vivre ; car c'est ainsi qu'on appelle nos occupations.

MERCURE. J'ai souvent entendu de semblables plaintes, Jupiter ; je n'osais t'en parler : mais puisque tu fais tomber le discours sur cette matière, je te dirai que les hommes sont fort en colère ; ils se plaignent amèrement, et s'ils n'osent le dire tout haut, du moins ils murniurent en baissant la tête, ils te reprochent tes longs délais. Il fallait, disent-ils, nous faire connaître notre sort, nous aurions su nous en contenter.

JUPITER. Quel parti dois-je prendre, Mercure ? Indiquerai-je sur-le-champ une assemblée pour y juger leurs procès, ou ne faut-il l'annoncer que pour l'année prochaine ?

MERCURE. Point du tout. Il la faut établir dès à présent.

JUPITER. Eh bien, descends donc sur la terre, annonce aux hommes que l'assemblée va se tenir en cette forme : tous ceux qui ont intenté quelque procès , n'ont qu'à se rendre aujourd'hui à l'Aréopage. La Justice elle-même y tirera les juges au sort , et ils seront pris parmi tous les Athéniens , dans un nombre proportionné aux dommages et intérêts ¹. Si quelqu'un croit avoir été condamné injustement, il lui sera permis d'en appeler à moi pour être jugé de nouveau comme s'il ne l'avait point encore été. Toi, ma fille, va t'asseoir auprès des respectables Déesses ², tire les procès au sort, et veille sur la conduite des juges.

LA JUSTICE. Que je retourne encore sur la terre ! pour me voir une seconde fois chassée par les hommes, et obligée, par les railleries insultantes de ma rivale, de fuir loin de leur séjour !

JUPITER. Tu dois espérer un meilleur sort. Les philosophes ont enfin persuadé aux hommes qu'ils doivent te préférer à l'injustice ; surtout le fils de Sophronisque qui t'a comblée d'éloges et t'a déclarée le souverain bien.

LA JUSTICE. Oui, les discours qu'il a tenus en ma faveur lui ont été d'une grande utilité. Le malheureux n'en fut pas moins livré aux Onze ³, qui l'ont jeté en prison, et lui ont fait boire la ciguë , sans lui donner seulement le temps de sacrifier un coq à Esculape. Ses ennemis philosophaient en faveur de l'injustice, et ils ont été les plus forts.

JUPITER. Oh ! alors la philosophie était étrangère à la plupart des hommes, elle n'avait qu'un petit nombre de disciples ; ainsi il n'est pas étonnant qu'Anytus et Mélitus aient entraîné tous les suffrages : mais aujourd'hui les choses

¹ Plus les affaires étaient graves, plus le nombre des juges était considérable.

² Ces respectables Déesses sont les Furies dont les Grecs n'osaient pas prononcer le nom. Ils les appelaient encore Euménides.

³ Ce tribunal , composé de dix magistrats et d'un greffier, était spécialement chargé des affaires criminelles, de la recherche et de la punition des scélérats.

sont bien changées. Vois combien il y a de manteaux, de bâtons et de besaces : on ne rencontre partout que barbes touffues. Les promenades ne sont remplies que de graves personnages qui marchent en bataillons serrés, et viennent à la rencontre les uns des autres. Tous, un livre dans les mains, ne philosophent que pour l'amour de toi. Il n'en est aucun parmi eux qui ne veuille passer pour un nourrisson de la vertu ; et la plupart, renonçant aux métiers que, jusqu'alors, ils avaient exercés, se sont emparés précipitamment de la besace et du manteau. Après s'être noircis le visage à l'ardeur du soleil, par une métamorphose subite, ils sont devenus des maçons ou des cordonniers philosophes. Tous, en se promenant, célèbrent ta puissance ; et, comme le dit un proverbe, il serait plus aisé de tomber dans un vaisseau sans rencontrer du bois, que de jeter ici les yeux sans y trouver un philosophe.

LA JUSTICE. Il est vrai ; mais ces philosophes m'effrayent par leurs disputes continuelles ; et l'ignorance qu'ils font paraître en parlant de moi m'alarme vivement. On m'a dit même que la plupart ne veulent me ressembler que par les discours ; si l'on juge d'eux par les actions, loin d'être disposés à me recevoir chez eux, ils me fermeront bien vite la porte de leur maison, où depuis longtemps ils donnent l'hospitalité à ma rivale.

JUPITER. Tous ne sont pas corrompus, ma fille ; il suffit que tu puisses rencontrer quelques gens vertueux. Cependant il est temps de partir, ne tardez pas davantage, afin qu'il y ait du moins quelques causes de jugées aujourd'hui.

MERCURE. Allons, la Justice, marchons tout droit vers Sunium¹, un peu au-dessous de l'Hymette, sur la gauche

¹ Sunium est un promontoire de l'Attique, et une bourgade d'Athènes, située à l'orient de cette ville. L'Hymette et le Parnèthe sont deux monticules de l'Attique. Les deux élévations dont parle Mercure sont la citadelle et l'aréopage, dont le nom signifie la colline de Mars.

du Parnèthe, où tu vois ces deux élévations. On dirait que tu as oublié le chemin. Mais d'où vient que tu pleures ? Pourquoi te désoler ? Va , tous les siècles ne se ressemblent pas. Les Scirrhone, les Pityocampes , les Busiris , les Phalaris , que tu redoutais autrefois , sont morts depuis longtemps. La Sagesse , l'Académie et le Portique ont soumis tous les esprits. On te cherche de tous côtés ; tu es l'objet de tous les entretiens , et chacun attend , la bouche ouverte , de quel endroit du ciel tu descendras pour venir habiter sur la terre.

LA JUSTICE. Parle-moi sans détour , Mercure ; toi seul peux me dire la vérité : tu es souvent avec les hommes , tu passes chez eux une grande partie de ton temps , soit dans les gymnases , soit dans la place publique (car tu fréquentes le barreau et tu proclames dans les assemblées). Dis-moi donc ce que sont aujourd'hui les habitants de la terre.

MERCURE. Par Jupiter ! je serais bien injuste si je refusais de dire la vérité à ma sœur. Plusieurs ont retiré de la philosophie d'assez grands avantages , et ne fût-ce par aucun autre motif , du moins par respect pour leur habit , ils commettent des fautes moins grossières. Cependant tu trouveras parmi ces hommes un certain nombre de vicieux , beaucoup de demi-sages , beaucoup de demi-vicieux. Cela n'est pas étonnant ; la philosophie , en les recevant auprès d'elle , les a teints de sa couleur. Ceux qui sont imbus jusqu'à la satiété de cette teinture sont devenus parfaitement vertueux , ils ne sont point mélangés , et je les crois très disposés à te bien recevoir ; mais ceux en qui la teinture n'a pu pénétrer profondément , ni devenir ineffaçable , à cause de leurs anciennes ordures , quoique meilleurs que les autres , sont encore bien imparfaits ; ils ne sont blanchis qu'à moitié , et , semblables aux léopards , ils ont la peau semée d'une infinité de taches. Il en est d'autres qui , n'ayant touché que du bout du doigt le bord du vase , se sont barbouillés de suie , et s'imaginent avoir suffisamment changé de couleur. Tu vois bien à présent que tu pourras habiter avec les gens vertueux. Mais , tout en conversant , nous approchons de l'At-

tique. Laissons Sunium sur la droite, et tournons vers la citadelle.... Puisque nous y voilà descendus, tu n'as qu'à t'asseoir ici, quelque part sur cette colline, et qu'à considérer la foule, en attendant que j'aie annoncé les ordres de Jupiter. Moi, je vais monter à la citadelle pour convoquer le peuple d'un lieu d'où il puisse plus facilement m'entendre.

LA JUSTICE. Avant de t'en aller, Mercure, dis-moi, je te prie, quel est ce personnage qui vient au-devant de nous. Il a des cornes sur la tête, il tient une flûte à la main, et ses jambes sont toutes hérissées de poil.

MERCURE. Eh quoi ! tu ne reconnais pas Pan, le plus bachique des serviteurs du Dieu du vin ? Il habitait autrefois le sommet du mont Parthénus¹ ; mais lors de l'expédition de Datis, et de la descente des Barbares à Marathon, étant venu au secours des Athéniens, sans qu'ils l'en eussent prié, ils lui ont donné, par reconnaissance, cette caverne située au-dessous de la citadelle, et il demeure auprès du Pélasgique. On l'a mis au rang des nouveaux citoyens, et maintenant, à ce qu'il me semble, nous ayant aperçus, il s'avance pour nous parler.

PAN. Salut à Mercure et à la Justice.

LA JUSTICE. Salut aussi à Pan, le plus habile musicien, le plus léger danseur de tous les satyres, et le plus brave guerrier d'Athènes

PAN. Quelle affaire vous amène en ces lieux ?

MERCURE. Celle-ci te le dira : pour moi je monte à la citadelle faire ma proclamation.

LA JUSTICE. C'est Jupiter, ô Pan, qui m'envoie ici pour tirer les procès au sort. Et toi, comment te trouves-tu du séjour d'Athènes ?

PAN. A parler vrai, les Athéniens ne me traitent pas selon mon mérite, et mon sort est bien au-dessous de celui que

¹ Montagne d'Arcadie. Consultez, sur l'apparition de Pan à la bataille de Marathon, Pausanias, *Attiques*, liv. 1, chap. 28.

j'espérais, surtout après avoir fait cesser le trouble dont les Barbares remplissaient la Grèce. Cependant, deux ou trois fois l'année, on monte ici pour me sacrifier un vieux bouc, qui exhale une odeur forte et désagréable. Les assistants se régalaient de sa chair, et me réduisent à n'être que le témoin de leur plaisir. Ils me payent par de simples applaudissements. Toutefois leurs jeux et leurs bouffonneries me divertissent assez.

LA JUSTICE. Du moins, Pan, les philosophes les ont-ils rendus plus vertueux ?

PAN. Qu'est-ce que ces philosophes dont tu parles ? Ne serait-ce pas ces figures tristes qui se promènent ici par troupes, ces bavards qui me ressemblent par le menton ?

LA JUSTICE. Justement.

PAN. Je ne sais trop de quoi ils parlent, et je ne comprends rien à leurs sciences. Habitant des montagnes, je n'ai point appris toutes les belles expressions dont on se sert à la ville. Eh ! comment deviendrait-on philosophe en Arcadie ? Ma science, à moi, ne s'étend pas au delà de ma flûte et de mon chalumeau. Du reste, je suis bon chevrier, bon danseur, guerrier même, quand il le faut. Il est vrai que j'entends assez souvent ces philosophes s'entretenir à grand bruit d'une certaine chose qu'ils appellent la *vertu*, d'*idées*, de *nature*, d'*êtres incorporels*, et de plusieurs autres dont les noms me sont inconnus et étrangers. D'abord ils parlent avec assez de tranquillité, mais à mesure que la conversation s'engage, ils élèvent la voix, ils la poussent au plus haut degré, et bientôt, à force de disputer, de crier pour se faire entendre, leur visage devient rouge, leur cou s'enfle, leurs veines se gonflent à peu près comme celles de ces musiciens qui s'efforcent d'emboucher une flûte étroite. Ils s'interrompent à chaque instant ; et, après avoir oublié l'objet dont ils s'entretenaient en commençant, ils finissent par se dire réciproquement des injures, et se retirent en essuyant, avec leurs doigts crochus, la sueur qui dégoutte de leur front. Cependant celui qui a crié le plus fort, qui s'est montré le plus

impudent, et qui se retire le dernier, passe pour le vainqueur. Le peuple les écoute avec admiration, et lorsqu'il n'est retenu par aucune occupation nécessaire, il s'amasse en foule autour d'eux, attiré par leurs clameurs et leur impudence. Pour moi, je les ai toujours regardés comme des orgueilleux remplis de forfanterie : je suis fâché de la ressemblance qu'ils ont avec moi par la barbe. Du reste, je ne saurais te dire si toutes ces déclamations sont fort utiles au public, ou s'il résulte pour eux quelque avantage de ce flux de paroles ; mais s'il ne faut te déguiser en rien la vérité, je te dirai que demeurant, comme tu le vois, sur une élévation, j'en ai souvent aperçu plusieurs, qui, sur la brune.....

LA JUSTICE. Silence, Pan. Ne te semble-t-il pas que Mercure fait la proclamation ?

PAN. Oui vraiment.

MERCURE. Peuple, écoutez. *Aujourd'hui, septième jour du mois Elaphébolion commençant¹, nous allons établir, sous d'heureux auspices, une assemblée pour juger les procès. Que tous ceux qui ont donné des assignations se rendent à l'Aréopage ; la Justice y tirera les juges au sort et les présidera. Ils seront pris parmi tous les Athéniens, et recevront pour salaire trois oboles par cause. Le nombre des juges sera proportionné à la gravité de l'accusation. A l'égard des personnes mortes avant d'avoir obtenu un jugement sur les procès qu'elles avaient intentés, qu'Eaque les renvoie dans ce monde ; et si quelqu'un croit avoir été condamné injustement, il peut demander son renvoi et en appeler à Jupiter.*

PAN. Ah ciel ! quel tumulte ! quels cris ! comme ils se précipitent ! comme ils s'entraînent les uns les autres sur la voie escarpée qui conduit à l'Aréopage ! Mais voici Mercure de retour, allez donc tous les deux vous occuper de ces pro-

¹ Le mois Elaphébolion est le mois de février, suivant l'interprétation commune. Les Grecs énonçaient les dates en partageant leur mois de trente jours en trois parties égales de dix jours chacune.

cès, tirez les juges au sort, et prononcez selon vos lois ; pour moi je me retire dans ma grotte, où je vais m'amuser à jouer sur ma flûte quelques-uns de ces airs amoureux dont j'ai coutume de fatiguer l'écho. Je n'ai que trop entendu tous ces discours de plaideurs, dont l'Aréopage retentit chaque jour.

MERCURE. Allons, Justice, appelons les causes.

LA JUSTICE. Tu as raison : la foule s'avance avec un grand tumulte, elle bourdonne autour de la citadelle comme un essaim de guêpes.

UN ATHÉNIEN. Je te tiens, scélérat.

UN AUTRE. Tu es un Sycophante.

UN AUTRE. Je te convaincras de tous tes crimes.

UN AUTRE. Fais auparavant tirer ma cause au sort.

UN AUTRE. Suis-moi au tribunal, homme infâme !

UN AUTRE. Ne m'étrangle point.

LA JUSTICE. Sais-tu, Mercure, ce que nous devrions faire. Remettons à demain toutes les autres causes, et tirons aujourd'hui celles que les sciences, les arts et les professions ont intentées contre quelques hommes. Remets-moi les assignations de ce genre.

MERCURE. L'Ivresse contre l'Académie, au sujet de Polémon son esclave fugitif⁴.

LA JUSTICE. Tire sept juges.

MERCURE. Le Portique, contre la Volupté qu'il accuse d'injustice pour lui avoir enlevé Dionysius, son amant.

LA JUSTICE. Il suffit de tirer cinq juges.

⁴ Polémon, Athénien, fils de Philostrate, se livrait dans sa jeunesse à toutes sortes de débauches. Un jour, pour braver la philosophie et les philosophes, il entra ivre et couronné de fleurs dans l'Académie où professait alors Xénocrates de Chalcédoine. Celui-ci, sans faire attention à l'impudence du jeune homme, continua de parler, et le fit avec tant d'éloquence, que Polémon rougit de ses excès, changea de mœurs, devint disciple, puis successeur de Xénocrates. Il mourut fort âgé, et laissa beaucoup d'ouvrages, dont pas un ne nous est resté. Voyez Diogène de Laërce, liv. IV. pag. 262.

MERCURE. La Volupté contre la Vertu au sujet d'Aristippe ¹.

LA JUSTICE. Que cinq décident encore cette affaire.

MERCURE. La Banque contre Diogène ².

LA JUSTICE. Tires-en seulement trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, pour cause de désertion ³.

LA JUSTICE. Il faut neuf juges pour celui-là.

MERCURE. Veux-tu que nous tirions aussi les deux causes nouvellement intentées contre l'Orateur ?

LA JUSTICE. Commençons par vider les anciens procès : nous jugerons ensuite les autres.

MERCURE. Mais ces causes sont semblables, et l'accusation, quoique assez nouvelle, a beaucoup de rapport avec celles que nous avons déjà tirées au sort : il est juste qu'elles soient jugées en même temps.

LA JUSTICE. On dirait, Mercure, que tu veux favoriser quelqu'un et que tu sollicites pour lui. Allons, puisque tu le veux, tirons encore ces deux causes, mais ce seront les seules ; nous en avons assez. Donne-moi ces papiers.

MERCURE. La Rhétorique contre le Syrien ⁴, pour cause de mauvais traitements. Le Dialogue contre le même, pour cause d'injures.

LA JUSTICE. Quel est celui-ci ? son nom n'est point écrit.

¹ Ce philosophe était de Cyrène, ville d'Afrique. Il vint à Athènes, attiré par la grande réputation de Socrate. Ce fut lui qui, le premier, enseigna la philosophie pour de l'argent.

² Diogène naquit à Sinope, ville de Pont, d'Icésius, banquier, lequel étant chargé de la fabrication des monnaies, en fit de fausses. Quelques auteurs prétendent que Diogène eut part à la fraude de son père. Voyez Diogène de Laërce, pag. 357.

³ Pyrrhon, auteur de la philosophie sceptique, cultiva la peinture dans sa jeunesse. Il paraît qu'il y réussissait, puisque Lucien regarde cette cause comme importante, et fait tirer neuf juges au sort pour la décider.

⁴ C'est Lucien lui-même. Tout ce dialogue paraît n'avoir été composé que pour se justifier d'avoir abandonné l'éloquence.

MERCURE. Tire toujours pour l'Orateur de Syrie. Le défaut de nom ne doit faire aucun obstacle.

LA JUSTICE. Eh quoi! nous tirerons au sort, dans Athènes, au milieu de l'Aréopage, des causes étrangères, qui auraient dû être jugées par delà l'Euphrate¹? Néanmoins, tire onze juges pour les deux causes.

MERCURE. Bien : n'en tire pas davantage, afin de ne pas trop multiplier les frais.

LA JUSTICE. Que ceux qui doivent juger l'Ivresse et l'Académie prennent séance les premiers. Toi, Mercure, verse l'eau. L'Ivresse parlera la première... D'où vient qu'elle garde le silence? Pourquoi fait-elle signe qu'elle ne veut pas parler? Aborde-la, Mercure, et sache un peu ses raisons.

MERCURE. Je ne puis, dit-elle, plaider ma cause. Ma langue est enchaînée par le vin que j'ai bu. Je crains de faire rire le tribunal à mes dépens. Je puis à peine me soutenir.

LA JUSTICE. Eh bien! qu'elle fasse monter à sa place quelqu'un de ces véhéments orateurs, il y en a tant qui sont tout prêts à se rompre les poumons pour trois oboles.

MERCURE. Il est vrai, mais personne ne voudra prendre publiquement la défense de l'Ivresse. Cependant sa demande ne paraît pas mal fondée.

LA JUSTICE. Que faire?

MERCURE. L'Académie est toujours prête à parler pour et contre. Elle s'exerce à soutenir également les propositions les plus opposées. Qu'elle parle pour l'Ivresse, ensuite elle plaidera sa propre cause.

LA JUSTICE. Voilà du nouveau. N'importe : parlez, l'Académie, et plaidez les deux causes, puisque c'est pour vous une chose si facile.

L'ACADÉMIE. Citoyens assis ici pour nous juger, je vais d'abord parler pour l'Ivresse, et l'eau coule à présent pour

¹ Il fait allusion à Samosate, sa patrie, située sur les bords de l'Euphrate.

elle¹. Cette infortunée a essuyé de grandes injustices, et c'est l'Académie, c'est moi-même qui les lui ai fait souffrir, en lui enlevant son unique, son fidèle esclave, Polémon, qui poussait l'amitié pour elle au point de ne regarder comme honteuse aucune des actions qu'elle lui commandait. Couronné de fleurs, suivi d'une joueuse d'instruments, on le voyait chaque jour danser au milieu de la place publique. Il chantait depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. On le trouvait toujours ivre, toujours plongé dans la débauche. Athènes entière est témoin de la vérité de mes discours. Jamais alors on n'a vu Polémon à jeun. Un jour qu'il se divertissait à la porte de l'Académie, comme il avait coutume de le faire ailleurs, mon adversaire s'est emparé de lui, l'a fait entrer chez elle, l'a obligé à ne boire que de l'eau, et lui a appris à changer sa débauche en sobriété. Elle a mis en pièces les guirlandes dont il était couronné, et loin de lui montrer à s'enivrer, couché mollement sur un lit, elle ne lui a enseigné que des arguments, dont la sécheresse et la difficulté remplissent son esprit de réflexions importunes. Au lieu de ce vif incarnat qui brillait sur son visage, la pâleur a flétri son teint, et la maigreur de son corps atteste combien il est à présent malheureux. Il ne se souvient plus de ses chansons joyeuses. Il brave la faim et la soif : souvent il s'occupe, jusqu'au milieu de la nuit, des bagatelles que l'Académie (c'est moi-même) enseigne à ses disciples. Mais ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que, excité (par moi) contre sa première amie, il l'attaque aujourd'hui par de violentes invectives.

Voilà ce que j'avais à dire pour l'Ivresse, je vais à présent plaider ma propre cause. Que de ce moment l'eau coule pour moi.

LA JUSTICE. Que va-t-elle répondre ? Toutefois, Mercure, verse-lui une égale quantité d'eau.

¹ La clepsydre qui servait à mesurer le temps accordé aux orateurs pour parler

L'ACADÉMIE. Le défenseur de l'Ivresse a parlé pour elle d'une manière spécieuse, je l'avoue ; mais si vous daignez aussi me prêter une oreille favorable, vous connaîtrez bientôt que je ne suis point injuste à son égard. Ce Polémon qu'elle appelle son esclave n'était point né avec de viles inclinations ; il n'était pas fait pour être asservi par l'Ivresse. Son caractère, semblable au mien, le portait plutôt à devenir mon ami. La débauche s'empara de lui dans un âge encore tendre. Secondée de la Volupté, sa complice ordinaire, elle corrompit cet infortuné, le plongea dans les plus affreux désordres ; et, le livrant aux courtisanes, elle acheva d'effacer en lui jusqu'à la plus légère trace de pudeur. Le tableau qu'elle vient de vous tracer, loin d'être favorable à sa cause, comme elle pense, est tout à mon avantage. Il est vrai, ce malheureux jeune homme, dès la pointe du jour, parcourait la ville couronné de fleurs, s'abandonnait aux excès les plus honteux, dansait dans la place publique au son des flûtes, était enfin l'opprobre de ses ancêtres et de la ville entière, et l'objet du mépris de tous les étrangers. Lorsqu'il vint chez moi, j'étais alors à disserter avec mes amis sur la tempérance et sur la vertu. La porte était ouverte, c'est mon usage de parler ainsi. Polémon entre chargé de guirlandes, accompagné de ses instruments ; il se met à pousser des cris, s'efforce de troubler l'assemblée et d'interrompre mon discours par ses clameurs. Je méprisai son insulte ; je continuai de parler ; il m'écoute, et bientôt (l'Ivresse ne s'était pas totalement emparée de ses sens) mes discours le rappellent à la vertu. Il arrache ses guirlandes, il fait taire sa joueuse de flûte, il semble se réveiller d'un profond sommeil : honteux d'être vêtu de pourpre, il voit quelle est sa situation, il condamne ses débauches passées. La rougeur dont l'avait coloré l'Ivresse se flétrit, disparaît, et fait place à celle que lui cause la honte de sa première conduite. Enfin, heureux transfuge ! il s'échappe de ses fers, et vient se jeter dans mes bras. Je ne l'invitais point à prendre ce parti, loin de lui faire violence, comme le prétend ma ri-

vale. Il s'y détermina de lui-même, et dans l'espoir d'un sort plus heureux. Mais faites-le venir ici, et vous jugerez vous-mêmes en quel état il est à présent, grace à mes soins. Lorsque je l'ai reçu, Athéniens, il n'excitait que le rire et les mépris; il ne pouvait ni parler, ni se soutenir, tant il était absorbé par le vin. J'ai changé totalement ses mœurs, je l'ai rendu sobre, et, d'un vil esclave, j'en ai fait un citoyen honnête et sage, digne de l'estime de tous les Grecs. Lui-même aujourd'hui me remercie de mes soins, et ses parents me savent gré du service important que je lui ai rendu. J'ai dit : considérez à présent avec laquelle de nous deux il lui était plus avantageux de vivre.

MERCURE. Allons, ne tardez pas, levez-vous et donnez vos suffrages. Nous avons encore d'autres causes à juger.

LA JUSTICE. L'Académie l'emporte de toutes les voix, excepté d'une.

MERCURE. Il n'est pas surprenant qu'il y ait quelqu'un qui donne son suffrage à l'Ivresse. Vous que le sort a nommés pour juger le procès du Portique contre la Volupté, prenez séance; l'eau est versée. Toi, qui es orné de si belles peintures, Pucile, parle le premier.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Athéniens, que l'adversaire contre laquelle j'ai à parler a pour elle l'avantage de la beauté. Je vois même que plusieurs d'entre vous la considèrent avec plaisir, et lui sourient d'un air de complaisance, tandis que mon regard sévère, ma tête rasée jusqu'à la peau, n'attirent que leurs mépris. Je vous parais triste et désagréable; cependant si vous voulez m'écouter, j'espère vous prouver que ma cause est bien plus juste que la sienne. Je l'accuse en ce moment d'avoir employé les charmes de son visage et la parure des courtisanes à séduire un homme qui fut autrefois mon amant, de m'avoir ravi Dionysius, jadis si sage et si modeste. Les juges qui avant vous ont prononcé sur la cause de l'Ivresse et de l'Académie ont décidé celle-ci. Ces deux causes sont sœurs. Il s'agit, en effet, d'examiner si l'on doit, à l'exemple des plus vils animaux, se

tenir sans cesse courbé vers la terre, ne vivre que pour la volupté, ne jamais élever son esprit à de nobles pensées ; ou si, préférant l'honnête à l'agréable, des hommes libres doivent s'affranchir du joug des passions par le secours de la philosophie, apprendre à ne plus redouter la douleur comme un mal insupportable, à ne plus faire de la volupté leur souverain bien, à ne plus vivre en esclave, à ne plus chercher le bonheur dans des mets délicats. C'est en présentant ces amorces aux hommes qui n'ont jamais réfléchi, c'est en les épouvantant par l'idée du travail et de la fatigue, que ma rivale en attire un si grand nombre dans ses filets. De tous ces infortunés, le plus malheureux, sans doute, est le jeune homme qu'elle m'a ravi, et auquel elle a fait rejeter le frein salutaire que je lui avais imposé. Encore, pour le séduire, a-t-elle attendu qu'il fût malade : jamais, en santé, il n'aurait écouté ses discours trompeurs. Mais pourquoi m'indigner ici contre une audacieuse, qui n'épargne pas même les Dieux, qui tous les jours calomnie leur providence ? Il est de votre sagesse, Athéniens, de lui faire porter la peine de son impiété. J'apprends que cette efféminée, qui n'est point préparée à prononcer une harangue, doit amener Épicure pour lui servir de défenseur. C'est ainsi qu'elle respecte votre tribunal. Cependant qu'elle nous dise ce qu'Hercule et notre Thésée fussent devenus, si, dociles à la voix du plaisir, ils eussent fui la fatigue ? Sans leurs travaux, la terre gémirait encore sous le poids des crimes et de l'injustice. Si je vous parle ainsi, ce n'est pas que j'aime à tenir de longs discours ; mais que mon adversaire consente un moment à répondre à mes interrogations, et je vous ferai bientôt connaître son néant et sa futilité. Souvenez-vous, Athéniens, du serment que vous venez de prononcer ; portez vos suffrages avec intégrité, et gardez-vous de croire Épicure, lorsqu'il vous dira que les Dieux n'ont point les yeux ouverts sur les actions des hommes.

MERCURE. Retire-toi. Épicure, parle pour la Volupté.

ÉPICURE. Je ne vous dirai qu'un mot, Athéniens ; les

longs raisonnements me seraient inutiles. En effet, si par des philtres et des enchantements la Volupté avait forcé l'inclination de Dionysius, que le Portique appelle son amant, si elle l'avait obligé de s'éloigner de celui-ci, et de n'avoir des yeux que pour elle, on pourrait avec raison la regarder comme une magicienne, et la déclarer coupable d'injustice pour avoir ensorcelé les amants d'autrui. Mais si le citoyen d'une ville libre, lorsqu'il n'en est point empêché par les lois, ne conçoit que des dégoûts pour l'extérieur rebutant de mon adversaire, s'il traite de chimère ridicule cette félicité qu'on n'obtient qu'à force de travaux, si, pour échapper à ces arguments tortueux, plus inextricables que des labyrinthes, il vient de son plein gré se jeter dans les bras de la Volupté; enfin, s'il brise comme des chaînes insupportables ces filets de syllogismes¹, dont on cherche à l'envelopper, faut-il lui fermer tout asile? Faut-il le repousser dans les flots lorsque, échappé du naufrage, il regagne en nageant le port, ne desirer que le calme et la tranquillité? La Volupté devait-elle le replonger au milieu de la tourmente la tête la première, et le livrer sans pitié à des maux incurables, lorsqu'il implorait son secours, comme un suppliant qui se réfugie à l'autel de la compassion? Sans doute elle eût mieux fait d'attendre, qu'accablé de sueurs et de fatigues, Dionysius fût enfin parvenu au sommet sur lequel habite cette vertu tant vantée; c'est là qu'il aurait pu la contempler à son aise, et après avoir consumé sa vie entière dans les travaux, il aurait joui du bonheur quand il aurait cessé de vivre. Mais, Athéniens, quel juge est plus propre à décider la question que Dionysius lui-même? Instruit autant qu'on le peut être de la doctrine du Portique, il avait toujours pensé que *le bon seul est le beau*². Il apprend enfin que la douleur est un mal, et de deux opinions oppo-

¹ Chrysippe appelait le syllogisme un filet à prendre des hommes. Voyez les *Sertes à l'encan*.

² Maxime favorite des stoïciens.

sées, il a choisi celle que sa propre expérience lui a fait connaître pour la meilleure. Il voyait, en effet, ceux qui dissertent le plus sur la patience et le courage dont on doit s'armer contre les maux, servir en secret la Volupté, déployer dans leurs écoles une vigueur extrême, et ne vivre chez eux que suivant les lois du plaisir. Ils rougiraient, il est vrai, qu'on les vit se relâcher de la rigueur de leurs principes et trahir leur doctrine ; mais ils souffrent le cruel tourment de Tantale, et lorsqu'ils espèrent pouvoir se cacher et violer en sûreté leurs propres lois, ils se remplissent sans mesure de tout ce qui peut flatter leurs sens. Qu'on leur fasse présent de l'anneau de Gygès ou du casque de Pluton¹, et bientôt, disant pour jamais adieu aux travaux et à la douleur, ils se précipiteront sur la Volupté, ils suivront l'exemple de Dionysius, qui, jusqu'à sa maladie, espérait retirer les plus grands avantages de ces beaux principes sur la constance : mais lorsque, souffrant et malade, il sentit que la douleur le pénétrait véritablement, lorsqu'il vit que son corps philosophaït autrement que le Portique, et lui enseignait des principes tout à fait opposés, il le crut plutôt que ses maîtres. Il reconnut qu'il était homme, qu'il avait un corps sujet aux faiblesses de l'humanité. De ce moment il cessa de le traiter comme une statue², et demeura convaincu que celui-là parle autrement qu'il ne pense, qui blâme la Volupté. Ses paroles annoncent la joie, mais son esprit est tout entier à la douleur³. J'ai dit : vous pouvez porter vos suffrages.

LE PORTIQUE. Point du tout. Permettez-moi de lui faire quelques questions.

ÉPICURE. Interroge, je suis prêt à te répondre.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un mal ?

ÉPICURE. Oui.

¹ Le casque de Pluton rendait invisible, ainsi que l'anneau de Gygès. Homère, *Iliade*, liv. v, v. 843.

² C'était un des dogmes du Portique, de traiter son corps comme une statue.

³ Vers d'Euripide. *Phœniss.*, v. 365.

LE PORTIQUE. Et le plaisir un bien ?

ÉPICURE. Certainement.

LE PORTIQUE. Quoi donc ! connais-tu ce qui est *différent* et ce qui est *indifférent*, le *proposé* et le *rejeté* ?

ÉPICURE. Sans doute.

MERCURE. Les juges disent qu'ils n'entendent rien à ces questions minutieuses. Taisez-vous, on va porter les suffrages.

LE PORTIQUE. Je gagnerais certainement ma cause, si je l'interrogeais en la troisième figure des *indémonstrables*¹.

LA JUSTICE. Qui a l'avantage ?

MERCURE. La Volupté l'emporte de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne heure. Toi, Mercure, appelle d'autres causes.

MERCURE. La Vertu et la Mollesse, au sujet d'Aristippe. Qu'elles se présentent.

LA VERTU. C'est à moi de parler la première. Aristippe m'appartient : ses discours et ses actions le font assez connaître.

LA MOLLESSE. Nullement. C'est moi qui dois parler. Cet homme est à moi, on peut en juger par ses couronnes, sa pourpre et ses parfums.

LA JUSTICE. Ne disputez pas. La cause sera remise jusqu'à ce que Jupiter ait décidé celle de Dionysius. Il y a lieu de croire que le moment n'en est pas fort éloigné. Si la Volupté gagne sa cause, la Mollesse s'emparera d'Aristippe ; et si c'est le Portique qui est vainqueur, Aristippe appartiendra à la Vertu. Que d'autres s'avancent. Qu'on ne donne point aux juges leur salaire², la cause n'a pas été jugée.

¹ Espèce de syllogisme. Apulée, sur la doctrine de Platon, cité par Gesner, dit que ce nom d'indémonstrable ne signifie pas qui ne peut être démontré, mais qui n'a pas besoin de démonstration à cause de sa clarté et de sa simplicité.

² Lucien fait ici la satire d'un abus qui s'était introduit dans l'Aréopage. Il paraît que les juges exigeaient leur salaire, quoique la cause eût été remise.

MERCURE. Ces vieillards seront donc montés ici pour rien ?

LA JUSTICE. Il suffit qu'ils en reçoivent la troisième partie. Allez-vous-en, et ne murmurez pas ; vous jugerez une autre fois.

MERCURE. Diogène de Sinope, paraissez, il en est temps ; et vous la Banque, parlez.

DIOGÈNE. Si bientôt elle ne cesse de me faire des reproches, elle ne m'accusera plus de désertion, mais de blessures profondes et multipliées, car je vais à l'instant la frapper de mon bâton.

LA JUSTICE. Que vois-je ? La Banque prend la fuite : il la poursuit le bâton levé. La malheureuse va sans doute éprouver quelque mauvais traitement. Appelle Pyrrhon.

MERCURE. Voici la Peinture qui se présente ; mais Pyrrhon n'est point venu. Je me suis bien douté qu'il ne voudrait pas comparaitre.

LA JUSTICE. Pourquoi cela, Mercure ?

MERCURE. C'est qu'il n'admet aucune certitude dans les jugements.

LA JUSTICE. Cela étant, qu'on le condamne par défaut. Appelle à présent l'Orateur de Syrie. Cependant les demandes formées contre lui ne nous ont été apportées que depuis peu, et rien n'en pressait encore la décision : mais puisque c'est une chose résolue, tire d'abord la cause de la Rhétorique. Ah ! grands Dieux ! quelle foule accourt ici pour l'entendre !

MERCURE. Cela n'est point étonnant : cette cause est aussi singulière que nouvelle, et, comme tu le disais, elle n'est intentée que depuis peu. D'ailleurs l'espérance d'entendre la Rhétorique et le Dialogue accuser tour à tour le Syrien, et celui-ci se justifier contre tous deux, attire la multitude autour de ce tribunal. Allons, la Rhétorique, commencez votre plaidoyer.

LA RHÉTORIQUE. En commençant ce discours¹, Athé-

¹ Cet exorde est celui de Démosthène, dans le discours de *la Con-*

niens, je prierai tous les Dieux et toutes les Déeses de me faire obtenir de vous, durant le cours de cette cause, autant de bienveillance que j'en ai toujours témoigné moi-même, et à la République en général, et à chacun de vous en particulier. Je les prierai ensuite qu'ils vous inspirent, conformément à l'équité, d'imposer silence à mon adversaire, afin qu'il me laisse former mon accusation selon l'idée que j'en ai conçue, et sur le plan que je m'en suis formé. Je ne puis concilier les idées qui s'élèvent dans mon esprit¹, lorsque, d'un côté, je considère le traitement que j'éprouve, et que je réfléchis de l'autre aux discours que j'entends. Ceux que vous tiendra mon adversaire ressembleront aux miens; mais si vous examinez sa conduite, vous verrez qu'elle est telle, que je dois prendre les plus grandes précautions pour empêcher qu'il n'en use encore plus mal à mon égard. Mais pour ne pas consommer le temps dans un long exorde, et laisser l'eau s'écouler inutilement, je commence l'accusation.

Cet homme était encore dans sa première adolescence, barbare par son langage, et revêtu, pour ainsi dire, de la robe persane, suivant l'usage des Assyriens, lorsque je le trouvai en Ionie, errant, incertain du parti qu'il devait embrasser. Je le pris sous ma protection, je me chargeai de l'instruire. Je ne tardai pas à reconnaître en lui d'heureuses dispositions pour les sciences; je remarquai que ses regards se fixaient sur moi sans relâche (il me craignait alors, il me faisait la cour et n'avait d'admiration que pour moi seule), je résolus de ce moment d'abandonner tous ceux qui me recherchaient en mariage. Indifférente à la richesse, à la beauté, à l'éclat d'une illustre naissance, je donnai ma foi à cet ingrat. Sa pauvreté, l'obscurité de ses aïeux, son extrême jeunesse, ne furent pour moi que de vains obstacles. La dot que je lui apportai était immense, formée d'une foule de dis-

ronne. Est-ce pour faire l'éloge de ce morceau, que Lucien le met dans la bouche de la Rhétorique? Est-ce pour faire la critique des orateurs de son temps qui pillaient impudemment les anciens orateurs?

¹ Cette phrase est tirée du commencement de la troisième Olynthienne

cours admirables. Bientôt j'amenai mon nouvel époux dans ma tribu ; je l'y fis enregistrer et déclarer citoyen. En le voyant, tous ceux qui avaient manqué mon alliance étaient suffoqués de dépit. Quand il voulut voyager pour faire briller à tous les yeux les richesses que lui avait procurées son mariage, loin de l'abandonner, je le suivis partout, je fus moi-même son guide et son conducteur. Le soin que je prenais de sa parure et de ses vêtements attirait sur lui tous les regards. Ce que j'ai fait pour lui, soit en Grèce, soit en Ionie, est sans doute peu de chose ; mais lorsqu'il eut résolu de voyager en Italie, je traversai avec lui la mer Ionienne¹, je l'accompagnai jusque dans les Gaules, où je lui procurai des richesses considérables. Longtemps il se montra docile à mes conseils ; il répondait à ma tendresse, il ne se serait pas absenté une seule nuit de la couche nuptiale.

Mais quand il eut pourvu suffisamment à sa subsistance, quand il crut sa gloire assez bien établie, alors il éleva le sourcil, prit un air de fierté, me négligea, ou plutôt m'abandonna entièrement. Enfin, épris d'un violent amour pour cet homme barbu, le Dialogue, que son costume fait appeler fils de la Philosophie², il s'est pris à l'aimer violemment, et il ne rougit point d'avoir un amoureux bien plus âgé que lui. Ce n'est pas tout, il a l'audace de restreindre la liberté de mes discours et de retrancher à leur étendue. Il se renferme dans des interrogations courtes et d'une étroite précision ; au lieu de dire tout ce que bon lui semble, et de le dire à pleine voix, il entremêle des phrases écourtées, ne profère, pour ainsi dire, que des syllabes. Aussi n'a-t-il obtenu par là, ni ces louanges fréquemment répétées, ni ces nombreux applaudissements que je lui procurais, seulement un léger sourire échappe à ses auditeurs ; de temps en temps on bat des mains, on fait un léger mouvement de

¹ Les Grecs appelaient mer Ionienne celle qui s'étend le long des côtes de la Grèce, jusqu'au golfe de Tarente.

² Zénon d'Élée passe pour le premier auteur de dialogues.

lète en signe d'approbation : voilà ce dont le galant est amoureux : c'est pour cela qu'il me méprise. On prétend même qu'il ne peut pas vivre en paix avec son nouvel amant , sans doute il lui aura fait aussi quelque outrage.

Peut-on, après une pareille conduite, ne pas le juger coupable d'ingratitude ? N'a-t-il pas encouru la peine prononcée par les lois contre les époux qui maltraitent leurs femmes, puisqu'il abandonne indignement sa légitime épouse, qu'il oublie celle qui l'a comblé de bienfaits, pour ouvrir son cœur à une nouvelle passion ? Et dans quel temps encore me fait-il cet outrage ? Lorsque chacun est saisi pour moi d'une admiration profonde, et me désigne pour sa patronne. Je me refuse cependant aux sollicitations de tant de prétendants : ils frappent vainement à ma porte, vainement ils m'appellent à grands cris. Je ne veux point leur ouvrir. Je ne fais pas semblant de les entendre ; car je vois bien qu'ils n'ont d'autres présents à m'offrir que des clameurs. Celui-ci, loin de revenir à moi, porte tous ses regards sur son nouvel amant. Dieux ! que peut-il espérer d'un vieillard qui ne possède qu'un manteau ? J'ai fini. O juges, si, pour se justifier, mon adversaire veut employer le même genre de discours, ne le lui permettez pas. Ce serait le comble de l'ingratitude s'il employait contre moi le glaive dont je l'ai moi-même armé. Qu'il se défende, s'il le peut, en suivant la méthode du Dialogue, l'objet de ses inclinations.

MERCURE. Cela n'est pas possible, Rhétorique ; comment veux-tu qu'il parle seul dans la forme du Dialogue ? Il emploiera le discours soutenu.

LE SYRIEN. Puisque mon adversaire, Athéniens, ne peut souffrir, sans indignation, que j'emploie à me justifier de longs discours, et que je tiens d'elle la faculté de parler, je vous dirai peu de choses : je me bornerai à détruire les principaux chefs de son accusation ; j'abandonne le reste à votre examen. Tout ce qu'elle a dit de moi, elle l'a dit dans l'exacte vérité. C'est elle qui s'est chargée de mon éducation : elle m'a accompagné dans mes voyages, m'a fait inscrire au rang

des Grecs. Après de tels bienfaits je n'ai pu que lui savoir gré de m'avoir épousé. Quelles raisons m'ont donc obligé de l'abandonner, pour m'attacher uniquement au Dialogue? Vous allez les apprendre. Écoutez-moi, je vous prie, Athéniens ; et croyez qu'il n'est point d'intérêt qui puisse m'engager à vous en imposer par le plus léger mensonge.

Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que cette femme avait perdu sa première pudeur, et ne conservait plus ce maintien noble et décent, cet extérieur simple, dont elle était revêtue quand l'orateur de Pæanée¹ l'épousa. Elle se paraît avec art, arrangeait ses cheveux à la manière des courtisanes, se fardait, se peignait le tour des yeux. Je conçus des soupçons sur sa conduite ; j'observai ses regards. Je ne vous ferai point ici le détail de toutes ses infidélités ; mais chaque nuit la ruelle de notre maison² était remplie d'une foule d'amants, ivres pour la plupart, qui venaient lui faire la cour. Ils frappaient insolemment à la porte : quelques uns, oubliant toute retenue, osaient lui faire violence. Elle ne faisait qu'en rire, et semblait prendre plaisir à ces insultes. Souvent, du faite de la maison, elle avançait la tête pour entendre les chansons d'amour qu'ils lui chantaient d'une voix rude et discordante ; ou bien elle entr'ouvrait la porte ; et, s'imaginant que je ne la voyais pas, elle dépouillait toute pudeur et se livrait à leurs caresses adultères. Je ne pus souffrir une pareille conduite. Cependant je ne jugeai pas à propos d'intenter contre elle une accusation dans les formes ; j'allai trouver le Dialogue, qui demeurerait dans notre voisinage ; je le priai de vouloir bien me recevoir chez lui. Telles sont, Athéniens, les grandes injustices que j'ai commises envers la Rhétorique. Mais quand son inconduite ne m'aurait pas forcé à la quitter, ne m'était-il pas permis, à près de quarante ans, de me retirer du tourbillon des affai-

¹ L'émsthène.

² Dans Athènes, la porte de chaque maison était dans un enfoncement, une espèce de cul-de-sac que l'on nommait στενωπός.

res, et du tumulte du barreau ; de laisser reposer les juges ; de renoncer à ces accusations de tyrans ¹, à ces éloges des grands hommes ; d'aller à l'Académie ou au Lycée me promener avec cet honnête Dialogue, et de causer tranquillement avec lui ? J'aurais encore beaucoup d'autres choses à vous dire ; mais je veux mettre fin à ce discours. Souvenez-vous de porter un suffrage conforme à votre serment.

LA JUSTICE. Qui l'emporte ?

MERCURE. Le Syrien, de toutes les voix, excepté une.

LA JUSTICE. C'est apparemment quelque orateur qui a porté ce suffrage opposé. Dialogue, parle devant les mêmes juges : et vous, restez en place ; vous aurez un double salaire, comme pour deux causes.

LE DIALOGUE. Mon dessein n'est pas de m'étendre en de longs discours. Je serai aussi bref que j'ai coutume de l'être. Néanmoins, je formerai mon accusation conformément à l'usage établi dans les tribunaux, malgré le peu de connaissance et d'habitude que j'ai de ces sortes de matières. Tel est mon exorde.

A l'égard des injustices et des outrages que j'ai reçus de cet homme, les voici. Autrefois mon extérieur était grave et noble, je contemplais les Dieux, j'étudiais les lois de la nature et les révolutions de l'univers ; je marchais au-dessus des nuages, à peu près dans la région où le grand Jupiter pousse dans les cieux son char ailé. Je volais déjà dans le cercle des étoiles, et je m'élançais au-dessus des cieux, lorsque ce Syrien, brisant mes ailes, me fit tomber de cette hauteur prodigieuse, et me réduisit à la condition des hommes ordinaires. Il m'arracha le masque tragique et honnête dont j'étais couvert, et m'en imposa un autre propre à la comédie ou à la satire, et presque ridicule. Bientôt il me réunit à la Raillerie, m'enferme avec l'Iambe, le Cynisme,

¹ Par ces accusations de tyran, l'auteur indique les déclamations et les discours de parade sur des sujets imaginaires que composaient les rhéteurs et les sophistes.

Eupolis et Aristophane, gens experts dans l'art de jeter du ridicule sur les objets les plus graves, et de couvrir de risées ce qu'il y a de plus honnête. Enfin il a rappelé du tombeau Ménippe, le plus fort aboyeur et le plus mordant de tous les anciens Cyniques. Il l'a lâché sur moi comme un chien redoutable, dont les morsures sont d'autant plus profondes qu'il les fait en riant et sans qu'on s'y attende. Comment ne me croirais-je pas outragé, lorsque je me vois dépouillé de mon ancien costume, réduit à jouer des comédies et des farces ridicules, à représenter sous ce nouveau maître des pièces d'une composition tout à fait bizarre? Oui, ce qui m'offense le plus, c'est le mélange absurde dont je suis composé. Je ne parle point en prose, je ne marche pas non plus en cadence; mais tel que les centaures, je parais à tous ceux qui m'écoutent, un monstre d'une nouvelle espèce.

MERCURE. Que réponds-tu à cela, Syrien?

LE SYRIEN. Je ne m'attendais pas, Athéniens, que j'aurais à plaider sur une pareille accusation; et j'espérais tout autre chose du Dialogue, que les reproches qu'il vient de me faire. Ne se souvient-il plus que lorsque je l'ai pris, il paraissait, à la plupart des hommes, triste et rechigné? Il était desséché par ses fréquentes interrogations: elles lui donnaient, à la vérité, un air vénérable, mais nullement gracieux. Il était bien éloigné de plaire alors à la multitude. En l'employant, j'ai commencé par l'accoutumer à marcher sur la terre à la manière des hommes. Ensuite je l'ai purifié de la rouille dont il était couvert, je l'ai fait rire, je l'ai rendu agréable à tous les yeux; enfin, je l'ai associé à la Comédie, et, par cette alliance, je lui ai procuré la bienveillance de tous ses auditeurs, qui jusque-là redoutaient les épines dont il était armé, et n'osaient pas plus le toucher qu'un hérissin. Je sais bien ce qui le fâche aujourd'hui; c'est que je ne m'occupe pas à calculer avec lui tous ces détails minutieux: *Si l'ame est immortelle, combien de cotyles de cette matière qui n'admet point de mélange, et garde toujours sa propre nature, Dieu versa dans le cratère lorsqu'il forma le monde.*

Si la Rhétorique est l'image d'une portion de la politique, dont la flatterie forme le quart. En effet, il se plait à disserter sur ces minuties, à peu près comme ceux qui ont la gale se plaisent à se gratter. Ces méditations lui semblent agréables, il s'enorgueillit lorsqu'on dit qu'il n'est pas donné à tout le monde d'apercevoir avec lui les idées qu'il découvre distinctement. Voilà ce qu'il voudrait exiger de moi. Il cherche partout ses ailes, et regarde les cieux, tandis qu'il ne voit pas ce qui est à ses pieds. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait à se plaindre de moi, ni qu'il puisse me reprocher de l'avoir dépouillé de son habit grec pour lui en donner un barbare : lui-même, auparavant, ne passait-il pas pour barbare ? Je serais, sans doute, coupable envers lui d'injustice, si j'avais violé les lois à ce point, et si je lui avais dérobé son vêtement national. Je me suis justifié aussi bien que je l'ai pu. Vous, portez, je vous prie, un suffrage semblable au précédent.

MERCURE. Ah ! tu l'emportes encore de dix suffrages. Le même homme n'est point encore de l'avis des autres : c'est apparemment son usage de porter dans toutes les causes le suffrage de condamnation. Ne cessera-t-il point de se montrer jaloux des gens de bien ? Pour vous (*aux juges*), allez-vous-en sous d'heureux auspices. Nous jugerons demain le reste des procès.

L'ASSEMBLÉE DES DIEUX.

Dieux, cessez de murmurer ainsi, de vous rassembler dans les angles de cette salle, de vous parler à l'oreille les uns aux autres, et ne témoignez plus de mécontentement, si plusieurs d'entre vous partagent nos festins, quoiqu'ils n'en soient pas dignes. C'est pour ce sujet même que j'ai convoqué l'assemblée; que chacun de vous mette son opinion au jour, et se porte accusateur, s'il le juge à propos. Toi, Mercure, fais la proclamation ordonnée par les lois.

MERCURE. Silence, écoutez : quel est celui des grands dieux qui, usant de son droit, veut prendre la parole ? La délibération a pour objet les nouveaux citoyens¹ et les étrangers.

MOMUS. C'est moi, Jupiter; c'est Momus, si tu veux lui permettre de parler.

JUPITER. La proclamation du héraut t'en donne le droit, et tu n'as pas besoin de ma permission.

MOMUS. Je dirai donc que plusieurs d'entre nous, qu'il n'aurait pas fallu tirer du rang des humains pour en faire des Dieux, se conduisent d'une manière tout à fait étrange. Ils s'imaginent ne faire aucun acte de puissance et d'autorité, à moins que d'introduire ici leurs serviteurs et leurs valets pour les rendre nos égaux. Permets-moi, je te prie, Jupiter, de parler avec pleine franchise; sans cela je ne puis

¹ Les étrangers qui transportaient leur domicile à Athènes étaient appelés *Μετοίκαι*; ils ne participaient point à tous les privilèges des véritables citoyens, c'est-à-dire de ceux qui étaient nés d'un père athénien et d'une mère athénienne. Ils étaient obligés de payer chaque année un tribut qui s'appelait *μετοίκιον*, et qui consistait dans la sixième partie de leur revenu.

rien dire. Tout le monde sait de quelle liberté j'use dans mes discours ; je ne sais rien taire de ce qui n'est pas dans l'ordre ; je reprends tout, je dis publiquement mon opinion, et ni la crainte, ni le respect ne me font déguiser ma façon de penser. Aussi le plus grand nombre me regarde comme un censeur importun , dont le caractère est enclin à la calomnie , et l'on m'appelle l'accusateur public. Mais puisque la proclamation me donne le droit de parler, et que Jupiter me permet de m'exprimer librement, je vais le faire, sans rien déguiser.

Plusieurs d'entre nous , comme je le disais, non contents d'être admis dans nos assemblées, de participer à nos honneurs, et de partager notre banquet , quoiqu'ils soient à moitié mortels, ont amené à leur suite, dans les cieux, une foule de valets et de danseurs ; ils les ont fait inscrire frauduleusement au rang des Dieux. Aujourd'hui ces étrangers ont part aux distributions et aux sacrifices, sans avoir payé le tribut auquel sont soumis les nouveaux citoyens.

JUPITER. Point d'énigmes, Momus ; parle clairement et sans ambiguïté ; ajoute même le nom des coupables. La manière dont tu t'exprimes en ce moment est trop vague : l'on peut appliquer indifféremment les reproches, tantôt à celui-ci, tantôt à cet autre. Un orateur qui fait comme toi profession de franchise ne doit jamais craindre de tout dire.

MOMUS. Fort bien, Jupiter, tu as raison de m'exciter à parler avec pleine liberté : tu montres en cela un caractère noble et vraiment royal. Je vais donc nommer sans ménagement ceux que j'accuse. Et d'abord, parlons de ce Bacchus , de ce plaisant dieu à moitié homme , qui n'est pas même Grec du côté de sa mère, petite-fille d'un certain Cadmus, marchand de la Syrophœnicie. Puisqu'on l'a jugé digne de l'immortalité, je ne dirai rien , quel qu'il soit, ni de sa coiffure asiatique, ni de son ivresse, ni de sa démarche chancelante : car vous voyez tous, je pense, à quel point il est efféminé, toujours agité d'une espèce de fureur, et exha-

lant, dès le matin, l'odeur du vin pur. Il a introduit parmi nous une tribu tout entière, et il ne vient ici qu'en traînant à sa suite un chœur de danse. Il a fait autant de Dieux, de Pan, de Silène, de ses Satyres, hommes rustiques et chevriers pour la plupart, qui ne marchent que par sauts et par bonds, et dont la figure est tout à fait étrange. L'un d'eux a des cornes au front; ses jambes et ses cuisses sont celles d'une chèvre, et la longueur de sa barbe le fait ressembler à un bouc. L'autre est un petit vieillard chauve, dont le nez est camus. Il est presque toujours monté sur un âne : ce personnage nous vient de Lydie. A l'égard des Satyres, ils ont de longues oreilles droites, le front chauve et armé de cornes semblables à celles des chevreaux nouvellement nés. Ils sont phrygiens, et ont tous une queue au derrière. Vous voyez quels Dieux nous a créés cet illustre personnage.

D'après cela nous serions étonnés du mépris que les hommes ont pour nous, lorsqu'ils voient des Dieux si ridicules et d'une figure si monstrueuse? Je ne parle point encore de deux femmes qu'il a amenées ici avec lui, d'une Ariane sa concubine, dont il a placé la couronne parmi les astres, ni d'une certaine Érigone, fille d'Icarius, paysan de l'Attique. Mais ce qu'il y a de plus ridicule, c'est qu'il a introduit parmi nous le chien de cette Érigone, de peur que la jeune fille n'eût le chagrin de ne pas avoir avec elle dans les cieux ce fidèle compagnon de son enfance, qu'elle aima avec tant de tendresse. Une telle conduite n'est-elle pas un outrage, ou plutôt n'est-ce pas le comble de la folie et du ridicule? Écoutez à présent ce que j'ai à dire des autres.

JUPITER. Songe à ne rien dire, Momus, contre Esculape et contre Hercule : je vois où t'emporte la chaleur du discours. Ceux-ci ont du moins des talents précieux. L'un guérit les mortels et leur rend la santé, il en vaut à lui seul beaucoup d'autres¹. Hercule est mon fils, et c'est par de

¹ Allusion à ce vers d'Homère, *Iliade*, liv. xi, v. 514 : « Un médecin vaut à lui seul une foule de guerriers. »

nombreux travaux qu'il s'est acquis l'immortalité. Garde-toi donc de leur intenter aucune accusation.

MOMUS. Eh bien, par égard pour toi, Jupiter, je n'en parlerai pas. J'aurais cependant beaucoup à dire sur leur compte ; et, sans parler d'autre chose, d'où viennent ces marques de brûlure qu'ils portent encore ? Mais s'il m'était permis d'user de ma franchise envers toi-même, Jupiter, j'aurais plus d'un reproche à te faire.

JUPITER. Envers moi ? Rien ne t'est plus permis. Tu vas peut-être m'accuser d'être un étranger dans le ciel ?

MOMUS. On le dit en Crète, et qui plus est, on y montre ton tombeau. Mais je n'en crois ni les Crétois, ni les habitants d'Ægium en Achaïe, lesquels prétendent que tu es un enfant supposé. Quoi qu'il en soit, je passe aux objets que je crois devoir te reprocher. L'origine de tous nos abus, la cause principale pour laquelle nous voyons aujourd'hui notre assemblée remplie de Dieux illégitimes, vient de toi-même, Jupiter, et de ton commerce avec les mortelles, auprès desquelles tu ne cesses de descendre, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre. Que d'inquiétudes nous ont causées tes métamorphoses ! Souvent, lorsque tu étais un taureau, nous avons craint qu'on ne te prît pour t'immoler à tes propres autels ; on, quand tu étais changé en or, qu'un ouvrier ne te fit fondre au creuset, et que notre Jupiter, sous ses mains, ne devînt un collier, un bracelet, ou des pendants d'oreilles. Cependant tu as rempli le ciel d'une foule de demi-dieux ; car je ne puis leur donner d'autre nom. Mais ce qu'il y a de plus risible, c'est d'apprendre, tout à coup, qu'Hercule est au rang des immortels, tandis qu'Eurysthée, sous les ordres duquel il fléchissait, n'est qu'au rang des morts ; et de voir le temple de l'esclave s'élever à côté du tombeau de son maître. C'est ainsi que Bacchus est adoré dans Thèbes, tandis que ses cousins Penthée, Actéon et Léarque sont les plus infortunés des humains.

Du moment où, par ton commerce avec les femmes, tu as ouvert à de pareilles divinités les portes de l'Olympe, tous

les Dieux ont voulu l'imiter ; et non-seulement les Dieux, mais (ô comble de l'indécence !) les Déeses elles-mêmes. Eh ! qui ne connaît pas Anchise, Tithon, Endymion, Jason¹ et mille autres ? Ces abus sont si multipliés, que, ne pouvant les dévoiler tous, je crois devoir n'en plus parler.

JUPITER. Momus, prends garde à ne rien dire contre mon Ganymède ; ou je me fâcherais, si tu allais mortifier cet aimable enfant par quelque reproche sur sa famille.

MOMUS. Et ne dirai-je rien de l'Aigle, qui, s'imaginant être un Dieu, est venu se loger dans les cieux, se place sur ton sceptre, et fait, ou peu s'en faut, son aire sur ta tête ? Le passerai-je aussi sous silence par égard pour Ganimède ? Mais cet Atis, Jupiter, ce Corybas², ce Sabazius³, d'où sont-ils tombés au milieu de nous ? Quel est ce Mède Mithras, avec sa candye⁴ et sa tiare ? Il sait si peu parler grec, qu'il ne comprend pas même ce qu'on lui dit quand on lui porte une santé. En conséquence, les Scythes et les Gètes, voyant avec quelle facilité on a reçu ceux-ci, nous oublient au point de s'attribuer à eux-mêmes le droit de donner l'immortalité. Ils mettent au rang des Dieux qui il leur plaît. C'est ainsi qu'ils ont fait inscrire frauduleusement sur nos registres leur Zamolxis, un esclave qui se trouve ici je ne sais trop pourquoi.

Ces apothéoses, ô Dieux ! seraient peut-être encore tolérables. Mais toi, Égyptien à visage de chien, revêtu de ton sarrau de lin, qui es-tu ; et comment, avec cet aboiement, peux-tu prétendre à la divinité ? Que nous veut ce taureau de Memphis tout bigarré de taches ? Cependant on l'adore,

¹ Jason fut aimé de Cérès, qui lui accorda ses faveurs dans un sillon de blé. Jupiter le découvrit, et tua le malheureux Jason d'un coup de foudre. Homère, *Odyssée*, liv. v, v. 125 et suiv.

² Fils d'Ision et de Cérès. Il fut l'instituteur des corybantes, prêtres de Cybèle et de Bacchus.

³ Diodore de Sicile, liv. iv, pag. 212, et plusieurs mythologues prennent Sabazius pour le même que Bacchus ; c'était le nom que lui donnaient les Thraces.

⁴ La candye est le nom de la robe des Perses.

il a des prêtres, il rend des oracles. J'aurais honte de vous parler des Ibis, des Singes, des Boucs et de mille autres Dieux encore plus ridicules, dont les Égyptiens ont rempli le ciel, je ne sais comment ; et je m'étonne, ô Dieux, que vous puissiez souffrir qu'on leur rende des honneurs égaux aux vôtres, et souvent encore de plus grands. Mais toi, Jupiter, de quel œil vois-tu ces cornes de bélier qu'ils t'ont plantées sur le front ?

JUPITER. Ce que tu dis ici du culte des Égyptiens est sans doute bien honteux ; cependant, Momus, leur religion est remplie d'emblèmes, et l'on ne doit pas absolument s'en moquer lorsqu'on n'est pas initié dans leurs mystères.

MOMUS. Il est bien nécessaire, en effet, de connaître les Mystères, pour savoir que des Dieux sont des Dieux, et qu'un Cynocéphale¹ n'est qu'un Cynocéphale.

JUPITER. Laisse là, te dis-je, le culte des Égyptiens ; nous examinerons cet objet une autre fois, lorsque j'en aurai le loisir. Parle des autres Dieux.

MOMUS. Ce sera de Trophonius, et surtout d'Amphiloque. Je suis indigné de voir ce fils d'un scélérat, d'un matricide, rendre en Cilicie des oracles menteurs, et tromper les pauvres humains pour deux oboles. Tu n'es plus, Apollon, le seul prophète célèbre. Aujourd'hui, tout autel, toute pierre arrosée d'huile² ou couronnée de fleurs annonce l'avenir, dès qu'elle a trouvé un imposteur (et il en est tant !) qui lui serve de prophète. Déjà la statue de Polydamas à Olympie guérit de la fièvre, celle de Théagène de Thase a la même vertu. Dans Ilion on sacrifie à Hector, et vis-à-vis, en Chersonnèse, on rend les mêmes honneurs à Protésilas. Enfin, depuis que nous sommes devenus si nombreux, les parjures et les sacrilèges se sont multipliés, les humains nous méprisent entièrement ; et ils ont raison.

Voilà ce que j'avais à dire sur ces Dieux illégitimes, in-

¹ Dieu à tête de chien.

² Il désigne la colonne d'un tombeau. Les anciens avaient coutume d'y répandre des parfums et de la couronner de fleurs.

scrits mal à propos sur nos registres. Mais quels sont ces noms étrangers que j'entends prononcer tous les jours, dont les objets ne sont point parmi nous, et ne peuvent pas même subsister ? En vérité , Jupiter , je ne puis m'empêcher d'en rire, et de me demander, où donc est cette Vertu dont on parle si souvent ? Qu'est-ce que la Nature, le Destin, la Fortune, mots illusoires et vides de sens, inventés par quelques hommes imbéciles, appelés philosophes ? Cependant ces noms, quoique formés au hasard, imposent tellement au stupide vulgaire, qu'aucun homme aujourd'hui ne veut nous offrir de sacrifices, bien persuadé que quand il nous immolerait des hécatombes entières, la Fortune n'accomplira pas moins les arrêts du Destin, et que rien ne peut le dérober au sort qu'en naissant lui a filé la Parque. Je te demanderais volontiers, Jupiter, si tu as vu quelque part la Vertu, la Nature, le Destin ; car je ne doute pas que tu n'entendes souvent prononcer ces mots dans les disputes des philosophes, et à la manière dont ils crient, il faudrait que tu fusses bien sourd pour ne pas les avoir entendus. J'en pourrais dire encore bien davantage ; mais je m'arrête, car je vois que mes discours offensent ici beaucoup de personnes. Déjà plusieurs me sifflent, et ceux-là surtout dont ma franchise a repris les défauts.

Pour terminer cette séance, je vais, si tu le permets, Jupiter, faire la lecture d'un décret tendant à réformer nos abus : il est tout rédigé.

JUPITER. Lis ton décret, j'y consens ; aussi bien, tes reproches ne sont pas tout à fait sans fondement. Il faut arrêter le cours de ces abus, de peur qu'ils n'augmentent davantage.

DÉCRET.

« Que les auspices nous soient favorables ! L'assemblée
« légitimement convoquée le septième jour du mois, Jupi-

« ter étant prytane ¹, Neptune proëdre ², et Apollon épistate ³; Mœnus, fils de la Nuit, faisant les fonctions de greffier, le Sommeil a prononcé ce décret :

« Attendu qu'un nombre considérable d'étrangers, soit Grecs, soit Barbares, indignes de partager avec nous le droit de citoyens du ciel, ont fait frauduleusement inscrire leurs noms parmi ceux des Dieux, et, se faisant passer pour des divinités, ont tellement rempli l'Olympe, que le banquet céleste n'est plus qu'une cohue tumultueuse, qu'un assemblage confus de gens qui parlent mille jargons divers; attendu que l'ambrosie et le nectar, épuisés par cette multitude de convives, nous manquent au point de valoir à présent une mine la cotyle; attendu, enfin, que ces nouveaux venus ont poussé l'insolence jusqu'à usurper la place des Dieux anciens et véritables, qu'ils prétendent, contre toutes les lois de la patrie, s'asseoir au premier rang, et se faire rendre par toute la terre les premiers hommages :

¹ Les prytanes, chez les Athéniens, étaient des magistrats qui convoquaient et présidaient le sénat des cinq cents et l'assemblée du peuple. Ils étaient au nombre de cinquante. Chaque tribu les fournissait à son tour.

² Les proëdres étaient de deux sortes; les uns tirés du corps des prytanes; les autres, dont il est ici question, tirés au sort parmi les neuf tribus qui ne présidaient point. Chaque tribu en fournissait un. Ils délibéraient avec les prytanes, dont ils rendaient l'avis au peuple par le ministère du héraut. Leur magistrature commençait et finissait avec l'assemblée.

³ L'épistate tirait au sort les neuf proëdres dont nous avons parlé ci-dessus; et ensuite, de ces neuf proëdres, il tirait un nouvel épistate auquel il remettait les affaires. Les fonctions de celui-ci consistaient à introduire les causes et à veiller à ce que tout se passât suivant les lois. Elles finissaient, comme celles des proëdres, avec l'assemblée. Mais à l'assemblée suivante, il élisait les proëdres et le nouvel épistate. Il y avait encore un autre épistate, qu'il ne faut pas confondre, comme l'a fait Gesner, avec celui-ci. L'autre était tiré du sénat des cinq cents; il avait une autorité considérable. Les clefs de la citadelle, le sceau et le trésor de la république lui étaient confiés; mais sa magistrature ne durait qu'un jour.

⁴ Mesure qui équivalait à un demi-septier.

« Il a été arrêté par le sénat et par le peuple qu'il serait
« convoqué une nouvelle assemblée dans l'Olympe au solstice
« d'hiver, et que l'on élirait sept examinateurs, choisis parmi
« les grands Dieux ; trois de l'ancien sénat du temps de Sa-
« turne , et quatre des douze Dieux , du nombre desquels
« sera Jupiter. Ces examinateurs ne prendront séance qu'a-
« près avoir prêté le serment requis par la loi, et juré par le
« Styx. Mercure, par une proclamation , avertira tous ceux
« qui prétendent avoir droit de former le conseil des Dieux
« de se réunir. Ils ne viendront qu'accompagnés de témoins
« qui prêteront serment , et avec leurs titres de famille.
« Alors ils se présenteront , tour à tour , devant les exami-
« nateurs, qui les déclareront immortels, ou les renverront
« dans leurs tombeaux et dans la case qu'occupent leurs an-
« cêtres. Si, par la suite, quelqu'un de ceux que les exami-
« nateurs auront rejetés est convaincu de chercher à re-
« monter dans les cieux, il sera précipité dans le Tartare.

« De plus , chaque divinité ne se mêlera que de son em-
« ploi. Minerve n'exercera plus la médecine , Esculape ne
« prédira plus l'avenir. Apollon ne fera point à lui seul tan-
« de métiers différents ; mais il sera contraint de choisir ,
« entre la divination, la musique et la médecine.

« Il sera enjoint aux philosophes de ne plus inventer des
« noms vides de sens, et de ne pas déraisonner sur ce qu'ils
« n'entendent pas.

« Les temples, les autels dédiés à des divinités jugées in-
« dignes de ce titre , ne leur appartiendront plus ; leurs
« images en seront enlevées , et à leur place on mettra les
« statues de Jupiter , de Junon , d'Apollon , ou de quelque
« autre Dieu. Cependant leur ville pourra leur ériger un
« tombeau, sur lequel, au lieu d'autel , on placera une co-
« lonne. Si quelqu'un refuse d'obéir à la proclamation, et ne
« veut point se présenter devant les examinateurs , il sera
« condamné par défaut. »

Tel est le décret que nous vous proposons.

JUPITER. Il est très juste , Momus. Que tous ceux qui

l'approuvent lèvent la main : ou plutôt, que dès ce moment il soit exécuté ; car je vois ici beaucoup de personnes qui ne lui donneraient pas leur suffrage. Vous pouvez à présent vous retirer, vous reviendrez lorsque Mercure aura fait la proclamation. Que chacun ait soin d'apporter avec lui ses attributs et les preuves les plus claires de sa divinité ; qu'il déclare les noms de ses père et mère, quelle est sa tribu, sa patrie, comment il est devenu Dieu. Quiconque ne pourra pas fournir ses preuves, sera dégradé, et les examinateurs n'auront aucun égard s'il possède un vaste temple sur la terre, et s'il passe pour un Dieu dans l'esprit des humains.

LE CYNIQUE.

LE CYNIQUE ET LYCINUS.

LYCINUS. D'où vient, je te prie, mon ami, cette longue barbe et cette chevelure¹? tu n'as point de tunique; te voilà tout nu; tu marches sans chaussure; tu mènes une vie errante, sauvage, semblable à celle des animaux; tu traites ton corps avec une rigueur bien éloignée des soins que la plupart des hommes prennent d'eux-mêmes. Emporté çà et là dans tes courses vagabondes, tu couches sur la terre, et le manteau que tu portes est rempli de taches et d'ordures. On ne dira pas du moins qu'il soit d'un tissu fin et délicat, ni d'une couleur brillante.

LE CYNIQUE. Je n'ai pas besoin non plus qu'il le soit. Celui-ci me suffit, tel qu'il est; je me le procure à peu de frais; et quand je l'ai, il exige de moi peu de soins. Mais, toi, au nom des Dieux, réponds-moi; crois-tu que le luxe soit un vice?

LYCINUS. Certainement.

LE CYNIQUE. Et la simplicité une vertu?

LYCINUS. Assurément.

LE CYNIQUE. Pourquoi donc, lorsque tu me vois vivre dans une simplicité plus parfaite que celle des autres hom-

¹ Du temps de Lucien, les Grecs se faisaient raser la barbe et ne portaient que des cheveux très courts, ainsi que le prouvent la plupart des statues et des médailles de ce temps. Les jeunes gens seuls et les femmes portaient leurs cheveux dans toute leur longueur. Mais il n'en a pas toujours été de même, et les usages ont beaucoup varié à cet égard.

mes, et ceux-ci avec plus de luxe que moi, me fais-tu des reproches qui ne devraient tomber que sur eux ?

LYCINUS. C'est que tu ne me parais pas vivre dans une plus grande simplicité, mais dans une plus grande pauvreté, ou plutôt dans une indigence absolue, dans une misère extrême. Car tu ne diffères en rien de ceux qui vont mendiant leur nourriture de chaque jour.

LE CYNIQUE. Veux-tu, puisque la conversation est tombée sur cette matière, que nous examinions ce que c'est que l'indigence, et ce que c'est que le nécessaire ?

LYCINUS. Volontiers.

LE CYNIQUE. Le nécessaire n'est-il pas ce qui suffit aux besoins de chaque individu, ou serait-ce quelque autre chose ?

LYCINUS. C'est cela même.

LE CYNIQUE. Et l'indigence n'est-elle pas le manque de ce qui nous est absolument nécessaire ?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Je n'éprouve donc aucune indigence, puisque rien ne me manque de ce qui peut m'être nécessaire.

LYCINUS. Et comment cela ?

LE CYNIQUE. Tu le sauras aisément, si tu considères l'objet auquel est destinée chacune des choses dont nous avons besoin. Par exemple, une maison ne sert-elle pas à se mettre à couvert ?

LYCINUS. Oui.

LE CYNIQUE. Et le vêtement pourquoi est-il fait ? n'est-ce pas également pour nous couvrir ?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Et pour quelle raison avons-nous besoin d'être couverts ? n'est-ce pas pour nous conserver en meilleur état ?

LYCINUS. Il me le semble.

LE CYNIQUE. Eh bien ! ces deux pieds, pour être nus, t'en paraissent-ils plus faibles ?

LYCINUS. Je n'en sais rien.

LE CYNIQUE. Je vais te le faire connaître. Quelle est la fonction des pieds ?

LYCINUS. De marcher.

LE CYNIQUE. Crois-tu que mes pieds soient moins capables de marcher que ceux de la plupart des hommes ?

LYCINUS. Mais, non, selon toute apparence.

LE CYNIQUE. Ils ne sont donc pas plus faibles, puisqu'ils ne s'acquittent pas moins bien de leur fonction.

LYCINUS. Cela peut être.

LE CYNIQUE. Et je ne parais pas avoir les pieds moins bons que les autres hommes ?

LYCINUS. Non.

LE CYNIQUE. Eh quoi ! le reste de mon corps est-il en plus mauvais état que le corps d'un autre ? Il le serait, sans doute, s'il était plus faible ; car la force est la première qualité du corps. Peut-on dire que le mien manque de vigueur ?

LYCINUS. Il ne le paraît pas.

LE CYNIQUE. Donc, ni mes pieds, ni mon corps n'ont besoin d'être couverts. S'ils en avaient besoin, ils seraient en mauvais état ; car c'est un des effets du besoin, de détériorer tous les êtres auxquels il se fait sentir. D'ailleurs, pour être nourri des mets grossiers que le hasard lui présente, mon corps ne s'en porte pas moins bien.

LYCINUS. On le voit.

LE CYNIQUE. Il ne serait pas vigoureux s'il était mal nourri ; car la mauvaise nourriture détruit la santé.

LYCINUS. Cela est vrai.

LE CYNIQUE. Pourquoi donc, si tu conviens de tous ces points, méprises-tu ma manière de vivre, et la regardes-tu comme misérable ?

LYCINUS. Le voici. La nature que tu prétends honorer, et les Dieux, ayant placé la terre au centre de l'univers, ont tiré de son sein une foule de biens de toute espèce, afin que nous eussions en abondance, non seulement tout ce qui peut nous être utile, mais encore ce qui peut contribuer à nos

plaisirs. Pour toi , tu es privé de tous ces avantages, ou du moins de leur plus grand nombre : tu n'en jouis pas plus que les bêtes sauvages. Comme elles tu ne bois que de l'eau. Tu te nourris de tout ce que tu trouves , ainsi que font les chiens ; tu n'as pas un lit plus délicat que le leur , et un peu de paille te suffit aussi bien qu'à eux ; enfin , tu portes un manteau qui conviendrait à peine à un mendiant. Si tu crois , en te contentant de ce régime austère , agir en homme sensé , il s'ensuit que les Dieux n'ont pas agi sagement , lorsqu'ils ont revêtu les brebis d'une toison épaisse , lorsqu'ils ont fait produire à la vigne sa liqueur délicieuse , lorsqu'ils nous ont donné tous ces assaisonnements divers , l'huile , le miel et mille autres productions ; voulant fournir à nos besoins , et à nos plaisirs des mets variés , une boisson agréable , des richesses , des lits délicats , de belles maisons , et toutes les autres jouissances , qu'ils nous ont préparées d'une manière admirable. En effet , les ouvrages des arts sont aussi un présent des Dieux. Vivre dans la privation de tous ces biens , c'est vivre malheureux ; et si l'on est à plaindre d'en être privé par un autre , comme ceux qui gémissent dans les prisons , on est plus malheureux encore lorsque soi-même on s'en interdit l'usage : ou plutôt , c'est porter la folie à son comble.

LE CYNIQUE. Tu peux avoir raison : cependant , réponds à ceci. Je suppose qu'un homme opulent et libéral , ami de l'humanité , invite à un banquet magnifique un nombre considérable de convives de tous pays et de tout âge , forts et faibles , sains et malades. Au moment où la table est couverte de mets de toute espèce , un des convives enlève tous les plats , dévore tout à lui seul , et , non content de ce qui est servi près de lui , va ravir , quoiqu'en parfaite santé , la portion la plus éloignée , qui était préparée pour des malades. Cependant il n'a qu'un estomac ; il n'a besoin que de peu d'aliments , et l'excès avec lequel il mange , va bientôt lui donner la mort. Quel jugement porteras-tu de cet homme , Lycinus ? Te paraît-il sensé ?

LYCINUS. Nullement.

LE CYNIQUE. Sobre et modéré ?

LYCINUS. Encore moins.

LE CYNIQUE. Au contraire, un autre convive, assis à la même table, sans songer à la multiplicité des mets dont elle est remplie, en choisit un seul, qui est à sa portée, qui peut suffire à ses besoins, en mange avec modération, n'use que de celui-là, ne regarde pas même les autres ; ne jugeras-tu pas que cet homme est plus sage et plus tempérant ?

LYCINUS. Assurément.

LE CYNIQUE. Eh bien ! comprends-tu le sens de l'allégorie, ou faut-il que je te l'explique ?

LYCINUS. Quel est-il ?

LE CYNIQUE. La Divinité est cet hôte magnifique qui traite un grand nombre de convives. Elle nous présente une foule de mets de toute espèce et de toutes les contrées, afin que chacun trouve ce qui lui convient. Il y a des mets pour les hommes sains, il en est pour les malades ; les uns sont pour les tempéraments robustes, les autres pour les estomacs faibles. Elle ne veut point que tous usent à la fois de tous les aliments ; mais que chacun prenne celui qui lui est salutaire, celui qui est à sa portée, celui dont il a le plus besoin.

Vous autres, par votre intempérance et votre insatiabilité, vous ressemblez à cet homme qui enlève tous les mets. Vous voulez jouir de tous les biens à la fois, et de ceux qui naissent dans votre patrie, et de ceux que produisent les contrées les plus éloignées. La terre que vous habitez, la mer qui vous environne ne suffisent plus à vos desirs ; vous courez aux extrémités de l'univers acheter des voluptés. Souvent vous préférez les jouissances étrangères à celles que vous prodigue votre pays, les plus dispendieuses à celles qui n'exigent que peu de frais, les plus difficiles à obtenir à celles qu'on se procure sans peine. En un mot, vous aimez mieux vous livrer à mille embarras, à mille tourments, que de vivre dans un doux loisir sans peine et sans inquiétude.

Cependant cet appareil fastueux que vous prenez pour le bonheur, et dont vous vous enorgueillez, vous n'arrivez à ne l'obtenir qu'après des fatigues sans nombre et des maux multipliés. Considère avec moi, si tu veux, cet or et cet argent tant désiré, ces palais magnifiques, ces vêtements si recherchés, et vois ce qu'ils traînent à leur suite; par combien d'embarras, de travaux, de périls il faut les acheter! que de sang il faut verser! combien d'hommes il faut égorger! Je ne parle point de tous ceux qui périssent durant le cours des longues navigations qu'ils entreprennent pour ces objets; de ceux qui souffrent les maux les plus cruels, soit en cherchant les métaux dans les entrailles de la terre, soit en construisant des édifices: mais quelle foule de combats avez-vous à soutenir pour les richesses; que d'embûches secrètes les amis dressent à leurs amis, les enfants à leurs pères, les femmes à leurs époux! N'est-ce pas pour un peu d'or qu'Eriphyle trahit autrefois Amphiaras?

Telle est cependant la nature de tous ces objets; les vêtements qui brillent des plus riches couleurs n'en sont pas plus chauds; les palais dorés n'en mettent pas mieux à l'abri; les coupes d'argent ne rendent pas la boisson plus délicieuse; les lits d'or et d'ivoire ne procurent pas un sommeil plus agréable. Au contraire, tu verras souvent sur ces lits magnifiques, sur ces riches tapis, de prétendus heureux ne pouvoir dormir. Il en est de même de ces mets étrangers, qui vous coûtent tant de peines et de soins; ils ne nourrissent pas mieux; ils affaiblissent la santé et produisent des maladies funestes.

Qu'est-il besoin de parler de tous les maux que les plaisirs de Vénus causent ou font commettre aux hommes? Cependant il est si facile de calmer les desirs de cette espèce, lorsqu'on ne veut point rechercher tous les apprêts de la volupté! Mais ce n'est pas seulement dans cette passion que la folie et la corruption sont l'apanage des humains: ils intervertissent l'usage naturel de tous les êtres, ils s'en servent d'une manière contraire à leur destination. C'est ainsi que

d'un char ils font un lit , et veulent cependant s'en servir comme d'un char.

LYCINUS. Et quels sont ces insensés ?

LE CYNIQUE. Vous qui, dégradant vos semblables , les réduisez à la condition des bêtes de somme, en leur ordonnant de porter sur leur cou ces lits qui vous servent de chars, où vous êtes couchés voluptueusement, et du haut desquels, les rênes à la main, vous conduisez des hommes comme des mulets, et dirigez tous leurs mouvements, tantôt de ce côté, tantôt de cet autre. Ceux qui se montrent le plus souvent dans cette pompe insultante, sont à vos yeux les plus fortunés des mortels.

Et ces hommes, qui, non contents d'employer à leur subsistance la chair des animaux, cherchent à en exprimer des couleurs, tels que les teinturiers en pourpre, n'abusent-ils pas de la nature, ne changent-ils pas l'ordre établi par les Dieux ?

LYCINUS. Non vraiment ; puisque la chair de la pourpre a la vertu de teindre, aussi bien que de nourrir.

LE CYNIQUE. Mais ce n'est pas pour cela qu'elle fut créée. En raisonnant ainsi, on pourrait, à la rigueur, se servir d'une amphore comme d'une marmite ; cependant elle n'est point destinée à cet usage. Mais, qui pourrait faire le tableau de toutes les misères humaines ? Elles sont trop nombreuses ; et cependant tu me fais un crime de ne vouloir pas les partager. Pour moi, j'imite ce convive modéré dont je parlais tout à l'heure ; je me nourris des mets qui sont à ma portée, j'use des aliments les plus simples, jamais je ne desire ceux que le luxe va chercher dans les pays étrangers.

Tu prétends, parceque j'ai peu de besoins, parceque je me contente de peu, que ma vie ne diffère en rien de celle des animaux sauvages. En suivant ce raisonnement, les Dieux eux-mêmes seraient d'une condition inférieure à celle des animaux ; car ils n'ont besoin de rien. Mais pour bien connaître la différence qu'il y a entre avoir beaucoup ou peu de besoins, considère, je te prie, que ceux des enfants sont

plus multipliés que ceux des hommes faits ; que les femmes en ont plus que les hommes, les malades plus que les gens en santé, le faible plus que le fort. Par cette raison, les Dieux n'en éprouvent aucun ; et ceux qui approchent le plus de la divinité, n'en connaissent que très peu.

Crois-tu donc que ce fut par misère qu'Hercule, le plus grand des mortels, cet homme vraiment divin, et si justement mis au rang des Dieux, parcourait l'univers le corps nu, ne portant qu'une peau de lion, et n'ayant besoin d'aucune des choses qui vous sont si nécessaires ? Il n'était certainement pas malheureux, ce héros qui délivrait les hommes de leurs malheurs ; il n'était pas indigent, lui qui régnait sur la terre et sur la mer, qui subjuguait tous les peuples contre lesquels il marchait. Jamais il ne trouva d'égal, encore moins de maître, tant qu'il vécut parmi les humains. Crois-tu qu'il manquât de vêtements ou de chaussure, et que pour cette raison il n'en portait point ? On ne pourrait le dire ; c'était, au contraire, un homme sobre et tempérant, qui voulait se vaincre lui-même, qui fuyait les plaisirs et la mollesse. Thésée, disciple d'Hercule, n'était-il pas roi des Athéniens, fils de Neptune, comme on le dit, et le plus vaillant héros de son temps ? Cependant il ne voulut point prendre de chaussure : il voyageait tout nu, il aimait à porter sa barbe et ses cheveux, et il ne fut pas le seul ; tel était aussi le goût de tous les anciens, qui valaient bien mieux que nous. Aucun d'eux, si on eût voulu le raser, ne l'eût enduré plus patiemment qu'un lion dont on voudrait couper la crinière. Ils pensaient que la délicatesse et la douceur de la peau ne convenaient qu'à des femmes ; ils voulaient paraître hommes, comme ils l'étaient en effet, et ils regardaient la barbe comme l'ornement de l'homme, de même que la crinière est celui des chevaux et des lions : les Dieux la leur ont donnée pour relever l'éclat de leur beauté ; et c'est pour cela même qu'ils ont donné la barbe à l'homme. Je veux imiter ces anciens, j'aspire à marcher sur leurs traces. Mais pour les hommes d'aujourd'hui, je n'envie ni leur prétendue féli-

cité, ni la somptuosité de leurs tables, ni le luxe de leurs vêtements, ni cette délicatesse qui leur fait arracher tous les poils de leur corps, jusque dans les endroits cachés, ne laissant ainsi aucun de leurs membres tel que la nature l'a fait.

L'objet de tous mes vœux serait que mes pieds, comme ceux du centaure Chiron, ne différassent en rien de la sole des chevaux. Je voudrais n'avoir pas plus besoin de vêtements que les lions, pouvoir me contenter d'une nourriture plus simple que celle des chiens. Plût aux Dieux que la terre m'offrit partout un lit simple et commode, que l'univers fût ma maison, que je ne me nourrisse que des aliments les plus faciles à trouver ! Puissé-je, ainsi que mes amis, ne jamais avoir besoin ni d'or ni d'argent ! Le désir des richesses produit tous les maux dont les hommes sont accablés ; les dissensions, les guerres, les embûches, les massacres, n'ont d'autre source que la cupidité de posséder plus qu'un autre. Que cette passion funeste n'entre jamais dans mon cœur ; qu'il ne s'ouvre jamais au désir d'augmenter mes possessions ; et puisse-je, au contraire, les voir diminuer sans regret !

Tu connais à présent ma doctrine ; elle ne ressemble guère à celle de la plupart des hommes, et l'on ne doit pas être étonné si nous différons dans notre extérieur, lorsque l'on voit à quel point nous différons dans nos sentiments. Mais ce qui me surprend, tu conviens qu'un chanteur, un joueur de flûte, un acteur tragique, doivent avoir un costume qui lui soit propre, et tu ne veux pas qu'un homme vertueux ait aussi le sien ? Tu prétends qu'il doit ressembler à la multitude, lorsque cette multitude est entièrement corrompue ? Ah ! s'il faut aux gens de bien un costume particulier, quel autre pourrait mieux lui convenir que celui qui paraît le plus effronté et le plus haïssable aux hommes perdus de débauche !

C'est pour cela même que j'ai choisi cette manière de vivre, que j'ai voulu paraître sale, être hérissé de poils,

porter un manteau grossier, laisser croître mes cheveux, marcher sans chaussure. Pour vous, votre costume est entièrement semblable à celui des libertins les plus infâmes. Il serait impossible de vous distinguer d'eux par la couleur ou la mollesse des vêtements, par le nombre des tuniques, par la forme du manteau, par celle de la chaussure, par l'art que vous mettez à entretenir vos cheveux, par les odeurs dont vous les remplissez. En effet, vous exhalez les mêmes parfums, et c'est en cela surtout que vous placez votre bonheur suprême. Que pourrait-on donner, je te prie, d'un homme qui sent l'odeur des Cinædes ? Vous êtes aussi faibles qu'eux dans les travaux, aussi esclaves des voluptés ; vous vous nourrissez des mêmes aliments, vous dormez de la même manière, vous marchez comme eux, ou plutôt vous ne voulez point marcher, vous vous faites porter comme des fardeaux, les uns par des hommes, les autres par des animaux : pour moi, je me sers de mes pieds, et ils me transportent partout où il le faut. Je suis en état de braver le froid et la chaleur ; je ne me plains jamais des saisons, qui sont l'ouvrage des Dieux, et je le dois à ma vie malheureuse. Tandis que vous, dans l'excès de votre félicité, vous n'êtes satisfaits de rien, vous vous plaignez sans cesse : le présent vous est insupportable, vous desirez ce qui est loin de vous ; l'hiver, vous soupirez après l'été ; l'été, vous demandez l'hiver ; s'il fait froid, vous voulez de la chaleur, et du froid lorsqu'il fait chaud. Vous ressemblez à des malades, et ce que la maladie pro luit en eux, vos mœurs le produisent en vous.

Et cependant vous prétendez nous réformer ; vous voulez redresser notre façon de penser, parcequ'elle est la censure de celle des autres hommes ; vous nous accusez de prendre en tout un parti contraire à nos intérêts ; tandis que vous-mêmes, inconsidérés dans votre conduite, sans faire usage de votre jugement et de votre raison, vous ne prenez d'autre guide que la coutume ou la fougue de vos passions. Vous ne différez en rien de ces infortunés qui sont emportés par des

torrents ; ils vont partout où les entraîne la rapidité de l'eau ; de même vous suivez le cours impétueux de vos desirs. Votre sort est assez semblable à celui de cet homme monté sur un cheval indompté, qui l'emporterait malgré lui ; comme il ne pouvait descendre tandis que le cheval courait, il était obligé de s'abandonner aux mouvements de l'animal. Quelqu'un le rencontra, et lui demanda où il allait ainsi. Où celui-ci voudra, répondit-il en montrant le cheval. Si l'on vous demandait aussi où vous allez, pour peu que vous voulussiez avouer la vérité, vous répondriez : Partout où il plaira à nos passions ; où voudront nous conduire, tour à tour, la volupté, la vaine gloire, l'avidité du gain, la colère, la crainte, ou tout autre de ces mouvements déréglés qui vous entraînent ; car vous ne montez pas un seul coursier, mais un grand nombre, tantôt celui-ci, tantôt cet autre : tous sont fougueux, tous vous emportent avec rapidité, et vous précipitent dans des abîmes, où vous tombez avant d'avoir prévu votre chute.

Mon sort est bien différent. Ce manteau, qui est l'objet de vos mépris, cette chevelure hérissée, cet extérieur rebutant, ont une vertu particulière. Ils me font vivre dans une douce oisiveté : je ne fais que ce qui me plaît, je n'ai de société que celle qui m'est agréable. Dans cette foule d'insensés et d'ignorants, il n'en est pas un seul qui voulût m'aborder. Vos efféminés me fuient du plus loin qu'ils me voient ; il n'y a que les hommes honnêtes, doux, et amants de la vertu, qui desirent de m'aborder ; et ils m'abordent fréquemment ; car c'est avec eux que je me plais davantage. Jamais on ne me voit à la porte de vos prétendus heureux ; leurs couronnes d'or, leur pourpre, ne sont à mes yeux que de la fumée, et je me ris de ces hommes pleins de vanité.

Apprends maintenant que ce costume, dont tu te moques, convient non-seulement aux gens de bien, mais aux Dieux mêmes. Jette un coup d'œil sur leurs statues : auquel de nous deux ressemblent-elles davantage ? Sans te borner aux temples de la Grèce, parcours ceux des Barbares ; y verras-tu

les Dieux porter, comme je le fais, leurs cheveux et leur barbe, ou sont-ils peints et sculptés avec un menton rasé comme le vôtre? Bien plus, ils sont la plupart sans tunique, aussi bien que moi. Ose à présent mépriser un costume dont s'honorent les immortels.

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES.

CARON ,

ou

LES CONTEMPLATEURS.

MERCURE, CARON, CRÉSUS et SOLON.

MERCURE. Te voilà, Caron : qu'as-tu donc à rire ? pourquoi as-tu quitté ta nacelle, et quelle raison t'appelle sur la terre ? tu n'as pas coutume, ce me semble, de fréquenter ce haut monde ?

CARON. J'ai grande envie, Mercure, de connaître la vie humaine, d'apprendre ce que font ici les hommes, et de voir ce qu'ils regrettent si fort lorsqu'ils descendent chez nous. Aucun ne fait la traversée sans pleurer à chaudes larmes. J'ai donc, à l'exemple de ce jeune Thessalien ¹, prié Pluton de m'accorder un jour de relâche, pour venir visiter ce séjour de la lumière. Je suis charmé de te rencontrer, car j'espère que tu voudras bien me servir de conducteur dans un pays où je suis étranger, et me montrer chaque chose comme les connaissant toutes.

MERCURE. Oh ! je n'en ai pas le temps. Je vais promptement m'acquitter d'une commission dont Jupiter m'a chargé pour la terre. Tu sais combien ce dieu est irascible ; si je tardais à accomplir ses ordres, il pourrait bien me condamner à rester éternellement dans votre ténébreuse de-

¹ Protésilas

meure, ou me traiter comme il traita dernièrement Vulcain, me prendre par le pied et me précipiter des parvis sacrés de l'Olympe, afin qu'en boitant je fisse rire les dieux, quand je leur servirais d'échanson.

CARON. Tu me verras donc sans pitié errer à l'aventure sur la terre, moi qui suis ton ami, ton compagnon de voyage, et qui transporte avec toi les morts dans les enfers. Tu devrais te souvenir, fils de Maïa, que jamais je ne t'ai fait ramer, ni vider ma nacelle, et quoique, ayant de si robustes épaules, tu ronfles pendant toute la route, étendus sur le tillac, à moins que tu ne trouves quelque mort babillard avec qui tu fasses la conversation. Pour moi, tout vieux que je suis, je tiens les deux rames et fais seul la manœuvre. O mon cher petit Mercure, au nom de ton père, ne m'abandonne pas, fais-moi voir de point en point tout ce qui se passe dans cette vie, afin que je ne sois pas obligé de m'en aller sans avoir pu satisfaire ma curiosité. Si tu m'abandonnes, je serai comme ces aveugles qui, marchant sans guide, risquent de tomber à chaque pas ; car la lumière m'éblouit. Allons, dieu de Cyllène, rends-moi ce petit service, et sois sûr que je m'en souviendrai éternellement.

MERCURE. Je vois bien que ma complaisance me fera battre, et que, pour me récompenser de t'avoir servi de guide, Jupiter me donnera des coups de poing ; mais, qu'importe ; on ne peut se refuser aux instances d'un ami. Cependant, mon cher, il n'est pas possible que tu voies exactement tout ce qui se passe sur la terre ; ce serait l'ouvrage de plusieurs années, et bientôt Jupiter me ferait redemander par un héraut, comme un esclave fugitif : d'ailleurs cela t'empêcherait de t'acquitter des occupations que te donne la mort ; et tu ne peux t'en dispenser longtemps, que le royaume de Pluton n'en souffre un dommage considérable. Æaque, le fermier des enfers, entrerait dans une belle colère, s'il était plusieurs jours sans recevoir une seule obole ; tout ce que je puis faire, c'est de te montrer ce qu'il y a de plus important dans ce monde.

CARON. Fais pour le mieux, Mercure, je suis étranger dans ce pays, et je ne connais rien de ce qui s'y fait.

MERCURE. D'abord, il faut chercher quelque endroit élevé, d'où tu découvres le monde entier. Si tu pouvais monter avec moi dans le ciel, je ne serais pas si embarrassé ; c'est de là que ta vue plongerait sur tout l'univers. Mais, puisque, vivant avec les ombres, il ne t'est pas permis d'entrer dans le palais de Jupiter, tâchons de trouver quelque haute montagne.

CARON. Tu sais bien, Mercure, ce que j'ai coutume de dire lorsque nous naviguons ; si le vent souffle avec impétuosité sur la voile et soulève les flots, chacun de vous alors, par ignorance, veut me donner son avis. L'un me conseille d'amener la voile, un autre de lâcher un peu les cordages, un troisième veut que je m'abandonne aux vents, et moi je vous ordonne à tous de vous tenir en repos, parceque je sais très bien ce que je dois faire : c'est à toi d'en user de même. Sois mon pilote, et fais tout ce que tu jugeras de plus convenable ; je me tairai, comme le doivent les passagers, et me conformerai à tes ordres.

MERCURE. Fort bien, je sais aussi ce qu'il faut faire, et je vais trouver un endroit tel que je le desire. Le Caucase ou le Parnasse qui est plus élevé, ou même l'Olympe, plus haut que les deux autres, ne ferait-il pas mon affaire?... Ah ! il me vient une idée à la vue de l'Olympe. Mais il faudra que tu m'aides.

CARON. Ordonne, je te seconderai de tout mon pouvoir.

MERCURE. Homère a écrit quelque part que les fils d'A-loë, qui, comme nous, n'étaient que deux, et encore dans leur enfance, entreprirent un jour de déraciner le mont Ossa, et de le mettre sur le mont Olympe ; que, posant ensuite le Pélion par-dessus, ils en firent une échelle très commode pour escalader les cieux¹. L'entreprise impie de ces deux jeunes téméraires fut punie ; mais nous qui n'a-

¹ Homère, *Odyssée*, liv. II, v. 513,

vous point de mauvaises intentions contre les Dieux, qui nous empêcherait d'en faire autant, et de rouler montagnes sur montagnes, pour construire une élévation d'où nous pourrions contempler l'univers à notre aise ?

CARON. Mais, mon ami, nous ne sommes que deux, nous ne pourrions jamais mettre Ossa sur Pélion.

MERCURE. Pourquoi donc ? crois-tu que nous soyons moins forts que ces deux enfants-là ? ne sommes-nous pas des dieux ?

CARON. Sans doute ; cependant je ne puis croire cela possible ; il y a là trop d'ouvrage.

MERCURE. On voit bien que tu es un ignorant, et que tu n'es nullement doué de la force poétique. Homère, l'admirable Homère ¹, en deux vers, transporte ces montagnes et aplanit l'entrée du ciel. Mais je suis bien étonné que cela te paraisse incroyable, tu sais qu'Atlas porte le monde sur les épaules, et seul nous soutient tous ; n'as-tu jamais entendu parler de mon frère Hercule, qui, pour donner quelques moments de repos à Atlas, a pris aussi le monde sur son dos ?

CARON. On me l'a dit ; mais tu sais aussi bien que les poètes ce qu'il en est.

MERCURE. Comment ! rien n'est plus vrai. Pourquoi veux-tu que des hommes sages aient débité des mensonges ? Ça, commençons par soulever l'Ossa, et, suivant ce que prescrit Homère (excellent architecte), mettons dessus le Pélion, *dont le sommet est ombragé de feuillages*. Vois-tu comme nous venons à bout de notre ouvrage ! Nous l'avons fait à la fois facilement et en poètes. Actuellement, il faut monter dessus pour voir si l'élévation sera suffisante, ou s'il nous faudra bâtir encore plus haut. Ah ! grands dieux, nous ne sommes encore qu'au bas du ciel. A peine du côté de l'orient aperçois-je l'Ionie et la Lydie : au couchant je ne vois pas plus loin que l'Italie et la Sicile : au nord, ma vue

¹ *Odyssee*, v. 314.

ne s'étend que jusqu'à l'Ister¹ : au midi, je puis à peine distinguer la Crète. Allons, il faut encore transporter le mont OËta, et y ajouter le Parnasse.

CARON. Je le veux bien ; mais prends garde qu'en élevant notre frère édifice à une hauteur incroyable, nous ne soyons renversés avec lui, et que, nous rompant la tête, nous ne fassions une épreuve douloureuse de l'architecture d'Homère.

MERCURE. Ne crains rien : tout cela est très solide. Transporte ici le mont OËta, et roule-moi le Parnasse. Je monte une seconde fois. Voilà qui est bien. Je vois actuellement toute la terre. Monte aussi toi-même.

CARON. Tends-moi donc la main ; car ce n'est pas une petite peine pour moi de monter aussi haut.

MERCURE. Tu veux contempler l'univers ; ce n'est pas sans travail et sans quelques dangers, qu'on peut contenter une telle curiosité. Tiens-moi ferme la main, et prends garde de mettre le pied sur un endroit glissant. Bien, te voilà en haut. Comme le Parnasse a deux sommets, asseyons-nous chacun sur l'un d'eux. Jette à présent les yeux autour de toi, et examine le monde.

CARON. Je vois une vaste étendue de terre environnée d'un grand lac, puis des montagnes et des fleuves plus grands que le Cocyte et le Phlégéon. Je vois aussi des hommes très petits ; j'aperçois même leurs tanières.

MERCURE. Ce que tu prends pour des tanières, ce sont des villes.

CARON. Tu vois bien, Mercure, que nous n'avons rien fait qui vaille. C'est en vain que nous avons transporté ici le Parnasse avec la fontaine de Castalie, l'OËta et les autres montagnes.

MERCURE. Pourquoi cela ?

CARON. Je ne vois rien distinctement d'une élévation si considérable. Je ne voulais pas seulement apercevoir les

¹ Aujourd'hui le Danube.

villes et les montagnes, comme dans une peinture, mais connaître les hommes, voir leurs actions, entendre leurs discours, comme je le faisais il n'y a qu'un instant, lorsque tu m'as rencontré riant de bon cœur, et que tu m'as demandé le sujet de mes ris. Je venais en effet d'entendre quelque chose de fort réjouissant.

MERCURE. Qu'était-ce donc ?

CARON. Un homme, invité par un de ses amis à venir le lendemain souper chez lui, promettait de s'y rendre sans faute. Mais il parlait encore, qu'une tuile détachée du toit, je ne sais comment, lui est tombée sur la tête, et l'a tué. Je risais de voir qu'il ne pourrait remplir sa promesse ; mais il me semble que nous ferions beaucoup mieux de descendre, afin que je pusse tout voir et tout entendre.

MERCURE. Reste ici. Je guérirai la faiblesse de tes yeux, et je te vais donner une vue perçante, en récitant une formule d'Homère. Souviens-toi seulement, lorsque j'aurai récité les vers, de ne plus t'aviser de mal voir ; songe à distinguer parfaitement tous les objets.

CARON. Tu n'as qu'à parler.

MERCURE.

J'ai dissipé les ténèbres qui te couvraient la vue afin que tu puisses distinguer les Dieux et les hommes.

Eh bien, n'y vois-tu pas ?

CARON. Admirablement. Lyncée lui-même est aveugle auprès de moi. Réponds donc maintenant à mes questions. Mais veux-tu que, pour te parler, je me serve des vers d'Homère ? Tu sauras par là qu'ils ne me sont pas entièrement étrangers.

MERCURE. Et où les aurais-tu pu apprendre, pauvre batelier ? Tu ne sais que ramer et conduire ta nacelle.

CARON. Ne méprise pas mon métier. Sache que j'entendis Homère chanter un grand nombre de vers, lorsque je le passai dans ma barque après sa mort. Je m'en rappelle encore quelques uns. Nous étions alors battus par une tempête

violente. En effet, à peine avait-il commencé de chanter (c'étaient apparemment des vers contraires à la navigation), que Neptune, ayant rassemblé les nuages, troubla la mer en y plongeant son trident comme il aurait fait d'une cuiller à pot, et excita une cruelle tempête. L'eau était si agitée par les vers du poëte, et les ténèbres si épaisses, qu'il s'en fallut bien peu que ma barque ne coulât à fond. En ce moment le roulis causa un si grand mal de cœur à notre homme, qu'il lui fit rendre tous les vers qu'il avait composés sur Scylla, Charybde et le Cyclope. Il n'est donc pas étonnant que j'aie conservé quelque chose d'une évacuation si considérable. Mais, dis-moi, je te prie, quel est cet homme d'un embonpoint extrême, d'une taille et d'une force considérables, qui surpasse tous les autres de la tête, et les efface par la largeur de ses épaules ?

MERCURE. C'est Milon, ce célèbre athlète de Crotone. Les Grecs l'applaudissent, parcequ'il a eu la force d'enlever un taureau et de le porter jusqu'au milieu du stade.

CARON. Ah ! qu'ils m'applaudiront avec bien plus de justice, lorsque dans peu j'enlèverai ce Milon et le mettrai dans ma barque, terrassé par la mort cet athlète invincible ; e!le lui donnera bientôt un croc en jambe auquel il ne s'attend guère. Que de larmes lui fera verser alors le souvenir de tant de couronnes et d'applaudissements ! A présent, il s'enorgueillit de sa force, et des louanges qu'elle lui procure. Mais, quoi ? songe-t-il qu'il doit mourir un jour ?

MERCURE. Et comment veux-tu qu'il y pense, jeune et vigoureux comme il est ?

CARON. Laissons-le là en attendant que dans peu je rie à ses dépens, lorsque je le passerai dans ma barque, et que je verrai cet athlète qui porte des taureaux, ne pouvoir pas soulever un moucheron. Mais quel est ce personnage remarquable que j'aperçois là-bas ? Il me paraît, à son vêtement, que ce n'est pas un Grec.

MERCURE. C'est Cyrus, le fils de Cambyse. Il a transféré chez les Perses la gloire et l'empire des Mèdes. Il vient de

trionpher de l'Assyrie et de s'emparer de Babylone. Il prépare actuellement une expédition contre la Lydie¹, afin de soumettre Crésus, et de s'emparer ensuite de toute la terre.

CARON. Et quel est ce Crésus?

MERCURE. Tiens, jette les yeux sur cette grande citadelle entourée d'une triple muraille, c'est Sardes, le séjour de Crésus, et tu le vois lui-même, couché sur un lit d'or, s'entretenir avec l'Athénien Solon. Serais-tu curieux d'entendre leur conversation?

CARON. Très volontiers.

CRÉSUS². Eh bien, étranger Athénien, tu as vu mes richesses, mes trésors, mes vases, toute ma magnificence : dis-moi, quel est celui des hommes que tu crois le plus heureux?

CARON. Que va répondre Solon?

MERCURE. Sois tranquille, il ne dira rien qui ne soit digne d'un philosophe.

SOLON. Ah! Crésus, il y a bien peu d'hommes qui arrivent au bonheur. Mais de tous ceux que j'ai connus, Cléobis et Biton, les enfants de la prêtresse d'Argos, me paraissent les plus heureux.

MERCURE. Il parle de ces jeunes gens qui dernièrement s'attelèrent au char de leur mère, la traînèrent jusqu'au temple de Diane, et moururent ensemble en y arrivant³.

CRÉSUS. A la bonne heure, que ceux-ci aient le premier rang de la félicité. Qui placeras-tu au second?

SOLON. Tellus l'Athénien⁴, qui vécut vertueux et mourut pour sa patrie.

¹ Pour plus d'exactitude, Lucien aurait dû mettre l'expédition de Lydie avant la prise de Babylone, qui n'arriva que trente ans après celle de Sardes.

² Plutarque, *Vie de Solon*, pag. 93, rapporte cette conversation, après avoir observé que plusieurs auteurs la regardaient comme fabuleuse et contradictoire avec la chronologie. Hérodote le rapporte aussi, liv. I, chap. xxx, pag. 18, édition de Wesseling.

³ Voyez cette histoire dans Hérodote, liv. I.

⁴ Dans Plutarque et dans Hérodote, Solon donne à Tellus le premier degré du bonheur, et ne place qu'au second Cléobis et Biton.

CRÉSUS. Et moi donc, insolent, je ne te parais pas heureux ?

SOLON. Je n'en sais rien encore, Crésus ; il faut, pour en juger, attendre la fin de ta vie. La mort seule peut nous apprendre si l'on a été heureux jusqu'à la fin de ses jours.

CARON. A merveille, Solon, tu es un brave homme de ne pas m'oublier, et tu as raison d'en appeler à ma barque, pour décider cette question. Mais, Mercure, quels sont ces gens envoyés par Crésus, et que portent-ils sur leurs épaules ?

MERCURE. Ce sont des lingots d'or ¹, que le roi de Lydie consacre à Apollon Pythien, pour le récompenser de certains oracles qui bientôt causeront sa perte. Ce Crésus aime extraordinairement les oracles.

CARON. Quoi ! ce jaune rouge qui brille, c'est de l'or. Oh ! voilà la première fois que j'en vois après en avoir tant entendu parler.

MERCURE. Oui, mon cher, c'est là ce métal si vanté ; la source de toutes les dissensions humaines.

CARON. Mais je ne vois pas à quoi il peut être bon, si ce n'est à faire courber sous le faix ceux qui le portent.

MERCURE. Tu ne sais donc pas de combien de guerres il est cause, combien il produit de vols, d'embûches, de parjures et de meurtres ? quels longs voyages on entreprend pour l'amour de lui, et à combien d'hommes il a coûté la liberté ?

CARON. Eh ! pourquoi donc cela ? serait-ce parcequ'il ressemble beaucoup au cuivre ? Je connais bien celui-là, et j'en reçois une obole de chaque mort que je passe.

MERCURE. Justement. Mais comme le cuivre est beaucoup

¹ Ces lingots, selon Diodore, liv. XVI, chap. LVI¹, étaient au nombre de cent vingt, et de cent dix-sept suivant Hérodote, liv. I, chap. L, chacun du poids de deux talents : ils furent fondus et monnayés durant la seconde guerre sacrée, par Phayllus, qui commanda les Phocéens après ses deux frères, Onomarchus et Philomelus, la troisième année de cette guerre, et la quatrième de la cent sixième olympiade.

plus commun, il est moins recherché ; au lieu que l'or est rare, il faut, pour l'arracher des entrailles de la terre, descendre dans des profondeurs effroyables. Le cuivre, le plomb et les autres métaux, se trouvent presque à la surface.

CARON. Voilà un singulier effet de la folie des hommes, d'aimer avec tant d'ardeur une chose qui n'a d'autre mérite que d'être pâle et pesante.

MERCURE. Tu vois du moins que Solon ne fait aucun cas de l'or, et se moque de la vaine ostentation de Crésus. Mais il semble vouloir parler : écoutons-le.

SOLON. Dis-moi, de grace, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces lingots ?

CRÉSUS. Sans doute ; il n'a pas dans son temple une aussi riche offrande.

SOLON. Et tu crois que le dieu sera plus heureux quand il possédera tes lingots d'or ?

CRÉSUS. Pourquoi non ?

SOLON. En ce cas, l'Olympe est bien pauvre, si les dieux ont besoin des richesses de la Lydie, et qu'il faille les leur envoyer.

CRÉSUS. Mais où trouverait-on, je te prie, autant d'or que dans mon royaume ?

SOLON. Y trouve-t-on au-si du fer ?

CRÉSUS. Il y en a peu.

SOLON. Tu manques du métal le plus précieux.

CRÉSUS. Comment le fer serait-il préférable à l'or ?

SOLON. Je te l'apprendrai, si tu veux me promettre de ne te point mettre en colère.

CRÉSUS. Parle, et ne crains rien.

SOLON. Lequel vaut mieux de celui qui conserve, ou de celui qui est conservé ?

CRÉSUS. Le premier, sans doute.

SOLON. Si donc, comme on le dit, Cyrus marche contre la Lydie, armeras-tu tes soldats avec des épées d'or ou de fer ?

CRÉSUS. De fer, évidemment.

SOLON. Et si tu ne te procures bientôt de ce métal, ton or passera en la puissance des Perses.

CRÉSUS. Parle mieux, je te prie.

SOLON. Je souhaite que les dieux en ordonnent autrement ; mais tu es obligé d'avouer que le fer est préférable à l'or.

CRÉSUS. Tu me conseilles donc de consacrer au dieu des lingots de fer, et de faire revenir l'or que je lui envoie ?

SOLON. Le dieu n'a besoin ni d'or, ni de fer ; mais quelque chose que tu lui envoies, cuivre ou or, il deviendra la proie des Phocéens, des Béotiens, ou des habitants de Delphes, d'un tyran, ou de quelque voleur : car Apollon ne se met guère en peine de tes riches présents.

CRÉSUS. Tu fais toujours la guerre à mes richesses ; il semble que tu en sois jaloux.

MERCURE. Le Lydien ne peut souffrir la franchise et la liberté du philosophe ; il ne peut concevoir qu'un homme pauvre ne tremble pas devant lui, et dise franchement sa pensée. Mais dans peu, devenu prisonnier de Cyrus, il se souviendra de Solon, lorsqu'il lui faudra monter sur le bûcher. En effet, j'entendis dernièrement Clothon lire les destinées des hommes, elles portaient que Crésus serait pris par Cyrus, et que ce dernier périrait par la main d'une Massagète. Vois-tu cette femme scythe, montée sur un cheval blanc ?

CARON. Oui.

MERCURE. C'est Thomyris, qui doit couper la tête de Cyrus, et la plonger dans une outre pleine de sang. Vois-tu le jeune fils de Cyrus ? c'est Cambyse, il doit succéder à son père ; et après avoir essuyé bien des revers, après avoir erré longtemps en Libye et en Ethiopie, il tuera le bœuf Apis, et mourra insensé.

CARON. Voilà qui mérite bien que l'on en rie. Cependant on n'ose à peine les regarder, tant ils se croient au-dessus des autres hommes. Qui dirait que dans peu celui-ci sera fait prisonnier de guerre, que cet autre aura la tête tranchée et plongée dans le sang ? Mais quel est celui-là que j'aper-

çois couvert d'une robe de pourpre, et le front ceint du bandeau royal ? Son cuisinier lui présente un anneau qu'il a trouvé dans le corps d'un poisson.

Il fait son séjour dans une île, et se glorifie d'être roi ¹.

MERCURE. Fort bien parodié, Caron. Tu vois là Polycrate, tyran de Samos : il se croit le plus heureux des mortels ; mais bientôt, déchu de son bonheur, il sera livré au satrape Orctas, par un de ses officiers nommé Méandre, et il doit périr sur la croix : j'ai entendu dire tout cela à Clotho.

CARON. Courage, Clotho, courage, décapite les uns, empale les autres, et fais-les souvenir aussi qu'ils sont hommes : mais laisse-les s'élever bien haut, afin que leur chute soit plus douloureuse. Pour moi, je rirai bien quand je les reconnaitrai dans ma barque, et que je les verrai dépouillés de cette pourpre, de ces tiaras, et tombés de ces lits d'or.

MERCURE. Voilà, Caron, quel est le sort des humains. Regarde cette multitude. Les uns naviguent ; les autres font la guerre, d'autres intentent des procès ; ceux-ci labourent ; ceux-là prêtent à usure, ou mendient.

CARON. Je vois une foule considérable qui mène une vie bien agitée ; leurs villes ressemblent à des ruches d'abeilles ; chacun porte un aiguillon pour en percer son voisin ; et quelques uns, semblables à des guêpes, mènent et régissent les autres, plus faibles qu'eux. Mais quel est cet essaim qui voltige autour de cette foule sans en être vu ?

MERCURE. C'est l'espérance, la crainte, la folie, la volupté, l'avarice, la colère, la haine, et toutes les autres passions. La folie, la colère, la haine, la jalousie, l'ignorance, le doute et l'avarice composent le bas de cet essaim caché. Au-dessus, volent la crainte et l'espérance : l'une frappe les lâches et les fait trembler ; l'autre plane sur la tête des mortels ; et lorsqu'ils croient saisir le bien qu'elle leur promet, elle s'envole, et les laisse la bouche béante, semblables à Tantale, qui voit l'eau s'échapper sous ses lèvres. Si tu portes les yeux plus

¹ Parodie d'un vers d'Homère.

loin , tu verras les Parques filer la destinée des hommes : chacun d'eux est suspendu à son fil , comme une araignée qui descend de sa toile.

CARON. Oui, j'aperçois un fil très délié attaché à chaque homme, et plusieurs de ces fils sont noués les uns aux autres.

MERCURE. Cela est naturel , Caron ; car il est arrêté par les Destins que l'un doit être tué par celui-ci ; que celui-là doit hériter d'un autre dont le fil est plus court que le sien, et un troisième du premier : c'est ce que montrent clairement les nœuds qui joignent ces fils. Vois comme le fil auquel ils sont suspendus est mince. Le fil de l'un tiré en haut élève celui qui s'y trouve attaché ; mais bientôt, ne pouvant plus résister au poids qu'il soutenait , le fil rompt , et l'homme tombe avec fracas : au contraire , celui qui n'aura pas eu beaucoup d'élévation , tombera sans faire de bruit ; à peine ses voisins s'apercevront-ils de sa chute.

CARON. Cela est tout à fait plaisant, Mercure.

MERCURE. Tu ne saurais croire à quel point le sort des hommes est risible, surtout quand, au milieu de leurs desirs et de leurs espérances , la mort vient les enlever. Elle leur est cependant annoncée par un grand nombre de hérauts : le frisson , la fièvre , la phthisie , la pulmonie , l'épée , les voleurs , les poisons , les juges et les tyrans sont ses ministres. On les oublie tant qu'on est heureux ! mais , lorsqu'ils vous font tomber , on n'entend que des hélas ! et que des gémissements. Si, dès l'origine, les hommes faisaient réflexion qu'ils ne sont nés que pour mourir , et que la nature ne leur accorde la vie que pour peu de temps , ils quitteraient la terre comme un songe , vivraient plus sagement , et s'affligeraient moins : mais les insensés espèrent jouir éternellement de ce qu'ils possèdent ; et lorsque le ministre de la mort les appelle et les entraîne enchaîné par la fièvre ou par la phthisie, ils murmurent de se voir ainsi arrachés de la vie, contre leur espérance. Que ferait un homme si, lorsqu'il construit une maison, et presse les ouvriers de la finir promptement , il apprenait que le toit n'en sera pas

plutôt posé, qu'il faudra la laisser à ses héritiers, et qu'il n'aura pas même la satisfaction d'y faire un repas? Un autre se réjouit de ce que sa femme lui a donné un enfant mâle; il invite ses amis à un festin; il donne au nouveau-né le nom de son père: mais s'il savait que ce fils doit mourir à l'âge de sept ans, crois-tu qu'il fit éclater beaucoup de joie à sa naissance? S'il se réjouit, c'est qu'il jette les yeux sur le père de ce jeune athlète couronné aux jeux olympiques, et qu'il ne regarde pas son voisin qui conduit son fils au bûcher; il ne songe pas à quelle trame fragile le sien est suspendu. Vois combien de gens cherchent à reculer les bornes de leur fortune; combien ils amassent de richesses; eh bien, avant qu'ils aient commencé à jouir du fruit de leurs travaux, les ministres de la mort, dont je te parlais tout à l'heure, vont les appeler au trépas.

CARON. Quand je vois tout cela, je ne puis concevoir quel charme ils trouvent dans la vie, ni ce qui peut leur causer des regrets si amers lorsqu'il la faut quitter. Si l'on considère le destin des rois, qui passent pour les plus heureux des hommes, quand on rendrait leur trône indépendant des caprices de la fortune, on trouvera que leurs plaisirs sont mêlés à des peines infinies: esclaves de la crainte et de la haine, toujours agités par les inquiétudes, la colère, les embûches et la flatterie les assiègent de toutes parts. Je ne parle pas des chagrins, des douleurs et des maladies qui règnent sur eux comme sur le reste des hommes. Tu peux juger maintenant, par le sort de ces heureux, quel est celui des autres. Mais je veux te dire, ô Mercure, à quoi je compare les humains et la vie qu'ils mènent sur la terre: tu as vu quelquefois ces globules d'eau qui s'élèvent sous la chute d'un torrent; je parle de celles qui produisent de l'écume; eh bien! les unes, peu considérables, s'évanouissent aussitôt qu'elles sont formées; d'autres durent plus longtemps: elles s'accroissent par la destruction de leurs voisines; mais enfin, leur enflure devient si considérable, qu'il faut nécessairement qu'elles crèvent. C'est le tableau fidèle de la vie hu-

maine. Les mortels enflés par le souffle de la fortune se gonflent plus ou moins : les uns ne résistent pas longtemps ; leur enflure est de peu de durée : les autres crèvent au moment où ils cessent de s'agrandir, et il faut nécessairement qu'ils crèvent tous.

MERCURE. Comment donc, Caron ; voilà une comparaison qui ne le cède point à celle qu'Homère fait des hommes avec les feuilles ¹.

CARON. Puisque telle est leur condition, Mercure, n'es-tu pas étonné de voir les hommes se conduire comme ils le font, se disputer les empires, les honneurs, les richesses qu'il leur faudra quitter un jour pour venir dans notre demeure, ne possédant plus qu'une obole ? Veux-tu, puisque nous sommes sur une hauteur, que je leur donne un avis, et leur crie de toute ma force : Insensés, quittez d'inutiles travaux ; songez à jouir de la vie ; et que la mort soit toujours présente à vos yeux ; pourquoi cette vaine recherche ? Cessez de vous fatiguer ainsi ; vous ne vivrez pas toujours. Rien de ce qui vous paraît actuellement si digne d'envie, ne mérite votre estime, et personne, en mourant, n'emportera ses richesses avec lui ; il faut que l'homme sorte nu de cette vie. Ces palais, ces campagnes vont devenir le partage d'un autre : cet or doit incessamment changer de maître. Si je leur criais cela, Mercure, ou quelque chose de semblable, crois-tu qu'un tel avis pût leur être de quelque utilité, et les rendre plus sensés ?

MERCURE. Mon cher Caron, tu ne sais pas sans doute à quel point ils sont livrés à l'ignorance et à l'erreur. Il n'est point de tanière qui pût percer leurs oreilles, tant elles sont étroitement bouchées avec de la cire. C'est ainsi qu'Ulysse ferma celles de ses compagnons, de peur qu'ils n'entendissent la voix des sirènes. Et comment entendraient-ils la tienne, quand tu crierais à te rompre les poumons ? L'ignorance agit sur eux comme votre Léthé sur les morts. Il est

¹ *Iliade*, liv. vi, v. 446 et suiv.

cependant un petit nombre d'hommes qui, n'ayant pas fait usage de la cire, prêtent encore l'oreille aux discours de la vérité; ceux là sont plus clairvoyants que les autres; ils connaissent la vanité des choses de ce monde.

CARON. Eh bien, si je m'adressais à ceux-là ?

MERCURE. Pour leur dire ce qu'ils savent déjà? ce serait un soin superflu. Tiens, considère-les, et les vois séparés de la multitude, rire de toutes les actions des hommes. Ils ne cherchent point à leur plaire; il est même évident qu'ils méditent de quitter bientôt la vie, pour chercher un asile parmi vous : car les autres hommes les haïssent, parcequ'ils leur reprochent avec vigueur leur conduite insensée.

CARON. Courage, hommes vertueux! — Mais Mercure, il me semble que leur nombre est bien petit.

MERCURE. N'importe, il suffit qu'il y en ait quelques uns. A présent, descendons.

CARON. Ah! Mercure, je voudrais encore savoir une chose; quand tu me l'auras apprise, je n'aurai plus rien à te demander. Montre-moi les lieux où les hommes déposent les morts, et ceux où il les enfouissent.

MERCURE. Ils les appellent des monuments, des sépulcres, des tombeaux. Vois-tu à l'entrée des villes ces monticules, ces colonnes, ces pyramides? eh bien, c'est là qu'ils déposent les morts, et qu'ils serrent les cadavres.

CARON. Que vois-je? ils couronnent de fleurs des monceaux de pierres; ils les frottent de parfums. D'autres creusent des fosses, construisent des bûchers, et brûlent autant de viande qu'il en faudrait pour un festin somptueux. Si je ne me trompe, ils répandent dans ces fosses du vin et de l'hydromel.

MERCURE. J'ignore de quelle utilité ces cérémonies sont aux morts; mais ces gens-là s'imaginent que les âmes viennent souvent visiter les lieux qu'elles ont habités autrefois, et qu'en passant elles se régalent de la fumée des viandes, et s'abreuvent du vin qu'elles trouvent dans les fosses.

CARON. Ah! ah! des cadavres qui boivent et mangent!

que cela est ridicule ! Mais tu te moquerais de moi, Mercure, si je te tenais un pareil langage, à toi qui, tous les jours, conduis les ombres aux enfers. Tu sais si ceux qui sont une fois morts reviennent jamais sur la terre. Oh ! mais il serait fort plaisant qu'ayant déjà tant d'occupations, nous fussions encore obligés de repasser ceux qui auraient envie de boire. O fous que vous êtes ! vous ignorez que le séjour des morts et celui des vivants sont séparés par une barrière invincible ; vous ignorez comment se gouverne le royaume de Pluton, et vous ne savez pas que tous les morts sont égaux, ensevelis ou non ; qu'Irus jouit des mêmes honneurs que le grand Atride ; et que le fils de la belle Thétis est égal à Thersite. Tous les morts errent ensemble nus et à jeun dans un pré d'asphodèle¹.

MERCURE. Par Hercule ! tu viens d'épuiser là tout ton Homère. Puisque tu me fais souvenir d'Achille, je veux te montrer son tombeau : le vois-tu sur le bord de la mer, au promontoire de Sigée ? Celui d'Ajax est vis-à-vis, sur les rives du Rhétée.

CARON. Ces tombeaux-là, Mercure, sont bien peu considérables. Montre-moi ces fameuses villes dont j'ai tant entendu parler chez Pluton ; où est la Ninive de Sardanapale ? où sont Babylone, Mycènes, Cléones ? mais, surtout, fais-moi voir Ilion. Je me souviens d'avoir passé beaucoup de morts qui venaient de ce pays-là ; et pendant dix ans, je n'ai pas eu un moment pour tirer ma barque sur le rivage, et pour la faire sécher.

MERCURE. Ninive, mon ami, est entièrement détruite ; il n'en reste pas même de vestiges, et l'on ne saurait dire en quel endroit elle était. Voici Babylone avec ses tours et sa vaste enceinte de murailles ; bientôt on la cherchera dans ses ruines, et elle aura le même sort que Ninive. J'aurais honte de te montrer Mycènes, Cléones, et surtout Ilion : quand tu serais de retour aux enfers, tu étranglerais peut-

¹ Parodie de différents endroits d'Homère.

être Homère, pour avoir employé à les décrire des vers aussi pompeux. Hélas ! mon cher Caron, ces villes étaient jadis florissantes, et maintenant elles n'existent plus ; car les villes meurent ainsi que les hommes. Les fleuves même, chose bien plus étrange, disparaissent de dessus la terre, et l'on ne peut plus trouver dans Argos le lit du fleuve Inachus.

CARON. Pourquoi donc, Homère, ces magnifiques épithètes, *Ilion aux larges rues, Cléonrs aux superbes édifices* ? Eh, eh ! pendant que nous causons, voilà des hommes qui combattent. Qui sont-ils ? pour quelle cause veulent-ils s'égorger ?

MERCURE. Ce sont les Argiens et les Lacédémoniens. Voilà Othryades, le général de ces derniers, qui, près de mourir, dresse une trophée, sur lequel il inscrit sa victoire avec son sang ¹.

CARON. Et pourquoi se font-ils la guerre ?

MERCURE. Pour le terrain même sur lequel ils combattent.

CARON. Quelle folie ! ils ne savent pas que quand chacun d'eux posséderait tout le Péloponèse, à peine obtiendrait-il d'Æaque un pied de terre. D'autres laboureront bientôt ce champ, et la charrue détruira le trophée.

MERCURE. Voilà, Caron, ce que c'est que le monde ; il est temps à présent de descendre. Remettons ces montagnes à leur place, et retirons-nous. Je cours remplir ma commission : retourne à ta barque ; je ne tarderai pas à t'aller voir, et à t'amener des morts.

CARON. Tu m'as rendu, Mercure, un important service ; je t'inscrirai au rang de mes bienfaiteurs. Grâce à toi, j'aurai fait un voyage utile... Hommes insensés ! Voilà donc les choses dont vous parlez chez vous ; et de Caron pas un mot.

¹ Valère Max., *De fortitudine*, extern. § 4. La plaine pour laquelle ils combattent est celle de Thyrrée.

LE PASSAGE DE LA BARQUE,

ou

LE TYRAN.

CLOTHO, CARON, MERCURE, LE TYRAN, MÉGAPENTHÈS,
MICYLLE, MÉNIPPE, RHADAMANTHE, TISIPHONE.

CARON. Eh bien , Clotho , ma barque est prête depuis longtemps. Tout est disposé pour le trajet ; la sentine est vidée, le mât dressé, la voile étendue, les rames sont attachées au bord ; et ce n'est pas ma faute si nous ne levons pas l'ancre. C'est ce Mercure qui depuis longtemps devrait être ici. Déjà ma barque, vide de passagers, comme tu le vois, aurait pu faire trois voyages aujourd'hui. Il est bientôt l'heure où l'on délie les bœufs , et nous n'avons pas encore gagné une seule obole. Je crains bien que Pluton ne me soupçonne de m'acquitter avec négligence de mon emploi ; et cependant le coupable est Mercure : ce charmant, cet aimable conducteur des morts, a peut-être , à leur exemple, bu là-haut de l'eau du Léthé , et il oublie de revenir vers nous. Peut-être aussi s'amuse-t-il à lutter avec des jeunes gens, ou à jouer de la cithare, ou à prononcer quelque discours, pour faire admirer son bavardage ; ou bien encore, en revenant ici, il s'occupe bravement sur la route à faire quelque tour d'escroc : car c'est aussi un de ses talents. En vérité, il faut avouer qu'il en use bien librement avec nous, quoiqu'il ne soit tenu de rester avec nous que la moitié du jour.

CLOTHO. Que sais-tu s'il ne lui est pas survenu quelque affaire, et si Jupiter n'a pas eu besoin là-haut de son minis-

tère plus longtemps que de coutume ? Car ce Dieu est aussi son maître.

CARON. Oui. Mais il ne doit pas disposer, à notre préjudice, d'un bien dont la possession est commune. Nous ne l'avons jamais retenu à l'heure où il doit nous quitter. Mais je vois bien la cause de son retard. On ne trouve ici que de l'asphodèle, des libations funèbres, des gâteaux, quelques offrandes sépulcrales, le reste n'est que ténèbres et obscurité ; dans le ciel, au contraire, tout est lumineux et brillant, le nectar et l'ambrosie coulent en abondance : c'est pourquoi il lui est plus doux d'y prolonger son séjour ; et quand il s'envole d'ici, c'est avec la vitesse d'un prisonnier qui s'échappe de sa prison ; mais faut-il revenir, il s'achemine lentement, pas à pas, et c'est tout ce qu'il peut faire que d'arriver.

CLOTHO. Ne te fâche plus, Caron. Je le vois qui s'avance et nous amène un bon nombre de morts. Armé de sa verge, il chasse devant lui leur foule, comme un berger son troupeau. Mais, que vois-je ? l'un d'eux est garrotté ; un autre rit de tout son cœur ; un troisième porte une besace sur son épaule, et tient un bâton : il regarde tout le monde de travers, et presse la marche de ses compagnons. N'aperçois-tu pas Mercure lui-même couvert de sueur et les pieds blanchis par la poussière, haletant et pouvant à peine respirer. Qu'est-ce donc, Mercure ? pourquoi marches-tu si précipitamment ? te voilà bien agité.

MERCURE. Ah ! Clotho, peu s'en est fallu que je n'aie aujourd'hui déserté mon emploi, en courant après ce scélérat qui avait pris la fuite !

CLOTHO. Quel est-il ? et quel motif le portait à s'enfuir ?

MERCURE. Il voulait sans doute prolonger ses jours. C'est un roi ou un tyran, à ce que j'ai pu comprendre par ses gémissements et ses plaintes ; il se dit privé d'une grande félicité.

CLOTHO. Et cet insensé s'enfuyait ! Il croyait donc pouvoir revenir à la vie. Avait-il oublié que son fil était rompu ?

MERCURE. S'il s'enfuyait, dis-tu ? Tiens, sans ce brave

homme qui tient un bâton, et qui m'a aidé à le reprendre et à le garrotter, il nous aurait peut-être échappé. Depuis l'instant qu'Atropos l'a remis entre mes mains, il n'a fait que se débattre et se mutiner. Tantôt il roidissait ses pieds contre terre, et ne voulait point se laisser emmener ; quelquefois il me suppliait, avec les plus vives instances, de vouloir bien le relâcher pour quelques moments. Il me faisait les plus magnifiques promesses, mais inutilement ; et, comme tu peux penser , je suis resté ferme dans mon devoir, voyant qu'il demandait l'impossible. Enfin , nous sommes arrivés à la porte des enfers, où, suivant l'usage, j'ai rendu compte à *Æaque* du nombre des morts ; mais pendant que celui-ci le vérifiait sur la liste que lui avait envoyée ta sœur , mon détestable coquin s'est évadé je ne sais comment , en sorte qu'il manquait un mort à notre calcul. Alors *Æaque*, fronçant le sourcil : *Mercur*e, me dit-il, ne viens pas exercer ici ton talent de voleur ; contente-toi du ciel : chez les morts tout se compte avec exactitude, et l'on n'y peut rien soustraire. Cette liste, comme tu vois, porte quatre mille quatre morts ; il en manque un ; à moins que tu ne prétendes qu'Atropos t'a trompé par un faux calcul. A ce reproche, le rouge me monte au visage, je me rappelle aussitôt ce qui nous était arrivé pendant la route, je regarde autour de moi, et ne voyant plus mon scélérat , je comprends qu'il a pris la fuite ; je me mets à courir après lui de toutes mes forces, par la route qui conduit à la lumière ; cet excellent homme se joignit à moi de lui-même ; nous partons tous deux avec la rapidité des athlètes qui quittent la barrière , et nous atteignons le déserteur au Ténare , où il était déjà arrivé, tout près de nous échapper.

CLOTHO. Eh bien, Caron, nous accusons *Mercur*e de paresse.

CARON. Allons, que tardons-nous encore à nous embarquer, n'avons-nous pas déjà perdu assez de temps.

CLOTHO. Tu as raison ; qu'ils montent dans ta barque, et moi, mon livre à la main , assise sur l'échelle , selon ma

coutume, je vais procéder à la reconnaissance de chacun des passagers, m'informant qui il est, d'où il vient, et comment il est mort. Toi, reçois-les des mains de Mercure, et range-les ici. Toi, Mercure, fais d'abord monter les enfants. Que pourraient-ils en effet me répondre ?

MERCURE. Tiens, batelier, en voilà trois cents, y compris ceux qui ont été exposés ¹.

CARON. Ah ! ah ! la bonne prise ! C'est du fruit vert que tu nous donnes là.

MERCURE. Veux-tu, Clotho, que nous embarquions avec eux ceux qui n'ont point été pleurés ?

CLOTHO. Ces vieillards, dis-tu ? Oui, fais-les entrer. Qu'ai-je besoin d'aller rechercher ce qui s'est fait avant Euclide ². Allons, vous qui passez soixante ans, approchez. Eh quoi ! ils ne m'entendent point ; la vieillesse les a rendus sourds : il faudra peut-être les enlever et les apporter ici.

MERCURE. Tiens, en voilà quatre cent deux, tous bien desséchés et bien mûrs. Ceux-là, du moins, ont été cueillis dans leur temps.

CLOTHO. Par Jupiter ! ce sont des raisins secs. Mercure, amène à présent ceux qui sont morts de blessures. Dites-moi d'abord, vous autres, quel genre de mort vous a con-

¹ L'exposition des enfants était fréquente chez les Grecs, et permise par les lois. Les Thébains cependant rejetèrent constamment cet usage criminel et barbare : il était défendu chez eux, par une loi expresse, et sous peine de mort, d'exposer les enfants ; mais quand le père était pauvre, il pouvait porter son enfant au moment où il venait de naître, chez le magistrat qui le faisait élever aux dépens du public. Voyez Élien, *Hist. div.*, liv. II, chap. VII.

² Ceci est un proverbe, dont voici l'origine. Dans la guerre du Péloponèse, les Lacédémoniens, ayant vaincu les Athéniens, établirent dans Athènes trente tyrans, qui vexèrent les citoyens, et rendirent leur tyrannie si odieuse, que les Athéniens les chassèrent de la ville, rétablirent l'ancien gouvernement, et nommèrent Euclide pour archonte. Alors on rendit une loi par laquelle on ordonna qu'il ne serait fait aucune recherche de ce qui avait pu se passer avant la nomination de l'archonte Euclide. De là est venu ce proverbe, qui s'emploie pour marquer un temps fort éloigné, comme ici, ou pour désigner une amnistie générale.

duits ici. Mais je vais plutôt consulter ce que le Destin a écrit sur votre compte. Il a dû mourir hier huit cent quatre combattants dans les plaines de Mysie, du nombre desquels est Gobarès, le fils d'Oxiaste.

MERCURE. Les voici.

CLOTHO. Sept autres, poussés d'un désespoir amoureux, se sont égorgés eux-mêmes; et le philosophe Théagènes s'est tué pour une courtisane de Mégare.

MERCURE. Tu le vois près de toi.

CLOTHO. Où sont ceux qui se sont fait périr dans de multiples embûches pour s'emparer de la royauté?

MERCURE. Ils sont ici.

CLOTHO. Et celui que sa femme et un adultère ont fait mourir?

MERCURE. Le voilà.

CLOTHO. Amène ceux que la justice a fait expirer sous le bâton ou sur le pal, et ceux que les voleurs ont assassinés : ils sont au nombre de seize. Où sont-ils, Mercure?

MERCURE. Tiens. Vois-tu leurs blessures. A présent, si tu le veux, je vais t'amener les femmes?

CLOTHO. Très bien. Amène aussi ceux qui ont péri dans les naufrages; car ils sont tous morts en même temps et de la même manière. De plus, ceux que la fièvre a emportés; mets avec eux le médecin Agathocle. Où est ce philosophe cynique, qui devait mourir après avoir mangé le souper d'Hécate², un œuf lustral, et une sèche crue.

LE CYNIQUE. Il y a déjà longtemps que je suis auprès de toi, Clotho. Mais quel crime avais-je donc commis, pour me laisser là-haut si longtemps? Tu m'as filé presque tout un

¹ Probablement le même philosophe cynique, que Lucien tourne en ridicule dans le traité intitulé : *la Mort de Pérégrinus*.

² Au commencement de chaque mois, les riches avaient coutume de faire purifier leurs maisons. Ne voulant pas user des aliments qui se trouvaient chez eux avant cette purification, ils les déposaient au coin des rues, et les pauvres en profitaient. C'est ce qu'on appelait le souper d'*Hécate*, parcequ'on invoquait cette divinité dans les purifications.

fuseau. J'ai souvent essayé de rompre mon fil, pour descendre plus tôt ici-bas, mais rien ne le pouvait casser.

CLOTHO. Je te laissais sur la terre pour être le censeur des vices, et le médecin des âmes; mais puisque te voilà, monte dans la barque sous d'heureux auspices.

LE CYNIQUE. Par Hercule! pas avant que nous ayons placé ici cet homme qui a les pieds et les mains liés; je craindrais qu'il ne te séduisît par ses prières et ses promesses.

CLOTHO. Voyons un peu qui il est.

MERCURE. C'est le tyran Mégapenthès, fils de Lacyde¹.

CLOTHO. Allons, embarque-toi.

MÉGAPENTHÈS. Non, Clotho, ma souveraine, laisse-moi retourner un instant sur la terre; je reviendrai ensuite ici de moi-même, et sans me faire appeler.

CLOTHO. Et pour quelle raison veux-tu remonter là-haut?

MÉGAPENTHÈS. Permets-moi seulement d'achever mon palais; il n'était bâti qu'à moitié quand je l'ai quitté.

CLOTHO. Tu es fou! Allons, monte.

MÉGAPENTHÈS. O Parque! je te demande bien peu de temps. Accorde-moi seulement un jour, pour avertir ma femme des biens que je lui laisse, et lui montrer l'endroit où mes trésors sont enfouis.

CLOTHO. Le Destin s'y oppose.

MÉGAPENTHÈS. Tant d'or va donc être perdu!

CLOTHO. Il ne le sera pas, calme-toi; ton cousin Mégacles va s'en emparer.

MÉGAPENTHÈS. Oh! quel outrage! un ennemi que mon insouciance m'a trop fait épargner.

CLOTHO. Lui-même. C'est lui qui te succédera; il vivra

¹ Ce Mégapenthès est inconnu dans l'histoire: son nom, qui veut dire grand deuil, a vraisemblablement été imaginé par Lucien, pour indiquer que la tyrannie est le plus affligeant des maux qui puissent arriver à l'humanité.

encore quarante-quatre ans et un peu plus ; il jouira de tes maîtresses, de tes trésors, de tes habits somptueux.

MÉGAPENTHÈS. Que tu es injuste, Clotho, de distribuer mes richesses à mes ennemis les plus cruels !

CLOTHO. Et toi, ne t'es-tu pas rendu maître de celles de Cydimaque, que tu fis mourir après avoir égorgé ses enfants sous ses yeux !

MÉGAPENTHÈS. Mais à présent, du moins, ses biens m'appartiennent.

CLOTHO. Non, le temps de ta jouissance est passé.

MÉGAPENTHÈS. Écoute, Clotho ; je veux te parler en particulier, et sans témoins.

CLOTHO. Éloignez-vous, vous autres.

MÉGAPENTHÈS. Si tu veux me laisser échapper, je te donnerai mille talents d'or monnayé : tu les auras aujourd'hui même.

CLOTHO. Insensé, tu songes encore à l'or et aux talents !

MÉGAPENTHÈS. J'y ajouterai, si tu veux, deux cratères, qui pèsent chacune cent talents d'or très pur : ce sont celles que je pris à Cléocrite, quand je l'eus fait assassiner.

CLOTHO. Qu'on emporte cet homme ; car il n'est pas disposé à s'embarquer de bon gré.

MÉGAPENTHÈS. Ah ! je vous conjure, il me reste encore à finir un rempart et un port commencés. Hélas ! je les aurais achevés, si j'eusse encore vécu cinq jours.

CLOTHO. Il n'y faut plus penser ; un autre achèvera ton rempart.

MÉGAPENTHÈS. Ce que je vais te demander est du moins très raisonnable.

CLOTHO. Qu'est-ce que c'est ?

MÉGAPENTHÈS. Laisse-moi vivre seulement jusqu'à ce que j'aie subjugué les Pisides, imposé un tribut aux Lydiens, et élevé à ma gloire un monument superbe, sur lequel je graverai les belles actions de mon règne.

CLOTHO. Ce que tu demandes là n'est pas l'ouvrage d'un jour ; c'est l'occupation de plus de vingt années.

MÉGAPENTHÈS. Hé bien, me voilà prêt à vous donner caution d'un prompt retour ; si vous le voulez, je vous livrerai pour otage mon fils unique.

CLOTHO. Comment, scélérat ! celui que tu as si souvent souhaité pouvoir laisser après toi sur la terre ?

MÉGAPENTHÈS. Il est vrai, c'est tout ce que je desirais alors ; mais à présent je considère mon intérêt.

CLOTHO. Il descendra bientôt ici lui-même, massacré par le nouveau roi.

MÉGAPENTHÈS. Hé bien, ô Parque, tu ne me refuseras pas du moins une chose.

CLOTHO. Quelle est-elle ?

MÉGAPENTHÈS. Je voudrais savoir ce qui doit arriver après ma mort.

CLOTHO. Apprends-le donc, et que cette connaissance soit pour toi un nouveau supplice. Ton esclave Midas épousera ta femme, dont il jouissait depuis longtemps.

MÉGAPENTHÈS. Le scélérat ! lui que j'affranchis à la prière de ma femme.

CLOTHO. Ta fille sera bientôt inscrite au rang des concubines du nouveau tyran. Les statues qu'on t'avait dressées vont être renversées et seront l'objet du mépris et des insultes de tous ceux qui les verront.

MÉGAPENTHÈS. Dis-moi, aucun de mes amis n'est-il donc indigné des outrages qu'on me fait ?

CLOTHO. Tes amis ! Qui jamais fut le tien ? Comment aurait-on pu le devenir ? Ignorez-tu que tous ceux qui t'adoraient, et qui louaient chacune de tes paroles et de tes actions, n'étaient que des esclaves guidés par la crainte ou l'espoir, qui n'aimaient en toi que l'empire, et se ployaient aux circonstances ?

MÉGAPENTHÈS. Cependant, lorsque dans les festins ils faisaient des libations, elles étaient toujours accompagnées de vœux faits à haute voix pour ma prospérité, et chacun d'eux paraissait disposé à donner, s'il le fallait, sa vie pour la mienne. Enfin, ils ne juraient que par mon nom.

CLOTHO. Ce fut, malgré cela, au sortir du souper que tu fis hier chez l'un d'eux, que tu as perdu la vie : et le dernier coup à boire qu'on te présenta est celui qui t'a précipité sur ces bords.

MÉGAPENTHÈS. C'est donc pour cela que j'y trouvai un certain goût amer. Mais pour quelle raison m'a-t-on empoisonné?

CLOTHO. Tu me fais trop de questions ; tu devrais déjà être embarqué.

MÉGAPENTHÈS. Il y a une chose qui me tourmente beaucoup, Clotho, et pour laquelle je voudrais revoir la lumière, ne fut-ce que pour un moment.

CLOTHO. Qu'est-ce que c'est ? cela me paraît d'une grande importance.

MÉGAPENTHÈS. Hier au soir, Carion, mon domestique, monte dans la chambre où j'étais étendu, et voyant que j'étais mort, et que personne ne veillait auprès de moi, il ferme la porte, prend Glycerion, ma concubine (avec laquelle, sans doute, le drôle vivait déjà familièrement), et la déshonore sous mes yeux, comme s'il n'avait point eu de témoins ; ensuite, quand il eut satisfait sa passion, il jette les yeux sur moi : Misérable ! me dit-il, combien de fois m'as-tu fait battre injustement ? A ces mots, il m'arrache la barbe, me donne vingt soufflets, et, tirant du fond de sa poitrine un large crachat, il m'en couvre le visage, puis il sort en me disant : *Va-t'en au séjour des impies*. Je brûlais de colère ; mais je ne pouvais me venger, étant déjà froid et inanimé. Pour ma perfide maîtresse, entendant le bruit de quelques personnes qui montaient, elle se mouille les yeux avec de la salive, pour faire croire qu'elle me pleurait, pousse des sanglots, et s'éloigne en prononçant mon nom. Oh ! si je les tenais...

CLOTHO. Cesse tes menaces, et monte dans la barque ; il est temps de te rendre au tribunal.

MÉGAPENTHÈS. Et qui osera porter son suffrage contre un roi ?

CLOTHO. Contre un roi, personne ; mais contre un mort, ce sera Rhadamanthe. Tu vas, tout à l'heure, connaître sa justice et comme il sait rendre à chacun ce qu'il a mérité. Allons, plus de retard.

MÉGAPENTHÈS. Ah ! Clotho, rends-moi, si tu veux, simple particulier, pauvre, esclave, au lieu de roi que j'étais ; mais du moins laisse-moi revivre ¹.

CLOTHO. Où est l'homme au bâton ? Allons, Mercure, tirez-le vous deux par les pieds jusque dans la nacelle, car il n'y montera jamais de lui-même.

MERCURE. Allons, viens ici, fuyard. Tiens, Caron, empare-toi de ce coquin ; et, pour plus de sûreté...

CARON. Sois sans crainte, je vais l'attacher au mât.

MÉGAPENTHÈS. Je dois du moins m'asseoir à la place d'honneur.

CLOTHO. Pour quelle raison, je te prie ?

MÉGAPENTHÈS. Parceque j'étais roi et que j'avais dix mille gardes.

CLOTHO. Eh bien ! ton domestique n'avait-il pas raison de t'arracher la barbe ? Insensé ! je te rendrai la royauté amère, en te faisant tâter du bâton.

MÉGAPENTHÈS. Comment ! un cynique osera lever le bâton sur moi ! Ne te souvient-il plus que pour prix de ta hardiesse et de tes discours insolents, j'ai manqué de te faire empaler ?

CLOTHO. C'est pour cela même que je t'ai fait attacher à ce mât.

MICYLLE. Dis-moi donc, Clotho, ne feras-tu point d'attention à moi ? Faut-il, parceque je suis pauvre, que je m'embarque le dernier ?

CLOTHO. Et qui es-tu ?

MICYLLE. Le savetier Micylle.

CLOTHO. Eh quoi ! un moment de retard te fait-il tant de

¹ Allusion au discours que l'ombre d'Achille tient à Ulysse, au dixième livre de l'*Odyssée*, v. 488.

peine ? Vois ce tyran, il offre des trésors, si l'on veut le laisser aller pour quelques instants. En vérité, je suis surprise que ce retard te plaise si peu.

MICYLLE. Sache, ô Parque puissante ! que la récompense du Cyclope ¹, et la promesse d'être mangé le dernier, ne me flatte aucunement. En effet, que ce soit le premier, que ce soit le dernier, il faut toujours être mangé. D'ailleurs ma condition est bien différente de celle des riches ; et, comme dit le proverbe, il s'en faut d'un diamètre que nos genres de vie ne se touchent. Ce tyran, lorsqu'il était au monde, passait pour un homme heureux ; chacun avait les yeux fixés sur lui, sa présence inspirait le respect et la crainte : en mourant il a quitté de si grandes richesses, des habits si magnifiques, de si belles femmes, des mignons si charmants, des festins si délicats, que ce n'est pas sans raison qu'il gémit de se voir arraché à ces délices. L'ame, en effet, je ne sais comment, s'attache à tous ces biens, comme à une espèce de glu ; elle ne peut consentir à en être séparée ; il semble que le temps l'ait, en quelque sorte, identifiée avec eux. Bien plus, les riches croient indestructible la chaîne dont ils se sont chargés ; et lorsqu'une force supérieure les entraîne, ils se répandent en plaintes et en supplications ; et ces hommes, qui autrefois étaient si superbes, ne sont plus que des lâches, lorsqu'il s'agit de descendre dans la route qui mène aux enfers ; ils regardent à tout moment derrière eux, comme des amants en quittant leur maîtresse, et, quelque éloignés qu'ils soient, ils veulent encore voir la lumière : c'est ce que faisait tout à l'heure ce tyran insensé, qui avait pris la fuite, et qui t'a fatigué de ses supplications. Mais moi, qui ne possédais rien dans le monde, qui n'avais ni campagne, ni maisons, ni trésors, ni meubles somptueux, ni gloire, ni statue, il était tout naturel que je fusse tout prêt à partir. Au premier signal d'Atropos, j'ai jeté gaiement mon tran-

¹ Dans l'*Odyssée*, liv. IX, v. 369, Polyphème, pour remercier Ulysse du vin qu'il lui a donné à boire, lui promet de ne le manger que le dernier.

chet et mon cuir, car j'étais en train de faire un soulier¹; et m'élançant nu-pieds, comme j'étais, sans me donner seulement le temps de me débarbouiller, j'ai sur-le-champ suivi la Parque, ou plutôt je l'ai précédée en regardant toujours devant moi : rien de ce que je laissais derrière ne me rappelait, et ne m'obligeait à retourner la tête. Par Jupiter ! je vois qu'ici tout est au mieux ! l'égalité la plus parfaite y règne, et personne ne diffère de son voisin : cela me paraît très agréable. J'imagine encore que d'impitoyables créanciers ne viennent point ici redemander ce qui leur est dû ; on n'y paye point d'impôt, sans doute, et le meilleur, c'est qu'on n'y gèle point de froid, qu'on n'y tombe point malade, qu'on ne craint pas d'être battu par les riches ; tout se passe ici fort tranquillement, et c'est l'autre monde renversé ; car nous autres pauvres hères, nous rions ici tout à notre aise, tandis que les riches se désolent.

CLOTHO. Effectivement, Micylle, il y a longtemps que je te vois rire ; qui peut donc te mettre si fort en gaieté ?

MICYLLE. Apprends, respectable Déesse, que là-haut je logeais auprès de ce tyran. Tous les jours j'étais témoin de sa pompe et de sa magnificence ; il me paraissait égal aux dieux : ses habits de pourpre, la foule de ses esclaves, ses vases enrichis de pierreries, l'or dont brillait son palais, ses lits soutenus sur des pieds d'argent, me donnaient la plus haute idée de sa félicité ; mais surtout la fumée délicieuse des mets que l'on apprêtait pour ses festins me chatouillait si vivement l'odorat, qu'il me semblait au-dessus de la condition humaine, et trois fois heureux. Sa fortune l'élevait si haut, il marchait avec une telle gravité, la tête penchée en arrière, et il inspirait une crainte si profonde à ceux qu'il rencontrait, que je le croyais presque plus beau que tous les autres, et plus grand qu'eux d'une coudée royale². Mais,

¹ On enterrait toujours les morts avec quelque attribut qui désignait leur talent ou leur métier. C'est à cet usage que Micylle fait allusion.

² La coudée ordinaire était de deux pieds et demi ; la coudée royale avait trois doigts de plus.

lorsqu'après sa mort je l'ai vu dépouillé de son faste, il ne m'a plus paru qu'un objet ridicule, et je n'ai pu m'empêcher de rire de ma simplicité, qui me faisait admirer un scélérat, et juger de sa félicité par l'odeur de sa cuisine, et par la couleur de ses habits teints du sang de coquillages qu'on trouve dans la mer de Laconie. Cependant ce n'est pas là le seul sujet de mes ris : et quand j'ai vu l'usurier Gniphon pleurer de désespoir de ce qu'il est mort sans avoir joui de ses richesses ; quand je l'ai vu furieux de laisser malgré lui son héritage au débauché Rodocharès, son plus proche parent, que la loi appelle le premier à sa succession, je n'ai pu mettre de bornes à mes éclats de rire, surtout lorsque je me suis rappelé l'air pâle, crasseux et dégoûtant que lui donnait autrefois sa sordide avarice, tous les soucis, toutes les inquiétudes dont son front était chargé. Ce vieux fou ne fut riche que du bout des doigts, qu'il occupait sans cesse à compter ses talents et ses myriades ¹, amassées obole à obole, et que bientôt l'heureux Rodocharès va répandre avec profusion. Mais pourquoi ne partons-nous pas ? nous aurons assez de quoi rire pendant la traversée, en entendant leurs lamentations.

CLOTHO. Eh bien, monte, le batelier va lever l'ancre.

CARON. Oh ! l'ami ! où vas-tu ? ma barque est pleine. Reste là jusqu'à demain matin ; à la pointe du jour je te passerai.

MICYLLE. Quelle injustice, Caron ! laisser à bord un mort de la veille, et qui sent déjà. Je te citerai au tribunal de Rhadamanthe. Hélas ! que je suis malheureux ! ils sont déjà partis, et l'on m'abandonne seul sur ce rivage. Mais pourquoi ne les pas suivre à la nage ? Je suis mort et je ne crains plus de me noyer, si les forces me manquent ; aussi bien je n'ai pas une obole pour payer le droit du batelier.

CLOTHO. Qu'est-ce que je vois ? Demeure, Micylle ; il n'est pas permis de passer de la sorte.

¹ La myriade valait dix mille drachmes, et la drachme, à peu près douze sous de notre monnaie actuelle.

MICYLLE. Bon ! J'arriverai peut-être avant vous à l'autre bord.

CLOTHO. Je te le défends. Approchons-nous plutôt de lui pour le prendre. Toi, Mercure, tends-lui la main et le fais monter.

CARON. Et où voulez-vous qu'il se place ; ne voyez-vous pas que tout est plein ?

MERCURE. Eh bien, il se mettra sur les épaules du tyran.

CLOTHO. L'idée de Mercure est excellente.

CARON. Monte donc, Micylle, et foule aux pieds la tête de ce scélérat. Maintenant, voguons sous d'heureux auspices.

LE CYNIQUE. Ma foi, Caron, s'il faut t'avouer la vérité, je n'ai pas une obole pour payer mon passage. Je ne possède rien que cette besace et ce bâton. Mais en récompense, si tu veux accepter mes services, me voilà prêt à vider la sentine, ou à ramer ; et si tu me donnes de bons outils, tu n'auras pas à te plaindre de moi.

CARON. Eh bien, rame donc, je me contenterai de ce paiement.

LE CYNIQUE. Ne faut-il pas aussi dire quelque chanson de rameurs ?

CARON. Oui, par Jupiter, si tu en sais une.

LE CYNIQUE. J'en sais mille ; mais tous ces gens-là chantent sur un ton bien différent, et leurs lamentations vont troubler ma musique.

LES MORTS. Hélas ! mes richesses ! — Ah ! mes belles campagnes ! Malheureux ! quelle maison j'ai quittée ! — Oh ! combien de talents je laisse à mon héritier, qui va les dissiper ! — Hé ! mes enfants nouveau-nés ! — Qui vendangera les vignes que j'ai plantées l'année passée ?

MERCURE. Hé bien, Micylle, tu ne pleures pas ? Allons,

¹ Ces sortes de chansons s'appelaient ὑπομελίσματα, parcequ'elles servaient à encourager les rameurs. Chanter des chansons de cette espèce, se disoit ὑπομελῆσαι.

allons, il n'est permis à personne de passer le Styx sans répandre des larmes.

MICYLLE. Comment ! Je n'ai aucun sujet de me désoler : le trajet est si heureux !

MERCURE. N'importe, il faut donner quelque chose à la coutume : allons, pleure.

MICYLLE. Tu le veux, Mercure ; à la bonne heure, je pleurerai. Ah ! mes vieux cuirs ! mes vieux souliers, mes savates pourries ! Le malheureux Micylle ne restera plus du matin jusqu'au soir sans manger. Je ne passerai plus l'hiver à courir les rues sans chaussure, à moitié nu, et grelottant de froid. Qui héritera de mon alène et de mon tranchet ?

MERCURE. C'est assez pleurer, déjà nous abordons.

CARON. Ça, qu'on paye, avant de descendre, le droit du batelier. Toi, paye aussi. Bon, chacun n'a donné ; et toi, Micylle, donne aussi ton obole.

MICYLLE. Tu plaisantes, je crois, Caron. Va, tu écrirais plutôt sur l'eau, que de tirer une obole de Micylle ; et sais-je seulement si une obole est ronde ou carrée¹ ?

CARON. Oh ! la belle et lucrative traversée ! Descendez cependant. Je vais à présent chercher les chevaux, les bœufs et les chiens ; car il faut bien aussi qu'ils passent le fleuve.

CLOTHO. Conduis ces ombres, Mercure, tandis que je vais retourner à l'autre bord chercher Indopate et Hérमितre, deux frères qui se sont tués l'un l'autre en combattant pour les limites de leur pays.

MERCURE. Avancez, vous autres, ou plutôt suivez-moi tous à la file.

MICYLLE. Par Hercule ! quelle obscurité ! Où donc est le beau Mégille ? Comment distinguer ici Phryné de Simique², et décider laquelle des deux est la plus belle ? Tout se ressemble en ces lieux : tous les objets y sont de la même cou-

¹ L'obole antique valait la sixième partie d'une drachme ; c'est-à-dire à peu près deux sols de France.

² Deux fameuses courtisanes de l'antiquité.

leur ; l'un n'y est pas plus beau que l'autre. Ce méchant manteau, qui me paraissait auparavant si vilain, est à présent aussi précieux que la pourpre de ce tyran : mes vêtements et les siens sont également invisibles et plongés dans les ténèbres. Cynique, où es-tu donc ?

LE CYNIQUE. Me voici, Micylle. Nous ferons route ensemble, si tu veux.

MICYLLE. Volontiers. Donne-moi la main. Dis-moi, tu t'es fait sans doute initier aux mystères d'Éleusis, car ne trouves-tu pas que ce qui se passe ici leur ressemble assez ?

LE CYNIQUE. Tu as raison. Tiens, voilà une femme qui s'avance vers nous, un flambeau à la main ; son regard menaçant inspire l'effroi : n'est-ce pas quelque furie ?

MICYLLE. A sa démarche elle en a l'air.

MERCURE. Tisiphone, reçois ces morts : il y en a mille quatre.

TISIPHONE. En vérité ! il y a longtemps que Rhadamanthe vous attend.

RHADAMANTHE. Amène-les ici, Tisiphone. Et toi, Mercure, appelle leur cause.

LE CYNIQUE. Ah ! Rhadamanthe ! je te conjure par les mânes de ton père, de faire examiner la mienne la première.

RHADAMANTHE. Pourquoi cela ?

LE CYNIQUE. C'est que je veux me porter accusateur d'un homme dont je connais la vie et toutes les mauvaises actions : mon témoignage ne serait d'aucun poids, si l'on ne savait auparavant qui je suis et quelle a été ma conduite.

RHADAMANTHE. Et qui es-tu ?

LE CYNIQUE. Philosophe cynique de profession.

RHADAMANTHE. Approche et présente-toi au tribunal. Mercure, appelle les accusateurs.

¹ Voilà donc le secret des mystères d'Éleusis : c'était une représentation des enfers poétiques.

MERCURE. Si quelqu'un a une accusation à intenter contre ce Cynique, qu'il s'avance.

LE CYNIQUE. Personne ne paraît.

RHADAMANTHE. Cela ne suffit pas, mon ami ; allons, dépouille-toi, que nous voyions si tu as des taches.

LE CYNIQUE. Et quelles taches puis-je avoir ?

RHADAMANTHE. Chaque faute que vous commettez pendant la vie imprime sur vous une tache invisible qui pénètre jusqu'à l'ame.

LE CYNIQUE. Eh bien, me voilà nu ; examine à présent si j'ai quelqu'une de ces marques dont tu parles.

RHADAMANTHE. Il n'en a pas une. En voici cependant trois, quatre, que l'on aperçoit à peine. Mais, qu'est-ce ceci ? Voilà des traces de brûlures. Comment as-tu fait, Cynique, pour effacer ou plutôt pour extirper ces taches ? Par quel moyen es-tu parvenu à te rendre aussi pur ?

LE CYNIQUE. Je te le dirai volontiers. Autrefois la jeunesse et l'ignorance me firent commettre bien des fautes et contracter un grand nombre de souillures ; mais du moment que j'ai commencé à philosopher, j'ai peu à peu purifié mon ame de toutes ses taches, tant le remède dont je me suis servi était efficace.

RHADAMANTHE. Va donc dans les îles des bienheureux, jouir de la société des gens de bien ; mais reste un moment ici, pour porter ton accusation contre le tyran. Qu'on appelle la cause des autres.

MICYLLE. Rhadamanthe, ma cause est bien courte : un instant d'examen suffira. Me voilà déjà nu ; regarde-moi.

RHADAMANTHE. Qui es-tu ?

MICYLLE. Le savetier Micylle.

RHADAMANTHE. A merveille, Micylle, ta pureté est parfaite ; tu n'as pas une seule tache. Va avec le Cynique. Qu'on appelle le tyran !

MERCURE. Mégapenthès, fils de Lacyde, approche. Eh bien ! où vas-tu donc ? C'est toi-même, tyran, que j'appelle. Tisiphone, saisis-le par le cou, et fais-le venir de force.

RHADAMANTHE. Toi, Cynique, commence ton accusation ; convaincs-le de tous ses crimes : le coupable est devant toi.

LE CYNIQUE. Je n'ai pas besoin de parler pour le convaincre ; aux taches dont il est couvert, tu connaîtras aisément quel homme ce peut être. Je vais néanmoins le démasquer, et mettre tous ses crimes au grand jour. Je crois devoir passer sous silence la conduite qu'il a tenue lorsqu'il n'était que simple particulier ; mais par la suite s'étant associé avec des gens hardis et déterminés à tout entreprendre, il leva l'étendard de la révolte ; il rassembla des satellites, s'érigea en tyran de sa propre patrie, et fit périr plus de dix mille citoyens, sans aucune forme de procès, uniquement pour les dépouiller de leurs biens. Parvenu, par ses scélératesses, au comble de la fortune, il se plongea dans les débauches les plus effrénées, traita ses concitoyens avec une cruauté inouïe, déshonora leurs femmes et leurs filles, corrompit les jeunes garçons, et fit à tous ses sujets tous les outrages que peut suggérer l'ivresse. Il n'est point de supplice qui puisse égaler son orgueil, son faste, et les mépris qu'il affectait envers ceux qui l'abordaient. On eût plutôt fixé le soleil dans tout son éclat, que ce tyran superbe. Il serait impossible de dire combien de tourments inouis jusqu'alors sa barbarie lui fit inventer ; ses plus proches parents mêmes n'étaient pas à l'abri de sa cruauté. Qu'on appelle à présent à ce tribunal tous ceux qu'il a fait mourir, et vous verrez si mon accusation est fondée ; mais il n'est pas nécessaire de les appeler, ils accourent ici d'eux-mêmes. Voyez comme ils environnent ce tyran, comme ils le pressent ! Tous ont péri par les cruautés de ce monstre ; les uns, parcequ'ils avaient de belles femmes, ont été victimes de ses embûches ; et les autres, parcequ'ils n'ont pu voir sans indignation qu'il prostituât leurs enfants. Les richesses de ceux-ci furent leur seul crime, et il a tué ceux-là en haine de leur probité et de leur sagesse, qui les empêchaient d'applaudir à ses crimes.

RHADAMANTHE. Que réponds-tu à cela, homme infâme ?

MÉGAPENTHÈS. Je suis coupable, je l'avoue, des meurtres dont le Cynique m'accuse ; mais les adultères , les vols , les débauches qu'il me reproche, sont autant de calomnies.

LE CYNIQUE. Eh bien, Rhadamanthe, je vais t'en produire des témoins.

RHADAMANTHE. Qui sont-ils ?

LE CYNIQUE. Mercure, fais venir ici le Lit et la Lampe de ce tyran, tous deux attesteront les crimes qu'il a commis en leur présence.

MERCURE. Le lit et la lampe de Mégapenthès, approchez. Bien ; ils ont obéi.

RHADAMANTHE. Dites-nous quelles actions vous avez vu faire à Mégapenthès : que le Lit parle le premier.

LE LIT. Tout ce dont le Cynique l'accuse est véritable ; et j'aurais honte, ô Rhadamanthe, de vous rapporter toutes les infamies qui se sont passées sur moi.

RHADAMANTHE. Ce témoignage est clair, quoiqu'il n'ose en dire davantage. Toi, Lampe, parle à présent.

LA LAMPE. J'ignore ce qui s'est passé pendant le jour : j'étais absente alors ; mais je n'oserais dire tout ce que je lui ai vu faire et souffrir durant la nuit, ni de combien d'horreurs il m'a rendue témoin. Mille fois j'ai voulu m'éteindre, et ce n'était qu'à regret que je consumais mon huile ; mais cet infâme me forçait à regarder de près ses abominations , et souillait ma lumière en cent façons différentes.

RHADAMANTHE. Ces témoignages suffisent. Dépouille-toi maintenant de ta pourpre, que nous puissions compter tes taches... Grands dieux ! il en est couvert ; elles le rendent tout livide ! Par quels tourments pourra-t-on assez le punir ? Dois-je le faire plonger dans le fleuve de feu, ou le livrer à Cerbère ?

LE CYNIQUE. Non, Rhadamanthe ; mais, si tu veux, je vais te proposer un supplice d'un nouveau genre, et qui convient bien à ses crimes.

RHADAMANTHE. Parle, et je t'aurai la plus grande obligation.

LE CYNIQUE. On a coutume, je crois, de faire boire aux morts de l'eau du fleuve d'oubli.

RHADAMANTHE. Sans doute.

LE CYNIQUE. Que lui seul soit condamné à n'en pas boire.

RHADAMANTHE. Pourquoi cela ?

LE CYNIQUE. Le souvenir de ses jouissances et de ses voluptés sera pour lui un affreux supplice !

RHADAMANTHE. Tu as raison. Qu'il subisse ce châtiment ; qu'on l'attache auprès de Tantale, et qu'il se souvienne toujours de tout ce qu'il a fait durant sa vie.

JUPITER CONFONDU.

LE CYNIQUE ET JUPITER.

LE CYNIQUE. Je ne viens point ici, Jupiter, t'importuner par des vœux indiscrets ; je ne te demande ni trésors, ni puissance, ni grandeurs : tels sont cependant les souhaits de la plupart des hommes ; mais, sans doute, il n'est pas en ton pouvoir de les exaucer, car je te vois souvent faire semblant de ne pas les entendre. Pour moi, je ne desire de toi qu'une seule chose, encore est-elle bien aisée.

JUPITER. Qu'est-ce que c'est, Cynique ? Tu n'éprouveras pas de refus ; surtout si ta demande est aussi modeste que tu le dis.

LE CYNIQUE. Réponds-moi, je te prie, à une question peu difficile.

JUPITER. Vraiment ! tes vœux sont modérés, et l'on peut aisément les satisfaire. Fais-moi toutes les questions qu'il te plaira.

LE CYNIQUE. Voici ce dont il s'agit. Tu as lu, sans doute, les poésies d'Homère et d'Hésiode ; dis-moi si l'on doit croire ce qu'ils chantent dans leurs vers des Parques et du Destin. Est-il vrai que nul mortel ne peut éviter le sort qu'elles lui ont filé au moment de sa naissance ?

JUPITER. Cela est très véritable. Il n'est rien qui ne soit ordonné par les Parques ; tout ce qui arrive est l'ouvrage de leur fuseau, et l'événement est toujours tel qu'elles l'ont arrêté dès l'origine ; il n'est pas possible qu'il soit différent.

LE CYNIQUE. Par conséquent, ce qu'Homère dit dans l'un de ses deux poèmes :

De peur que tu ne pénétries dans les enfers contre la volonté du Destin ¹,

n'est qu'un radotage ridicule.

JUPITER. Certainement. Rien de semblable ne peut arriver sans l'ordre des Parques ou contre leurs arrêts. A l'égard des poètes, tout ce qu'ils chantent par l'inspiration des Muses est conforme à la vérité; mais lorsque ces déesses les abandonnent, et qu'ils n'écrivent que d'après leur propre génie, alors ils peuvent se tromper et tomber quelquefois en contradiction avec eux-mêmes. Cependant on ne saurait leur en faire un crime; ils sont hommes, et ils ignorent la vérité; d'ailleurs ils ne sont plus secondés de la divinité qui chantait par leur organe.

LE CYNIQUE. Hé bien, supposons qu'il en soit ainsi. Réponds donc encore, je te prie, à cette question. Les Parques ne sont-elles pas trois, Clotho, Lachésis et Atropos?

JUPITER. Sans doute.

LE CYNIQUE. Qu'est-ce donc que le Destin et la Fortune dont on parle tant? Quelle est leur puissance? Est-elle égale ou supérieure à celle des Parques? J'entends dire à tous les hommes que rien n'est plus puissant que la Fortune et le Destin.

JUPITER. Il ne t'est pas permis de tout savoir, Cynique. Mais pour quel motif me fais-tu cette question sur les Parques?

LE CYNIQUE. Je te le dirai quand tu auras répondu à ceci. Ces trois sœurs vous commandent-elles aussi, et est-ce une nécessité que vous soyez suspendus à leur fuseau?

JUPITER. C'est une nécessité, Cynique. Qu'as-tu donc à rire?

LE CYNIQUE. C'est que je me rappelle certains vers d'Ho-

¹ *Iliade*, v. 536 du xx^e livre.

mère, où ce poëte te représente haranguant dans l'assemblée des Dieux, et les menaçant de suspendre l'univers à une chaîne d'or ¹. Tu dis dans ces vers que tu jetteras du haut du ciel une chaîne, à laquelle tous les Dieux attachés s'efforceraient en vain de t'entraîner en bas; mais que toi, quand tu le voudras, il te sera facile de les enlever tous, et avec eux la terre entière et les mers. Tu me parus alors d'une force étonnante, je frissonnais au seul récit de ces vers : maintenant, au contraire, je te vois avec ta chaîne et tes menaces orgueilleuses, suspendu, comme tu l'avoues toi-même, à un fil très délié. C'est à Clotho, je pense, plutôt qu'à toi, de s'enorgueillir de son pouvoir, puisqu'elle t'enlève et te tient suspendu au bout de son fuseau, comme les pêcheurs avec leur ligne enlèvent les petits poissons.

JUPITER. Je ne vois pas où tendent ces questions.

LE CYNIQUE. Le voici, Jupiter, et je te supplie par les Parques et par le Destin, de m'entendre sans humeur et sans colère, te dire franchement la vérité. Si les choses sont telles que nous avons dit, si les Parques sont tellement nos souveraines, que l'on ne puisse rien changer à ce qu'elles ont une fois résolu, pourquoi donc les hommes vous offrent-ils des hécatombes? Pourquoi vous adressent-ils des vœux, vous demandent-ils toute sorte de biens? Je ne vois pas quel avantage ils peuvent retirer de ce culte, si leurs prières ne sauraient obtenir l'éloignement des maux, ni les faveurs que les Dieux dispensent.

JUPITER. Je vois où tu puises toutes ces belles interrogations; c'est à l'école de ces philosophes détestables, qui nient notre providence sur les hommes. Leur impiété leur inspire aussi de pareils raisonnements, et ils cherchent à détourner les autres hommes de nous offrir des sacrifices et des prières, comme si tout cela était inutile, comme si nous ne prenions nul soin de ce qui se passe chez vous, ou que nous n'eus-

¹ *Iliade*, liv. viii, v. 10.

sions aucune influence sur les choses de la terre. Mais, patience, ils se repentiront de leur témérité.

LE CYNIQUE. Non, Jupiter, je te le jure par le fuseau de Clotho, ce ne sont point les philosophes qui m'ont appris à te faire ces questions ; c'est notre conversation, qui, sans nous en apercevoir, nous a amenés à dire que les sacrifices ne sont d'aucune utilité ; et, si tu veux le permettre, je vais encore te faire, en peu de mots, quelques petites questions, auxquelles tu répondras le plus succinctement et le mieux qu'il te sera possible.

JUPITER. Interroge donc, puisque tu as du temps à perdre en de semblables bagatelles.

LE CYNIQUE. Ne dis-tu pas que tout arrive par l'ordre des Parques ?

JUPITER. Oui.

LE CYNIQUE. Et qu'il est impossible de changer leurs décrets et de dérouler leur fuseau ?

JUPITER. Certainement.

LE CYNIQUE. Veux-tu que je tire la conséquence qui suit de tes aveux, ou te paraît-elle assez claire pour que je n'aie pas besoin de la dire ?

JUPITER. Elle est claire ; mais ceux qui nous sacrifient le font moins par besoin que par reconnaissance, et pour acheter les biens de notre libéralité. D'ailleurs, c'est pour honorer l'excellence de notre être.

LE CYNIQUE. C'en est assez, puisque tu avoues toi-même que les sacrifices n'ont aucun but utile, et que c'est par bonté d'ame que les hommes honorent votre nature excellente. Cependant si quelqu'un de nos sophistes était ici, et qu'il te demandât sur quoi fondé tu prétends que les dieux sont d'une nature supérieure à celle des humains, puisqu'ils partagent l'esclavage de ceux-ci, et sont soumis aux mêmes maîtresses, aux Parques, il ne suffirait pas d'alléguer, comme une preuve de l'excellence des dieux, l'immortalité dont ils jouissent, car c'est cela même qui rend votre condition inférieure à la nôtre. La mort, au défaut de tout autre moyen,

nous rend à la liberté ; pour vous, au contraire, vous ne sauriez mettre des bornes à votre malheur, votre esclavage est éternel, et le fuseau tourne pour vous sans cesse.

JUPITER. Cependant, Cynique, cette immortalité fait elle-même notre bonheur, puisque nous vivons éternellement au sein des plaisirs.

LE CYNIQUE. Vous n'y vivez pas tous ; le sort des uns est bien différent de celui des autres ; il règne parmi vous une terrible inégalité. Pour toi la royauté assure ton bonheur, tu peux enlever et la terre et les mers avec une corde à puits ; mais Vulcain, il est boiteux, c'est un ouvrier sédentaire et exposé continuellement à l'ardeur du feu. Prométhée fut autrefois crucifié sur le Caucase. Que dirai-je de ton propre père, qui est encore enchaîné au fond du Tartare ? On prétend que vous êtes amoureux, sujets à recevoir des blessures, et réduits quelquefois à subir chez les humains le joug de l'esclavage ; c'est ainsi que ton frère servit Laomédon, et Apollon Admète. Tout cela n'annonce pas une grande félicité : quelques uns de vous paraissent, à la vérité, plus heureux ; ils sont assez bien partagés ; mais il n'en est pas de même des autres. Je ne parle point encore des voleurs auxquels vous êtes exposés aussi bien que nous, ni des sacrilèges qui vous dépouillent, et vous réduisent souvent, du comble des richesses, à la plus extrême pauvreté. Ajoutons que plusieurs de vous étant d'or et d'argent, sont fondus au creuset en conséquence des ordres du Destin.

JUPITER. Cynique, tes discours deviennent insolents, et tu pourrais bien t'en repentir un jour.

LE CYNIQUE. Trêve de menaces, Jupiter, tu sais bien qu'il ne peut m'arriver que ce que les Parques auront ordonné avant toi ; et puis je vois que les sacrilèges mêmes, loin d'être punis, vous échappent presque tous. Sans doute que le Destin n'a point arrêté qu'ils fussent pris.

JUPITER. Ne le disais-je pas, que tu es un de ces impies, qui, par leurs raisonnements, cherchent à détruire la Providence ?

LE CYNIQUE. Tu as furieusement peur de ces gens-là, et, en vérité, je ne sais pas pourquoi ; tout ce que je te dis te paraît appartenir à leur doctrine. Mais de quel autre, que de toi-même, pourrais-je apprendre la vérité ? Je voudrais donc te demander encore ceci. Qu'est-ce que cette Providence ? Est-ce une des Parques, ou une divinité supérieure qui ait sur elle quelque autorité ?

JUPITER. Je t'ai déjà dit, Cynique, qu'il ne t'était pas permis de tout savoir. Au commencement de notre conversation, tu prétendais n'avoir qu'une seule chose à me demander, et tu ne cesses de me tourmenter par une foule de questions ridicules. Je vois que ton but principal est de prouver que notre providence ne règle point les affaires humaines.

LE CYNIQUE. Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est toi-même qui viens d'avouer, il n'y a qu'un instant, que les Parques étaient les souveraines de l'univers, et réglaient tous les événements. Peut-être te repens-tu d'avoir tenu ce langage, et veux-tu le rétracter ; ou peut-être veux-tu disputer au Destin le soin des choses d'ici-bas, et le bannir de cet emploi.

JUPITER. Point du tout. Mais c'est par nos mains que la Parque accomplit ses décrets.

LE CYNIQUE. Ah ! j'entends. Vous êtes les serviteurs et les ministres des Parques. En ce cas, ce seraient elles qui exerceraient la providence ; vous ne seriez que leurs outils et leurs instruments.

JUPITER. Que dis-tu ?

LE CYNIQUE. Que vous êtes au Destin ce que la scie et la tarière sont au charpentier, des instruments avec lesquels il exerce son art. Or, de même que personne ne pourrait dire de ces instruments qu'ils sont l'ouvrier même, ni qu'un vaisseau soit l'ouvrage de la tarière et de la scie, mais bien de l'architecte ; de même aussi le Destin est l'architecte de tous les événements, vous, vous n'êtes que les scies et les tarières des Parques. Il me semble, d'après cela, que c'est au Destin que les hommes doivent offrir leurs sacrifices, et demander les biens, au lieu de s'adresser à vous, de vous

honorer par des processions et des victimes. Cependant, quand ils honorerait le Destin, ce serait toujours sans y être obligés, puisqu'il est impossible aux Parques d'apporter le plus léger changement à ce qu'elles ont ordonné de chaque individu depuis son origine. Atropos¹ ne souffrirait pas, je pense, que l'on voulût tourner son fuseau dans un sens contraire, et détruire l'ouvrage de Clotho.

JUPITER. Tu prétends donc, Cynique, que les Parques même n'ont aucun droit à recevoir les hommages des hommes; bien plus, tu prends le parti de confondre tous les Dieux ensemble. Mais nous mériterions du moins l'encens des mortels, quand nous n'aurions d'autre titre que le pouvoir de prédire l'avenir et de leur annoncer les décrets des Parques.

LE CYNIQUE. Il est bien inutile de prévoir l'avenir, quand on ne peut l'éviter, à moins que tu ne veuilles dire par là que celui qui sait d'avance qu'il doit mourir par le fer d'une lance peut se soustraire à la mort en se tenant enfermé chez lui. Mais cela est impossible; la destinée l'en fera sortir pour aller à la chasse, et le livrera au fer meurtrier. Adraste, en lançant son javelot contre un sanglier², manquera l'animal, et tuera le fils de Crésus; car l'arrêt inévitable des Parques dirige le fer contre ce jeune homme. Et cet oracle donné à Laïus, n'est-il pas risible?

Garde-toi d'engendrer des enfants; les Dieux s'y opposent; car si tu deviens père, ton fils te tuera³.

Il était, ce me semble, assez inutile de lui donner cet avis, puisque l'événement devait absolument s'accomplir. En effet, malgré cet oracle, il engendra et fut tué par son fils. D'après cela, je ne vois pas sous quel prétexte vous pouvez exiger le salaire de vos prophéties. Je pourrais ajouter que vous avez coutume de donner au vulgaire des oracles ambigus et

¹ Lucien joue sur le mot *atropos* qui signifie immuable.

² Voyez cette histoire dans Hérodote, *Clio*, page 16, édition de P. Etienne.

³ Euripide, *Phaëtiennes*, v. 18.

douteux, qui n'expliquent pas nettement, si celui qui traversera l'Alys¹, détruira son propre empire ou celui de Cyrus ; l'oracle comporte ces deux sens.

JUPITER. Cynique, Apollon avait un motif d'être en colère contre le roi de Lydie, qui l'avait tenté en faisant cuire dans un même vase des chairs de mouton et de tortue.

LE CYNIQUE. Un Dieu ne devait pas se fâcher. Je crois plutôt que le Destin avait arrêté que Crésus serait trompé par un oracle, dont il ne devait pas comprendre le sens ; et je conclus de là que cette divination dont vous vous vantez appartient encore au Destin.

JUPITER. Mais tu ne nous laisseras rien. C'est vainement que nous sommes des Dieux, si notre providence n'agit plus sur les affaires humaines, et si, réduits à n'être regardés que comme des scies et des tarières, nous ne devons plus prétendre aux sacrifices. Je pense, en vérité, que tu te moques de moi, en me voyant, prêt à lancer la foudre, supporter avec patience tes discours insolents.

LE CYNIQUE. Frappe, Jupiter, si le Destin a ordonné que je sois frappé de la foudre. Je ne t'accuserai point d'être l'auteur du coup : c'est Clothos qui m'aura blessé par toi ; car je ne pourrais pas m'en prendre à la foudre même. Cependant, il faut que je vous demande, à toi et au Destin, pour lequel je te prie de répondre, une chose dont tes menaces me font souvenir. Pourquoi, laissant en paix les sacrilèges et les brigands, tant de scélérats, de parjures et d'impies, lancez-vous le plus souvent la foudre sur un chêne, sur une pierre, ou sur le mât d'un vaisseau qui n'a fait aucun mal, quelquefois même sur un voyageur honnête homme et de mœurs pures ? Qu'est-ce ? Tu te tais, Jupiter ; est-ce qu'il ne m'est pas permis de savoir cela ?

JUPITER. Non, Cynique ; tu es bien curieux. Je ne sais pourquoi tu viens ici me faire une foule d'imputations.

LE CYNIQUE. Eh bien, je ne vous demanderai point, ni à

¹ Voyez le *Jupiter tragique*, discours de Momus.

toi, ni à la Providence, ni au Destin, pour quelle raison l'honnête Phocion est mort dans une si grande pauvreté, dans une disette absolue des choses les plus nécessaires, comme, avant lui, mourut Aristide ; tandis que Callias et Alcibiade, jeunes débauchés, furent comblés de richesses, ainsi que l'insolent Midias et l'infâme Charops d'Ægine, qui fit mourir de faim sa propre mère. Je ne vous demanderai point non plus pourquoi ce fut Socrate qui fut livré aux Onze¹, et non pas Mélitus ; pourquoi l'efféminé Sardanapale fut roi, et que tant de braves Perses, qui blâmaient sa conduite, périrent en croix par ses ordres ; en un mot, pourquoi les méchants et les avares sont heureux, tandis que les honnêtes gens sont tourmentés par la pauvreté, les maladies et une foule de maux.

JUPITER. Tu ne sais donc pas, Cynique, quelles punitions terribles attendent les scélérats après leur vie, et de quelle félicité les justes jouiront ?

LE CYNIQUE. Tu veux parler des Enfers, des Tityes, des Tantales : je saurai la vérité de tout cela quand je serai mort. A présent, quel que soit le peu de temps qui me reste à vivre, je voudrais le passer agréablement, au risque d'avoir le foie déchiré par seize vautours après ma mort. Mais je ne voudrais point éprouver, durant ma vie, la soif de Tantale, dussé-je boire un jour tant qu'il me plaira, avec les héros, dans les îles fortunées, couché sur les prairies de l'Élysée.

JUPITER. Que dis-tu ? Tu doutes peut-être qu'il existe des supplices et des récompenses, un tribunal où chacun rend compte de ses actions ?

LE CYNIQUE. On parle d'un certain Minos de Crète, qui juge là-bas les humains. Tu peux m'en dire des nouvelles, car on prétend qu'il est ton fils.

JUPITER. Qu'en veux-tu savoir, Cynique ?

LE CYNIQUE. Quels sont ceux qu'il punit le plus sévèrement ?

¹ Magistrats d'Athènes, chargés de faire exécuter les sentences de mort.

JUPITER. Les scélérats, sans doute, tels que les homicides et les sacrilèges.

LE CYNIQUE. Et quels sont ceux qu'il envoie dans le séjour des héros ?

JUPITER. Les honnêtes gens, ceux qui ont les mœurs pures, qui ont pratiqué la vertu pendant toute leur vie.

LE CYNIQUE. Et pourquoi cela, Jupiter ?

JUPITER. C'est que les uns ont mérité des récompenses, et les autres des châtimens.

LE CYNIQUE. Et si quelqu'un a commis un crime involontaire, est-il juste de le punir ?

JUPITER. Non.

LE CYNIQUE. Et si, sans le vouloir, on a fait une bonne action, mérite-t-on d'être récompensé ?

JUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. Par conséquent, Minos ne doit punir ni récompenser personne ?

JUPITER. Comment, personne !

LE CYNIQUE. Non : étant hommes, nous ne faisons rien par notre propre volonté. Nous sommes soumis aux ordres d'une nécessité inévitable, si du moins le principe dont nous sommes convenus tout à l'heure est vrai, que le Destin est la cause universelle ; car, si quelqu'un commet un crime, c'est le Destin qui le commet. Si l'on est sacrilège, on a fait ce que le Destin avait ordonné ; d'où il suit que si Minos veut juger avec équité, c'est le Destin qu'il doit punir au lieu de Sisyphe, et la Parque à la place de Tantale. Quel mal ces hommes ont-ils commis ? Ils n'ont fait que suivre les ordres qui leur ont été donnés.

JUPITER. Tu ne mérites pas que je réponde à de pareilles questions. Tu es un impudent sophiste. Je te laisse, et je m'en vais.

LE CYNIQUE. J'avais pourtant encore une petite question à te faire. Où demeurent les Parques ? Par quel moyen, n'étant que trois, peuvent-elles suffire au détail immense des soins qu'exige l'univers ? Il me semble qu'elles doivent

mener une vie bien occupée et bien malheureuse, ayant tant d'affaires sur les bras. Elles ne paraissent pas nées sous un destin propice. Pour moi, si le choix m'en était donné, je ne changerais pas ma vie contre la leur; j'aimerais encore mieux être plus pauvre que je ne suis, que de me voir assis et occupé à tourner, avec une attention minutieuse, un fuseau dont les fils sont si brouillés. Si tu ne veux point satisfaire à mes questions, Jupiter, je me contenterai de ce que tu m'as déjà répondu, cela me suffit pour éclaircir la question de la Providence et du Destin, qui sans doute n'a pas voulu que j'en susse davantage.

ANACHARSIS¹,

OU

DES EXERCICES DE CORPS.

ANACHARSIS ET SOLON.

ANACHARSIS. Pourquoi donc, Solon, les jeunes gens chez vous agissent-ils de la sorte ? Les uns, étroitement embrassés, se donnent le croc-en-jambe, d'autres se serrent avec force et se ploient comme des osiers. En voici qui se couvrent le corps de boue, en s'y roulant comme des pourceaux. Cependant je les voyais tout à l'heure quitter leurs vêtements, s'oindre d'huile, et tour à tour se frotter l'un l'autre d'une manière fort paisible : puis tout à coup, poussés d'une fureur subite, ils se sont élancés les uns contre les autres, tête baissée, frappant du front comme les bédouins. Ah ! en voici un qui vient d'enlever son adversaire par les jambes et l'a jeté par terre ; il se précipite sur lui, et ne lui permet pas de se relever ; il le presse, lui serre le ventre avec ses jambes, et lui met le coude sous le gosier. Il va étrangler ce malheureux ! Mais celui-ci lui frappe sur l'épaule, pour le supplier, je pense, de ne pas le suffoquer entièrement. Ce n'est pas, sans doute, dans la crainte de se salir que ceux-ci épargnent

¹ On sait comment Anacharsis vint en Grèce, et fit connaissance avec Solon, qui l'instruisit des lois et des usages de la Grèce. Lucien nous présente ici une des conversations de ces deux sages, et ce cadre ingénieux lui sert à faire la satire des exercices du Gymnase, auxquels les Grecs attachaient beaucoup plus d'importance qu'ils n'en méritaient réellement.

l'huile ; car, après avoir essuyé celle dont ils se sont frottés, ils se remplissent de boue au moment où ils sont couverts de sueur. Ils me font rire quand je les vois s'échapper, comme des anguilles, des mains de leurs adversaires.

En voici d'autres, dans un endroit découvert de cette cour, qui font la même chose, excepté que ce n'est point dans un borbier qu'ils se plongent, mais dans une fosse profonde remplie de sable. Ils le répandent l'un sur l'autre de bonne amitié, et grattent la poussière comme des coqs : apparemment afin qu'ils puissent s'échapper avec moins de facilité, lorsqu'ils se serreront mutuellement dans leurs bras ; car le sable empêchant la main de glisser, présente une prise plus assurée.

Ceux-là debout, et couverts aussi de poussière, se frappent, se donnent des coups de pied, et s'élancent l'un sur l'autre. En voici un qui semble être sur le point de cracher toutes ses dents. Le malheureux vient, comme tu l'as vu, de recevoir un coup de poing dans la mâchoire ; sa bouche est remplie de sang et de sable. Eh, mais ! l'archonte ne les sépare point (car l'habit de pourpre dont cet homme est revêtu me fait penser que c'est quelque magistrat). Il ne fait pas finir le combat ; au contraire, il encourage celui qui a porté le coup, et lui donne des éloges. Ailleurs j'en vois d'autres qui s'agitent avec violence, qui sautent comme s'ils couraient, et cependant restent à la même place : ils s'élancent en haut, et donnent des coups de pied en l'air. Je voudrais bien savoir quel avantage il peut résulter de cette manière d'agir. Pour moi, il me semble qu'une telle conduite tient de la folie, et l'on me persuadera difficilement que tous ceux qui agissent de la sorte ne soient point extravagants.

SOLON. Je ne suis pas étonné, Anacharsis, que tu portes un pareil jugement de ce qui se fait ici. C'est pour toi une

⁴ Celui qu'Anacharsis prend pour un archonte, à cause de son habit bordé de pourpre, est le maître du gymnase.

coutume étrangère et bien éloignée des mœurs de la Scythie. Vos sciences et vos exercices paraîtraient de même fort extraordinaires à un Grec qui en serait spectateur, comme tu l'es aujourd'hui des nôtres. Toutefois, sois sans inquiétude : ce n'est point la folie qui fait agir ainsi ces jeunes gens, et ce n'est pas pour s'outrager qu'ils se frappent les uns les autres, qu'ils se roulent dans la boue, et se couvrent de poussière. Cet exercice renferme une utilité qui n'est pas sans plaisir, et procure au corps une vigueur singulière. Si tu restes encore quelque temps en Grèce, comme je l'espère, tu ne tarderas pas à être toi-même un de ceux qui se roulent dans la boue et dans le sable.

ANACHARSIS. Fi donc ! Solon ; trouvez à cela du plaisir et de l'utilité, j'y consens ; mais si quelqu'un des vôtres ne faisait un pareil outrage, il saurait bientôt que ce n'est pas inutilement que je porte un cimeterre. Cependant, apprends-moi quels noms vous donnez à tout ce que je vois ici ; comment appellerons-nous ce que font ces jeunes gens ?

SOLON. Le lieu même, Anacharsis, s'appelle chez nous un Gymnase : il est consacré à Apollon Lycien¹. Tu vois sa statue dans cet homme appuyé sur une colonne, et qui tient un arc dans sa main gauche : son bras droit est replié sur sa tête : l'attitude annonce que le Dieu se repose après une grande fatigue. Parmi ces différents exercices, celui pour lequel on s'enduit de boue, s'appelle la lutte. Cependant ceux qui se couvrent de sable sont aussi des lutteurs. Nous nommons pancrace le combat dans lequel on se tient debout en se frappant l'un l'autre. Nous avons encore d'autres exercices semblables, tels que le pugilat, le disque, le saut. On célèbre des jeux publics pour tous ces exercices. Le vainqueur est considéré au-dessus de tous ceux de son âge, et remporte des prix.

¹ Il y avait dans Athènes trois gymnases, l'académie, le cynosarge et le lycée. Le premier était dédié au héros Académus, duquel il tirait son nom ; le second à Hercule, qui y avait un temple, et le troisième, dont il est ici question, à Apollon Lycien.

ANACHARSIS. Et quels sont ces prix ?

SOLON. A Olympie, c'est une couronne d'olivier sauvage ; à l'Isthme, cette couronne est de pin¹ ; elle est d'ache à Némée ; aux jeux Pythiens, on donne des fruits cueillis aux arbres consacrés à Apollon² ; et chez nous, aux Panathénées, de l'huile des oliviers consacrés à Minerve³. Qu'as-tu donc à rire, Anacharsis ? est-ce que ces présens te paraissent de peu de valeur ?

ANACHARSIS. Point du tout, les prix dont tu viens de faire l'énumération sont tout à fait considérables. Ils prouvent l'émulation de générosité qui animait leurs fondateurs. Une telle récompense mérite, en vérité, que les combattants fassent les plus grands efforts pour les obtenir, qu'ils s'exposent à des travaux de toute espèce, se mettent en danger d'être étranglés l'un par l'autre, ou de se rompre quelque membre. Apparemment qu'ils ne peuvent pas se procurer du fruit quand bon leur semble, et se couronner d'ache ou de pin, sans se barbouiller le visage de boue, ou sans se faire donner des coups de pied dans le ventre par leurs antagonistes.

¹ Les jeux isthmiques se célébraient dans l'isthme de Corinthe, en l'honneur de Neptune. On y donnait des couronnes de pin, parceque cet arbre, qui sert à la navigation et à la construction des vaisseaux, était consacré à Neptune. Mais les couronnes de ces jeux n'ont pas toujours été de la même matière. Dans l'origine, elles étaient de pin, ensuite elles furent d'ache. Cette innovation, faite en faveur d'Hercule, ne dura pas longtemps ; on revint aux couronnes de pin, qui ne changèrent plus. Voyez Plutarque, *Questions de table*, liv. v, problème III, page 692.

² Quels étaient ces fruits ? C'est ce que j'ignore. Paulmier de Grentménéil prétend qu'au lieu de *μῆλα*, il faut lire *μηλέα*, des pommiers. Il rapporte un passage de Libanius, qui semblerait insinuer qu'on donnait effectivement une branche de pommier au vainqueur. Mais la première épigramme de l'anthologie, dans laquelle tous les prix des jeux sont énoncés, ne permet pas de lire autrement que *μῆλα*, des fruits.

³ Ces oliviers étaient plantés dans le gymnase de l'académie. On les appelait *Μοριαι*. Voyez Suidas à ce mot, et le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 1001 des *Nuées*.

SOLON. Mais, mon cher, ce ne sont point ces faibles présents que nous considérons : ils ne sont que les indices de la victoire, une marque de distinction pour celui qui l'a remportée, et la gloire qui accompagne ces indices est du plus grand prix pour le vainqueur. C'est pour elle qu'on cherche à s'illustrer par des travaux, qu'on trouve beau de recevoir des coups de pied ; car on ne peut l'obtenir sans peine. Il faut que celui qui la desire soutienne dès sa jeunesse des fatigues sans nombre ; ce n'est qu'à ce prix qu'il peut espérer de voir couronner ses travaux par une fin tout à la fois utile et agréable.

ANACHARSIS. Par cette fin utile et agréable, tu veux dire, Solon, qu'ils sont couronnés aux yeux de toute la Grèce, qu'on leur prodigue les louanges, et qu'on célèbre leur victoire. Hélas ! on devrait bien plutôt les plaindre des coups qu'ils ont reçus. Voilà des vainqueurs bien heureux d'obtenir pour récompense de tant de travaux quelques fruits et une couronne d'ache !

SOLON. Tu ne connais pas encore nos usages, te dis-je ; mais ta façon de penser changera bientôt, lorsque tu assisteras à nos assemblées solennelles, lorsque tu verras un peuple immense accourir de toutes parts pour être témoin de ces jeux, les rangs innombrables des spectateurs, les athlètes comblés de louanges, et le vainqueur honoré à l'égal des Dieux.

ANACHARSIS. Et voilà justement, Solon, ce qu'il y a de plus déplorable ; c'est qu'il faut que les athlètes endurent tous ces mauvais traitements, non pas sous les yeux d'un petit nombre de personnes, mais à la vue d'une foule de spectateurs témoins des outrages qu'ils reçoivent. Comment ces spectateurs peuvent-ils les estimer heureux lorsqu'ils les voient tout dégoûtants de sang ou suffoqués par leurs adversaires¹ ; car c'est tout le bonheur que leur procure la vic-

¹ Il est arrivé plus d'une fois aux jeux olympiques que des athlètes ont perdu la vie en disputant le prix. Tel fut le célèbre Arrachion, qui

toire. Chez nous autres Scythes , Solon , si quelqu'un frappait un citoyen , ou le jetait par terre , en s'élançant sur lui , si même il lui déchirait son habit , les vieillards lui infligeraient un châtiment rigoureux : quand sa violence n'aurait eu qu'un petit nombre de témoins , loin d'éclater au milieu d'un spectacle aussi nombreux que tu me représentes ceux de l'Isthme et d'Olympie. Quoi qu'il en soit , je ne puis m'empêcher de plaindre les athlètes , quand je considère tous les maux qu'ils ont à souffrir. A l'égard des spectateurs , qui , dis-tu , accourent de toutes parts à ces assemblées , je suis fort étonné de ce qu'ils abandonnent ainsi leurs affaires pour venir se divertir à de pareils spectacles , et je ne puis nullement comprendre comment ils peuvent trouver du plaisir à voir des hommes se battre , se donner des coups , se jeter contre terre , et se meurtrir les uns les autres.

SOLON. Si nous étions au temps des jeux Olympiques , des jeux Isthmiques , on des Panathénées , tu apprendrais , en voyant tout ce qui s'y passe , que ce n'est point mal à propos que nous montrons tant d'ardeur pour ces spectacles. Il ne m'est pas possible de te donner par mes discours une idée du plaisir que tu aurais à voir la bravoure des athlètes , la beauté de leurs corps , leur complexion admirable , l'adresse singulière , la force infatigable , la hardiesse , l'ardeur , le courage invincible , les efforts terribles qu'ils déploient pour remporter la victoire. Je suis bien persuadé que tu ne cesserais de les combler de louanges , de te récrier , et de les applaudir.

ANACHARSIS. D'en rire , Solon , et qui plus est de m'en moquer. En effet , tout ce dont tu viens de faire l'énumération , cette bravoure , cette bonne complexion , la beauté , la hardiesse , sont , je le vois bien , entièrement perdues pour

ne fut couronné qu'après sa mort. Voyez Pausanias , *Arcadiques* , p. 681. Pindare , dans ses odes , fait souvent allusion aux blessures qu'ont reçues les héros qu'il chante.

vous qui les employez à un objet de peu de valeur. Attendez au moins que la patrie soit en danger, et votre pays ravagé, que vos parents ou vos amis soient exposés à quelque outrage. N'est-ce pas le comble du ridicule, d'épuiser inutilement votre courage à supporter tant de maux ; de souffrir de si grandes fatigues, de déshonorer la beauté de vos corps, en vous roulant dans la poussière ; de vous défigurer par des menétrissures, dans l'espoir de posséder, après la victoire, un fruit ou une branche d'olivier sauvage ? car j'aime à me rappeler ces prix d'une espèce si singulière. Mais, dis-moi, tous les combattants les remportent-ils ?

SOLON. Non vraiment. Il n'y en a qu'un qui les obtienne, et c'est le vainqueur.

ANACHARSIS. Hé quoi ! Solon, tant d'hommes se livrent à ces travaux pour une victoire incertaine et douteuse, et cela quand ils savent qu'il ne peut y avoir parmi eux qu'un seul vainqueur, et une foule de vaincus, qui auront inutilement reçu, les uns des coups, les autres des blessures ?

SOLON. Il semble, Anacharsis, que tu n'aies jamais réfléchi sur les moyens de perfectionner une république, autrement tu ne blâmerais pas un de nos plus beaux usages. Si, quelque jour, tu es curieux d'étudier ce qui peut donner à un état la constitution la plus parfaite, tu approuveras alors ces exercices, et l'ardeur avec laquelle nous les cultivons ; tu connaîtras toute l'utilité qui résulte de ces travaux, pour lesquels notre empressement te paraît aujourd'hui si ridicule.

ANACHARSIS. Eh mais, Solon, je ne suis venu chez vous du fond de la Scythie, je n'ai traversé tant de contrées, passé la vaste et orageuse mer de l'Euxin, que dans le dessein d'apprendre les lois de la Grèce, d'observer vos usages, et d'étudier la meilleure forme de gouvernement. C'est pour cela que parmi tant d'Athéniens, je t'ai choisi pour mon hôte et pour mon ami. Je suis venu à toi sur ta réputation, et dès que j'ai su que tu avais composé certaines lois, établi d'excellents usages, institué des professions utiles, en un mot,

formé un gouvernement sage, j'ai voulu t'avoir pour maître ; instruis-moi donc, prends-moi pour ton disciple, et désormais assis à tes côtés, je me passerai volontiers de boire et de manger pour avoir le plaisir de t'entendre discourir sur le gouvernement et les lois, jusqu'à ce que tu sois fatigué de parler.

SOLON. Il n'est pas aisé, mon cher, de parcourir tous ces objets en si peu de temps. Ce n'est qu'en les traitant chacun à leur tour, que je puis te les faire connaître. Je t'instruirai une autre fois de nos opinions religieuses, des lois qui règlent la parenté, les mariages, et les autres devoirs civils. Aujourd'hui, je veux t'exposer notre façon de penser sur les jeunes gens, et sur l'éducation que nous leur donnons dès qu'ils commencent à pouvoir comprendre ce que c'est que la vertu, et que leur corps, parvenu à la vigueur de l'âge viril, est capable de supporter le travail. Par là, tu connaîtras dans quel dessein nous avons institué ces exercices, et pourquoi nous obligeons les jeunes gens à soumettre de bonne heure leur corps à la fatigue. Ce n'est pas uniquement dans la vue des jeux publics, ni afin qu'ils y remportent des prix, qu'un petit nombre peut seul obtenir ; mais nous voulons que par ce moyen ils acquièrent, et pour eux-mêmes, et pour la république entière, un avantage mille fois plus précieux. Il est, en effet, un autre combat proposé à tout citoyen vertueux ; la couronne n'en est pas de pin, d'ache ou d'olivier sauvage : elle renferme en elle-même la félicité publique. Cette couronne dont je parle est la liberté de chaque citoyen en particulier et de la patrie en général, la richesse, la gloire, la célébration paisible des solennités établies par nos ancêtres, la conservation de nos biens, en un mot, les faveurs les plus brillantes que l'on puisse attendre de la libéralité des Dieux. Tous ces avantages sont entrelacés à la couronne dont je parle, et ne peuvent s'acquérir que par le combat auquel ces exercices et ces travaux les préparent.

ANACHARSIS. Comment donc, admirable Solon ! tu avais

à me parler de récompenses aussi considérables , et tu ne me nommais que des fruits, une branche de pin, et un rameau d'olivier ?

SOLON. Sans doute, Anacharsis, ces prix ne te paraîtront plus si méprisables , quand tu en auras compris l'objet. Ils sont le fruit du même esprit de sagesse qui a produit les autres institutions civiles ; ils font partie de ce grand combat, de cette couronne de félicité dont je parlais tout à l'heure. Mais, sans nous en apercevoir, notre conversation a quitté l'ordre que je voulais lui faire observer, et j'ai parlé d'abord de ce qui se pratique à Olympie, dans l'Isthme et à Némée. Cependant, puisque nous avons du loisir, et que tu me témoignes une si grande envie de t'instruire, nous pouvons facilement remonter à l'origine des choses, et à ce combat commun, en vue duquel nous nous exerçons à ceux-ci.

ANACHARSIS. Cela vaudra beaucoup mieux ; et de cette manière notre conversation procédant avec plus de méthode, j'en serai plutôt convaincu que je ne dois pas rire des athlètes, quand je les verrai se glorifier d'une couronne d'ache ou d'olivier sauvage. Cependant, si tu le veux bien, allons nous asseoir sous cet ombrage, nous y serons moins interrompus par les acclamations dont on encourage les lutteurs : d'ailleurs (il faut en convenir) je ne supporte pas facilement le soleil, dont les rayons brûlants tombent d'à plomb sur ma tête nue ; car j'ai voulu quitter le chapeau dont on se couvre chez nous, pour ne pas paraître seul au milieu des Grecs, dans un costume étranger. Nous sommes dans la saison de l'année où domine la constellation la plus ardente : vous l'appellez, je crois, la canicule : elle brûle tout, elle enflamme et dessèche l'air : déjà le soleil à son midi frappe sur nos têtes, et excite en nous une chaleur insupportable. Je suis même étonné que, dans l'âge avancé où tu es, la chaleur ne te fasse pas suer comme moi : tu n'en parais aucunement incommodé, et sans chercher d'ombrage, tu supportes facilement l'ardeur du soleil.

SOLON. Ce sont ces travaux inutiles, Anacharsis, ces fré-

quentes culbutes dans la boue , ces fatigues soutenues en plein air , qui me servent de rempart contre les coups de soleil. Je n'ai pas encore besoin de chapeau qui empêche ses rayons de frapper sur ma tête. Mais allons nous asseoir. Cependant ne va pas écouter tout ce que je vais te dire avec le respect que l'on doit à des lois : garde-toi d'ajouter à mes discours une foi sans bornes ; au contraire, si mes principes ne te paraissent pas justes , contredis-les aussitôt , et sou mets-les à un examen sévère. Par ce moyen , nous ne pouvons manquer d'obtenir un de ces deux avantages : ou tu seras plus fortement persuadé , lorsque tu auras donné un libre cours à tes objections ; ou tu me feras connaître que je n'avais pas des idées justes sur ces objets : et dans ce cas , Athènes entière ne tardera pas à te témoigner sa reconnaissance ; car plus tu m'instruiras , plus tu réformeras mes opinions , et plus tu rendras à la république un service important. Loin de le cacher , je serais le premier à publier ce bienfait. Je me rendrais aussitôt dans le Pnyce ; et là , je dirais au peuple assemblé : « Athéniens , c'est moi , à la vérité , qui ai composé vos lois , je les ai rendues aussi utiles « à la république qu'il m'a été possible ; mais cet étranger « (je te montrerais , Anacharsis) , cet étranger , quoique « Scythe , est un homme rempli de sagesse. Il a changé mes « opinions , il m'a fait connaître des principes et des mœurs « bien préférables. Inscrivez-le donc au rang de vos bien- « faiteurs , élevez-lui une statue d'airain à côté des héros de « cette ville , à côté de Minerve même. » Sois sûr , Anacharsis , qu'Athènes ne rougirait point d'apprendre d'un étranger et d'un Barbare quelque chose d'avantageux.

ANACHARSIS. Voilà bien ce que j'avais entendu dire de vous autres , Athéniens , que vos discours étaient toujours assaisonnés d'ironie. Eh ! comment serait-il possible , que moi , qui n'ai jamais vécu que sur un chariot , occupé à faire paître des troupeaux , errant de contrée en contrée , qui n'avais jamais habité de ville , qui n'en avais même jamais vue avant de venir ici ; comment , dis-je , serait-il possible

que je pusse raisonner sur le gouvernement, et instruire un peuple autochtone ¹, qui vit depuis tant de siècles sous une excellente législation, dans une des plus anciennes cités de la Grèce? Comment, surtout, pourrais-je apprendre quelque chose à Solon, qui possède, pour ainsi dire, depuis sa naissance, ce grand art de bien gouverner un état, et de donner des lois qui fassent sa félicité? Quoi que tu dises, il faut nécessairement que j'aie en toi la foi due à un législateur. Néanmoins, je te proposerai mes objections lorsque tes discours ne me paraîtront pas justes, afin de m'instruire plus solidement. Déjà nous voici à l'abri du soleil, sous un ombrage épais, et cette pierre fraîche nous offre un siège agréable. Reprends, je te prie, ton discours; et, remontant à son origine, apprends-moi la raison pour laquelle vous exercez les jeunes gens aux travaux au sortir de l'enfance; comment, en se roulant dans la boue, pourront-ils devenir d'excellents citoyens; et en quoi la poussière et les culbutes peuvent-elles contribuer à les rendre vertueux: voilà ce que je désirerais apprendre de toi en ce moment. A l'égard des autres objets, tu m'en instruiras par la suite, chacun à leur tour, et à mesure que l'occasion s'en présentera. Seulement, pendant ton discours, cher Solon, ne va pas oublier que tu parles à un Barbare. Ne sois ni long ni compliqué dans tes raisonnements, car je craindrais d'avoir oublié les premiers, quand tu passerais aux seconds.

SOLON. C'est à toi de régler notre conversation, Anacharsis; et dès qu'elle te paraîtra devenir obscure, ou s'écarter mal à propos de son objet, tu en abrégeras la longueur, en m'interrogeant aussitôt sur ce que tu voudras savoir. Si cependant elle n'est point étrangère à notre sujet, si mes discours ne s'éloignent pas trop du but que nous nous proposons, il n'y aura, je pense, aucun inconvénient à leur

¹ C'est-à-dire, originaire du pays. Lucien, sous le nom d'Anacharsis se moque ici de la vanité des Athéniens qui prétendaient avoir été produits par le sol de l'Attique. Voyez Thucydide, liv. 1.

donner une certaine étendue. Telle est la coutume observée dans le sénat de l'Aréopage¹, juge des affaires criminelles. Lorsque ce sénat, assemblé sur la colline de Mars, s'asseyait pour prononcer sur un meurtre², sur des blessures volon-

¹ Ce morceau de Lucien, un des plus intéressants de l'antiquité, est celui qui offre l'idée la plus complète de ce célèbre tribunal d'Athènes. Plusieurs auteurs ont pensé que l'Aréopage devait son existence à Solon; mais c'est une erreur, solidement réfutée par M. l'abbé Canaye, dans une dissertation insérée au tome septième des mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, où il a très bien prouvé, pag. 174, que ce tribunal existait cent quarante et un ans avant Solon. Ce législateur l'a seulement réformé et lui a donné un nouveau lustre, en ordonnant que ses membres, qui auparavant étaient choisis indistinctement parmi tous les citoyens, ne le seraient plus à l'avenir que parmi ceux qui avaient été archontes. Les séances de l'Aréopage ne se tenaient que tous les mois, et trois jours de suite avant le dernier; car celui-ci était réputé de mauvais augure, et tous les tribunaux étaient fermés. Voyez *Pollux*, Onom. liv. vii, chap. x, seg. 110.

² L'Aréopage ne connaissait pas de tous les meurtres indifféremment, mais seulement de ceux qui avaient été faits de dessein prémédité, et commis par un parent jusqu'au degré de cousin. Les autres meurtres étaient attribués à d'autres tribunaux, suivant les circonstances qui les accompagnaient. Ceux qui étaient volontaires, que l'on avouait, en soutenant qu'ils étaient légitimes, étaient du ressort du tribunal appelé *ἐπὶ Δελφινίῳ*, le Delphinium, dédié à Apollon Delphinien et à Diane de même nom. Ce fut là que Thésée fut jugé pour le meurtre des brigands et celui des Pallantides, qu'il avouait, en soutenant qu'il était juste. *Pollux*, liv. viii, segm. 119. Quant aux homicides involontaires, ils étaient jugés par le tribunal du Palladium, *ἐπὶ Παλαδίῳ*, sur lequel on peut consulter *Pollux* cité ci-dessus. Une autre juridiction connaissait encore des homicides dont les auteurs n'étaient pas connus, ou commis par des corps inanimés, et ce tribunal s'appelait *ἐπὶ Προτανείῳ*. Ses arrêts étaient exécutés par des officiers nommés *φυλοδασταῖς*. Les corps inanimés qui avaient causé la mort d'un homme étaient punis (tant la vie d'un homme était précieuse aux yeux des Athéniens), et condamnés à être jetés dans la mer ou hors du territoire dans lequel le meurtre avait été commis. Enfin il y avait un quatrième tribunal nommé *ἐπὶ ἐν φρεαττί*, de Phréatus, ancien héros d'Athènes, qui connaissait des accusations en homicides volontaires, intentées contre ceux qui avaient été condamnés à l'exil, ou qui s'étaient bannis eux-mêmes pour un meurtre involontaire. Ce tribunal était situé sur le bord de la mer

taires, ou sur un incendie, chacune des parties soumises à son jugement a droit de parler et de plaider sa cause tour à tour ; d'abord l'accusateur parle le premier, ensuite l'accusé. Ils peuvent porter eux-mêmes la parole, ou faire monter à leur place¹ des orateurs qui les défendent. Tant que ces orateurs se renferment dans leur cause, le sénat les écoute avec patience et tranquillité ; mais, s'ils veulent faire précéder leurs discours d'un exorde², afin de disposer les juges en leur faveur, s'ils cherchent à exciter la compassion, ou à réveiller l'indignation par des moyens étrangers à l'affaire (ce que font souvent les orateurs pour séduire les magistrats), aussitôt un héraut, s'avancant vers eux, leur impose silence, et ne leur permet pas de dire des inepties en présence du sénat, ni d'embrouiller l'affaire par des raisonnements vagues. La cause de cet usage est, pour que les Aréopagites ne voient que les faits dans toute leur simplicité. Eh bien, Anacharsis, je te fais en ce moment sénateur de l'Aréopage : écoute-moi de la même manière que le sénat écoute les orateurs ; impose-moi silence dès que tu t'apercevras que j'abuse de la parole, mais qu'il me soit permis de m'étendre,

et l'accusé qui revenait pour se justifier était obligé de plaider sa cause avant de sortir du vaisseau qui le ramenait. Il ne pouvait ni descendre sur le rivage, ni jeter l'ancre ou l'échelle. *Pollux*, loc. cit. Je reviens à l'Aréopage : le ressort de cette juridiction ne s'étendait pas seulement aux objets dont parle ici Lucien ; il avait été chargé par Solon de la police des arts et métiers d'Athènes, et d'inspecter la conduite particulière de chaque citoyen, de s'informer d'où il tirait de quoi fournir à ses dépenses ; et ceux qui étaient convaincus d'oisiveté étaient punis sévèrement. *Plutarque, Vie de Solon*, pag. 361, édition de Reiske.

¹ L'accusé ou celui qui prenait sa défense, ne pouvait parler que monté sur une pierre nommée *ἄναιδεια*, c'est-à-dire la pierre de l'impudence ; et l'accusateur sur une autre, nommée *ὀσπρέω*, la pierre de l'injure. Elles étaient l'une et l'autre posées en face du tribunal.

² *Pollux* dit de même : « Il n'est pas permis de faire d'exorde, ni d'exciter la compassion. » Quand l'accusateur avait parlé, l'accusé pouvait se condamner lui-même à l'exil avant de répondre. Il évitait par là une punition plus considérable.

tant que je ne dirai que des choses relatives à notre affaire. La prolixité de mes discours te fatiguera moins, puisque nous ne conversons plus exposés aux rayons du soleil : nous voici sous un ombrage épais, et nous avons du loisir.

ANACHARSIS. Tu as raison, et déjà je te sais gré de m'avoir appris, en passant, ce qui se pratique à l'Aréopage. C'est une chose vraiment admirable et digne des magistrats vertueux qui le composent, de n'avoir égard qu'à la seule vérité pour porter leur suffrage. Parle donc à présent, suivant nos conditions, et moi, nouvel Aréopagite (car tu viens de me créer membre de l'Aréopage), je t'écouterai à la manière de ce sénat.

SOLON. Il faut avant tout, Anacharsis, que je t'expose en peu de mots l'idée que nous nous formons d'une ville et de ses citoyens. Nous sommes bien éloignés de croire qu'une ville consiste dans l'assemblage des édifices, tels que les fortifications, les temples, les arsenaux. Toutes ces choses, il est vrai, forment un corps stable, qui offre aux habitants une demeure sûre et inébranlable. Mais c'est dans les citoyens que nous faisons consister toute la force d'une cité. Ce sont eux qui la peuplent, qui la régissent, qui la gardent, qui exercent tous les emplois, qui l'animent, comme l'ame produit en nous le mouvement. En conséquence d'une telle façon de penser, nous prenons soin, comme tu le vois, d'embellir le corps même de la ville, et de rendre son séjour agréable, soit en l'ornant d'édifices au dedans, soit en l'entourant au dehors de remparts qui contribuent à sa sûreté. Mais notre principale attention est de veiller à ce que les citoyens portent une ame vertueuse dans un corps plein de vigueur : persuadés que de pareils habitants feront fleurir la cité pendant la paix, la préserveront des ravages de la guerre, et lui conserveront son bonheur et sa liberté. La première éducation des enfants est confiée aux mères, aux nourrices, aux pédagogues, pour qu'ils les conduisent et les nourrissent par des instructions libérales. Mais aussitôt qu'ils ont acquis la connaissance des choses honnêtes, dès que la pudeur,

le respect, la crainte, le desir des récompenses se sont développés dans leur cœur, dès que leurs corps, plus formés et plus robustes, paraissent capables de supporter le travail, après leur avoir enseigné les sciences et les exercices de l'ame, on commence à les accoutumer à la fatigue. Il ne suffit point à l'homme de rester tel qu'il est sorti des mains de la nature, son corps et son ame ont également besoin des secours de l'éducation, qui peut seule améliorer les dispositions heureuses qu'il a pu recevoir en naissant, et changer ses inclinations vicieuses en de bonnes qualités. Nous imitons les agriculteurs, qui donnent un appui à la plante délicate, encore peu élevée au-dessus de la terre, et la protègent contre le souffle impétueux des vents. Mais dès que l'arbre est devenu plus vigoureux, ils en retranchent les branches superflues, et le rendent plus fertile en fruits en le livrant à l'agitation et aux secousses de l'air.

Nous enflammons d'abord l'ame des jeunes gens par la musique et par la science des nombres, nous leur apprenons ensuite à écrire, et à lire à haute voix. Quand ils sont plus avancés en âge, on leur récite les maximes des anciens philosophes, les faits illustres de l'antiquité, des discours propres à former les mœurs, et que nous orçons des graces de la poésie, afin qu'ils fassent dans leur mémoire une impression plus profonde. Au récit de quelque trait héroïque, de quelque action célèbre, ils deviennent insensiblement amoureux de la gloire, ils desirent d'imiter les faits qu'ils entendent chanter, pour être un jour eux-mêmes le sujet des chants et de l'admiration de la postérité. Tel est l'effet qu'ont souvent produit sur nous les poésies d'Homère et d'Hésiode. Enfin lorsqu'ils approchent de l'âge auquel ils doivent étudier la politique, et participer aux affaires publiques... Mais peut-être tout ceci est-il étranger à notre objet : je ne me proposais pas de parler des exercices de l'ame, je ne voulais que t'expliquer le motif pour lequel nous exerçons le corps de nos jeunes gens. Je me tais donc, sans attendre qu'un héraut m'impose silence, ou que toi-

même, comme sénateur de l'Aréopage, tu me fermes la bouche. Je suis même persuadé que c'est par égard pour moi, que depuis si longtemps tu supportes mon bavardage inutile.

ANACHARSIS. Dis-moi, je te prie, Solon, l'Aréopage a-t-il décerné quelque punition contre ceux qui ne disent point les choses nécessaires, et qui les passent exprès sous silence ?

SOLON. Pourquoi me fais-tu cette question ? Ta pensée n'est pas claire.

ANACHARSIS. C'est que tu passes ce qu'il y a de plus intéressant, ce que j'écoutais avec le plus de plaisir, l'instruction de l'ame, pour me parler de gymnases et d'exercices pénibles, qui sont assurément moins nécessaires.

SOLON. Je me suis rappelé, mon cher, les conditions que nous avons établies en commençant cet entretien ; et je ne voulais pas me permettre d'écarter, de peur que la proximité de mes discours ne troublât ta mémoire. Je vais, puisque tu le veux, reprendre ce sujet et le traiter le plus succinctement qu'il me sera possible : nous en ferons une autre fois un examen plus réfléchi.

Nous formons donc l'ame de la jeunesse par l'étude des lois publiques. Ces lois sont exposées à la vue de tout le peuple¹, écrites en gros caractères : elles enseignent ce que l'on doit faire, et ce que l'on doit éviter. Dans le commerce des hommes vertueux, nos jeunes gens apprennent à régler leurs discours suivant l'honnêteté, à pratiquer la justice, à se conduire avec égalité envers leurs concitoyens, dans le maniement des affaires publiques, à ne jamais rien désirer de honteux, à s'enflammer pour tout ce qui est beau, à ne se permettre aucune violence. Ces hommes ver-

¹ Plût à Dieu que les nations qui se disent policées imitassent cette sage coutume des Athéniens ! Que de fautes graves la connaissance des peines infligées par la loi ferait éviter ! et quelle puissante barrière pour un scélérat que la présence d'une colonne majestueuse sur laquelle il lirait d'avance le supplice auquel son crime va le faire condamner !

tueux sont appelés chez nous sophistes et philosophes ¹. D'ailleurs nous avons des théâtres publics où se rassemblent tous nos citoyens : là nous instruisons encore la jeunesse par des tragédies et des comédies ², qui leur mettent sous les yeux les vertus des héros de l'antiquité, et les vices les plus ordinaires, afin qu'ils évitent les uns et s'empressent d'acquérir les autres. Nous permettons aux comédiens de railler et d'invectiver les citoyens dont les mœurs dépravées et la conduite honteuse sont indignes de la république, dans l'espoir que, sensibles à ces reproches, ces hommes corrompus s'efforceront à devenir meilleurs, et que les autres éviteront avec soin tout ce qui pourrait les exposer à de semblables réprimandes.

ANACHARSIS. J'ai vu ces acteurs tragiques et comiques dont tu parles, Solon; ce sont, je pense, ces hommes qui portent une chaussure pesante et élevée, qui sont revêtus d'habits ornés de bandelettes d'or, qui se couvrent la tête d'un casque ³ ridicule, dont la bouche est prodigieusement ouverte, et par-dessous lequel ils poussent de grands cris. Je fus fort étonné de les voir marcher avec tant d'assurance, malgré cette immense chaussure. Athènes célébrait alors, je crois, des fêtes en l'honneur de Bacchus. A l'égard des comédiens, leur taille était moins haute, ils marchaient à

¹ Lisez σοφισταὶ καὶ σοφοί, sophistes et sages. La dénomination de sophiste n'avait alors rien que d'honorable. Le nom de philosophe n'existait pas encore du temps de Solon, ainsi que l'a judicieusement remarqué Dusoul. Pythagore, qui florissait peu de temps après Solon, fut le premier qui se donna ce titre, ne voulant pas s'attribuer celui de sage, que prenaient alors les gens de lettres.

² Il paraît cependant que Solon n'approuvait pas la comédie, puisqu'il dit un jour à Thespis qu'il avait vu représenter : « J'ai bien peur que toutes ces fictions ne passent un jour dans nos contrats. »

³ Par ce casque, Anacharsis parle du masque théâtral, qui représentait une tête entière, et se posait au-dessus du front dans les pièces tragiques, ainsi que Lucien nous l'apprend dans le *Traité de la Danse*, tome III, page 52. Voyez sur les masques la description de Pollux, *Onom.*, liv. IV, chap. XIX.

terre, et ressemblaient davantage à des hommes ; ils criaient aussi moins fort, mais leur casque était encore plus ridicule que celui des autres. Tout le théâtre, en les voyant, éclatait de rire ; au lieu qu'on écoutait, d'un air triste, les premiers à taille gigantesque ; on les plaignait, je pense, de traîner après soi des entraves si gênantes.

SOLON. Ce ne sont pas ces acteurs que l'on plaignait, mon cher ; le poète ¹ exposait, sans doute, aux yeux des spectateurs, quelque histoire malheureuse de l'antiquité, il récitait au théâtre des vers dont les expressions tragiques faisaient fondre en larmes tous les auditeurs. Vraisemblablement tu as vu alors des joueurs de flûte et d'autres personnes qui chantaient ensemble et se tenaient en cercle. Ces chants, Anacharsis, et ces airs de flûte ne sont point inutiles, puisqu'ils servent à enflammer l'ame des jeunes gens, et à les rendre plus vertueux.

A présent, voici de quelle manière nous exerçons leur corps ; c'est ce que tu desires le plus d'apprendre. Nous leur faisons quitter leurs vêtements, comme je l'ai déjà dit, lorsqu'ils n'ont plus cette première délicatesse de l'enfance, et qu'ils commencent à devenir robustes. Notre but est de les accoutumer aux diverses influences de l'air, de les familiariser avec toutes les saisons, afin qu'ils ne soient point incommodés de la chaleur, et qu'ils puissent résister au froid. Nous les faisons oindre d'huile, et se frotter le corps, afin de rendre leurs nerfs capables d'une plus forte tension. Il serait, en effet, ridicule de penser que des peaux mortes, amollies par l'huile, deviennent plus difficiles à rompre, et durent plus longtemps, et de s'imaginer qu'un corps qui jouit de la vie ne retirera pas de cette onction le même avantage. En partant de ce principe, nous avons imaginé différents exercices, pour chacun desquels sont établis des maîtres. Ils enseignent le pugilat à celui-ci, à cet autre le

¹ Du temps de Solon, le poète était le principal acteur de la pièce, ou plutôt c'était le seul avec le chœur.

pancrace, afin que ces jeunes gens s'accoutument à supporter patiemment la fatigue, à s'avancer courageusement au-devant des coups, à ne pas prendre la fuite, dans la crainte d'être blessés. Cette habitude produit en eux deux effets qui sont pour nous de la plus grande utilité : ils deviennent plus intrépides dans les dangers ; ils ménagent moins leur personne, et sont en outre plus vigoureux et plus patients. Ces lutteurs, qui, la tête baissée, cherchent à se renverser par terre, apprennent à tomber sans danger, à se relever avec facilité, à pousser rudement un adversaire, à l'envelopper dans leurs bras, à le serrer à la gorge, à l'enlever de terre. Cet exercice ne leur est point inutile, puisqu'il leur fait acquérir la première et la plus précieuse de toutes les qualités ; celle d'avoir un corps endurci à la fatigue, et presque insensible à la douleur. Mais un autre avantage, qui n'est pas de peu d'importance, c'est qu'à la guerre, s'ils se trouvent dans la nécessité de faire usage de cette science, ils s'en serviront avec plus d'adresse. Il est certain qu'un homme exercé de la sorte, s'il est aux prises avec un ennemi, l'aura bientôt renversé, en lui donnant un croc-en-jambe ; et, s'il tombe avec lui, il saura se relever avec plus de vitesse : car si nous cherchons à nous procurer ces avantages, Anacharsis, c'est pour le combat qui se passe les armes à la main. Nous pensons que des soldats formés par ces exercices serviront plus utilement la patrie ; et lorsque nous aurons soumis leurs corps nus à la fatigue, que nous les aurons endurcis aux travaux, ils deviendront plus robustes, plus vigoureux, plus agiles, plus capables d'une forte tension, et par cela même plus redoutables à leurs adversaires.

Tu sens, je pense, la conséquence de tout ce que je viens de te dire. Tu devines aisément quels doivent être sous les armes des guerriers qui, tout nus, peuvent inspirer la terreur à leurs ennemis. On ne leur voit pas cet embonpoint pesant, cette fade blancheur, partage ordinaire des femmes, de qui le corps sans vigueur se flétrit à l'ombre, tremble au moindre froid, ou ruisselle en un instant de sueur, et pour-

rait à peine respirer sous le casque , surtout lorsque le soleil à son midi embrase, comme à présent, le ciel de tous ses feux. Que pourrait-on entreprendre avec des soldats qui brûleraient de soif, qui ne résisteraient pas à la poussière, qui, saisis d'effroi, au seul aspect d'un peu de sang, seraient à moitié morts avant d'approcher l'ennemi à la portée du trait, et d'en venir aux mains avec lui ? Nos jeunes gens, colorés par le soleil, ont un teint brun et animé, un air mâle et plein de vie ; tout annonce en eux l'ardeur et le courage, fruits de la santé brillante dont ils jouissent. On n'en voit aucun de ridé, ni de maigre, aucun n'est surchargé d'embonpoint. Ils sont tous bien proportionnés dans leurs contours. Les sueurs ont dissipé le superflu des chairs ; et ce qui leur procure la force et la vigueur se conserve exempt du mélange de toute humeur vicieuse. Tel est le fruit que les exercices procurent à nos corps : ils agissent sur eux, comme les vanneurs sur le blé, dont ils chassent la paille et la poussière, et quand ils ont séparé tout le froment, ils l'amassent dans les greniers.

Cette manière de vivre conserve nécessairement la santé de nos jeunes gens, et les rend capables de résister aux plus longues fatigues. Ils ne commenceront à suer qu'après avoir longtemps supporté le travail ; et rarement on les verra malades. Si, par exemple, on mettait le feu à un monceau de blé entouré de sa paille (je reviens encore à mon vanneur), celle-ci, prompte à s'enflammer, brûlerait la première ; le blé ne s'allumerait que peu à peu, et sans jeter de flamme, après avoir fumé quelque temps, enfin il se consumerait. De même, il n'est point de maladie, il n'est point de fatigue, qui, si elle attaquait un corps ainsi disposé, pût l'abattre, ou en triompher aisément : l'intérieur est trop bien préparé ; l'extérieur est puissamment muni contre de pareils assauts : il ne laisse pénétrer ni la chaleur du soleil, ni le froid, qui pourrait nuire au corps. Pour remédier à l'épuisement que peut causer la fatigue, la chaleur intérieure, préparée depuis longtemps, et comme en réserve pour les cas

nécessaires, se répand aussitôt dans les membres, les remplit d'une vigueur nouvelle, et les rend presque infatigables : les exercices et les travaux qu'ils ont déjà supportés, loin d'épuiser leurs forces, les augmentent, et les secousses qu'elles reçoivent ne servent qu'à les accroître.

Nous exerçons encore les jeunes gens à bien courir, nous les accoutumons à fournir une longue carrière, et nous leur faisons acquérir la vitesse et la légèreté. Ce n'est pas sur un terrain ferme, et qui offre quelque résistance, que la course s'accomplit, mais sur un sable profond ; on ne peut y marcher fermement, ni se soutenir sans peine, et le pied enfonce à chaque pas dans le sable qui lui cède. De plus, on leur apprend à franchir un fossé, ou tout autre obstacle, afin qu'ils puissent le faire aisément si le besoin l'exige. Ils s'exercent à cela en tenant une masse de plomb dans chaque main ; ensuite ils se disputent la gloire de lancer au loin un javelot. Tu as remarqué en outre dans le gymnase une plaque d'airain, de forme circulaire, et semblable à un petit bouclier sans anse et sans courroie. Tu as peut-être essayé de le soulever du milieu de l'arène où il est posé. Il t'a paru pesant, et difficile à saisir à cause de son grand poli. Eh bien, nos jeunes gens le lancent, soit en hauteur, soit en longueur, et disputent à qui le jettera plus loin, et surpassera tous les autres. Cet exercice fortifie leurs épaules et donne du ton à leurs extrémités.

A l'égard de cette boue, de cette poussière, qui t'ont paru d'abord si ridicules, apprends, mon cher, pour quelle raison elles sont ici répandues. C'est, en premier lieu, afin de rendre la chute des lutteurs moins violente, et pour qu'ils puissent tomber sans danger sur un terrain mou. D'ailleurs, la sueur mêlée avec la boue rend nécessairement le corps des athlètes plus glissant ; et tu les comparais toi-même à des anguilles. Cet usage n'a rien de risible, et n'est pas inutile : au contraire, il contribue singulièrement à donner de la vigueur aux muscles ; car les athlètes ainsi préparés sont obligés de saisir fortement leur adversaire, pour l'empêcher

de s'échapper en glissant. Ne crois pas que ce soit une chose facile de retenir un corps humide d'huile et de boue , toujours prêt à s'écouler des mains. Mais, comme je te le disais tout à l'heure , tous ces exercices sont utiles pour la guerre. Quand il faudra emporter du combat un ami blessé , enlever un ennemi et lui faire perdre terre, nos jeunes gens s'en acquitteront avec plus de facilité. Si nous les exerçons jusqu'à les fatiguer, en leur imposant une tâche pénible, c'est afin qu'ils exécutent plus aisément des choses bien moins difficiles.

Nous employons la poussière à un usage tout opposé : pour empêcher les combattants de s'échapper , lorsqu'ils se serrent mutuellement dans leurs bras. Après qu'ils se sont exercés , enduits de boue , à retenir un corps glissant , qui peut aisément fuir de leurs mains, ils s'accoutument à s'évader eux-mêmes des mains de ceux qui les ont saisis, quoiqu'ils soient retenus de manière à ne pouvoir s'échapper qu'avec peine. D'ailleurs, la poussière répandue sur le corps en arrête la sueur trop abondante, elle fait durer les forces plus longtemps. Elle empêche l'impression de l'air qui pourrait être nuisible dans un moment où tous les pores sont ouverts et relâchés : en outre elle nettoie la peau, la rend plus propre et plus brillante. Je serais tenté de placer à côté de quelqu'un de ces hommes blancs et nourris à l'ombre, tel de nos jeunes gens qui s'exerce dans le Lycée ; le premier que tu choisiras, je le laverai avec de la terre et du sable, et je te demanderai ensuite auquel des deux tu voudrais ressembler. Je suis bien sûr qu'au premier coup d'œil, quand tu n'aurais éprouvé les forces ni de l'un ni de l'autre, tu préférerais une constitution robuste, une forte complexion, à un tempérament délicat et relâché, à un teint blanc, causé par la rareté du sang qui fuit toujours vers les parties intérieures.

Tels sont , Anacharsis, les travaux auxquels nous appliquons les jeunes gens , persuadés qu'ils deviendront par ce moyen de braves défenseurs de notre république, qu'ils as-

suront notre liberté, et reviendront toujours vainqueurs de l'ennemi, quand ils marcheront à sa rencontre ; qu'ils seront redoutés des peuples voisins, dont la plupart, soumis par la crainte, nous paieront un tribut. Pendant la paix, ils se montreront plus vertueux encore. Sans inclination pour les vices, éloignés de la licence qu'engendre l'oisiveté, ils s'occuperont de ces exercices, ils y consacreront tous leurs loisirs. C'est là ce bien public dont je t'ai tant parlé, cette suprême félicité d'un état. On peut dire qu'elle existe, lorsque la jeunesse, soit à la guerre, soit dans le sein de la paix, ne marque que des dispositions honnêtes, n'a de goût et d'empressement que pour la vertu.

ANACHARSIS. Eh quoi, Solon, lorsque les ennemis marchent contre vous, allez-vous à leur rencontre frottés d'huile et couverts de poussière ? Les attaquez-vous à coups de poing ? Apparemment ils vous redoutent et prennent bientôt la fuite, dans la crainte que vous ne leur jetiez du sable dans la bouche, ou que sautant sur eux, dans le dessein de les prendre par derrière, vous ne leur enveloppiez le ventre dans vos jambes, que vous ne les serriez à la gorge en leur mettant le coude sous le casque. Par Jupiter ! il me semble qu'ils décocheront alors des flèches, qu'ils lanceront des javelots. Mais, sans doute, leurs traits ne pénétreront point vos corps aussi invulnérables que des statues, et qui d'ailleurs, colorés par le soleil, ont fait une abondante provision de sang. Vous n'êtes pas en effet des hommes de paille, pour céder si promptement aux coups. Cependant, je crains bien que taillés en pièces, percés de blessures profondes, il ne vous reste bientôt plus qu'un faible reste de sang à nous montrer. Voilà, mon cher Solon, l'équivalent de ton discours, si j'en ai bien compris le sens.

Mais, peut-être alors, vous revêtez l'armure complète de vos acteurs tragiques, et lorsque vous entrez en campagne, vous mettez ces casques à bouche béante, afin de paraître plus formidables à vos ennemis, et de les effrayer par cette horrible figure. Vous chaussez aussi, sans doute, ces

énormes souliers. Ils sont légers pour vous quand vous prenez la fuite : et quand vous poursuivez l'ennemi, ils empêchent qu'il ne puisse vous échapper, par les grandes enjambées qu'ils vous font faire. Prends garde que ces exercices, qui vous paraissent si beaux, ne soient au fond que des bagatelles, des jeux d'enfants, des amusements propres à occuper le loisir d'une jeunesse désœuvrée. Si vous voulez être vraiment libres et heureux, il vous faut établir d'autres gymnases, où l'on s'exerce réellement les armes à la main. Ce n'est point les uns contre les autres qu'il faut disputer le prix ; exercez plutôt votre valeur contre des ennemis, au milieu des dangers. Laissez là, croyez-moi, et l'huile et la poussière ; enseignez à vos jeunes gens à tirer de l'arc, à lancer le javelot, et ne leur donnez pas des traits légers, que le vent pourrait emporter avec lui, mais une lance pesante, qui rende, quand on la brandit, un long sifflement. Armez-les d'une hache, d'un large bouclier passé dans le bras gauche, d'une cuirasse et d'un casque. Il me semble que, dans l'état où vous êtes à présent, vous ne devez votre salut qu'à la protection particulière de quelque divinité. Une poignée de soldats légèrement armés n'ont qu'à tomber sur vous, vous voilà tous perdus. Je n'ai, par exemple, qu'à tirer cette petite épée que je porte à ma ceinture, et fondre seul sur tous vos jeunes gens ; au premier cri, je serai maître du gymnase, vos athlètes vont prendre la fuite, sans oser seulement fixer le fer ; et réfugiés autour des statues, derrière les colonnes, ils m'appréteront bien à rire quand je les verrai tremblants, avoir recours aux larmes et aux prières. La pâleur, causée par l'effroi, prendra bientôt la place de cette couleur vermeille, qui brille sur leur corps ; car la paix profonde dans laquelle vous vivez, vous a réduit au point de ne pouvoir soutenir aisément la vue de l'aigrette d'un casque ennemi ⁴.

SOLON. Ce n'est cependant pas là ce qu'ont dit, ni les

⁴ Imitation d'Homère, *Iliade*, liv. xvi, v. 70.

Thraces qui, sous la conduite d'Eumolpe ¹, entreprirent de nous attaquer : ni les femmes ² de votre pays, qui, ayant Hippolyte à leur tête, marchèrent contre Athènes ; ni tous ceux qui osèrent tenter contre nous le sort des combats. Crois-tu donc, parceque nous exerçons les corps de nos jeunes gens nus, qu'on les envoie sans armes affronter les dangers ? Nullement ; mais quand ils ont acquis des forces par ces travaux, ils s'exercent ensuite les armes à la main ; et ils s'en servent bien mieux, après s'être disposés de cette manière.

ANACHARSIS. Où donc est le Gymnase dans lequel ils combattent avec des armes ? Je n'en ai point encore aperçu, quoique j'aie parcouru la ville tout entière.

SOLON. Tu pourras en voir, Anacharsis, si tu restes quelque temps avec nous ³. Chacun de nos citoyens possède un grand nombre d'armes, dont il fait usage quand cela est nécessaire. Nous avons des aigrettes, des harnois, des chevaux, et le nombre des cavaliers forme à peu près la quatrième partie de nos citoyens. Nous pensons, à la vérité, qu'il est inutile d'être toujours armés au sein de la paix, et d'avoir un cimeterre à sa ceinture ; il y a même des peines décernées contre celui qui porterait les armes dans la ville, ou qui les porterait en public. Pour vous, on doit vous pardonner de vivre les armes à la main. Quand on habite un lieu qui n'est pas fortifié, on est continuellement exposé aux embûches. Vous avez en outre beaucoup d'ennemis, et vous êtes

¹ Cette guerre eut lieu sous Erechtee, fils de Pandion, sixième roi d'Athènes. Voyez Thucydide, liv. II.

² Les Amazones. Elles furent vaincues par Thésée. Voyez Isocrate, in *Panegyrico*. C'est la première victoire que les Athéniens aient remportée sur des étrangers. Pausanias, *Eliaques*, pag. 402.

³ Je ne crois pas cependant qu'il y eût de pareils gymnases à Athènes du temps de Solon. Le premier maître en fait d'armes dont il soit fait mention dans les écrivains grecs, est celui qui vint à Athènes quelque temps après la bataille de Délium, et dont Platon a parlé au commencement du *Lachés*. Ce qu'il en dit fait croire que cet exercice était fort nouveau pour les Athéniens.

sans cesse incertains si quelques uns d'entre eux ne viendront pas la nuit vous arracher brusquement de votre chariot pendant votre sommeil, pour vous égorger. La défiance mutuelle qui règne entre vous, et le défaut de lois nécessaires pour subordonner chacun de vous à l'intérêt commun, vous obligent d'être toujours en armes, afin de pouvoir vous défendre si l'on vous fait violence.

ANACHARSIS. Eh ! quoi ! Solon, vous croyez qu'il est inutile de porter les armes sans nécessité, vous les ménagez, de peur qu'elles ne s'usent dans vos mains, et vous les gardez soigneusement dans un dépôt, pour en faire usage quand le besoin l'exigera ? Cependant, sans être pressés par aucun danger, vous soumettez au travail et aux coups les corps de vos jeunes gens ; vous dépensez leurs forces par des sueurs inutiles, au lieu de les réserver pour le besoin ; vous les répandez mal à propos dans le sable et dans la boue.

SOLON. Tu parais, Anacharsis, avoir des forces du corps l'idée que l'on a communément du vin, de l'eau ou de quelque autre fluide semblable. Tu crains qu'elles ne s'écoulent dans les travaux, comme une liqueur qui s'échappe du vase, et qu'ensuite elle ne laisse le corps vide et desséché, sans que rien puisse intérieurement réparer ses pertes. Mais il n'en est pas ainsi de la vigueur ; plus on l'épuise, plus elle reparait avec abondance. Elle ressemble à l'hydre dont tu as sans doute entendu raconter la fable : pour une tête qu'on lui coupait, il en renaissait deux. Si les forces ne sont point exercées, si on ne leur donne aucun ressort, elles ne pourront fournir au corps une matière assez abondante, et le moindre travail suffira pour les abattre et les consumer. Tel est l'effet que l'air produit sur le feu et sur une lampe. Du même souffle le feu s'allume, devient en un instant plus considérable, et la lampe s'éteint parce qu'elle ne fournit pas à la flamme une matière suffisante pour résister à l'action de l'air, et que sa lumière ne sort pas d'une racine assez profonde.

ANACHARSIS. Je ne comprends pas trop ce que tu veux me dire, Solon ; tes idées sont pour moi trop subtiles ; il faudrait,

pour les saisir, avoir une vive intelligence, une pénétration profonde. Mais, dis-moi nettement la raison pour laquelle vous n'avez point institué de combat d'armes aux jeux olympiques, à ceux de l'Isthme et de Pytho, auxquels une foule de spectateurs accourent, comme tu me l'as dit, de toutes parts, pour voir combattre les jeunes gens; tandis que vous les introduisez nus sur l'arène, pour qu'ils se frappent des pieds et des poings, et que vous donnez aux vainqueurs des fruits, ou une branche d'olivier sauvage. Je voudrais bien savoir pourquoi vous agissez ainsi.

SOLON. Nous pensons, Anacharsis, qu'ils auront plus de goût pour ces exercices, quand ils verront ceux qui s'y distinguent honorés et proclamés en présence de tous les Grecs. Par cette raison (devant paraître nus aux yeux de tant de spectateurs), ils s'efforceront d'acquérir une belle constitution, afin de ne pas avoir à rougir quand il faudra se montrer sans vêtements, et de se rendre en tout dignes de la victoire. Les prix, ainsi que je te l'ai dit précédemment, ne sont point méprisables, puisqu'ils consistent à recevoir des louanges de tous les spectateurs, à être considéré, montré du doigt, à passer pour le plus brave d'entre ceux de son âge. Parmi les spectateurs, un nombre assez considérable, qui est encore dans l'âge propre à ces exercices, s'en retourne épris d'amour pour la gloire et pour ces travaux qui la procurent. Ah! cher Anacharsis, si l'on bannissait de la vie l'amour de la gloire, quel succès pourrions-nous encore espérer? Qui voudrait entreprendre aucune action éclatante? Mais tu peux juger d'après ces jeux quels seront dans les combats, les armes à la main, pour défendre leur patrie, leurs enfants, leurs femmes et leur religion, ceux qui, dans l'espoir d'obtenir un fruit, ou une branche d'olivier, montrent tout nus tant d'ardeur pour la victoire.

Mais que dirais-tu donc, si tu voyais chez nous des combats de caïlles¹ et de coqs, et l'empressement qu'on témoigne

¹ Ces combats de caïlles se passaient sur une espèce de table à haut

pour ces jeux ? Tu rirais, sans doute ; et bien plus encore, si tu savais que c'est en vertu d'un loi que nous agissons ainsi, et qu'il est ordonné à tous les jeunes gens d'assister à ces combats, et de voir ces oiseaux se battre avec courage jusqu'au dernier soupir. Il n'y a rien de ridicule à cela. Ce spectacle fait éclore insensiblement dans l'ame le desir de braver les dangers, et pour ne pas le céder en courage à des coqs, on ne se laisse abattre, ni par les blessures, ni par la fatigue, ni par d'autres difficultés. Pour ce qui est de faire combattre nos jeunes gens avec des armes, de les montrer couverts de sang et de blessures, ce serait un spectacle inhumain, une cruauté révoltante ; et d'ailleurs, de quelle utilité serait-il d'égorger de braves guerriers, qui pourraient un jour nous servir avec plus d'avantage contre les ennemis ?

Puisque ton dessein, Anacharsis, est de parcourir toute la Grèce, souviens-toi, quand tu seras à Sparte, de ne pas te moquer des Lacédémoniens. Ne va pas croire qu'ils s'épuisent en des travaux inutiles, lorsqu'ils se précipitent en foule dans un amphithéâtre pour poursuivre une balle ¹, et se frappent les uns les autres : ou lorsque, rassemblés dans

bord qu'on appelait *πυλιν*. On traçait sur cette table un cercle au milieu duquel on mettait deux cailles qui se battaient ; la première qui sortait du cercle était censée vaincue, elle appartenait au vainqueur. Pour représenter au combat les cailles vaincues, on leur criait dans l'oreille, afin de leur faire oublier leur défaite à laquelle elles sont très sensibles. Outre ces combats, les Athéniens avalent le jeu de la Caille. Un des joueurs plaçait, comme nous venons de le dire, une caille dans un cercle. L'adversaire lui donnait une chiquenaude ou lui tirait les plumes de la tête ; si elle restait toujours dans ce cercle et qu'elle parût insensible aux coups, son maître était vainqueur. Si, au contraire, elle fuyait et sortait du cercle, il était vaincu et perdait sa caille ou son argent. Les Athéniens se passionnèrent tellement pour ces jeux et ces combats de cailles, qu'on fut obligé de les déclarer infâmes. Et le nom d'*ὄρνυγοκοπος*, qui frappe la caille, était devenu un reproche infamant, ainsi qu'on le voit dans les orateurs, Eschine contre Timarque, p. 267.

¹ Le grec porte simplement : A l'occasion d'une balle, *σφαίρας περί*. Le jeu de balle dont il est ici question était le plus violent de tous, on le nommait *σφαίρομαχία*, combat à la balle, ou *ἐπίσχυρις*.

un lieu environné d'eau, séparés en phalanges, nus comme nos athlètes, ils s'attaquent en ennemis, et se battent jusqu'à ce qu'un des deux partis ait chassé l'autre de cette enceinte, et que la faction d'Hercule, par exemple, ait obligé celle de Lycurgue à se précipiter dans l'eau. De ce moment, la paix renaît entre eux, et personne ne porte un seul coup. Mais que diras-tu, quand tu verras ces mêmes Lacédémoniens battus de verges sur l'autel de Diane, et leur sang ruisseler de leur corps? Les pères et les mères, présents à ce spectacle, bien loin d'être affligés des maux qu'éprouvent leurs enfants, les menacent de leur colère s'ils ne résistent pas aux coups. Ils les supplient de supporter la douleur le plus longtemps possible, de s'armer de patience contre les tourments. Plusieurs aussi sont morts dans ces épreuves, ne voulant pas, tant qu'ils respiraient, perdre courage sous les yeux de leurs parents, ni montrer la moindre faiblesse. Tu verras les statues que Sparte leur a élevées, honorées d'un culte public. Mais lorsque tu seras témoin de ces exercices, ne va pas imaginer que les Lacédémoniens sont insensés; ne dis pas qu'ils se rendent eux-mêmes malheureux, sans y être contraints par la nécessité, sans qu'un tyran ou des ennemis leur en imposent la loi; car Lycurgue, leur législateur, prenant la parole pour défendre ces usages, t'apporterait une foule de raisons plausibles. Il te dirait dans quel dessein il châtie son peuple, que ce n'est ni par haine ni par colère qu'il le traite de la sorte, et qu'il ne veut point consumer inutilement la jeunesse de sa ville; mais accoutumier à une patience extrême, et rendre supérieurs à tous les maux les guerriers qui doivent défendre la patrie. Et quand Lycurgue ne te le dirait pas, tu comprends aisément toi-même qu'un pareil citoyen, s'il est pris à la guerre, ne révélera jamais le secret de Sparte, quelque tourment que les ennemis lui fassent subir. Au contraire, il se moquera d'eux, et, se présentant à leurs coups, disputera avec celui qui le frappera à qui des deux sera le premier fatigué.

ANACHARSIS. Lycurgue se faisait-il aussi fouetter dans sa

jeunesse ; ou bien , avait-il passé l'âge de ce combat , pour insulter en sûreté à la patience de ses concitoyens ?

SOLON. Il était déjà vieux lorsqu'il écrivit ses lois. Il revenait alors de la Crète , où il avait voyagé , ayant appris que les Crétois étaient le mieux gouvernés de tous les peuples , et que Minos , fils de Jupiter , avait été leur législateur.

ANACHARSIS. Et toi, Solon, pourquoi n'imites-tu pas Lycurgue ? Que ne fais-tu fouetter tes jeunes gens ? C'est un fort bel usage, et qui n'est pas indigne des vôtres.

SOLON. Il nous suffit de nos gymnases , c'est une institution de notre pays ; et nous ne nous soucions pas beaucoup d'imiter les coutumes étrangères.

ANACHARSIS. Ce n'est pas là ton motif ; mais tu comprends, je le vois, ce que c'est que de recevoir tout nu des coups de fouet, en tenant ses bras élevés, sans aucune utilité publique ou particulière. Pour moi, si jamais je voyage à Sparte dans le temps de cette ridicule cérémonie, je suis persuadé que je me ferai lapider par les Lacédémoniens ; car je ne pourrai m'empêcher de rire , quand je les verrai frappés à coups de fouet comme des voleurs , des filous et autres gens de cette espèce. En vérité, la ville entière de Sparte aurait besoin, ce me semble, de prendre de l'ellébore, puisqu'elle est assez folle pour se traiter elle-même d'une manière aussi ridicule.

SOLON. Ne crois pas, mon cher, gagner ta cause faute de contradicteur, et que l'on se taira quand tu tiendras celangage. Tu trouveras à Sparte plus d'un citoyen qui défendra ses usages par des raisons plausibles. Mais puisque je t'ai fait connaître nos coutumes, qui ne paraissent pas te plaire infiniment, j'ai droit, ce me semble, d'exiger de toi que tu m'instruises à ton tour de celles de ton pays, et que tu m'apprennes de quelle manière vous formez les jeunes gens , à quels exercices vous les appliquez pour qu'ils deviennent d'excellents citoyens.

ANACHARSIS. Ta demande est très juste , Solon , et je te

ferai le détail des usages de la Scythie. Ils ne sont pas très nobles, et ne ressemblent en rien aux vôtres : car nous n'oserions pas recevoir seulement un soufflet : nous sommes timides. N'importe, je te les ferai connaître telles qu'elles sont. Mais remettons, si tu le veux bien, notre conversation à demain ; j'aurai plus le temps de réfléchir à ce que tu m'as dit, et de rappeler à ma mémoire tout ce dont je dois parler. A présent, il faut nous retirer, car voici le soir.

LE MENTEUR D'INCLINATION,

ou

L'INCRÉDULE.

TYCHIADES ET PHILOCLÈS.

TYCHIADE. Pourrais-tu me dire, cher Philoclès, quel est cet attrait qui porte la plupart des hommes à aimer le mensonge ? Ils en sont tellement avides, qu'ils se plaisent à tenir des discours insensés, et écoutent avec la plus grande attention ceux qui en débitent de semblables ?

PHILOCLÈS. Beaucoup de raisons, Tychiade, peuvent obliger à dire des mensonges, les hommes qui n'ont que leurs intérêts en vue.

TYCHIADE. Cela ne fait rien à l'affaire, comme on dit communément, et ma question n'a pas pour objet ceux qui mentent en vue de quelque utilité ; ils méritent qu'on leur pardonne : quelques uns même sont dignes de louanges, lorsqu'ils ont trompé des ennemis, ou que, dans les dangers, ils ont employé ce remède pour sauver leurs jours, comme souvent le fit Ulysse pour conserver sa vie et ménager le retour de ses compagnons. Mais je parle, mon cher, de ces gens, qui, sans aucun besoin, préfèrent de beaucoup le mensonge à la vérité, s'y plaisent et s'en occupent sans la moindre nécessité. Je voudrais bien savoir par quel motif ils agissent ainsi.

PHILOCLÈS. Est-ce que tu as connu des gens de cette espèce, qui avaient une passion naturelle pour le mensonge ?

TYCHIADE. Certainement, et il en est beaucoup.

PHILOCLÈS. Quelle autre raison en peut-on donner, si non qu'un défaut de jugement est cause qu'ils ne disent pas la vérité, puisqu'ils préfèrent ce qui est pire à ce qui est excellent?

TYCHIADE. Ce n'est sûrement pas cela ; car je pourrais te citer un grand nombre d'hommes, d'ailleurs très sensés, et qu'on admire pour leur esprit, qui néanmoins sont, je ne sais comment, esclaves de ce vice. Ils montrent la plus vive inclination pour le mensonge ; et je suis fâché de voir des personnages illustres par leur mérite universel, se plaire à se tromper eux-mêmes et à tromper ceux qui conversent avec eux. Tu sais nécessairement mieux que moi que ces anciens, Hérodote, Ctésias de Cnide, avant eux les poètes, Homère lui-même et tous les auteurs célèbres ont employé le mensonge dans leurs écrits ; en sorte que non seulement ils ont trompé ceux qui les écoutaient alors, mais leurs mensonges parvenus jusqu'à nous, comme par succession, semblent consacrés dans leurs vers admirables. Souvent, je l'avoue, il m'arrive de rougir pour eux, lorsqu'ils racontent la mutilation de Cœlus, l'enchaînement de Prométhée, la révolte des Géants et toute la fable tragique des enfers ; lorsqu'ils nous disent que Jupiter, pour satisfaire son amour, s'est changé en taureau ou en cygne ; qu'une femme a été métamorphosée en oiseau ou en ours : ajoutez les Pégases, les Chimères, les Gorgones, les Cyclopes et toutes les autres fables de cette nature, merveilleusement absurdes, et faites pour amuser l'esprit des enfants qui redoutent Mormo et Lamia.

Toutefois les mensonges des poètes sont peut-être tolérables ; mais, comment ne pas rire en voyant des villes et des peuples entiers se livrer à des mensonges publics ; lorsque les Crétois ne rongissent pas de montrer le tombeau de Jupiter ; que les Athéniens font sortir Erichthon du sein de la terre, et pousser les premiers hommes du sol de l'Attique, à peu près comme des légumes ? Ceux-ci du moins ont une origine plus noble que les Thébains, qui racontent

que des dents semées d'un serpent, il en germa des hommes. Cependant celui qui ne regarderait pas comme vrais des contes si ridicules, et qui, les soumettant à un examen sérieux, penserait qu'il n'appartient qu'à un Corèbe¹ ou à un Margitès, de croire que Triptolème a traversé les airs, porté dans un char attelé de dragons ailés; que Pan est venu, du fond de l'Arcadie, secourir les Athéniens au combat de Marathon; qu'Orithye a été enlevée par Borée: celui-là, dis-je, passerait pour un impie, pour un insensé, de refuser sa croyance à des faits manifestes et avérés.

PHILOCLÈS. Cependant, Tychiade, les poètes et les villes se pourraient excuser. Les premiers mêlent à leurs écrits le charme attrayant de la fable, dont ils ont grand besoin pour captiver leurs lecteurs. Les Athéniens, les Thébains, et les autres, s'il en est, rendent leur patrie plus respectable par de pareilles fictions. En effet, si l'on ôtait de la Grèce toutes les curiosités fabuleuses, rien n'empêcherait ceux qui les montrent de mourir de faim, car les étrangers ne voudraient pas entendre la vérité, même gratuitement; mais les hommes, qui, sans avoir de pareils motifs, se plaisent à débiter des mensonges, passeront, à bon droit, pour des gens dignes d'être universellement méprisés.

TYCHIADE. Tu as raison, et je sors à l'instant de chez Eucrate, cet homme distingué, où j'ai entendu tant de récits fabuleux et incroyables, que, ne pouvant plus supporter l'excès de ses mensonges, je suis sorti précipitamment, au milieu de son discours; et tandis qu'il racontait encore une foule de prodiges absurdes, j'ai pris la fuite, comme si les furies m'eussent poursuivi.

PHILOCLÈS. Cependant, Tychiade, Eucrate est un homme

¹ Corèbe était un fou, qui, s'étant marié, ne voulut jamais coucher avec sa femme, par la crainte d'offenser sa belle-mère. Sa femme lui fit accroire qu'elle avait un mal qui ne pouvait se guérir que par l'approche d'un homme, et parvint ainsi à lui faire consommer son mariage. *Scholie grecque.* La même histoire est rapportée à l'occasion de Margitès, par Eustathe sur le dixième livre de l'Odyssée, page 415. édition de Basle.

digne de foi, et personne n'est plus capable d'exciter la confiance que lui, qui porte une si longue barbe, compte soixante ans, et de plus s'occupe depuis longtemps de philosophie. Il ne souffrirait pas qu'on dît en sa présence quelque chose de faux, loin d'être assez impudent pour tenir de pareils discours.

TYCHIADE. C'est que tu ignores, mon cher, ceux qu'il a tenus, comme il a cherché à les faire croire, comme il assurait avec serment la plupart des choses qu'il disait, en faisant approcher ses enfants pour jurer sur leur tête. Tout ce qu'il racontait était tellement absurde, qu'en le considérant, mille pensées différentes s'élevaient à son sujet dans mon esprit; tantôt je croyais qu'il était devenu fou, et qu'il était hors de son état naturel; tantôt que c'était un imposteur, et que je ne m'étais pas encore aperçu, depuis un si long temps que je le connaissais, que ce n'était qu'un singe ridicule revêtu d'une peau de lion.

PHILOCLÈS. Et que disait-il donc, Tychiade? Par Vesta, je te prie de me l'apprendre; je voudrais bien savoir combien il couvrirait de forfanterie sous une si large barbe.

TYCHIADE. J'avais coutume d'aller chez Eucrate, dans d'autres occasions et lorsque je me trouvais beaucoup de loisir. Aujourd'hui que j'avais besoin de parler à Léontichus, qui, comme tu le sais, est mon intime ami, j'appris de son valet qu'il était allé dès le matin rendre visite à Eucrate, malade depuis peu. En conséquence je me rendis chez ce dernier, conduit par le double motif, et de me trouver avec Léontichus, et de voir Eucrate, dont j'ignorais l'indisposition. Je n'y trouvai plus Léontichus; il venait, me dit-on, de sortir depuis un instant; mais je vis une nombreuse compagnie, parmi laquelle j'aperçus Cléodémus le péripatéticien, Dinomaque le stoïcien, et Ion. Tu connais cet homme, qui veut qu'on l'admire quand il parle sur les écrits de Platon, comme le seul capable de pénétrer intimement les pensées du philosophe, et de les expliquer aux autres. Tu vois de quels personnages je te parle: ce sont des sages ac-

complis, pleins de mérite, et, qui plus est, de sectes différentes; tous vénérables et presque effrayants par l'austérité qui règne sur leurs visages. Le médecin Antigonus, appelé pour la maladie, se trouvait avec eux. Eucrate paraissait déjà convalescent : sa maladie était une de celles qu'on nourrit avec soi; l'humeur était descendue de nouveau dans les pieds. Dès qu'il m'aperçut, il baissa la voix, comme par faiblesse, quoique en entrant je l'eusse entendu crier et disputer vigoureusement; puis il m'ordonna de m'asseoir à côté de lui, sur son lit. Je le fis, en prenant bien garde de toucher à ses pieds, et je m'excusai, comme on a coutume de le faire en pareille occasion, sur ce que j'avais ignoré son incommodité, disant que j'étais accouru le voir, aussitôt que je l'avais apprise.

Avant que je fusse entré, on avait déjà beaucoup disserté sur la maladie d'Eucrate. On en parlait encore, et chacun indiquait quelque remède. Cléodémus dit alors : « Si donc
« on enlève de terre, avec la main gauche, la dent d'une
« belette tuée de la manière que je vous ai dite, si on la lie
« dans une peau de lion nouvellement écorché, et qu'ensuite
« on l'attache autour de la jambe, la douleur s'apaise sur-
« le-champ. — Non pas dans une peau de lion, reprit Dino-
« maque; on m'a dit dans une peau de biche encore vierge,
« et qui n'ait point été saillie. La chose est en effet bien plus
« croyable de cette manière; car la biche est un animal lé-
« ger, dont la principale force consiste dans les pieds. Le
« lion, il est vrai, est fort; sa graisse, sa patte droite de de-
« vant, et les poils de sa crinière qui se hérissent ont une
« grande vertu, quand on sait s'en servir avec les enchante-
« ments propres à chacune de ses parties; mais elles ne pro-
« curent nullement la guérison des pieds. — Je pensais au-
« trefois, reprit Cléodémus, que c'était de la peau de biche
« dont il se fallait servir; mais dernièrement, un homme
« de Libye, savant dans ces mystères, m'a fait changer de
« sentiment, en me disant que les lions étaient bien
« plus légers à la course que les biches, puisqu'ils les

« prennent à la chasse. » Tous les assistants donnèrent des éloges à l'homme de Libye, comme ayant parlé avec justesse.

Je pris alors la parole. « Eh quoi ! leur dis-je, vous croyez que des douleurs, dont la cause est interne, pourront s'apaiser par des enchantements ou par des remèdes extérieurement appliqués ? » A ce discours, ils se moquèrent de moi, et l'on voyait clairement qu'ils m'accusaient d'une ignorance profonde, de ne pas savoir des choses aussi manifestes, et que personne de sensé n'oserait contredire. Néanmoins le médecin Antigonus parut bien aise que j'eusse fait cette question. Depuis longtemps, il ne songeait plus à soulager Eucrate par les secours de son art, en lui ordonnant de ne plus user de vin, de se nourrir de légumes, et de diminuer l'irritation des nerfs. Cléodémus me dit alors en souriant : « Eh quoi ! Tychiade, te semble-t-il incroyable qu'on puisse tirer quelque utilité de ces sortes de remèdes dans les maladies ? — Il me le semble, lui répondis-je ; comment croirais-je, à moins d'avoir le nez morveux, que des remèdes extérieurs, et privés de communication avec les causes internes qui excitent les maladies, pourront, ainsi que vous le dites, produire des effets par la vertu de certaines paroles, ou de quelques enchantements, et qu'en les appliquant à la partie malade, ils la guériront ? Jamais cela n'arrivera, quand on lierait seize helettes entières dans la peau du lion de Némée. Pour moi, j'ai souvent vu le lion boiter de douleur, quoiqu'il fût vêtu de sa peau bien conservée.

— Tu es bien simple, me dit alors Dinomaque, d'avoir négligé d'apprendre ces sortes de remèdes, et de quelle manière il les faut appliquer pour en tirer quelque utilité dans les maladies. Tu me parais ne pas admettre non plus ces prodiges si connus, les guérisons des fièvres périodiques et des tumeurs inguinales, les enchantements des reptiles et les autres prodiges que les vieilles opèrent tous les jours. Or, si toutes ces choses se font réellement, pourquoi pensez-vous

que celles-ci ne puissent pas se faire par de semblables moyens ? » Je lui répondis : « O Dinomaque ! ta conclusion n'est pas juste ; et , comme dit un proverbe , tu chasses un clou avec un autre. En effet , il n'est pas prouvé que ces merveilles dont tu parles soient opérées par une pareille puissance. Si donc tu ne me persuades d'abord , en ramenant la conversation à ce point , que ces faits sont dans l'ordre de la nature , et que la fièvre ou la tumeur , craignant un nom divin , un mot barbare , s'enfuit , par cette raison , hors de l'aine , les prodiges dont tu parles ne sont plus que des contes de vieilles.

— Je juge à ton discours , repartit Dinomaque , que tu ne crois pas aux Dieux , puisque tu ne penses pas qu'il soit possible d'opérer des guérisons par la vertu des mots sacrés. — Ne dis pas cela , mon cher , lui répondis-je ; rien n'empêche que les Dieux existent , et que ces prodiges soient faux. Je révère les Dieux ; je vois les guérisons qu'ils opèrent , les bienfaits dont ils comblent les malades qu'ils rétablissent par des remèdes et par l'art de la médecine. En effet , Esculape lui-même et ses enfants guérissaient les malades par des drogues salutaires , et non en appliquant des lions et des belettes.

— Laissez là ce Dieu , dit alors Ion ; je vais vous raconter un fait admirable. « J'étais encore jeune garçon , et j'avais « à peu près quatorze ans , lorsqu'un jour on vint dire à mon « père que Midas , son vigneron , serviteur robuste et laborieux , avait été mordu par une vipère , à peu près vers « l'heure où la place publique se remplit de monde. Il était « étendu à terre , disait-on , et déjà la putréfaction s'établissait sur sa jambe. Pendant qu'il travaillait à lier le pampre « autour des échalas , cette bête venimeuse , rampant vers « lui , l'avait mordu à l'orteil , et s'était aussitôt replongée « dans son trou. Aussi notre pauvre serviteur jetait-il les « hauts cris et succombait-il sous la violence de la douleur. « Voilà ce qu'on nous annonça : un instant après nous vîmes Midas , que ses camarades portaient sur un lit de

« camp. Il avait le corps gonflé et livide ; il paraissait entièrement infecté du venin, et respirait à peine. Mon père en était très affligé ; mais un de ses amis , qui se trouvait là, lui dit : « Sois tranquille , je vais à l'instant te chercher un Babylonien, de ceux qu'on nomme Chaldéens, et il guérira promptement cet homme. En effet , pour ne pas allonger mon récit , le Babylonien arriva. Il rétablit Midas, après avoir chassé par un charme le poison dont celui-ci était infecté, et en attachant au pied du malade une pierre qu'il avait rompue à la colonne sépulcrale d'une jeune fille morte depuis peu. Cela vous paraît, sans doute, peu de chose. Toutefois Midas, emportant lui-même le lit sur lequel on l'avait apporté, s'en retourna dans les champs. Telle fut la puissance de cet enchantement et de cette pierre sépulcrale.

« Cependant le Babylonien fit d'autres prodiges vraiment divins ; car, s'étant rendu dès le matin dans la campagne, il chassa tous les reptiles qui se trouvaient dans ce canton, en prononçant sept mots sacrés tirés d'un vieux livre. Il commença par purifier le lieu avec du soufre et un flambeau, et après qu'il en eut fait trois fois le tour, on vit paraître, attirés par la force du charme, une foule de serpents, d'aspics, de vipères, de cérastes, d'acontias, de grenouilles et de crapauds. Un vieux dragon manquait encore ; il n'avait pu se tirer hors de son trou, à cause de son grand âge, et n'avait point obéi à l'ordre du magicien. Celui-ci dit que tous les reptiles n'étaient pas là. Alors il choisit le plus jeune des serpents pour aller, en qualité d'ambassadeur, chercher le vieux dragon, qui ne tarda pas à venir. Lorsque tous ces animaux furent rassemblés, le Babylonien souffla sur eux, et ils furent tous à l'instant consumés par son souffle : ce qui nous frappa du plus grand étonnement. »

Dis-moi, Ion, repris-je, le jeune serpent ambassadeur donnait-il la main à ce dragon accablé, comme tu le dis, de vieillesse ; ou celui-ci s'appuyait-il sur un bâton ? — Tu plai-

santes, dit alors Cléodémus ; mais moi , j'ai été plus incrédule que toi sur ces sortes de prodiges : je ne pensais pas en effet qu'on pût en aucune manière y ajouter foi. Cependant, dès que j'eus vu un étranger des pays hyperboréens, comme il le disait lui-même, traverser les airs, j'ai cru, et après une longue résistance, j'ai été forcé de me rendre. Eh ! qu'eût-il fallu que je fisse, en le voyant, en plein jour, se soutenir en l'air, marcher sur l'eau, passer à travers le feu tranquillement et pas à pas ? — Tu as vu cela, lui dis-je ; un Hyperboréen qui volait, qui marchait sur l'eau ? — Certainement, me répondit-il, et même il portait une chaussure de peau, semblable à celle de ces peuples. Mais c'est peu de chose que cela ; et qu'ai-je besoin de dire tout ce qu'il a fait voir, soit en inspirant des amours, soit en évoquant les démons, en rappelant à la vie des hommes morts depuis longtemps, en faisant venir Hécate elle-même sous une forme visible, en forçant la Lune à descendre sur la terre ? Je vais vous raconter ce que je lui ai vu faire chez Glaucias, fils d'Alexiclès.

« Glaucias venait d'hériter de son père, mort depuis peu,
« lorsqu'il devint éperdument amoureux de Chrysis, fille de
« Démænète. J'étais alors son maître de philosophie, et si
« l'amour ne lui eût fait perdre bien du temps, il saurait
« aujourd'hui toute la doctrine des péripatéticiens. En effet,
« à l'âge de seize ans, il se servait déjà de l'analyse, et avait
« fait un cours complet de physique. Comme il était tour-
« menté de cette passion, il vint me confier sa peine : moi,
« je crus, étant son maître, devoir mener chez lui notre
« mage hyperboréen, auquel il donna d'abord quatre mines
« (il fallait bien quelques avances pour les sacrifices) ; il lui
« en promit encore seize autres, s'il pouvait jouir de Chry-
« sis. Le mage ayant attendu la pleine lune, temps auquel
« ces sortes de charmes ont plus d'effet, creusa une fosse
« dans la cour de la maison, et au milieu de la nuit il com-
« mença par évoquer en notre présence Anaxiclès, le père
« de Glaucias, mort depuis plus de sept mois. Le vieillard,
« irrité de la passion de son fils, entra d'abord dans une

« grande colère, et finit par donner son consentement à
 « cette inclination. Après cela le mage fit venir Hécate, qui
 « trainait Cerbère à sa suite : puis il força la Lune à des-
 « cendre. Elle nous offrit le spectacle des figures les plus
 « variées, paraissant tantôt sous une forme, tantôt sous une
 « autre. D'abord elle se fit voir sous l'aspect d'une femme ;
 « elle devint ensuite une génisse de toute beauté ; puis elle
 « se changea en chienne. Enfin l'Hyperboréen ayant fait un
 « petit Amour avec de la boue : Pars, lui a-t-il dit, et amène-
 « nous Chrysis. Le morceau de boue s'envole aussitôt ; un
 « instant après, la jeune fille arrive et frappe à la porte. A
 « peine est-elle entrée, qu'elle vase jeter au cou de Glaucias,
 « comme une personne transportée d'amour ; enfin elle
 « coucha avec lui jusqu'au chant du coq. Alors la Lune re-
 « vola dans les cieux, Hécate se plongea dans les entrailles
 « de la terre, et tous les fantômes disparurent. Nous recon-
 « duisimes Chrysis chez elle lorsque le crépuscule commen-
 « çait à paraître. »

Si tu avais vu ces merveilles, Tychiade, tu ne douterais pas à présent qu'on pût retirer une foule d'avantages des enchantements. — Tu as raison, lui répondis-je ; je les croirais si je les avais vues ; mais, pour ce moment, pardonne-moi si je n'ai pas la vue aussi perçante que toi. Je connais d'ailleurs cette Chrysis dont tu parles, pour une femme d'une trempa amoureuse et facile : je ne vois pas pourquoi tu as eu besoin d'employer auprès d'elle un ambassadeur de boue, un mage hyperboréen, et la Lune elle-même, puisque pour vingt dragmes on pourrait la mener jusqu'aux nations hyperboréennes ; elle ne résiste guère à un enchantement de cette nature. Cette femme éprouve le contraire des fantômes, qui prennent, dites-vous, la fuite dès qu'ils entendent le son de l'airain ; mais elle, aussitôt qu'on fait sonner de l'argent, elle accourt au bruit. Toutefois j'admire encore plus votre mage, qui, pouvant se faire aimer des femmes les plus belles, et en recevoir des talents entiers, s'emploie pour quatre mines (quelle avarice !) à rendre un Glaucias aimable.

— Tu te rends ridicule , me dit alors Ion , en refusant de croire ces faits. Je te demanderais volontiers ce que tu penses de ceux qui délivrent les démoniaques de leurs terreurs , et qui conjurent publiquement les fantômes. Je n'ai pas besoin d'en citer des exemples , et tout le monde sait que ce Syrien de Palestine ¹ , si habile pour ces sortes de guérisons , lorsqu'il rencontre de ces gens qui tombent en épilepsie à certaines époques de la lune , qui écument et roulent des yeux égarés , il les relève , et moyennant un salaire considérable ² , il les renvoie en santé , délivrés de leurs maux. En effet , lorsqu'il est auprès du malade couché par terre , il lui demande comment le démon est entré dans son corps. Le malade garde le silence ; mais le diable répond , soit en grec , soit en langue barbare , et dit quel il est , d'où il vient , comment il est entré dans cet homme. Alors , employant les imprécations , et , si le diable n'obéit pas , les menaces , il le chasse du corps qu'il occupait. J'en ai vu moi-même sortir un tout noir , et dont la peau était enfumée. — Il n'est pas étonnant , repris-je , que tu aies vu cela , Ion , toi qui distingues clairement les idées que ton maître Platon nous montre comme quelque chose d'obscur , que la faiblesse de nos yeux nous empêche d'apercevoir ³.

— Ion est-il le seul , dit alors Eucrate , qui ait vu de pareils objets , et une foule de personnes n'ont-elles pas rencontré des démons , les unes pendant la nuit , les autres en plein jour ? Pour moi j'en ai vu , non pas une fois , mais dix mille. Dans les commencements , j'en étais fort effrayé ; mais à présent j'y suis tellement accoutumé , qu'il me semble ne rien voir d'extraordinaire , surtout depuis qu'un Arabe m'a fait présent d'un anneau fabriqué avec du fer pris à des croix , et m'a enseigné un enchantement composé de beaucoup de mots. Peut-être ne me croiras-tu pas , Tychiade ?

¹ Ce Syrien est probablement un disciple des apôtres.

² C'est-à-dire : *gratis*. Ceci est dit ironiquement.

³ Voyez la doctrine de Platon , sur les idées dans le *Parménide*. Voyez les *Sectes à l'encre*.

— Eh ! comment, lui répondis-je, ne pas croire Eucrate fils de Dinon, dont la sagesse est extrême, et qui, chez lui, dit avec autorité et liberté tout ce que bon lui semble ? — Eh bien, reprit Eucrate, tu pourras apprendre, non pas de moi seul, mais de tous mes domestiques, l'histoire de la statue qui s'est fait voir à tous ceux qui demeureraient dans la maison, enfants, jeunes gens et vieillards. — Et de quelle statue parles-tu ? lui dis-je. N'as-tu pas vu dans la cour, en entrant, me répondit-il, cette belle statue qui est debout, ouvrage du sculpteur Démétrius ? — Cet homme qui tient un disque, et qu'on voit courbé dans l'attitude de le lancer, qui a le visage tourné du côté de la main qui porte le disque, et qui, ployant doucement le genou, semble prêt à se relever dès qu'il aura jeté son palet ? — Ce n'est pas celui-là. Ce *disco-bole*, dont tu parles, est un des ouvrages de Myron. Ce n'est pas non plus le beau jeune homme qui est auprès, et dont la tête est ceinte d'une bandelette ; il est de Polyclète. Mais laisse toutes les statues qui sont à droite en entrant, et parmi lesquelles sont les Tyrannicides ¹ de Critias et de Nésiotès. As-tu remarqué, près de ce courant d'eau, un personnage qui a le ventre saillant et la tête chauve ? Son manteau laisse voir à nu la moitié de son corps ; ses veines sont fortement prononcées ; on le prendrait pour un homme véritable, tant il est ressemblant. C'est celui dont je parle, et que je crois être Pellichus ², général d'armée des Corinthiens.

— Par Jupiter ! repris-je, j'en ai effectivement remarqué un sur la droite de Saturne, qui portait des bandelettes et des couronnes desséchées, et dont la poitrine était ornée de feuilles d'or. — C'est moi, reprit Eucrate, qui la lui ai ainsi

¹ Harmodius et Aristogiton, qui tuèrent Hipparque, tyran d'Athènes et fils de Pisistrate. Ce Critias est, je pense, le même que le fameux statuaire de ce nom, cité par Pausanias au second livre des *Eliaques*, chap. 3. Il était Athénien, et avait formé une école célèbre.

² Il commanda la flotte des Corinthiens lorsqu'ils ouvrirent leur guerre contre les Coreyréens par le siège d'Épidamne. Voyez Thucydide, liv. 1.

dorée, pour m'avoir guéri en trois jours d'une fièvre lente dont j'étais accablé. — Eh quoi ! lui ai-je dit, le brave Pellichus est donc aussi médecin ? — Il l'est, me répondit-il, ne raille point, ou bien il ne tardera pas à se venger de toi. Je sais par ma propre expérience, tout ce que peut cette statue dont tu te moques ; et ne crois-tu pas que celui qui a le pouvoir de chasser la fièvre ne puisse aussi l'envoyer à qui il lui plaît ? — Fassent les Dieux, dis-je alors, que cette statue, qui s'annonce si bien pour un homme, nous soit douce et propice ! Mais que lui vois-tu faire, ainsi que tous ceux qui habitent cette maison ? — Aussitôt, me dit Eucrate, que la nuit est venue, il descend de la base sur laquelle il est debout, et fait sa ronde dans le logis. Tout le monde le rencontre, quelquefois même on l'entend chanter, mais il n'a jamais fait de mal à personne ; il faut seulement se détourner de son chemin, il passe sans causer la moindre peine à ceux qui le regardent. Souvent même il se lave et joue avec l'eau pendant toute la nuit, au point que le bruit s'en fait entendre d'assez loin. — Prends garde, lui dis-je, que cette statue ne soit pas Pellichus, mais le Crétois Talus, serviteur de Minos ; car il était aussi d'airain et se promenait autour de la Crète ; et quoique ta statue soit de bois, il se pourrait bien qu'au lieu d'être l'ouvrage de Démétrius, ce fût un des fruits de l'art ingénieux de Dédale, puisque, ainsi que tu le dis, elle s'enfuit aussi de son piédestal.

— Crains, Tychiade, me dit Eucrate, de te repentir par la suite de ta plaisanterie. Je sais ce qu'a souffert celui qui lui dérobait les oboles que nous lui déposions en offrande le premier de chaque mois. — Le châtimement de ce voleur doit avoir été bien terrible, dit alors Ion, car c'était un sacrilège. Comment la statue s'en est-elle vengée, Eucrate ? je voudrais bien le savoir, quoique Tychiade n'en sera que plus incrédule. — « Il y avait aux pieds de cette statue, reprit « Eucrate, un grand nombre d'oboles, et quelques autres « pièces d'argent étaient collées à sa cuisse avec de la cire. « C'étaient des offrandes que lui avaient faites ceux qui

« avaient été délivrés de la fièvre par sa puissance. J'avais
« alors un esclave libyen, détestable sujet et mon palefre-
« nier ; il entreprit de dérober pendant la nuit ces dons faits
« à la statue ; et pour exécuter son vol, il attendit le mo-
« ment où elle était descendue de sa base : mais à son re-
« tour Pellichus connut qu'il était volé. Remarquez comme
« il se vengea, et de quelle manière il fit prendre le Libyen
« sur le fait. Ce malheureux erra pendant toute la nuit en
« parcourant la maison ; on eût dit qu'il était tombé dans
« un labyrinthe inextricable ; le jour parut, et le voleur fut
« pris ayant encore sur lui les pièces qu'il avait dérobées.
« Convaincu de ce crime, il reçut alors bon nombre de
« coups, et ne vécut pas longtemps après. Ce scélérat périt
« misérablement, fustigé toutes les nuits, comme il le disait
« lui-même, et si cruellement, que le lendemain on voyait
« son corps couvert de meurtrissures. Après cela, Ty-
« chiade, raille encore Pellichus, et moi-même comme un
« vieillard contemporain de Minos, et qui commence à ra-
« doter. » — Va, Eucrate, lui dis-je, ce qui est d'airain ne sera
jamais que de l'airain, et l'ouvrage de Démétrius d'Alo-
pèce, qui faisait des hommes, et non pas des dieux. Je ne
craindrai jamais la statue de Pellichus, dont je n'aurais pas
beaucoup redouté les menaces quand il était vivant.

Après cette histoire, le médecin Antigonus prit la parole.
« J'avais aussi, dit-il à Eucrate, un Hippocrate d'airain,
« haut environ d'une coudée. Dès que la lampe était éteinte,
« il parcourait ma maison avec grand bruit, renversait les
« boîtes, mêlait les drogues, ouvrait les portes, surtout si
« j'avais différé de lui faire le sacrifice que nous avons cou-
« tume de lui offrir chaque année. » Hippocrate, dis-je
alors, demande qu'on lui sacrifie, et il se fâche, si au temps
prescrit on ne le régale pas de victimes parfaites, lui qui de-
vrait se contenter de quelque cérémonie funèbre, d'une
libation de lait et de miel, ou d'une couronne posée sur sa
tête ?

« Écoute, dit alors Eucrate, ce que je vis il y a plus de

« cinq ans, et dont j'ai de bons témoins. Dans la saison des
« vendanges, vers la moitié du jour, ayant laissé mes ven-
« dangeurs dans ma vigne, j'allai seul, en réfléchissant, me
« promener dans un bois. J'étais à peine arrivé dans un
« endroit touffu, que j'entendis aboyer des chiens. Je pen-
« sai d'abord que pour se divertir, comme il a coutume, et
« prendre le plaisir de la chasse, Mnason, mon fils, s'était
« enfoncé avec ses compagnons dans le plus épais du bois.
« Mais ce n'était nullement cela : quelques instants après,
« la terre tremble, une voix semblable au tonnerre se fait
« entendre, et je vois une femme d'un aspect effrayant s'a-
« vancer vers moi. Sa taille était haute de près d'un demi-
« stade. Elle tenait un flambeau de la main gauche, et de
« la droite une épée d'environ vingt coudées de longueur.
« Par le bas, elle avait des pieds faits en serpents, et dans
« le haut elle ressemblait par son aspect à la Gorgone. Son
« regard était horrible. Au lieu de cheveux, des dragons
« flottaient sur son col ; les uns l'environnaient, d'autres s'a-
« gitaient sur ses épaules en formant mille circuits affreux.
« Voyez, mes amis, ajouta-t-il, comme au seul récit j'en
« frissonne de frayeur ! » En disant cela, il montrait à toute
l'assemblée les poils de son bras, que la terreur avait hé-
rissés.

Cependant Ion, Dinomaque et Cléodémus l'écoutaient en silence, l'œil fixe et la bouche béante. Ces vieillards, se laissant mener par le nez, adoraient presque cet incroyable colosse, cette femme d'un demi-stade, géant fait pour servir d'épouvantail aux enfants. Je fis en même temps réflexion que ces hommes qui enseignent la sagesse aux jeunes gens, et qui sont si fort admirés de la multitude, ne diffèrent des enfants que par leur barbe et leurs cheveux gris, plus faciles d'ailleurs à se laisser séduire aux attrait du mensonge.

Dinomaque prenant alors la parole : « Apprends-moi, de grace, Eucrate, de quelle taille étaient les chiens de la déesse. — Ils étaient, dit Eucrate, plus hauts que les élé-

« plants des Indes, noirs comme eux, velus, couverts d'un
 « poil sale et dégoûtant. Dès que je vis ce fantôme, je
 « m'arrêtai, et tournai en dedans du doigt le châton de la
 « bague dont l'Arabe m'avait fait présent; alors Hécate,
 « frappant la terre de son pied de serpent, produisit une
 « ouverture aussi vaste que le Tartare. Un instant après,
 « elle se plongea dans cet abîme, et disparut. Remis de ma
 « frayeur, je me penchai vers ce gouffre, en me tenant à un
 « arbre, de peur que, surpris de quelque vertige, je ne tom-
 « basse dedans, la tête la première. Je vis alors tout ce qu'il
 « y a dans les enfers, le Puriphlégeon, le lac, Cerbère et
 « tous les morts, au point d'en reconnaître quelques uns. Je
 « distinguai parfaitement mon père, encore vêtu des
 « mêmes habillements dans lesquels nous l'avions enseveli.
 « — Et que faisaient les âmes? dit alors Ion. — Et quelle autre
 « chose, reprit Eucrate, sinon qu'elles se divertissaient
 « couchées sur des prés d'asphodèles, comme elles avaient
 « coutume de le faire dans leurs familles et dans leurs tri-
 « bus¹, avec leurs amis et leurs parents? — Que les Épicu-
 « riens, dit Ion, viennent à présent contredire le divin
 « Platon et sa doctrine sur les âmes. Mais avez-vous vu So-
 « crate et Platon parmi les ombres? — Pour Socrate je l'ai vu,
 « a dit Eucrate, mais pas bien distinctement; j'en ai seule-
 « ment jugé par son gros ventre et sa tête chauve. Quant à
 « Platon, je ne l'ai point reconnu; car il faut, je pense,
 « avouer la vérité à ses amis. Pendant que je considérais
 « attentivement toutes ces choses, et que le gouffre se fer-
 « mait, quelques uns de mes esclaves, qui me cherchaient,
 « arrivèrent comme il n'était pas totalement fermé. Dis,
 « Pyrrhias, si je parle selon la vérité.» — Oh! certainement,
 dit alors Pyrrhias, j'ai même entendu des aboiements sortir
 du gouffre, et il me sembla voir la lueur d'un flambeau.
 A ces mots je me mis à rire, en entendant ce témoin ajou-
 ter la lueur et les aboiements.

¹ Imitation d'Homère, *Iliade*, liv. II, v. 562.

Cléodémus prit alors la parole : « Ce que tu as vu, Eucrate, n'est point nouveau, ni tel que d'autres ne l'aient jamais vu ; puisque moi-même, étant malade, j'eus, il n'y a pas longtemps, une pareille vision. Antigonus, ici présent, me voyait et prenait soin de moi. Le septième jour la fièvre était devenue plus violente qu'une fièvre chaude. On m'avait laissé seul, la porte de ma chambre était fermée, et mes domestiques attendaient en dehors que je les appelle. Antigonus l'avait ainsi ordonné, afin que, s'il était possible, je me livrasse au sommeil. Alors un jeune homme d'une rare beauté, revêtu d'un habit blanc, se présente à mes yeux bien éveillés ; il me fait lever, et me conduit dans les enfers à travers un gouffre profond. A peine y fus-je entré, que je reconnus Tantale, Titye et Sisiphe. Il est inutile de vous parler des autres ; mais lorsque je me fus approché du tribunal où se tenaient Æaque, Caron, les Parques et les Furies, un grave personnage, qui me parut être Pluton, s'assit sur le trône avec la dignité d'un roi. Il prononça les noms de ceux qui devaient bientôt mourir, et qui étaient restés dans le monde au delà du terme qui leur avait été prescrit. Le jeune homme, me prenant aussitôt par la main, me présenta à Pluton, qui se mit en colère contre mon conducteur, et lui dit : Son fil n'est point encore totalement employé, qu'il s'en aille ; mais amène-moi le forgeron Démyle, qui vit plus que le fuseau de la Parque ne le permet. Je m'enfuis à l'instant plein de joie : la fièvre m'avait déjà quitté. J'annonçai à tout le monde que Démyle allait bientôt mourir : il demeura dans mon voisinage. On me dit qu'il était malade, et peu après nous entendîmes les lamentations de ceux qui le pleuraient. »

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? dit alors Antigonus ; je connais bien un homme qui est ressuscité vingt jours après qu'on l'eut enterré. Je l'ai soigné avant sa mort et depuis qu'il est revenu à la vie. — Et comment, lui dis-je, son corps n'a-t-il pas pourri pendant l'espace de vingt jours ? ou,

comment cet homme n'est-il pas mort de faim, à moins que ce ne soit un autre Épiménide ¹ que vous ayez traité ?

Comme je disais cela, les enfants d'Eucrate, de retour du gymnase, entrèrent dans l'appartement : l'un était déjà sorti de la classe des adolescents, l'autre comptait à peu près quinze années. Après nous avoir salués, ils s'assirent auprès de leur père, et l'on m'apporta un siège. Alors Eucrate, comme si la vue de ses fils eût rappelé quelque chose à sa mémoire : « Puissé-je, dit-il, en imposant ses mains sur leur tête, puisse-je être sûr que ces enfants feront mon bonheur, comme ce que je vais te dire, ô Tychiade, est véritable ! Personne n'ignore à quel point j'aimais leur mère, qui est aujourd'hui parmi les ames heureuses. J'en ai donné des preuves par tout ce que j'ai fait pour elle durant sa vie, et depuis qu'elle n'est plus. A sa mort, je brûlai sur son bûcher tous les ornements et tous les habits qu'elle se plaisait à porter lorsqu'elle était vivante. Cependant le septième jour après cette triste cérémonie, tandis que j'étais, comme aujourd'hui, couché sur ce lit, et que, pour donner quelque consolation à ma douleur, je lisais en silence le traité de Platon sur l'immortalité de l'ame, Démônète elle-même entre et vient s'asseoir auprès de moi, dans l'attitude où tu vois à présent Eucratide. » Il montrait en même temps le plus jeune de ses fils, qui frissonna soudain d'une frayeur enfantine, et qui était déjà pâle depuis le commencement du récit. « Pour moi, reprit Eucrate, dès que je la vis, je la serrai dans mes bras en pleurant, et en jetant des cris lamentables. Mais elle, interrompant mes plaintes, me fit des reproches de ce que lui ayant fait une offrande de tout ce qui lui avait appartenu, je n'avais point consumé par la flamme

¹ Philosophe que l'on dit s'être endormi pendant cinquante ans. Voyez le *Timon*, page 69, et la seizième dissertation de Maxime de Tyr, au commencement.

« l'une de ses deux pantoufles qui étaient d'étoffe d'or :
 « elle me dit que cette pantoufle était tombée derrière un
 « coffre. En effet, n'ayant pu la trouver, nous n'en avons
 « brûlé qu'une. Comme elle parlait encore, un misérable
 « petit chien de Mélite ¹, qui était sous le lit, se mit à
 « aboyer, et ma femme disparut. Cependant la pantoufle
 « fut trouvée sous le coffre, et on la brûla le lendemain.
 « Crois-tu encore, Tychiade, que l'on doive refuser sa
 « croyance à des visions aussi claires, et qui apparaissent
 « tous les jours ? » — Non, certes, lui dis-je ; ceux qui ne
 voudraient pas y croire, et qui s'armeraient d'une telle im-
 pudence contre la vérité, mériteraient d'être, comme les
 enfants, frappés sur le derrière avec une pantoufle dorée.

Sur ces entrefaites arrive Arignotus ² le pythagoricien. Ses longs cheveux lui donnent un air vénérable : tu connais d'ailleurs ce personnage célèbre par sa sagesse, et qu'on a surnommé le Divin. Pour moi, dès que je le vis, je respirai ; je pensais, en effet, qu'il venait comme une hache contre le mensonge. Ce sage, me disais-je, va fermer la bouche à tous nos conteurs de prodiges ; et je le regardais comme un Dieu que la fortune faisait descendre à mon secours, porté sur sa machine, comme on dit en proverbe. Il s'assit, et Cléodémus se recula pour lui faire place : d'abord il demanda des nouvelles de la maladie, et apprenant d'Eucrate même qu'il sentait beaucoup de soulagement : « De quoi donc, dit-il, vous entreteniez-vous tout à l'heure ? Je vous ai entendu causer en entrant, et il m'a semblé que la conversation était bien établie. — Et de quelle autre chose,

¹ Mélite, aujourd'hui Méléda, est une petite île située dans la mer Adriatique, sur les côtes de la Dalmatie. Elle produisait des petits chiens semblables à nos petits épagneuls, fort recherchés par les dames grecques et romaines.

² Le nom d'Arignotus, que Lucien donne à ce pythagoricien, fait allusion à celui d'une fameuse Pythagoricienne nommée Arignoté, citoyenne de Samos, et disciple de Théano fille de pythagore. Elle avait écrit plusieurs ouvrages, dont Suidas fait l'énumération au mot Αριγνώτις.

reprit Eucrate, si ce n'est que nous tâchions de persuader à cet homme de diamant (il me montrait), qu'il y a des démons, des spectres, des ames qui se promènent sur la terre, et se font voir à ceux qui le veulent ? » A ce discours je rougis ; et, plein de vénération pour Arignotus, je baissai la tête. « Prends garde, Eucrate, reprit-il, Tychiade veut peut-être dire que l'on ne voit errer que les ames de ceux qui sont morts d'une manière violente ; par exemple, si un homme s'est pendu, s'il a eu la tête tranchée, qu'il ait été empalé, ou qu'il soit sorti de la vie de quelque autre manière semblable : mais qu'à l'égard des ames de ceux qui sont morts naturellement, il n'en est pas ainsi. Si telle est son opinion, on ne doit pas tout à fait la rejeter. — Par Jupiter ! reprit Dinomaque, il prétend que rien de semblable n'existe et ne peut être vu.

— Que dis-tu ? s'écria alors Arignotus, en me lançant un regard sévère ; tu ne crois pas à l'existence de ces choses, et cela quand tout le monde, pour ainsi dire, les a vues ? — Tu plaides ici pour moi, lui ai-je répondu ; si je suis incrédule, c'est que je n'ai point vu ; si je voyais, sans doute je croirais comme vous. — Eh bien, reprit-il, si jamais tu vas à Corinthe, demande où est la maison d'Eubatide, et quand on te l'aura montrée près du Cranion, dis au portier Tibius que tu veux voir l'endroit d'où le pythagoricien Arignotus a chassé un démon en creusant une fosse, et savoir comment il a rendu la maison pour toujours habitable. — Qu'était-ce donc, Arignotus ? a demandé Eucrate. « Des prodiges effrayants, reprit le pythagoricien, empêchaient depuis longtemps qu'on ne pût habiter cette maison. Si quelqu'un osait y demeurer, il se sentait frappé de coups, et bientôt il était contraint de s'enfuir, chassé par un fantôme effroyable. Déjà elle tombait en ruines, le toit s'était enfoncé, et il ne se trouvait personne d'assez hardi pour y entrer. On m'en parla ; je prends aussitôt des livres (j'en ai beaucoup d'égyptiens qui traitent de ces matières), et je me rends à cette maison vers l'heure du premier som-

« meil, malgré les instances de mon hôte, qui, croyant que
« je courais à ma perte certaine, s'efforçait de me détourner
« de ce dessein, et me retenait, pour ainsi dire, par mes ha-
« bits. Cependant, une lampe à la main, j'entre dans la
« maison ; je posai ma lumière dans la chambre la plus
« vaste, et je me mis tranquillement à lire, assis par terre.
« Bientôt le démon arrive, sale, portant de longs cheveux,
« et plus noir que les ténèbres même. Il croyait avoir affaire
« à un homme du commun, et se flattait de m'effrayer aussi
« facilement que les autres. Il se présente donc et cherche
« de tous côtés à m'assaillir. Pour tâcher de me vaincre, il
« se métamorphose tour à tour en chien, en taureau, en
« lion. Alors j'emploie la plus terrible de mes formules, je
« la prononce en langue égyptienne, et, par la force de mon
« art, je le chasse dans le coin de la chambre le plus obscur.
« Après avoir bien remarqué l'endroit où il s'était plongé,
« je me livrai au repos le reste de la nuit. Le lendemain
« matin tout le monde était désespéré, on s'attendait à me
« trouver mort, ainsi que les autres. On fut bien surpris
« de me voir sortir. J'allai sur-le-champ trouver Eubatide,
« je lui annonçai qu'il pourrait désormais habiter sans
« crainte sa maison qui était purifiée. Je le pris ensuite avec
« moi, et, suivi d'une foule de personnes que cette aventure
« extraordinaire attirait sur nos pas, je le menai à l'endroit
« même où j'avais vu le spectre s'abimer. Je l'engageai à
« faire prendre à ses gens des bèches et des hoyaux, et à
« faire fouiller. On n'eût pas creusé la terre à une brasse de
« profondeur, qu'on découvrit un cadavre ancien, qui n'é-
« tait déjà plus qu'un squelette. Nous lui donnâmes la sé-
« pulture, et depuis ce temps la maison a cessé d'être in-
« festée par des fantômes. »

Lorsque Arignotus, cet homme d'une science divine, ce sage révérend de tout le monde, eut raconté cette histoire, il n'y eut plus personne dans la compagnie qui ne m'accusât de la démence la plus complète, puisque je refusais de croire à de pareils prodiges, et cela quand Arignotus en assurait

l'existence. Pour moi, sans redouter ni sa chevelure vénérable, ni la haute opinion que l'on avait de lui : « Eh quoi ! lui dis-je, Arignotus, es-tu aussi de ces gens qui n'offrent que la seule espérance de la vérité, remplis intérieurement de fumée et de visions ? Tu vérifies le proverbe, notre trésor n'est que du charbon. — Eh bien, reprit-il, puisque tu ne crois ni à mes discours, ni à ceux de Dinomaque, de Cléodémus, d'Eucrate même, cite-nous un peu quelque homme plus digne de foi sur cette matière, qui ait ouvertement contredit ce que nous disons. — Par Jupiter ! lui ai-je répondu, je te citerai l'illustre citoyen d'Abdères, le fameux Démocrite ; il était si fortement persuadé qu'il ne peut rien exister de semblable, que lorsqu'il se fut renfermé dans un tombeau situé hors des portes de la ville, pour y travailler sans relâche à composer et à écrire ses ouvrages, des jeunes gens qui voulaient l'effrayer, et rire à ses dépens, vinrent un jour le surprendre, revêtus, comme les défunts, de longues robes noires, le visage couvert de masques faits en tête de mort. Ils dansaient autour de lui, faisaient des sauts fréquents et précipités : mais le philosophe, sans témoigner le moindre effroi, sans lever les yeux sur eux, continuant toujours d'écrire : *Cessez de plaisanter*, leur dit-il ; tant il était fermement convaincu que nos âmes ne sont plus rien dès qu'elles sont sorties de nos corps. — Ce que tu dis là, reprit Eucrate, prouve que Démocrite, s'il a pensé de cette manière, était un homme sans jugement. Moi, je vais vous raconter un fait qui m'est arrivé, et que je ne tiens point d'un autre : peut-être en l'entendant, Tychiade, seras-tu forcé de rendre hommage à la vérité de mon récit.

« Dans ma jeunesse, lorsque je vivais en Égypte, où mon père m'avait envoyé pour m'instruire dans les sciences, il me prit envie de remonter le Nil jusqu'à Coptos¹, et

¹ Coptos est une ville d'Égypte où l'on dit qu'Isis étant arrivée pour chercher Osiris, son fils (il faut lire τον πόντον, son époux, au lieu de τον ὕδρον), et ayant appris qu'il avait été mis en pièces elle se coupa la

« d'aller de là voir la statue de Memnon, afin d'entendre ces
« sons admirables qu'il rend aux premiers rayons du soleil
« levant. Je l'entendis, non pas comme le commun des
« hommes, rendre un son inarticulé, Memnon ouvrit la
« bouche en ma faveur, et me rendit un oracle en sept vers,
« qu'il serait inutile de vous réciter. En remontant le fleuve,
« il se trouva parmi nous un citoyen de Memphis, l'un des
« scribes sacrés, homme admirable par son savoir, et versé
« dans toute la doctrine des Égyptiens. On me dit même
« qu'il avait demeuré pendant vingt-trois ans dans les sanc-
« tuaires souterrains où Isis l'avait initié dans les mystères
« de la magie. — C'est Pancratès, dit alors Arignotus, c'est
« mon maître, un homme divin, rasé, habillé de lin, ayant
« l'air réfléchi, parlant très purement le grec. Sa taille est
« grande, son nez camus ; il a les lèvres saillantes, la jambe
« sèche. — C'est lui-même, reprit Eucrate ; c'est Pancratès.
« D'abord j'ignorais quel il pouvait être ; mais le voyant,
« toutes les fois que le navire relâchait à quelque port, faire
« une infinité de prodiges, monter à cheval sur les croco-
« diles, nager au milieu des bêtes féroces, qui le respec-
« taient et le flattaient de la queue, je reconnus alors que
« c'était un mortel chéri des dieux ; je cherchai par des
« manières prévenantes à m'insinuer auprès de lui ; insen-
« siblement je devins son ami, au point qu'il me communi-
« qua tous ses secrets. Enfin, il m'engagea à laisser mes es-
« claves à Memphis, et à le suivre seul, me disant que nous
« ne manquerions point de serviteurs. En effet, voici de
« quelle manière nous vivions : lorsque nous étions arrivés
« dans une hôtellerie, mon homme prenant la barre de la
« porte, un balai, ou bien un pilon, lui mettait un habit, et
« prononçant sur lui une formule magique, il faisait mar-
« cher ce morceau de bois, que tout le monde prenait pour

chevelure. De là cette ville prit le nom de Coptos (de *καπτω*, je coupe).
On y montre encore cette chevelure aux voyageurs ; c'est une quantité
de cheveux si considérable, qu'on ne peut s'imaginer qu'ils aient été
produits par une tête humaine. *Scholie grecque.*

« un homme. Ce domestique allait nous puiser de l'eau,
 « nous préparait à manger, rangeait les meubles, et nous
 « servait en tout avec une adresse singulière. Ensuite, lors-
 « que le mage n'avait plus besoin de son service, par un
 « autre enchantement, il en faisait de nouveau un balai s'il
 « avait été balai, ou un pilon si tel avait été son premier
 « état. Quelque desir que j'eusse d'apprendre ce secret, je
 « ne pus l'obtenir de l'Egyptien, quoique dans tout le reste
 « il en usât avec moi sans réserve. Un jour, caché dans un
 « coin obscur, j'entendis l'enchantement sans qu'il s'en aper-
 « çût : c'était un mot composé de trois syllabes. Le mage
 « sortit ensuite pour aller à la place publique, après avoir
 « donné au pilon les ordres nécessaires. Le lendemain, que
 « des affaires le retenaient dans la ville, je prends un pilon,
 « je l'habille, et lui adressant les trois syllabes de la même
 « manière que le mage, je lui ordonne d'apporter de l'eau.
 « Quand il eut rempli les amphores : Arrête-toi, lui dis-je,
 « et n'apporte plus d'eau ; mais, sans vouloir m'obéir, il en
 « apportait toujours, et à force d'en puiser, il inondait la
 « maison. J'étais fort embarrassé, je craignais que Pancra-
 « tès à son retour ne se fâchât contre moi ; en conséquence
 « je prends une hache, et je coupe en deux le pilon ; ces
 « deux morceaux de bois prennent chacun des amphores, et
 « vont chercher de l'eau : au lieu d'un domestique, j'en
 « avais deux. Le mage arrive en ce moment : il comprit
 « bien ce qui s'était passé ; il convertit mes porteurs d'eau
 « en bois, comme ils étaient avant l'enchantement, et peu
 « de jours après, il me quitta sans que je m'en aperçusse.
 « Je ne le revis plus. — Tu sais donc encore, dit alors Dino-
 « maque, faire un homme d'un pilon. — Certainement, reprit
 « Eucrate, du moins à moitié, car je ne pourrais pas le rap-
 « peler à sa première forme ; et si j'en faisais un porteur
 « d'eau, je courrais risque de voir ma maison inondée. »

— Ne cesserez-vous point, leur dis-je alors, âgés comme vous l'êtes, de vous entretenir de ces prodiges absurdes ? Re-
 jetez du moins à un autre temps vos histoires incroyables et

propres à faire naître l'effroi. Respectez ces jeunes gens ; craignez que leur esprit ne se remplisse insensiblement de frayeurs et de fables ridicules. On doit ménager la jeunesse, ne point l'accoutumer à de pareils récits, dont l'impression pourrait troubler à jamais la tranquillité de l'ame, et rendre des enfants pusillanimes et superstitieux.

• En parlant de superstition, dit Eucrate, tu me rappelles
« fort à propos un trait singulier. Que te semble, Tychiade,
« des oracles, des prophéties, de ces vers que récitent à
« grands cris des hommes inspirés par un Dieu, et de ceux
« qui se font entendre du fond du sanctuaire, et par lesquels la Pythie nous prédit l'avenir? Sans doute que tu n'y
« crois pas davantage. Je ne te dirai pas non plus que je
« possède un anneau sacré, dont la pierre gravée représente un Apollon, et que cet Apollon me parle ; non, je
« ne te le dirai pas, pour ne point avoir l'air de me vanter
« de choses incroyables ; mais je veux vous apprendre ce
« que j'ai vu et entendu à Mallée dans le temple d'Amphiloque, où la statue de ce héros a réellement causé avec
« moi, et m'a donné des conseils sur mes affaires ; et tout
« de suite, je vous rapporterai ce que j'ai vu à Pergame et
« ce qui me fut dit à Patras. Comme je revenais d'Égypte
« dans ma patrie, on me dit que l'oracle de Mallée était le
« plus célèbre et le plus véridique ; qu'il répondait clairement, et mot pour mot, à tout ce qu'on écrivait sur des
« tablettes que l'on remettait entre les mains du prophète ;
« je crus ne pouvoir rien faire de mieux que d'éprouver l'oracle et consulter le dieu sur l'avenir. »

Eucrate en était là, lorsque voyant où il allait en venir, et que ce n'était pas sans motif qu'il avait fait un si long préambule sur les oracles, ne voulant pas d'ailleurs jouer le triste personnage d'un homme qui contredit tout le monde, je laissai mon conteur naviguant encore d'Égypte au promontoire de Mallée. Je sentais bien que la présence d'un adversaire qui réfutait tous leurs mensonges ne leur était point agréable. « Je sors, leur dis-je, pour aller chercher

Léontichus auquel j'ai quelque chose d'essentiel à communiquer. Pour vous, que les événements simples de la vie humaine ne peuvent contenter, invoquez les Dieux afin qu'ils vous aident à raconter des prodiges et des fables. » A ces mots je sortis : je ne doute point que profitant avec joie de la liberté que leur donnait mon départ, ils ne se soient amplement régalingés de mensonges.

Voilà, cher Philoclès, ce que je viens d'entendre chez Eucrate. Par Jupiter ! je me sens l'estomac surchargé, et, comme ceux qui ont bu du vin doux, j'ai besoin de vomir. J'achèterais volontiers à grand prix un médicament qui eût la vertu de me faire oublier tout ce que j'ai entendu ; car je crains que le souvenir de ces prodiges, s'il reste un peu de temps dans mon esprit, ne me cause à la fin quelque fâcheuse maladie. Déjà je ne vois plus que des fantômes, des spectres, des démons, des Hécates.

PHILOCLÈS. C'est aussi le fruit que j'ai retiré de ta narration ; ceux qui sont mordus par des chiens enragés ne sont pas, dit-on, les seuls qui enragent ; si celui qui a été mordu, mord quelqu'un à son tour, cette morsure a le même effet que celle du chien, et produit les mêmes frayeurs. Tu as été mordu dans la maison d'Eucrate par une foule de mensonges, et il me semble que tu m'as communiqué ta maladie ; tant j'ai l'ame remplie de démons.

TYCHIADE. Va, tranquillisons-nous, mon cher ; nous avons contre cette maladie un puissant antidote, la vérité et la saine raison : si nous en faisons usage, aucun de ces vains et ridicules mensonges ne nous pourra troubler.

DIALOGUES DIVERS.

TOXARIS ,

OU

DE L'AMITIÉ.

MNÉSIPPE ET TOXARIS.

MNÉSIPPE. Que dis-tu, Toxaris ? Vous êtes Scythes , et vous sacrifiez à Oreste et à Pylade ! Vous les regardez donc comme des dieux ?

TOXARIS. Il est vrai, Mnésippe, nous leur sacrifions , non pas , à la vérité, comme à des dieux , mais comme à des héros.

MNÉSIPPE. Est-ce donc chez vous un usage de sacrifier aux héros après leur mort , comme à des dieux ?

TOXARIS. Non seulement nous leur sacrifions, mais nous les honorons encore par des fêtes publiques et des éloges funèbres.

MNÉSIPPE. Et quel est votre but ? Ce n'est pas, sans doute, de vous les rendre favorables , puisque vous savez qu'ils sont morts.

TOXARIS. C'est toujours un avantage de se rendre les morts favorables ; mais ce n'est pas là le motif de notre culte. Nous croyons faire une chose très utile aux vivants , en leur rappelant le souvenir des héros qui ne sont plus ; et lorsque nous honorons ces morts célèbres , nous espérons que plusieurs de nos citoyens voudront imiter leurs vertus.

MNÉSIPPE. C'est penser très solidement. Mais dites-moi ce que vous admirez tant dans Oreste et dans Pylade. Pourquoi avez-vous mis au rang des dieux des hommes qui vous étaient étrangers, et même se sont montrés vos ennemis ? Tu sais que la tempête les avait jetés sur vos côtes ; les Scythes les emmenèrent captifs, et les destinaient à être sacrifiés à Diane ; mais ils surprirent leurs geôliers, renversèrent la garde du roi, le tuèrent lui-même, et emmenant avec eux la prêtresse, que dis-je, enlevant la statue même de Diane, ils se rembarquèrent, insultant de la sorte aux lois des Scythes. Si c'est pour de pareilles actions que vous les honorez, vous ne manquerez pas de gens qui les imiteront. Prenez garde que ces anciens exemples, qui vous paraissent si beaux, n'attirent en Scythie beaucoup d'Oreste et de Pylade. Vous ne tarderez pas, ce me semble, à n'avoir ni religion, ni dieux, si ceux qui vous restent sont enlevés de la même manière. Il est vrai qu'à la place de ces dieux, vous honorerez leurs ravisseurs, et que vous offrirez des sacrifices à ceux qui auront dépouillé vos temples. Mais si ce n'est pas pour ces actions que vous rendez un culte à Oreste et à Pylade, qu'ont-ils donc fait qui mérite votre reconnaissance ? Autrefois vous ne les regardiez pas comme des dieux, et à présent vous leur sacrifiez, vous les mettez au rang des divinités, et vous immolez des victimes à des hommes qui ont manqué eux-mêmes d'en servir. Cela paraît ridicule et contraire à vos anciens usages.

TOXARIS. Tout ce que tu viens de rapporter de ces grands hommes, Mnésippe, ne doit-il pas être regardé comme une suite de belles actions ? En effet, ils n'étaient que deux, et ils ont osé former l'entreprise la plus hardie ; ils ont quitté leur patrie pour s'embarquer sur le Pont-Euxin, voyage qu'aucun Grec n'avait osé tenter depuis les Argonautes. Ils ne furent effrayés, ni du nom d'inhospitalière que l'on donnait à cette mer, ni de la cruauté des peuples qui en habitaient les bords, ni de tout ce qu'on en racontait de terrible ; et lorsqu'ils furent faits prisonniers, ils se conduisirent avec

tant de bravoure, qu'après avoir brisé leurs fers, ils vengèrent sur le roi l'outrage qu'ils en avaient reçu, et s'en retournèrent dans leur pays après avoir enlevé la déesse. Comment de telles actions ne paraîtraient-elles pas admirables et dignes des honneurs divins, à tous ceux qui rendent hommage à la vertu? Ce n'est cependant pas là ce que nous considérons dans Oreste et dans Pylade, ni ce qui nous les fait regarder comme des héros.

MNÉSIPPE. Tu me diras au moins ce qu'ils ont fait de si grand et de si divin. Si c'est leur voyage ou leur navigation que tu admires; je pourrais te montrer beaucoup de gens qui mériteraient mieux d'avoir des autels : surtout les Phéniciens, qui ne naviguent pas seulement sur l'Euxin, jusques aux Méotides ou au Bosphore, mais qui parcourent toutes les mers grecques et barbares, visitent pendant l'été tous les ports et tous les rivages, et ne retournent chez eux que sur la fin de l'automne. Tu les regarderas donc aussi comme des dieux? Cependant la plupart ne sont que des marchands de poisson salé.

TOXARIS. Apprends, mon cher, que les Scythes, que vous appelez barbares, ont conçu des grands hommes une plus haute idée que les Grecs. On ne pourrait pas trouver à Mycènes ou dans Argos un tombeau remarquable d'Oreste ou de Pylade; et chez nous ils ont un temple. Un même culte les honore tous les deux à la fois, en mémoire de l'amitié qui les unissait. Nous leur offrons des victimes, nous leur rendons toutes sortes d'honneurs, et leur qualité d'étrangers n'empêche pas les Scythes de les regarder comme des héros. On ne s'informe pas chez nous de quel pays sont les hommes d'élite; et nous ne sommes point jaloux de leurs belles actions, quand même ils seraient nos ennemis. En les louant, nous les mettons, à cause de leurs hauts faits, au rang de nos citoyens. Mais ce qui excite le plus notre admiration, ce que nous louons surtout dans Oreste et Pylade, c'est leur amitié. On peut apprendre d'eux comment il faut, entre amis, partager la bonne et la mauvaise fortune, et par où

l'on mérite d'être recherché par les plus vertueux des Scythes. Nos ancêtres ont gravé sur une colonne d'airain qu'ils ont élevée dans le temple d'Oreste, l'histoire des malheurs que ces amis ont éprouvés ensemble, ou l'un pour l'autre; et ils ont ordonné par une loi que l'inscription de cette colonne fût la première instruction de leurs enfants, la base de leur éducation, et qu'ils l'apprirent par cœur. Aussi, un enfant oublierait plutôt le nom de son père, que d'ignorer les actions d'Oreste et de Pylade. Tout ce qui est écrit sur la colonne est représenté sur l'enceinte intérieure du temple, dans des peintures qu'ont fait faire nos ancêtres. On voit, d'un côté, Oreste naviguant avec son ami. Ensuite leur vaisseau fracassé contre les écueils, Oreste fait prisonnier et préparé pour servir de victime. Iphigénie a déjà commencé le sacrifice. Vis-à-vis, et sur la muraille parallèle, on voit qu'il a rompu ses chaînes, et qu'il immole à sa vengeance Thoas et une foule de Scythes qui l'accompagnaient. Enfin les deux amis se embarquent, emmenant avec eux Iphigénie et la déesse. Les Scythes veulent en vain arrêter le vaisseau qui fend déjà les flots, vainement ils se suspendent aux gouvernails¹, et s'efforcent de monter dans le navire; tout cède au courage des deux amis; et les Scythes, blessés ou craignant de l'être, regagnent, en nageant, le rivage. C'est ici surtout qu'on peut voir quelle tendresse ces deux Grecs montrèrent l'un pour l'autre dans ce combat contre les Scythes. Le peintre les a représentés tous deux, négligeant le soin de leur propre vie, pour repousser les ennemis qui attaquent l'autre. Chacun cherche à s'avancer au-devant des traits dirigés contre son ami, et compte la mort pour rien, s'il le sauve, et lui dérobe, pour ainsi dire, les coups portés contre lui, en s'y présentant lui-même. C'est cette amitié, cette tendresse qui leur a fait partager également tous les périls, qui les

¹ Les vaisseaux des anciens avaient plusieurs gouvernails; une infinité de monuments le prouvent, et il n'est pas besoin de citer aucune autorité sur une chose si connue.

faisait voler au-devant des coups destinés à l'un d'eux ; enfin , cette confiance et cet amour vertueux qu'ils ont eu l'un pour l'autre, que nous avons cru au-dessus du commun des hommes , et devoir être le partage d'intelligences supérieures à l'humanité.

Les hommes, en effet, sont amis tant qu'un vent favorable enfle les voiles de leur navire ; ils se plaignent alors de leurs amis, s'ils ne partagent pas avec eux leurs plaisirs ; mais le vent devient-il un peu contraire, ils fuient et les abandonnent au milieu du danger. Apprends donc par là, mon cher, que les Scythes n'ont rien de plus cher que l'amitié ; qu'ils n'estiment rien tant que de partager les travaux et les dangers d'un ami, et que c'est chez nous une chose honteuse que de trahir les devoirs de l'amitié. Voilà pourquoi nous rendons de si grands honneurs à Oreste et à Pylade ; et c'est parce qu'ils ont surpassé tous les autres en amitié , que nous sommes remplis d'admiration pour eux. Nous les appelons *Koracoi*, ce qui, dans notre langue, signifie *les génies tutélaires de l'amitié*.

MNÉSIPPE. Je vois bien, Toxaris, que les Scythes ne sont pas seulement habiles à lancer un trait, ou à bien combattre leurs ennemis : tu me fais assez connaître qu'ils excellent à parler avec éloquence. Tu as bien changé ma façon de penser, et je crois à présent que vous pouvez avoir raison de sacrifier à Oreste et à Pylade. Je ne savais pas encore que tu fusses un si bon peintre ; il m'a semblé, pendant ton récit, que je voyais les tableaux du temple d'Oreste, et le combat , et les blessures que les deux amis recevaient l'un pour l'autre. Je ne croyais pas, il le faut avouer, que les Scythes fissent tant de cas de l'amitié. Je pensais, au contraire, qu'étant peu civilisés, leurs sentiments ordinaires étaient ceux de la colère et de l'empportement , et j'en jugeais sur ce que disent les voyageurs, qu'ils mangent leur père après sa mort ¹.

¹ Hérodote, *CHo*, chap. ccxvi ; mais, selon cet auteur, ce sont plutôt les Massagètes que les Scythes qui en usent ainsi ; car il dit plus haut que

TOXARIS. Ce n'est pas ici le moment d'examiner si les Scythes savent mieux que les Grecs remplir les devoirs d'enfants tendres et respectueux, toujours est-il vrai qu'ils sont plus que vous amis tendres et fidèles. Il me serait facile de montrer que les Scythes font bien plus de cas de l'amitié que les Grecs ; et certes, si je ne craignais de te fâcher, je te dirais l'idée que j'ai prise des Grecs, pendant le long séjour que j'ai fait avec eux. Vous parlez de l'amitié avec plus d'éloquence que personne ; mais, loin que vos actions répondent à vos discours, vous en restez à ces éloges ; et lorsqu'il faut agir comme le doit un véritable ami, vous fuyez et n'osez consommer votre ouvrage.

Lorsque vos poètes tragiques exposent sur la scène des exemples d'une amitié parfaite, vous les louez, vos mains les applaudissent, vous partagez les dangers des héros, leurs malheurs vous arrachent des larmes. Cependant vous n'osez rien faire pour vos amis, qui méritent ces louanges que vous prodiguez à des héros imaginaires. Si quelqu'un de ceux que vous assurez de votre amitié vient à tomber dans l'infortune, le héros de la tragédie disparaît, et vous restez semblables à ces masques de théâtre, dont la bouche, prodigieusement ouverte, ne profère pas une seule parole.

Quant à nous, autant nous vous sommes inférieurs en discours, autant nous l'emportons par les actions. Faisons une chose. Rapportons chacun des exemples d'amitié. Écartons cependant toutes ces anciennes amitiés qu'ont célébrées vos poètes ; vous auriez trop d'avantage si l'on s'en rapportait au témoignage véridique de ces vers harmonieux, dans lesquels ils chantent l'amitié d'Achille et de Patrocle, celle de Thésée et de Pirithoüs, et de tant d'autres. Prenons seulement un petit nombre de faits arrivés de notre temps. Rapporte les actions des amis grecs ; moi, je dirai celles des amis scythes ;

ce que les Grecs attribuent généralement aux Scythes, n'est vrai que des Massagètes.

et celui qui aura produit les amis les plus généreux remportera la victoire , et proclamera son pays vainqueur dans un si beau genre de combat. Pour moi, j'aimerais mieux avoir la main droite coupée , ce qui est chez les Scythes une punition déshonorante , que d'être vaincu par un Grec , et lui céder en amitié.

MNÉSIPPE. Ce n'est pas peu de chose, que d'oser combattre seul à seul avec un homme armé, comme tu l'es, de traits bien aiguisés , et toujours sûrs de leurs coups. Cependant je ne trahirai point lâchement les intérêts de la Grèce. J'accepte le combat. Il serait honteux que, faute de défenseur, tant de nations , dont la Grèce est composée , fussent vaincues par les Scythes , qui, selon le témoignage de leur histoire, et de ces tableaux dont tu m'as fait un si beau récit , n'ont pu résister à deux Grecs. Si cela arrivait , il faudrait me couper la langue , et non pas la main. Mais d'abord il faut, en commençant, fixer le nombre des exemples que nous rapporterons ; à moins que le vainqueur ne soit celui qui en rapportera davantage.

TOXARIS. Nullement : le nombre ne doit point déterminer la victoire. Mais si tes traits , aussi nombreux que les miens , paraissent plus vifs et plus perçants , ils me feront des blessures mortelles, et je céderai à leurs coups.

MNÉSIPPE. Fort bien. Mais encore convient-il d'en fixer le nombre. Il suffira , ce me semble , d'en rapporter chacun cinq.

TOXARIS. J'y consens. Commence donc. Mais auparavant, jure-moi de ne rien dire que de vrai ; autrement il ne serait pas difficile de forger quelque histoire de ce genre, dont la preuve serait assez difficile à acquérir ; néanmoins , si tu jures , je te croirai.

MNÉSIPPE. Eh bien , je jurerais , si tu le crois nécessaire. Lequel de nos dieux veux-tu que j'atteste ? Sera-ce celui qui préside à l'amitié ?

TOXARIS. Oui ; et moi , je jurerais celui de mon pays , lorsque ce sera mon tour de parler.

MNÉSIPPE. Jupiter , protecteur de l'amitié , sois témoin que je n'avancerai rien que de vrai , rien que je n'aie appris par moi-même ou par des témoins dignes de foi , rien dont je ne sois exactement instruit , et que je n'ajouterai aucune circonstance tragique capable d'exciter la pitié. Je commence par l'histoire de Dinias et d'Agathocle , dont l'amitié a longtemps été célèbre dans toute l'Ionie.

Agathocle était de Samos ; il n'y a pas longtemps qu'il vivait encore. Sa naissance et sa fortune n'avaient rien de considérable , mais l'amitié qu'il a montrée pour Dinias l'a rendu justement illustre. Ce Dinias , dont il était l'ami depuis l'enfance , était fils de Lysion d'Ephèse. Il venait d'hériter d'une immense fortune , et , comme de raison , il était entouré d'une foule de gens , toujours disposés à faire avec lui la débauche et à vivre dans les plaisirs , et par là même d'autant plus éloignés d'avoir pour lui une amitié véritable. D'abord Agathocle se trouvait avec eux , il partageait leur société et leurs divertissements ; mais c'était sans trouver aucun plaisir dans un pareil genre de vie. Bientôt Dinias n'eut pas pour lui plus d'égards que pour ses flatteurs ; enfin Agathocle lui devint tout à fait insupportable , parce qu'il osait blâmer sa conduite , qu'il lui rappelait le souvenir de ses ancêtres , et l'avertissait de conserver l'héritage que son père lui avait amassé avec tant de peines ; en sorte que Dinias , choqué de ces reproches , cessa de l'inviter à ses parties de plaisir : il cherchait même à se cacher de lui , et ne faisait plus la débauche qu'avec ses flatteurs.

Ceux-ci ne tardèrent pas à persuader à ce malheureux jeune homme qu'une certaine Chariclée , femme de Démonax , homme de considération et le premier magistrat d'Ephèse , était amoureuse de lui. D'abord les billets doux commencèrent à marcher de la part de Chariclée , ensuite vinrent des guirlandes de fleurs à demi flétries , des fruits qui portaient l'empreinte de ses dents ¹ , et toutes les ga-

¹ La manière dont les Grecs faisaient l'amour avait quelque chose de

lanteries que les femmes voluptueuses savent si bien mettre en usage pour séduire les jeunes gens qu'elles veulent engager insensiblement dans une passion, et qu'elles enflamment en leur faisant croire qu'ils sont leur première amour. Rien n'est en effet plus attrayant, surtout pour ceux qui se croient fort aimables, et ils ne tardent pas à tomber, sans s'en apercevoir, dans les filets de ces coquettes.

Chariclée était jolie, mais vraie courtisane, elle se livrait au premier qui la voulait avoir, pour peu qu'il la payât. Si quelqu'un, en passant, la fixait, elle lui faisait connaître par un signe de tête qu'il pouvait venir avec elle : il n'y avait pas lieu de craindre que Chariclée contredise. C'était d'ailleurs une femme rusée, et de toutes les courtisanes la plus habile, la plus expérimentée dans l'art de s'attirer un amant, ou de le fixer s'il paraissait incertain de son choix ; nulle ne savait mieux le subjuguer, l'asservir ou l'enflammer peu à peu, tantôt par une feinte colère, ou par des caresses trompeuses, tantôt par un mépris affecté, ou bien en feignant d'avoir du penchant pour un autre. Enfin c'était, dans son genre, une femme accomplie, qui faisait jouer mille ressorts pour ruiner ses amants.

Tel fut l'instrument dont les flatteurs de Dinias se servirent pour le perdre. Ils secondèrent si bien les desseins de Chariclée, qu'ils entraînent le malheureux jeune homme dans une passion extrême pour elle. Cette femme féconde et exercée en méchancetés, qui avait déjà joué mille amours, perdu un grand nombre de jeunes gens et renversé des fortunes immenses (telle qu'un oiseau de proie), se saisit de

singulier. L'amant, la déclaration faite, portait à sa maîtresse, outre des fleurs, des pommes (que les poètes appellent presque toujours pommes de Bacchus, Théoc., *id.* 2, v. 120 ; par la raison, dit Athénée, *liv.* III, chap. VII, que Bacchus est celui auquel on doit les pommes). Ce présent était le plus agréable qu'on pût faire à la personne qu'on aimait, et lorsqu'elle voulait répondre à la galanterie de son amant, elle lui envoyait à son tour des fleurs qu'elle avait portées la veille, et des fruits sur lesquels elle imprimait la trace de ses dents ; ce qui a fait dire à Horace, *Ép.* I. *liv.* 1 : *Sunt qui frustis et pomis viduas venantur avaras.*

ce jeune homme simple et sans expérience, et le retint dans ses serres jusqu'à ce qu'elle l'eût percé d'outre en outre; mais lorsqu'elle s'en était rendue absolument maîtresse, sa proie devint la cause de sa perte, et l'infortuné Dinias se vit précipiter par elle dans un abîme de malheurs.

D'abord, comme je l'ai dit, elle l'amorçait avec des billets doux, et elle envoyait continuellement sa suivante chez Dinias, pour lui dire qu'elle ne faisait que verser des larmes, que l'amour l'empêchait de prendre aucun repos, et qu'elle s'étranglerait, l'infortunée! s'il ne devenait sensible à sa tendresse. Dinias se crut bientôt le jeune homme le plus beau, le plus heureux d'Ephèse, et l'objet des desirs de toutes les femmes. Enfin, après s'être bien fait prier, il se rendit aux vœux de Chariclée. Depuis ce moment, il ne fut, comme on peut croire, que plus facile à subjuguer par une femme qui joignait à la beauté l'art de parler le langage de la tendresse et de la volupté, qui savait pleurer à propos, entre couper ses discours de soupirs, retenir son amant lorsqu'il s'en allait, courir au-devant de lui quand il entrait, se parer pour lui plaire davantage, et quelquefois chanter et jouer de la cithare. Elle employa toutes ces ruses contre Dinias; et lorsqu'elle connut que sa passion était extrême, que l'amour l'enivrait entièrement, elle mit le comble à ses perfidies, et acheva de perdre ce malheureux jeune homme en feignant qu'elle était enceinte de lui. Rien n'est plus capable d'enflammer un amoureux imbécile. De ce moment, Chariclée cessa d'aller chez Dinias, et lui fit dire que son mari, ayant découvert leur intrigue, la faisait observer. Dinias n'était plus en état de recevoir cette nouvelle : il ne pouvait supporter de ne plus voir sa maîtresse; il pleurait, envoyait chez elle ses flatteurs, appelait par ses cris sa chère Chariclée, embrassait avec transport la statue de marbre blanc qu'il en avait fait faire; enfin il se jetait à terre, et se roulait sur le plancher; son désespoir était une rage véritable.

Les présents qu'il avait faits à Chariclée étaient un peu différents des guirlandes et des fruits mordus qu'elle lui avait donnés ; c'était des maisons de campagne, des terres, des esclaves, des habits brodés de fleurs, et de l'or tant qu'elle en avait voulu ; en un mot, la maison de Lysion, autrefois la plus illustre de l'Ionie, était épnisée et ruinée totalement. Chariclée, qui voyait que Dinias n'avait plus rien, l'abandonna et se mit à pourchasser un jeune Crétois assez riche ; déjà même elle l'aimait, ou du moins celui-ci le croyait. Dinias, abandonné non-seulement de sa maîtresse, mais encore de ses flatteurs, qui étaient passés du côté du Crétois, amant de Chariclée, se ressouvint d'Agathocle, et fut le trouver. Celui-ci savait déjà depuis longtemps les malheurs de son ami. Dinias rougit en l'abordant, et lui raconta néanmoins toutes ses infortunes, lui parla de son amour, de sa pauvreté, des mépris de sa maîtresse et du Crétois, son rival ; enfin il lui dit qu'il ne pouvait plus vivre s'il ne jouissait de Chariclée. Agathocle crut qu'il n'était pas encore temps de le faire souvenir que de tous ses amis il était le seul qu'il eût éloigné de chez lui, et qu'il lui avait préféré de vils flatteurs. Mais il vendit sa maison paternelle, la seule qu'il possédât, et en donna à son ami le prix qui se montait à trois talents.

Alors Dinias reparut aux yeux de Chariclée, qui le trouva plus aimable encore. Elle lui fit des reproches d'avoir été si longtemps sans la venir voir. Les lettres et la messagère rentrèrent en campagne, et les flatteurs voyant que Dinias était encore bon à gruger, accoururent autour de lui dans l'espoir de faire une nouvelle moisson.

Un jour il avait promis à Chariclée d'aller chez elle ; il s'y rendit pendant la nuit, au moment du premier sommeil ; il venait d'entrer, lorsque Démonax, époux de Chariclée, soit qu'il eût des soupçons, soit que ce fût convention faite avec sa femme, car on dit l'un et l'autre, sort tout à coup, comme d'une embuscade, ordonne à ses valets de fermer la cour, et de se saisir du jeune homme, qu'il menace de coups de

fouet et du feu , et tire contre lui son épée , comme pour punir un adultère. Dinias, voyant à quel péril il était exposé, s'empare d'un levier qui se trouvait par hasard près de lui, il en frappe Démonax à la tempe, et le tue. Portant ensuite sa vengeance sur Chariclée, il l'assomme à coups redoublés de ce même levier, et achève , avec l'épée de Démonax , de lui arracher la vie. Cependant les esclaves , frappés d'effroi par cette action hardie , restaient debout en silence ; lorsqu'ils voulurent s'emparer de Dinias , il les écarta à coups d'épée , et les obligea de prendre la fuite. Il sortit après avoir commis ce meurtre , et fut passer le reste de la nuit chez Agathocle : ils examinèrent ensemble le parti qu'il fallait prendre sur ce qui s'était passé et ce qui pourrait en résulter. Mais, dès la pointe du jour, des satellites se présentèrent et arrêtaient Dinias ; son affaire avait déjà fait beaucoup de bruit ; et comme il ne niait pas qu'il eût commis le meurtre , on le conduisit au gouverneur d'Asie. Celui-ci le renvoya devant l'empereur, qui peu après le fit conduire en exil dans l'île de Gyare , l'une des Cyclades.

Agathocle le suivit partout ; il s'embarqua avec lui pour l'Italie, et seul de ses amis, l'accompagna au tribunal. Lorsque Dinias partit pour son exil , s'y condamnant aussi lui-même , il partit avec lui. Étant venus par la suite à manquer de toutes les choses nécessaires à la vie, Agathocle se louait à des pêcheurs de pourpre, plongeait avec eux, et du salaire qu'il en retirait nourrissait Dinias. Ce dernier eut une longue maladie, pendant laquelle Agathocle lui prodigua tous ses soins ; et quand son ami fut mort, ayant honte d'abandonner son tombeau, il resta dans la même île, et ne voulut jamais retourner dans sa patrie. Voilà , Toxaris, un bel exemple d'amitié, et c'est un Grec qui l'a donné depuis peu. Je ne crois pas qu'il se soit écoulé plus de cinq ans depuis qu'Agathocle est mort à Gyare.

TOXARIS. Je voudrais bien, Mnésippe, que tu n'eusses pas fait de serment avant de me conter cette histoire ; il m'aurait été permis de ne pas y ajouter foi. Cet Agathocle res-

semble bien à un ami scythe, et je crains que tu ne puisses m'en citer un autre qui lui ressemble.

MNÉSIPPE. Tu vas en trouver un dans Euthydique de Chalcis. Écoute son histoire, je la tiens de Simyle de Mégare, patron de vaisseau ; il m'a juré qu'il en avait été témoin oculaire. Il faisait voile, à ce qu'il m'a dit, d'Italie à Athènes, à peu près vers le coucher des Pléiades¹. Son vaisseau portait différents passagers qu'il avait recueillis sur la côte, parmi lesquels se trouvèrent Euthydique et Damon. Tous deux étaient de même âge. Euthydique avait l'air fort et vigoureux ; Damon, au contraire, faible et pâle, semblait sortir d'une longue maladie.

La navigation fut assez heureuse jusqu'en Sicile ; mais quand ils eurent traversé le détroit, et se furent avancés dans la mer d'Ionie, une violente tempête les accueillit. Il n'est pas besoin de te peindre l'élévation des flots, les gouffres d'eau, la grêle, le sifflement des vents, et tout ce qui accompagne ordinairement une tempête. Ils étaient arrivés à la hauteur de Zacynthe, naviguant la voile ployée, et ayant entouré le vaisseau de cordages² pour rompre l'impétuosité de la vague, lorsque, vers le milieu de la nuit, Damon, incommodé par le mouvement du vaisseau, se pencha sur le bord pour vomir ; mais le navire, frappé violemment par un flot, fut penché du côté où était l'infortuné Damon, qui tomba dans la mer la tête la première. Il était habillé, pour son malheur, et ne pouvait facilement nager : on comprit à ses cris que l'eau le suffoquait, et qu'il ne se soutenait qu'à peine sur les flots. Sitôt qu'Euthydique, qui venait de se coucher et qui était nu, l'eut entendu, il se précipita dans la mer, et saisit son ami qui n'en pouvait déjà plus. Simyle m'a dit qu'on avait pu les observer longtemps, parcequ'il

¹ C'est-à-dire, vers la fin de novembre.

² Ces cordages s'appelaient *σπείραι*, et les Romains, qui en adoptèrent l'usage des Grecs, les nommaient *spiræ*. Voyez sur ce passage l'observation de M. de Grandmaison, dans son troisième volume des *Mélanges de littérature étrangère*.

faisait un beau clair de lune ; et qu'il avait vu Euthydique soulever Damon sur les flots , et l'aider à nager. Les passagers, touchés du malheur de ces deux jeunes gens, aéraient bien voulu les secourir, mais un vent violent emporta le vaisseau ; et tout ce qu'on put faire , fut de leur jeter des morceaux de liége et des cordages, pour qu'ils s'en aidassent à nager, s'ils avaient le bonheur de les rencontrer. On leur envoya aussi l'échelle du vaisseau , qui n'était pas petite.

Que penses-tu , Toxaris, de ce trait d'amitié? Est-il possible de donner une plus forte preuve de tendresse à un ami, qui tombe ainsi la nuit dans la mer irritée, que de vouloir mourir avec lui? Représente-toi, d'un côté, la hauteur et le bruit des vagues qui viennent en bouillonnant se briser contre le navire, et l'environnent d'écume la nuit, et le désespoir ; de l'autre, Damon suffoqué par les flots, pouvant à peine lever la tête et tendant les bras à son ami. Vois Euthydique qui s'élance aussitôt dans la mer, aide son ami à nager, et craint de le voir périr avant lui ; et sache que je ne t'offre point en Euthydique un ami commun et ordinaire.

TOXARIS. Eh bien, Mnésippe, ces braves amis ont-ils péri, ou leur est-il arrivé quelque secours inattendu? Je tremble sur leur sort.

MNÉSIPPE. Rassure-toi : tous deux ont été sauvés, et sont maintenant à Athènes, où ils s'occupent tranquillement de la philosophie. Simyle n'a pas pu m'en dire davantage; mais Euthydique lui-même m'a instruit du reste : d'abord ils rencontrèrent les morceaux de liége dont ils s'emparèrent et à l'aide desquels ils nagèrent avec assez de difficulté ; mais à la pointe du jour ayant aperçu l'échelle du vaisseau, ils s'avancèrent vers elle, montèrent dessus, et furent facilement portés vers les bords de Zacynthe. Après ces deux exemples, qui ne méritent pas d'être méprisés, écoute le troisième, qui ne leur est point inférieur.

Eudamidas de Corinthe avait pour amis Arétée de Corinthe et Charixène de Sicyone. Il était pauvre, mais ses amis

étaient à leur aise. En mourant il fit un testament, qui paraîtrait ridicule aux yeux de bien des gens, mais que tu admireras sans doute, puisque tu combats en ce moment pour le prix de l'amitié. Ce testament était conçu en ces termes :

« Je lègue à Arétée ma mère à nourrir, et je le prie d'avoir soin de sa vieillesse ; je lègue à Charixène ma fille à marier, et à doter le mieux qu'il pourra (or sa mère était vieille et sa fille très nubile) ; si l'un des deux vient à mourir, que l'autre prenne la part du défunt. »

Lorsqu'on en fit lecture ¹, tous ceux qui connaissaient la pauvreté d'Eudamidas, mais ignoraient l'amitié qui le liait avec ces deux hommes, tournèrent ce testament en plaisanteries, et il n'y avait personne qui ne s'en allât en riant, et en disant : « Arétée et Charixène seront fort heureux, s'ils acceptent leurs legs, et font honneur au testament d'Eudamidas. Celui-ci a trouvé le moyen d'hériter d'eux, quoiqu'ils soient encore en vie. » Mais ces honnêtes légataires, dès qu'ils eurent connaissance du legs qui leur avait été fait, accoururent sur-le-champ, et en demandèrent la délivrance.

Charixène ne survécut que de cinq jours à Eudamidas, et Arétée, se montrant le plus généreux de tous les légataires, prit la part léguée à Charixène. Il nourrit la mère d'Eudamidas, et quelque temps après il maria la fille de son ami. De cinq talents qu'il possédait, il lui en donna deux, et deux autres à sa propre fille, et voulut que leur mariage fût célébré le même jour.

Que te semble, Toxaris, de cet Arétée ? A-t-il donné un faible exemple d'amitié en acceptant son legs, et ne trahissant point les dispositions de son ami ? Ou bien, le mettrons-nous au rang de ces suffrages parfaits dont on trouve un sur cinq ² ?

¹ Cette lecture se faisait juridiquement en place publique.

² C'est-à-dire au rang des choses rares. Un suffrage parfait est un suffrage univoque : c'est un proverbe qui a échappé aux recherches d'É-

TOXARIS. J'avoue qu'il s'est conduit bien généreusement; mais Eudamidas me paraît encore plus admirable. La confiance qu'il a montrée en ses amis prouve qu'il aurait agi comme eux quand il n'en aurait pas été prié par un testament, et qu'il se serait présenté avant tous autres pour recueillir un pareil héritage, sans avoir été nommé légataire.

MNÉSIPPE. Tu as raison. Je vais te raconter la quatrième histoire : c'est celle de Zénothémis de Marseille, fils de Charmolée. On me le montra, il y a quelque temps, en Italie, où j'étais en députation pour ma patrie. C'était un bel homme, d'une taille avantageuse, et riche, à ce qu'il paraissait. A côté de lui était assise sur son char une femme d'une laideur amère. La moitié droite de son corps était desséchée; elle avait un œil éraillé : en un mot, c'était un monstre difforme, un spectre effrayant. Je m'étonnais de ce qu'un si bel homme avait épousé une femme si laide; mais celui qui m'avait fait remarquer Zénothémis m'apprit comment il avait contracté ce mariage; il en était lui-même fort instruit, étant de Marseille.

Zénothémis, me dit-il, était l'ami de Ménécates, père de ce laideron. Ménécates était fort riche et possédait une charge considérable; mais il se vit privé de tout son bien par une condamnation du conseil des Six-Cents, pour avoir proposé un décret contraire aux lois : c'est ainsi, ajouta-t-il, que nous autres Marseillais, nous punissons les magistrats iniques. Ménécates fut sensible à cette condamnation; la perte de son bien, et plus encore celle des honneurs dont il jouissait, lui causait une douleur profonde; mais son char grin le plus vif, était de ne pouvoir marier sa fille, déjà nubile. Elle avait atteint sa dix-huitième année, et sa figure était si rebutante, que personne n'aurait voulu d'elle, quand son père aurait encore possédé toutes les richesses qu'il avait perdues. On disait, de plus, qu'elle tombait en épilepsie au croissant de la lune.

rasme, et sur lequel les commentateurs de Lucien gardent le plus profond silence.

Ménécrates se plaignait un jour à Zénothémis de ses malheurs. « Console-toi, cher Ménécrates, lui dit ce dernier, tu ne manqueras jamais du nécessaire, et ta fille trouvera un époux digne de sa naissance. » En disant cela il le prit par la main, et le conduisit dans sa maison où il lui fit présent d'une partie de ses richesses. Quelque temps après, il fit préparer un grand festin auquel il invita plusieurs de ses amis avec Ménécrates et sa fille, feignant de connaître quelqu'un qui la voulait épouser. A la fin du repas, après les libations, il remplit sa coupe, et la présentant à Ménécrates : « Reçois, lui dit-il, cette coupe de la main de ton gendre, j'épouse en ce jour ta fille Cydimaque, et il y a déjà longtemps que j'ai reçu de toi vingt-cinq talents pour lui servir de dot. — Que faites-vous, Zénothémis ? reprit Ménécrates, vous n'y pensez pas : je ne souffrirai jamais qu'un aussi beau jeune homme épouse une fille laide et contre-faite comme est la mienne. » Zénothémis à ces paroles se saisit de Cydimaque, l'emporte dans une chambre voisine où il consomme son mariage : puis il la ramène et la présente à l'assemblée, en qualité de son épouse. Depuis ce temps il n'a cessé d'habiter avec elle, il l'aime au delà de ce qu'on peut dire ; et, comme tu vois, il la mène partout avec lui. Non seulement il ne rougit pas de l'avoir épousée, il s'en fait même un honneur, et montre par là qu'il ne fait cas ni de la beauté, ni des richesses, ni de l'opinion publique, et que la condamnation que Ménécrates a essuyée n'a rien diminué de son amitié pour lui. Aussi la fortune l'a-t-elle récompensé de ces sentiments généreux ; et de cette femme si laide il a eu un enfant d'une figure charmante. Lorsque cet enfant fut devenu un peu grand, son père le conduisit au sénat, revêtu d'une robe noire et couronné d'olivier, afin qu'il inspirât plus de compassion pour son aïeul. Il sourit aux sénateurs, il frappa dans ses mains. Le sénat, attendri par sa naïveté, remit à Ménécrates sa condamnation, et le rétablit dans tous

* Environ cent mille francs de notre monnaie.

ses honneurs. Il jouit à présent auprès de ce tribunal de sa première considération.

Voilà ce que le Marseillais me raconta de la générosité de Zénothémis pour son ami. Cette action ne mérite pas d'être méprisée, et je doute qu'il y eût beaucoup de Scythes qui la voulussent imiter; car on dit qu'ils se choisissent toujours de jolies maîtresses.

La cinquième histoire me reste encore, et je ne crois pas devoir t'en raconter une autre que celle de Démétrius de Sunium, qui m'était échappée.

Démétrius voyageait par eau en Égypte avec Antiphile d'Alopèce¹; la plus tendre amitié les unissait depuis l'enfance : leur âge était le même, ils avaient été élevés ensemble. L'un avait étudié la philosophie cynique sous le sophiste de Rhodes²; l'autre s'appliquait à la médecine. Le désir de voir les pyramides et la statue de Memnon attirait Démétrius en Égypte. Il avait entendu dire que malgré leur élévation les pyramides ne donnaient pas d'ombre, et que la statue de Memnon rendait un son lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil levant. Démétrius, desirant donc de voir les pyramides et d'entendre Memnon, s'embarqua sur le Nil avec son ami. On était déjà au sixième mois de l'année, la fatigue et la chaleur empêchèrent Antiphile de pouvoir aller plus loin. Démétrius remonta le fleuve. Il ne prévoyait pas que son ami allait éprouver un malheur dans lequel il aurait besoin de la présence et des secours d'un ami généreux. En effet, l'esclave d'Antiphile, Syrien de nom et de nation, s'étant associé avec des voleurs, se glissa avec eux dans un temple d'Anubis. Ces scélérats enlevèrent la statue du dieu, deux vases d'or, un caducée d'or et des cynocéphales³ d'argent, et déposèrent le tout chez

¹ Sunium et Alopèce sont deux bourgades de l'Attique.

² On ignore quel est ce sophiste de Rhodes.

³ Le cynocéphale est une statue d'Anubis. Il représente un homme ayant une tête de chien.

Syrus. Quelques uns d'eux ayant été pris comme ils venaient une partie des effets qu'ils avaient volés, furent tourmentés sur la roue, et confessèrent leur crime. On les mena aussitôt dans la maison d'Antiphile, et sur leur indication, l'on y découvrit les vases dérobés, cachés dans un endroit obscur, sous un lit. On s'empare à l'instant de Syrus et d'Antiphile. Celui-ci était alors chez son maître de philosophie à écouter la leçon; on vient l'en arracher, en vain il crie qu'il est innocent; ses compagnons l'abandonnent et s'éloignent de lui comme d'un sacrilège; ils auraient cru se souiller, s'ils eussent jamais bu ou mangé avec lui. Deux autres esclaves qu'il possédait pillèrent sa maison et prirent la fuite.

Déjà depuis longtemps le malheureux Antiphile languissait dans les fers; on le traitait comme le plus criminel de tous les prisonniers: et le geôlier, homme fort superstitieux, pensait venger son dieu, et mériter ses faveurs, en tourmentant ce jeune homme. S'il voulait se justifier et alléguer son innocence, on le regardait comme un impudent, il s'attirait par-là une plus grande indignation. Bientôt il tomba malade; il n'était guère possible qu'il ne le fût pas, puisqu'il n'avait point d'autre lit que la terre, et ne pouvait, pendant la nuit, étendre ses jambes resserrées dans des ceps de bois. Le jour on se contentait de lui mettre un collier de fer attaché à une chaîne, et de lui lier une main à la muraille; mais la nuit on l'enchaînait par le milieu du corps. De plus, la puanteur du cachot échauffé par le grand nombre de prisonniers qu'on y avait renfermés, permettait à peine de respirer. Le bruit continuel des fers rendait le sommeil impossible. Tant de maux réunis étaient insupportables à un homme qui n'était point accoutumé à mener un genre de vie si rude.

Abattu par l'excès de ses malheurs, Antiphile avait résolu de ne plus prendre de nourriture, lorsque Démétrius arriva dans la ville. Il ignorait le sort de son ami; dès qu'il en fut instruit, il courut sur-le-champ à la prison. Mais il ne put y

entrer ; il était tard , et le geôlier avait fermé les portes et s'était allé coucher , après avoir recommandé à ses esclaves de faire exactement la garde. Le lendemain Démétrius se présente à la porte de la prison , et parvient , à force de prières , à se la faire ouvrir. Lorsqu'il fut entré , il chercha longtemps son ami , que ses malheurs avaient rendu méconnaissable. Il examinait tous les prisonniers l'un après l'autre , de la même manière que , le lendemain d'une bataille , chaque parti va faire la recherche de ses citoyens , qui sont morts en combattant ; et peut-être n'aurait-il jamais pu le reconnaître , s'il n'eût appelé à haute voix : *Antiphile , fils de Dinomène.*

Antiphile entendant prononcer son nom , et voyant un homme s'avancer vers lui , sépara la chevelure sale et hérissée dont son visage était couvert , et qui était collée sur sa peau. Il se fait voir à Démétrius dans l'état affreux auquel il était réduit ; tous les deux se reconnurent et s'évanouirent. Démétrius , revenu à lui le premier , aida son ami à se remettre , et après avoir appris de lui le détail de toutes ses infortunes , il l'exhorta à prendre confiance. Puis arrachant les haillons sales et pourris qui couvraient Antiphile , il déchire en deux son manteau et revêt son ami de la moitié. Depuis ce moment il demeurait auprès de lui autant de temps qu'il lui était permis , en prenant le plus grand soin , et lui fournissait tout ce dont il pouvait avoir besoin. Il se louait sur le port à des marchands , et ne gagnait pas peu à porter des fardeaux depuis le matin jusqu'à la moitié du jour. Revenu de son travail , il donnait au geôlier une partie de son salaire , pour l'engager à traiter Antiphile avec plus de douceur , et il employait le reste à subvenir à ses propres besoins et à ceux de son ami , qu'il consolait , en passant avec lui la journée. Quand la nuit était venue , il couchait près de la porte de la prison sur un lit de feuilles qu'il s'était préparé. Quelque temps s'écoula de la sorte. Démétrius pénétrait sans difficulté auprès d'Antiphile , et celui-ci supportait plus facilement son malheur depuis que son ami le partageait.

Mais peu après, un des voleurs qui étaient renfermés dans la même prison étant mort, on crut que c'était de poison ; la garde devint plus sévère, et il ne fut plus permis d'aller visiter les prisonniers. Démétrius, pénétré de douleur d'être privé de la consolation de voir son ami, alla se dénoncer au gouverneur comme complice du vol fait dans le temple d'Anubis. Aussitôt on le charge de chaînes ; on le conduit dans le cachot qui renfermait Antiphile. Il supplia le geôlier de l'attacher à côté de son ami ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint cette faveur. Ce fut alors qu'il fit éclater la tendresse qu'il avait pour lui. Insensible à ses propres maux, et quoique malade, il employait tous ses soins pour procurer à son ami un sommeil tranquille, et quelque relâche à sa douleur. Réunis, ils supportaient tous deux plus aisément leurs souffrances. Enfin un événement imprévu en hâta le terme. Un prisonnier parvint, je ne sais trop comment, à se procurer une lime ; il rompit la chaîne à laquelle tous les autres étaient attachés, et les délivra. Ces malheureux, se jetant en foule sur les gardes qui étaient peu nombreux, les tuèrent, sortirent de la prison, et, se dispersant, s'enfuirent où ils purent. Le plus grand nombre fut repris le lendemain. Pour nos deux amis, non seulement ils restèrent à leur place, mais encore empêchèrent Syrus de s'échapper. Dès que le jour parut, le gouverneur, informé de ce qui venait d'arriver, fit courir après les voleurs ; et ayant fait venir Démétrius et Antiphile, il brisa leurs fers, et les loua beaucoup de ce qu'ils étaient les seuls qui n'eussent pas pris la fuite. Mais ceux-ci ne se contentèrent pas de recouvrer la liberté sans l'honneur. Démétrius lui dit d'une voix ferme qu'il leur faisait trop d'injustice, s'il les croyait coupables, et s'il ne les renvoyait libres que par compassion, ou pour les récompenser de ne s'être point enfuis. Enfin ils obligèrent le juge à examiner soigneusement leur affaire. Celui-ci, voyant qu'ils étaient innocents, les combla d'éloges. Il admira surtout Démétrius, rendit la liberté à ces deux amis, et les consola de la punition injuste qu'ils avaient subie,

en leur faisant à chacun un présent considérable, de ses propres deniers ; il donna dix mille drachmes à Antiphile, et le double à Démétrius.

Antiphile est encore à présent en Egypte. Démétrius lui a laissé ses vingt mille pièces, et s'en est allé dans les Indes pour étudier chez les brachmanes, priant son ami de l'excuser s'il le quittait, et l'assurant qu'il n'avait nul besoin de cet argent, qu'il savait se contenter de peu, et que sa présence ne lui était plus nécessaire, ses affaires ayant pris une face très heureuse.

Voilà, Toxaris, les amis que produit la Grèce. Si tu ne nous avais pas reproché déjà de mettre trop d'importance dans les mots, je n'aurais pas manqué de te rapporter les discours pleins de grandeur d'ame que prononça Démétrius au tribunal ; tu l'aurais vu, négligeant sa propre justification, ne s'occuper que de celle d'Antiphile, et joindre les larmes aux supplications : Syrus, mis à la question, et déchargeant les deux amis, aurait terminé cette scène attendrissante.

D'une foule d'exemples de cette sorte, je t'en ai raconté ce petit nombre, comme les premiers que m'a fournis ma mémoire, et qui caractérisent des amis vertueux et constants. A présent que ma tâche est finie, je cesse de parler ; c'est à toi de prendre la parole. Il faut, si tu ne veux pas avoir la main droite coupée, nous prouver que les Scythes, loin d'être inférieurs aux Grecs, les surpassent de beaucoup en amitié : fais pour cela tous tes efforts, car il serait ridicule qu'ayant fait un si bel éloge d'Oreste et de Pylade, tu ne fusses qu'un mauvais panégyriste de tes concitoyens.

TOXARIS. Tu as raison, Mnésippe, de m'exciter à bien défendre ma cause ; comme si tu t'inquiétais peu d'être vaincu, et d'avoir la langue coupée. Toutefois je vais commencer, non pas en tenant comme toi de beaux discours : ce n'est pas le fait des Scythes, surtout lorsque les actions sont plus éloquentes que les paroles. Ne t'attends pas à des traits d'amitié semblables aux tiens, ni à voir un homme épouser sans

clot une femme laide ; un autre , marier la fille de son ami avec deux talents ; ni quelque Démétrius se faire mettre en prison, dans la certitude d'être délivré un instant après. Tout cela est fort aisé , et je n'y vois rien de magnanime. Pour moi, je te raconterai des massacres nombreux, des guerres, des morts que des amis ont souffertes les uns pour les autres ; et tu sauras par là que vos preuves d'amitié sont des jeux d'enfants en comparaison de celles des Scythes. Toutefois ce n'est pas sans raison que vous agissez ainsi, et il est juste de louer vos efforts , malgré leur faiblesse. La profonde paix dans laquelle vous vivez ne vous offre aucune occasion de signaler votre amitié par des actions courageuses. Ce n'est pas dans le calme qu'on peut connaître l'habileté d'un pilote : pour en juger, il faut attendre la tempête. Chez nous, au contraire, règnent des guerres continuelles ; nous faisons ou souffrons des irruptions ; nous avons de fréquents combats à livrer, soit pour les pâturages, soit pour la chasse. C'est alors surtout qu'il est besoin de braves amis. Aussi regardons-nous l'amitié comme une arme invincible, et qui nous rend redoutables à la guerre.

Mais je veux d'abord t'apprendre de quelle manière nous faisons des amis. Ce n'est point, comme vous, dans les festins que nous les choisissons ; nous ne prenons pas pour amis nos voisins, ou des jeunes gens de notre âge. Mais lorsqu'un homme vertueux se distingue par de belles actions , nous nous empressons autour de lui ; nous lui faisons notre cour, comme vous la faites aux jeunes filles que vous voulez épouser ; et nous mettons tout en œuvre pour ne pas manquer la conquête de cette amitié, et ne pas en paraître indignes. Lorsque quelqu'un a été préféré pour ami, de ce moment il se forme entre eux deux une alliance appuyée d'un serment redoutable, de vivre toujours ensemble, et de mourir, s'il le faut, l'un pour l'autre. Voici la forme de ce serment. Après s'être incisé ensemble le bout ¹ des doigts, on en fait couler

¹ Hérodote atteste aussi cet usage, *Melpomène*, chap. LXX.

le sang dans un vase ; chacun y trempe la pointe de son épée, et tous deux penchés sur le vase boivent le sang qu'il contient. De ce moment rien ne peut plus les séparer. Il n'est pas permis d'être plus de trois à former cette alliance, et quiconque aurait un plus grand nombre d'amis serait à nos yeux semblable à ces femmes publiques et adultères. Nous pensons en effet que l'amitié perd sa force à être divisée. Je vais commencer par l'histoire toute récente de Dandamis.

Amizoque, ami de Dandamis, avait été fait prisonnier dans un combat par les Sarmates... Mais il faut auparavant que je fasse le serment dont nous sommes convenus. Non, par le Vent et par le Cimeterre, je ne dirai rien que de vrai des amis scythes.

MNÉSIPPE. Je n'avais pas besoin que tu jurasses ; cependant tu as bien fait de ne jurer par aucun dieu.

TOXARIS. Que dis-tu là, Mnésippe ? le Vent et le Cimeterre ne te semblent-ils pas des dieux ? Ne sais-tu pas qu'il n'y a chez les humains rien de plus puissant que la vie et la mort ? Eh bien, lorsque nous jurons par le Vent et par le Cimeterre, nous jurons par l'un¹, comme la cause de la vie, et par l'autre, comme celle de la mort.

MNÉSIPPE. Cela étant, vous pouvez encore jurer par beaucoup d'autres dieux semblables au Cimeterre, tels que la Flèche, la Lance, le Poison, la Corde, et mille autres de cette espèce ; car la mort est un dieu qui se présente à nous sous bien des faces, et il y a une infinité de chemins qui y conduisent.

TOXARIS. Il faut que tu aimes bien la dispute pour m'interrompre aussi mal à propos, et prêter un aussi mauvais sens à mon discours. Cependant j'ai gardé le silence tandis que tu parlais.

MNÉSIPPE. Cela ne m'arrivera plus, Toxaris : tu as eu rai-

¹ Le vent, l'air.

son de me reprendre, et je te promets désormais de garder un silence aussi profond que si j'étais absent.

TOXARIS. Il y avait quatre jours qu'Amizoque et Dandamis s'étaient juré une amitié réciproque, et qu'ils avaient bu le sang l'un de l'autre, lorsque les Sarmates vinrent fondre sur nos campagnes avec une armée qu'on disait être de trente mille hommes de pied et de dix mille chevaux. Comme nous n'avions pas prévu leur irruption, les ennemis renversaient tout ce qui se rencontrait sur leur passage, tuaient ou faisaient prisonniers la plupart de ceux qui voulaient les combattre. Le seul moyen de leur échapper était de passer à la nage de l'autre côté du fleuve où se trouvait la moitié de notre armée et de nos chariots. En effet, nos chefs, je ne sais par quelle raison, nous avaient fait camper sur les deux rives du Tanais. Cependant les Sarmates ravageaient la campagne, pillaient nos tentes, enlevaient nos chars, et ceux qui étaient dedans outrageaient à nos yeux nos femmes et nos concubines¹. Nous étions au désespoir de ne pouvoir leur porter aucun secours. Amizoque, entraîné par les ennemis qui l'avaient fait prisonnier, et le maltrahaient, appelle à grands cris Dandamis, et lui renouvelle le souvenir du sang et de la coupe. A peine celui-ci l'eut entendu, que se précipitant dans le fleuve à la vue de tous les Scythes, il gagne en nageant le bord occupé par les ennemis, qui levaient déjà leurs traits, et s'élançaient sur lui tout prêts à le percer. Mais il cria *Ziris*. Celui qui prononce ce mot a la vie sauve; on le reçoit avec égards, comme apportant la rançon de quelque prisonnier. Dandamis, amené devant le chef des Sarmates, lui demanda la liberté de son ami. L'autre lui demanda une rançon, et lui dit qu'il ne rendrait point Amizoque, s'il ne lui en donnait une considérable. « Vous avez pillé tout ce que je possédais, répondit Dandamis ;

¹ La polygamie et le concubinage n'étaient pas seulement tolérés chez les Scythes, ils y étaient en honneur, comme le prouve un fragment de Méandre, cité par Strabon, liv. vii, page 203.

« mais si tout dépouillé que je suis, je puis encore quelque chose, parlez, me voilà prêt à vous obéir ; commandez ce qu'il vous plaira. Prenez-moi à la place de mon ami, et faites de moi ce que vous voudrez. » — Non, lui dit le Sarmate, puisque tu es venu sous les auspices de *Ziris*, il n'est pas juste que tu demeures tout entier en notre puissance. Laisse-nous une partie de toi-même, et emmène ton ami. — Laquelle veux-tu ? lui dit Dandamis. L'autre lui ayant demandé ses yeux, ce brave ami se présenta sans hésiter pour qu'on les lui arrachât. Après cette opération douloureuse, les Sarmates, possesseurs de la rançon qu'ils avaient désirée, lui remirent Amizoque, qui, servant de guide à son ami, traversa le fleuve avec lui, et tous les deux vinrent se réfugier auprès de nous.

Cette action généreuse consola les Scythes de leur défaite ; ils ne crurent point avoir été vaincus, puisque les ennemis n'avaient pas enlevé la plus précieuse de leurs richesses, et qu'il existait encore parmi eux une haute idée de l'amitié, et une grande fidélité entre les amis. Les Sarmates eux-mêmes en furent vivement effrayés, et firent réflexion à quels hommes ils auraient affaire, lorsque les Scythes seraient préparés au combat, puisqu'ils s'étaient montrés tels, après avoir été vaincus par surprise ; en sorte que la nuit étant survenue, ils mirent le feu aux chariots, laissèrent une bonne partie du bétail, et prirent la fuite.

Cependant Amizoque ne put supporter de jouir de la lumière dont s'était privé pour lui Dandamis ; il s'aveugla volontairement, et ces deux illustres amis sont aujourd'hui nourris avec honneur aux dépens de la république des Scythes.

Quel exemple d'amitié comparable à celui-là, *Mnésippe*, pourriez-vous fournir vous autres Grecs ? Quand, au lieu de cinq histoires, tu en aurais quinze à compter ; que dégagé de ton serment, tu pourrais inventer à ton gré, jamais tu ne trouverais rien de semblable. J'ai cependant raconté le fait dans la plus grande simplicité. Pour toi, si tu en eusses

eu de pareils à me rapporter, combien aurais-tu ajouté d'ornements à ton récit ! Quelles supplications touchantes aurait employées Dandamis ! quel courage il eût montré en se faisant aveugler ! sans parler de ses discours, et des louanges que les Scythes lui auraient données à son retour, et tout ce que vous autres Grecs savez si bien mettre en usage pour vous faire écouter avec plaisir.

Écoute à présent une autre histoire qui vaut bien la première : c'est celle de Belitte, cousin d'Amizoque. Il était un jour à la chasse avec Basthès, son ami. Un lion qu'ils poursuivaient se jeta sur Basthès, et le renversa de cheval ; puis, le serrant à la gorge, il se mit à le déchirer avec ses ongles. Belitte saute promptement à terre, frappe la bête, la tire en arrière, et cherche à l'irriter contre lui-même, pour lui faire quitter prise ; il va même jusqu'à lui fourrer les doigts entre les dents, afin de soustraire son ami à la morsure du lion, jusqu'à ce que cet animal, quittant Basthès à demi-mort, s'élança sur Belitte et le tua. Mais celui-ci, avant de mourir, se vengea du lion, et lui passa son cimeterre à travers la poitrine. Tous les trois expirèrent en même temps, et nous avons rendu à tous les trois les honneurs de la sépulture. Ils reposent dans deux tombeaux voisins : l'un renferme les deux amis ; l'autre contient le lion.

Je vais te raconter pour troisième exemple l'amitié de Macentas, de Lonchate et d'Arsacomas.

Arsacomas était amoureux de Mazaïa, fille de Leucanor, roi du Bosphore, auprès duquel il avait été député par les Scythes, pour demander le tribut que les habitants de ce pays ont coutume de leur payer, et dont ils avaient laissé passer le terme de trois mois. Ce fut dans un festin qu'il vit la jeune et belle Mazaïa, et qu'il en devint éperdument amoureux. L'affaire du tribut était déjà terminée, le roi lui avait donné sa réponse ; et, sur le point de le renvoyer en Scythie, il voulut le régaler. Il est d'usage au Bosphore de faire, pendant le repas, la demande des filles que l'on veut épouser, et de dire quel on est, et sur quel titre on se juge digne d'obtenir l'al-

liance qu'on recherche. Or, à ce festin il se trouva un grand nombre de jeunes gens qui prétendaient à la main de Mazaïa ; les uns étaient fils de rois, d'autres étaient rois eux-mêmes, tels que Tigrapate, souverain des Laziens, et Adyrmaque, chef des Macluyéens, et plusieurs autres. L'usage veut aussi que chacun des prétendants annonce, avant de se mettre à table, qu'il est venu dans l'intention de demander une épouse. Ensuite il s'assied avec les autres, et soupe tranquillement. Sur la fin du repas, il prend une coupe, répand du vin sur la table, et demande en mariage celle qu'il veut épouser, en vantant beaucoup sa naissance, ses richesses et son pouvoir. Plusieurs ayant fait, suivant la coutume, la libation et leur demande, accompagnée du dénombrement de leurs richesses et de leurs royaumes, Arsacomas le dernier demanda la coupe ; il ne fit point de libation (ce n'est pas notre usage de répandre le vin, nous croirions faire injure au dieu de la vigne), mais avalant la coupe d'une haleine : « Donne-moi ta fille Mazaïa pour épouse, dit-il à Leucanor ; « je lui conviens mieux que tous ceux qui sont ici, puisque « je possède de plus grandes richesses. » Leucanor, qui savait bien qu'Arsacomas était pauvre, fut étonné de ce discours, et lui dit : « Combien, Arsacomas, possèdes-tu de chars et de « troupeaux ? car ce sont là vos richesses. Je n'ai ni trou- « peaux, ni chars, reprit Arsacomas ; mais je possède deux « amis, les plus vertueux et les plus braves de la Scythie. » A ce discours les convives éclatèrent de rire ; on le regarda avec mépris, et l'on crut qu'il était ivre.

Le lendemain, Adyrmaque, qui avait été préféré à tous ses rivaux, se disposa à emmener sa nouvelle épouse aux Méotides, près Macluyes. Arsacomas partit pour retourner en Scythie. A son arrivée, il apprend à ses amis le mépris qu'il avait essuyé de la part du roi, et les ris que son discours avait excités dans le festin. « Il me croit pauvre, leur dit-il ; je « me suis cependant vanté de posséder en votre amitié, cher « Lonchate et cher Macentas, des richesses plus précieuses « que toutes celles du Bosphore. A peine ai-je eu dit cela,

« qu'il s'est mis à rire et à me traiter avec mépris. Il a donné
« sa fille à Adyrmaque de Macluyes parce qu'il a dix vases
« d'or, quatre-vingt chariots à quatre lits, et de nombreux
« troupeaux de brebis et de bœufs. Ainsi il préfère à des
« hommes vertueux des vases inutiles, des troupeaux et des
« chariots pesants. Cependant, mes amis, j'éprouve un double
« chagrin. Je suis amoureux de Mazaïa, et je suis vivement
« touché de l'injure qu'on fait à des hommes aussi braves
« que vous l'êtes. Je pense en effet que vous êtes insultés
« autant que moi : car chacun de nous a un tiers dans cet
« affront, puisque, du moment où nous avons formé notre
« union, nous ne sommes plus qu'un seul homme, et que nos
« plaisirs et nos peines sont en commun. » Que dis-tu, re-
prit Lonchate ? Chacun de nous est outragé tout entier,
lorsqu'on te fait injure. Que ferons-nous dans cette circon-
stance ? dit Macentas. Il faut, dit Lonchate, que nous par-
tagions l'ouvrage. Moi, je promets à Arsacomas de lui ap-
porter la tête de Leucanor ; et toi, tu lui anémeras sa
maîtresse. Macentas y consentit. Pour toi, Arsacomas, re-
prit Lonchate, tu resteras ici, pendant notre absence, pour
rassembler des armes, des chevaux, et le plus de troupes que
tu pourras. Tu en engageras facilement un grand nombre,
car tu es connu pour brave, et nous avons beaucoup de pa-
rents ; d'ailleurs il faudra t'asseoir sur la peau de bœuf. Cela
fut résolu. Lonchate partit en toute diligence pour le Bos-
phore, et Macentas pour Macluyes, chacun à cheval. Arsa-
comas, resté en Scythie, fit part de son aventure aux jeunes
gens de son âge, leva chez ses parents des forces assez consi-
dérables, et finit par s'asseoir sur la peau. Voici en quoi
consiste cet usage. Lorsque quelqu'un veut tirer vengeance
d'une insulte, s'il sent qu'il n'est pas assez fort pour com-
battre son ennemi, il sacrifie un bœuf, en fait bouillir la viande
qu'il coupe par morceaux, étend la peau par terre et s'assied
dessus, les mains derrière le dos, comme si ses bras étaient
attachés par les coudes. C'est la supplication la plus forte que
nous puissions faire. Ceux de sa famille et les étrangers qui

le veulent secourir s'en approchent, prennent un morceau de viande, et, mettant le pied droit sur la peau, ils promettent, chacun selon son pouvoir, de fournir l'un cinq cavaliers, un autre dix, un autre davantage, auxquels on ne donnera ni solde, ni nourriture ; un autre promet des fantassins, ou, s'il est extrêmement pauvre, il ne promet que lui-même. Quelquefois on rassemble sur la peau des forces considérables, et cette manière de lever des troupes est excellente ; elle rend les soldats invincibles, parce qu'ils sont engagés sous la foi du serment, qui consiste à marcher sur la peau.

Par ce moyen Arsacomas rassembla environ cinq mille cavaliers, et vingt mille fantassins ou soldats pesamment armés.

Cependant Lonchate, arrivé inconnu au Bosphore, fut trouver le roi. Il était alors renfermé dans son palais, occupé des affaires du gouvernement. Lonchate s'annonça comme un ambassadeur envoyé par la république des Scythes pour des affaires de conséquence, et dit qu'il était chargé de donner au roi des avis particuliers de la plus grande importance. Leucanor lui ayant ordonné de parler :
« Les Scythes, lui dit-il, demandent que vos pasteurs ne
« descendent pas dans la plaine, et ne mènent pas leurs
« troupeaux au delà des montagnes. S'il est quelques vo-
« leurs qui fassent des incursions sur votre pays, vous de-
« vez être persuadés qu'ils ne sont point envoyés par la ré-
« publique, et que ce sont des particuliers que l'avidité du
« gain entraîne : vous êtes les maîtres de punir ceux que
« vous prendrez. Voilà ce que les Scythes m'ont chargé de te
« dire ; mais je t'avertis en particulier qu'Arsacomas, fils
« de Marias, qui vint ici en ambassade, il y a peu de temps,
« médite contre toi une puissante irruption. Je le crois ir-
« rité du refus que tu lui as fait de ta fille, qu'il t'avait de-
« mandée en mariage. Il y a sept jours qu'il est assis sur la
« peau de bœuf, et qu'il assemble une armée considérable.
« —Je savais bien, répondit Leucanor, que quelqu'un levait
« des troupes sur la peau, mais j'ignorais qu'elles fussent

« destinées contre moi et qu'Arsacomas en fût le chef. — Ces
« préparatifs te menacent, lui dit Lonchate ; mais Arsaco-
« mas est mon secret ennemi, il me hait depuis longtemps,
« parce que les grands m'honorent plus que lui et m'esti-
« ment comme plus brave. Si donc tu veux me promettre
« en mariage ton autre fille Barcetis, je t'apporterai bientôt
« ici la tête d'Arsacomas. — Je te la promets, reprit le roi
« tremblant de crainte. » Il savait bien que son refus avait
causé la colère d'Arsacomas, et il redoutait toujours les
Scythes. « Jure-moi donc, lui dit Lonchate, de garder nos
« conventions, et de ne point me refuser (pour gendre). » Alors
comme le roi étendait la main pour prendre le ciel à té-
moin : « Ce n'est pas ici qu'il faut prononcer ton serment,
« lui dit Lonchate ; ceux qui nous voient pourraient soup-
« çonner l'objet pour lequel nous jurons ; mais allons dans
« le temple de Mars. Là, après avoir fermé les portes et
« écarté les témoins, nous ferons notre serment. Je crains
« qu'Arsacomas, s'il était instruit de tout ceci, ne me sacri-
« fiât avant la guerre : il est déjà puissant, et tient une
« grande multitude sous ses ordres. — Allons-y, dit Leuca-
« nor : vous autres, tenez-vous éloignés, et que personne
« n'approche du temple que je ne l'aie appelé. » Lorsqu'ils
furent entrés et que les gardes se furent retirés, Lonchate,
tirant d'une main son cimeterre, et mettant l'autre sur la
bouche du roi, de peur qu'il ne criât, le frappe au-des-
sous de la mamelle ; puis il lui coupe la tête, la met sous
son manteau, et sort en feignant de s'entretenir encore avec
lui de loin, et lui disant, comme s'il sortait par son ordre,
qu'il allait bientôt revenir. Lorsqu'il fut parvenu à l'endroit
où il avait laissé son cheval attaché, il monta dessus, et
retourna promptement en Scythie. On ne le poursuivit point,
parce qu'on ignora quelque temps le meurtre du roi ; et
lorsqu'il fut connu, les Bosphoraniens entrèrent en sédition
pour nommer un nouveau monarque.

Voilà ce que fit Lonchate, comme il parvint à remplir sa
promesse, et à livrer à Arsacomas la tête de Leucanor.

Macentas avait appris, en allant à Macluyes, ce qui s'était passé au Bosphore : à son arrivée il annonça la mort du roi à Adyrmaque. « L'état, lui dit-il, vous appelle à la royauté, « comme le gendre de son dernier monarque : partez donc « à l'instant pour le Bosphore ; emparez-vous du trône, et « apparaissez tout à coup au milieu du tumulte des affaires ; « mais surtout que votre épouse vous suive sur un char. « Aussitôt que l'on verra la fille de Leucanor, la multitude « se rangera d'elle-même sous vos ordres. Pour moi, ajouta-t-il, je suis Alain¹, et parent maternel de Mazaïa, car « Leucanor avait épousé Mastirée, qui était de ma famille. « Ce sont les frères de Mastirée qui m'envoient ici ; ils vous « engagent à partir sans différer pour le Bosphore, afin « d'empêcher que la royauté ne soit déferée à Eubiote, « frère naturel de Leucanor, et qui fut toujours l'ami des « Scythes, et l'ennemi juré des Alains. »

L'extérieur de Macentas s'accordait parfaitement avec ses discours. A son habillement, à son langage, on l'aurait pris pour un véritable Alain. Ce peuple et les Scythes parlent et s'habillent de même, excepté que les Scythes portent de plus longs cheveux ; mais Macentas, pour ressembler davantage aux autres, avait coupé les siens. Adyrmaque, trompé par là, le crut parent de Mastirée et de Mazaïa. « Je suis « disposé, Adyrmaque, dit-il encore au prince de Macluyes, « ou à partir avec vous pour le Bosphore, ou, si vous l'aimez mieux, et que cela soit nécessaire, à rester pour accompagner la princesse.—Je préfère ce dernier parti, lui répondit Adyrmaque ; il convient que tu conduises Mazaïa, « puisque tu es son parent : si tu venais avec moi dans le « Bosphore, je n'aurais qu'un cavalier de plus ; mais si tu sers de conducteur à mon épouse, tu me tiendras lieu de « plusieurs hommes. »

Adyrmaque remit en effet à Macentas Mazaïa, qui était

¹ Les Alains étaient Scythes, et habitaient vers le Tanais. Ils s'établirent depuis vers le Danube, et partirent de là lorsqu'ils se jetèrent dans les Gaules, avec les Suèves et les Vandales.

encore vierge, pour la conduire, et partit aussitôt pour le Bosphore. Ce jour même, Macentas conduisit Mazaïa dans un char. Mais lorsque la nuit fut venue, il la fit monter à cheval : il avait eu soin de se faire accompagner d'un autre cavalier, et, sautant lui-même en croupe, il se détourna tout à coup du chemin des Méotides, et gagna à travers champs, laissant les montagnes de Mytrée à sa droite. Il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour faire reposer la jeune fille, et arriva en trois jours chez les Scythes. Son cheval, après avoir achevé cette course, étant resté quelques moments dans l'inaction, mourut. Macentas, en remettant Mazaïa entre les mains d'Arsacomas, lui dit : « Reçois l'effet de ma promesse. » Celui-ci, surpris de voir sa maîtresse au moment où il s'y attendait le moins, voulut remercier son ami. « Cesse, lui dit Macentas, de me traiter comme un autre que toi-même. Me remercier de ce que j'ai fait pour toi est la même chose que si la main gauche savait quelque gré à la droite des services qu'elle en aurait reçus, lorsqu'elle était blessée et ne pouvait agir. Il serait ridicule, ne faisant qu'un depuis longtemps, que nous regardassions comme un service important ce qu'une partie, de nous-mêmes aurait fait d'avantageux pour tout le corps. En effet, elle travaillait pour elle-même, puisqu'elle fait partie du tout qu'elle a obligé. » C'est ainsi que Macentas répondit aux remerciements d'Arsacomas.

Sitôt qu'Adyrmaque eut appris l'embûche qu'on lui avait dressée, il quitta le chemin du Bosphore. Déjà Eubiote avait été proclamé roi par les Sarmates, chez lesquels il vivait. Le prince de Macluyes, revenu chez lui, leva une puissante armée, et marcha droit contre les Scythes, passant à travers les montagnes. Eubiote ne tarda guère à se joindre à lui, à la tête de soixante mille hommes, Grecs, Alains et Sarmates, qu'il avait appelés à son secours. Leurs forces réunies se trouvèrent monter à quatre-vingt-dix mille hommes, dont un tiers formait la cavalerie, qui combattait à coups de trait.

Pour nous (car j'étais de cette expédition, et j'avais donné, sur la peau de bœuf, à ces amis, cent cavaliers qui faisaient la guerre à leurs propres frais), nous soutînmes leur irruption avec un peu moins de trente mille hommes, y compris les cavaliers. Arsacomas commandait l'armée. Lorsque nous vîmes les ennemis s'approcher, nous marchâmes à leur rencontre, en détachant notre cavalerie pour commencer le combat; mais l'action étant devenue tout à coup très chaude, nos troupes ployèrent, notre phalange fut rompue, et toute l'armée des Scythes fut séparée en deux parties, dont l'une lâchait insensiblement pied, sans cependant qu'on pût la juger vaincue : c'était plutôt une retraite qu'une fuite, et les Alains n'osèrent pas la poursuivre bien loin. Mais les Macluyens et les Alains ayant enveloppé l'autre moitié de notre armée, qui était la plus faible, la taillaient en pièces, et faisaient pleuvoir sur elle une grêle de flèches et de traits; en sorte qu'elle en était très-incommodée, et que plusieurs des nôtres jetaient déjà leurs armes.

Lonchate et Macentas se trouvaient dans cette partie; tous les deux étaient blessés, et en danger de perdre la vie. Le premier avait la cuisse percée d'un javelot, et l'autre avait reçu un coup de hache sur la tête, et un coup de lance dans l'épaule. Arsacomas, qui était dans l'autre corps d'armée, s'aperçut du péril que couraient ses amis; et, regardant comme le comble de la honte de les abandonner, il pique aussitôt son cheval, il se jette au milieu des ennemis, brandissant son cimenterre, et poussant de grands cris. Les Macluyens ne purent soutenir l'impétuosité de son courage, et se séparèrent pour lui livrer le passage. Il vole aussitôt au secours de ses amis, appelle à sa suite le reste des troupes; puis, fondant tout à coup sur Adyrmaque, il le frappe d'un coup de sabre derrière la tête, et le pourfend jusqu'à la ceinture. La chute du roi de Macluyes entraîna la déroute de son armée. Les Grecs et les Alains ne firent pas après cela une longue résistance, et, devenus vainqueurs, nous les aurions poursuivis et nous en aurions fait un horrible carnage, si

la nuit n'était survenue. Les ennemis en profitèrent pour nous envoyer demander la paix et notre amitié; les Bosphoriens promirent de nous payer un double tribut; et les Alains, pour nous dédommager du dégât qu'avait fait leur irruption, s'offrirent à réduire sous notre obéissance les Sindians, qui s'en étaient éloignés depuis fort longtemps. Nous acceptâmes ces propositions, après avoir avant tout pris l'avis d'Arsacomas et de ses amis. La paix se fit, et ce furent eux qui en réglèrent les conditions.

Voilà, Mnésippe, ce que les Scythes osent entreprendre pour leurs amis.

MNÉSIPPE. En vérité, cela est tout à fait tragique, et ressemble parfaitement à des fables : sauf le respect dû au vent et au cimetière que tu as pris à témoin, il me semble que l'on pourrait, sans être fort répréhensible, ne pas ajouter beaucoup de foi à cette histoire.

TOXARIS. Prends garde que ton incrédulité ne soit l'effet de ta jalousie. Toutefois, le refus que tu fais de me croire ne m'empêchera pas de te rapporter les traits d'amitié que je sais s'être passés chez les Scythes.

MNÉSIPPE. Abrège tes discours, je te prie; ne t'arrête pas à chaque circonstance, comme tu viens de le faire tout à l'heure, en nous faisant voyager en Scythie, au Bosphore, ou à Macluyes. Tu as un peu abusé de mon silence.

TOXARIS. Il faut obéir à la loi que tu m'imposes. Je vais parler en peu de mots, de peur que tes oreilles ne soient fatiguées de me suivre dans mes digressions. Écoute cependant avec patience ce qu'a fait pour moi un de mes amis nommé Sisinnès.

J'avais quitté ma patrie pour aller à Athènes, poussé à ce voyage par le désir de m'instruire dans les sciences de la Grèce, et j'étais abordé à Amastris, ville située sur le Pont-Euxin. Elle se présente en face à ceux qui arrivent par mer de Scythie, et n'est pas fort éloignée de Carambe ¹. Sisinnès,

¹ Promontoire d'Asie.

qui est mon ami depuis l'enfance, voyageait avec moi. Après avoir choisi une hôtellerie sur le port, et y avoir fait transporter notre bagage, nous fûmes nous promener dans la place publique, sans prévoir le malheur qui allait nous arriver. Pendant notre absence, des voleurs forcèrent la serrure de notre chambre, et emportèrent tous nos effets, au point de ne pas nous laisser de quoi vivre ce jour-là. De retour, nous voyons ce qui vient de nous arriver. Citer en justice notre hôte et les voisins, nous paraissait une chose peu praticable; d'ailleurs nous craignions de passer pour imposteurs, si nous eussions déclaré qu'on nous avait volé quatre cents dariques¹, des habits en grand nombre, et beaucoup d'étoffes précieuses; enfin tout ce que nous avions. Nous examinâmes le parti qui nous restait à prendre dans une pareille conjoncture : nous étions sans ressource dans un pays étranger. J'étais résolu, dans le désespoir qui me possédait, de me plonger mon cimeterre dans le flanc, et de sortir de la vie avant que la faim et la soif me contraignissent à souffrir quelque chose de honteux. Sisinnès me consolait et m'exhortait à n'en rien faire, m'assurant qu'il imaginerait bientôt un moyen de subsister. En effet, il alla sur le port, s'offrit à porter du bois, et revint en nous apportant du prix de son travail de quoi nous nourrir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il vit, en se promenant sur la place publique, une troupe de jeunes gens braves et bien faits. On les avait enrôlés, moyennant un salaire, pour combattre dans les jeux qu'on devait célébrer le troisième jour. Sisinnès, instruit pareux de tout ce qui devait s'y passer, revint me trouver, et me dit : O Toxaris, ne dis plus que tu es pauvre ! dans trois jours je te rendrai riche. Pendant cet intervalle nous vécûmes assez misérablement. Le moment du spectacle étant arrivé, nous allâmes le voir ; Sisinnès m'y conduisit comme à un divertissement curieux et extraordinaire des Grecs ; il me fit entrer au théâtre. Lorsque nous

¹ L'estimation commune de la darique est de 24 francs.

fûmes assis, nous vîmes d'abord des bêtes sauvages que l'on frappait à coups de traits, d'autres que des chiens poursuivait, d'autres qu'on lâchait sur des hommes enchaînés qui nous parurent être des criminels. Ensuite ceux qui devaient combattre seul à seul s'étant avancés, un héraut qui conduisait au milieu de l'arène un grand jeune homme se mit à crier : *Si quelqu'un veut combattre contre ce jeune homme, qu'il se présente ; il recevra dix mille dragmes pour le prix du combat.* Sisinnès se lève à l'instant, et, s'élançant d'un saut dans l'arène, il s'offre à combattre, et demande des armes ; puis prenant les dix mille dragmes, il me les apporte et me les met dans les mains, en me disant : « O Toxaris ! « nous aurons de quoi continuer ensemble notre voyage, si « je suis vainqueur ; si au contraire je succombe, rends-moi « les honneurs de la sépulture. et retourne en Scythie. » A ces mots, je jetai des cris de douleur. Cependant il prend des armes ; il s'en revêt ; et, dédaignant de se couvrir d'un casque, il se présente au combat la tête nue.

Dans le premier moment il fut blessé d'un coup de cimeterre, qui lui entama le genou ; le sang coulait avec abondance, et j'en fus glacé de frayeur ; mais Sisinnès observant son ennemi, qui s'abandonnait avec trop de confiance, le frappa droit à la poitrine et le renversa mort à ses pieds ; bientôt affaibli par sa blessure il s'assit sur celui qu'il venait de tuer, et peu s'en fallut qu'il n'expirât lui-même. J'accourus à son secours, je le relevai, le consolai ; et quand il eut été déclaré vainqueur, je le pris et le portai à notre logis. Il se rétablit peu à peu par mes soins ; mais il est resté boiteux de sa blessure. Il est à présent en Scythie, où il a épousé ma sœur.

Ceci, Mnésippe, ne s'est pas passé chez les Macluyens ou les Alains, et tu ne peux refuser de le croire, sous prétexte qu'il n'y a pas de témoins ; toute Amastris y était, et se souvient encore du combat de Sisinnès.

Quand je t'aurai raconté pour le cinquième exemple la belle action d'Abauchas, j'aurai fini. Abauchas était venu

dans une ville des Borysthéniens; il avait avec lui sa femme, qu'il aimait beaucoup, et deux enfants, dont l'un était un garçon encore à la mamelle, l'autre une fille âgée de sept ans. Gyndanès son ami l'avait accompagné dans ce voyage, et il était malade d'une blessure qu'il avait reçue en les défendant contre des voleurs qui les avaient attaqués pendant la route; dans le combat qu'il avait soutenu, il avait été frappé à la cuisse si violemment, que la douleur l'empêchait de pouvoir se tenir debout. La nuit, pendant leur sommeil, le feu prit à la maison dans laquelle ils logeaient, et dont ils occupaient le faite. L'incendie s'accrut en un instant, et la flamme environnait déjà tout le bâtiment. Alors Abauchasse réveille, et au lieu de secourir ses enfants qui criaient, s'arrachant même des bras de sa femme qui s'attachait à lui, il se lève, lui ordonne de se sauver, court à son ami, l'emporte dans ses bras, descend, et s'élance hors de la maison par un endroit que la flamme n'avait pas encore embrasé. Sa femme le suivait accompagnée de sa fille, et tenant son enfant dans ses bras; mais la violence du feu lui fit lâcher son enfant. Elle put à peine se sauver elle-même avec sa fille, en s'élancant à travers la flamme, et peu s'en fallut que celle-ci n'y pérît. Quelque temps après, comme on reprochait à Abauchas d'avoir trahi sa femme et ses enfants pour emporter Gyndanès : Il me sera aisé, répondit-il, d'avoir d'autres enfants, et je ne sais s'ils doivent être vertueux; mais je ne pourrais de longtemps retrouver un autre ami tel que Gyndanès, et qui m'eût donné autant de preuves de son attachement.

A présent, Mnésippe, j'ai rempli ma tâche. Il est temps que l'on prononce qui de nous deux a mérité de perdre la main ou la langue. Qui nous jugera ?

MNÉSIPPE. Personne, je pense; nous n'avons point établi de juge : mais sais-tu ce qu'il faut faire ? Puisque aujourd'hui nous avons lancé nos traits en l'air sans avoir aucun but, nous choisirons une autre fois un arbitre, devant qui nous rapporterons de nouveaux exemples d'amitié. Alors celui

qui sera vaincu perdra ou la langue ou la main. Mais non , cela serait trop cruel : puisque tu as une si haute opinion de l'amitié, et que moi je la regarde comme le bien le plus précieux que puissent posséder les hommes, qui nous empêche de nous unir par un pacte sacré, d'être amis de ce moment même, et de nous faire un devoir de l'être pour toujours ? Nous sommes tous les deux vainqueurs, et nous remportons un noble prix de notre victoire : car au lieu d'une langue et d'une main droite, chacun en aura deux , et, qui plus est , quatre yeux et quatre pieds. En un mot, nous serons absolument doubles. Deux ou trois amis qui s'unissent ne produisent-ils pas quelque chose de semblable à ce Gérion que les peintres représentent avec trois têtes et six bras ? C'est , à mon avis, l'emblème de trois amis qui agissent toujours ensemble, comme le doivent ceux qui s'aiment.

TOXARIS. Tu as raison, unissons-nous de même.

MNÉSIPPE. Nous n'avons pas besoin, Toxaris, de répandre de sang, ni de jurer sur le cimetière, pour affermir notre amitié. L'entretien que nous venons d'avoir, et la conformité des sentiments que nous avons montrés, seront des garants plus certains de notre fidélité que cette coupe que vous buvez ; car, en ceci, la disposition du cœur me paraît plus nécessaire que l'obligation d'un serment.

TOXARIS. Je t'approuve. Soyons donc amis de ce moment. Unissons-nous encore par le lien de l'hospitalité. Tu seras mon hôte en Grèce, et moi le tien en Scythie, si tu y viens jamais.

MNÉSIPPE. Oui, Toxaris ; sache que je ne balancerais pas à aller encore plus loin, si je devais y trouver des amis tels que tu m'as paru l'être par tes discours.

LE BANQUET,

OU

LES LAPITHES ¹.

PHILON ET LYCINUS.

PHILON. On dit, Lycinus, que vous vous êtes bien divertis hier chez Aristenet; que pendant le festin certains philosophes ont beaucoup disserté; qu'il s'est élevé entre eux une dispute assez vive, qui même a été portée, si Charinus m'a dit la vérité, jusqu'à se faire des blessures, et que la contestation n'a été terminée que par le sang.

LYCINUS. D'où Charinus a-t-il pu le savoir, Philon? Il n'était pas de ce festin.

PHILON. Il prétend l'avoir appris du médecin Dionique; et Dionique était, je pense, un de vos convives.

LYCINUS. Il est vrai; mais il n'était pas au commencement de cette dispute. Il n'a pas vu tout ce qui s'est passé. Il n'est arrivé que fort tard, à peu près vers le milieu du combat, un instant avant qu'on se fût porté les premiers coups; et je m'étonne qu'il ait pu en parler si clairement, n'ayant pas été témoin de ce qui donna lieu à cette contestation, qui ne se termina en effet que par du sang répandu.

PHILON. Aussi Charinus m'a-t-il exhorté, si je voulais en savoir les véritables circonstances et tous les détails, de

¹ Alciphron, dans la lettre LV du II.^e livre, offre en raccourci le tableau que ce dialogue présente avec de plus grands détails. La ressemblance est si frappante, que l'on serait tenté de croire que l'un des deux auteurs s'est modelé sur l'autre. Mais lequel des deux est l'original? C'est ce qui n'est pas facile à établir.

m'adresser à toi. Dionique même lui a dit qu'il n'avait pas assisté à la scène entière, mais que tu en avais une parfaite connaissance, et que tu avais retenu jusqu'aux discours des philosophes. Je le crois : tu n'es pas homme à écouter légèrement de pareilles conversations ; tu en es trop curieux. Il me semble, d'après cela, que tu ne peux te dispenser de nous régaler aussi de ce festin divertissant. Il n'en est guère de plus agréable, du moins pour moi ; et il le sera d'autant plus, que la sobriété présidera à notre repas : assis en paix et hors de la portée des traits, nous verrons ou des vieillards, livrés aux excès de l'ivresse, s'outrager mutuellement durant le festin ; ou des jeunes gens, poussés par la chaleur du vin, dire et faire les choses les plus contraires à la bienséance.

LYCINUS. Tu me fais là, mon cher Philon, une demande trop indiscrete. Quoi ! tu veux que j'expose à tous les yeux un pareil tableau ; que je fasse publiquement le récit d'une scène qui s'est passée au milieu des transports de l'ivresse ? On devrait plutôt l'ensevelir dans un profond oubli, ou la regarder comme l'ouvrage de Bacchus. Ce dieu, tu le sais, oblige tous les hommes à se faire initier à ses mystères, et à célébrer ses orgies. Prends donc garde qu'il n'y ait quelque méchanceté secrète à vouloir connaître ce qu'on doit taire, ou plutôt oublier, en sortant d'un festin. « Je hais, a dit un poëte, un convive qui a de la mémoire ¹. » Dionique, assurément, n'a pas bien agi, de révéler ces mystères à Charinus, et de répandre ainsi la coupe de la veille ² sur la tête de vé-

¹ Plutarque, *Questions de table*, liv. 1, question 1, examine l'origine et le sens de ce proverbe.

² Έωλοκρασία signifie à la lettre : la débauche de la veille. Lorsque les jeunes gens d'Athènes faisaient ensemble quelque partie de débauche, et passaient la nuit à boire, on mettait devant chaque convive une coupe pleine de vin ; et si quelqu'un s'endormait avant d'avoir bu sa coupe, le lendemain, à la pointe du jour, on la lui versait sur la tête, ce qui s'appelait έωλοκρασία. Ce mot est employé ici par métaphore pour insulte. *Scholte grecque*. Voyez Suidas, de qui cette scholie est empruntée; Hésychius, et l'*Etymologique*.

néraables philosophes. Pour moi, je suis bien éloigné de vouloir jamais parler de pareilles choses.

PHILON. Ah ! tu te fais prier, Lycinus ; tu ne devrais cependant pas en user de la sorte avec moi. Eh ! ne sais-je pas bien que tu as encore plus d'envie de parler que je n'en ai de t'entendre ? A défaut d'auditeur, tu es homme, je crois, à t'approcher d'une colonne ou d'une statue, pour lui faire un long récit de tout ce que tu sais, et te soulager du poids qui t'opprime. Si je voulais m'en aller en ce moment, tu ne me laisserais pas partir sans t'avoir entendu ; tu me retiendrais, tu me suivrais, tu me supplierais de t'écouter ; et moi, je ferais le fier à mon tour. Pour peu que tu le juges à propos, je vais m'en informer à quelque autre : non, ne me dis rien.

LYCINUS. Il ne faut point te mettre en colère, et je te ferai ce récit, puisque tu le desires avec tant d'ardeur. Mais garde-toi bien de le divulguer.

PHILON. Si je n'ai pas tout à fait oublié quel homme est Lycinus, il en est, je crois, encore plus capable que moi. Tu seras le premier à en parler à tout le monde, et je n'aurai pas besoin d'en prendre la peine. Mais, avant tout, dis-moi, je te prie, est-ce à l'occasion du mariage de son fils Zénon qu'Aristenet vous a donné ce festin ?

LYCINUS. Non. Il mariait sa fille Cléanthis au fils d'Eucrite l'usurier, à ce jeune homme qui étudie la philosophie.

PHILON. Par Jupiter ! il l'a donnée à un beau garçon, d'un âge cependant encore bien tendre, et peu propre à l'hymen.

LYCINUS. Aristenet n'avait, je pense, personne qui pût mieux lui convenir. Ce jeune homme passe pour fort honnête ; il s'applique à la philosophie : et d'ailleurs, étant fils unique du riche Eucrite, il a dû avoir la préférence sur tous ses rivaux.

PHILON. Voilà une raison décisive. Cependant apprends-moi, Lycinus, quels étaient les convives.

LYCINUS. Je n'ai pas besoin de te nommer les autres ; mais , parmi les philosophes et les orateurs , qui sont , je crois , ceux dont tu desires le plus de m'entendre parler , nous avons le vieux stoïcien Zénothémis , et avec lui Diophile , surnommé *le Labyrinthe* , maître de Zénon , fils d'Aristenet ; ensuite le péripatéticien Cléodème. Tu connais ce babillard , toujours prêt à convaincre tout le monde , et que ses disciples appellent *l'épée* et *le couteau*. Hermon l'épicurien y était aussi : lorsqu'il entra , les stoïciens baissèrent les yeux , détournèrent le visage , et témoignèrent pour lui l'horreur qu'ils auraient eue pour un parricide ou un sacrilège. Tous ces philosophes étaient amis d'Aristenet , et en cette qualité ils avaient été invités à ce festin , ainsi que le grammairien Histée et l'orateur Dionysodore. Convie par Chéréas le jeune époux , Ion le platonicien , son maître de philosophie , était aussi de ce banquet ; son aspect vénérable a quelque chose de divin , et l'on voit briller sur son visage une décence singulière. La plupart de nos citoyens l'ont surnommé *la Règle* , par allusion à la rectitude de son jugement. Au moment où il entra , toute l'assemblée se leva par respect ; on le reçut comme un personnage éminent. En un mot , l'admirable Ion , en se présentant , semblait un dieu qui vient visiter les mortels.

Presque tous les convives étant arrivés , lorsqu'il fallut se mettre à table , les femmes , qui étaient en grand nombre , occupèrent tous les lits placés à droite en entrant. Elles entouraient la mariée , qui était entièrement couverte d'un voile. Le gros de la compagnie fut placé en face de la porte , chacun suivant sa dignité. Mais , vis-à-vis des femmes , Eucrite occupait la première place , et après lui Aristenet. Ensuite on délibéra lequel des deux s'asseoirait le premier , ou de Zénothémis le stoïcien , attendu son grand âge , ou d'Hermon l'épicurien. Il était prêtre des Dioscures ¹ , et d'une des familles les plus distinguées d'Athènes. Mais Zé-

¹ Castor et Pollux , qui se nommaient *Ἄρκαδες* , les princes.

nothémis décida bientôt la question, en disant : « Si vous ne me jugez digne que d'occuper le second rang, et si vous me placez au-dessous d'Hermon, ce sectateur d'Épicure, pour ne rien dire de plus, sachez, Aristenet, que je me retire et laisse là tout votre festin. » En même temps, il appelle son esclave, et fait semblant de vouloir se retirer. « Prenez la première place, Zénothémis, lui dit alors Hermon. Il eût été cependant de la bienséance de la céder à un pontife, quand vous n'auriez pas eu d'autre considération, et malgré le mépris extrême que vous faites paraître pour Épicure. — Je plaisantais le pontife d'Épicure, reprit Zénothémis. » Mais, en parlant ainsi, il s'asseyait. Hermon se place après lui, ensuite Cléodème le péripatéticien ; puis Ion ; au-dessous de lui, le marié, moi, Diphile ; plus bas, son disciple Zénon, l'orateur Dionysodore, et enfin le grammairien Histiée.

PHILON. Eh ! mais, Lycinus, c'est un musée que ce banquet, composé d'un si grand nombre de sages. Je félicite Aristenet de ce que, célébrant une fête si chère à son cœur, il a voulu traiter des savants de préférence à des hommes ordinaires ; a rassemblé chez lui, pour ainsi dire, la fleur de chaque secte ; attentif à ne pas confondre ses convives, et à ne pas placer avec des hommes lettrés des gens qui ne le seraient pas.

LYCINUS. Aristenet, mon ami, n'est pas un de ces riches vulgaires ; c'est un amateur des sciences, et il passe avec les savants la plus grande partie de sa vie.

Le commencement du repas se passa avec assez de tranquillité. Il n'est pas nécessaire, je crois, que je te fasse aussi l'énumération des mets, des gâteaux et des sauces : l'ordonnance du festin était magnifique, et tout s'y trouvait à souhait. En ce moment, Cléodème se penchant vers Ion : « Vois-tu, lui dit-il, ce vieillard (il parlait de Zénothémis), « et comme il se bourre de toutes sortes de mets ? Son habit « est tout couvert de sauce. Quels morceaux il glisse au valet « qui est debout derrière lui ! il s'imagine qu'on ne l'aper-

« coit pas, et ne se souvient plus qu'il y a quelqu'un assis à ses côtés. Montre-le donc à Lycinus, afin qu'il en soit témoin. » Je n'avais pas besoin qu'on me le fit remarquer, et depuis longtemps je l'observais comme d'un lieu élevé.

Cléodème avait à peine fini de parler, que voilà le cynique Alcidas qui, sans avoir été invité, entre d'un saut dans la salle du festin, en disant, pour faire rire l'assemblée : *Ménélas vient de lui-même*¹. Cette conduite parut impudente à la plupart des convives, qui répondirent à cette plaisanterie tout ce qui se présentait à leur esprit ; l'un, *Tu es fou, Ménélas*² ; un autre,

Cela ne plaisait point à Agamemnon, fils d'Atride³.

Chacun murmurait, et lui décochait les traits les plus piquants et les plus convenables à la circonstance ; mais personne n'osait s'expliquer ouvertement : on craignait Alcidas à la voix bruyante ; c'est le plus vigoureux braillard de tous les cyniques : ce talent lui vaut la réputation du meilleur philosophe de la secte, et le rend formidable à tout le monde.

Cependant Aristenet approuva sa démarche ; il l'invita même à prendre un siège, et à s'asseoir auprès d'Histiée et de Dionysodore. « Fi donc ! repartit le cynique, c'est une mollesse qu'on ne peut pardonner qu'à des femmes, que de s'asseoir sur un siège ou sur un canapé, et de manger, ainsi que vous le faites, enveloppés dans des vêtements de pourpre, et couchés à la renverse, ou peu s'en faut, sur un lit délicat. Pour moi, je souperai à merveille debout, et en me promenant dans la salle. Quand je serai fatigué, j'étendrai mon manteau, et je me coucherai par terre, la tête appuyée sur le coude, ainsi qu'on représente Her-

¹ Allusion à un vers d'Homère, *Iliade*, liv. II, v. 408.

² Commencement d'un vers d'Homère, *Iliade*, liv. VIII, v. 109.

³ Homère, *Iliade*, liv. I, v. 24.

« cule.—Tout comme il vous plaira, répondit Aristenet; » et depuis ce moment Alcidas se mit à se promener autour de la salle; il soupa en changeant continuellement de place, comme les Scythes nomades, qui vont toujours cherchant les meilleurs pâturages; et il rôdait sans cesse autour des domestiques qui apportaient les plats.

Mais, tout en mangeant, il s'occupait à dissenter sur le vice et sur la vertu; il blâmait les richesses, et se moquait de l'or et de l'argent. Il demandait à Aristenet de quoi pouvaient lui servir tant et de si précieuses coupes, qui, pour l'usage, ne l'emportaient pas sur des vases d'argile. Mais Aristenet mit fin, pour un moment, à son importunité, en faisant signe à l'échanson de verser du vin pur dans une large coupe, et de la présenter au cynique. Il lui semblait avoir imaginé un excellent moyen de le réduire au silence, et il ne prévoyait pas tous les malheurs dont cette coupe allait être la cause. Alcidas la prit, et se tut quelques instants. Bientôt il se jette sur le plancher, s'y couche à moitié nu, comme il nous en avait menacé, la tête appuyée sur son coude relevé, et tenant la coupe de la main droite. Tel les peintres représentent Hercule chez Pholus ¹.

Déjà la coupe avait, plus d'une fois, circulé parmi les convives; on se portait de fréquentes santés, la conversation s'animait, lorsque l'on apporta des lumières. En ce moment, je remarquai que l'esclave qui se tenait debout auprès de Cléodème, et qui était un fort bel échanson, souriait de temps en temps. (Il m'est nécessaire d'entrer dans ces détails, quoiqu'ils n'aient pas un rapport direct à notre festin; et je ne puis les omettre quand ils ont donné lieu à quelque aven-

¹ Pholus était un Centaure, ami d'Hercule, auquel il donna l'hospitalité. Lorsque Hercule, dans le combat des Centaures et des Lapythes, eut tué un grand nombre des premiers, Pholus leur rendit les honneurs de la sépulture; et, voulant arracher une des flèches d'Hercule du corps d'un Centaure, il se blessa et mourut, car cette flèche était empoisonnée. Hercule lui donna la sépulture au pied d'une montagne de Thessalie, qui depuis fut appelée Pholoé. Diodore de Sicile, liv. iv, page 220.

ture plaisante.) J'examinais avec attention ce qui pouvait faire sourire le jeune esclave, lorsqu'un instant après il s'approcha de Cléodème, pour recevoir la coupe de sa main. Celui-ci lui serra le doigt, et en lui rendant la coupe il lui glissa dans la main une pièce d'argent de deux drachmes, je crois. L'esclave sourit de nouveau en se sentant presser le doigt ; mais il n'aperçut pas, sans doute, les deux drachmes ; car, au lieu de les recevoir, il les laissa tomber à terre. L'argent fit du bruit, et tous deux rougirent de la manière la moins équivoque. Les voisins se demandaient à qui cette pièce pouvait appartenir ; l'esclave niait que ce fût de sa main qu'elle fût échappée ; Cléodème, auprès de qui le bruit s'était fait entendre, feignait de n'avoir rien laissé tomber ; et comme peu de personnes s'en étaient aperçues, on n'y fit plus d'attention, excepté Aristenet, à ce qu'il me parut ; car un instant après il fit secrètement sortir le jeune esclave, et ordonna, par un signe, qu'on plaçât auprès de Cléodème un échanton âgé, dont les traits grossiers annonçaient quelque muletier, ou un palefrenier. Cette précaution empêcha les choses d'aller plus loin. Quelle honte n'eût-ce pas été pour Cléodème, si le bruit de cette aventure se fût répandu parmi les convives, et si l'adresse avec laquelle Aristenet dissimula cet excès d'intempérance ne l'eût éteint sur-le-champ !

Cependant le cynique Alcidamas, qui déjà avait bu plus d'un coup, s'étant informé du nom de la jeune mariée, demande silence d'une voix de tonnerre ; et, regardant du côté des femmes : « Je bois, dit-il, à votre santé, Cléanthis, sous les auspices d'Hercule, notre fondateur. » A ce trait, chacun éclata de rire. « Hé quoi ! vous riez, infâmes, reprit-il, de ce que je bois à la mariée, sous les auspices d'Hercule notre dieu ? Sachez que si elle ne reçoit la coupe de ma main, elle ne pourra jamais avoir un fils qui me ressemble, qui soit d'une force invincible, qui ait un esprit libre et un corps plein de vigueur. » En disant ces mots, il se découvrait encore davantage, et de manière à blesser la pudeur.

Les convives redoublèrent leurs ris ; le cynique alors se lève furieux , lance de tous côtés des regards terribles , qui annonçaient qu'il allait déclarer la guerre ; peut-être même eût-il frappé de son bâton, si l'on n'eût apporté, fort à propos, un immense gâteau. A cette vue il se radoucit , sa colère se calma ; il ne songea plus qu'à suivre le gâteau à la piste, et à s'en remplir l'estomac.

Déjà la plupart des conviés étaient ivres, la salle du festin retentissait de leurs cris tumultueux. L'orateur Dionysodore récita à son tour quelques discours de sa composition, fort applaudis des valets qui se tenaient debout derrière lui. Le grammairien Histiée, assis à la dernière place, fit le rapsode, et, mêlant ensemble des vers de Pindare, d'Hésiode et d'Anacréon, il en forma une chanson d'un ridicule achevé, dans laquelle il disait, comme par un pressentiment prophétique :

Ils entrechoquèrent leurs boucliers.

Et ceci :

Alors retentirent les clameurs et les gémissements des combattants.

Zénothémis lut aussi un petit livre d'une écriture très fine ¹, que lui remit son valet.

Ceux qui apportaient les mets ayant, selon leur coutume, interrompu le service pendant quelques instants, Aristenet, qui avait pris ses précautions pour que cet intervalle même ne fût pas sans agréments, et n'éprouvât aucun vide, ordonna de faire entrer un farceur, afin que par ses bons mots, ou par ses gestes ridicules, il divertît les convives. Alors on vit paraître un petit homme laid, dont la tête était rasée, à l'exception de quelques cheveux hérissés sur le front. Il dansa, fit des tours de force et des contorsions pour paraître

¹ Les stoïciens affectaient d'employer dans leurs ouvrages une écriture très-fine et peu lisible.

plus ridicule, et récita des anapestes ¹ avec un accent égyptien, et en frappant dans ses mains. Il finit par railler tous les assistants. Ceux à qui la plaisanterie s'adressait en riaient les premiers ; mais le farceur ayant lancé quelque trait satirique sur Alcidas, et l'ayant appelé petit chien de Malte, celui-ci se fâcha. On s'apercevait que, depuis longtemps, il voyait d'un œil jaloux ce petit homme s'attirer l'attention et les applaudissements de l'assemblée. Il jette bas son manteau, et provoque le farceur au combat du pancrace ; le menaçant, en cas de refus, de le frapper de son bâton. Le malheureux Satyrion (c'est ainsi que se nommait ce mime) se lève, et accepte le défi. C'était un spectacle tout à fait plaisant de voir un philosophe lutter contre un histrion, lui porter des coups de poing, et en recevoir à son tour. Parmi les témoins de cette scène, les uns rougissaient de pudeur, les autres riaient à gorge déployée. Le combat fut bientôt terminé : Alcidas, fatigué des coups qu'il recevait, céda la victoire à ce petit homme exercé à ce genre de lutte, et tous deux furent l'objet des ris les plus immodérés.

Ce fut en ce moment qu'entra le médecin Dionique, lorsque le combat venait de finir. Il avait été retardé, comme il nous l'apprit lui-même, par une visite qu'il avait été obligé de faire au joueur de flûte Polypréonte, qui était attaqué de frénésie. Il nous dit qu'étant entré chez son malade sans savoir qu'il fût dans un moment d'accès, celui-ci s'était levé subitement, avait fermé la porte, et, tirant une épée, il lui avait présenté des flûtes, en lui ordonnant d'en jouer. Mais comme le médecin n'en pouvait tirer aucun son, Polypréonte, qui tenait une courroie ², lui en donnait des coups

¹ Espèce de vers grecs, propres au chant, et fréquemment employés dans la comédie, et dans les chœurs de la tragédie.

² C'était peut-être cette courroie nommée *εὐφροδεία*, que les flûteurs passaient sous leur menton et attachaient sur le sommet de la tête, de manière qu'elle pressait les joues, et aidait le flûteur à contenir son souffle.

sur le revers des mains. Enfin , pour sortir d'un si grand danger , Dionique imagina cet expédient. Il défia lui-même Polypréonte au combat de la flûte, sous la condition que le vaincu recevrait un certain nombre de coups. Ayant joué le premier , et assez mal , il remit les flûtes au malade, dont il prit en même temps la courroie et l'épée , qu'il jeta au plus tôt par la fenêtre dans la cour. Alors luttant contre lui avec un peu plus de sûreté, il appela les voisins, qui enfoncèrent la porte et le tirèrent de ce danger. Il nous montra les marques récentes des coups , et quelques égratignures qu'il avait reçues au visage. Dionique, par son récit, ne s'attira pas moins d'applaudissements que le farceur , et il alla s'asseoir auprès d'Hystiéc, où il soupa de ce qui restait sur la table. Sa présence fut, sans doute, l'effet de la protection de quelque divinité ; on le peut croire, par l'utilité dont il pouvait être dans les événements qui ne tardèrent pas à éclater.

En effet, un esclave se présentant en ce moment au milieu de la salle, dit qu'il venait de la part d'Hétœmoclès le stoïcien ; qu'il était chargé d'une lettre ; mais que son maître lui avait ordonné d'en faire une lecture publique , d'un endroit d'où tout le monde pût l'entendre , et de se retirer ensuite. Aristenet lui en ayant donné la permission, il s'approcha de la lampe, et lut.

PHILON. C'était apparemment, Lycinus, quelque éloge de l'épousée, ou un épithalame, tel qu'on a coutume d'en faire en pareille circonstance.

LYCINUS. Je m'attendais, comme toi, à quelque chose de semblable ; mais cette pièce n'en approchait nullement , car l'écrit était conçu en ces termes :

HÉTŒMOCLÈS¹, philosophe, à ARISTENET.

Ma façon de penser sur les festins est connue , et la manière dont j'ai vécu jusqu'ici peut en rendre témoignage. Je me vois

¹ Le nom d'Hétœmoclès signifie : qui est prêt à se rendre aux invitations.

chaque jour assiégé d'invitations par une foule de personnes beaucoup plus riches que toi. Néanmoins je n'ai jamais voulu me rendre à leurs sollicitations ; je connais trop bien le tumulte et les excès qui accompagnent ordinairement les grands repas. Mais il me semble que j'ai le droit d'être fâché contre toi, puisque, malgré la cour assidue que je te fais depuis si long-temps, tu n'as pas daigné me compter au nombre de tes amis, et qu'au contraire je suis le seul qui ne puisse avoir part à ton amitié, quoique nos demeures soient voisines. L'ingratitude que tu fais paraître est ce qui m'afflige le plus ; car je suis loin de placer mon bonheur dans un morceau de lièvre, de sanglier, ou de gâteau. J'en mange autant qu'il me plaît chez d'autres personnes qui savent mieux que toi les règles de l'honnêteté : et même aujourd'hui, pouvant prendre ma part d'un repas qu'on dit assez splendide chez Pamène, mon disciple, je n'ai point voulu me rendre à sa prière ; je fus assez simple de vouloir me réserver pour toi. Au surplus, il n'est pas étonnant qu'en traitant les autres tu m'oublies entièrement, puisque tu n'as jamais su distinguer le Meilleur, et que ton imagination n'a pas la faculté compréhensive. ¹ Mais je sais à qui je dois attribuer cet outrage ; c'est au conseil de ces admirables philosophes Zénothémis et le Labyrinthe, eux à qui je voudrais qu'Adrastie ² ne m'entende pas !) fermer la bouche d'un seul syllogisme. Qu'ils disent seulement ce que c'est que Philosophie, ou qu'ils expliquent ces premiers éléments, en quoi le Maintien diffère de la Contenance ; car je ne leur propose pas ces questions insolubles, le Cornu ³, le Sorite ⁴, ou le Moissonnant. Profite donc de

¹ Ce sont des termes scholastiques de la philosophie des stoïciens.

² Déesse de la vengeance. C'est la même que Némésis.

³ Syllogisme ridicule, dont voici un exemple : Vous avez ce que vous n'avez pas perdu : or, vous n'avez pas perdu de cornes ; donc vous avez des cornes.

⁴ Le sorite est un sophisme dont le nom signifie accumulation, et par lequel, d'interrogation en interrogation, on tire une conclusion évidemment fausse, mais qui suffisait à ces raisonneurs extravagants pour croire qu'ils avaient réduit leur antagoniste au silence. On demande, par exemple, si c'est la première goutte d'eau qui a creusé un rocher, ou si ce n'est pas elle. Dans le premier cas, pourquoi son effet n'est-il pas visible ? Et dans le second, si ce n'est pas la première goutte, ce ne peut être la seconde, ni la troisième, etc., ni même la dernière. Qui donc a pu creuser le rocher ?

leurs lumières ; pour moi, qui ne répute beau que ce qui est honnête, je supporterai sans peine l'insulte que tu me fais.

Toutefois, pour ne te laisser aucun moyen de te justifier, en disant que c'est un oubli causé par le tumulte inséparable d'une pareille fête, je t'ai salué deux fois aujourd'hui : ce matin, lorsque tu étais sur le seuil de ta porte, et plus tard, lorsque tu offrais ton sacrifice dans le temple des Dioscures. Je ne te dis ceci que pour me disculper aux yeux de ceux qui sont ici présents. Mais si tu t'imagines que ton festin seul excite mes regrets et ma colère, réfléchis à l'aventure d'Oïnée, et tu verras que Diane fut irritée d'être la seule qu'il n'eût point appelée à son sacrifice, lorsqu'il régalaît tous les dieux. Homère dit à ce sujet : « Que ce fut oubli ou irréflexion, il se nuisit beaucoup ¹. » Et Euripide : « Voici la terre de Calydon, qui est située en face de celle de Pélops ². » Et Sophocle : « La fille de Latone, aux flèches inévitables, a envoyé un sanglier énorme dans les champs d'Oinée ³. » D'une foule d'exemples que je pourrais alléguer, ce petit nombre me suffit pour te faire connaître quel homme tu dédaignes, pour traiter un Diphile auquel tu as confié ton fils. Mais en ceci tu as raison, et il a su se rendre agréable à ce jeune homme, auquel il témoigne assez de complaisance. Je pourrais t'en apprendre encore bien d'autres choses, si je ne rougissais de relever de pareilles turpitudes. Au surplus, tu pourras les apprendre, quand tu le voudras, de la bouche de son pédagogue Zopyre. Mais il ne faut pas troubler la joie d'une fête nuptiale et se rendre le délateur des autres, surtout pour un sujet aussi honteux. Diphile cependant le mériterait bien, lui qui m'a déjà enlevé deux disciples ; mais, par respect pour la philosophie, je garderai le silence.

J'ai donné ordre à mon valet, dans le cas où tu voudrais lui remettre quelque morceau de sanglier, de cerf, ou d'un gâteau de sésame, de ne point le recevoir, de peur qu'on ne s' imagine que c'est pour cela que je l'ai envoyé.

Tout le temps que dura cette lecture, une confusion secrète me faisait ruisseler la sueur de tout le corps, et je souhaisais, comme on dit en proverbe, que la terre s'entr'ouvrit sous moi, lorsque je voyais l'assemblée entière éclater de rire

¹ *Iliade*, liv. ix, v. 535.

² Euripide, fragments de *Méléagre*, page 453, édition de Beck, tome II.

³ Voyez les *Fragmentes de Sophocle*, édition de Brunck, tome II, in-4.

à chaque mot de cette lettre. Ceux qui savaient qu'Hétæmocès est un vieillard auquel ses cheveux blancs prêtent un air vénérable, s'étonnaient qu'il eût pu si longtemps leur dérober la connaissance de son caractère, et leur en imposer par la longueur de sa barbe et la sévérité de son visage. Cependant il me sembla que si Aristenet ne l'avait pas invité, c'était moins par oubli, ou par mépris, que parcequ'il n'avait pas espéré qu'un si grave personnage se rendit à son invitation, et voulût se compromettre dans une pareille fête : en sorte qu'il n'avait pas cru devoir lui en faire la proposition.

Lorsque l'esclave eut cessé de parler, tous les convives jetèrent les yeux sur Diphile et sur Zénon, dont le visage pâle, l'air embarrassé et la mauvaise contenance donnaient quelque apparence de vérité à l'accusation d'Hétæmocès. Aristenet en fut troublé, il paraissait agité de quelque inquiétude ; cependant il nous exhortait à boire, et, s'efforçant de prendre un air riant, il fit tout ce qu'il put pour réparer ce qui venait d'arriver. Il renvoya l'esclave, en lui disant qu'il songerait à cela : et un instant après Zénon se leva secrètement de table, à un signe que lui fit son pédagogue, sans doute par l'ordre de son père.

Cléodème épiait depuis longtemps l'occasion d'attaquer les stoiciens, avec lesquels il voulait entrer en lice, et il étouffait de dépit de ne pas trouver un prétexte plausible. Saisissant alors celui que lui fournissait la lettre d'Hétæmocès : « Vous voyez, s'écria-t-il, ce que produisent l'honnête Chrysippe, l'admirable Zénon, et Cléanthe : des mots « dénués de sens, des interrogations frivoles, des simulacres « de philosophes, et du reste une foule d'Hétæmocès. Considérez, je vous prie, combien cette lettre est digne d'un « vieillard. Aristenet est Oinée, et Hétæmocès une autre « Diane. Par Hercule ! tout cela est d'un heureux augure, et « convient parfaitement à une fête.

« En vérité, reprit Hermon, qui était assis un peu plus « haut, je crois qu'il a entendu dire qu'Aristenet avait fait

« préparer un sanglier pour le festin, et il a cru qu'il ne se-
 « rait pas hors de propos de parler de celui de Calydon. Au
 « nom de Vesta, je vous prie, Aristenet, de lui en envoyer au
 « plus tôt les prémices, de peur que ce bon vieillard ne soit
 « consumé par la faim, comme un autre Méléagre. Cepen-
 « dant il n'en éprouverait aucun mal, car Chrysippe met tout
 « cela au nombre des choses indifférentes.

« — Que parlez-vous de Chrysippe, vous autres, dit alors
 « Zénothémis en se réveillant, et élevant la voix ? Est-ce
 « d'après un seul homme, d'après un imposteur qui usurpe
 « le titre de philosophie, que vous prétendez juger Cléanthe
 « et Zénon, ces sages accomplis ? Et qui êtes-vous vous-
 « mêmes, pour parler de la sorte ? N'est-ce pas toi, Hermon,
 « qui as coupé la chevelure d'or des Dioscures ; crime dont
 « tu subiras bientôt la peine, livré entre les mains du bour-
 « reau ? Et toi, Cléodème, n'as-tu pas séduit la femme de
 « Sostrate, quoiqu'il fût ton disciple ? et, pris en flagrant dé-
 « lit, n'as-tu pas éprouvé un châtiment honteux ? Vous
 « avez la conscience de ces crimes, et vous ne garderez pas
 « le silence ! — Du moins je ne prostitue pas, comme toi,
 « ma propre femme, a répondu Cléodème ; je n'ai pas pris
 « en dépôt l'argent qu'un disciple étranger avait apporté
 « pour son voyage, et je n'ai pas juré ensuite, par Minerve
 « Poliade, que je ne l'avais pas reçu. Je ne prête pas à quatre
 « drachmes d'intérêt par mois¹ ; je n'étrangle pas mes dis-
 « ciples, parcequ'ils ne m'ont pas payé le prix de mes le-
 « çons au jour même de l'échéance. — Tu ne saurais nier
 « du moins, a répliqué Zénothémis, d'avoir vendu du poison
 « à Criton, pour qu'il se débarrassât de son père. » En di-
 « sant cela, comme il buvait, il leur jeta au nez à tous les
 « deux ce qui restait dans sa coupe ; or elle était à demi
 « pleine. Ion, pour fruit du voisinage, reçut quelque éclabous-
 « sure, qu'il méritait assez bien. Hermon, baissant la tête, se

¹ C'est sur le pied de quarante-huit pour cent par an. Les intérêts chez les Athéniens se payaient à la fin de chaque mois, ainsi qu'on le voit dans Aristophane, *Nuées*, v. 16.

mit à essuyer le vin dont il était inondé, et prit tous les assistants à témoin de l'outrage qu'on venait de lui faire. Pour Cléodème, qui n'avait pas de coupe, il se retourne, crache au visage de Zénothémis, et, saisissant de la main gauche la barbe du philosophe, il s'apprêtait à lui appliquer de l'autre un soufflet, qui aurait tué le malheureux vieillard, si Aristenet ne lui avait retenu la main : montant aussitôt par-dessus Zénothémis, il vint se placer entre les deux combattants, et tâcha de les maintenir en paix en les séparant.

Durant cette scène, mille réflexions se présentaient à mon esprit, et surtout cette maxime si commune, *qu'il n'est d'aucun avantage d'être instruit dans les sciences, quand on ne sait pas régler sa conduite sur la vertu*. En effet, je voyais ces hommes, accomplis dans la connaissance des lettres, s'attirer par leurs actions le mépris et la risée de tous les convives. Je me dis alors à moi-même : Hé quoi ! serait-il vrai, comme le dit souvent le vulgaire, *que la science est un obstacle à la raison, quand on ne considère que les livres et les réflexions qu'ils renferment* ? De tant de philosophes qui se trouvaient réunis, il n'en était peut-être pas un seul qui ne se rendit coupable de quelque faute. Les uns commettaient des actions honteuses, les autres tenaient des discours plus honteux encore ; et je ne pouvais attribuer leurs excès à l'ivresse, quand je réfléchissais à la lettre qu'Hétemoclès avait écrite à jeun.

D'un autre côté, la scène était bien différente : les ignorants mangeaient avec beaucoup de décence, ils ne s'enivraient point, ils ne faisaient rien dont ils dussent rougir ; seulement ils riaient, et blâmaient ceux qu'ils avaient admirés auparavant, lorsqu'ils les croyaient tels que l'annonçait la gravité de leur maintien. Les savants, au contraire, faisaient éclater des mœurs impudiques, vomissaient des injures, mangeaient avec excès, poussaient des cris, en venaient aux mains. Le brave Alcidas, sans respect pour les femmes, pissait au milieu de la salle. En un mot, tout ce qui se passait dans ce festin pouvait très bien se comparer

aux troubles que la Discorde, selon le récit des poètes, fit naître aux noces de Pélée, en jetant au milieu du banquet cette pomme fatale qui causa la ruine de Troie; et la lettre qu'Hétœmoclès avait, pour ainsi dire, fait tomber au milieu du festin paraissait une pomme de discorde, qui avait produit des maux aussi nombreux que ceux de l'Iliade.

En effet, la querelle de Cléodème et de Zénothémis n'était pas apaisée; et quoique Aristenet se fût placé entre eux deux, ils ne cessaient de se dire des injures. « Pour ce moment, disait Cléodème, il me suffit de vous convaincre d'ignorance; demain, je saurai me venger comme il convient. Réponds-moi donc, Zénothémis, ou toi, élégant Diphile : par quel principe, lorsque vous mettez les richesses au rang des choses indifférentes, n'avez-vous ce pendant d'autre but que d'en acquérir le plus que vous pouvez ? Pourquoi faites-vous toujours la cour aux riches ? pourquoi prêtez-vous à usure, et tirez-vous l'intérêt de l'intérêt ? pourquoi n'enseignez-vous qu'à prix d'argent ? D'un autre côté, vous affectez de mépriser la volupté, vous déclamez contre les épicuriens, tandis que vous vous livrez aux plaisirs les plus infâmes, jouant tour à tour le rôle d'agents ou de patients. Si l'on ne vous invite pas à un festin, vous entrez en colère; et si l'on vous y convie, vous mangez tant, vous donnez tant à vos valets... » En disant cela, Cléodème avança la main pour arracher une serviette remplie de morceaux de toute espèce, que tenait l'esclave de Zénothémis. Il était sur le point de la déployer, et de jeter sur le plancher tout ce qu'elle contenait; mais l'esclave s'y opposa fortement, et ne la lâcha point.

Alors Hermon prit la parole : « Tu as raison, Cléodème; qu'ils nous disent pourquoi, blâmant la volupté, ils veulent cependant en jouir plus que les autres. — Non, reprit Zénothémis; c'est à toi, Cléodème, à nous dire pourquoi tu ne regardes pas la richesse comme une chose indifférente. — Nullement, c'est à toi de parler. » La conversation se soutint quelque temps sur ce ton, lorsque enfin Ion,

s'avançant pour se faire remarquer davantage : « Cessez , dit il, votre dispute; je vais, si vous le permettez, établir un sujet de conversation, digne de la fête que nous célébrons aujourd'hui; mais parlons sans disputer : écoulez paisiblement; et, comme chez Platon, notre maître, employons notre loisir à tenir des discours. » Tous les convives approuvèrent cette proposition, surtout Aristenet et Eucrite : ils espéraient que, par ce moyen, on allait être délivré de tous les désagréments de cette querelle; et Aristenet se remit à sa place, persuadé que la paix était faite.

En ce moment, on apporta ce qu'on appelle *le festin parfait* ¹. On servit à chacun des convives une poule grasse, de la chair de sanglier, du lièvre, des poissons frits, des gâteaux de sésame, et différentes friandises que l'on pouvait emporter chez soi. On n'avait pas servi un plat pour chaque convive, mais un sur chaque table; Aristenet et Eucrite en avaient un pour eux deux; on devait prendre ce qui était devant soi. Il y avait de même un plat commun pour le stoïcien Zénothémis et l'épicurien Hermon; ensuite un autre pour Cléodème et pour Ion; un autre pour le marié et pour moi. Diphile avait une double portion, car Zénon avait quitté la table. Souviens-toi de cet arrangement, mon cher Philon, car il importe à mon récit.

¹ Les anciens (du temps de notre auteur) divisaient les festins en trois parties. La première, qui s'appelait *πρόπαιζ*, s'employait à boire, soit du vin, soit des liqueurs rafraîchissantes, même de l'eau. Cet usage de boire avant de commencer le repas, ne s'introduisit chez les Grecs et chez les Romains que sous le règne de l'empereur Claude, ainsi qu'il résulte d'un passage de Pline le naturaliste, liv. xiv, chap. xxii. Dans la seconde partie, on servait des mets légers, plus capables d'exciter l'appétit que de le satisfaire: des huîtres, des oursins de mer, des gâteaux, des légumes, etc. La troisième partie formait le repas principal: on y servait les grosses pièces, la volaille, et en même temps les entremets et les pâtisseries, que les Grecs appelaient *τραγύματα*, parce qu'elles se croquaient. Cette division est établie par Plutarque, *Questions de table*, liv. viii. Ce que Lucien appelle ici *le festin parfait* est cette troisième partie du festin, dont le service était le plus complet.

PHILON. Je ne l'oublierai pas.

LYCINUS. Ion continua en ces termes : « Je vais commencer à parler le premier, si vous le jugez à propos. » Il s'arrêta un moment, puis il reprit : « Il aurait peut-être fallu, « devant tant de personnes éclairées, traiter des *idées*, des « *êtres incorporels*, et de l'*immortalité de l'ame* ; mais, afin « d'éviter les contradictions de ceux qui n'adoptent pas nos « sentiments, je dirai ce que je pense sur le mariage.

« Il serait à désirer, sans doute, que les hommes n'eussent « pas besoin de se marier, et que, suivant les conseils de « Platon et de Socrate, ils se fussent tous livrés à l'amour « des garçons, qui seul peut nous conduire à la vertu parfaite. Mais puisqu'il est nécessaire d'épouser des femmes, « je voudrais du moins que, conformément à la doctrine de « Platon, elles fussent toutes communes, afin de nous affranchir à jamais de la jalousie. »

A ce discours, si peu convenable à la circonstance, il s'éleva un rire universel ; et Dionysodore s'adressant à Ion : « Ne cesseras-tu pas, lui dit-il, de tenir ce langage barbare ? Tu parles de jalousie ! ce ne sera pas du moins de tes paroles que l'on sera jaloux. — Hé quoi ! tu oses parler, infâme ? » reprit Ion. Dionysodore allait lui répliquer quelque injure ; mais le grammairien Histiée prit la parole : « Faites silence, je vous prie, dit-il ; je vais vous lire un épithalame. » Et il lut à l'instant même. C'était, autant que je puis m'en souvenir, des vers élégiaques :

Telle, dans le palais d'Aristenet, la divine Cléanthis était élevée avec soin ; Cléanthis, la plus belle de toutes les vierges, et qui efface Hélène et la charmante Cythérée. Et toi aussi, jeune époux, salut, toi qui l'emportes sur les jeunes gens de ton âge, toi plus beau que Nirée et le fils de Thélis ! Nous reviendrons souvent vous chanter cet épithalame, composé pour vous deux ¹.

On rit beaucoup de ces vers, comme tu peux le croire :

¹ Ces vers sont une imitation ou plutôt un plagiat de différents poètes.

mais le moment étant venu, où l'on devait enlever¹ ce qu'on avait servi, Aristenet et Eucrite prirent chacun ce qui était devant eux. Je pris ma portion, et Chéréas la sienne; Ion et Cléodème en firent autant. Diphile, outre sa part, voulait emporter celle de Zénon qui était absent, et prétendait que le tout avait été servi pour lui seul; il en vint même jusqu'à se battre avec les valets qui lui disputaient une volaille, dont ils tiraient un membre chacun de leur côté; à peu près comme les Grecs et les Troyens se disputèrent le corps de Patrocle. Enfin Diphile fut vaincu, et obligé de lâcher l'oiseau. Les convives rirent beaucoup à ses dépens, surtout quand on le vit se mettre en colère, et prétendre qu'on lui faisait l'injustice la plus criante.

A l'égard d'Hermon et de Zénothémis, qui étaient assis à la même table, comme je te l'ai déjà dit, Zénothémis à la place supérieure, Hermon au-dessous de lui, leur portion était égale, et ils la prirent assez paisiblement. Mais la volaille qui était devant Hermon se trouvant, par hasard, un peu plus grasse que l'autre, quand il fallut que chacun prit la sienne, alors Zénothémis (c'est ici, cher Philon, qu'il faut me prêter toute ton attention, nous touchons à la catastrophe de la tragédie); alors, dis-je, Zénothémis, laissant la volaille servie devant lui, s'empara de celle d'Hermon, qui était plus grasse, comme je l'ai dit. Mais Hermon s'y opposa; il ne voulut pas souffrir que son rival eût une portion plus considérable que la sienne. L'un et l'autre se mirent à crier: bientôt ils en vinrent aux coups, et se frappèrent, avec la volaille même, à travers le visage. Ils se prirent ensuite à la barbe; chacun d'eux cria à son secours: Hermon appela Cléodème; Zénothémis, Diphile et Alcidas. Ces champions s'avancèrent aussitôt, l'un pour défendre Hermon, les deux autres pour protéger Zénothémis. Le seul Ion gardait

¹ Les convives pillaient eux-mêmes la table. C'était une magnificence des anciens, bien éloignée de l'honnêteté et de la discrétion de nos mœurs.

la neutralité. Le combat devint alors une véritable mêlée. Zénothémis saisissant une coupe qui était sur la table, vis-à-vis d'Aristenet, la lance à la tête d'Hermon.

Mais il le manque ; et la coupe , passant à côté ¹,

va frapper le marié et lui ouvre le crâne, en lui faisant une blessure large et profonde. Un cri part à l'instant du côté des femmes ; elles se précipitent de leurs places , et se jettent au milieu des combattants. La mère du jeune homme, à la vue du sang de son fils, devint furieuse ; la mariée elle-même, effrayée pour les jours de son époux, accourut auprès de lui. En ce moment Alcidas signalait sa bravoure en combattant pour Zénothémis ; il frappait de tous côtés avec son bâton ; déjà il avait brisé la tête de Cléodème , cassé la mâchoire d'Hermon , et blessé plusieurs esclaves qui étaient venus à leur secours. Cependant ceux-ci ne cédaient point encore la victoire, et Cléodème, roidissant le doigt, en porta un coup si terrible dans l'œil de Zénothémis, qu'il le lui arracha ; puis s'attachant à ce vieillard, il lui coupa le nez avec les dents. Hermon , de son côté , voyant Diphile qui venait au secours de Zénothémis, le précipita de son lit la tête la première. Le grammairien Histiée fut blessé en voulant séparer les combattants. Il reçut, je crois, un coup de pied dans les dents ; ce fut Cléodème qui le lui donna, persuadé que c'était Diphile. L'infortuné grammairien était couché par terre , vomissant *des flots de sang* ², comme le dit son Homère. Le tumulte et les gémissements retentissaient dans toute la maison ; les femmes poussaient des cris lamentables, et environnaient Chéréas. Cependant les autres convives cherchaient à apaiser ce désordre ; mais Alcidas s'y opposait : c'était lui qui causait les plus grands malheurs ; car ayant mis en fuite ceux qui combattaient contre lui, il se mit à frapper indistinctement quiconque l'abordait ; et, sans

¹ Parodie d'un vers d'Homère. *Iliade*, liv. xi, v. 233.

² *Iliade*, liv. xiv, v. 44.

doute, il eût fait tomber un grand nombre de victimes sous ses coups, si son bâton ne s'était pas cassé. Pour moi, je me tenais à l'écart, debout contre la muraille, et tranquille spectateur de tous les événements ; je me gardais bien d'y prendre aucune part, instruit, par l'exemple d'Histiée, combien il est dangereux de vouloir séparer de pareils combattants. Figure-toi le combat des Centaures et des Lapithes, des tables renversées, inondées de sang et de vin, des vases lancés de tous côtés, tu auras une fidèle image de ce banquet.

Enfin Alcidas, renversant le candélabre, nous plongea dans les ténèbres, et, comme tu penses, redoubla le désordre. Il n'était pas facile de se procurer ailleurs une autre lumière, et à la faveur de l'obscurité il se commit mille excès. Lorsqu'on apporta une lampe, on vit Alcidas qui mettait à nu une joueuse de flûte, et s'efforçait de la violer. D'un autre côté, Dionysodore fut surpris faisant quelque chose de plus risible ; car une coupe tomba de son sein au moment où il voulut se lever : et, pour se justifier, il dit qu'on l'avait prise pendant le tumulte qui s'était élevé, et la lui avait donnée à garder, de peur qu'elle ne fût perdue. Ion, par complaisance, assura que la chose était ainsi.

Là se termina le banquet. Les pleurs finirent par des éclats de rire, aux dépens d'Alcidas, de Dionysodore, et d'Ion. On emporta les blessés ; ils étaient en piteux état, surtout le vieillard Zénothémis, qui, tenant une main sur son œil, une autre sur son nez, criait qu'il expirait de douleur. Hermon, qui n'était guère mieux (il avait deux dents rompues), en prit occasion de lui dire : « Souviens-toi, Zénothémis, et « j'en prends tout le monde à témoin, que tu ne regardes « pas la douleur comme une chose indifférente. » On conduisit le marié dans sa maison, après que Dionique eut recousu sa blessure. Il avait la tête enveloppée de bandelettes ; on le monta sur le char dans lequel il devait emmener sa jeune épouse¹. L'infortuné venait de célébrer des noces bien

¹ Il était d'usage que, le soir des noces, l'époux emmenât sa femme

amères. Dionique donna ensuite ses soins aux autres blessés autant qu'il lui fut possible; et quand il eut bandé leurs plaies, on les emmena chez eux. Pour Alcidamas, il resta maître du champ de bataille, il fut impossible de le chasser de la salle : dès qu'une fois il se fut jeté sur un lit, il s'y endormit, couché en travers.

Telle fut, mon ami, l'issue de ce banquet, auquel on peut appliquer ces vers d'un poëte tragique :

Les volontés divines revêtent mille formes; les dieux agissent souvent contre toute attente, et ce que nous espérons ne se réalise pas.

En effet, on ne pouvait guère s'attendre à ce qui nous est arrivé. J'ai du moins appris par cet événement qu'il est dangereux, pour un homme d'un caractère paisible, de se trouver dans un festin avec de pareils philosophes.

sur un char, dans lequel il y avait un petit lit sur lequel elle était couchée. Des jeunes gens, à la tête desquels était l'époux, accompagnaient le char avec des flambeaux à la main et en chantant.

‘ Euripide, à la fin de l’Alceste, de l’Andromaque, et de l’Hélène. »

PROMÉTHÉE ,

ou

LE CAUCASE.

MERCURE , VULCAIN . PROMÉTHÉE.

MERCURE. C'est ici le Caucase ¹, sur lequel nous devons crucifier ce malheureux Titan. Cherchons une roche escarpée, propre à notre dessein ; voyons s'il est quelque endroit que la neige n'ait pas entièrement couvert, et où l'on puisse attacher fermement les chaînes qui doivent le suspendre, et le tenir exposé à la vue de tout le monde.

VULCAIN. Examinons, Mercure ; car il ne faut pas le crucifier dans un endroit bas et voisin de la terre, de peur que les hommes qu'il a formés ne viennent le délivrer. Il ne faut pas non plus le placer sur le sommet de la montagne ; on ne le verrait pas. Mais, si tu m'en crois , nous l'attacherons à une hauteur médiocre : ici, au-dessus de ce précipice ; nous étendrons ses mains l'une sur ce rocher, l'autre sur celui qui est en face.

MERCURE. Tu as raison. Ces rochers sont nus , inaccessibles de toutes parts, et légèrement inclinés ; ce précipice n'a qu'un sentier étroit , sur lequel on peut à peine se tenir sur la pointe du pied : voilà la croix la plus convenable que nous puissions trouver. Allons, Prométhée ; plus de retardements. Monte et viens ici, que l'on te cloue à cette montagne.

¹ Ce commencement est imité de celui du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle.

PROMÉTHÉE. De grace, Mercure, Vulcain, prenez pitié d'un dieu qui n'a pas mérité son malheur !

MERCURE. Tu nous engages à avoir pitié de toi, sans doute, afin que nous soyons crucifiés à ta place, pour avoir désobéi aux ordres que nous avons reçus. Est-ce que le Caucase ne te paraît pas assez grand pour pouvoir contenir encore deux autres malheureux cloués à ces rochers ? Allons, étends la main droite. Toi, Vulcain, enchaîne-la, et l'affermis avec un clou ; frappe vigoureusement de ton marteau. Et toi, donne l'autre main, qu'on l'enchaîne aussi fermement : voilà qui est fait. Bientôt l'aigle qui doit te ronger le foie va descendre, et tu seras récompensé de tes belles inventions.

PROMÉTHÉE. O Saturne ! ô Japet ! ô Terre qui m'as donné le jour ! quels maux on fait souffrir à un infortuné qui n'a fait aucun mal !

MERCURE. Tu n'as fait aucun mal, Prométhée ! toi qui, chargé de faire la distribution des viandes, as poussé l'injustice et la fourberie au point de te réserver les meilleurs morceaux, et de ne servir à Jupiter que des os couverts d'une graisse blanche ? Je me rappelle fort bien les vers où Hésiode a dit cela ¹. Et n'as-tu pas formé les hommes, ces méchants animaux, et, qui pis est, les femmes ? En outre, tu as dérobé le feu, la possession la plus précieuse des immortels ; tu l'as donné aux humains ; et, après avoir commis tous ces crimes, tu dis que tu es enchaîné sans avoir fait aucun mal !

PROMÉTHÉE. Tu as bien l'air, Mercure, de chercher, comme le dit Homère ², à inculper un innocent. Tu me reproches des choses pour lesquelles, si l'on me rendait justice, je serais jugé digne d'être nourri dans le Prytanée. Ah ! si tu avais le temps de m'entendre, je me justifierais assez bien à tes yeux de tous les crimes qu'on m'impute, pour démontrer l'injustice dont Jupiter use envers moi. Mais toi, qui

¹ Hésiode, *Théogonie*, v. 540. Eschyle ne parle point de ce crime ridicule ; c'est pour avoir dérobé le feu que son Prométhée est puni.

² *Iliade*, liv. xiii, v. 775.

es un peu babillard et versé dans les chicanes du barreau, plaide sa cause, et cherche à prouver qu'il a porté un jugement équitable, en me faisant crucifier sur le Caucase, près des portes de Caspies ¹, pour être un spectacle de pitié aux yeux de tous les Scythies.

MERCURE. C'est vouloir bien tard plaider sur ton appel, cela n'est plus nécessaire : tu peux parler cependant, aussi bien faut-il que je reste ici, jusqu'à ce que l'aigle qui doit te caresser le foie soit descendu ; et je veux bien abuser du loisir qui me reste jusqu'à ce moment, pour entendre un sophiste aussi artificieux que toi dans ses discours.

PROMÉTHÉE. Parle donc le premier, Mercure ; donne à ton accusation le plus de force que tu pourras, et n'oublie aucun des moyens capables de justifier ton père. Toi, Vulcain, je te prends pour mon juge.

VULCAIN. Par Jupiter ! sache qu'au lieu de ton juge , je serai ton accusateur. Tu m'as volé mon feu et laissé refroidir ma forge.

PROMÉTHÉE. Eh bien , partagez l'accusation ! l'un m'accusera de larcin ; et Mercure, d'avoir formé les hommes, et fait la distribution des viandes. Vous êtes tous deux fort habiles, et vous me paraissez posséder à un grand point le talent de la parole.

VULCAIN. Mercure parlera pour moi, je ne suis point fait au langage des tribunaux. J'ai cependant bien des choses à dire sur ma forge : mais Mercure est bon orateur, et il s'est soigneusement exercé sur des causes semblables,

PROMÉTHÉE. Je n'aurais jamais cru que Mercure se fût chargé d'accuser quelqu'un de larcin, ni qu'il voulût me faire là-dessus des reproches ; nous sommes du même métier. Quoi qu'il en soit, fils de Maia , si tu entreprends cette affaire, il est temps de commencer ton accusation.

¹ Les portes de Caspies sont des montagnes, ou plutôt des rochers escarpés et creusés en forme de porte. Ce nom leur a été donné, ou par les habitants de Caspies , ou à cause de la mer Caspienne qu'elles avoisinent.

MERCURE. Elle exigerait de longs discours, Prométhée ; il faudrait que je me fusse préparé par un sévère examen de toutes tes actions ; car il ne suffit pas ici de faire une exposition sommaire de tes crimes, ni de dire que, la distribution des viandes t'ayant été confiée, tu as gardé pour toi les meilleurs morceaux, que tu as trompé ton souverain, que tu as formé les hommes, que tu nous as dérobé le feu pour leur en faire présent. Il me semble, mon cher, qu'après tant de crimes, tu ne sens pas la clémence excessive dont Jupiter use envers toi. Si tu nies ces actions, il faudra, pour t'en convaincre, parler longtemps et faire de grands efforts, afin de mettre la vérité dans tout son jour ; mais si tu avoues avoir fait la distribution des viandes telle qu'on te la reproche, formé l'espèce humaine par une invention nouvelle, et dérobé le feu, mon accusation est finie. Quand je parlerais plus longtemps, je ne dirais que des bagatelles.

PROMÉTHÉE. Tout ce que tu viens de dire n'est aussi que bagatelle ; nous le verrons bientôt ; et puisqu'une si courte accusation te paraît suffisante, je vais essayer à présent de détruire les crimes que tu m'imputes. Écoute d'abord ma justification sur la distribution des viandes. Cependant, j'en atteste le ciel, je suis honteux pour Jupiter qu'il soit assez peu généreux, assez jaloux de sa portion pour envoyer au supplice un dieu aussi ancien que moi, parcequ'il a trouvé un petit os dans la part qu'il a choisie, sans se rappeler les secours que je lui ai donnés ⁴, sans réfléchir sur le principal motif de sa colère. C'est agir en enfant, que de se fâcher et d'entrer en courroux parcequ'on n'a pas reçu le plus gros morceau. Du moins, je ne crois pas, Mercure, que l'on doive garder la mémoire des petites supercheries de cette nature, qui se font dans un festin. Au contraire, si pendant le repas il se commet une faute, on la regarde comme une vétille, qui s'oublie en quittant la table : mais

⁴ Voyez Eschyle, *Prométhée enchaîné*, p. 7, édition de Turnèbe, 1532, v. 201.

conserver sa haine jusqu'au lendemain, nourrir son ressentiment, et garder longtemps la mémoire d'une offense ; li ! cela est indigne et d'un dieu et d'un roi. Hé quoi ! si l'on bannit des festins les plaisanteries , les bons mots, les tromperies innocentes , les ris et les coups d'œil malins , il ne restera plus que l'ivresse , le silence et la satiété , choses tristes et fâcheuses, et qui ne conviennent nullement à un repas. Pour moi , je ne pensais pas que Jupiter se ressouviendrait le lendemain du tour que je lui avais joué, j'étais bien éloigné d'imaginer qu'il se fâcherait et se croirait gravement insulté, de ce qu'en faisant le partage des viandes, on s'est amusé à éprouver si, en choisissant , il distinguerait le meilleur morceau. Mais supposons, Mercure, ce qui est bien plus grave, qu'au lieu de donner à Jupiter la plus petite part, je la lui eusse entièrement ôtée : hé quoi ! fallait-il pour cela confondre, comme on dit, le ciel et la terre ; inventer des supplices, songer à des chaînes , à des croix, au Caucase, faire descendre des aigles pour me ronger le foie ? Prends garde que cette conduite ne décèle le peu de générosité, la bassesse des sentiments et le penchant à la colère de celui qui s'irrite pour un si léger motif. Qu'eût-il donc fait s'il eût perdu un bœuf, lui qui, pour un peu de viande, entre dans un si grand courroux ? Que les hommes, en pareil cas, se conduisent avec bien plus d'équité ! ils devraient cependant être plus faciles à irriter que les dieux. Néanmoins il n'en est aucun qui condamnât son cuisinier à la potence , pour avoir , en faisant cuire des viandes, trempé le doigt dans la sauce, et l'avoir porté à sa bouche, ou parcequ'il aurait arraché d'un rôti quelques lardons et les aurait avalés. Le coupable aurait son pardon , ou , s'il avait affaire à un maître bien en colère , il en serait quitte pour un coup de poing, ou un soufflet ; mais personne, chez les hommes, ne serait crucifié pour une pareille peccadille. En voilà assez sur le partage des viandes ; j'ai honte de m'en justifier , et il est bien plus honteux à Jupiter de me le reprocher.

Il est temps à présent de parler de la formation des hom-

mes, c'est le sujet d'une double accusation ; je ne sais ce que vous me reprochez le plus , ou d'avoir formé les hommes , quoique je ne dusse en rien faire (parcequ'il vaudrait mieux, selon vous, qu'ils dormissent encore sans forme dans le sein de la terre) , ou de ne pas leur avoir donné une figure différente de celle qu'ils ont reçue. Je vais néanmoins me justifier sur ces deux chefs : je tâcherai d'abord de prouver que l'existence des hommes ne cause aucun détriment aux dieux ; ensuite , qu'elle leur est avantageuse , et même plus utile que si la terre, toujours déserte, n'eût point été habitée par des hommes.

Dans l'origine (car il faut y remonter pour prouver plus facilement qu'en formant le genre humain je n'ai point fait une innovation criminelle) ; dans l'origine, dis-je, l'espèce divine et céleste était la seule qui existât. La terre, agreste et sans beauté, voyait sa surface hérissée de forêts impénétrables au jour. Les dieux n'avaient ni temple, ni autel : comment aurait-on érigé des statues, des simulacres, et d'autres monuments de religion semblables à ceux qui s'élèvent aujourd'hui de toutes parts, et que l'on honore avec tant de soin ? Moi, toujours prévoyant, toujours attentif à l'intérêt commun, je cherche les moyens d'augmenter la gloire des dieux, d'ajouter des ornements et des beautés à l'univers ; j'imagine ne pouvoir rien faire de mieux que de prendre un peu de limon, d'en composer certains animaux, et de leur donner une forme semblable à la nôtre. Je croyais, en effet, qu'il manquerait toujours quelque chose à la divinité, tant qu'il n'existerait pas d'être qu'on pût lui comparer, et dont le parallèle servit à relever sa gloire et ses heureux avantages. Je voulus néanmoins que cet être fût mortel, quoique d'ailleurs plein de sens, de discernement, de connaissance du bien et du mal : en conséquence, je mêlai, ainsi que le disent les poètes, de l'eau et de la terre ; je pétris ce limon ; j'en formai les hommes, et j'appelai Minerve pour m'aider dans mon ouvrage. Voilà le grand crime que j'ai commis envers les dieux. Tu vois quel tort peut leur causer un peu

de limon, dont j'ai formé des animaux qui jusque-là étaient immobiles, et auxquels j'ai communiqué le mouvement. On croirait que depuis ce temps les dieux ont perdu quelque chose de leur divinité, parceque des animaux mortels existent sur la terre. Jupiter en est irrité, comme si la naissance des hommes eût avili la condition des dieux. Apparemment qu'il craint qu'un jour ces animaux ne prennent le parti de se révolter, et de déclarer la guerre aux dieux, à l'exemple des Géants. Mais il est aisé de voir, Mercure, que vous n'avez jamais reçu aucun dommage, ni de moi, ni de ceux que j'ai formés : si vous en avez reçu le moindre, montrez le, et je me tais ; j'avouerai même que c'est avec justice que vous me traitez ainsi.

Jette à présent un coup d'œil sur la terre, et tu connaîtras bientôt si les êtres sortis de mes mains sont pour les dieux de quelque utilité. Ce n'est plus, comme autrefois, cette terre stérile et desséchée ; les villes, les campagnes, les plantes cultivées, l'embellissent de toutes parts. La mer est couverte de vaisseaux ; les îles sont habitées ; partout s'élèvent des temples et des autels ; on célèbre partout des sacrifices et des solennités ; toutes les rues, toutes les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si j'avais formé les hommes pour être leur unique maître, on pourrait m'accuser d'une ambitieuse avarice ; mais c'est pour vos intérêts communs que j'ai travaillé. Bien plus, on voit en tous lieux des temples consacrés à Jupiter, à Apollon, à Junon, à toi-même, Mercure : et Prométhée n'en a point. Tu peux juger par là si je n'ai eu que moi seul en vue, si j'ai trahi nos communs intérêts, et dégradé la condition des dieux.

Convienens encore de ceci, Mercure, et examine s'il est possible de concevoir un bonheur sans témoin, une possession, un ouvrage qui ne doit être vu de personne, que personne ne doit louer, et qui soit cependant agréable, qui puisse charmer son possesseur. Mais en disant ceci, quel est mon but ? C'est de faire comprendre que si les hommes fussent restés dans le néant, la beauté de l'univers n'eût point eu de té-

moins ; que les richesses dont nous jouissons, ne devant être admirées de personne, n'auraient plus eu le même prix à nos yeux, puisqu'il n'eût point existé de condition inférieure à laquelle nous eussions pu comparer la nôtre ; nous n'aurions jamais compris à quel point nous sommes heureux, si nous n'eussions point vu d'être privé de notre félicité. C'est ainsi qu'on ne prouve la grandeur qu'en la comparant à la petitesse. Et vous, lorsque vous deviez me combler d'honneurs pour cette admirable invention, vous m'avez attaché en croix : c'est toute la récompense dont vous payez mes utiles desseins.

Vous alléguiez qu'il y a des scélérats parmi les hommes, qu'ils commettent des adultères, se font la guerre, épousent leurs sœurs, dressent des embûches à ceux qui leur ont donné le jour ; mais tous ces désordres ne sont-ils pas communs chez nous ? Doit-on pour cela faire un crime au Ciel et à la Terre de nous avoir donné l'existence ? Tu me diras, peut-être, qu'occupés des besoins des hommes, nous allons être nécessairement plongés dans une infinité d'affaires. Hé quoi ! autant vaudrait qu'un pasteur se plaignit d'avoir un troupeau, parcequ'il exigerait tous ses soins. S'il lui donne de la peine, il lui procure aussi des plaisirs, et une occupation qui n'est point dépourvue d'agréments. Que ferions-nous si notre prévoyance n'avait à s'exercer sur aucun objet ? Plongés dans l'oisiveté, nous boirions le nectar, nous nous remplirions d'ambroisie, sans rien faire de plus.

Mais ce qui me cause le plus de dépit, c'est que, blâmant la fabrication des hommes, et principalement celle des femmes, vous en êtes cependant amoureux, au point de ne vous donner aucun repos que vous ne soyez descendus sur la terre, tantôt sous la forme d'un taureau, tantôt sous celle d'un satyre ou d'un cygne ; et vous ne dédaignez pas de faire des dieux avec les mortelles. Mais il fallait, diras-tu donner aux hommes une autre forme, et ne pas les faire à notre ressemblance. Hé ! quel autre modèle plus parfait pouvais-je me proposer dans mon ouvrage, que celui dont je connaissais

la beauté suprême? Fallait-il faire de l'homme un animal irraisonnable, une brute sauvage et féroce? Comment aurait-il offert des sacrifices aux dieux? Comment leur aurait-il rendu d'autres hommages, s'il n'eût été formé tel qu'il est? Toutefois, quand les mortels vous offrent des hécatombes, vous ne tardez guère à aller les recevoir, fallût-il se rendre à l'extrémité de l'Océan, *chez les irréprochables Éthiopiens*¹. Et vous envoyez à la croix celui qui vous procure ces hommages et ces sacrifices que l'on vous adresse! Mais c'est assez me justifier sur la formation des hommes.

Je passe, si tu le juges à propos, au larcin du feu, ce larcin que vous me reprochez comme un crime. Je te supplie par les dieux, Mercure, de répondre sans balancer à cette question: Avez-vous perdu quelque chose de ce feu, depuis que les hommes en jouissent? Tu ne me répondras pas; car cette possession est de nature à ne pouvoir être altérée par le partage. Le feu ne s'éteint point en allumant un autre feu: c'est donc pure jalousie de votre part de ne pas permettre qu'on le communique à ceux qui ne vous ont fait aucun mal. N'êtes-vous pas des dieux, par conséquent des êtres bons, généreux, éloignés de toute envie? Mais quand j'aurais dérobé la totalité du feu pour le porter sur la terre, quand je ne vous en aurais pas laissé la moindre étincelle, je ne vous aurais fait aucun tort; il ne vous est d'aucune utilité. Vous n'éprouvez point de froid; vous ne faites point cuire l'ambrosie, et vous n'avez pas besoin de lumière artificielle.

Les hommes, au contraire, ne peuvent se passer de feu; il leur est nécessaire pour bien des choses, mais surtout pour faire les sacrifices, pour parfumer les rues de l'odeur des victimes, et brûler l'encens pour rôtir sur les autels les cuisses des hosties. Je vois même que vous vous plaisez fort à en respirer la vapeur, et que vous regardez comme un régal délicieux l'odeur des victimes, qui s'élève jusqu'au ciel sur un tourbillon de fumée². Vos reproches tombent donc en contradiction

¹ Allusion au v. 423 du premier livre de l'*Iliade*.

² Hom., *Iliade*, liv. 1, v. 318.

avec vos goûts. Je m'étonne aussi que vous ne défendiez pas au soleil de luire sur les hommes ; son feu est bien plus divin, bien plus ardent que celui dont vous m'accusez de vous avoir ravi la possession. J'ai fini mon apologie. Vous, Mercure et Vulcain, si vous ne la trouvez pas satisfaisante, répondez-y, et convainquez-moi ; je tâcherai de me justifier de nouveau.

MERCURE. Il n'est pas aisé, Prométhée, de lutter contre un sophiste aussi rusé que tu l'es. Cependant félicite-toi de ce que Jupiter n'a pas entendu ton discours. Je suis sûr qu'il eût attaché sur toi seize vautours pour te déchirer les entrailles. Tu penses te justifier, et tu lui intentes une accusation grave. Mais je suis fort étonné qu'étant devin, tu n'aies pas prévu la punition que tu devais essayer.

PROMÉTHÉE. Je l'ai prévue, Mercure, et je sais en outre que je dois être délivré ; que sous peu de temps un Thébain, ton ami, doit venir ici pour tuer l'aigle que tu m'as dit être sur le point de descendre.

MERCURE. Puissent toutes ces choses arriver ! puissé-je te voir délivré de tes chaînes, assis à table avec nous, pourvu toutefois que tu ne fasses pas le partage des viandes !

PROMÉTHÉE. Sois tranquille, Mercure ; je partagerai bientôt vos festins. Jupiter me délivrera, pour me récompenser d'un bonheur assez grand...

MERCURE. Lequel ? Ne tarde pas à me l'apprendre.

PROMÉTHÉE. Connais-tu Thétis?... Mais il vaut mieux ne point parler, et garder mon secret, afin qu'il soit le prix de ma délivrance¹.

MERCURE. Eh bien, garde-le, Titan, si tu le juges à propos. Pour nous, Vulcain, allons-nous-en ; déjà l'aigle s'approche. Bon courage, Prométhée ! je voudrais que déjà l'archer thébain dont tu viens de parler vint à paraître, et mit fin aux tourments que cet oiseau va te faire souffrir en te déchirant.

¹ Il dit de même dans Eschyle, v. 524.

LE NAVIRE,

ou

LES SOUHAITS.

LYCINUS, TIMOLAÛS, SAMIPPE ET ADIMANTE.

LYCINUS. Eh bien ! n'avais-je pas rai on de dire qu'un cadavre gisant dans la plaine échapperait plutôt à la vue des vautours, qu'un spectacle extraordinaire à la curiosité de Timolaüs, fallût-il, pour le voir, courir tout d'une haleine d'ici jusqu'à Corinthe ? Que tu es passionné pour ces sortes d'objets ! que tu es alors actif !

TIMOLAÛS. Qu'y a-t-il de mieux à faire, Lycinus, lorsqu'on est de loisir, et qu'on apprend qu'il vient d'aborder au Pirée un navire d'une grandeur considérable, ou plutôt énorme, un de ceux qui apportent d'Égypte en Italie la provi-ion de blé ? Je crois même que Samippe et toi, vous n'êtes tous deux sortis de la ville que dans le dessein de venir voir ce navire.

LYCINUS. Assurément ; et Adimante de Myrrhine ¹ était avec nous : mais je ne sais où il est à présent : il se sera sans doute égaré dans la foule des spectateurs. Nous étions venus ensemble jusqu'au vaisseau ; et lorsque nous y sommes montés, c'était toi, Samippe, je pense, qui marchais le premier ; Adimante te suivait, et moi je me tenais à lui des deux mains. Comme il était nu-pieds, et que j'étais chaussé, il me conduisait en me tenant par la main, lorsque nous

¹ Bourgade ou dème de l'Attique, de la tribu de Pandion.

montions l'échelle. Depuis ce moment je ne l'ai plus revu, ni dans le navire, ni après que nous en sommes descendus.

SAMIPPE. Sais-tu bien, Lycinus, à quel endroit Adimante nous aura quittés? C'est, je crois, lorsque nous avons vu sortir de la chambre du vaisseau ce beau jeune homme, revêtu d'une robe blanche de lin, et dont la chevelure, relevée par derrière, retombe séparée sur les deux côtés du front. Si je connais bien mon Adimante, à la vue d'un objet si agréable, il aura bientôt dit un long Réjouissez-vous! au conducteur égyptien qui nous expliquait les détails du vaisseau, pour aller pleurer, selon sa coutume, auprès de cet aimable enfant : car Adimante est toujours prêt à verser des larmes d'amour.

LYCINUS. Cependant, Samippe, ce jeune homme ne m'a pas paru si beau pour qu'Adimante ait pu être vivement frappé de ses charmes, lui que suivent dans Athènes tant de beaux garçons, tous de condition libre, d'un babil agréable, qui sentent le gymnase, et auprès desquels on peut verser des larmes sans en rougir. Pour celui-ci, outre qu'il a le teint basané, les lèvres saillantes et les jambes trop menues, il parle de la gorge, d'un seul trait, et avec volubilité. Son langage est grec, à la vérité; mais il a la prononciation et l'accent de son pays. D'ailleurs sa chevelure tressée par derrière dit assez qu'il n'est pas de condition libre.

TIMOLAUS. Cette chevelure, Lycinus, est précisément la marque de noblesse chez les Égyptiens. Tous les enfants de famille, en ce pays, portent leurs cheveux tressés, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de puberté. Nos ancêtres qui croyaient, au contraire, qu'il convenait à des vieillards de porter une belle chevelure, en relevaient la tresse sous une cigale d'or qui servait à la contenir.

SAMIPPE. Tu nous rappelles fort à propos, Timolaüs, l'histoire de Thucydide, et ce qu'il dit dans sa préface sur notre ancien luxe, qu'il retrouve chez les Ioniens, au temps de leur émigration.

LYCINUS. Ah! je me rappelle à présent à quel endroit Adimante nous a quittés. C'est lorsque nous nous sommes

arrêtés quelque temps auprès du mât, occupés à considérer et à compter les peaux dont les voiles étaient faites¹, et pendant que nous regardions avec étonnement ce matelot monter le long des cordages, et courir hardiment sur l'antenne, au haut du mât, en se tenant aux câbles qui la gouvernent.

SAMIPPE. Tu as raison. Mais que faut-il que nous fassions? Attendrons-nous Adimante ici? ou voulez-vous que je retourne le chercher sur le vaisseau?

TIMOLAUS. Non. Continuons plutôt notre marche. Il est vraisemblable que, ne pouvant nous retrouver, il se sera hâté de remonter à la ville, où il nous aura devancés. D'ailleurs Adimante connaît le chemin, et il n'y a pas lieu de craindre qu'il se perde, parceque nous l'aurons quitté.

LYCINUS. Il est vrai; mais considérez qu'il ne serait pas honnête de nous en aller, et d'abandonner ainsi un ami. Marchons cependant, si tel est l'avis de Samippe.

SAMIPPE. Oui, j'en suis d'avis. Peut-être trouverons-nous encore quelque palestre ouverte². Mais puisque nous sommes à causer, dites-moi : quel bâtiment! S'il faut en croire le patron, il porte cent coudées de longueur; sa largeur surpasse la quatrième partie de cette mesure; et, depuis le pont jusqu'au fond de cale et à la sentine, où se trouve sa plus grande profondeur, il a vingt-neuf coudées. D'ailleurs, quel mât considérable! et quelle antenne il soutient! par quel câble il est retenu! Vous avez remarqué comme sa poupe, revêtue d'un chénisque doré³, s'élève par une courbure insensible. La proue, vis-à-vis, croît en même proportion; elle se prolonge en avant, et porte des deux côtés la déesse Isis, qui a donné son nom à ce vaisseau. Le reste de ses ornements, les peintures, les flammes brillantes qui déco-

¹ Les anciens composaient avec des peaux les voiles des vaisseaux. Scheffer, *de Milit. nar.*, liv. II, chap. 5, p. 143.

² Les anciens aimaient à s'assembler dans les gymnases, autrement appelés palestres, pour y goûter le plaisir de la conversation.

³ Partie de la proue à laquelle les ancres étaient suspendues.

rent le mât, surtout les ancres, les cabestans, les tourniquets, les chambres pratiquées auprès de la poupe, tout m'en paraît également admirable. On pourrait comparer à une armée la multitude innombrable de ses matelots. On dit que ce vaisseau porte autant de grain qu'il en faudrait pour nourrir pendant une année entière tous les habitants de l'Attique. Et c'est un petit vieillard qui conserve et conduit cette masse énorme, en tournant avec une perche assez mince des gouvernails aussi considérables ! On me l'a montré, c'est un homme chauve sur le sommet de la tête, à cheveux crépus, et qui, je crois, s'appelle Héron.

TIMOLAUS. Les passagers le disent singulièrement habile dans son art. Il connaît mieux la mer que Protée lui-même. Vous avez sans doute appris de quelle manière il a conduit ici ce navire, tout ce que l'équipage a eu à souffrir pendant la navigation, et comme l'astre des *Dioscures* les a sauvés ?

LYCINUS. Non, Timolaüs ; mais nous l'apprendrons volontiers.

TIMOLAUS. Le patron du vaisseau m'en a fait lui-même le récit. C'est un homme fort honnête, et qui cause assez bien. Il m'a dit qu'ayant levé l'ancre de Pharos¹, par un vent modéré, ils avaient découvert le septième jour le promontoire d'Acamas². Ensuite le zéphyr s'étant élevé contraire, ils avaient dérivé, par une marche oblique, jusqu'à Sidon. En quittant ce port, ils furent accueillis d'une tempête considérable, et ce ne fut que le dixième jour qu'après avoir passé par Aulon, ils arrivèrent aux îles Chélidonées, où peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous submergés par la violence des flots. Je connais le passage des Chélidonées pour l'avoir traversé moi-même. Je sais avec quelle force les flots

¹ Petite île voisine d'Alexandrie. C'est dans cette île qu'était construite la fameuse tour qui servait de phare, et dont Sostrate, fils de Dexiphané, avait été l'architecte.

² Le promontoire d'Acamas est situé sur la côte occidentale de l'île de Chypre. Les Italiens l'appellent aujourd'hui *capo di San-Piophano*. (*Paulmier de Grentménil*.)

s'y soulèvent, surtout lorsque le vent de Libye, joint à celui du couchant, souffle sur ces parages. C'est précisément à cet endroit que se trouve le point qui sépare la mer de Pamphylie de celle de Lycie; et le flot, poussé par plusieurs courants, vient se briser sur le promontoire, hérissé de rochers escarpés. L'onde qui les frappe les aiguise sans cesse, et souvent la vague s'élève à la hauteur du rocher.

Une pareille tempête les surprit en cet endroit, à ce que m'a dit le patron, et pendant une nuit extrêmement obscure. Heureusement, les dieux, sensibles à leurs cris douloureux, leur firent découvrir sur les côtes de Lycie un fanal, à la faveur duquel ils reconnurent leur situation. Bientôt un astre brillant, l'un des Dioscures, vint s'asseoir sur le haut du mât¹, et dirigea sur la gauche, en pleine mer, le vaisseau, déjà emporté contre les écueils. De ce moment, écartés de leur véritable route, ils ont fait voile à travers la mer Égée; et, louvoyant contre les vents étésiens, qui leur étaient contraires, ils sont abordés hier au Pirée, soixante-dix jours après leur départ d'Égypte. Vous voyez combien ils ont été forcés de descendre, puisqu'ils auraient dû ranger la Crète sur leur droite, doubler le promontoire de Malée, et se trouver en un instant en Italie.

LYCINUS. Par Jupiter! et tu nous peins comme un pilote admirable ce Héron aussi vieux que Nérée, et qui s'écarte à ce point de sa route?... Mais que vois-je? n'est-ce pas là Adimante?

TIMOLAUS. Oui vraiment; c'est Adimante lui-même. Appelons-le. Adimante, Adimante. C'est toi que j'appelle, habitant de Mirrhine, fils de Strobichus. Il faut de deux choses l'une, ou qu'il soit fâché contre nous, ou qu'il soit sourd; car c'est Adimante, c'est lui-même.

¹ Cette apparition d'un astre, ou plutôt d'un feu électrique, qui s'élève de la mer, annonce le retour du calme. Ce que nos marins appellent le feu Saint-Elme, les matelots de l'antiquité le nommaient Castor et Pollux quand ils en voyaient deux à la fois, ou Hélène quand ils n'en voyaient qu'un seul.

LYCINUS. Je le vois maintenant bien distinctement. Voilà son manteau, sa démarche, sa tête rasée jusqu'à la peau. Mais doublons le pas, afin de le joindre. A moins qu'on ne te prenne par l'habit, et qu'on ne t'oblige à te retourner, Adimante, tu ne nous entendras donc pas t'appeler? Hé quoi! tu as l'air d'être enseveli dans des réflexions profondes, et de rouler dans ta tête quelque affaire importante.

ADIMANTE. Non, Lycinus, ce n'est rien de bien grave; mais une idée assez folle, qui m'est venue en me promenant, m'empêchait de vous entendre; elle m'absorbait, et j'étais entièrement occupé à la considérer.

LYCINUS. Et quelle est-elle? Tu ne balanceras pas à nous en faire part, sans doute, à moins que ce ne soit quelque secret : toutefois nous sommes initiés, tu le sais, et nous avons appris à nous taire.

ADIMANTE. Mais... en vérité, j'aurais honte de vous la découvrir, tant cette idée vous paraîtra puérile.

LYCINUS. Serait-ce quelque mystère d'amour? Tu ne parlerais pas à des profanes, mais, à des hommes initiés à la plus grande clarté de son flambeau.

ADIMANTE. Ce n'est rien de semblable, mon cher. Je me créais en imagination des richesses considérables, je me formais ce que le peuple appelle une île fortunée imaginaire; déjà même j'étais parvenu au plus haut degré d'opulence et de félicité, lorsque vous êtes survenus tout à coup.

LYCINUS. Eh bien! nous ne manquerons pas de te dire ce proverbe si usité : *Mercurus est commun*. Dépose donc tes trésors au milieu de nous. Il est juste que les amis d'Adimante aient part à sa félicité.

ADIMANTE. Je vous ai quittés presque au moment où nous sommes montés sur le vaisseau, après l'avoir mis en sûreté, brave Lycinus; et tandis que je m'occupais à mesurer l'épaisseur de l'ancre, vous êtes disparus, je ne sais comment. Pour moi, après avoir tout examiné, je demandai à l'un des matelots combien ce navire pouvait ordinairement rapporter chaque année à son maître. *Douze talents attiques*, me ré-

pondit-il, *à compter au plus bas*. Sur cette réponse, je m'en allai, me disant à moi-même : Si quelque divinité propice me rendait tout à coup propriétaire de ce navire, que je vivrais heureux ! Je ferais du bien à tous mes amis ; quelquefois je m'embarquerais sur mon vaisseau, le plus souvent j'enverrais mes esclaves à ma place. Avec ces douze talents, je m'étais déjà construit une maison dans une situation agréable et commode, un peu au-dessus du Pœcile ; car j'avais abandonné ma demeure paternelle sur les bords de l'Ilissus. J'achetais des habits magnifiques, des chars, des chevaux. Dans ce moment même je m'embarquais sur mon navire ; tous les passagers me regardaient comme le plus heureux des mortels ; les matelots me respectaient à l'égal d'un monarque. J'étais occupé à disposer mon vaisseau à faire voile ; et déjà je voyais le port s'éloigner de moi, lorsque tu es survenu, Lycinus, et à l'instant tu as coulé à fond toutes mes richesses, tu as fait chavirer mon navire, qui voguait heureusement comme au soufile de mes vœux.

LYCINUS. Eh bien ! illustre Adimante, il faut t'emparer de moi, me traîner au tribunal du général de la mer, comme un pirate, un forban qui t'a causé un naufrage aussi considérable, et cela sur terre, entre le Pirée et la ville. Mais plutôt, considère avec quelle magnificence je vais te consoler de la perte de ta fortune. Possède, si tu le veux, cinq navires plus beaux et plus considérables que ce navire égyptien ; et, ce qu'il y a de plus avantageux, que tous ces navires ne puissent jamais couler à fond. Je veux même que cinq fois l'an chacun te rapporte de ce pays une charge de blé. Je sais bien que ta conduite envers nous, illustre patron de vaisseau, n'en sera que plus insupportable ; car lorsque tu ne possédais encore qu'un seul navire, tu faisais semblant de ne pas nous entendre t'appeler à grands cris : et si, outre ce navire, tu deviens le maître de cinq autres, tous à trois voiles, et impérissables, il est certain que tu ne voudras plus regarder tes amis. N'importe ; vogue, heureux mortel, au gré de tes desirs ! Pour nous, nous allons nous asseoir

dans le Pirée, et demander aux navigateurs qui arrivent de l'Égypte ou de l'Italie, si quelqu'un d'eux a vu le grand vaisseau d'Adimante nommé *l'Isis*.

ADIMANTE. Voilà précisément, Lycinus, ce qui me faisait balancer à te découvrir l'idée dont j'étais occupé. Je savais bien que je serais aussitôt l'objet de tes ris, et que tu te moquerais de mon souhait. Cela étant, je vais m'arrêter un moment ici : j'attendrai que vous ayez fait quelques pas en avant, pour me rembarquer de nouveau sur mon navire ; car j'aime beaucoup mieux être réduit à converser avec des matelots, que de me voir exposé à vos railleries continues.

LYCINUS. N'en fais rien ; car nous resterions aussi pour nous embarquer avec toi.

ADIMANTE. Oh ! je retirerai l'échelle dès que je serai monté.

LYCINUS. Eh bien, nous irons te joindre à la nage. N'imagines pas qu'il te sera facile de posséder des navires de cette grandeur sans les avoir achetés, ou sans avoir pris la peine de les construire, et que nous, nous ne pourrions pas obtenir des dieux la force de nager sans fatigue pendant des stades entiers. Cependant, il y a quelque temps que, pour nous rendre dans l'île d'Égine, à la fête d'Hécate, nous traversons la mer dans une petite barque, moyennant quatre oboles nous étions tous amis, et tu ne te fâchais pas alors de nous voir naviguer avec toi. A présent tu te mets en colère si nous voulons monter sur ton vaisseau : tu menaces de retirer l'échelle dès que tu y seras entré.

Te voilà bien fier, au moins, Adimante ; et tu ne craches pas dans ton sein ? Tu oublies qui tu es, depuis que tu possèdes un navire. C'est ta maison bâtie dans un des plus beaux quartiers de la ville, ce sont tes nombreux valets qui te rendent si orgueilleux. Lorsque tu iras en Égypte, souviens-toi,

* Cet usage, qui sûrement n'est pas fort noble, ni fort propre, était celui des Grecs. Lorsqu'ils parlaient trop avantageusement d'eux-mêmes, pour apaiser la déesse Adrastie, ou prévenir sa vengeance, ils crachaient dans leur sein.

je t'en supplie au nom de ton *Isis*, de nous rapporter de ces petits poissons salés du Nil, des parfums de Canope, un ibis de Memphis, et même, si ton vaisseau peut la porter, une des pyramides.

TIMOLAUS. Allons, c'est assez plaisanter, Lycinus. Vois comme tu as fait rougir Adimante, par le torrent de plaisanteries dont tu as inondé son vaisseau : il est rempli jusqu'aux bords ; il ne peut plus résister à ce débordement. Mais puisqu'il nous reste encore bien du chemin à faire pour arriver à la ville, partageons-le en quatre portions ; et pendant les stades qui seront assignés à chacun ¹, nous formerons tour à tour des souhaits, et nous demanderons aux dieux tout ce qui nous plaira. Par ce moyen nous nous apercevrons moins de la fatigue, et nous goûterons en même temps quelque plaisir, en nous plongeant volontairement dans un rêve agréable qui nous comblera de toutes sortes de félicités au gré de nos desirs. Chacun sera maître de donner à son souhait toute l'étendue qui lui plaira ; et nous supposerons toujours les dieux prêts à combler tous nos vœux, quelque impossibles qu'ils soient par leur nature. Mais le point essentiel, ce sera de déclarer quel est le meilleur emploi que l'on ferait de ses richesses, et de ce que l'on aura souhaité. On fera connaître par là quel on serait si l'on devenait riche.

SAMIPPE. A merveilles, Timolaüs ! J'adopte ton idée ; et quand le moment en sera venu, je souhaiterai tout ce que bon me semblera. Il ne faut pas demander à Adimante s'il y consent, lui qui a déjà un pied dans son vaisseau ; mais il faut que ce projet plaise également à Lycinus.

LYCINUS. Ah ! volontiers : soyons riches, puisque tel est

¹ Il y avait du Pirée jusqu'à la ville trente-cinq stades, suivant Phavorinus dans son lexique, au mot Παράϊον ; et quarante, suivant Diogene de Laërce, page 138. C'est donc dix stades pour chaque interlocuteur ; mais les trois premiers, comme on le verra par la suite, absorbèrent la portion réservée à Lycinus. (*Moïse Dusoul.*)

votre desir ; je ne veux pas qu'on me croie jaloux de la félicité commune.

ADIMANTE. Qui commencera le premier ?

LYCINUS. Toi-même , Adimante , puis Samippe , ensuite Timolaüs : et moi , pendant le demi-stade assez court qui est vis-à-vis le Dipyle ¹ , j'essaierai de faire aussi des souhaits , et je m'en acquitterai le plus brièvement qu'il me sera possible.

ADIMANTE. Eh bien donc , maintenant , je n'abandonne pas mon navire ; mais puisque j'en ai la permission , je donnerai à mon vœu l'étendue que je voudrai. Que Mercure , qui préside aux gains , nous soit propice à tous ! Le vaisseau donc , et tout ce qu'il contient , est à moi , la charge , les marchands , les femmes , les matelots ; enfin toute autre possession agréable , s'il y en a quelqu'une.

SAMIPPE. A ton insu , tu te possèdes déjà toi-même dans ce navire.

ADIMANTE. Tu veux parler de ce jeune garçon à longue chevelure. Eh bien donc , qu'il m'appartienne aussi. Que tout le froment qui est dans le vaisseau devienne de l'or monnayé , et que chaque grain soit une darique.

LYCINUS. Quel est donc ce souhait , Adimante ? Ton vaisseau va dans l'instant couler à fond : le poids du froment est bien différent de celui d'une égale quantité de pièces d'or.

ADIMANTE. Ah ! trêve de jalousie , Lycinus. Quand ce sera ton tour de former des vœux , possède , si tu le veux , ce mont Parnèthie , totalement changé en or , et je ne dirai mot.

LYCINUS. Mais c'est pour ta propre sûreté que je te fais cette observation. Je crains que nous périssions tous avec ton or. Notre perte serait peut-être de peu de conséquence ; mais ce beau garçon ! il va être noyé , le pauvre enfant , faute de savoir nager !

TIMOLAÛS. Rassure-toi , Lycinus ; les dauphins plongeront

¹ Porte d'Athènes , appelée autrefois porte Thriasienne. Plutarque , *Vie de Périclès* , page 631 , édition de Reiske.

sous lui, et le porteront sur le rivage. Crois-tu donc qu'un joueur de cithare ait été sauvé par ces poissons pour prix de son chant mélodieux, que le corps d'un enfant noyé¹ ait été porté de la même manière sur l'isthme de Corinthe, et que le nouvel esclave d'Adimante ne trouvera pas quelque dauphin amoureux?

ADIMANTE. Et toi aussi, Timolaüs, tu suis l'exemple de Lycinus : tu combles la mesure de ses railleries. C'est toi cependant qui as introduit ce sujet de conversation.

TIMOLAUS. C'est qu'il vaudrait mieux donner plus de vraisemblance à ton vœu, et trouver quelque trésor sous ton lit. Tu serais moins embarrassé pour transporter l'or de ton vaisseau dans la ville.

ADIMANTE. Tu as raison. Que je trouve donc un trésor de mille médimnes d'or monnayé, enfoui sous le Mercure de pierre qui est dans notre cour. Aussitôt, suivant le précepte d'Hésiode², « je commence par me loger » dans une maison des plus magnifiques; j'ai déjà acheté tout le territoire d'Athènes (à l'exception du thym et des pierres³), toute la partie d'Eleusine qui est située sur le bord de la mer, un petit espace autour de l'isthme pour y voir les jeux, si quelquefois il me prend fantaisie d'y assister, la plaine de Sicyone, et en général toutes les contrées ombragées d'arbres, arrosées de ruisseaux, tous les terrains fertiles qui se trouvent en Grèce : de ce moment ils appartiennent à Adimante. Il me faut en outre de la vaisselle d'or pour mes repas, et des coupes qui ne soient pas légères comme celles d'Échécratès, mais qui pèsent chacune deux talents.

¹ Mélécerte, mis au rang des dieux marins sous le nom de Palémon. Sisyphe, alors roi de Corinthe, institua les jeux Isthmiques en son honneur.

² Hésiode, *Opéra*, v. 403.

³ L'Attique en produisait beaucoup, en sorte qu'Adimante n'a pas besoin de s'en réserver la possession. Cette plaisanterie nous paraît d'un assez mauvais goût; mais encore vaut-elle mieux que la leçon que l'on trouve dans les éditions *πλήν ὅσα θυμαῖ καὶ ἡρθαῖ*. L'isthme de Corinthe et Pytho, ou Delphes, n'ont jamais fait partie de l'Attique; ainsi il est absurde qu'Adimante les excepte du territoire d'Athènes qu'il veut posséder.

LYCINUS. Et comment l'échanson pourra-t-il présenter une coupe si pesante, lorsqu'elle sera remplie? Comment pourras-tu toi-même recevoir de sa main, sans en être accablé, une masse pareille à celle que Sisyphe roule aux enfers?

ADIMANTE. Homme incommode, ne cesseras-tu point de détruire continuellement mes vœux?... Je me fais faire des tables d'or, des lits d'or; et, si tu ne te tais, les serviteurs en seront aussi.

LYCINUS. Prends garde, nouveau Midas, que ton pain et que ta boisson ne soient bientôt changés en ce métal. Riche misérable, tu périrais par une faim somptueuse.

ADIMANTE. Dans un instant, Lycinus, lorsque tu formeras des souhaits, tu leur donneras plus de vraisemblance. Mon vêtement est de pourpre; ma manière de vivre la plus délicieuse, mon sommeil agréable et voluptueux. Déjà mes amis viennent le matin me saluer, et solliciter des grâces. Tout le monde m'adore, et tremble devant moi. Le plus grand nombre de mes clients, dès la pointe du jour, se promène assidûment à ma porte. J'aperçois parmi eux Cléainète et Démocratès, ces hommes orgueilleux; mais lorsqu'ils s'approcheront, et demanderont à être introduits, je veux que sept portiers barbares¹, d'une taille gigantesque, debout, et d'un air insolent, leur ferment avec violence la porte sur le visage, ainsi que ces riches en usent à présent à notre égard. Cependant, lorsqu'il me plaît, je parais sur l'horizon comme un soleil radieux. A peine je daigne jeter un coup d'œil de protection sur mes courtisans; mais si j'aperçois à travers leur foule un homme pauvre, et tel que j'étais moi-même avant la découverte de mon trésor, je le comblerai de caresses, je l'inviterai à venir, après le bain, souper avec moi. Les riches seront suffoqués de dépit, en voyant mes chars, mes chevaux, mes beaux esclaves, au nombre de plus de deux mille, tous dans la plus tendre fleur de l'âge. Ensuite on me sert un repas magnifique dans

¹ C'est-à-dire étrangers. On prenait ordinairement des Syriens.

des vases d'or (l'argent est trop vil, il n'est pas digne de moi). L'Ibérie me fournit le poisson salé, l'Italie mon vin. Mon huile vient aussi d'Ibérie, et le miel est celui que produit notre Attique; mais il est tiré sans feu¹. Des mets de toute espèce et de tous les pays couvrent ma table : ce sont des sangliers, des lièvres, les volailles les plus exquises, l'oiseau du Phase, le paon des Indes, le coq de Numidie. Chacun de ces plats est préparé par d'habiles cuisiniers, qui sans cesse sont occupés à pétrir des gâteaux et à composer des sauces. Si je demande une coupe pour saluer quelqu'un, celui qui videra le vase l'emportera avec lui.

Nos riches d'aujourd'hui ne seront, en comparaison de moi, que des Irus et des mendiants. Dionique ne montrera plus dans les pompes publiques sa petite table et sa coupe d'argent, surtout quand il verra mes esclaves user avec profusion de ce métal. Je ferai à la ville les largesses les plus distinguées, des distributions de cent drachmes par mois à chaque citoyen, et de la moitié aux étrangers qui ont fixé chez nous leur séjour. Je ferai construire des théâtres et des bains publics de la plus grande beauté. Je prétends faire venir la mer jusqu'au Dipyle, et creuser un port à cet endroit, où l'eau sera amenée par un canal immense, afin que mon vaisseau puisse mouiller à peu de distance de ma demeure, et qu'on l'aperçoive du Céramique.

Mais pour vous, mes amis, j'ordonne à mon économe de vous distribuer vingt médimnes d'or monnayé, mesure comble, à Samippe; à Timolaüs, cinq chénices; et à Lycinus, un seul chénice, et strictement mesuré, parceque c'est un babillard qui raille tous mes souhaits. C'est ainsi que je voudrais passer ma vie, dans le sein d'une opulence extrême, jouissant de tous les plaisirs, de toutes les voluptés. Voilà mon vœu. Mercure puisse-t-il l'accomplir!

¹ Pour tirer le miel des ruches on allumait un brandon, et l'on chassait les abeilles avec la fumée; ce qui pouvait communiquer au miel un goût désagréable. Celui qui était tiré sans employer ce moyen était plus exquis.

LYCINUS. Sais-tu bien , Adimante, à quel fil délié cette immense fortune est suspendue ? S'il venait à rompre , elle s'évanouirait à l'instant, et ton trésor ne serait plus que du charbon.

ADIMANTE. Que veux-tu dire ?

LYCINUS. Que le temps que tu dois vivre au sein de cette opulence et de ces voluptés est incertain. Eh ! qui sait si au moment même où l'on te servira cette table d'or, avant que tu puisses y porter la main, et goûter au paon ou au coq de Numidie , tu ne rendras pas ta chère petite ame, laissant tous ces mets délicats en proie aux corbeaux et aux vautours ? Veux-tu que je te fasse le dénombrement de tous les hommes qui sont inorts avant d'avoir joui de leurs richesses, ou qui, de leur vivant, en ont été dépouillés par un démon jaloux de leur bonheur ? Crésus et Polycrate , bien plus riches que toi , n'ont-ils pas été précipités en un instant du faite de la fortune ? Mais, sans te citer ces exemples, crois-tu que tu jouiras toujours d'une santé ferme et constante ? Ne vois-tu pas la plupart des riches réduits, par leurs infirmités douloureuses, à traîner une existence misérable ? Les uns ne peuvent plus marcher, d'autres ont perdu la vue, d'autres sont dévorés par des douleurs d'entrailles. Je suis bien sûr d'ailleurs, sans que tu me le dises, que tu ne voudrais pas, pour deux fois autant de richesses, avoir les mœurs abominables de l'opulent Phanomaque , être aussi efféminé que lui. Je ne parlerai pas des embûches secrètes qui poursuivent partout les trésors , des voleurs , de la haine et de l'envie que la plupart des hommes conçoivent contre les riches. Tu vois de quels embarras ton trésor est pour toi la source.

ADIMANTE. Tu me contredis sans cesse , Lycinus. Eh bien , tu n'auras pas même le chénice que je t'avais promis , puisque tu cherches toujours à ruiner mes souhaits.

LYCINUS. Tu agis déjà comme la plupart des riches , tu rétractes ta parole , tu violes tes promesses. Mais c'est maintenant à Samippe à former des vœux.

SAMIPPE. Pour moi, qui habite le continent, et suis Arcadien de la ville de Mantinée, comme vous le savez, je ne souhaiterai point un vaisseau dont je ne pourrais faire parade aux yeux de mes concitoyens ; je ne m'amuserai point à importuner les dieux pour des bagatelles, pour un trésor, et quelques mesures d'or monnayé. Mais, puisque rien n'est impossible aux immortels, même ce qui nous paraît le plus difficile ; que d'ailleurs la règle de nos souhaits, posée par Timolaüs, veut qu'on ne balance point à demander aux dieux tout ce que l'on desire, sans craindre qu'ils rejettent nos vœux ; je demande donc à être roi, non pas comme Alexandre, fils de Philippe, Ptolémée, Mithridate, ou tel autre monarque qui n'a régné qu'en succédant au trône de son père : je veux commencer par être un simple brigand. Je n'ai d'abord qu'une trentaine de compagnons et de conjurés, d'un courage et d'une fidélité à toute épreuve. Insensiblement trois cents hommes se joignent à nous, les uns après les autres ; ensuite mille, peu de temps après dix mille ; enfin toutes mes troupes se trouvent monter à cinquante mille fantassins pesamment armés, et à cinq mille chevaux. Je suis élu leur chef par leurs suffrages unanimes, comme le plus brave, le plus capable de commander, et d'user des circonstances de la fortune. Ma condition serait en cela bien au-dessus de celle des autres souverains : je ne devrais mon élection et le commandement de mon armée qu'à mon seul mérite, et non à l'héritage d'un prédécesseur, qui, par ses travaux, aurait fondé mon empire. Un bonheur de cette espèce ressemblerait assez au trésor d'Adimante ; il s'en faut bien qu'il procure un plaisir égal à celui de savoir qu'on est soi-même l'artisan de sa puissance.

LYCINUS. Grands dieux ! Samippe, ton souhait n'est pas de peu d'importance ; c'est au contraire le plus grand de tous les biens : puisque tu demandes à commander une pareille armée, après avoir été déclaré par cinquante mille hommes le plus brave d'entre eux. J'ignorais que Mantinée nous eût produit un si vaillant capitaine et un monarque si

digne d'admiration. Règne donc ; conduis tes soldats , range ta cavalerie et ton infanterie en bataille : je suis curieux de savoir où vous irez en si grand nombre , au sortir de l'Arcadie ; et quels seront les infortunés sur lesquels vous allez tomber.

SAMIPPE. Tu vas l'apprendre ; ou plutôt, viens avec nous, Lycinus : je te nomme commandant de la cavalerie.

LYCINUS. Je vous rends grâces . Ô grand roi , de l'honneur dont vous me comblez. Prostré à vos pieds, les mains derrière le dos ¹, je vous adore à la manière des Perses ; je révere votre tiare élevée , votre brillant diadème ; mais nommez, je vous prie, quelque autre de vos robustes sujets pour général de la cavalerie. Je suis fort mauvais écuyer, jamais je n'ai monté un cheval , et je craindrais qu'au moment où la trompette donnera le signal du combat, je ne vinsse à tomber et à être foulé , au milieu de ma troupe , sous les pieds des chevaux. D'ailleurs, mon coursier plein de courage pourrait prendre le mors aux dents, et m'emporter au milieu des ennemis : en sorte qu'il faudra m'attacher fermement à la selle , si l'on veut que je reste sur le cheval , et que je le retienne par la bride.

ADIMANTE. Ce sera moi, Samippe, qui conduirai la cavalerie ; Lycinus n'a qu'à commander l'aile droite. Je mérite bien , ce me semble , d'obtenir de toi quelque poste important , après t'avoir fait présent de tant de médimnes d'or monnayé.

SAMIPPE. Nous allons demander aux cavaliers eux-mêmes, Adimante, s'ils consentent à t'avoir pour commandant. *Cavaliers, quiconque consent à recevoir Adimante pour son général n'a qu'à lever la main.*

¹ Cet usage de rejeter les mains derrière le dos en adorant le roi de Perse, paraît avoir été introduit depuis qu'Isménias de Thèbes, ambassadeur auprès d'Artaxerxès Mnémon, trouva moyen de se dispenser d'adorer le grand roi. En effet, laissant tomber à terre son anneau, il parut plutôt se baisser pour le ramasser que pour se prosterner devant le souverain. Voyez Ellen, *Hist. div.*, liv. 1. chap. 21.

ADIMANTE. Tous l'ont levée , comme tu vois , Samippe.

SAMIPPE. Eh bien , commande donc la cavalerie , et que Lycinus se place à l'aile droite ; Timolaüs occupera la gauche : moi , je me place au centre , selon l'usage des rois de Perse , lorsqu'ils assistent en personne à un combat.

Maintenant , après avoir adressé nos vœux à Jupiter protecteur des rois , marchons vers Corinthe , en franchissant les montagnes d'Arcadie. Bientôt nous soumettons la Grèce entière. Personne n'osera prendre les armes pour s'opposer à nous : nous sommes en trop grand nombre , et nous voilà vainqueurs sans avoir combattu. Il faut à présent nous embarquer sur des trirèmes. Je fais monter la cavalerie sur des vaisseaux de transport que nous trouvons tout prêts à Cenchrée , avec des provisions de bouche , et toutes les autres munitions nécessaires. Nous traversons la mer Égée pour nous rendre en Ionie. Là , après avoir offert un sacrifice à Diane , nous prenons sans difficulté toutes les villes qui se trouvent sans défense ; nous laissons partout des gouverneurs , et nous marchons vers la Syrie , traversant en vainqueurs la Carie , la Lycie , la Pamphylie , le royaume des Pisides , la Cilicie maritime et montagneuse , jusqu'à ce que nous soyons arrivés sur les rives de l'Euphrate.

LYCINUS. O grand roi ! laissez-moi , s'il vous plaît , satrape de la Grèce. Je ne suis pas fort brave , et je ne supporterais pas sans crainte de me voir si longtemps éloigné de mes foyers. Vous me paraissez déterminé à marcher contre les Arméniens et les Parthes , peuples belliqueux , et très-adroits à tirer de l'arc ; vous pouvez en conséquence confier à un autre le commandement de votre aile droite. Laissez-moi en Grèce comme un autre Antipater , de peur qu'aux environs de Suze ou de Bactres quelque ennemi ne traverse d'un coup de flèche le malheureux commandant de votre phalange.

SAMIPPE. Tu te dérobes au catalogue , Lycinus : tu es un lâche. La loi condamne à perdre la tête tout soldat convaincu d'avoir abandonné son poste. Mais , puisque nous sommes

sur les bords de l'Euphrate , que le fleuve est joint par un pont ; que toutes les provinces que nous avons traversées et laissées derrière nous sont en sûreté , et retenues dans l'obéissance par les gouverneurs que j'ai établis sur chaque peuple ; qu'enfin celles de mes troupes qui doivent m'assurer la conquête de la Phénicie , de la Palestine et de l'Égypte , sont déjà parties , passe le fleuve le premier, Lycinus , à la tête de l'aile droite ; je te suis , et Timolaüs vient après moi. Toi, Adimante, amène la cavalerie sur nos pas. Nous traversons la Mésopotamie , sans qu'aucun ennemi se présente à notre rencontre. Tous ces peuples , au contraire , viennent se remettre volontairement entre nos mains , et nous livrent leurs citadelles. Hâtons-nous donc de marcher vers Babylone : nous entrons à l'improviste dans ses murs , et nous voilà déjà maîtres de la ville. Le roi , qui demeure à Ctésiphonte ¹ , apprend notre irruption. Il se rend aus-itôt dans la Séleucie ; il envoie de tous côtés lever une cavalerie nombreuse , des archers et des frondeurs. Bientôt nos espions nous rapportent qu'il a déjà rassemblé plus d'un million de combattants , parmi lesquels on compte deux cent mille archers à cheval. Cependant on n'y voit aucun Arménien , aucun habitant des bords de la mer Caspienne , ni de la Bactriane : toutes ces troupes sont levées dans les environs , et tirées des villes frontières de l'empire , tant ce roi a trouvé de facilité à rassembler tous ces milliers d'hommes ². Il est temps à présent de considérer le parti qu'il nous convient de prendre.

ADIMANTE. Pour moi , je suis d'avis que vous autres gens de pied vous marchiez contre Ctésiphonte , tandis que la cavalerie restera ici pour garder Babylone.

SAMIPPE. Et toi aussi , Adimante , tu fais voir si peu de courage , lorsque tu es près du danger ? Quel est ton sentiment , Timolaüs ?

¹ Capitale du royaume des Parthes.

² Ceci me paraît une petite satire du nombre incroyable auquel les historiens font monter les armées d'Asie.

TIMOLAUS. C'est de marcher avec toutes nos troupes à la rencontre des ennemis, sans attendre qu'ils se soient préparés à nous bien recevoir. De nombreux alliés viennent se joindre à eux de tous côtés. Il les faut attaquer pendant qu'ils sont encore en chemin.

SAMIPPE. Tu as raison. Et toi, Lycinus, que t'en semble?

LYCINUS. Moi, je te dirai que comme nous sommes très-fatigués d'avoir marché continuellement (car nous sommes descendus ce matin au Pirée, et nous venons de faire à peu près trente stades, par un soleil ardent et en plein midi), je suis d'avis de nous reposer ici quelque part, sous ces oliviers, et de nous asseoir sur cette colonne renversée. A près quci nous nous lèverons, et nous achèverons tranquillement le chemin qui nous reste d'ici jusqu'à la ville.

SAMIPPE. Tu t'imagines, notre ami, être encore à Athènes, tandis que tu es dans la plaine de Babylone, campé devant ses murailles, entouré d'une nombreuse armée, et délibérant sur la gnerre.

LYCINUS. Ah ! tu m'en fais souvenir. Je me croyais à jeun, et n'avoir point à donner d'avis à tort et à travers.

SAMIPPE. Eh bien, si tu m'en crois, marchons aux ennemis. Et vous, songez à vous montrer gens de cœur au milieu des dangers, et n'allez pas trahir cette noble fierté, l'apanage de votre patrie. Déjà les ennemis nous ont atteints. Le cri de guerre est *Mars* ! Dès quela trompette aura donné le signal, poussez des cris, frappez sur vos boucliers avec le fer de vos lances, et précipitez-vous sur les ennemis : hâtez-vous de pénétrer au milieu des archers, pour leur ôter le temps de faire une décharge de leurs traits. Déjà nous en venons aux mains : Timolaüs, à la tête de l'aile gauche, a renversé ceux qu'il avait en tête ; ce sont les Mèdes : mais le combat se soutient encore avec égalité dans l'endroit où je suis ; ce sont les Perses, et leur roi est au milieu d'eux. Cependant la cavalerie des Barbares s'avance en bon ordre contre l'aile droite. Allons, Lycinus, déploie ici ta bravoure, exhorte tes soldats à recevoir vigoureusement le choc.

LYCINUS. Ah ! cruel conp du sort ! toute la cavalerie vient fondre sur moi, et je suis le seul qu'elle juge à propos d'attaquer. En vérité, pour peu qu'elle me presse, je sens que je vais prendre la fuite, me réfugier dans cette palestre, et vous laisser combattre.

SAMIPPE. Point du tout : tu es vainqueur, à ton tour. Pour moi, comme tu le vois, je vais combattre corps à corps contre le roi. Il me défie, et il serait tout à fait honteux de reculer.

LYCINUS. Sans doute ; et tu vas être blessé par lui ; car il est digne d'un roi d'être blessé en combattant pour son empire.

SAMIPPE. Il est vrai ; toutefois ma blessure est légère. Elle ne porte sur aucun endroit apparent du corps, et je n'ai pas à craindre que la cicatrice me cause par la suite quelque difformité. Cependant, remarque avec quelle vigueur j'attaque mon adversaire : d'un seul coup de javelot je le perce d'outre en outre, lui et son cheval. Il tombe, je lui tranche aussitôt la tête, je lui arrache son diadème, et me voilà proclamé roi par les Barbares qui se prosternent à mes pieds. Qu'ils m'adorent, à la bonne heure : pour vous, je ne veux vous commander que comme à des Grecs, et ne porter d'autre titre que celui de général de la Grèce. Après cette victoire, vous imaginez aisément combien de villes je vais fonder, auxquelles je donnerai mon nom ; combien d'autres je détruirai de fond en comble après les avoir prises d'assaut, pour les punir d'avoir méprisé ma puissance et outragé mon autorité. Je me vengerai surtout du riche Cydias, qui, lorsqu'il était mon voisin, me chassa de son champ, parce que je marchais un peu dans ses limites.

LYCINUS. Arrête-toi, Samippe ; il est temps, après être sorti vainqueur d'un si terrible combat, de retourner dans Babylone, pour y célébrer ta victoire par des festins. Mais déjà ton empire a excédé le nombre des stades qui lui étaient accordés ; et c'est maintenant le tour de Timolaïs de souhaiter ce qui lui plaira.

SAMIPPE. Eh bien, Lycinus, que te semble de mes souhaits?

LYCINUS. Ils sont beaucoup plus pénibles, admirable monarque, et bien plus audacieux que ceux d'Adimante. Celui-ci du moins vivait dans la volupté, lorsqu'il présentait à ses convives des coupes de deux talents. Mais toi, blessé dans le combat, dévoré nuit et jour par les craintes et les inquiétudes, tu avais à redouter non-seulement les entreprises de tes ennemis, mais mille embûches secrètes, la jalousie, la haine et la flatterie, qui t'assiégeaient sans cesse. Tu ne possédais pas un seul ami véritable; ceux qui te paraissaient les plus attachés ne l'étaient que par la crainte ou par l'espérance. Jamais tu n'as joui, même en songe, d'un plaisir pur et véritable. Tu as eu seulement un peu de vaine gloire, un habit de pourpre brodé d'or, un ruban blanc sur le front, et des satellites qui te précédaient : du reste, tu étais accablé de fatigues et d'ennuis. Il fallait, ou rendre la justice, ou délibérer sur les nouvelles que tu recevais de la situation des ennemis, envoyer tes ordres à tes sujets. Quelque peuple se révoltait, une nation voisine faisait irruption, et tu étais toujours dans la nécessité de tout craindre, de tout soupçonner. En un mot, tu étais heureux dans l'opinion des autres, plutôt qu'à tes propres yeux.

Eh ! n'est-il pas humiliant, en quelque sorte, d'être exposé aux maladies comme un simple particulier ? La fièvre ne sait pas distinguer en toi le monarque ; la mort ne craint point les satellites, et, sans respect pour le diadème, elle se présente, quand il lui plaît, aux yeux du souverain ; elle l'entraîne malgré ses gémissements. Te voilà donc précipité du faite des grandeurs, arraché du trône, dépouillé de l'empire. Tu descends par la même route que le commun des hommes ; et, chassé dans le troupeau des morts, rien ne te distingue plus de la foule. Tu ne laisses sur la terre qu'un tombeau élevé, une haute colonne, ou une pyramide dont les angles sont bien avivés. Vanité hors de saison, et à laquelle on n'est plus sensible ! Ces statues, ces temples que les villes

ont élevés à ta gloire et pour te faire la cour, cette grande renommée, ces titres fastueux, tout cela se disipe peu à peu. Ces monuments négligés périclitent ; et quand ils dureront un temps considérable, quelle jouissance peuvent-ils procurer à celui qui ne peut plus rien sentir ? Tu vois combien de craintes, d'inquiétudes, de travaux tu auras à supporter durant ta vie, et le fruit que tu dois en recueillir après ta mort.

Mais c'est maintenant à toi, Timolaüs, à former des vœux. Songe à surpasser Adimante et Samippe, comme le doit naturellement un homme prudent, et qui sait profiter de la fortune.

TIMOLAUS. Examine, Lycinus, si je vais former un souhait qui prête à la critique, et que l'on puisse blâmer. Je ne demanderai ni de l'or, ni des trésors, ni des médailles de pièces de monnaie ; moins encore des empires, des guerres, et ces craintes continuelles qu'on éprouve sur le trône. Ces faveurs de la fortune ont trop peu de solidité ; elles nous exposent à mille embûches, et procurent plus de chagrins que de plaisirs.

Je voudrais donc que Mercure, se présentant à moi, me fit présent de certains anneaux d'une vertu particulière : l'un pour toujours me bien porter, et rendre mon corps invulnérable et inaccessible à la douleur ; un autre, semblable à l'anneau de Gygès, rendrait invisible celui qui le porterait ; un autre encore me donnerait des forces supérieures à celles de dix mille hommes ; en sorte que j'enlèverais avec facilité un poids que dix mille hommes réunis pourraient à peine ébranler. Je voudrais, en outre, avoir la faculté de voler, et de m'élever dans les cieux à une hauteur extrême. Je souhaiterais encore posséder un anneau dont le charme plongeât dans le sommeil tous ceux que je voudrais endormir, qui m'ouvrît toutes les portes, détendit les serrures, et enlevât les barres de fer : un seul anneau réunirait ces deux puissances. Mais le plus précieux et le plus agréable de tous ces anneaux serait celui qui, lorsque je le mettrais à mon doigt, me rendrait aimable aux yeux de toutes les belles femmes,

de tous les beaux garçons, me gagnerait le cœur de tous les peuples ; en sorte qu'il n'y aurait personne qui ne m'aimât, qui ne désirât mes faveurs, qui n'eût toujours mon nom à la bouche. Mille femmes amoureuses de moi, et ne pouvant plus résister à la violence de leur passion, se pendraient de désespoir ; tous les beaux garçons en perdraient l'esprit. On estimerait heureux celui sur lequel j'aurais seulement laissé tomber un regard de complaisance, et le moindre mépris ferait périr de chagrin. En un mot, j'effacerais par ma beauté Hyacinthe, Hylas, et Phaon de Chio.

Je ne voudrais pas posséder tous ces dons pour peu de temps, ni que ma vie fût aussi bornée que celle des autres humains. Je vivrais au moins mille années, dans une jeunesse continuelle ; et tous les dix-sept ans à peu près je dépouillerais ma vieillesse comme les serpents. Avec de pareils avantages, rien ne pourrait manquer à mon bonheur. Les richesses des autres m'appartiendraient, puisque je pourrais ouvrir les portes, endormir les gardes, entrer partout sans être vu. S'il existe dans les Indes, ou chez les nations hyperborées, quelque spectacle extraordinaire, quelque possession précieuse, quelque boisson agréable, ou quelque manger délicieux, sans être obligé d'envoyer un autre en ce pays, j'y volerai moi-même, et je jouirai de toutes les voluptés, jusqu'à m'en rassasier. Je verrai ce que personne n'a jamais vu, le griffon, ce quadrupède ailé, et le phénix, cet oiseau des Indes. Je serai le seul qui connaîtraî les sources du Nil. Je saurai quelle est l'étendue des pays inhabités, s'il y a des peuples antipodes, qui habitent l'hémisphère austral de la terre. Je connaîtraî sans peine la nature des astres, de la lune et du soleil même, car ses feux ne pourront m'incommoder. Mais ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'en un même jour je pourrai aller à Babylone annoncer quel est celui qui a remporté le prix des jeux olympiques, et, après avoir dîné en Syrie, je reviendrai souper en Italie. Si j'ai quelque ennemi, je pourrai m'en venger sans être vu, et l'écraser en lui faisant tomber une pierre sur la tête. Pour mes

amis, je veux les combler de bienfaits, et, pendant qu'ils dormiront, leur verser de l'or à pleines mains. Mais si j'aperçois quelque riche orgueilleux, quelque tyran qui outrage l'humanité, je le saisis et l'enlève à vingt stades de hauteur, d'où je le précipite sur des rochers. Rien ne pourra m'empêcher de jouir de mes amours, puisque j'entrerai partout sans être vu, et que j'endormirai tout le monde, excepté les objets de ma tendre se. Quel plaisir ce serait encore d'espionner les ennemis qui nous feraient la guerre, en m'élevant au-dessus de la portée des traits ! et quand je le voudrais, prenant le parti des vaincus, j'endormirais les vainqueurs, et je donnerais la victoire à ceux qui prenaient la fuite, et qui reviendraient aussitôt sur leurs pas. Enfin, je me jouerais à mon gré de l'humanité entière ; tout serait à moi ; je serais regardé comme un dieu ; et le comble de ma félicité, c'est que je ne pourrais la perdre, qu'elle ne serait exposée à aucune embûche, et que j'en jouirais pendant une longue vie, accompagnée d'une santé inaltérable. Eh bien, Lycinus, que peux-tu reprocher à mon souhait ?

LYCINUS. Rien, Timolaüs ; car il n'est pas trop sûr de contredire un homme qui a des ailes, et dont les forces surpassent celles de dix mille autres. Néanmoins, je te demanderai si, parmi tant de nations au-dessus desquelles tu élevais ton vol, tu as aperçu un certain petit vieillard, dont l'esprit est tellement dérangé qu'il s' imagine voyager dans les airs, porté sur un petit anneau, pouvoir remuer des montagnes entières avec le bout de son doigt, et qui veut paraître aimable à tous les yeux, quoiqu'il soit chauve et qu'il ait un nez camus. Mais dis-moi, je te prie, pourquoi un seul anneau n'aurait-il pas le pouvoir d'opérer toutes ces merveilles ? Ne peux-tu marcher que couvert de cette multitude de bagues ? Faut-il que chaque doigt de la main gauche en soit surchargé ? Le nombre en est excessif, et bientôt il faudra que la main droite soulage l'autre. Cependant il te manque encore un anneau, et c'est le plus nécessaire, celui qui, lorsque tu le porterais, ferait cesser ta folie, et réprimerait

ton impertinente vanité. Il pourrait te servir d'une potion d'ellébore.

TIMOLAUS. Mais toi, Lycinus, qui es toujours prêt à blâmer les autres, forme à présent des vœux, afin que nous sachions si tu ne souhaiteras rien qui puisse prêter à la censure et aux reproches.

LYCINUS. Je n'ai pas besoin de former des vœux ; car nous voici déjà arrivés au Dipyle. Ce brave Samippe, dans son combat singulier près de Babylone, et toi Timolaüs, en descendant en Syrie et soupant en Italie, vous avez abusé des statues qui m'étaient assignés, et vous avez bien fait ; car je ne voudrais pas d'une fortune momentanée, que le vent emporte avec lui, et qui ne me laisserait que des regrets, lorsqu'il faudra se contenter de manger un mince gâteau, comme cela va vous arriver tout à l'heure. Votre félicité, vos immenses richesses, vont se dissiper en un instant ; descendus de vos trônes, dépouillés de vos diadèmes, sortis d'un rêve flatteur, vous allez trouver dans vos maisons des objets bien différents. Vous ressemblerez alors à ces comédiens qui, sur la scène, représentent les rois, et meurent de faim au sortir du théâtre, quoiqu'un instant auparavant ils fussent des Agamemnons et des Créons. Vous éprouverez sans doute quelque tristesse, et vous aurez bien de la peine à trouver agréables vos jouissances domestiques ; toi surtout, Timolaüs, lorsque, après avoir perdu tes ailes, tu te verras tombé du haut des cieux, obligé de marcher sur la terre, dépouillé de ces merveilleux anneaux qui se sont échappés de tes doigts. Pour moi, je préfère à tous ces trésors, à la possession de Babylone même, de rire de tout mon cœur de ces frivolités qui furent l'objet de vos vœux, et qui, malgré leur néant, ont pu tromper des hommes qui font quelque cas de la philosophie.

LES SATURNALES¹.

SATURNE ET SON PRÊTRE.

LE PRÊTRE. O Saturne ! puisque tu tiens aujourd'hui l'empire du monde (il le paraît du moins, car c'est à toi que

¹ Ces fêtes datent d'une antiquité très reculée ; elles existaient en Italie longtemps avant la fondation de Rome. Macrobe, *Saturnal.*, liv. 1, chap. 7, en fait remonter l'institution au temps où Janus régnait en Italie, et donna l'hospitalité à Saturne, qui, pour récompenser les vertus de ce prince, lui apprit les principes de l'agriculture et l'art de gouverner les peuples. Macrobe suit ici des traditions fabuleuses et obscures ; qui ne prouvent autre chose que l'extrême antiquité des fêtes dont nous parlons. Mais, en nous appuyant sur des autorités plus solides, sur le témoignage de l'histoire, nous pouvons aisément prouver que l'Italie ne fut point le berceau des Saturnales. Elles étaient pratiquées en Asie longtemps, peut-être, avant que l'Italie eût des habitants civilisés ; nous en trouvons des traces chez les peuples de l'Orient les plus anciens, et tout semble nous indiquer que les fêtes de Saturne sont une des solennités les plus antiques dont le souvenir soit parvenu jusqu'à nous. En effet, l'historien Bérose, dans un fragment du premier livre de ses *Babyloniennes*, conservé par Athénée, liv. xiv, page 639, nous apprend que les anciens Babyloniens célébraient, le 17 du mois *Loüs*, une fête nommée *Sacéa*, qui durait cinq jours, et pendant laquelle les maîtres obéissaient à leurs esclaves. Dans chaque maison, l'on revêtissait l'un de ces derniers d'habits royaux, et on lui donnait le nom de *Zogané*. Ctésias, dans son histoire de Perse, dont les six premiers livres traitaient des antiquités de l'Assyrie, parlait de cette fête, selon le témoignage d'Athénée, *loc. cit.* Dion Chrysostome, *de Regno*, tome 1, page 160, édition de madame Reiske, fait également mention de cette fête, qu'il attribue aux Perses. Il ajoute au récit de Bérose, qu'on choisissait un prisonnier condamné à mort, qu'on l'habillait en roi, qu'on le faisait asseoir sur un trône, qu'on lui procurait toutes sortes de plaisirs ; mais, le terme de sa royauté écoulé, on lui arrachait ses vêtements royaux, on le battait de verges, et on le suspendait à une croix. De l'Orient, les Saturnales ont passé dans la Grèce ; elles furent célébrées sous différents noms, longtemps avant qu'elles fussent introduites à Rome.

nous offrons nos sacrifices et nos libations), que pourrai-je obtenir de ta libéralité pour prix de mes victimes?

SATURNE. Mais il convient, ce me semble, que tu commences par examiner toi-même ce que tu veux sonhaiter; à moins que tu n'imagines qu'avec l'empire, je possède encore la science des devins, et que je sais ce qui doit le plus flatter tes desirs. D'ailleurs, je ne te refuserai rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE PRÊTRE. Il y a longtemps que cet examen est fait. Je te demanderai donc ces biens que tous les hommes desirent, et qu'il t'est, sans doute, bien facile de m'accorder : des monceaux d'or, de vastes domaines, une foule d'esclaves, des vêtements magnifiques et délicats, de l'argent, de l'ivoire, en un mot tout ce qui est à nos yeux d'un grand prix. Accordeles-moi, ô puissant Saturne ! afin que je recueille aussi quelque fruit de ta souveraineté, et que je ne sois pas toute ma vie le seul mortel privé de ces avantages.

SATURNE. Tu n'y penses pas. Ce que tu me demandes n'est point en mon pouvoir ; ce n'est pas moi qui distribue ces biens : il faut, pour les obtenir, t'adresser à Jupiter ; l'empire va bientôt repasser entre ses mains. Pour moi, je ne reçois ma puissance qu'à certaines conditions. Ma royauté ne s'étend pas au delà de sept jours ¹, et dès que ce terme est passé je rentre dans la classe d'un simple particulier, et je ne suis plus compté que parmi le peuple. Pendant ces sept jours, il ne m'est pas permis de m'occuper d'affaire sérieuse ou publique. Boire, m'enivrer, pousser des cris de joie, badiner, jouer aux dés, créer des rois de table, régaler

¹ Elle était, dans l'origine, restreinte à un terme bien plus court, puisque la fête des Saturnales ne durait qu'un seul jour, qui était le quatorzième jour des calendes de janvier. Mais lorsque C. César eut ajouté deux jours à ce mois, on avança d'autant les Saturnales, et on commença à les célébrer le seize des calendes de janvier. Elles durèrent alors trois jours. Ensuite un édit d'Auguste en ajouta trois autres à cette fête, à laquelle on joignit encore la solennité des Sigillaires, ce qui étendit jusqu'à sept jours le temps des réjouissances publiques. Macrobe, *Saturn.* 1, chap. 8, *initio et sub finem.*

les esclaves, chanter sans accompagnement, applaudir en chancelant, être quelquefois plongé dans l'eau froide la tête la première, avoir le visage noirci avec de la suie : voilà les privilèges de ma royauté. Mais à l'égard de ces grands biens, l'or, la richesse, les faveurs de la fortune, c'est Jupiter qui les donne à qui il lui plaît.

LE PRÊTRE. Ce Dieu même, Saturne, ne les accorde pas facilement, ni volontiers ; je me suis souvent fatigué à les lui demander à grands cris, mais il ne m'a jamais écouté. D'ailleurs, le mouvement continuel de son égide éclatante, ce tonnerre qu'il est toujours prêt à lancer, son regard sévère, glacent d'effroi ceux qui voudraient l'importuner de leurs demandes. Si quelquefois il exauce les vœux d'un mortel, et le comble de richesses, on voit que le discernement n'a point éclairé sa munificence ; car souvent il dédaigne les hommes vertueux et remplis de sagesse, pour verser ses trésors sur des scélérats, sur des insensés, sur des esclaves dignes d'être traités à coups de fouet, ou sur des gens infâmes, efféminés et perdus de débauches. Cependant je voudrais bien savoir quels sont les biens dont tu peux disposer.

SATURNE. Ils ne sont pas de peu de conséquence, ni tout à fait méprisables ; à moins que tu n'estimes peu de choses d'être toujours vainqueur au jeu, de voir les dés retourner un pour les autres, et six pour toi. Combien d'hommes ne mangent à leur appétit que par ce secours, et à la faveur d'un dé propice ! Combien d'autres, au contraire, ont été réduits à se sauver à la nage, et tout nus, après avoir vu leur navire se briser contre ce petit écueil ! Et puis, n'est-ce pas un grand plaisir de boire à son gré, de passer dans un festin pour le plus habile chanteur, de se voir servir par les autres ; et tandis qu'on les fait plonger dans l'eau froide, s'ils remplissent gauchement leur office, d'être soi-même proclamé vainqueur, et de remporter pour prix un saucisson ? De plus, être créé roi des convives pour les avoir vaincus aux osselets, n'être point exposé à subir des commandements ridicules, et pouvoir au contraire ordonner tout ce qu'il te

plait, obliger l'un à se dire tout haut des injures, un autre à danser nu, ou à prendre dans ses bras une joueuse de flûte, et à la porter trois fois autour de la maison, ne sont-ce pas là des preuves éclatantes de ma munificence? Si tu te plains que cette royauté n'est que feinte et de peu de durée, tu serais un ingrat, puisque tu vois que moi, qui donne cet empire, je ne conserve le mien que très peu de temps. A l'égard de ces objets, qui sont en mon pouvoir, les dés, la royauté des festins, les chansons, et tout ce dont je viens de te faire l'énumération, tu peux me les demander avec confiance, et sans craindre que je fasse briller une égide à tes yeux, ou que je t'effraye par le bruit du tonnerre.

LE PRÊTRE. Je n'en ai pas besoin, ô le meilleur des Titans! mais réponds à une question, et apprends-moi ce que je désire le plus savoir. Si tu le fais, je me croirai suffisamment récompensé de tous mes sacrifices, et je te tiens quitte de tout ce que tu peux me devoir.

SATURNE. Interroge, et je te répondrai, si je sais ce que tu demandes.

LE PRÊTRE. Dis-moi d'abord s'il est vrai, comme on le prétend, que tu as dévoré les enfants qui te sont nés de Rhéa; que celle-ci, pour dérober Jupiter à ta voracité, te présenta une pierre à la place de cet enfant, et que tu l'avalas; que Jupiter, devenu grand, te déclara la guerre, te vainquit, te déposséda de l'empire, et te précipita dans le Tartare, où il t'enchaîna avec tous ceux qui avaient embrassé ton parti, et qui étaient rangés sous tes enseignes?

SATURNE. Si nous ne célébrions une fête dans laquelle il est permis de s'enivrer, et de dire des injures à ses maîtres avec pleine liberté, tu apprendrais, mon ami, que j'ai quelquefois le droit de me mettre en colère; et je te punirais de me faire de pareilles questions, sans respect pour les cheveux blancs, et l'âge vénérable d'un dieu tel que moi.

LE PRÊTRE. Mais ce n'est pas d'après moi-même que je tiens ce langage; je ne fais que répéter ce qu'ont dit Ho-

mère et Hésiode ¹, et je n'ose te dire que presque tous les hommes croient que ces événements te sont arrivés.

SATURNE. Eh ! crois-tu donc que ce berger plein d'orgueil et de forfanterie ait pu réellement connaître mon histoire ? Considère toi-même s'il est, je ne dis pas un dieu, mais un homme, qui pût se résoudre volontairement à manger ses propres enfants, à moins qu'il ne fût un autre Thyeste, et qu'il ne les reçût comme lui pour nourriture des mains d'un frère impie ; et quand cela serait, comment ne s'apercevrait-il pas qu'il dévore une pierre au lieu de son fils, à moins d'avoir les dents tout à fait insensibles ? Jamais Jupiter et moi nous ne nous sommes fait la guerre ; il ne m'a pas dépouillé de l'empire par violence ; je le lui ai cédé volontairement. Je ne suis point enchaîné, ni plongé dans le Tartare ; tu le vois toi-même en ce moment, à moins que tu ne sois aveugle comme Homère.

LE PRÊTRE. Et pour quelles raisons, Saturne, as-tu quitté l'empire ?

SATURNE. Je vais te le dire : d'abord, j'étais vieux et rongé de goutte ; voilà, sans doute, ce qui a fait croire au vulgaire que j'étais enchaîné. Je ne pouvais plus supporter et les nombreuses injustices qui règnent aujourd'hui sur la terre, ni suffire aux travaux qu'elles exigeaient de moi, courir çà et là par tout l'univers pour foudroyer les parjures et les sacrilèges, réduire en poudre les scélérats. Cet ouvrage était trop pénible, il demandait la vigueur d'un jeune homme. Je pris alors le parti prudent de céder mon trône à Jupiter ; d'ailleurs, il me parut convenable de partager mon empire à mes enfants, et de passer désormais mon temps dans la tranquillité et dans la joie des festins, sans être occupé à répondre aux vœux des mortels, ni fatigué de leurs demandes souvent contradictoires ou impossibles, sans être obligé de faire gronder le tonnerre et briller les éclairs, et de répandre quelquefois des torrents de grêle. A présent je

¹ Hésiode, *Théogonie*, v. 439.

coule des jours heureux ; je vis comme il convient à un vieillard ; je bois le nectar à longs traits, et je m'amuse à causer avec Japetus et les autres Titans de mon âge. Jupiter tient le gouvernail de l'empire, il a mille affaires sur les bras, excepté pendant ce petit nombre de jours que j'ai jugé à propos de lui soustraire, aux conditions dont je t'ai déjà parlé. Je reprends alors le pouvoir suprême, pour faire souvenir les hommes de la vie qu'ils menaient lorsque je régnais sur eux. Tout croissait alors sans soins et sans culture ; on ne voyait pas d'épis, mais on trouvait le pain tout préparé, et les viandes tout apprêtées ¹. Le vin coulait en ruisseaux, et l'on voyait jaillir des sources de miel et de lait. Les hommes de ce temps étaient vertueux, ils étaient d'or. Telle est la cause du peu de durée de mon empire ; et c'est pour cela même que les applaudissements et les chansons retentissent de toutes parts, qu'on se livre aux jeux et aux amusements, que l'égalité règne entre les hommes libres et les esclaves ; car sous mon règne l'esclavage était inconnu.

LE PRÊTRE. Pour moi, Saturne, j'avais imaginé que tu n'avais tant d'humanité envers les esclaves, et ceux qui portent des fers, que pour honorer les hommes qui éprouvent le même sort que toi, lorsque tu étais esclave, et en mémoire des fers que tu as portés.

SATURNE. Ne cesseras-tu point de tenir ce langage insensé ?

LE PRÊTRE. Tu as raison. Ne parlons plus de cela. Mais, dis-moi, je te prie, de ton temps les hommes étaient-ils dans l'usage de jouer aux dés ?

SATURNE. Certainement. Mais ils ne jouaient pas comme

¹ Un poète comique, Téléclide, dans Athénée, liv. vi, p. 268, fait un tableau fort plaisant de l'abondance qui régnait au siècle de Saturne. Il dit, entre autres choses, que les pains et les gâteaux se disputaient l'honneur d'entrer dans la bouche des humains, et les suppliaient de vouloir bien les avaler. Des ruisseaux de sauce coulaient le long des lits de sable, et roulaient dans leurs flots des morceaux de viande succulente, etc.

vous des talents et des myriades. Des noix étaient le plus haut prix du jeu ; car on ne voulait pas que celui qui perdait eût sujet d'être chagrin, ou de verser des pleurs, et fût le seul des convives qui ne mangeât point.

LE PRÊTRE. Ils faisaient bien de ne jouer que des noix ; car qu'auraient-ils pu jouer, ces hommes tout d'or ? Mais, tandis que nous conversons, il me vient une idée. Si quel-qu'un de ces hommes d'or paraissait aujourd'hui dans le monde, à quels tourments le malheureux ne serait-il pas exposé ? On fondrait sur lui de toutes parts, et bientôt il serait déchiré et mis en pièces, comme Penthée le fut par les Mœnades, Orphée par les femmes de la Thrace, et Actæon par ses chiens. Chacun voudrait en avoir la plus grosse part et la disputerait à son voisin ; car les hommes n'oublient pas, même durant tes fêtes, l'amour qu'ils ont pour le gain ; le plus grand nombre ne semblent y chercher que l'occasion d'accroître leur revenu. En conséquence, les uns se rendent chez leurs amis pour piller leur table, d'autres se répandent en invectives contre toi, brisent les dés, innocents des maux que ces hommes se font volontairement à eux-mêmes. Cependant, dis-moi pourquoi étant un dieu délicat, et d'un âge si avancé, as-tu choisi pour ta fête la saison la plus dés-agréable de l'année ? La neige est répandue sur les campagnes, Borée souffle avec fureur, tout est couvert de glace, les arbres sont secs et dépouillés de leur verdure, les prairies ont perdu leur beauté et leurs fleurs ; les hommes même, la tête courbée comme des vieillards, se pressent autour des cheminées, et c'est alors que tu célèbres ta fête. Ce moment ne me semble guère favorable à un vieillard, ni propre à se divertir.

SATURNE. Tu me fais, mon ami, une foule de questions, tandis que nous devrions ne nous occuper qu'à boire. Tu m'as déjà fait perdre un temps considérable. Je n'ai pas besoin de faire en cet instant le philosophe. Mettons-nous à table, applaudissons des mains, et vivons désormais en liberté. Nous jouerons ensuite aux dés, et suivant l'ancien

usage , nous jouerons des noix ; nous nommerons des rois auxquels nous obéirons , et de cette manière , nous vérifierons le proverbe, les vieillards sont deux fois enfants.

LE PRÊTRE. Sans doute : et puisse celui auquel tes lois ne plairont pas, avoir soif et ne pas boire ! pour nous, buvons. Tu as assez répondu à mes interrogations, et je suis d'avis d'écrire notre entretien, d'en faire un livre, où je mettrai mes demandes et les réponses gracieuses que tu m'as faites. Je le ferai lire à tous ceux de mes amis qui sont dignes d'entendre tes discours.

CRONOSOLON ,

ou

LE LÉGISLATEUR DES SATURNALES.

Voici ce que dit Cronosolon , prêtre et prophète de Saturne , et le législateur de ses fêtes. A l'égard des lois que doivent observer les pauvres, je les leur ai envoyées écrites dans un autre livre, et j'ai tout lieu de croire qu'ils s'y conformeront , sinon ils encourront les graves punitions prononcées contre ceux qui refusent d'obéir. Pour vous, riches, prenez garde d'enfreindre mes lois, et ne faites pas semblant de ne point entendre mes ordres ; si quelqu'un refuse de les accomplir , qu'il sache que c'est moins le législateur qu'il méprise , que Saturne lui-même. Ce dieu m'a choisi pour vous dicter ses lois pendant sa fête ; il m'est apparu, non dans un songe, mais il a causé dernièrement avec moi, lorsque j'étais bien éveillé. Il n'avait point les pieds enchaînés, il n'était point sale et couvert de rides , comme le représentent les peintres , d'après les poètes dont le cerveau est en délire ; mais il tenait dans ses mains sa faux bien aiguisée ; son visage était riant, son corps conservait toute sa vigueur, ses vêtements et son costume étaient ceux d'un monarque plein de majesté. Tels sont les traits sous lesquels il s'est fait voir à moi. Les discours qu'il m'a tenus sont vraiment divins , et méritent de vous être communiqués.

Saturne, me voyant l'autre jour me promener avec un visage triste, et d'un air rêveur , devina bientôt, comme on peut aisément le croire d'un dieu, la véritable cause de mon

chagrin. Il vit que je supportais avec peine la pauvreté, et que je souffrais de n'être vêtu que d'une simple tunique, dans une saison rigoureuse, où le froid est piquant, où le souffle violent de Borée amène les glaçons et la neige. Je n'étais pas trop bien fortifié contre leurs assauts ; d'un autre côté la fête de Saturne approchait : je voyais tout le monde faire de grands préparatifs pour la passer dans les festins, et pour offrir des sacrifices : moi, je n'avais rien pour la célébrer. Je réfléchissais donc, lorsque le Dieu, s'approchant de moi par derrière, me prit par l'oreille, en me secouant la tête (c'est de cette manière qu'il a coutume de se manifester à mes yeux). « Eh bien ! Cronosolon, qu'est-ce donc ? Tu as l'air tout chagrin. — Eh ! n'en ai-je pas sujet, ô mon maître, lui répondis-je, lorsque je vois des hommes exécrables posséder des richesses immenses, être les seuls qui puissent vivre au sein des plaisirs, tandis que moi et une foule de gens instruits, nous sommes plongés dans l'indigence, et dénués de ressources. Ne voulez-vous donc pas, ô mon maître, faire cesser ce désordre, et rétablir cette aimable égalité qui régnait autrefois parmi les humains ? — O mon ami, reprit-il, il n'est pas trop aisé de changer le sort que Clothion et ses sœurs vous ont assigné ; mais je veux adoucir les maux de votre pauvreté, du moins pendant ma fête. Voici quel en sera le remède. Cronosolon, écris les lois que je te vais dicter, et que je veux qu'on observe désormais : elles empêcheront les riches de célébrer entre eux seuls les Saturnales, et ils partageront leurs biens avec vous. — Mais je ne comprends pas, lui dis-je... — Je vais t'en instruire. » En effet, il commença à me faire connaître ses intentions. Lorsque je les eus apprises, il continua ainsi : « Dis maintenant aux riches que s'ils n'observent ces lois, « qu'ils apprendront que ce n'est point en vain que je porte « une faux tranchante. Je serais un dieu bien ridicule, si, « après avoir châtré mon père Cœlus, je n'en faisais pas au- « tant à tous les riches qui enfreindront mes lois ; réduits à « l'état honteux des eunuques, ils demanderont l'aumône

« pour la mère des Dieux, en jouant des flûtes, et frappant
« des cymbales. » Telles furent les menaces de Saturne,
d'après lesquelles vous ferez bien de ne pas violer ses
lois.

Premières lois.

Personne, durant la fête, ne fera d'affaires, soit publiques, soit particulières, si ce n'est celles qui auraient pour but les jeux, la bonne chère et les plaisirs. Les cuisiniers et les pâtisseries seront seuls occupés au travail de leur profession. L'égalité régnera parmi tous les convives, entre les esclaves et les hommes libres, entre les riches et les pauvres. Il ne sera permis à personne de se mettre en colère, de se fâcher, ou de faire des menaces. On ne fera rendre compte d'aucune administration pendant les Saturnales ; on ne redemandera¹ ni son argent, ni ses habits ; on n'écrira point ; on ne s'exercera point aux gymnases ; on ne récitera point de discours, sinon ceux qui seraient assaisonnés par la gaieté, qui contiendraient des plaisanteries, des railleries fines et un badinage agréable.

Secondes lois.

Plusieurs jours avant la fête, les riches écriront sur leurs tablettes les noms de leurs amis. Ils prépareront de l'argent comptant, environ la dixième partie de leur revenu, le superflu de leur garde robe, ce qui sera trop grossier pour leur servir, et une partie assez considérable de leurs vases d'argent. Toutes ces choses ainsi disposées, la veille ils purifieront leur demeure, et ils auront soin d'en chasser la lésine, l'avarice, l'amour sordide du gain, et tous les vices qui habitent ordinairement avec eux. Ensuite ils sacrifieront à Jupiter, auteur des richesses, à Mercure libéral, et à Apol-

¹ Ἐξέταξις, faire la recherche, redemander.

Ion Mégalodore ¹. Sur le soir ils liront la liste de leurs amis. Ils feront, avant le coucher du soleil, le partage des présents qu'ils leur destinent. suivant le mérite de chacun d'eux, et ils les leur enverront. Ces présents ne seront portés que par trois ou quatre domestiques des plus fidèles, et déjà avancés en âge. On écrira sur un billet ce que l'on envoie, et l'on en marquera la quantité, afin que ni le maître ni ses amis ne puissent suspecter la fidélité des valets. Ceux-ci retourneront à leur demeure, après avoir bu seulement une coupe de vin; ils ne demanderont rien de plus ². Les présents destinés aux gens de lettres seront doubles des autres; car ils méritent de recevoir une double part. On ne parlera des présents que d'une manière très modeste, et en peu de mots. On ne les accompagnera de rien qui puisse offenser celui auquel on les envoie, et l'on n'en fera point l'éloge. Un riche ne fera point de présents à un autre riche, et ne traitera point aux Saturnales celui qui a une fortune égale à la sienne. On ne gardera aucun des objets qu'on aura destinés à être donnés en présent, et l'on ne se repentira point du cadeau que l'on aura fait. Si l'année précédente quelqu'un était absent, et n'a pu, par cette raison, recevoir sa part, il la recevra avec celle de l'année courante. Les riches acquitteront les dettes de leurs amis pauvres, et le loyer de ceux qui le doivent, et qui ne sont pas en état de le payer: en général ils s'informeront, longtemps auparavant, quels peuvent être les besoins de leurs amis.

Ceux qui recevront un présent n'en murmureront jamais, et quel que soit ce qu'on leur envoie, il sera d'un grand prix à leurs yeux. Une amphore de vin, un lièvre, une poule grasse, ne seront point réputés un présent des Saturnales. On ne tournera point en ridicule ce qu'on aura reçu en ces jours. Le pauvre enverra au riche quelque ca-

¹ Qui fait de grands présents.

² Les valets, quand ils portaient à quelqu'un un présent de leur maître, exigeaient une récompense. Voyez le *Traité des gens de lettres*, etc., tome II, p. 48 et 82.

deau en retour de son présent. Si c'est un homme de lettres, il lui enverra quelque ouvrage de l'antiquité, pourvu que cet ouvrage soit analogue à la circonstance, et propre à être lu dans un festin ; ou bien il lui donnera quelque écrit de sa composition, tel qu'il pourra l'avoir fait. Le riche le recevra d'un air gracieux et satisfait, il le lira sur-le-champ ; et s'il le quitte sans l'avoir lu, ou qu'il le rejette avec mépris, qu'il sache qu'il aura encouru la vengeance de Saturne, quels que soient d'ailleurs les présents qu'il aurait faits. Les autres personnes enverront des couronnes, ou quelques grains d'encens. Si un pauvre fait présent à un riche d'un vêtement, d'un meuble d'argent ou d'or, au-dessus de ses facultés, l'objet qu'il aura envoyé sera confisqué au profit du public, pour être vendu, et le prix versé dans le trésor de Saturne. Le lendemain des fêtes, le pauvre recevra du riche des coups de verges dans les mains, au nombre de deux cent cinquante pour le moins.

Lois du Banquet.

On ira au bain lorsque l'ombre du cadran sera de six pieds. Auparavant on pourra s'amuser à jouer aux noix et aux dés. On s'assemblera à table comme on se trouvera, et l'on n'aura aucun égard à la dignité, à la noblesse, ou à la fortune, pour accorder quelque préférence. Tous les convives boiront du même vin. Le riche pourra en boire un plus délicat, ne pourra alléguer aucun prétexte, ni mal d'estomac, ni douleur de tête ; la distribution des mets se fera avec égalité à tous les convives. Ceux qui serviront ne donneront rien à la faveur, ils ne feront point attendre, ils ne retrancheront rien à leur service ; ils ne mettront point devant celui-ci une grosse pièce, et devant l'autre une pièce ridiculement petite, une cuisse de porc d'un côté, et de l'autre une bajoue ; mais ils serviront tout le monde également.

L'échanson aura continuellement les yeux fixés sur chacun des convives, plus encore que sur son maître ; il doit

avoir l'oreille très fine, et entendre la moindre demande. Les vases de toute espèce seront préparés, et il sera permis à qui le voudra de porter une santé. Tous les convives pourront réciproquement boire à leur santé, après que le riche leur en aura donné l'exemple. On ne forcera personne de boire plus qu'il ne peut. On n'aniènera au banquet aucun danseur, et aucun musicien qui soit encore à son apprentissage, si quelqu'un s'y refuse. Que les railleries aient des bornes et ne blessent personne; que l'on joue des noix, aux dames. Si quelqu'un jone de l'argent, il sera condamné à ne pas manger jusqu'au lendemain. Chacun s'en ira ou restera quand il le voudra. Quand le patron réglera ses esclaves, il les servira lui-même, secondé de ses amis.

Que chaque riche ait soin de faire graver ces lois sur une colonne d'airain, qui sera dressée au milieu de sa cour, afin qu'on puisse les lire. Qu'il sache que tant que cette colonne subsistera, ni la famine, ni la peste, ni l'incendie, n'entreront dans sa maison. Mais si jamais on la détruit (puisse cela n'arriver jamais!), je n'ose dire de quels maux affreux ils seront punis.

ÉPITRES A SATURNE.

CRONOSOLON à SATURNE, *félicité.*

Je t'ai déjà écrit pour te faire connaître quelle est ma situation, et comme je me vois exposé, par mon indigence, à être le seul qui ne puisse prendre part à la fête que tu nous annonces. Je t'ai marqué encore (je m'en souviens), qu'il était contre toute raison que quelques hommes possédassent des richesses excessives, et vécussent dans les plaisirs sans partager les biens dont ils jouissent avec les pauvres, tandis que ceux-ci meurent de faim; et cela pendant les Saturnales. Puisque tu ne m'as rien répondu, je crois devoir rappeler ces mêmes objets à ta mémoire. En effet, il fallait, avant de nous ordonner de célébrer ta fête, détruire cette

odieuse inégalité qui règne parmi les hommes, et mettre tous les biens en commun; tandis que présentement nous sommes ou fournis ou chameaux, comme dit le proverbe: ou plutôt, imagine un acteur tragique qui aurait un pied chaussé d'un cothurne élevé, comme le sont ceux qu'on emploie dans la tragédie, et l'autre sans chaussure. Si cet acteur venait à s'avancer sur la scène dans un pareil costume, tu vois qu'il serait obligé de marcher tantôt sur le pied élevé, tantôt sur celui qui touche à terre, selon celui qu'il poserait. Telle est l'inégalité à laquelle notre vie est soumise. Quelques hommes sont chaussés d'un haut cothurne, dont la fortune a fait pour eux la dépense; ils nous écrasent par leur faste théâtral, tandis que nous qui formons le plus grand nombre, nous marchons pieds nus et sur la terre, quoique nous soyons en état, tu ne l'ignores pas, de représenter aussi bien qu'eux, et d'avoir un port aussi noble si l'on nous revêtait de leur costume.

Cependant j'entends les poètes nous dire qu'autrefois, sous ton règne, la condition des humains n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui; la terre, sans semence et sans culture, produisait tous les biens; chaque homme trouvait toujours un repas préparé et capable de le rassasier; des fleuves de vin ou de lait coulaient de toutes parts; il y en avait même de miel. Mais le point le plus important, c'est que ces hommes étaient d'or, et que la pauvreté ne pouvait pas s'approcher d'eux. Pour nous, si l'on nous estimait au juste, nous ne paraîtrions pas même de plomb; on nous croirait d'un métal encore plus vil. La plupart des humains obtiennent leur nourriture à force de travaux. Mais quant à nous, la pauvreté, l'indigence, le manque absolu de ressources, nous tourmentent sans cesse, et l'on nous entend presque toujours nous écrier: *Hélas! d'où tirerai-je de quoi subsister? O fortune cruelle!* Notre misère, tu le sais, nous causerait encore moins de chagrins, si nous n'avions continuellement sous les yeux le spectacle des riches, qui nagent dans le sein de la félicité, tiennent enfermés des monceaux d'or et d'ar-

gent, possèdent tant de magnifiques vêtements, un si grand nombre d'esclaves, des attelages de chevaux, des bourgades entières et d'immenses campagnes. Avec ces riches possessions, il s'en faut de beaucoup cependant qu'ils nous fassent part de leurs biens; ils ne daignent pas même jeter les yeux sur la multitude qui les environne.

Ce qui nous fait étouffer de dépit, ce qui nous paraît tout à fait insupportable, c'est de voir un riche mollement couché sur des tapis de pourpre, regorger de délices et de voluptés, et entouré d'amis qui le proclament heureux, couler ses jours dans des fêtes continuelles; tandis que moi et mes semblables, nous rêvons la nuit et le jour aux moyens de gagner quatre oboles, afin de nous rassasier de pain et de bouillie avant de nous coucher, ou de manger du cresson, des poireaux ou des oignons. O Saturne! ou change notre condition, et ramène l'ancienne égalité, ou, pour dernière ressource, ordonne à ces riches de ne plus jouir tout seuls de leurs biens, de tant de médimnes d'or, d'en répandre sur nous quelques chœniques, et de tant de vêtements, de nous donner ceux que rongent les vers. Ils ne sauraient éprouver de peine à nous donner pour nous couvrir ces étoffes destinées à périr, que le temps va bientôt consumer, ou qui moisissent renfermés dans des coffres et dans des armoires.

Ordonne de plus à chacun d'eux d'inviter à sa table, tantôt quatre, tantôt cinq personnes indigentes. Qu'ils ne les traitent pas cependant comme on a coutume de le faire aujourd'hui. Que l'égalité populaire règne dans le festin, que les convives soient également partagés, qu'on n'y voie point le riche se remplir des mets les plus exquis, tandis qu'un valet, debout à ses côtés, attend qu'il ne puisse plus manger, pour venir enfin de notre côté nous présenter un plat qu'il enlève aussitôt, et ne fait que montrer à nos regards, ou qu'il ne nous abandonne que lorsqu'il ne contient plus que de tristes restes. Que l'officier chargé de découper les viandes, lorsqu'on apporte un sanglier, ne serve point au maître la moitié de la pièce avec la tête, ne laissant aux autres que des

os à peine recouverts. Qu'on recommande aux échantons de ne point attendre, pour verser à boire, qu'on leur en ait demandé jusqu'à sept fois : mais, dès qu'un convive témoignera qu'il a soif, qu'on lui présente à l'instant même une grande coupe pleine jusqu'aux bords, comme pour le patron. Qu'il n'y ait pour tous les convives qu'un seul et même vin; car, dans quelle loi est-il écrit que le patron doit s'enivrer avec un vin d'un bouquet délicieux, et que mon ventre sera relâché par du vin nouveau?

Si tu corriges ces abus, ô Saturne, si tu ramènes le bon ordre et l'égalité, notre vie deviendra une vie véritable, tes fêtes seront de vraies fêtes; autrement, que ces riches les célèbrent tout seuls. Pour nous, tristement couchés à jeun, nous souhaiterons qu'au moment où, sortant du bain, ils viendront se mettre à table, leur valet renverse l'amphore et la brise; que le cuisinier brûle le ragoût, et que par distraction ils versent dans un plat de lentilles la saumure du poisson; qu'un chien, entrant à l'improviste, dévore l'andouille tout entière et la moitié d'un gâteau, tandis que les cuisiniers sont occupés ailleurs; que le sanglier, le cerf, ou le cochon de lait, à l'exemple des bœufs du soleil, poussent, tandis qu'ils rôtissent, de longs mugissements, et se traînent par terre; ou plutôt, que, bondissant tout à coup, ils s'enfuient sur les montagnes voisines, emportant la broche avec eux; que les volailles grasses, quoique plumées et déjà préparées, prennent aussitôt leur vol et disparaissent à travers les airs, afin que ces riches ne soient pas les seuls qui puissent y goûter.

Mais, ce qui les contristera davantage, que des fourmis semblables à celles des Indes déterrent leurs trésors, les emportent pendant la nuit et les répandent parmi le peuple; que, par la négligence de leur économe, ces vêtements précieux soient criblés de trous par les souris, au point de ne différer en rien d'une nasse à prendre des thons; que ces beaux enfants, ornés d'une belle chevelure, auxquels ils donnent les noms d'Hyacinthe, d'Achille, de Narcisse, au

moment où ils leur présenteront la coupe, deviennent chauves, et perdent tout à coup les cheveux; que leur menton se hérisse au même instant d'une barbe pointue, pareille à celles de ces personnages de comédies. que l'on nomme *Sphénopogones*; que leurs tempes soient toutes velues d'un poil dur et piquant, tandis que le sommet de la tête sera tout dépourvu. Tels sont les vœux que nous formerons, et bien d'autres encore, si les riches ne renoncent pas à leur égoïsme, et ne consentent pas à jouir en commun de leur richesse, et à nous en donner une petite portion.

SATURNE à son très honoré prêtre, joie et prospérité.

Quelle folie est la tienne, mon ami, de m'écrire sur les abus qui se passent aujourd'hui, et de vouloir que je fasse un nouveau partage de biens? Cela ne dépend-il pas d'un autre, de celui qui tient à présent l'empire de l'univers? Je m'étonne que tu sois de tous les hommes le seul qui ignore que si j'étais monarque autrefois, j'ai cessé de l'être seul, depuis que j'ai partagé mon empire entre mes enfants. Les soins du gouvernement regardent à cette heure Jupiter; ma puissance à moi ne s'étend qu'au jeu de dés, aux applaudissements, aux chansons, au plaisir de boire; encore ne dure-t-elle que sept jours.

A l'égard des grands objets dont tu parles, détruire l'inégalité des conditions, réduire tous les hommes à la même indigence, ou les élever à une fortune semblable, c'est à Jupiter de te répondre. Si cependant on a violé les lois qui règlent ma fête, ou montré quelque avarice, c'est à moi de punir les coupables, et je vais écrire aux riches sur les festins qu'ils doivent donner, sur le chœrique d'or et les vêtements qu'ils doivent envoyer aux pauvres pour ma fête. Ta demande à cet égard est juste, et ils doivent s'y conformer, à moins qu'ils n'aient quelque raison plausible pour n'en rien faire.

Mais sachez, avant tout, que vous autres pauvres, vous êtes

dans une grande erreur au sujet des riches, et vous vous formez de leur condition une idée bien fautive, si vous imaginez qu'ils jouissent d'une félicité parfaite, et qu'ils sont les seuls qui mènent une heureuse vie, parcequ'ils peuvent se procurer de splendides festins, s'enivrer d'un vin délicieux, caresser de beaux enfans, jouir des plus belles femmes, et se couvrir de vêtements délicats. Vous ignorez en quoi consiste cette félicité : dévorés par toutes les inquiétudes que leur causent ces biens, ils sont dans la nécessité continuelle de veiller sur chacun des objets de leur fortune, de peur qu'elle ne se dissipe entre les mains d'un économe négligent ou fripon, que le vin ne s'aigrisse, que le blé ne soit dévoré par les charançons, ou qu'un voleur ne dérobe les vases. Que de soins pour empêcher que le peuple ne prête l'oreille aux sycophantes, qui accusent les riches d'affecter la tyrannie ! Eh bien ! ce n'est là que la plus faible partie des chagrins qui les rongent. Si vous connaissiez les soucis et les craintes dont ils sont agités, les richesses vous paraîtraient bien plus à fuir qu'à désirer. En effet, crois-tu, si les richesses et le pouvoir suprême étaient réellement des biens, que je sois assez insensé pour avoir consenti à les abandonner, afin de vivre simple particulier, soumis à l'empire d'autrui ? Mais je connaissais la plupart des maux qui s'attachent nécessairement aux riches et aux souverains ; j'ai abdiqué ma puissance, et j'ai bien fait.

Considère à présent l'objet des plaintes que tu m'adresses aujourd'hui. Les riches se remplissent avec voracité de sangliers et de gâteaux délicats, tandis que vous êtes réduits à ronger pendant ma fête du cresson, des poireaux ou des oignons. Le repas des riches, au moment où ils le savourent, est sans doute agréable ; mais ses suites en sont bien différentes. Le lendemain à votre réveil, vous n'éprouvez pas, comme eux, des pesanteurs de tête, produites par l'ivresse dans laquelle ils se sont plongés, et l'excès des aliments ne vous cause point des flatuosités, des rapports fétides. Tel est le fruit que les riches retirent de leurs festins ;

voilà ce qu'ils recueillent de ces débauches nocturnes, où ils se souillent de mille impuretés, soit avec leurs mignons, soit avec leurs maîtresses, selon la passion qui les entraîne : c'est la phthisie, la péripneumonie, l'hydropisie, récompense ordinaire de leur exécrationnelle luxure. Lequel d'entre eux pourrais-tu me montrer qui n'ait pas un teint pâle et livide, déjà empreint des couleurs de la mort ? Lequel d'entre eux, s'il parvient jusqu'à la vieillesse, marche de ses propres pieds, et n'est pas porté comme un fardeau dans les bras de quatre valets ? Son extérieur est entièrement d'or, mais au-dedans, c'est un haillon rapiécé, semblable à ces habits de théâtre, composés d'une multitude de lambeaux cousus ensemble. Vous ne mangez pas de poisson, vous n'y goûtez même jamais ; mais ne voyez-vous pas que les angoisses de la goutte ou de la péripneumonie vous sont inconnues, ainsi que les maux produits par quelque autre cause semblable ? D'ailleurs, ce n'est pas pour eux un plaisir de manger ces mets délicats dont ils se rassasient tous les jours ; et vous les voyez quelquefois désirer un légume, ou un poireau, avec plus d'ardeur que vous ne soupirez après les lièvres et les sangliers.

Je ne parle pas des autres chagrins qui les dévorent. C'est un fils libertin ; une épouse sans pudeur éprise d'un valet ; un mignon qui se prête aux desirs de son maître, plutôt par nécessité que par inclination. En un mot, il est dans la condition des riches une foule de maux secrets que vous ignorez. L'or et la pourpre dont ils sont couverts frappent seuls vos regards, et lorsque vous apercevez ces hommes portés sur un char attelé de chevaux blancs, vous regardez bouche béante et vous les adorez. Si, au contraire, vous dédaigniez de les voir, si vous les méprisiez, si vous ne vous retourniez pas pour voir ce char d'argent ; ou, lorsqu'ils vous adressent la parole, si vos yeux ne se portaient pas sur l'émeraude qui brille à leur doigt, si vos mains n'effleuraient pas ce vêtement moelleux avec admiration, mais que vous laissassiez ces riches ne l'être que pour eux-mêmes, sachez qu'ils viendraient bientôt au-devant de vous, vous prier de partager

leurs festins, afin d'avoir quelqu'un à qui ils puissent montrer ces lits superbes, ces tables, ces vases, dont la possession leur deviendrait inutile, dès qu'elle n'aurait plus de témoins. Vous connaîtriez alors que ce n'est pas pour eux, mais pour vous qu'ils possèdent ces richesses; qu'ils les ont moins pour en user que pour vous les faire admirer.

Voilà ce que je puis vous dire pour votre consolation ; je connais l'une et l'autre manière de vivre, et je vous exhorte à célébrer ma fête, en réfléchissant que bientôt il faudra que vous abandonniez tous la vie, laissant ici-bas, eux leurs richesses, vous votre pauvreté. Cependant je leur écrirai comme je vous l'ai promis, et je suis assuré qu'ils ne négligeront point mes avis.

SATURNE aux riches, *félicité.*

Les pauvres m'ont écrit dernièrement : ils vous accusent de ne pas vouloir leur faire part de vos richesses ; et ils me demandent de rendre tous les biens communs, afin que chacun en ait une égale portion. En effet, disent-ils, il serait juste d'établir l'égalité des biens, et il ne l'est pas que l'un possède tous les agréments de la vie, tandis que l'autre en est entièrement privé. Je leur ai répondu que c'était à Jupiter qu'appartenait l'examen de ces objets ; mais à l'égard de ce qui se passe aujourd'hui, et des injustices qu'ils disent avoir éprouvées de votre part durant ma fête, comme j'en suis le juge, j'ai promis de vous en écrire. Ce que les pauvres demandent me paraît fort modéré. *Comment, disent-ils, pourrions-nous célébrer ta fête, lorsque nous gelons de froid, et que nous mourons de faim ?* Ils me demandent en conséquence, si je veux qu'ils prennent part à ma solennité, que je vous oblige à leur donner ceux de vos vêtements qui vous sont inutiles, ou qui sont trop grossiers pour vous, et à répandre sur eux quelques gouttes de votre or. Si vous le faites, ils promettent de ne point vous contester vos biens, au tribunal de Jupiter ; sinon, ils menacent, dès que ce dieu

indiquera une audience, de vous citer devant lui, et de réclamer une nouvelle répartition des richesses. Il ne vous est pas difficile, dans votre heureuse situation, de leur donner une faible portion de ces biens immenses que vous possédez.

Mais ils veulent surtout que j'ajoute à ma lettre l'article des festins auxquels ils demandent que vous les invitiez ; ils se plaignent que vous vous livrez tout seuls, et les portes fermées, aux plaisirs de la table ; ou, si quelquefois, et de loin en loin, vous vous déterminez à les régaler, le repas devient pour eux une source de déplaisirs, plutôt que de voluptés ; tout y semble fait pour les insulter. Tel est, par exemple, l'usage de leur faire boire d'un vin différent du vôtre. Par Hercule, quelle injure cruelle pour des hommes libres ! et qu'ils sont dignes de blâme en ne se levant pas au milieu du festin, et en ne vous abandonnant pas seuls avec votre repas. Mais on ne leur permet pas même de boire à leur gré, et vos échansons ont, comme les compagnons d'Ulysse, les oreilles bouchées avec de la cire. Les autres détails sont si honteux, que je n'ose presque en parler, ni vous répéter leurs plaintes sur la manière dont on leur distribue les viandes, sur ces valets qui restent à vos côtés jusqu'à ce que vous soyez rassasiés, et passent ensuite rapidement d'un convive à l'autre. Il est encore une foule de petites épargnes mesquines et indignes de personnes libres. Ce qui peut rendre un festin agréable, c'est l'égalité, et le dieu qui y préside est appelé *Isodaitès* ¹, parcequ'il faut que tous les convives soient servis également.

Faites donc en sorte que, par la suite, les pauvres n'aient plus à se plaindre de vous, mais qu'ils vous honorent et vous aiment à cause des petites libéralités qu'ils recevront. La dépense vous en sera peu sensible, et un présent fait à pro-

¹ Gesner a très bien vu que le Dieu appelé ainsi était Bacchus, qui présidait aux festins, auxquels les Grecs donnaient le nom de *Symposium*, c'est-à-dire, *combibition*, si ce mot est permis. Je lis comme lui *ισοδαίτης*.

pos vous attirera de leur part une reconnaissance éternelle. D'ailleurs, considérez que vous ne pourriez pas habiter les villes, si les pauvres ne les habitaient avec vous, et ne travaillaient en mille occasions pour votre félicité. Vous n'aurez pas d'admirateurs de vos richesses, si vous n'êtes riches que pour vous seuls et dans les ténèbres. Que la multitude soit donc témoin de votre fortune; qu'assise à votre table, elle admire vos vases d'argent; qu'en vous portant une santé, elle examine en buvant cette coupe magnifique, qu'elle en connaisse le poids, en la balançant dans sa main; qu'elle admire le sujet historique qui y est représenté, la quantité d'or qu'elle renferme, le travail exquis de l'ouvrier. Vous vous entendrez alors donner les noms de galant homme, d'ami de l'humanité, et vous serez à jamais affranchi de la jalousie des pauvres. Eh! qui pourrait être jaloux d'un riche qui nous fait part de ses trésors, et qui répand d'honnêtes libéralités? Qui ne formerait, au contraire, des vœux pour la prolongation de ses jours, et pour le voir jouir longtemps de ses biens? Mais de la manière dont vous vous conduisez à présent, votre richesse est exposée à l'envie, votre bonheur est sans témoins, et votre vie sans plaisir.

Il n'est certainement pas aussi agréable d'être seul à se remplir de nourriture, comme les lions et les loups solitaires, que d'être assis à table en la compagnie d'hommes bien disposés, qui, s'étudiant à vous plaire, ne laissent pas le festin se passer dans un morne silence, mais par des propos de table, par des plaisanteries sans amertume, par mille politesses, font le charme de votre société. De pareils entretiens plaisent à Bacchus, ils font sourire Vénus et les Grâces. Le lendemain vos convives ne manquent pas de faire à tout le monde le récit de votre bienveillance, et disposent tous les cœurs à vous aimer. Voilà ce qu'il est beau de pouvoir acquérir, quelque prix qu'il en coûte.

Actuellement je vous le demande; si les pauvres marchaient les yeux fermés (faisons cette supposition), ne seriez-vous pas au désespoir de n'avoir personne à qui vous puissiez

montrer ces vêtements de pourpre, cette nombreuse suite d'esclaves, ces bagues d'une énorme grosseur. Je ne parle point des embûches que les pauvres doivent nécessairement dresser à vos richesses, de la haine qu'ils conçoivent contre vous, lorsque vous vous livrez seuls aux plaisirs. Car les imprécations dont ils vous menacent sont affreuses; et fassent les Dieux que leurs souhaits ne soient pas accomplis : vous ne goûterez plus d'andouille, ni de gâteau, que ce ne soit le reste d'un chien ! votre poisson sera corrompu quand on vous le servira ; le sanglier, le cerf, mis en broche, méditeront de s'enfuir de votre cuisine sur les montagnes ; les volailles étendant leurs ailerons, quoique sans plumes, s'envoleront chez les pauvres. Mais ce qu'il y a de plus affligeant, vos beaux échansons deviendront chauves en un clin d'œil, et de plus, briseront les amphores. Réfléchissez à cela ; et prenez un parti qui soit digne de ma fête, et où vous puissiez trouver votre sûreté. Rendez-leur l'indigence légère, et faites-vous, à peu de frais, des amis qui ne sont point à mépriser.

LES RICHES A SATURNE, *félicité.*

Crois-tu, Saturne, que tu sois le seul à qui les pauvres aient écrit de pareilles balivernes ? Jupiter est étourdi depuis longtemps de leurs clameurs importunes ; ils lui demandent sans cesse de faire un nouveau partage des biens ; ils font un crime au destin de l'inégalité de ses dons, et nous accusent de ne vouloir pas leur faire part de nos richesses. Mais en sa qualité de dieu, Jupiter sait bien à qui il faut en imputer la faute ; aussi fait-il presque toujours semblant de ne pas les entendre. Toutefois nous voulons nous justifier auprès de toi, puisque nous sommes à présent sous ton empire. Nous avons toujours eu sous les yeux la lettre que tu nous as écrite, et où tu nous dis qu'il est beau d'employer la fortune à secourir les indigents, et plus agréable de vivre en société et de manger avec les pauvres que tout seul ; nous

en avons toujours usé ainsi ; nous les avons traités avec toute l'égalité possible, en sorte qu'aucun d'eux ne pourrait se plaindre d'avoir été moins bien partagé qu'un autre de ses convives.

Mais ces pauvres , qui prétendaient d'abord n'avoir que peu de besoins , dès qu'une fois nous leur avons ouvert nos portes , ils n'ont cessé de nous faire une foule de demandes ; et lorsqu'ils ne les obtenaient pas sur-le-champ, et pour ainsi dire au premier mot, la colère, la haine, les injures éclataient à l'instant. Quelque fausses que fussent leurs imputations , ceux qui les entendaient les croyaient sans peine ; car ils supposaient que nos accusateurs nous connaissaient parfaitement, vivant avec nous dans une étroite intimité. Il fallait donc, de deux inconvénients, en choisir un : ou nous rendre odieux en ne donnant rien ; ou , prodiguant toutes nos richesses, tomber aussitôt dans la pauvreté, et nous mettre nous-mêmes au rang des demandeurs.

Le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle. Dans les festins , au lieu de se contenter de bien manger et de se régaler amplement, ils boivent outre mesure , et quand ils sont ivres, ils égratignent la main de quelque jeune esclave en lui rendant la coupe , ou bien ils veulent faire violence à notre concubine, ou même à notre épouse ; ensuite, ils vomissent au milieu de la salle du festin , et le lendemain, de retour chez eux, ils se répandent en invectives contre nous, disent à tout le monde qu'on les a fait mourir de faim et de soif. Si nos reproches te paraissent peu fondés, rappelle-toi la conduite d'Ixion qui était votre parasite dans les cieux ; vous l'aviez admis à votre table, il était traité comme vous-mêmes, et cet honnête homme, dans son ivresse, voulut faire violence à Junon.

Ces raisons, et plusieurs autres semblables, nous ont déterminés à rendre par la suite nos maisons inaccessibles aux pauvres, pour notre propre sûreté. Cependant s'ils veulent promettre en ta présence de faire des demandes plus modérées, de ne point se conduire dans les festins d'une ma-

nière outrageante, qu'ils viennent partager nos banquets, et souper avec nous sous tes heureux auspices. Nous leur enverrons, conformément à tes desirs, des vêtements et de l'or autant qu'il sera convenable, nous n'épargnerons pas la dépense; enfin nous n'omettrons rien de ce qui pourra les satisfaire. Mais aussi qu'ils cessent de nous tenir des discours pleins d'artifices, et qu'ils se montrent nos amis, et non pas nos flatteurs et nos parasites. Lorsqu'ils voudront agir comme ils le doivent, tu n'auras plus aucun reproche à nous faire.

NIGRINUS¹,

OU

LES MOEURS D'UN PHILOSOPHE.

LETTRE ADRESSÉE A NIGRINUS.

LUCIEN A NIGRINUS, *prospérité.*

Porter des chouettes à Athènes, dit un de nos proverbes : c'est en effet une chose ridicule que de porter de ces oiseaux dans une ville où il y en a beaucoup ; et l'on pourrait bien m'appliquer cette plaisanterie, si, dans le dessein de faire parade de mon éloquence, je composais quelque ouvrage, et l'envoyais à Nigrinus. Mais comme je n'ai d'autre intention que de te faire connaître mes sentiments à ton égard, et combien je suis sensible à tes discours, j'éviterai vraisemblablement l'application de ce mot de Thucydide², l'ignorance rend hardi, et la réflexion circonspect ; et l'on connaîtra bientôt que ma témérité a moins l'ignorance pour cause, que l'amour que j'ai pour la conversation. Porte-toi bien ?

LUCIEN ET UN DE SES AMIS.

L'AMI. Quel air grave ! quel maintien relevé tu as rapporté de ton voyage ! Tu daignes à peine nous regarder, et partager notre société et notre conversation. Ce changement est bien subit, et tu me parais bien fier. Te plairait-il de m'apprendre la cause de cette bizarre humeur ?

LUCIEN. Et quelle autre pourrait-ce être qu'une félicité...

¹ Thucyd., liv. 2, chap. 40.

² Ce morceau, écrit sans doute dans la jeunesse de Lucien, est une satire assez vive des mœurs de Rome, telles qu'elles étaient de son temps.

L'AMI. Comment ?

LUCIEN. Oui, mon ami; au moment où j'y pensais le moins, je suis devenu heureux, fortuné, trois fois heureux, pour me servir d'une expression théâtrale.

L'AMI. Par Hercule ! en si peu de temps ?

LUCIEN. Oui.

L'AMI. Et quel est donc ce grand bonheur dont tu parais si fier ? Parle. Je ne veux pas apprendre sommairement une aussi agréable nouvelle ; fais-m'en un récit détaillé, que j'en sache toutes les circonstances.

LUCIEN. N'est-ce pas, à ton avis, une chose admirable, que je sois devenu tout à coup libre, au lieu d'esclave ; riche, au lieu de pauvre ; sage, au lieu d'extravagant et d'insensé que j'étais ?

L'AMI. Très admirable, sans doute. Cependant je ne comprends pas bien encore ce que tu veux me dire.

LUCIEN. J'étais allé en diligence à Rome, dans le dessein d'y consulter un médecin pour mes yeux : mon œil était alors plus incommodé que jamais.

L'AMI. Je savais cela, et j'ai souvent souhaité que tu tombasses entre les mains d'un homme habile.

LUCIEN. J'avais aussi résolu d'aller saluer Nigrinus, philosophe platonicien, que je n'avais pas vu depuis très longtemps. Je me levai donc un jour de grand matin pour aller chez lui. En arrivant, je frappe à sa porte ; un valet m'annonce, et je suis introduit. J'entre, et je trouve Nigrinus tenant un livre dans ses mains, et entouré des portraits des sages de l'antiquité. Au milieu de sa chambre était une petite table, sur laquelle on voyait tracées des figures de géométrie, et qui soutenait une sphère de roseau, faite, à ce qu'il me parut, à l'imitation de l'univers. Nigrinus, après m'avoir embrassé avec beaucoup d'amitié, me demanda ce que je faisais. Je le lui appris ; et l'interrogeant à mon tour, je lui demandai quelles étaient ses occupations, et s'il était dans le dessein de retourner en Grèce. Mais, mon ami, à peine il eut commencé à parler et à m'ouvrir sa pensée, que la douce

ambrosie de ses discours surpassait le chant des sirènes et des rossignols ; il réalisait, tant ses discours étaient divins, l'antique Lotos d'Homère. Bientôt il fit l'éloge de la philosophie ; et, vantant la liberté qu'elle procure, il se moqua de toutes les choses que la multitude met au rang des biens ; telles que les richesses, la gloire, les honneurs, la royauté , la pourpre, qui paraissent, à la plupart des hommes, si dignes de leur admiration, et que, jusqu'à ce jour, j'avais aussi moi-même regardées du même œil. Attentive à ces discours, mon ame les recevait avec avidité. Tout à coup j'éprouvai une situation que je ne pouvais définir, et me sentis entraîné par une foule de sentiments opposés. Tantôt je l'entendais, avec douleur, mettre au rang des vanités la richesse et la gloire, que j'avais tant chéries : peu s'en fallait que je ne versasse des larmes de regret en les voyant ainsi déprisées. Tantôt elles me paraissaient viles et méprisables, et je me réjouissais d'être passé d'un ciel ténébreux, où j'avais vécu jusqu'alors, à une lumière pure et brillante : en sorte que, chose étonnante ! j'oubliai totalement mon œil et son infirmité ; mon esprit acquit insensiblement une vue plus perçante ; enfin je parvins à cette disposition dont tout à l'heure tu me faisais un crime. Je l'avoue, les discours du philosophe m'ont inspiré une fierté, une élévation qui ne me permettent plus d'abaisser mes pensées à rien de petit, et je crois que la philosophie a fait sur moi un effet semblable à celui que produit le vin sur les habitants de l'Inde la première fois qu'ils en boivent. Ces peuples sont d'un tempérament très ardent , et lorsqu'ils prennent de cette boisson échauffante, ils ne tardent pas à tomber dans le délire, et dans une ivresse plus forte du double que celle des autres hommes ; de même tu me vois aujourd'hui dans l'enthousiasme et l'ivresse que m'ont inspirés les discours de Nigrinus.

L'AMI. Ce n'est point là de l'ivresse, c'est sagesse et sobriété. Mais je voudrais bien, s'il est possible, entendre aussi ces discours ; et l'on ne doit pas rejeter avec mépris la prière

d'un ami qui desire, avec empressement, entendre les mêmes choses que son ami.

LUCIEN. Ne crains rien, mon cher; tu provoques, comme le dit Homère, un homme qui se hâte de te satisfaire; et si tu ne m'eusses prévenu, j'allais te prier de vouloir bien écouter le récit: car je veux que tu me serves de témoin devant la plupart des hommes, pour leur prouver que mon enthousiasme n'est pas déraisonnable. D'ailleurs j'aurai bien du plaisir à me rappeler ces discours, dont la méditation fait actuellement toute mon étude; et quand je ne trouve personne avec qui je puisse en parler, je les repasse en moi-même deux ou trois fois le jour. Semblable à ces amants qui, pendant l'absence de l'objet de leur tendresse, charment leurs soucis par le souvenir de ses actions et de ses paroles, s'entretiennent avec lui comme s'il était présent, s'imaginent lui parler, et sont enchantés de ses réponses, comme s'ils venaient de les entendre: l'âme entièrement occupée d'un souvenir agréable, ils n'ont pas le temps de se livrer à leurs ennuis actuels: de même en l'absence de mon philosophe, je recueille les discours qu'il m'a fait entendre, je les repasse dans mon esprit, et j'en tire une puissante consolation: enfin, c'est un fanal sur lequel mes yeux sont sans cesse attachés; il me sert de guide au milieu des ténèbres et de la mer orageuse où je suis exposé. J'imagine que ce grand homme est témoin de toutes mes actions, que je l'entends encore me tenir les mêmes discours: quelquefois, surtout lorsque mon esprit est dans une application profonde, sa personne se montre à mes yeux, et le son de sa voix retentit à mes oreilles; car, ainsi que le dit un poète comique⁴, il laisse une espèce d'aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

⁴ Ce poète est Eupolis. Voici le passage auquel Lucien fait allusion : « Périclès, tel que Jupiter, tonne, fait briller les éclairs de son éloquence, émeut toute la Grèce. La persuasion réside sur ses lèvres; c'est ainsi qu'il sait charmer, et c'est le seul orateur qui laisse un aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent. »

L'AMI. Arrête, homme admirable; reviens sur tes pas, et reprends ton discours où Nigrinus a commencé le sien : tes détours continuels me font trop souffrir.

LUCIEN. Tu as raison : c'est ce que je devais faire. Mais, mon ami, as-tu vu quelquefois de ces mauvais acteurs tragiques ou comiques, toujours sifflés du public, qui gâtent les meilleures pièces, et qu'on finit par expulser du théâtre, quoique souvent les drames qu'ils représentent soient des chefs-d'œuvre qui ont remporté le prix?

L'AMI. Je ne connais que trop de ces gens-là.

LUCIEN. Je crains bien de paraître à tes yeux un acteur aussi ridicule, soit en m'exprimant sans ordre, soit en corrompant quelquefois, par mon peu de capacité, le sens de mon auteur. Insensiblement tu en viendrais au point de condamner la pièce même. Si je n'avais égard qu'à mon propre talent, je ne serais pas très affligé de mon peu de succès; mais si la pièce venait à tomber, je ressentirais un violent chagrin de l'avoir déshonorée par ma maladresse. Souviens-toi, du moins, tandis que je parlerai, que le poète n'est pas responsable des fautes de l'acteur; que souvent il est placé dans un endroit éloigné de la scène, et qu'il ne peut veiller à ce qui se passe sur le théâtre. Je vais te faire connaître quel comédien je suis, du moins par la mémoire; car, du reste, mon rôle sera peu différent de celui d'un envoyé de tragédie ¹.

L'AMI. A merveille : je te jure par le dieu de l'éloquence que tu viens de faire un exorde conforme à toutes les règles de la rhétorique. Mais il me semble que tu allais encore ajouter ceci : que votre entretien n'a pas été long, que tu vas le rapporter sans t'y être préparé; qu'il vaudrait mieux entendre le philosophe prononcer lui-même son discours; que tu ne peux en rapporter ici que peu de choses, et qu'autant que ta mémoire en a pu retenir ². N'est-ce pas là ce que tu allais dire? Va, tu n'as pas besoin d'user avec moi

¹ Ceux qui font les récits.

² Imitation du Phèdre de Platon, vers le commencement.

de cette ressource. Imagine que tu as dit tout ce qui pouvait me séduire , et que je suis prêt à t'applaudir par mes acclamations ; mais si tu diffères davantage, je prendrai de l'humeur contre la pièce, et sifflerai de tout mon pouvoir.

LUCIEN. Je voudrais avoir parlé de tout ce que tu viens de dire : j'ajouterai du moins que mon discours sera sans suite, peu semblable à celui du philosophe, et que je ne dirai qu'un mot sur chacun des objets qu'il a traités : il m'est impossible de faire autrement. Je ne veux pas non plus lui attribuer mes expressions, de peur de ressembler à ces comédiens qui, souvent, prennent le masque d'Agamemnon, de Créon ou d'Hercule, sont couverts d'habits brodés d'or, lancent des regards terribles, ouvrent une bouche énorme, et ne font entendre qu'une voix grêle et féminine, plus faible que celle d'Hécube ou de Polyxène. Mais pour ne point m'exposer au reproche de mettre un masque plus grand que ma tête ¹, et de déshonorer mon costume, je veux converser avec toi à visage découvert, de peur qu'en tombant, je n'entraîne dans ma chute le héros dont je jouerais le rôle.

L'AMI. Cet homme ne cessera de la journée de me tenir un langage théâtral et tragique.

LUCIEN. Si, mon ami ; je reviens dès ce moment à mon sujet. Nigrinus commença par faire l'éloge de la Grèce et des habitants d'Athènes, qui, élevés dans la philosophie et la pauvreté, ne voient jamais d'un œil satisfait un citoyen ou un étranger s'efforcer d'introduire le luxe chez eux. Au contraire, s'il vient dans leur ville quelqu'un qui soit corrompu par la mollesse, ils le corrigent avec douceur, l'instruisent avec adresse, et le font passer d'une vie déréglée à des mœurs pures et vertueuses. Il me raconta qu'un homme très riche vint à Athènes dans un grand appareil, suivi d'une foule incommode de valets, et vêtu d'un habit relevé d'or et de broderie. Il s'imaginait sans doute exciter l'admiration des Athéniens, qui le regarderaient comme un

¹ Les masques de théâtre étaient des espèces de casques qui représentaient une tête entière.

homme heureux ; au contraire, ce ridicule personnage ne leur inspira que de la pitié. Ils entreprirent de le former, mais sans amertume, sans le blâmer trop ouvertement ; car il était dans une ville libre, où chacun peut vivre à sa fantaisie. Cependant, lorsqu'il allait aux bains ou aux gymnases, et qu'il s'y rendait incommode par la foule de ses esclaves, qui pressaient et gênaient les passants, quelqu'un disait, à basse voix, feignant de ne pas vouloir être remarqué, et de ne pas lui adresser la raillerie : *Il a peur qu'on ne le tue pendant qu'il se baigne ; la paix la plus profonde règne cependant ici, et l'on n'a pas besoin d'une armée.* L'autre, qui entendait cette plaisanterie, la mettait à profit. On lui fit quitter ses habits brodés, cette pourpre magnifique, en raillant avec délicatesse les fleurs peintes dont elle était ornée. *Nous roilà déjà au printemps*, disait-on ; *d'où vient ce pnon ? cet habit est sans doute celui de sa mère.* On ajoutait encore mille autres traits de cette nature. On raillait aussi le reste de son ajustement, le grand nombre de ses bagues, la recherche de sa coiffure, et le dérèglement de sa conduite ; en sorte que bientôt il devint modeste, et retourna chez lui plus vertueux qu'il n'était venu, grace à l'instruction publique qu'il avait reçue.

Pour me prouver que les Athéniens ne rougissent point de faire l'aveu de leur pauvreté, Nigrinus me cita un mot qu'il avait entendu dire aux jeux des Panathénées par tous les spectateurs ensemble. Un citoyen venait d'être arrêté et conduit devant le président des jeux, parcequ'il assistait au spectacle avec un habit de pourpre. Tout le monde, en le voyant, en eut pitié ; on intercèda pour lui. Le héraut ayant annoncé qu'il l'avait arrêté pour être contrevenu à la loi, qui défendait d'assister au spectacle avec un tel vêtement, tous les spectateurs, comme s'ils se fussent donné le mot, s'écrièrent à la fois : *On doit lui pardonner de porter un pareil habit, car il n'en a pas d'autre.* Mon philosophe louait une pareille conduite ; il vantait en outre la liberté qui règne dans Athènes, l'abondance, la tranquillité, et le doux loisir

dont jouissent pleinement ses citoyens. Il me faisait voir que la vie qu'ils mènent est conforme à la philosophie, capable de conserver la pureté des mœurs, convenable à un homme qui sait mépriser la fortune, et qui s'est fait un plan de vivre honnêtement, suivant les règles de la nature.

Mais celui qui aime les richesses, qui est ébloui par l'or, qui mesure le bonheur à la pourpre et à la puissance, qui n'a jamais goûté la douceur de la liberté, qui ne connaît point la franchise et n'a jamais vu la vérité, qui a toujours été nourri dans la flatterie et la certitude; ou quiconque ne respire que la volupté, la reconnaît pour son unique déesse, aime les tables somptueuses, se plonge dans l'ivresse et dans les plaisirs de Vénus, ou dont le cœur est rempli d'impostures, de fourberies et de mensonges, qui prend plaisir au son des instruments et aux chansons libertines; celui-là peut demeurer à Rome : la vie que l'on y mène convient à des hommes aussi corrompus. Ici, toutes les rues, toutes les places publiques sont pleines des objets chéris de leurs passions; la volupté s'introduit par tous les sens. Ceci est fait pour le plaisir des yeux; cela, pour flatter les oreilles ou l'odorat; un autre objet, pour satisfaire le goût, ou irriter les desirs amoureux. Ce fleuve de voluptés, qui roule sans cesse ses eaux bourbeuses, élargit les différents canaux dans lesquels il s'épand, entraîne dans sa course l'adultère et l'avarice, le parjure et tous les autres crimes alliés aux voluptés. L'âme submergée par ce débordement, perd la pudeur, la justice, la vertu; et sur le sol aride qu'elles ont abandonné, les desirs grossiers croissent en foule. Telles étaient les couleurs dont il peignait Rome et les vertus qu'elle enseignait. Pour moi, me dit-il, la première fois qu'à mon retour de Grèce j'approchai de ces lieux, je m'arrêtai; et me demandant à moi-même pour quelle raison je revenais ici, je répétais ce vers d'Homère :

Infortuné, pourquoi, abandonnant la lumière du soleil,

c'est-à-dire la Grèce, le bonheur et la liberté, viens-tu

voir ¹ cette ville où règnent le tumulte, les calomnieux, les salutations orgueilleuses, les festins, les adulations, les meurtres, les amitiés feintes dans l'espoir d'un riche testament? Qu'as-tu donc résolu de faire? Tu ne peux ni retourner sur tes pas, ni te conformer aux mœurs établies dans ces lieux. Après avoir ainsi délibéré en moi-même, je me suis retiré, comme Hector ² le fit par l'aide de Jupiter, hors de la portée du trait, loin du carnage, du sang et du tumulte, et j'ai pris le parti de passer le reste de mes jours dans la solitude. Je chéris cette vie que bien des gens regardent comme efféminée et pusillanime. Je m'entretiens avec la philosophie, Platon et la vérité. Placé ici comme sur une espèce de théâtre garni d'une foule de spectateurs, je contemple d'un lieu élevé les actions des hommes. Les unes me divertissent et me font rire; d'autres me font connaître jusqu'à quel point l'homme est inconstant. En effet, s'il est permis de faire l'éloge des vices, ne pense pas qu'il soit pour la vertu un exercice plus puissant, ni pour l'ame une épreuve plus certaine, que cette ville et la manière dont on y vit. Ce n'est pas par de médiocres efforts qu'on peut résister à tant de voluptés, dont les charmes attrayants séduisent les yeux et les oreilles. Il faut absolument, à l'exemple d'Ulysse, passer outre sans se faire attacher par les mains, ni se boucher les oreilles avec de la cire, ce serait une lâcheté; mais entendre les sirènes avec un esprit libre et élevé à des objets plus sublimes. Pour admirer la philosophie, il ne faut que considérer jusqu'où va la folie des hommes; et pour mépriser les dons de la fortune, il suffit de contempler ses événements. Ainsi que dans une pièce de théâtre représentée par un grand nombre d'acteurs, un valet devient maître, un riche tombe dans la pauvreté, un pauvre s'élève au rang de satrape, ou même jusqu'à la royauté, tel homme est l'ami de celui-ci, un autre est son ennemi, un troisième est en

¹ *Odys.*, liv. 2, v. 92.

² *Iliade*, liv. 2, v. 165.

fnite. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'en vain la Fortune atteste elle-même qu'elle se fait un jeu des affaires humaines; en vain elle avoue que rien de ce que possèdent les hommes n'est exempt de vicissitudes : malgré cela, ils ont tous les jours les yeux fixés sur elle; ils desirent les richesses et la puissance, et se bercent tous d'espérances qui ne doivent jamais se réaliser. A l'égard des actions dont j'ai dit qu'il fallait se moquer et se divertir, comment pourrait-on ne pas rire de ces riches qui affectent de montrer leur robe de pourpre, allongent leurs doigts chargés de bagues, et décèlent par-là leur sottise vanité? Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui, pour saluer les personnes qui s'offrent à leur rencontre, emploient la voix d'un autre homme ¹, et veulent qu'on se contente d'avoir obtenu d'eux un simple regard. D'autres, encore plus fiers, veulent qu'on les adore, non pas de loin, ainsi qu'il est d'usage chez les Perses; mais il faut s'approcher d'eux en s'inclinant, l'esprit profondément humilié, et le corps dans une attitude qui annonce la disposition de l'ame, leur baiser la poitrine ou la main droite; et cet honneur paraît à ceux qui l'obtiennent le comble de la gloire et de la félicité. Le patron cependant est debout, et se prête assez longtemps à leurs trompeuses caresses. Je loue du moins en eux l'inpolitesse de ne point nous admettre à leur baiser la bouche. Mais ces clients qui vont faire leur cour sont encore bien plus ridicules que les autres. Ils se lèvent au milieu de la nuit, parcourent tous les quartiers de la ville, endurent patiemment que des esclaves leur ferment la porte au nez, et les appellent chiens et flatteurs. Le prix qu'ils attendent de ces courses désagréables est un festin plus désagréable encore, et qui est pour eux la source de mille maux ². Après avoir mangé et bu à un excès in-

¹ Le nomenclateur, esclave dont la fonction était d'apprendre au patron le nom de ses clients qu'il rencontrait, et qu'il saluait en les nommant. Voyez les antiquités romaines de Dempster, livre 7, chap. 8.

² Les grands de Rome régalaient à certains jours leurs clients et leurs parasites, et s'amusaient quelquefois à leur faire souffrir les insultes les

croyable, après avoir tenu des discours qui n'auraient jamais dû sortir de leur bouche, ils finissent par sortir fâchés et de mauvaise humeur, maudissant le festin, et reprochant au patron ses outrages et son avarice. Aussitôt ils remplissent les carrefours de leurs vomissements, et les lieux de débauches de leurs querelles. La plupart vont se mettre au lit quand le jour commence à paraître, et fournissent aux médecins des occasions de se promener par la ville. Quelques-uns cependant n'ont pas le loisir d'être malades.

Pour moi, je pense que les flatteurs sont encore plus condamnables que ceux qu'ils adulent, parcequ'ils autorisent leur insolence. En effet, lorsqu'ils admirent l'opulence de leur patron, qu'ils vantent ses richesses, qu'ils remplissent ses vestibules dès la pointe du jour, qu'ils ne l'abordent qu'en l'appelant *leur maître*, quels doivent être alors les sentiments de celui-ci? Mais si, d'un commun accord, les autres voulaient renoncer, pour quelque temps, à cette servitude volontaire, crois-tu que les riches ne viendraient pas eux-mêmes à la porte des pauvres, les prier de ne pas laisser leur fortune et leur bonheur sans spectateurs et sans témoins; de ne pas rendre inutile la somptuosité de leur table, et la magnificence de leurs palais? Ils ne sont pas assez amoureux des richesses pour être heureux par leur seule possession; et ordinairement une belle maison n'est point agréable à celui qui l'habite, si personne n'admire l'or et l'ivoire qui la décorent. C'est donc par le mépris qu'on doit détruire et rabaisser la puissance des riches : c'est le rempart qu'il faut opposer à leur opulence. Mais aujourd'hui les adorations qu'ils reçoivent leur font perdre le sens.

S'il n'y avait que des gens vils, et qui avouent publiquement leur ignorance, qui agissent ainsi, peut-être leur conduite paraîtrait-elle moins répréhensible; mais que des hommes qui se donnent pour philosophes fassent des bas-

plus humiliantes : on en voit un détail effrayant dans la cinquième satire de Juvénal.

resses encore plus ridicules que celles des autres, c'est ce qui me révolte. En quelle situation penses-tu que soit mon ame, lorsque je vois quelqu'un de ces vieillards se mêler à la troupe des flatteurs, faire la fonction de satellite auprès des gens en place, lier société avec ceux qui invitent aux repas, malgré la gravité de son habillement¹, qui le distingue et l'élève au-dessus de la multitude? et c'est surtout ce qui excite mon indignation, qu'il ne change pas de costume, quand d'ailleurs il joue sans réserve le rôle de flatteur. En effet, à quoi pourrions-nous comparer la manière dont ces prétendus philosophes se conduisent dans les festins? Ne se livrent-ils pas à leur gourmandise avec encore plus de grossièreté que les autres? ne s'enivrent-ils pas plus ouvertement? ne se lèvent-ils pas les derniers de table? ne veulent-ils pas enlever plus de morceaux? Les plus honnêtes en viennent souvent au point de chanter.

Voilà les actions qui paraissaient risibles à Nigrinus. Il me parla ensuite avec beaucoup de force de ceux qui exigent un salaire pour enseigner la philosophie, et qui exposent en vente la vertu comme une marchandise. Il appelait leurs écoles des boutiques et des tavernes; il voulait que celui qui enseigne le mépris des richesses se montrât supérieur à toute espèce de gain : c'est aussi ce qu'il a toujours fait lui-même. Non-seulement il conférait avec tous ceux qui l'en priaient sans en rien exiger, mais il fournissait même aux besoins de ceux qui étaient dans l'indigence, et méprisait toute espèce de fortune. Bien éloigné de desirer quelque chose de contraire au devoir, il ne prenait aucun soin de son propre bien, qu'il laissait dépérir. Il possédait assez près de Rome une maison de campagne, mais il n'avait jamais voulu y aller; il n'osait même affirmer qu'il en fût encore le maître : sans doute parcequ'il pensait que, suivant la nature, nous ne possédons véritablement rien; que si

¹ C'est le manteau appelé pallium, parure distinctive des philosophes à Rome.

nous recevons de la loi, ou par quelque succession, une jouissance indéfinie des biens, nous n'en sommes que les usufruitiers; et quand le terme est expiré, un autre les reçoit de nos mains, et en jouit aux mêmes conditions et au même titre. Ce philosophe offre un bel exemple à ceux qui voudront l'imiter, soit dans la frugalité de ses repas, soit dans la modération de ses exercices : la modestie qui règne sur son visage, et la simplicité de ses habits, la douceur de ses mœurs et la tournure de son esprit, répondent parfaitement à cet extérieur.

Il exhorte ceux avec lesquels il converse à ne pas attendre, pour pratiquer la vertu, l'époque d'une certaine fête ou d'une solennité, comme si, à compter de ce jour, ils devaient commencer à ne plus mentir et à remplir leurs devoirs. Il voulait que l'on se portât à la vertu sans aucun retardement, et il condamnait ouvertement ces philosophes qui s'imaginent que, pour former la jeunesse à la vertu, il est nécessaire de les exercer par des travaux et des supplices. La plupart veut qu'on s'enchaîne; d'autres, qu'on reçoive des coups de fouet; d'autres, qu'on se rase le visage. Nigrinus pensait qu'il fallait bien plutôt procurer à l'ame cette force et cette insensibilité, et qu'un sage instituteur doit avoir égard à l'ame, au corps, à l'âge, à la première éducation, de peur qu'on ne le blâme de commander des choses impossibles. Il ajoutait que plusieurs jeunes gens, auxquels on avait ordonné des pratiques aussi déraisonnables, en étaient morts; et moi-même j'en ai connu un qui, après avoir goûté à la doctrine amère de ces gens-là, n'eut pas plutôt connu la vérité, qu'il s'enfuit de leurs écoles pour n'y retourner jamais : il vint trouver Nigrinus, qui le rétablit facilement.

Mais bientôt il quitta ces objets, et parla d'autres personnages, s'étendit sur le tumulte qui régnait dans la ville, sur les embarras que cause l'affluence du peuple, sur les spectacles et l'hippodrome, sur les statues élevées aux cochers, sur les noms que l'on donne aux chevaux, et sur les

conversations que l'on tient sur ces objets dans les carrefours. La manie des chevaux est effectivement générale à Rome ; c'est une maladie qui s'est emparée de la plupart des gens de distinction. Ensuite il passa de là , comme au second acte de la pièce , à la critique de ce qui regarde les funérailles et les testaments. Il ajoutait que les Romains , pendant toute leur vie , ne disaient la vérité qu'une seule fois : encore était-ce dans leurs testaments ¹ , de peur de recueillir vivants le fruit de leur franchise. Pendant qu'il disait cela , je me suis mis à rire , en songeant qu'ils veulent qu'on enterre avec eux jusqu'aux preuves de leur ignorance , et laissent dans un écrit l'aveu de leur insensibilité aux affronts. Les uns ordonnent qu'on brûle leurs corps avec leurs vêtements ; les autres , ce qu'ils possédaient de plus précieux pendant leur vie ; ceux-ci veulent que des esclaves restent continuellement auprès de leurs tombeaux ; quelques uns , que les colonnes de leurs sépulcres soient couronnées de guirlandes de fleurs ; tous donnent en mourant des preuves de leur folie.

Nigrinus voulait qu'on jugeât de la conduite qu'ils avaient tenue pendant leur vie , par les ordres ridicules qu'ils donnaient sur ce que l'on devait faire après leur mort. Ce sont ces gens-là , disait-il , qui achètent des mets d'un prix excessif ; qui , dans les repas , mêlent au vin le safran et les parfums ; qui se couvrent de roses pendant l'hiver ; ils ne les aiment que lorsqu'elles sont rares et précoces. Quand elles viennent naturellement et dans leur saison , ils les dédaignent , parcequ'elles sont trop communes. Ce sont eux

¹ Pour bien entendre ceci , il faut savoir que les Romains remplissaient ordinairement leurs testaments d'invectives contre ceux qu'ils haïssaient. Cette licence n'avait jamais été réprimée ; et Tibère même , dans la crainte de donner atteinte à cet égard à la liberté romaine , ordonna qu'on fit , suivant l'usage , lecture publique du testament de Fulcinus Trio , dans lequel ce Romain se répandait en invectives contre Macron , les enfants de César , et contre Tibère lui-même , auquel il reprochait son absence de Rome , comme un exil honteux.

qui boivent des vins parfumés. Mais ce qu'il blâmait principalement en eux , c'est qu'ils ne savent pas faire usage de leurs passions , qu'ils en abusent , les confondent , et qu'en laissant accabler leur ame sous le poids de la mollesse , ils font ce que l'on dit aux tragédies et aux comédies : *ils s'efforcent de passer à côté de la porte* ¹, et il appelait ce genre de volupté un *solécisme*.

Par la même raison, et pour imiter Moinus, qui reprochait au dieu qui avait formé le taureau, de n'avoir pas placé l'œil au-dessus des cornes, Nigrinus reprochait aussi à ceux qui se couronnaient de fleurs, de ne pas connaître l'endroit où il faut les poser. En effet, disait-il, s'ils sont flattés de l'odeur des violettes et des roses , ils devraient placer les guirlandes sous le nez , et le plus près possible , afin d'en tirer plus de volupté en les respirant.

Il se moquait aussi de ceux qui mettent un soin extrême à composer leurs repas, qui emploient les sauces les plus variées, les mets les plus recherchés. Il disait qu'ils se donnaient de grandes peines pour un plaisir léger et de peu de durée ; qu'ils prenaient bien de la fatigue pour un espace de quatre doigts qui forme l'ouverture la plus large du gosier de l'homme. Car, avant de manger, ils ne jouissent pas de ce qu'ils ont acheté si cher ; et quand ils l'ont dévoré , leur estomac n'en est pas plus agréablement rempli , pour l'être de mets somptueux. En résumé, ils achètent à grands frais un plaisir qui n'existe que dans le moment où l'on avale. Mais rien d'étonnant, disait-il , à ce qu'ils tombent dans ces folies, leur ignorance les empêchant de connaître les véritables voluptés que l'on puise dans la philosophie, quand on aime l'étude.

Il s'étendait encore beaucoup sur ce qui se passait dans les bains ; il blâmait la multitude des valets, et les airs inso-

¹ Ce proverbe s'appliquait , probablement , à ces acteurs maladroits qui , en entrant sur la scène, accrochaient leurs habits aux décorations. On disait alors d'un pareil acteur : Il s'efforce de passer à côté de la porte.

lents de ceux qui s'appuient sur leurs esclaves , au point d'en être presque portés ¹. Mais ce qu'il me parut désapprouver plus que tout le reste, et qui arrive très fréquemment dans la ville et dans les bains, c'est qu'il faille que des esclaves précèdent leurs maîtres, les avertissent de regarder à leurs pieds quand ils doivent monter ou descendre, et les fassent ressouvenir qu'ils marchent. Il regardait comme une chose étrange que ces hommes n'eussent pas besoin , pour manger , de la bouche ni des mains d'autrui, ni d'oreilles étrangères pour entendre ; et qu'ayant les yeux sains , ils employassent ceux des autres pour regarder devant eux , et entendissent de sang-froid des avis qui ne conviennent qu'à de malheureux aveugles. Les magistrats aux soins desquels la ville est confiée en usent de même dans les places publiques, vers le milieu du jour.

Après avoir tenu ce discours, et d'autres semblables , Nigrinus cessa de parler. En l'entendant, j'étais frappé d'admiration , et je craignais à tout moment qu'il ne se tût ; quand il eut fini, j'éprouvai le sentiment des Phéaciens ². Je le regardai quelque temps , enchanté , ravi de plaisir ; ensuite un trouble, une espèce de vertige me saisit ; je sentis la sueur découler de mon corps. Je voulus parler, et la voix me manqua ; ma langue ne put rien prononcer : enfin, des larmes suppléèrent aux paroles. En effet, le discours du philosophe ne m'avait pas fait une impression légère ou superficielle ; la plaie était profonde , elle était mortelle. Ses paroles , comme autant de traits , avaient pénétré jusqu'au fond de mon ame ; car , s'il m'est permis de parler de philosophie, voici quelle est ma pensée.

L'ame d'un homme bien né me paraît ressembler à un but qui offre peu de résistance ; bien des gens y dirigent leurs

¹ Ceci forme un jeu de mots : en grec *ἐκπέσθαι* signifie simplement être porté, et être porté en terre, comme *efferrî* chez les Latins.

² Qui gardaient un profond silence, et restaient immobiles, charmés du récit que venait de leur faire Ulysse de sa descente aux enfers. *Odyss.*, liv. II, v. 552.

traits ; ils ont un carquois rempli de différentes flèches, mais tous ne tirent pas avec une égale justesse. Les uns bandent fortement la corde de l'arc, et décochent avec trop d'impétuosité : ils frappent bien au but, mais le trait n'y reste pas ; il le traverse avec vitesse, il fuit, et laisse dans l'ame une blessure qui l'ouvre de part en part. D'autres, au contraire, tirent d'une main faible et mal assurée ; ils n'atteignent pas le but ; le trait lancé sans vigueur tombe au milieu du chemin ; ou si, par hasard, il le touche, il ne fait que l'effleurer. Mais celui qui sait bien se servir de l'arc, tel que mon philosophe, commence par examiner attentivement le but, pour savoir s'il ne cédera pas avec trop de facilité, ou n'offrira pas trop de résistance (car il est des buts qu'on ne saurait percer) ; après cet examen, il frottera sa flèche, non de venin, comme les Scythes, ni de poison, comme les Curiètes, mais d'une liqueur médicinale, douce, dont l'action est insensible ; ensuite il décochera son trait, qui, envoyé avec une force convenable, pénétrera assez avant pour rester (dans le but) : elle lui communiquera une bonne partie de la liqueur, qui, venant à s'étendre, enveloppera bientôt l'ame entière : sujet de joie et de larmes délicieuses pour ceux qui se sentiront frappés. C'est ce que j'ai moi-même éprouvé pendant que la liqueur s'épanchait insensiblement dans mon ame ; alors je me suis rappelé ce vers d'Homère :

Frappe toujours ainsi, si tu veux devenir une lumière pour les hommes ¹.

Mais comme il ne suffit pas toujours, pour entrer en fureur, d'entendre le son de la flûte phrygienne ² ; que l'enthousiasme ne s'éveille que dans l'ame de ceux qui sont possédés de l'esprit de Rhéa ; de même aussi ceux qui entendent des philosophes ne s'en retournent pas tous enthousiastes et

¹ *Iliade*, liv. vii, v. 282.

² C'est-à-dire, le mode phrygien, employé pour les mystères de Bacchus et de Rhéa.

blessés , mais ceux-là seulement dont l'ame a quelque affinité avec la philosophie.

L'AMI. Tout ce que tu viens de dire est noble, admirable, divin; sans t'en apercevoir, tu m'as rassasié d'ambrosie et de lotos. Tandis que tu parlais, mon ame éprouvait une émotion singulière. Ton discours fini, je sens à présent une certaine douleur; et, pour me servir de ton langage, je suis blessé. Que cela ne te surprenne point; tu sais bien que ceux qui sont mordus par des chiens enragés ne sont pas les seuls qui soient pris de la rage; tous ceux qu'ils mordent éprouvent aussi cette fureur, et perdent la raison; car la morsure fait passer dans le sang le levain de ce poison, la maladie se propage et se communique rapidement.

LUCIEN. Eh quoi! m'avouerais-tu que tu es amoureux¹...

L'AMI. On ne peut davantage; et je te prie de chercher un remède qui nous guérisse tous les deux.

LUCIEN. Il faut employer celui dont usa Télèphe².

L'AMI. Quel est-il?

LUCIEN. Aller trouver celui qui nous a blessés, et le prier de nous guérir.

¹ Ici le sens est interrompu; mais je ne vois aucune corruption dans le texte, quoi que pense le docte Hemsterhuis.

² Lorsque les Grecs, alors peu savants en géographie, descendirent en Mysie, et ravagèrent le pays, croyant que c'était celui de Troie, Télèphe, roi de cette contrée, en les repoussant, fut blessé par Achille. Depuis ayant fait amitié avec les Grecs mieux instruits de la situation de Troie, et ne pouvant guérir de sa blessure, il eut recours à l'oracle, qui lui ordonna de s'adresser à Achille; celui-ci le guérit, à condition qu'il montrerait aux Grecs le chemin d'Ilion. Voyez Q. Calaber, liv. iv, v. 176.



PETITS TRAITÉS.

LA VIE DE DÉMONAX.

Ainsi donc notre siècle même ne devait pas être absolument dépourvu de ces hommes fameux, et dignes de vivre dans la mémoire de la postérité : il devait aussi nous faire voir un corps d'une force surnaturelle, et un esprit de la plus haute portée philosophique. Je parle de Sostrate le Béotien, que les Grecs appelaient Hercule, persuadés qu'il était ce dieu même, et du philosophe Démonax. Je les ai connus, je les ai admirés tous deux : j'ai même vécu assez longtemps avec le second. A l'égard de Sostrate, j'ai parlé de lui dans un autre ouvrage¹ ; j'ai dit quelle était sa taille énorme, sa force prodigieuse ; comme il habitait en plein air sur le mont Parnasse, dormant sur un lit de feuilles, et menant une vie sauvage. Ses actions répondaient au nom qu'on lui avait donné. Il l'a mérité par tout ce qu'il a fait, soit en punissant les scélérats, soit en ouvrant des chemins à travers des lieux impraticables, ou en établissant des ponts sur des passages dangereux.

Il est juste de parler aussi de Démonax ; je le dois pour deux raisons : afin de perpétuer, autant qu'il est en mon pouvoir, le souvenir de ses vertus, et pour que les jeunes gens d'un heureux naturel, qui voudraient s'appliquer à la philosophie, ne soient plus réduits à ne trouver de modèles

¹ Cet ouvrage de Lucien n'existe plus. Voyez, pour plus de détails, *Philostrate*, vie d'Hérode Atticus, pag. 532, édit. d'Oléarius.

que dans la seule antiquité. Désormais ils auront sous les yeux un exemple puisé dans notre siècle même, et pourront marcher sur les traces de ce philosophe, le plus parfait de ceux que j'ai connus.

Démonax était né dans l'île de Cypre, d'une famille aussi distinguée par les richesses que par le rang qu'elle occupait. Supérieur à ces avantages, son génie l'éleva bientôt au-dessus de sa fortune, et le fit aspirer à des biens plus précieux, à ceux de la philosophie. Cette noble inclination n'attendit point pour éclore les leçons d'Agathobule¹, de Démétrius² et d'Épictète. Instruit à leur école, Démonax écouta longtemps encore Timocrate d'Héraclée³, de qui l'éloquence égalait le profond savoir. Mais, comme je l'ai dit, ce ne furent pas ses maîtres qui l'appelèrent à l'étude de la sagesse. Entraîné vers la philosophie par un penchant naturel, par un amour inné des belles connaissances, il apprit dès ses plus tendres années à mépriser les biens qu'estime le vulgaire. Il se voua tout entier à la liberté, et consacra sa vie à la franchise. La rectitude de sa raison, la pureté de ses mœurs, sa conduite irrépréhensible, présentaient, à tous ceux qui le voyaient ou l'entendaient, le tableau fidèle de sa doctrine et de la sincérité de ses principes.

Ce ne fut point sans avoir lavé ses pieds, comme on dit, qu'il s'approcha de ces choses. Son esprit était nourri des plus excellents poètes, il les avait presque tous présents à la mémoire. Il parlait avec facilité, et connaissait les différentes sectes, non point légèrement, ni pour les avoir seulement effleurées du doigt, selon le proverbe. Son corps, formé par l'exercice, était endurci aux plus rudes travaux : car le

¹ Serait-ce le philosophe de ce nom qui vivait, suivant la chronique d'Eusèbe, l'an CIX de J.-C. ?

² Démétrius, philosophe cynique, vivait du temps de Néron. Lucien parle de lui au traité *de la Danse*.

³ Le même que celui dont Lucien parle dans la *Vie d'Alexandre*. Il florissait cent trente ans après Jésus-Christ. Philostrate, *Vie du sophiste Poldémon*, page 536.

premier de ses soins était de ne dépendre de personne. Aussi, dès qu'il sentit qu'il ne pouvait plus se suffire à lui-même, il quitta volontairement la vie, laissant aux Grecs un long souvenir de ses vertus.

Sans se renfermer dans un seul genre de philosophie, il les réunit presque tous, et jamais il ne fit connaître à quelle secte il donnait la préférence. Il paraissait cependant adopter la doctrine de Socrate, quoique, par son costume et la simplicité de ses mœurs, il semblât avoir pris Diogène pour modèle. Mais il n'affecta jamais une conduite singulière, dans le desir de se faire admirer, ou d'attirer sur soi les regards de la multitude. Loin d'être enivré d'orgueil, il était uni dans ses manières, vivait comme le commun des hommes, conversait avec tous, soit en public, soit en particulier.

Quoiqu'il n'employât point l'ironie de Socrate, sa conversation n'était pas moins assaisonnée de toutes les graces de l'atticisme. On sortait de son entretien sans mépriser son indulgence, et sans craindre la sévérité de ses reproches. Au contraire, on éprouvait, en le quittant, une douceur extrême, un plus grand amour de la vertu, une joie secrète qui ne faisait concevoir que d'heureuses espérances pour l'avenir.

Jamais on ne vit ce philosophe crier ou disputer avec opiniâtreté, moins encore se mettre en colère. Il reprenait les vices, mais il pardonnait aux coupables. Il voulait que les philosophes imitassent les médecins, qui guérissent les maladies sans s'irriter contre le malade. « L'erreur est, disait-il, l'apanage de la nature humaine; mais il n'appartient qu'aux Dieux de la réformer, ou aux mortels qui se rendent semblables à la Divinité. »

Sa manière de vivre lui procurait l'avantage de n'avoir jamais besoin de personne; cependant il s'employait volontiers pour ses amis dans toutes les occasions où l'honnêteté le permettait; et s'il les voyait trop enflés de leur prospérité, il les faisait ressouvenir de l'inconstance de la fortune. Gé-

missait-on devant lui des maux de la pauvreté, de la rigueur d'un exil, des douleurs d'une maladie, il vous consolait par un sourire : « Ne voyez-vous pas, disait-il, que vos chagrins vont incessamment finir ? Un long oubli et des biens et des maux va bientôt envelopper votre ame, et vous donner le gage d'une éternelle liberté. »

Le premier de ses soins était de rappeler les frères à la concorde, et de rétablir la paix entre les époux. Lorsqu'il voyait le peuple agité de quelque dissension, il lui parlait avec éloquence, et souvent il persuadait à la plupart des citoyens de concourir au bien de la patrie par leur modération. Tel était le caractère de sa philosophie douce, aimable, et pleine de gaieté.

La seule chose qui pût lui causer de la peine était la maladie ou la mort d'un ami ; car il regardait l'amitié comme le plus précieux des biens que puissent posséder les mortels. Aussi était-il l'ami de l'humanité entière : il suffisait d'être homme pour avoir des droits sur son cœur. Cependant il se plaisait davantage dans la société de certaines personnes, et moins dans celle de quelques autres ; mais il n'abandonnait tout à fait que les hommes dont la corruption extrême lui ôtait l'espérance de pouvoir les guérir. Il ne disait, il ne faisait rien que sous les auspices des Graces et de Vénus, et l'on pouvait lui appliquer ce mot d'un poëte comique : « La persuasion réside sur ses lèvres ¹. »

Le peuple et les magistrats d'Athènes avaient conçu pour lui l'admiration la plus profonde, et ne cessèrent point de le regarder comme un dieu. Cependant sa franchise les offensa d'abord, et la haine de la multitude fut le premier fruit de sa sincérité. Plus d'un Anytus et d'un Mélitus, s'élevant contre lui, l'accusèrent, comme ils firent autrefois Socrate, de ce qu'on ne l'avait jamais vu sacrifier aux Dieux, et d'être le seul de tous les Grecs qui ne se fit point initier aux mystères d'Éleusis. Démonax, par sa fermeté, confondit ses ac-

¹ Eupolis. Voyez Nigrinus.

cusateurs. Il parut dans l'assemblée du peuple, une couronne sur la tête, et vêtu d'une robe blanche. Pour se justifier, il employa tantôt les graces persuasives de l'éloquence, tantôt une sévérité qui semblait démentir ses principes. « Ne soyez pas surpris, Athéniens, leur dit-il, pour répondre au premier chef d'accusation, si je n'ai point encore sacrifié à Minerve; j'ignorais que cette déesse eût besoin de mes sacrifices. » A l'égard des mystères, la raison qui l'empêchait de s'y faire initier, « C'est, disait-il, que s'ils sont contraires à l'honnêteté, je ne pourrai m'empêcher de les révéler aux profanes, afin de les détourner de ces orgies. Si au contraire ils sont utiles, je les divulguerai encore, par amour de l'humanité. » Les Athéniens, qui déjà tenaient dans leurs mains des pierres pour le lapider, s'apaisèrent tout à coup, et lui devinrent favorables. De ce moment ils commencèrent à l'estimer et à le respecter; bientôt ils finirent par concevoir pour lui la plus grande admiration. Cependant il avait commencé son apologie par cet exorde un peu brusque : « Athéniens, je parais devant vous couronné, immolez-moi comme votre victime; depuis longtemps vous m'avez fait d'heureux sacrifices. »

Je veux à présent vous rapporter quelques unes de ses réponses, où brillent la justesse et la délicatesse de son esprit. Je ne saurais mieux commencer que par celle qu'il fit à Phavorinus¹. Ce sophiste ayant entendu dire que Démonax tournait ses entretiens philosophiques en ridicule, et blâmait surtout les vers dont il coupait sans cesse ses discours, ce qui leur donnait un ton lâche, efféminé, tout à fait indigne de la philosophie; il fut le trouver, et lui demanda quel il était, pour se moquer ainsi de sa méthode : « Un homme, lui répondit Démonax, dont les oreilles ne se laissent pas facilement séduire. » Le sophiste insista. « De

¹ Phavorinus naquit à Arles, ville de Provence. On prétend que la nature lui avait fait présent des deux sexes, et qu'il était hermaphrodite. D'autres disent qu'il était eunuque. Il vécut sous l'empereur Adrien. Philostrate, *Vie des Sophistes*, liv. 1, page 489.

quelles choses te trouvais-tu muni lorsque dès l'enfance tu te dirigeas vers la philosophie? — De ma virilité ¹. » Une autre fois le même Phavorinus, s'approchant de Démonax, lui demanda à quelle secte il donnait la préférence. « Qui t'a dit que j'étais philosophe? » lui répondit-il. Et comme il se retirait en riant, l'autre voulut savoir ce qu'il avait à rire : « C'est, lui dit-il, qu'il me paraît fort plaisant que tu veuilles distinguer les philosophes à la barbe, toi qui n'en as pas. »

Le sophiste Sidonius, qui s'était acquis quelque réputation dans Athènes, prononçait un discours dans lequel il se donnait les louanges les plus outrées, et se vantait d'avoir pénétré dans tous les sentiers de la philosophie. Il disait (car il vaut mieux rapporter ses propres paroles) : « Si Aristote me veut pour disciple, je le suis au Lycée ; si Platon me demande, je vais à l'Académie ; si c'est Zénon, j'habiterai sous le Portique ; si Pythagore m'appelle, je me tairai. » Démonax, se levant aussitôt du milieu de l'assemblée, lui dit : « Pythagore t'appelle. »

Un assez beau jeune homme, nommé Python, fils d'un noble Macédonien, s'égayait un jour aux dépens de notre philosophe, s'obstinait à lui proposer un argument sophistique, et lui demandait la solution de son syllogisme. « Je n'en sais pas d'autre que celle-ci, répondit Démonax : c'est que vous aimez que l'on aille au fond des choses ². » L'autre, irrité de cette raillerie à double sens, le menaça, en lui disant : « Sais-tu bien que je te ferai bientôt voir un homme ? — Vous en avez donc un? » repartit en riant le philosophe.

Un athlète, vainqueur aux jeux olympiques, se montrait en public avec une robe brodée de fleurs ; Démonax se moqua de lui. Cet homme lui lança une pierre à la tête : le sang jaillit à l'instant. Chacun des spectateurs, indigné comme s'il eût été blessé lui-même, criait à Démonax d'aller

¹ *Testiculis.*

² Il est impossible de rendre autrement l'équivoque obscène du texte.

trouver le proconsul : « Non pas le proconsul, répondit-il, mais le médecin. »

En se promenant il trouva sur le chemin un anneau d'or; il fit aussitôt afficher dans la place publique que le maître de cet anneau perdu n'avait qu'à se présenter chez lui, et qu'il le remettrait à celui qui désignerait le poids du bijou, la pierre, et son empreinte. Un jeune garçon, d'une rare beauté, vint le redemander, disant que c'était lui qui l'avait perdu. Mais comme il ne le put désigner : « Allez, mon enfant, lui dit Démonax, gardez bien votre anneau, ce n'est pas celui-ci que vous avez perdu. »

Un sénateur romain qui se trouvait à Athènes lui disait, en lui montrant son fils, jeune homme d'une beauté merveilleuse, mais mou et efféminé : « Voilà mon fils qui vous salue. — Il est beau, reprit Démonax, il est digne de vous, et ressemble tout à fait à sa mère. »

Il voulait qu'on appelât Arctésilas un philosophe cynique nommé Honoratus, qui était vêtu d'une peau d'ours.

« En quoi consiste le bonheur? lui demandait-on un jour. — L'homme libre, répondit-il, est le seul heureux. — Mais il est une foule de personnes qui jouissent de la liberté. — Celui-là seul en jouit, qui n'est touché ni de crainte ni d'espérance. — Est-il possible de trouver un pareil homme? Nous sommes tous esclaves de ces deux passions. — Il est vrai; mais si vous connaissiez à fond le sort des humains, vous verriez qu'ils n'ont rien à craindre et rien à espérer. La douleur et les plaisirs s'évanouissent en un instant, et pour jamais. »

Pérégrinus, surnommé Protée, lui reprochait de rire trop souvent, et de se moquer des humains : « Démonax, lui disait-il, tu ne fais pas le chien ¹. — Ni toi l'homme, Pérégrinus. »

Un physicien parlait sur les antipodes en présence de Démonax : celui-ci le fit lever, le conduisit sur le bord d'un

¹ C'est-à-dire, le cynique.

puits, et lui montrant son image répétée dans l'eau : « N'est-ce pas là, lui dit-il, ce que vous appelez les antipodes ? »

Un homme se disait magicien, et se vantait de posséder des enchantements dont la force était telle, qu'il se faisait obéir de tout le monde, et qu'on ne pouvait rien lui refuser. « Cela n'a rien d'étonnant, lui dit Démonax; suivez-moi chez la première boulangère, et vous verrez que, par la vertu d'un seul enchantement et d'un certain charme, elle m'obéira au point de me donner du pain. » Il faisait allusion à la monnaie, dont la puissance est égale à celle de la magie.

Hérode¹, cet homme illustre, célébrait les funérailles de Pollux², mort avant l'âge. Il avait ordonné que l'on tint toujours prêts, pour le jeune défunt, un char, des chevaux, comme s'il eût été sur le point de les monter, et un festin. En cet instant Démonax l'aborde, et lui dit : « Je vous apporte une lettre de Pollux. » Hérode fut charmé de le voir. Il s'imaginait qu'il venait, suivant le commun usage, se mêler à la foule des amis qui flattaient sa douleur. « Eh bien, Démonax, lui dit-il, que me veut Pollux? — Il se plaint, répondit le philosophe, de ce que vous n'êtes pas encore allé le trouver. »

Le même Hérode, pleurant la perte de son fils, s'était renfermé dans les ténèbres. Démonax va le trouver, et lui dit : « Je suis magicien; je puis évoquer l'ombre de votre fils, pourvu que vous me nommiez seulement trois hommes qui n'aient jamais pleuré personne. » Comme il balançait à répondre (il était, je crois, fort embarrassé, et ne pouvait nommer qui que ce fût) : « N'est-il pas ridicule, reprit alors Démonax, de vous croire seul en proie à des maux intolérables, quand vous voyez qu'il n'est aucun mortel exempt de douleur ? »

¹ Hérode Atticus, le plus illustre des sophistes grecs par ses richesses, sa naissance et ses talents. Philostrate a écrit sa vie.

² Ce Pollux, qu'il ne faut pas confondre avec Julius Pollux, auteur de l'*Onomasticon*, était un des disciples chéris d'Hérode. Voyez Philostrate, p. 538.

Il raillait volontiers les gens qui se servent dans la conversation d'expressions surannées ou étrangères. Un homme auquel il avait fait une question lui ayant répondu avec une affectation singulière d'atticisme : « Eh ! mon ami, lui dit-il, c'est aujourd'hui que je t'interroge ; tu me réponds comme si nous étions du temps d'Agamemnon. »

Un de ses amis lui disait un jour : « Venez avec moi dans le temple d'Esculape ; nous y prierons le dieu pour la santé de mon fils. — Tu crois donc, lui répondit Démonax, qu'Esculape est sourd, et ne pourrait pas nous entendre d'ici ? »

Il voyait un jour deux philosophes ignorants disputer avec opiniâtreté. L'un ne proposait que des absurdités, l'autre ne répondait pas un mot qui appartenait à la question. Il se mit à dire : « Ne vous semble-t-il pas, mes amis, que ces deux hommes s'occupent, l'un à traire un bouc, l'autre à présenter un crible sous l'animal ? »

Le péripatéticien Agatocle se vantait d'être le seul et le premier dialecticien. « Si tu es le premier, lui dit Démonax, tu n'es pas le seul ; et si tu es le seul, tu n'es pas le premier. »

Céthégus, personnage consulaire, député vers son père en Asie, traversait la Grèce. Ses discours et ses actions le faisaient universellement mépriser. Un des amis de notre philosophe lui dit, en voyant paraître Céthégus : « Il faut avouer que c'est un grand sot. — Par Jupiter, je ne vois en lui rien de grand, » reprit Démonax.

Le philosophe Apollonius, accompagné d'une foule de disciples, partait pour se rendre auprès de l'empereur, qui le demandait à Rome, afin de s'instruire dans sa conversation. Démonax, le voyant passer, se mit à dire : « Voilà Apollonius et ses Argonautes ! »

Quelqu'un lui demandait si l'ame est immortelle : « Oui, dit-il, comme tout le reste. »

¹ Cet Apollonius est Apollonius l'Athénien, dont Philostrate a écrit la vie parmi celles des sophistes, liv. II, chap. 20.

« Platon enseigne la vérité, disait-il à l'occasion d'Hérode, lorsqu'il soutient que nous avons plus d'une ame; car ce ne peut être la même qui donne des festins à Rhégilla¹ et à Pollux comme s'ils vivaient encore, et qui compose de si belles déclamations. »

Un jour qu'il entendait faire la proclamation des mystères, il osa demander publiquement aux Athéniens pour quelle raison ils excluaient les Barbares de cette initiation établie par Eumolpe, qui lui-même était Thrace et Barbare².

Comme il était sur le point de s'embarquer par un temps fort orageux, un de ses amis lui dit : « Vous ne craignez donc point de faire naufrage, et d'être mangé par les poissons? — Je serais bien ingrat, lui répondit-il, si je craignais de nourrir les poissons, qui m'ont nourri tant de fois. »

Il conseillait à un rhéteur, qui déclamait fort mal, de méditer et de s'exercer fréquemment. « Mais je parle tous les jours en mon particulier, reprit l'autre. — Je ne m'étonne plus, répliqua Démonax, que vous parliez si mal, ayant un si sot auditeur. »

Voyant un jour un devin qui prédisait l'avenir en public,

¹ Rhégilla était l'épouse d'Hérode; il la perdit fort jeune. Il fut accusé d'être l'auteur de sa mort, ayant ordonné à un de ses affranchis de la battre pour une faute assez légère; celui-ci la frappa violemment sur le ventre. Elle était grosse de huit mois, et mourut dans un accouchement laborieux. Hérode se justifia de cette imputation : il fit éclater la plus grande douleur à la mort de Rhégilla, et honora sa mémoire par plusieurs monuments. Philostrate, *vie d'Hérode*, pag. 553 et suiv.

² Cette proclamation, par laquelle on excluait les Barbares, ne devait plus être regardée, du temps de Démonax, que comme une simple formule que l'usage avait conservée, mais qui n'avait aucun effet. Car, dès le siècle de Cicéron, tous les peuples de la terre venaient se faire initier aux mystères d'Éléusis. Voyez Cicéron, *De naturâ Deorum*, liv. 1, cap. 2. En second lieu, il n'est pas vrai qu'Eumolpe fût Barbare; la Thrace, dans laquelle il prit naissance, n'est pas celle qu'arrose le Strymon, mais un canton de la Phocide, situé dans la partie orientale du Parnasse, et voisin de l'Attique. Voyez, sur cette Thrace, Thucydide, liv. II, chap. 29.

moyennant un salaire : « Je ne sais pas, lui dit-il, pour quelle raison tu exiges une récompense. Si tu as véritablement le pouvoir de changer les décrets du Destin, quel que soit le prix que tu demandes, tu demandes trop peu. Mais si tous les événements suivent la volonté de ce dieu, de quelle utilité ton art pourrait-il être? »

Un Romain déjà vieux, et chargé d'embonpoint, faisait montre de son adresse, en s'escrimant de son épée contre un poteau : « Comment trouvez-vous que je combatte? dit-il à Démonax. — Fort bien, reprit celui-ci, tant que vous aurez un adversaire de bois. »

Dans les questions embarrassantes, il avait toujours quelque repartie heureuse. Quelqu'un lui demandait, pour se moquer de lui : « Si je brûle mille livres de bois, combien y aura-t-il de livres de fumée? — Pèse la cendre, reprit-il; la fumée pèsera le reste. »

Un certain Polybius, homme ignorant, et qui parlait fort mal, lui disait un jour : « L'empereur m'a honoré de la cité romaine. » Il répondit : « Il eût mieux fait de te faire Grec que Romain. »

Voyant un noble qui s'enorgueillissait de la large bordure de pourpre de son vêtement, il se pencha vers lui, et lui dit à l'oreille, en touchant son habit : « Un mouton portait ceci avant vous, et n'était qu'un mouton. »

Un jour, au bain, il balançait à entrer dans l'eau, qui était bouillante; quelqu'un le lui reprochait comme une lâcheté : « Dis-moi si c'est pour le bien de la patrie que je vais me brûler? »

On lui demandait ce qu'il pensait des enfers : « Attendez un peu, dit-il; quand j'y serai, je vous en donnerai des nouvelles. »

Un mauvais poëte lui disait qu'il avait composé son épitaphe en un seul vers, et qu'il avait ordonné par son testament que ce vers fût écrit sur la colonne de son tombeau. Le voici :

La terre a ma dépouille, Admète est dans les cieux.

« Il est si beau, reprit en riant Démonax, que je voudrais déjà qu'il fût écrit. »

Quelqu'un apercevant sur ses jambes des marques de vieillesse : « Qu'est-ce que ceci , Démonax ? » lui dit-il. Le philosophe, avec un sourire, lui répondit : « C'est Caron qui m'a mordu. »

Il voyait un Lacédémonien frapper son esclave à coups de verges : « Cesse , lui dit-il , de traiter ton esclave comme ton égal. »

Une certaine Danaé avait un procès avec son frère : « Va au tribunal , lui dit Démonax ; tu n'es pas la fille d'Acrisius ¹. »

Il faisait une guerre ouverte à ces gens qui affectent la philosophie par une vaine ostentation, plutôt que par amour de la vérité. Voyant un cynique revêtu de la besace et du manteau , et qui , au lieu d'un bâton , portait un pilon , et criait de toutes ses forces qu'il était l'émule d'Antisthène, de Cratès et de Diogène : « Tu mens , lui dit Démonax ; tu es disciple d'Hypéride ². »

Comme il voyait un assez grand nombre d'athlètes qui se battaient mal, et qui, contre la loi du combat, se mordaient, au lieu de lutter ou de se frapper du poing, comme on fait au pancrace : « Ce n'est pas sans raison que les amis de nos athlètes les appellent des lions. »

Ce qu'il dit à un proconsul est tout à la fois plaisant et satirique. C'était un de ces hommes efféminés qui se font arracher avec de la poix les poils des jambes et de tout le corps. Certain cynique , monté sur une pierre , déclamaient contre lui , et lui reprochait sa mollesse. Le proconsul en colère le fit arrêter, et il était sur le point de le faire rouer de coups de bâton , ou du moins de le condamner à l'exil, lorsque Démonax , se trouvant là par hasard, lui demanda la

¹ Jeu de mots sur l'étymologie du nom d'Acrisius, qui peut signifier en grec : qui ne subit point de jugement.

² Jeu de mots. Le nom d'Hypéride signifie, à la lettre, fils du Pilon ; c'est aussi le nom d'un ancien orateur d'Athènes.

grace du philosophe, dont la hardiesse, disait-il, est un privilège héréditaire dans la secte cynique. « Je veux bien lui pardonner cette fois en votre considération, lui dit le proconsul; mais s'il a l'insolence de recommencer, quelle punition aura-t-il méritée? — Ordonnez alors, reprit Démonax, qu'on l'épile à son tour. »

Un autre proconsul, à qui l'empereur venait de confier le commandement de ses armées et le gouvernement d'une grande province, lui demandait par quel moyen il pourrait parfaitement s'acquitter de son emploi. Il lui répondit : « Fuyez la colère, parlez peu, écoutez beaucoup. »

On lui demandait s'il mangeait des gâteaux : « Croyez-vous, répondit-il, que le miel soit fait pour les sots? »

Voyant dans le Pœcile une statue mutilée d'une main : « Enfin, s'écria-t-il, les Athéniens ont honoré Cynégire¹ d'une statue d'airain. »

Rufinus de Cypre, sectateur d'Aristote, était boiteux, et se promenait très souvent au Lycée. Démonax, en le voyant, ne put s'empêcher de dire : « Je ne vois rien de plus indécent qu'un péripatéticien² qui boite. »

Épictète lui reprochait un jour son célibat, lui conseillait de se marier et de se faire des enfants, ajoutant qu'il convenait à un philosophe de laisser des successeurs. « Eh bien, Épictète, lui répondit-il, donnez-moi quelqu'une de vos filles en mariage. » Par ce mot, il faisait retonner sur Épictète le reproche que celui-ci lui faisait.

Ce qu'il dit à Herminus, disciple d'Aristote, mérite encore d'être rapporté. Cet Herminus était un scélérat, coupable d'une infinité de crimes. Il avait toujours le nom d'Aristote à la bouche, et ne parlait que des *Catégories*.

¹ Frère du poète Eschyle. Il combattit à Salamine avec une intrépidité sans exemple : ayant saisi d'une main un vaisseau perse, on la lui coupa; il le reprit de l'autre, on la lui coupa de même; enfin il prit le vaisseau avec les dents, on lui trancha la tête.

² Péripatéticien signifie qui se promène.

« En vérité, lui dit Démonax, vous êtes bien digne des dix catégories ¹. »

Les Athéniens délibéraient un jour pour établir chez eux un spectacle de gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens. Démonax se présente devant l'assemblée, et lui dit : « N'allez point aux suffrages, Athéniens, qu'auparavant vous n'ayez renversé l'autel de la Compassion ². »

Comme il était à Olynpie, les Éléens ordonnèrent par un décret qu'on lui élèverait une statue d'airain. « Gardez-vous-en bien, leur dit-il ; on croirait que vous voulez reprocher à vos ancêtres de n'en avoir point érigé à Socrate ni à Diogène. »

Je lui ai moi-même entendu dire à un jurisconsulte que les lois étaient presque toujours inutiles aux gens de bien et aux méchants : les premiers n'en ont aucune crainte, et les autres n'en deviennent pas meilleurs.

Il avait souvent à la bouche ce vers d'Homère :

L'homme qui a beaucoup fait meurt aussi bien que celui qui n'a rien fait.

Il donnait des éloges à Thersite, et l'appelait un orateur cynique.

On lui demandait un jour auquel des philosophes il donnait la préférence : « Ils me paraissent tous admirables, répondit-il ; mais je révère Socrate, Diogène m'étonne, et j'aime Aristippe. »

Il vécut près de cent ans, sans avoir éprouvé ni maladie, ni douleur. Il n'importuna personne, et ne demanda jamais rien ; il fut souvent utile à ses amis, et ne se fit aucun ennemi. Les Athéniens, ou plutôt tous les Grecs, avaient conçu pour lui tant de vénération, que les magistrats se levaient à son passage, et tout le monde gardait un respectueux

¹ Le mot catégorie signifie accusation. Les catégories d'Aristote sont les définitions des différents termes de la logique.

² Voyez le *Timon*, page 30.

silence. Dans son extrême vieillesse, il lui arrivait quelquefois d'entrer dans la première maison, d'y prendre son repas, et d'y passer la nuit. Les habitants s'imaginaient voir un dieu, et croyaient qu'un bon génie était venu les visiter. Quand il passait dans la rue, les boulangères se l'arrachaient, et le priaient d'accepter un pain. Celle qui le lui avait donné s'estimait heureuse. Les enfants même lui apportaient des fruits, et l'appelaient leur père.

Une sédition s'éleva un jour parmi les Athéniens : il vint à l'assemblée, et son seul aspect imposa silence à tous les citoyens. Voyant qu'ils reconnaissaient leur faute, il s'en alla sans proférer une seule parole.

Lorsqu'il sentit qu'il n'était plus en état de fournir à ses besoins, il se mit à réciter, en présence de ses amis, ces vers, que le héraut proclame aux jeux publics⁴ :

Les jeux sont finis, les vainqueurs sont couronnés ; le temps nous appelle ; ne tardons pas.

Et, s'abstenant de toute nourriture, il quitta la vie avec la même gaieté que lui connaissaient tous ceux qui l'avaient vu.

Peu de temps avant sa mort, on lui demanda ce qu'il ordonnait de sa sépulture : « N'en soyez pas inquiet, répondit-il ; l'odeur de mon corps me vaudra bien un tombeau. — Eh quoi ! lui répliqua-t-on, ne serait-il pas honteux d'abandonner en proie aux chiens et aux oiseaux le corps d'un homme tel que vous ? — Eh bien, répondit-il, ce n'est pas un si grand malheur, que d'être encore utile après ma mort à des êtres vivants. »

Toutefois les Athéniens lui firent de magnifiques obsèques, aux dépens de la république. Ils le pleurèrent longtemps, et gardèrent avec vénération le siège de pierre sur lequel il avait coutume de se reposer. Souvent ils le couronnaient de

⁴ Cette proclamation nous a été conservée tout entière par Julien. Elle se trouve dans ses *Césars*, page 318.

fleurs, pour honorer la mémoire de ce grand homme, et ils regardaient comme un monument sacré cette pierre sur laquelle il s'était assis. Ses funérailles furent célébrées avec un concours prodigieux ; les philosophes le chargèrent sur leurs épaules, et le portèrent eux-mêmes au tombeau.

D'une foule de traits qui font honneur à Démonax, je n'ai rapporté que ce petit nombre ; c'en est assez pour faire connaître à ceux qui les liront quel homme fut ce philosophe.

LA MORT DE PÉRÉGRINUS¹.

LUCIEN A CRONIUS, *prospérité*².

Le malheureux Pérégrinus, ou Protée, comme il aimait à se faire appeler, vient d'éprouver le même sort que le Protée d'Homère³. Le désir de se faire un nom lui avait déjà fait prendre mille formes différentes, et jouer une infinité de personnages ; enfin, cet amour insensé de la gloire l'a déterminé à se changer en feu. Cét admirable philosophe s'est réduit en charbons, à l'exemple d'Empédocle. La seule différence est que ce dernier a eu soin que personne ne le vit se précipiter dans les gouffres de l'Etna ; au lieu que mon héros a choisi l'assemblée la plus nombreuse de la Grèce pour monter, en présence d'un grand nombre de spectateurs, sur le bûcher qu'il s'était construit lui-même, et pour avoir une foule d'auditeurs des beaux discours qu'il débita aux Grecs quelques jours avant d'accomplir son audacieuse résolution.

Il me semble que je te vois éclater de rire au récit de la sottise de cet orgueilleux vieillard. Tu t'écrieras sans doute. Quelle extravagance ! quelle gloire chèrement achetée ! Et tout ce que nous avons coutume de dire en pareil cas. Mais ce n'est que de loin, et en sûreté, que tu parles ainsi ; tandis que moi j'ai tenu ce langage, auprès de son bûcher, à une foule de témoins que mes paroles ont choqués, et qui admiraient la folie de ce vieillard imbécile. Quelques-uns, à la

¹ Tillemont, *Histoire des Empereurs*, tome II, page 472, place l'événement de la mort de Pérégrinus à l'an de Jésus-Christ 165.

² Cronius était vraisemblablement un philosophe épicurien.

³ *Odyss*, liv. IV, v. 417. Virgile, *Georg.*, liv. IV, v. 406.

vérité, se moquaient de lui ; cependant peu s'en est fallu que je n'eusse déchiré par les cyniques, comme Actéon le fut autrefois par ses chiens, et son cousin Penthée par les Ménades.

Écoute à présent le récit de la pièce. Tu connais le poète ; tu sais que sa vie fut un tissu d'aventures plus tragiques que celles qu'ont célébrées Eschyle et Sophocle.

J'arrivais en Élide pour assister aux jeux, lorsqu'en traversant le Gymnase¹ j'entendis un philosophe cynique qui, d'une voix rude et forte, débitait sur la vertu ces lieux communs si souvent rebattus, et distribuait indifféremment des injures à tout le monde. Après avoir bien crié, il finit par parler de Protée. Je vais essayer de te rendre, aussi bien que je le pourrai, tout ce qu'il dit à ce sujet. Tu reconnaitras facilement l'orateur à son style, car tu as eu plus d'une occasion d'entendre ces intrépides braillards.

« On ose, disait-il, traiter d'orgueilleux et de téméraire
 « le dessein de Protée. O terre ! ô soleil ! ô fleuves ! ô mers !
 « ô Hercule, notre patron ! Protée, qui dans la Syrie a
 « souffert la captivité d'une longue prison ; Protée, qui a
 « abandonné à sa patrie plus de cinq mille talents² ; Protée,
 « que l'amour de la vérité a fait exiler de Rome, lui dont
 « les actions sont plus brillantes que le soleil, et qui pourrait
 « le disputer en vertus à Jupiter Olympien. Quoi donc ! on
 « l'accuse de forfanterie, parcequ'il veut sortir de cette vie
 « par le feu. Hercule ne s'est-il pas brûlé ? Esculape et
 « Bacchus ne sont-ils pas morts frappés par le feu céleste ?
 « Empédocle enfin ne s'est-il pas précipité dans les cratères
 « de l'Etna ? »

Tels étaient à peu près les discours de Théagène (c'est

¹ Le Gymnase dont parle ici Lucien est l'ancien Gymnase des Éléens, où les athlètes, avant de descendre dans la carrière des jeux olympiques, subissaient les examens, et remplissaient toutes les formalités préliminaires requises par la loi. Pausanias en donne la description au second livre des *Étaques*, chap. xxiii, page 514.

² Quinze millions, à trois mille livres le talent, ancienne évaluation.

ainsi que s'appelait ce cynique à voix bruyante). Je demandai à quelqu'un des assistants quel rapport il y avait entre Protée et le feu , et ce que signifiait cette comparaison avec Hercule et Empédocle. « C'est , me dit-on, que Protée doit se brûler aux jeux olympiques. » Et pour quelle raison ? repris-je. On voulut me répondre ; mais le cynique faisait un bruit si considérable , qu'il ne me fut pas possible d'en entendre davantage. Il fallut donc écouter avec patience le reste de sa harangue , malgré son bavardage extrême , et supporter les hyperboles admirables dont il se servait pour louer Protée. En effet , dédaignant de le mettre en parallèle avec le philosophe de Sinope ¹ , ou son maître Antisthène , il l'élevait au-dessus de Socrate ; il défiait Jupiter même de soutenir la comparaison. Cependant , bientôt après , tous deux lui parurent égaux. Voici de quelle manière il termina son discours :

« L'univers ne possède que deux ouvrages merveilleux ,
« Protée , et Jupiter Olympien. Ce dernier est le chef-d'œuvre de Phidias ; mais l'autre est celui de la nature. Hélas !
« cet ornement du monde va bientôt disparaître de la vue
« des hommes , pour aller s'asseoir parmi les immortels.
« La flamme va le porter dans les cieux. Il nous laisse dans
« la tristesse et dans les larmes , semblables à des enfants
« qui ont perdu leur père. »

La chaleur avec laquelle Théagène avait parlé l'avait mis tout en sueur. Quand il fut à cet endroit de son discours , il se mit à pleurer de la manière du monde la plus risible , et termina la scène par faire semblant de s'arracher les cheveux. Alors quelques cyniques l'emportèrent tout sanglotant , sans doute pour le consoler.

Immédiatement après , un autre philosophe monta sur la tribune ; et , sans donner au peuple le temps de se disperser , il fit sa libation sur les premières victimes qui brûlaient encore ². Son exorde fit rire à gorge déployée , et de

¹ Diogène.

² Allusion au vers 774 du onzième livre de l'*Iliade*, et locution prover-

manière à faire voir que c'était de bon cœur. Ensuite il parla ainsi :

« Puisque ce coquin de Théagène a fini son discours par les pleurs d'Héraclite, il est bien juste que je commence le mien par les ris de Démocrite. » Il se mit à rire de nouveau, et avec plus de force, de manière qu'il nous obligea presque tous à en faire autant.

Enfin reprenant son sérieux : « Après, dit-il, les discours ridicules que nous venons d'entendre, après que nous avons vu des vieillards insensés faire, pour ainsi dire, des culbutes au milieu de cette assemblée, pour une gloriole aussi méprisable, que puis-je faire de mieux, ô Grecs ! que de vous faire connaître quel est ce beau bijou qui doit se rôtir aujourd'hui ? Écoutez-moi donc ; car je sais l'histoire de toutes ses opinions et de toute sa vie ; il y a plusieurs détails que je tiens de ses propres concitoyens, et de ceux qui ont été dans la nécessité de le bien connaître.

« Ce beau chef-d'œuvre de la nature, ce modèle digne du ciseau de Polyclète, commençait à peine à être compté parmi les hommes, qu'il fut surpris en adultère dans une ville d'Arménie. Il voulut s'enfuir sur le toit de la maison ; mais ayant été arrêté, il subit la peine du fouet, et fut trop heureux de s'enfuir avec un raifort dans le derrière ¹. Quelque temps après, il corrompit un jeune homme, et ce ne fut qu'en donnant trois mille drachmes ² à ses parents, qui étaient pauvres, qu'il obtint d'eux de ne point être dénoncé au gouverneur d'Asie ³. Mais je crois devoir passer ces bagatelles sous silence ; ce beau modèle

bial pour dire que ce philosophe parla avant que l'impression du discours de Théagène se fût refroidie. Faire une nouvelle libation sur des victimes encore brûlantes, c'est faire un second sacrifice immédiatement après le premier.

¹ Peine qu'on infligeait en Grèce aux adultères. Voyez le Scholiaste d'Aristophane sur le vers 1079 des *Nuées* ; et Suidas, au mot παρατίλ-λαται.

² Environ 1800 livres de notre monnaie actuelle.

³ C'était vraisemblablement un proconsul.

« n'était alors qu'une masse de boue informe. Cependant
 « la manière dont il a traité son père mérite d'être rappor-
 « tée. Vous avez tous entendu dire et vous savez comme il
 « étrangla ce pauvre vieillard, qu'il ne voulut pas laisser
 « vivre au delà de soixante ans. Ce crime fut bientôt divul-
 « gué ; et Protée, contraint de prendre la fuite et de se con-
 « damner à l'exil, erra longtemps de contrées en con-
 « trées.

« Ce fut vers ce temps qu'il apprit les secrets admirables
 « de la religion des chrétiens, en s'associant en Palestine
 « avec quelques uns de leurs prêtres et de leurs docteurs '...
 « Que vous dirai-je de plus ? Il leur fit bientôt voir qu'ils
 « n'étaient que des enfants, en comparaison de lui. Il était
 « tout à la fois prophète, pontife, et chef de leurs assemblées,
 « jouait à lui seul tous les rôles, expliquait leurs livres, en
 « composait lui-même. Les chrétiens le regardèrent comme
 « un dieu, en firent leur législateur, et lui donnèrent le titre
 « de préfet. En conséquence, ils adorent ce grand homme,
 « qui a été crucifié en Palestine, pour avoir introduit ce
 « nouveau culte dans le monde.

« Protée ayant été arrêté comme chrétien, fut jeté en pri-
 « son. Cet événement lui procura pour le reste de sa vie une
 « grande autorité, et lui valut la réputation d'avoir fait des
 « miracles. Rien n'était plus capable de flatter sa vanité. Du
 « moment qu'il fut dans les fers, les chrétiens, qui regar-
 « daient son malheur comme le leur propre, mirent tout en
 « œuvre pour l'enlever ; et comme cela leur était impossi-
 « ble, ils lui rendirent du moins toute sorte de services avec
 « un zèle et un empressement infatigables.

« Dès le matin, on voyait rangée autour de la prison

' Il se trouve ici une lacune considérable. Ce qui le suit le prouve assez. Jamais Pérégrinus n'eut les qualités que Lucien semblerait lui attribuer. Les chrétiens n'ont jamais regardé Pérégrinus comme un dieu, ils n'en ont point fait leur législateur. Tous ces titres ne peuvent s'appliquer qu'à Jésus-Christ. Nous savons par le témoignage de Suidas, au mot Αρραξινος, que Lucien avait blasphémé contre le Sauveur dans cet ouvrage.

« une foule de vieilles femmes, de veuves et d'enfants or-
« phelins. Les chefs de la secte passaient la nuit avec lui,
« après avoir corrompu les geôliers ; ils faisaient apporter
« des mets de toute espèce¹, et s'entretenaient de leurs mys-
« tères. Enfin le vertueux Pérégrinus (il portait encore ce
« nom) était appelé par eux le nouveau Socrate.

« Bien plus, quelques villes d'Asie lui envoyèrent des dé-
« putés au nom de tous les chrétiens, pour le consoler, lui
« apporter des secours et défendre sa cause. Il n'est pas pos-
« sible d'exprimer avec quelle promptitude ils volent au se-
« cours de ceux de leur secte qui éprouvent un pareil mal-
« heur ; rien ne leur coûte alors. Aussi Pérégrinus, sous le
« prétexte de ses fers, reçut des richesses considérables, et
« se fit un gros revenu. Ces malheureux croient qu'ils sont
« immortels, et qu'ils vivront éternellement. En conséquence,
« ils méprisent les supplices, et se livrent volontairement à la
« mort. Leur premier législateur leur a persuadé qu'ils étaient
« tous frères. Dès qu'une fois ils ont déserté leur culte, ils
« renient les Dieux grecs, et adorent ce sophiste crucifié dont
« ils suivent les lois. Comme ils reçoivent ses préceptes avec
« une confiance aveugle, ils méprisent tous les biens, et les
« croient communs. Si donc il s'élevait parmi eux un im-
« posteur adroit, il pourrait s'enrichir très promptement, en
« se moquant de ces hommes simples et crédules.

« Cependant Pérégrinus fut bientôt délivré de ses fers par
« le gouverneur de Syrie, amateur des lettres et de la philo-
« sophie ; il savait que notre cynique était assez fou pour
« se livrer à la mort, dans le dessein de s'illustrer ; ne le ju-
« geant digne d'aucune punition, il le mit en liberté.

« De retour dans sa patrie, Pérégrinus trouva tous les es-
« prits encore échauffés par le meurtre de son père. Plusieurs
« personnes étaient résolues de lui intenter une accusation.
« Pendant son absence, la plus grande partie de ses biens

¹ La plupart des commentateurs interprètent ceci des *agapes* ; mais je ne sais si ces repas de charité étaient encore usités du temps de Pérégrinus.

« avait été pillée. Il ne lui restait plus qu'un héritage de
 « campagne, de la valeur de quinze talents. Toute la fortune que son père avait laissée pouvait se monter au plus
 « à trente talents, et non pas à cinq mille, comme l'a ridicu-
 « lement avancé Théagène ; car la ville entière des Pariens *,
 « et cinq de ses voisines, ne seraient jamais vendues cette
 « somme, quand on y joindrait les habitants, les bestiaux,
 « et tout ce qui peut en dépendre.

« Déjà l'accusation allait éclater. Un orateur était sur le
 « point de s'élever contre lui. Le peuple témoignait hautement son indignation ; ceux qui avaient connu le bon vieillard le plaignaient d'avoir été tué d'une manière si impie.
 « Mais admirez comment le prudent Protée trouva moyen
 « d'échapper à la condamnation, et sut éviter le danger qui le
 « menaçait. Il laisse croître ses cheveux, s'affuble d'un mauvais manteau : une besace sur l'épaule, et un bâton à la main,
 « il se rend à l'assemblée des Pariens, travesti d'une manière
 « tout à fait tragique. Il se montre à ses concitoyens dans
 « son nouveau costume, et déclare qu'il leur abandonne tout
 « le bien que lui avait laissé son respectable père. A peine on
 « l'eut entendu, que le peuple, parmi lequel il se trouve
 « des gens pauvres, ayant toujours la bouche ouverte aux
 « distributions, se mit à crier : *Voilà un vrai philosophe,*
 « *un homme qui aime sa patrie, un digne émule de Diogène*
 « *et de Cratès !* Ce langage ferma la bouche à ses ennemis ;
 « et si quelqu'un, en ce moment, eût entrepris de parler du
 « meurtre du vieillard, on l'aurait lapidé sur-le-champ.

« Il reprit une seconde fois la vie errante et vagabonde.
 « Une troupe de chrétiens qui lui servaient de satellites
 « fournissait à ses besoins, et l'entretenait dans l'abondance.
 « Il vécut un certain temps de cette manière ; mais ayant
 « violé quelqu'un de leurs préceptes (on l'avait vu, je crois,

* Cette ville, patrie de Pérégrinus, se nommait Parium : elle était située sur l'Hellespont¹, au-dessus de Lampsaque. *Stephanus Byzant.*, au mot Πάριον.

« manger des viandes qui leur sont défendues), les chrétiens
 « l'abandonnèrent. Alors, ne sachant plus comment subsister,
 « il imagina de redemander les biens qu'il avait abandonnés
 « à sa patrie. A cet effet, il présenta une requête à l'empereur,
 « le suppliant d'ordonner que ses biens lui fussent rendus.
 « Mais les Pariens ayant envoyé des députés à Rome pour
 « s'opposer à la demande de Protée, il échoua dans ses pré-
 « tentions. L'empereur ordonna que les choses resteraient
 « dans l'état où elles étaient, puisque la donation avait été
 « volontaire.

« Dans ces circonstances, Protée entreprit un troisième
 « voyage. Il se rendit en Égypte auprès d'Agathobule ¹. Ce
 « fut là qu'il fut initié dans la profession ² admirable qu'il
 « exerce aujourd'hui. La tête à moitié rasée, le visage bar-
 « bouillé de boue, il commettait, à la vue du peuple assem-
 « blé, des actions que nous nommons infames ³, mais que la
 « secte appelle indifférentes. Il se frappait et se faisait frap-
 « per sur le derrière avec une férule, faisait des tours de
 « force, et commettait mille indécences.

« Après s'être ainsi formé à cette école, il s'embarqua
 « pour l'Italie. A peine sorti du vaisseau, il se mit à injurier
 « tout le monde, sans même respecter dans ses discours la
 « personne de l'empereur ⁴. Il connaissait le caractère doux
 « et humain de ce prince, et il hasardait tout, sachant qu'il
 « ne courait aucun risque. En effet, l'empereur méprisa ses
 « discours insolents, et ne crut pas devoir punir pour des
 « paroles un homme revêtu du nom de philosophe, qui
 « d'ailleurs, en qualité de cynique, faisait profession de dire
 « des injures. Ce fut pour Protée une occasion d'accroître
 « sa réputation. Déjà même il se trouvait des imbéciles qui
 « admiraient ses extravagances. Mais enfin le gouverneur
 « de la ville, homme prudent et sensé, voyant que notre

¹ Cet Agathobule serait-il le philosophe de ce nom, dont Lucien parle dans la *vie de Démocrite* ?

² La philosophie cynique.

³ *Fricabat pudendum.*

⁴ Antonin le Pieux, selon Dusoul ; Marc-Aurèle, suivant le Fèvre.

« cynique excédait toutes bornes, le renvoya, en lui disant
 « que Rome n'avait pas besoin d'un philosophe tel que lui.
 « Néanmoins, ce bannissement contribua encore à sa gloire ;
 « chacun disait que sa franchise et sa hardiesse à dire la vé-
 « rité lui avaient mérité cet exil. On le comparait à Musonius,
 « à Dion, à Épictète, et à tous ceux qui avaient en le même
 « sort.

« De retour en Grèce, il se mit tantôt à déclamer contre
 « les Éléens, tantôt à solliciter tous les Grecs à prendre les
 « armes contre les Romains. Une autre fois, il osa invectiver
 « un homme du premier mérite, respectable par sa dignité¹,
 « et par ses connaissances littéraires : lui reprocha d'avoir
 « amolli les Grecs, parcequ'entre plusieurs services impor-
 « tants que cet homme avait rendus à la Grèce, il avait amené
 « de l'eau dans Olympie, et procuré à tous les spectateurs
 « des jeux les moyens d'étancher la soif qui les dévorait
 « auparavant. Il aurait fallu, selon Protée, qu'ils eussent en-
 « duré cette soif ardente, et même qu'ils fussent morts des
 « maladies violentes qui régnaient auparavant dans ce pays,
 « dont la sécheresse est extrême². En tenant ces discours,
 « Protée ne laissait pas que de s'abreuver de cette eau : aussi,
 « peu s'en fallut que le peuple ne le lapidât. Déjà il le pour-
 « suivait les pierres à la main ; mon héros, pour éviter la
 « mort, se réfugia prudemment à l'autel de Jupiter. L'olym-
 « piade suivante, il récita aux Grecs un discours qu'il avait
 « composé pendant les quatre années d'intervalle, et par le-
 « quel il faisait un éloge pompeux de l'homme qui avait
 « amené de l'eau à Olympie, et se justifiait lui-même d'avoir
 « pris la fuite.

¹ On croit communément qu'il s'agit ici d'Hérode, surnommé Atticus, homme aussi distingué par son mérite personnel que par sa noblesse qui remontait jusqu'à Miltiade, et par ses richesses immenses. Il vivait sous Adrien et Antonin, et fut honoré du consulat en l'année 143 de Jésus-Christ. Philostrate a écrit sa vie parmi celles des sophistes grecs.

² Les jeux olympiques se célébraient au solstice d'été, dans une plaine découverte, et la chaleur y était extrême. Arrien sur *Épictète*, liv. 1, chap. 6, page 29, édition de Wolf.

« Cependant il tomba bientôt dans le mépris; il ne s'attirait plus aucune considération, et ne jouait depuis longtemps qu'un personnage insipide. Enfin, ne pouvant plus rien inventer de nouveau, rien qui pût exciter l'admiration de ses spectateurs, seule capable de satisfaire cette soif ardente de la gloire qui l'a toujours dévoré, il imagina le projet insensé de se précipiter dans un bûcher ardent; et, la dernière olympiade, il annonça à tous les Grecs qu'il se brûlerait aux jeux suivants. Aujourd'hui, pour mettre le comble à son extravagance, il creuse, dit-on, une fosse profonde, la remplit de bois, et promet de faire voir un courage extraordinaire.

« Il devrait, ce me semble, attendre courageusement la mort, et ne pas fuir lâchement de cette vie. Mais s'il veut absolument mourir, ce n'est pas le feu qu'il doit employer. Qu'est-il besoin d'étaler tout cet appareil tragique, et de montrer tant d'ostentation? n'est-il pas mille autres moyens de sortir de ce monde? Si c'est pour imiter Hercule qu'il a préféré ce genre de mort, que ne va-t-il, comme ce héros, se brûler secrètement sur quelque montagne éloignée et couverte de bois, accompagné de Thégène, qui lui servira de Philoctète ⁴? Mais non, c'est à Olympie, c'est en présence de toute la Grèce assemblée qu'il doit monter sur une espèce de théâtre pour se brûler. Non qu'il ne mérite point de mourir par le feu, car c'est le supplice réservé aux parricides et aux impies; mais il s'y prend, ce me semble, un peu tard: c'était dans le taureau de Phalaris qu'il devait expier ses forfaits, et non dans un bûcher dont la flamme et la fumée l'étoufferont dès qu'il ouvrira la bouche. En effet, plusieurs personnes m'ont assuré que ce genre de mort était le plus prompt de tous, et qu'en ouvrant la bouche on mourait à l'instant.

« Protée s' imagine sans doute donner un spectacle imposant, en faisant voir un homme se brûler dans un lieu où

⁴ Philoctète, comme on sait, mit le feu au bûcher d'Hercule.

« il n'est pas permis d'enterrer ¹ même ceux qui y sont morts.
 « Mais ne savez-vous pas qu'autrefois un fou ² cherchant à
 « s'immortaliser, et ne pouvant y réussir par d'autres moyens,
 « mit le feu au temple de Diane d'Éphèse? Le projet de
 « Protée est une impiété de cette nature, et vous fait con-
 « naître à quel point est violent cet amour de la gloire dont
 « il est tourmenté.

« Il prétend que c'est pour le bien de l'humanité qu'il agit
 « ainsi. C'est pour apprendre aux hommes à mépriser la mort,
 « et à braver les tourments. Je lui demanderais volontiers,
 « ou plutôt à vous-mêmes, ô Grecs ! souhaiteriez-vous que
 « les scélérats devinssent ses disciples, et qu'ils imitassent
 « son intrépidité à affronter la mort, le feu et les supplices?
 « Non, certes ! je suis bien persuadé que vous ne le voudriez
 « pas. Comment donc Protée, en donnant cet exemple,
 « pourra-t-il séparer les honnêtes gens des scélérats, afin
 « d'être utile aux uns, sans rendre en même temps les autres
 « plus hardis et plus téméraires? Supposons toutefois qu'il
 « n'ait pour témoins que ceux auxquels un pareil spectacle
 « peut être utile, je vous demanderai encore si vous desir-
 « riez que vos enfants suivissent un pareil exemple? Je suis
 « loin de le penser. Mais qu'est-il besoin de vous faire cette
 « question? les disciples eux-mêmes ne veulent point marcher
 « sur les traces de leur maître. Ne pourrait-on pas reprocher
 « à Théagène que, se piquant d'imiter les vertus de Protée,
 « il ne veut pas l'accompagner, et monter avec lui vers Her-
 « cule, selon son expression? Il ne tiendrait qu'à lui cepen-
 « dant de parvenir en un instant à la félicité suprême, en
 « s'élançant dans le brasier la tête la première. Ce n'est point

¹ La plaine d'Olympie était consacrée à Jupiter, raison pour laquelle il n'était pas permis d'y donner la sépulture. Cependant Clément d'Alexandrie, in *Protrept.*, page 48, prouve, par plusieurs exemples, que quelques hommes illustres ont été inhumés dans les temples.

² Érostrate, dont le nom serait resté dans l'oubli, si Théopompe ne l'eût nommé. Strabon, Plin. Aulu-Gelle ont suivi Théopompe.

« par la besace, le bâton et le manteau qu'il doit lui ressem-
 « bler. Ces choses sont aussi faciles que peu dangereuses ;
 « tout le monde en est capable. C'est dans les actions impor-
 « tantes qu'il doit le prendre pour modèle. Qu'à son exemple il
 « construise un bûcher de souches de figuier vert, et se fasse
 « étouffer par la fumée : car le feu n'est pas l'apanage du seul
 « Hercule, ou d'Esculape ; c'est aussi le supplice des sacrilèges
 « et des meurtriers, que l'on voit tous les jours punir de cette
 « manière. Il vaut donc mieux pour des disciples de Pérégrinus
 « mourir dans la fumée, puisqu'elle est aussi leur propre
 « apanage. Cependant si Hercule a osé se brûler, c'est,
 « comme le dit la tragédie ⁴, parcequ'il était transporté de
 « fureur, et dévoré par les tourments que lui causait la che-
 « mise ensanglantée du centaure. Quelle raison peut déter-
 « miner Protée à se précipiter dans le feu ? Il veut, sans
 « doute, montrer sa constance et son courage, et imiter les
 « brachmanes ⁵. C'est à eux, en effet, que l'a comparé Théa-
 « gène, comme s'il ne pouvait se trouver dans les Indes des
 « hommes insensés, et remplis d'une vanité ridicule. Toute-
 « fois, j'y consens, qu'il suive leur exemple. Ils ne s'élancent
 « point dans les flammes, si nous en croyons Onésicrite,
 « amiral d'Alexandre, qui vit Calanus ⁶ se brûler ; mais
 « lorsqu'ils ont construit leur bûcher, ils se tiennent auprès,
 « immobiles, et se laissent rôtir ; ensuite ils montent sur le
 « bûcher sans changer de maintien, se couchent et se lais-
 « sent consumer, sans faire le moindre mouvement. Qu'y
 « aura-t-il de si merveilleux dans l'action de Protée, si, en
 « s'élançant dans le feu, il meurt aussitôt, enveloppé par les
 « flammes ? D'ailleurs est-il improbable qu'il ne se sauvera
 « pas du bûcher, même à demi rôti, à moins, comme on le

⁴ *Hercule furieux*, tragédie d'Euripide.

⁵ Indiens de la caste des prêtres.

⁶ Son véritable nom était Siphnès. Les Grecs l'appelèrent Calanus, parce qu'il saluait ceux qui l'abordaient en disant *Kalé*, mot indien qui répond au Χαίρει des Grecs, dit Plutarque, *Vie d'Alexandre*, p. 145, édition de Reiske. Strabon, liv. xv, page 493.

« dit, qu'il ne creuse une fosse profonde dans laquelle le bû-
« cher sera placé ?

« Cependant quelques personnes prétendent qu'il chan-
« gera de résolution. Déjà même il raconte certains songes,
« qui annoncent que Jupiter ne souffrira pas que l'on souille
« un lieu qui lui est consacré. Qu'il soit tranquille à cet
« égard : je réponds qu'aucun dieu ne témoignera de colère
« de voir Pérégrinus faire une fin misérable. D'ailleurs, il
« ne lui sera pas facile de se rétracter, car les cyniques qui
« l'entourent l'excitent, le poussent ensemble vers le bûcher,
« enflamment son esprit, et ne lui permettront pas de recu-
« ler. S'il pouvait, en se précipitant dans le feu, en entraî-
« ner deux ou trois avec lui, ce serait la seule bonne action
« qu'il aurait faite en sa vie.

« On m'a dit encore qu'il ne voulait plus qu'on l'appelât
« Protée, et qu'il avait changé ce nom en celui de *Phénix*,
« oiseau des Indes qui se brûle lorsqu'il est parvenu à une
« extrême vieillesse. Il répand parmi le peuple d'anciens
« oracles, qui veulent qu'on le regarde après sa mort comme
« le génie tutélaire de la nuit. Il est clair qu'il demande des
« autels, et il espère qu'on lui dressera une statue d'or. Je
« ne serais point étonné que, parmi tant de sots, il s'en
« trouvât quelques uns qui prétendissent avoir été guéris
« par lui de la fièvre quarte, et avoir vu pendant la nuit ce
« nouveau génie des ténèbres. Ses détestables disciples
« se proposent déjà d'élever sur son bûcher un temple dans
« lequel il rendra des oracles¹ ; par la raison que le fils de
« Jupiter dont il porte le nom prédisait l'avenir. Je jurerais
« que sous peu l'on instituera des prêtres qui se fesseront en
« son honneur, se feront des brûlures, et joueront mille au-
« tres farces de cette espèce. Quelque nuit on célébrera ses
« mystères, et nous verrons une dadouchie autour de son

¹ La prédiction de Lucien s'est accomplie en partie. Les habitants de Parium élevèrent à Pérégrinus des statues qui rendaient des oracles et faisaient des prodiges. C'est ce que nous apprenons d'Athénagoras, *Apologie*, pages 29 et 30, édition de 1636.

« bûcher. Théagène récitait dernièrement un oracle qui
 « annonçait toutes ces choses. Un de mes amis m'a récité
 « cet oracle conçu en ces vers :

Lorsque Protée, le plus illustre des cyniques, allumant un grand feu devant le temple de Jupiter, s'élancera dans la flamme et montera vers le haut Olympe, j'ordonne que tous ceux qui se nourrissent des fruits de la terre l'honorent comme un très grand héros, qui se promène pendant la nuit, et qui s'assied sur le trône de Vulcain et d'Hercule.

« Voilà ce que Théagène prétend avoir entendu dire à la
 « sibylle. Mais moi, je vais vous rapporter un autre oracle
 « de Bacis ¹, par lequel il dit fort à propos :

Lorsque le cynique à plusieurs noms, pousé par la furie de la gloire, s'élancera dans une grande flamme, il faut alors que les chiens-renards qui le suivent l'imitent, et subissent le sort de ce loup qui s'en va. Si quelqu'un d'eux, arrêté par la crainte, cherche à se dérober à la fureur de Vulcain, qu'aussitôt tous les Grecs le frappent de pierres, de peur qu'avec son froid esprit il n'entreprenne de parler avec chaleur, et de charger sa besace d'un or acquis par ses fréquentes usures : car il possède dans l'atras trois fois cinq talents ².

« Que vous semble de cet oracle ? Bacis est-il un prophète
 « moins digne de foi que la sibylle ? Voici donc le moment
 « auquel les admirables disciples de Protée doivent choisir
 « le lieu où ils opéreront leur *évaporation* ; car c'est ainsi
 « qu'ils appellent l'action de se brûler. »

A peine ce discours était fini, que toute l'assemblée s'écria : *Qu'on les brûle ! qu'on les brûle ! ils ont mérité le feu.* L'orateur descendit en riant :

Mais Nestor, c'est-à-dire Théagène, entendit ces clameurs.

¹ Il y eut trois Bacis, si l'on en croit le Scholiaste d'Aristophane sur le vers 963 des *Oiseaux*. L'un était d'Éléone en Béotie, le second d'Athènes, le troisième d'Arcadie. Elien dit aussi la même chose, *Hist. div.*, liv. XII, chap. 33. Ces trois Bacis étaient prophètes.

² Théagène était de Patras.

Il accourt aussitôt, remonte sur la tribune, déclame avec une force nouvelle, et vomit mille injures contre celui qui venait de descendre, et dont je n'ai pu savoir le nom. Pour moi, je le laissai se rompre les poumons, et je m'en allai voir les combats des athlètes. Déjà l'on disait que les hellanodices ¹ étaient arrivés dans le Pléthrion ².

Voilà ce qui se passa en Élide. Lorsque j'arrivai à Olympie, je trouvai l'Opisthodomé ³ rempli d'une foule de gens, dont les uns approuvaient et d'autres blâmaient le dessein de Protée, mais avec tant de chaleur, qu'ils étaient sur le point d'en venir aux mains. En cet instant, Protée lui-même, suivi d'une multitude considérable, parut derrière l'enceinte où s'exercent les hérauts ⁴. Là, il fit un long discours sur toutes les actions de sa vie, sur les dangers qu'il avait courus, les fatigues qu'il avait essuyées par amour pour la philosophie. Je ne pus en entendre qu'une petite partie ; la foule était devenue si considérable, que je craignis d'éprouver le sort de plusieurs personnes qui furent écrasées presque sous mes yeux. Je me retirai donc, laissant mon sophiste prononcer son oraison funèbre avant sa mort. Cependant, autant que je pus l'entendre, il disait « qu'il « voulait couronner une vie toute d'or, par une fin également d'or ; qu'après avoir vécu comme Hercule, il voulait « mourir comme ce héros, et être volatilisé dans les airs. Je « veux, ajouta-t-il, rendre, en mourant, service à tous les « hommes, et leur apprendre à mépriser le trépas. Il faut « qu'ils me servent tous de Philoctètes. » Il y avait là quelques imbéciles qui se mirent à pleurer, et à lui crier : *Conservez-vous pour les Grecs !* mais d'autres, plus fermes, lui crièrent

¹ Juges des combats olympiques.

² Le Pléthrion était un endroit du gymnase d'Olympie, où les hellanodices appareillaient les athlètes. Voyez Pausanias, *Eliaques*, liv. II, page 511.

³ Portique placé derrière le temple de Jupiter Olympien.

⁴ C'était là que celui qui remportait le prix était chargé de faire au peuple la lecture des ouvrages que l'on voulait faire connaître au public.

à l'instant : *Achievez votre entreprise!* Ce discours troubla singulièrement notre vieillard , qui espérait qu'on s'opposerait à son dessein , qu'on ne le laisserait pas se précipiter dans les flammes , et qu'il aurait l'air de conserver sa vie malgré lui. Mais ce mot imprévu, *Achievez votre entreprise!* le déconcerta tout à fait ; et quoiqu'il eût déjà la couleur livide des morts , il pâlit , trembla , et cessa de parler. Tu peux juger, cher Cronius, combien cela me fit rire. Je n'avais en vérité nulle compassion pour un homme, le plus vain de tous ceux qui sont agités par la furie de la gloire. Un nombreux cortège le suivait, et sa vanité eut de quoi se repaître en jetant les yeux sur la foule qui le considérait. Le malheureux ne faisait pas réflexion que les scélérats que l'on mène à la croix, et ceux qui sont entre les mains du bourreau, ont souvent une suite encore plus nombreuse.

Cependant les jeux finirent. Je n'en vis jamais de plus beaux. La rareté des voitures , occasionnée par le grand nombre de personnes qui étaient déjà parties, m'obligea de rester malgré moi.

Protée différait toujours à exécuter sa promesse. Enfin il annonça que la nuit suivante il donnerait le spectacle de sa mort. Un de mes amis vint me prendre vers le milieu de la nuit, et nous allâmes droit à Harpine ¹, où était le bûcher. Cet endroit est éloigné d'Olympie de vingt stades , et situé au-dessous de l'hippodrome , pour ceux qui marchent vers l'orient. En arrivant , nous trouvâmes le bûcher construit dans une fosse profonde d'une brasse, et remplie de toutes sortes de matières combustibles. La scène était éclairée par un grand nombre de flambeaux. Lorsque la lune fut levée , car il fallait bien qu'elle fût aussi témoin de cet exploit admirable, Protée s'avança dans son costume ordinaire, entouré des principaux cyniques, et précédé de notre brave Patras ², qui tenait un flambeau , et s'acquittait à merveille

¹ Harpine, ville de l'Élide , située à peu de distance du fleuve Harpinate. Pausanias, *Éliques*, liv. II, page 507.

² Théagène.

du second rôle de la pièce. Protée portait aussi un flambeau. Arrivés au bûcher, chacun de son côté y mit le feu. Le bois sec et les flambeaux produisirent à l'instant une grande flamme.

C'est ici, cher Cronius, que j'ai besoin de toute ton attention. Protée déposa sa besace, mit bas sa massue d'Hercule, se dépouilla de son manteau, et parut avec une chemise horriblement sale. Alors il demanda de l'encens, on lui en donna; il le jeta dans le feu, et, se tournant ensuite vers le midi, comme si le midi avait quelque rapport à cette farce, il s'écria : *O mes génies maternels et paternels, recevez-moi avec bonté!* En disant ces mots il s'élança dans le brasier, et disparut. La flamme qui s'était élevée l'enveloppa, et le déroba entièrement à notre vue. Je te vois rire encore une fois, cher Cronius, de la catastrophe de cette tragédie. Pour moi, lorsque je l'entendis invoquer les mânes de sa mère, je lui passai cette folie; mais quand il eut appelé ceux de son père, je ne pus m'empêcher de rire, en me rappelant les circonstances de la mort de ce vieillard. La troupe des cyniques environnait le bûcher; ils ne pleuraient pas, à la vérité; mais, les yeux fixés sur la flamme, ils gardaient un profond silence, qui peignait leur douleur. Enfin, me sentant étouffé par la fumée, je me mis à dire : *Allons-nous-en, fous que nous sommes. N'est-ce pas un spectacle fort agréable de voir rôtir un vieillard, dont l'odeur fétide nous infecte? Attendez-vous qu'un peintre vienne ici faire de nous quelque tableau semblable à celui des amis de Socrate, qu'on peint dans la prison?* Ce discours irrita les cyniques, ils me dirent des injures; quelques uns levaient déjà le bâton; mais je les menaçai si fermement de jeter dans le feu le premier qui remuerait, et de l'envoyer sur les traces de son maître, qu'ils se turent et restèrent tranquilles. Pour moi, je m'en allai, réfléchissant en moi-même à cette soif de gloire dont la violence est telle, qu'elle est la seule passion dont ne puissent se garder les hommes même qui paraissent entièrement dignes d'admiration. Quelle résistance aurait-elle

donc trouvé dans un homme dont la vie avait été sans mesure et sans frein, et qui certes n'était pas indigne du feu ?

Comme je me retirais, je rencontrai un grand nombre de personnes qui allaient voir ce spectacle, et se flattaient de trouver encore le héros en vie ; car le bruit s'était répandu, la veille, que Protée ne monterait sur le bûcher qu'après avoir salué le soleil levant, comme on dit que le font les brachmanes. Mais lorsque je leur eus appris que tout était consommé, la plupart de ceux qui ne se souciaient, ni de voir au moins le lieu de la scène, ni de recueillir quelque reste du bûcher, retournèrent sur leurs pas. Ce fut alors, mon ami, que j'eus terriblement à faire, quand il fallut répondre à toutes les questions de ceux qui voulaient savoir dans le plus grand détail comment les choses s'étaient passées. Quand je rencontrais un homme instruit, je lui disais, comme à toi, la simple vérité. Mais si c'était quelque imbécile, sottement avide du merveilleux, alors j'inventais quelque circonstance extraordinaire. Je lui disais, par exemple, qu'au moment où le bûcher fut allumé, et lorsque Protée s'y précipita, la terre avait tremblé, et fait entendre des mugissements ; qu'ensuite un vautour, s'élevant du milieu de la flamme, s'était envolé dans les cieux, en criant d'une voix plus qu'humaine :

J'abandonne la terre, et je monte vers l'Olympe.

Saisis d'admiration à ce récit, mes sots adoraient en tremblant le génie de Protée, et me demandaient de quel côté le vautour avait pris son vol, s'il avait tiré vers l'orient ou vers l'occident. Je leur répondais ce qui me venait dans l'esprit. A peine étais-je arrivé dans une assemblée plus nombreuse, que je m'arrêtai devant un vieillard auquel ses cheveux blancs et une barbe épaisse prêtaient un air de gravité capable d'inspirer la confiance. Il parlait de Protée, et disait qu'un instant après s'être brûlé, ce héros lui était apparu revêtu d'une robe blanche, et couronné d'olivier ; qu'il l'avait

vu se promener gaiement sous le portique des sept échos ¹. Ensuite il ajouta la fable du vautour auquel je venais de donner la volée, pour me moquer des imbéciles qui m'avaient fatigué de leurs questions. Il poussa l'impudence jusqu'à affirmer avec serment qu'il l'avait vu lui-même s'élever du milieu du bûcher.

Tu peux imaginer, par ce trait, à combien de merveilles cet événement va donner naissance ; combien d'abeilles, de sauterelles et de corneilles vont se rassembler en ce lieu, comme autrefois sur le tombeau d'Hésiode ². Je ne doute pas que les Éléens ne lui élèvent bientôt des statues, aussi bien que les autres Grecs auxquels il a envoyé ses dernières volontés. On dit, en effet, qu'il a écrit aux villes les plus considérables de la Grèce, et leur a fait remettre son testament dans lequel elles doivent trouver des préceptes de morale et de politique. Il en a chargé quelques uns de ses amis, qu'il appelle *les ambassadeurs de la mort, et les courriers des sombres rivages*.

Telle fut la fin du malheureux Pérégrinus, qui, pour le dire en peu de mots, ne considéra jamais la vérité, ne prit pour règle de ses discours et de ses actions que la vanité, et le desir immodéré des louanges que distribue la multitude. Il en fut amoureux au point de se précipiter dans le feu pour les obtenir, quoiqu'il ne dût plus les entendre, et que la mort l'empêchât pour jamais d'y être sensible.

Je finirai ce récit par une anecdote qui le concerne, et qui te fera rire. Je t'ai dit autrefois qu'à mon retour de Syrie, j'avais voyagé sur mer avec lui, depuis la Troade. Pour passer agréablement le temps dans le vaisseau, il s'était fait accompagner d'un jeune garçon d'une figure assez agréable, qui lui servait d'Alcibiade. Lorsque nous fûmes dans la mer Égée, il eut une grande frayeur. Le ciel s'obscurcit

¹ Ce portique était ainsi nommé, parcequ'il répétait un son jusqu'à sept fois. Pausanias, *Éliaques*, liv. 1, page 454.

² Lucien est le seul auteur, que je sache, qui ait parlé de cette merveille du tombeau d'Hésiode.

tout à coup, les flots s'élevèrent avec violence; alors cet homme, qui affectait de mépriser la mort, se mit à pleurer comme une femme.

Onze jours avant de se brûler, il eut une indigestion pour avoir trop mangé, je pense; il vomit pendant la nuit, et fut attaqué d'une fièvre ardente. Le médecin Alexandre, qui avait été appelé pour le voir, me dit qu'il l'avait trouvé se roulant sur la terre, et ne pouvant supporter l'ardeur de la fièvre. Il demandait de l'eau froide avec impatience; le médecin la lui défendit, et lui dit que s'il desirait tant la mort, elle venait d'elle-même frapper à sa porte: qu'il pouvait la suivre, sans qu'il fût nécessaire de construire un bûcher. Mais notre héros lui répondit qu'une pareille fin était trop commune, et ne lui ferait pas tant d'honneur.

Voilà ce que me dit Alexandre: et moi je vis, il y a peu de jours, Protée se bassiner les yeux d'un collyre violent pour se tirer des larmes. Tu le sais, Éaque ne reçoit point dans les enfers ceux qui ont la vue faible. C'est à peu près comme si un criminel, sur le point d'être conduit au supplice, se faisait panser d'un mal de doigt. A ton avis, qu'aurait fait Démocrite, s'il eût été témoin de pareilles folies? Il aurait ri de cet homme autant que cet homme le méritait. Et cependant comment aurait-il pu faire? Toi donc, mon ami, ris à ton tour, surtout quand tu verras des insensés admirer un si grand fou.

ALEXANDRE ,

ou

LE FAUX PROPHÈTE.

Tu t'imagines peut-être, mon cher Celsus ¹, m'avoir imposé une tâche légère, quand tu m'as ordonné d'écrire la vie d'Alexandre d'Abonotéchie ², d'y exposer ses différentes impostures, ses entreprises audacieuses et ses prestiges, d'en composer un livre et de te l'envoyer : mais si l'on voulait suivre avec exactitude toutes ses actions, ce serait un ouvrage aussi considérable que de raconter les exploits du fils de Philippe. On trouverait dans l'un autant de scélératesse que de magnanimité dans l'autre. Cependant si tu veux me lire avec indulgence, suppléer aux faits que je rapporterai, ceux qui m'auront échappé, j'entreprendrai ce travail pour te plaire. Ce sont de nouvelles écuries d'Augias que je vais nettoyer, autant du moins que mes forces me le permettront ; car je désespère de le faire totalement, et tu pourras juger, par quelques paniers d'ordure que j'en aurai tirés, quelle énorme quantité de fumier trois mille bœufs ont pu produire depuis plusieurs années.

Je rougis cependant pour nous deux, je l'avoue : pour toi,

¹ Ce Celsus est le philosophe épicurien qui composa un ouvrage contre le christianisme, intitulé : *Discours véritable, ou de la Vérité*, divisé en huit livres, lequel a été réfuté par Origène, qui nous en a conservé quelques fragments.

² Petite ville de Paphlagonie, située sur les bords du Pont-Euxin. Voyez Cellarius, *de Geogr. ant.*, tom II.

de croire que la mémoire d'un homme aussi exécrationnel n'est pas indigne d'être transmise à la postérité; et pour moi, d'employer mon travail et ma peine à écrire une pareille histoire, et à perpétuer les actions d'un scélérat qui, loin d'occuper le loisir des gens instruits, eût mérité d'être exposé sur un théâtre, pour y être déchiré par les singes et les renards. Si toutefois on voulait m'en faire un crime, j'aurais, pour me justifier, un assez bel exemple à citer. Arrien, le disciple d'Épictète, qui tenait un rang distingué chez les Romains, et dont la vie a été, pour ainsi dire, totalement employée à l'étude de la philosophie, a fait un ouvrage semblable, et sa conduite peut servir d'excuse à la mienne. En effet, il n'a pas dédaigné d'écrire la vie d'un fameux brigand nommé Tilliborus. Pour moi, je fais l'histoire d'un brigand encore plus cruel. Car ce n'était pas au milieu des forêts, et sur les montagnes, qu'il exerçait sa scélératesse, mais dans l'enceinte même des villes. Il ne parcourait pas seulement la Mysie, le mont Ida, ou quelques déserts de l'Asie; c'est l'empire romain entier qu'il a rempli de ses brigandages et de ses impostures.

Avant de l'entretenir de sa personne, je veux te tracer son portrait; je ne suis pas un excellent peintre, mais je le ferai aussi ressemblant qu'il me sera possible. Sa taille haute et bien proportionnée lui donnait un port majestueux et un air de divinité. Il avait le visage blanc, et le menton peu fourni de barbe; une chevelure empruntée était mêlée avec tant d'art à ses cheveux naturels, que peu de personnes pouvaient s'apercevoir de cette fraude; ses yeux, pleins de vivacité, brillaient d'un éclat divin; le son de sa voix était agréable et sonore; en un mot, il était difficile de lui trouver aucun défaut corporel: tel était son extérieur. A l'égard de son ame et de son caractère, par Hercule qui détourne les malheurs, par Jupiter et les Dioscures, j'aimerais mieux tomber au pouvoir de mes ennemis que rencontrer un pareil homme. C'était bien le plus rusé de tous les mortels; nul n'eut jamais plus de pénétration et d'intelligence. Plein de

curiosité, doué d'une mémoire prodigieuse, d'une extrême facilité pour apprendre, les plus heureuses dispositions pour toutes les sciences brillaient en lui à un point incroyable. Il est vrai qu'il abusa étrangement de ces rares avantages, et les nobles instruments qu'il avait entre les mains ne servirent qu'à lui faire surpasser les scélérats les plus célèbres. Il effaça les Cercopes, les Eurybates, les Phrynondas, les Aristodèmes, les Sostrates. Lui-même, écrivant un jour à Rutilianus, son gendre, se comparait modestement à Pythagore. J'en demande pardon à ce grand philosophe, à ce sage, dont la morale était toute divine ; mais s'il eût vécu du temps de mon héros, Pythagore, j'en suis sûr, n'eût paru qu'un enfant. Au nom des Graces, ne pense pas que je dise ceci pour insulter au sage de Samos, ni que je prétende faire quelque parallèle entre ces deux hommes, en comparant leurs actions. Mais quand on rassemblerait toutes les calomnies odieuses que l'on a semées contre Pythagore, et auxquelles je ne crois nullement, on n'aurait pas la plus légère idée de la fourberie d'Alexandre. Figure-toi le caractère le plus versatile, le plus fécond en mensonges, en ruses, en parjures ; un génie ardent, toujours occupé de mauvais desseins, qui se ploie à tout, audacieux dans ses entreprises, patient dans les travaux, et capable de tout supporter pour les faire réussir. Il avait l'art de persuader, et de s'attirer la confiance. Imitateur hypocrite de la vertu, il feignait d'avoir des vues contraires à ses véritables desseins ; et quiconque le voyait pour la première fois le croyait le meilleur, le plus doux, le plus véridique, le plus modeste de tous les hommes. Il joignait à tous ces talents un air de grandeur qui donnait à penser qu'il ne s'occupait que des plus vastes projets.

Dans sa jeunesse, il eut une fort belle figure, et plus tard on pouvait juger du grain par la paille : ceux, du reste, qui l'avaient vu alors, lui rendaient ce témoignage. Mais il abusait tellement de sa beauté, qu'il se prostituait sans pudeur, et se vendait à quiconque le voulait avoir. Parmi ces infames

amoureux, il se trouva un de ces fourbes qui se disent magiciens, et qui promettent aux gens crédules des enchantements, aux amants des faveurs, aux autres les moyens d'attirer leurs ennemis dans un piège, de trouver des trésors, d'obtenir des successions. Cet homme voyant les heureuses dispositions du jeune Alexandre pour son art imposteur, non moins épris de son penchant à la scélératesse que des charmes de sa beauté, il se chargea de son éducation, l'instruisit à travailler sous ses ordres, et en fit son élève : ce charlatan exerçait, je crois, la médecine, et savait, aussi bien que la femme de l'Égyptien Thonis,

Composer une foule de drogues, les unes salutaires, les autres mortelles ¹.

Il avait sans doute hérité de tous ses secrets. Ce maître d'Alexandre, en même temps son amoureux, était originaire de Thyane. Il se disait ami du fameux Apollonius ²; il connaissait toutes les aventures de ce personnage extraordinaire. Tu vois déjà à quelle école a étudié mon héros.

Cependant le menton d'Alexandre commençait à se couvrir de barbe, lorsque son maître mourut, et le laissa dans la pauvreté. La fleur de sa jeunesse se fanait, et ne pouvait plus fournir à sa subsistance. Aussi de ce moment il commence à former de vastes projets. Il s'associe avec un homme encore plus infâme que lui, un chronographe de Bysance, nommé Cocconas, du genre de ceux qui figurent dans les jeux publics; et tous deux, courant le pays, exercent leurs talents imposteurs, et vivent aux dépens des *gens gras* (c'est ainsi qu'en langage du métier on appelle les gens du vulgaire). Dans ces circonstances ils rencontrent une femme de Macédoine, assez riche, et qui, devenue vieille, voulait encore se faire aimer. Ils vécurent quelque temps à ses dépens, et la suivirent de Bithynie jusqu'à Pella, sa patrie. Cette ville, autrefois florissante et célèbre, du temps des rois

¹ Homère, *Odyssée*, liv. iv, v. 230, édition Didot.

² Apollonius de Thyane, fameux imposteur dont Philostrate a écrit la vie.

de Macédoine, ne compte plus aujourd'hui qu'un petit nombre de citoyens peu fortunés.

Nos deux aventuriers virent en ce pays des serpents d'une grandeur considérable, mais en même temps si doux et si privés, que les femmes les nourrissent dans leur sein. Ils dorment avec les enfants, têtent comme eux à la mamelle, se laissent presser dans les mains et fouler aux pieds sans témoigner la moindre colère : cette espèce est fort multipliée en ce pays, et c'est elle sans doute qui a donné lieu à la fable d'Olympias : c'était avec un de ces serpents qu'elle couchait, lorsqu'elle était enceinte d'Alexandre. Mon héros et son compagnon achetèrent, pour quelques oboles, un des plus gros de ces reptiles. Ce fut là, comme le dit Thucydide, l'origine de la guerre ¹. Ces deux fripons ou plutôt ces deux fourbes, disposés à toutes sortes de crimes en s'associant, avaient remarqué que la vie des humains est soumise à deux tyrans impérieux, l'espérance et la crainte, et qu'un homme qui saurait les employer à propos s'enrichirait en peu de temps. Ils savaient que l'homme qui craint, et celui qui espère, desirent nécessairement tous deux, et avec une égale ardeur, de connaître l'avenir. C'est par là qu'autrefois Delphes amassa tant de trésors ; que Délos, Claros et les Branchides ² devinrent célèbres et fréquentées par une foule innombrable d'humains, que ces deux tyrans dont je parlais tout à l'heure, la crainte et l'espérance, amenaient sans cesse dans leurs temples, où, pour apprendre l'avenir, ils sacrifiaient des hécatombes entières, et consacraient au dieu des briques d'or. Occupés de ces pensées, et roulant dans leur esprit mille projets d'imposture, ils s'arrêtèrent à celui d'établir un oracle ; ils espéraient que, pour peu qu'il eût de succès, ils deviendraient bientôt riches et fortunés. Ils réus-

¹ Thucydide, livre II, chap. 1.

² Les Branchides étaient une famille sacerdotale qui desservait le temple d'Apollon, situé à Milet, ville de Carie, dans un lieu qu'on nommait Dydimos. Voyez Suidas, au mot Βραγχίδαι, et Strabon, liv. II, page 356, l. 54; et liv. XIV, page 436, l. 42.

sirent, en effet, au gré de leur attente, et l'oracle s'accrédita bien plus qu'ils n'avaient osé l'espérer.

Dès qu'ils eurent pris ce parti, ils examinèrent premièrement quel pays il fallait choisir pour leur théâtre ; en second lieu, de quelle manière ils commenceraient cette belle entreprise. Cocconas fut d'avis des'établir en Chalcédoine. Cette ville lui paraissait d'autant plus favorable à ses desseins , qu'elle était le centre d'un commerce considérable , située aux confins de la Thrace et de la Bithynie , et peu distante de l'Asie mineure, de la Galatie, et des peuples supérieurs. Alexandre, au contraire, donnait la préférence à sa patrie ; il soutenait, et avec raison, que, pour commencer avec succès une pareille entreprise, il faut s'adresser à des hommes d'un esprit épais et grossier ; et tels sont, disait-il , tous les Paphlagoniens qui habitent au-dessus de la ville d'Abon , si imbéciles et si superstitieux , que le moindre charlatan qui vient à paraître, traînant à sa suite un joueur de flûte, de tambour ou de crotale , quand il ne prédirait l'avenir qu'avec un crible, comme on dit communément, ils s'assemblent autour de lui , l'écoutent la bouche ouverte, et le regardent comme un dieu.

Après une légère altercation, l'avis d'Alexandre l'emporta. Arrivés à Chalcédoine (car ils pensaient que cette ville leur serait aussi de quelque utilité), ils enfouirent dans le temple d'Apollon, le plus ancien du pays, des tablettes d'airain, qui portaient que bientôt Esculape , accompagné de son père Apollon, se ferait voir dans le royaume de Pont, et fixerait son séjour dans la ville d'Abon. On eut soin de faire trouver ces tablettes, et leur inscription fut promptement divulguée dans le Pont et la Bithynie ; mais, avant tout, dans Abonotéchie. Les habitants de cette ville résolurent aussitôt d'élever un temple au dieu qui devait venir les visiter, et de ce moment ils commencèrent à en creuser les fondements. Cocconas était alors retourné à Chalcédoine, pour y répandre des oracles douteux ou menteurs ; mais peu de temps après il mourut, et ce fut, je crois, de la morsure d'une vipère.

Cependant Alexandre s'avance sur la scène, les cheveux flottants sur les épaules, revêtu d'une longue robe, moitié blanche, moitié couleur de pourpre, tenant à la main une faux, à l'imitation de Persée, dont il se vantait de descendre par sa mère. Les stupides Paphlagoniens, qui connaissaient toute l'obscurité de sa naissance, ajoutaient cependant foi à cet oracle qu'il débitait :

Voici le divin Alexandre, cher à Phébus, descendant de Persée, et issu du sang de Podalire.

Or, ce Podalire était un homme perdu de débauches, et tellement transporté d'amour pour les femmes, qu'il était venu de Tricca¹ jusqu'en Paphlagonie, pour jouir de la mère d'Alexandre. Celui-ci fit encore paraître un nouvel oracle, par lequel la Sybille annonçait que sur les bords du Pont-Euxin, près de Sinope, un prophète naîtrait dans une citadelle, sous l'empire des peuples de l'Ausonie. La première lettre de son nom désigne une unité; la seconde, trois dizaines; la troisième, cinq unités; et la quatrième, trois vingtaines. Du cercle de ces quatre lettres se forme le nom d'un homme protecteur².

Quelque temps après avoir joué cette farce, Alexandre arriva dans sa patrie, où il obtint la plus haute considération. Pour l'augmenter encore, il faisait semblant d'être agité d'une fureur divine; sa bouche se remplissait d'écume, et cela fort aisément; car il mâchait de la racine de struthium, herbe qui sert à la teinture. Cette écume effrayait les spectateurs, et leur paraissait l'effet de la présence d'un dieu. Depuis longtemps aussi il avait fabriqué, avec de la toile, une tête

¹ Ville de Thessalie, patrie d'Héliodore, auteur du charmant roman de *Théagène et Chariclée*.

² Le sens de cet oracle, ou plutôt de ce logogriphe, consiste dans la valeur numérale des quatre premières lettres du mot ἀνέκτορος. L'A vaut 1, le Α, 30, l'E, 5, le Ε, 60; et le mot entier signifie *protecteur de l'homme*. Le mot de *citadelle* fait allusion à la ville d'Abonotéchie, patrie d'Alexandre, qui signifie la *muraille*, ou la *fortification d'Abon*.

de serpent qui ressemblait assez à une figure humaine : cette tête était peinte d'une manière très naturelle : la bouche s'ouvrait et se fermait à volonté , par le moyen de quelques crins de cheval : il en sortait une langue semblable à celle des reptiles , noire , armée d'un double dard , et qui s'avancait et se retirait à l'aide de ces crins. Ils avaient en outre le serpent de Pella. On le nourrissait soigneusement à la maison , en attendant le moment où il devait paraître sur la scène ; car c'était lui qui devait jouer le premier rôle de la pièce.

Quand il fallut la commencer, voici la ruse que mit en œuvre Alexandre. Il descend la nuit dans les fondements nouvellement creusés pour la construction du temple : l'eau s'y était amassée , soit qu'elle eût filtré à travers les terres, soit qu'elle fût tombée du ciel. Alexandre y dépose un œuf d'oie, qu'il avait auparavant vidé, et dans lequel il avait renfermé un petit serpent qui ne faisait que de naître : il enfonce cet œuf et le cache dans la boue, puis il retourne chez lui. Le lendemain, dès la pointe du jour, il accourt dans la place publique, n'ayant d'autre vêtement qu'une ceinture brodée d'or qui lui couvrait les parties honteuses : il tenait sa faux à la main , et secouait sa chevelure comme ces fanatiques qui célèbrent les orgies de la mère des dieux. Il y avait dans la place un autel un peu élevé : Alexandre s'élance dessus, et se met à haranguer le peuple : il félicite la ville de ce qu'elle va bientôt recevoir dans ses murs Esculape, qui se rendra visible à tous les yeux. A ces mots, les assistants, femmes, enfants, vieillards (la ville entière était accourue), remplis d'admiration et de respect, se mettaient en prières, adoraient déjà le dieu, et lui adressaient des vœux. Alors notre fourbe, mêlant à ses discours des mots inintelligibles, hébreux ou phéniciens peut-être, acheva d'en imposer à ces hommes crédules, qui ne comprenaient point ce qu'il disait : il mêlait néanmoins à ce langage obscur les noms d'Apollon et d'Esculape.

Un instant après, il court à l'endroit où l'on devait bâ-

tir le temple ; il descend dans la tranchée qui recelait la fourbe qu'il avait préparée la veille ; il entre dans l'eau en chantant un hymne en l'honneur d'Esculape et d'Apollon ; il appelle le dieu, et l'invite à venir dans la ville sous d'heureux auspices : ensuite il demande une coupe ; on la lui donne ; il la plonge à l'instant dans l'eau, et tire du milieu de la vase l'œuf dans lequel Esculape était renfermé, et dont il avait eu soin de fermer l'ouverture avec de la cire blanche et de la céruse : il le prend dans ses mains, et s'écrie qu'il tient Esculape. Les spectateurs, qui regardaient fort attentivement ce qu'il allait faire, furent très étonnés de voir qu'il avait trouvé un œuf dans un boubier : alors Alexandre , l'ayant cassé, reçut dans le creux de sa main l'embryon du serpent. Ceux qui étaient près de lui, voyant ce petit reptile se remuer et se rouler autour de ses doigts , poussèrent de grands cris, saluèrent le dieu , et félicitèrent la ville de son bonheur ; tous, ouvrant une large bouche, se mirent à former des vœux à plein gosier, et à demander au dieu des trésors, des richesses, la santé, et tous les autres biens. Alexandre regagna précipitamment sa demeure , emportant avec lui le petit Esculape qui venait de naître pour la seconde fois, à la différence des hommes, qui ne sortent qu'une fois du sein de leur mère ; et ce n'était point à Coronis ¹, ni même à une corneille, qu'il devait le jour, mais à une oie : cependant tout le peuple suivait notre imposteur, et, rempli d'une fureur fanatique, se livrait aux plus folles espérances.

Durant plusieurs jours, Alexandre ne sortit point de chez lui : il espérait que cette nouvelle ne serait pas plutôt répandue, qu'il verrait accourir toute la Paphlagonie. L'événement justifia son attente. Bientôt la ville fut remplie d'une foule de gens à qui depuis longtemps on avait ôté le cœur et la cervelle, et qui, ne ressemblant en rien aux hommes qui se nourrissent de pain, ne différaient des moutons que par la forme. Que fait alors mon héros ? Placé dans une petite

¹ Jeu de mots entre Coronis, mère d'Esculape, et κορώνη, corneille.

chambre, sur un lit, vêtu comme un pontife, il met dans son sein l'Esculape de Pella, dont nous avons déjà remarqué la grandeur et la beauté; il le roule autour de son cou, et lui laisse sortir la queue. Ce serpent était si long, qu'il descendait sur son sein, et traînait jusqu'à terre. Il lui tenait la tête cachée sous son aisselle, ce que l'animal souffrait avec une patience admirable, et faisait voir, par l'ouverture de sa tunique, la tête de toile qu'il avait fabriquée, comme si c'eût été celle du serpent.

Imagine à présent, dans une petite chambre mal éclairée, une multitude qui se presse et s'agite comme les flots de la mer, et qui, prévenue d'une sotte admiration, a la tête exaltée par les plus chimériques espérances. Le premier prodige qu'ils admiraient en entrant, c'était la taille énorme qu'avait acquise en peu de jours ce serpent qu'ils avaient vu si petit. Sa douceur et sa forme humaine les frappaient encore davantage. Mais bientôt, obligés de sortir sans avoir pu rien examiner avec attention, ils étaient poussés dehors par l'affluence continuelle de ceux qui entraient. On avait pratiqué une issue en face de la porte : comme on le fit à Babylone, lorsque les Macédoniens voulurent voir Alexandre malade, et lui dire le dernier adieu. Cette représentation ne fut pas la seule que donna notre détestable imposteur : il la répéta, dit-on, plusieurs fois, surtout en faveur des gens riches.

Cependant, mon cher Celsus, s'il faut dire la vérité, on doit pardonner leur erreur aux épais Paphlagoniens, et aux ignorants habitants du Pont. En vain ils touchaient le serpent (Alexandre le permettait à tous ceux qui le désiraient); ils ne voyaient qu'à l'aide d'un jour obscur une tête qui s'ouvrait et se fermait par un mécanisme si secret, qu'il eût fallu un Démocrite, un Épicure, un Métrodore, ou quelque autre philosophe dont la raison, inflexible à la crédulité, pût deviner ce prestige; ou qui du moins, s'il ne le concevait pas, fût parfaitement convaincu que ce n'était qu'une imposture, et qu'un tel prodige était physiquement impossible.

En peu de temps toute la Bithynie, la Galatie, la Thrace accoururent chez Alexandre. Chacun des spectateurs, en retournant dans son pays, disait qu'il avait vu le dieu au moment de sa naissance; que peu de jours après il l'avait touché, et s'était convaincu qu'il avait pris subitement une croissance considérable. On fit en outre des tableaux et des figures qui représentaient le dieu : on le grava sur l'airain et sur l'argent¹; on l'appela Glycon, d'après un oracle en vers, par lequel il ordonnait lui-même qu'on lui donnât ce nom; car Alexandre s'était écrié :

Je suis Glycon, petit-fils de Jupiter et lumière des hommes.

Bientôt arriva le moment d'exécuter le projet pour lequel il avait mis toutes ces machines en jeu; il fallut rendre des oracles et prédire l'avenir à ceux qui venaient interroger le dieu. Alors, à l'exemple d'Amphiloque, qui, chassé de sa patrie après la mort de son père Amphiaras, disparut de Thèbes et se retira en Cilicie, où il fit assez bien ses affaires, en s'érigeant en prophète, et rendant des oracles qui ne coûtaient chacun que deux oboles; à son exemple, dis-je, Alexandre annonça à tous ceux qui venaient le voir qu'Esculape allait incessamment rendre des oracles; il indiqua même le jour auquel le dieu devait parler, et recommanda aux personnes qui voudraient apprendre leur destin, d'avoir soin d'écrire leur demande sur un papier, de le coudre, et de le cacheter avec de la cire, de l'argile, ou quelque autre matière semblable. Il recevait les billets lui-même; puis il entrait dans le sanctuaire (le temple était déjà construit et le théâtre préparé); un instant après il faisait appeler l'un après l'autre, et par un héraut accompagné d'un prêtre, tous ceux qui lui avaient remis des lettres; et, comme s'il eût appris de la bouche du dieu ce qu'il fallait répondre, il

¹ Il nous reste encore des médailles sur lesquelles est représenté un serpent avec le mot ΓΑΥΚΩΝ. Voyez *De usu et præstantia numism.*, pages 213 et 72^a.

remettait à chacun son billet cacheté, et tel qu'il l'avait reçu ; la réponse s'y trouvait écrite en vers.

Un homme tel que toi, et, si j'ose le dire, tel que moi, eût aisément pénétré ce mystère ; mais, pour ces ignorants et ces nez morveux, c'était un prodige incroyable. Notre imposteur connaissait différentes manières d'enlever les cachets ; il ouvrait les lettres, lisait les demandes, y répondait ce qu'il jugeait le plus convenable ; puis il roulait de nouveau les billets, les recachetait et les rendait. Ceux qui les recevaient étaient saisis d'admiration, et se disaient à tout moment les uns aux autres : « Comment cet homme a-t-il pu connaître ce que je ne lui ai donné que dans une lettre soigneusement fermée, et dont il est très difficile d'imiter le cachet ? Sans doute c'est un dieu à qui rien n'est inconnu. » Mais enfin quels sont ces secrets, me demanderas-tu peut-être ? Je vais te les dire, afin qu'une autre fois tu puisses dévoiler de semblables impostures. Premièrement, avec une aiguille rougie au feu, il faisait fondre la cire qui était sous le cachet ; puis il le levait et lisait la lettre ; ensuite il faisait fondre de nouveau la cire qui était sous le fil¹ et celle qui portait l'empreinte du cachet, et recollait le tout aisément. Il en est encore un autre : on se sert pour celui-là de ce que l'on appelle le collyre : c'est une composition faite de poix de Brytie, d'asphalte, et d'une pierre transparente réduite en poudre, et mêlée avec de la cire et du mastic. De tous ces ingrédients, Alexandre formait le collyre ; il le faisait chauffer au feu, et l'appuyait sur le cachet, qu'il avait soin auparavant d'humecter de salive ; il en prenait ainsi l'empreinte ; puis, quand le collyre était sec, il ouvrait la lettre, la lisait, y remettait de nouvelle cire, et apposait un cachet aussi semblable au premier que s'il eût été frappé avec un sceau de pierre. Voici une troisième manière. Avec de la chaux jetée dans de la colle dont on se sert pour coller les livres, il formait une espèce de cire qu'il appliquait sur

¹ Les lettres, outre la cire et le cachet, étaient fermées par un fil.

le cachet lorsqu'elle était encore molle. Cette pâte, qui se sèche promptement, devient plus dure que la corne, et même que le fer; elle lui servait à prendre les empreintes, et à recacheter les lettres. Il est encore beaucoup d'autres inventions semblables; mais il n'est pas nécessaire de les rappeler toutes ici: ce serait m'exposer à passer pour un homme sans goût et sans politesse, si je faisais parade de cette connaissance vis-à-vis de toi, qui as suffisamment traité de ces matières, et plus amplement que je ne le fais ici, dans ton livre contre les magiciens, ouvrage aussi beau qu'utile, fait pour inspirer la sagesse et la prudence à tous ceux qui le liront.

Alexandre, dans ses oracles et dans ses prophéties, signalait son esprit et sa prudence, joignait à la finesse de ses réponses toutes les apparences de la probabilité: tantôt elles étaient obscures, ou susceptibles d'un double sens; tantôt elles étaient absolument intelligibles, et n'en paraissaient que plus divines. Il détournait ceux-ci de leurs entreprises, il y excitait ceux-là, selon ce qu'il jugeait leur être plus avantageux. Il ordonnait aux uns d'user de certains remèdes, aux autres de suivre un certain régime, connaissant, comme je l'ai déjà dit plus haut, l'emploi de plusieurs drogues bénignes. Celles dont il faisait le plus de cas étaient les *cytinides*, nom d'une composition propre à guérir de la fatigue, et formée avec de la graisse de chèvre. A l'égard des espérances, des succès, des héritages, il les remettait toujours à une autre fois, ajoutant: « Cela viendra quand je le voudrai, lorsque Alexandre, mon prophète, me l'aura demandé, et qu'il aura fait des vœux pour vous. »

Le prix de chaque oracle était fixé à une drachme et deux oboles. Ne va pas en conclure, mon cher, que cette légère rétribution devait peu l'enrichir: il en tirait chaque année plus de sept ou huit myriades¹, et rendait dix et même

¹ C'est quatre-vingt mille drachmes, qui valent quarante mille livres. à ne mettre la drachme qu'à dix sous; mais elle en valait bien douze de notre monnaie actuelle.

quinze oracles par jour à une même personne, tant est insatiable le desir qui tourmente les humains de connaître l'avenir. Cette somme considérable n'était pas pour lui seul : il ne thésaurisait pas ; il avait des associés , des ministres , des espions , des compositeurs d'oracles , des écrivains , des faiseurs de cachets , des interprètes ; il leur donnait à chacun des gages proportionnés à leurs talents. Bien plus , il avait envoyé des émissaires dans les pays étrangers , pour y semer chez les différents peuples des bruits avantageux à la gloire de son oracle ; ils répandaient partout qu'Alexandre découvrait les esclaves fugitifs , et indiquait leur retraite ; qu'il faisait connaître les voleurs et les brigands , révélait les trésors cachés , guérissait toutes les maladies , avait même ressuscité des morts. En conséquence , on accourait en foule de tous côtés , on se pressait , on se coudoyait , on offrait des sacrifices , on consacrait des offrandes , on doublait le salaire du prophète , disciple d'un dieu si puissant ; car celui-ci avait tout exprès rendu cet oracle :

Je vous ordonne d'honorer mon prophète : ce n'est pas des richesses , mais de mon ministre , que je me soucie.

Déjà cependant plus d'un homme sensé , se réveillant comme d'une profonde ivresse , commençait à s'élever contre l'imposteur. Les amis d'Épicure se faisaient surtout remarquer. Insensiblement la fourbe se dévoilait dans les villes : on perçait le masque. Alors , pour intimider ses ennemis , il s'écria , dans un oracle , que le Pont se remplissait d'athées et de chrétiens qui osaient blasphémer contre lui ; il ordonnait de les chasser à coups de pierres , à tous ceux qui voulaient se rendre son dieu favorable. Il rendit , au sujet d'Épicure , un oracle assez plaisant. Quelqu'un lui ayant demandé ce que ce philosophe faisait dans les enfers , il répondit : « Chargé de chaînes de plomb , il est assis dans un hourbier. » Sois étonné , d'après des questions aussi spirituelles , du crédit prodigieux auquel son oracle s'est élevé.

En général , il avait juré une haine implacable à Épicure ; il l'attaquait en toute occasion , et ce n'était pas sans motif. A quel autre un fourbe qui veut en imposer par ses prestiges , et qui hait la lumière de la philosophie , peut-il déclarer la guerre à plus juste titre qu'à Épicure , dont l'œil perçant pénétrait la nature de toutes choses , et qui seul connaissait réellement la vérité ? A l'égard des disciples de Platon , de Chrysippe ou de Pythagore , Alexandre vivait avec eux dans une paix profonde. Mais l'inflexible Épicure (c'est ainsi qu'il le nommait) était son ennemi , parce qu'il apprend à ses disciples à se moquer de tous les sortilèges. Par la même raison , de toutes les villes du Pont , Amastris était celle qu'il haïssait le plus ; car il savait que Lépιδus ¹ , et un grand nombre de semblables personnes , y faisaient leur séjour. Jamais , en conséquence , il ne voulut rendre d'oracle pour aucun habitant de cette ville. Un jour qu'il entreprit de donner un oracle au frère d'un sénateur , il fut obligé de se retirer honteusement , n'ayant pu fabriquer lui-même une réponse adroite , et ne trouvant personne en état de lui en faire une. Cet homme se plaignait d'un mal d'estomac ; et Alexandre , voulant lui ordonner de manger un pied de cochon , préparé avec de la mauve , lui dit :

Fais cuire la mauve d'un porc dans un vase consacré ².

Souvent , comme je l'ai déjà dit , il faisait voir le serpent à tous ceux qui le désiraient , mais non pas tout entier ; il n'en montrait ordinairement que la queue ; le reste du corps était reconvert de sa robe , et il gardait soigneusement la tête dans son sein , sans la laisser apercevoir. Pour frapper la multitude d'une admiration plus profonde , il annonça qu'il ferait voir le dieu parlant lui-même , et rendant des

¹ On ignore quel était ce Lépιδus ; apparemment un philosophe épicurien.

² Il ne faut pas chercher de sens dans ce vers , à moins que *mauve* ne signifie *queue* , par la ressemblance de la racine de l'une avec l'autre.

oracles sans le ministère de son interprète. Il vint aisément à bout de remplir sa promesse, en attachant ensemble des trachées-artères de grues qui aboutissaient à cette tête de serpent, faite à la ressemblance d'une tête humaine. Quelqu'un, dans une pièce voisine, parlait avec force dans ces artères; et quand il répondait aux différentes questions, sa voix passait à travers l'Esculape de toile. Ces oracles s'appelaient *autophônes*¹; ils ne se rendaient point indifféremment pour tout le monde; ils étaient réservés aux nobles, aux riches, ou à ceux qui offraient de grands présents. Du nombre de ces oracles était celui qui fut donné à Sévérien, lors de son expédition en Arménie². Pour l'engager à faire une irruption, Esculape avait parlé en ces termes :

Après avoir dompté avec ta lance rapide les Parthes et les Arméniens, tu reviendras à Rome, et vers les eaux brillantes du Tibre, le front ceint d'une couronne entremêlée de rayons.

Le Gaulois fut assez simple pour le croire : il attaqua les ennemis, et fut taillé en pièces, avec son armée, par Othryades. Alors Alexandre ôta cet oracle de son recueil, et lui substitua cet autre :

Ne conduis pas ton armée contre les Arméniens, de peur que l'un de ces hommes, vêtus comme des femmes, ne te décoche une flèche qui t'enlève la lumière et la vie.

Ainsi tout ce qu'il put imaginer de plus ingénieux pour remédier à ses fausses prédictions, ce fut de fabriquer des oracles postérieurs aux événements. Souvent il lui est arrivé de promettre la santé à des malades; et, quand ils étaient morts, il avait un oracle tout prêt, dans lequel il chantait la palinodie. Témoin celui-ci :

Ne cherche plus de secours contre ce mal funeste. Car voici la mort qui vient; tu ne pourras l'éviter.

¹ C'est-à-dire : sortis de la bouche même du dieu.

² Le même Sévérien dont il est parlé dans la *Manière dont on doit écrire l'histoire*.

Comme il savait que les oracles de Claros, de Didyme et de Mallé ⁴ jouissaient d'une grande réputation, pour se les rendre favorables et leur faire la cour, il y renvoyait plusieurs de ceux qui venaient l'interroger, disant à celui-ci :

Va de ce pas à Claros, pour y entendre mon père;

à celui-là :

Approche du sanctuaire des Branchides, et écoute les oracles;

à un autre :

Va à Mallus écouter les prédictions d'Amphiloque.

Tout ceci se passait entre les confins de l'Asie mineure : l'Ionie, la Cilicie, la Paphlagonie, la Galatie étaient le théâtre de ses exploits ; mais dès que la réputation du nouvel oracle se fut répandue en Italie, et qu'elle eut pénétré dans la ville des Romains, le concours devint alors universel. Il n'était personne qui ne craignît d'être devancé par son voisin ; les uns allaient le trouver eux-mêmes, d'autres y envoyaient. Les citoyens les plus puissants, les plus élevés en dignité, étaient les premiers à signaler leur empressement. A la tête de ceux-ci parut Rutilianus, homme d'ailleurs estimable à bien des égards, et qui avait rempli avec honneur des charges importantes, mais superstitieux à l'excès, disposé à croire les choses du monde les plus étranges. Au seul aspect d'une pierre arrosée d'huile et couronnée de fleurs, on l'aurait vu se prosterner, l'adorer avec respect, y rester un temps considérable, lui adresser des vœux, et lui demander tous les biens. Quand il eut entendu parler de l'oracle, peu s'en fallut qu'il n'abandonnât le poste qui lui était confié pour voler aussitôt à la ville d'Abon ; il envoya du moins courriers sur courriers. C'étaient, pour la plupart, des valets d'un esprit borné, qui furent aisément dupes de l'erreur. A leur

⁴ Le même que celui des Branchides à Milet.

retour ils racontèrent toutes les merveilles qu'ils avaient vues, toutes celles qu'ils avaient entendu dire ; et à force d'en augmenter le nombre, pour plaire à leur maître, ils enflammèrent l'imagination de ce pauvre vieillard, et le rendirent totalement insensé. Comme il était lié d'affaire et d'amitié avec les principaux citoyens de Rome, il allait fréquemment chez eux ; là il racontait, avec enthousiasme, tous les prodiges qu'il avait appris de ses envoyés ; souvent même il en ajoutait de son chef ; en sorte que bientôt il remplit la ville de curiosités et de superstitions, et fit tourner la tête à la plupart des courtisans, qui s'empressèrent d'aller à l'instant même apprendre leurs destins. Alexandre recevait avec beaucoup de politesse tous ceux de ces grands qui venaient le voir, et, par des présents magnifiques, il se conciliait leur amitié : ceux-ci retournaient enchantés, publiaient les réponses du prophète, chantaient les louanges du dieu, et augmentaient encore, par des mensonges, les prodiges de son oracle.

Ce détestable imposteur employait encore une autre ruse assez adroite, et digne d'un scélérat consommé. Si en ouvrant les billets il y trouvait des demandes auxquelles il était difficile de répondre sans compromettre sa réputation, il n'y répondait point. Par ce moyen il se rendait le maître des esprits, subjuguait par la crainte ceux qui le consultaient, et qui se souvenaient sans cesse de ce qu'ils avaient demandé. Or, tu peux t'imaginer quelles étaient les demandes des riches et des hommes puissants ; en conséquence, ils l'accablaient de présents, parce qu'ils sentaient bien qu'ils étaient pris dans ses filets.

Je veux te rapporter ici quelques uns des oracles qu'il donna à Rutilianus. Ce vieillard lui demandant quel précepteur il donnerait, pour l'instruire dans les sciences, à un fils qu'il avait eu d'une première femme, et qui déjà touchait à l'âge de recevoir de l'éducation, le prophète répondit :

Pythagore et l'illustre chantre des combats.

Quelques jours après l'enfant mourut , et Alexandre était fort embarrassé pour justifier un oracle que l'on pouvait si facilement convaincre de fausseté ; mais le bon Rutilianus vint de lui-même au secours du prophète, et justifia l'oracle, en disant que le dieu lui avait assez clairement prédit le sort de cet enfant , en ordonnant qu'on ne lui choisit point un précepteur parmi les vivants, mais qu'on le remit entre les mains de Pythagore et d'Homère, qui étaient morts depuis longtemps, et avec lesquels il allait désormais habiter le royaume de Pluton. Pourrait-on blâmer Alexandre d'avoir recherché la société de pareils hommes ? Une autre fois le même Rutilianus lui demanda de quel héros il avait reçu l'ame ¹. L'imposteur lui répondit : « Tu fus autrefois le fils
« de Pelée, tu devins ensuite Ménandre ; tu es à présent
« celui que nous voyons ; tu seras un jour un des rayons du
« soleil, et tu vivras cent quatre-vingts ans. » Toutefois il ne mourut que septuagénaire, d'une bile exaltée, et ne put jamais attendre l'effet des promesses de l'oracle, qui cependant était un de ceux que le dieu proférait lui-même. Ce vieillard, songeant à contracter un nouveau mariage, consulta le prophète, qui lui répondit sans hésiter : « Épouse la
« fille d'Alexandre et de la Lune. » Il avait effectivement une fille, sur la naissance de laquelle il avait semé depuis peu des bruits singuliers. Elle était née, disait-il, de la Lune ; cette déesse était devenue amoureuse de lui en le voyant dormir : c'est, comme on sait, son usage d'aimer les beaux dormeurs ². Rutilianus, à cette réponse, envoya sans balancer demander cette fille en mariage. Cet époux sexagénaire célébra de nouvelles noces, et les consumma sans doute. Pour se rendre propice la Lune, sa belle-mère, il lui offrit une hécatombe entière en sacrifice, s'imaginant être déjà lui-même un des habitants de l'Olympe.

Dès qu'une fois sa réputation eut pénétré en Italie, il ima-

¹ Rutilianus était apparemment pythagoricien, et croyait à la métempsychose.

² Allusion à la fable d'Endymion.

gina de nouvelles ruses encore plus puissantes. Des émissaires, répandus dans tout l'empire romain, allaient de ville en ville porter des oracles, dans lesquels il annonçait des incendies, des tremblements de terre, et promettait en même temps de détourner ces malheurs. Parmi ces oracles il y en avait un sur la peste, prononcé par le dieu lui-même. Alexandre l'envoya dans toutes les provinces : il était ainsi conçu :

Phébus à la longue chevelure chassera la peste.

En peu de temps on vit partout ce vers écrit sur les portes, comme un remède à la contagion dont on était menacé ; mais il arriva précisément le contraire de ce qu'il semblait promettre. Par un malheur singulier, les maisons sur lesquelles l'oracle était écrit furent les premières à perdre leurs habitants. Ne crois pas que je veuille dire par là que ce fut ce vers qui les fit périr : le hasard seul en fut la cause ; et peut-être que la plupart, trop remplis de confiance en l'oracle, négligèrent un régime salulaire, ne prirent aucune précaution, et ne voulurent aider en rien l'oracle à les préserver de la maladie, ayant pour protecteurs des syllabes, et Phébus aux longs cheveux, qui leur avait promis d'écarter la contagion à coups de traits.

Cependant il entretenait à Rome un nombre considérable d'espions, tous complices de son imposture, et qui l'instruisaient du caractère de chaque citoyen, des questions qu'on devait faire à l'oracle, des goûts et des desirs des grands : en sorte qu'on le trouvait toujours prêt à répondre ; et, avant que les envoyés arrivassent, il savait tout ce qu'ils devaient lui demander. Telles étaient les machines qu'il faisait jouer pour subjuguier tous les esprits en Italie. Ce n'est pas tout : il institua des mystères qui se célébraient à la lueur des flambeaux, et dont il était l'hiérophante ; ils duraient trois jours : le premier, on faisait la proclamation, comme à Athènes ; elle était conçue en ces termes : « Loin d'ici tout « chrétien ou tout épicurien qui viendrait espionner nos

« mystères ! mais que les vrais fidèles soient initiés sous « d'heureux auspices. » Ensuite commençait l'expulsion. Alexandre menait le chœur, et s'écriait le premier : « Loin « d'ici, chrétiens ! » Le peuple lui répondait : « Loin d'ici, « épicuriens ! » Après cette cérémonie, on représentait les couches de Latone, la naissance d'Apollon, son hymen avec Coronis, qui devenait mère d'Esculape. Le second jour, on célébrait l'apparition de Glycon, et la nativité de ce dieu. Le troisième était consacré par le mariage de Podalyre avec la mère d'Alexandre ; elle s'appelait Dadis, et pour l'honorer on allumait des flambeaux. Enfin, on représentait les amours de la Lune avec Alexandre, et la naissance de la femme de Rutilianus. Notre prophète, un flambeau à la main, jouait le rôle d'hiérophante. Nouvel Endymion, il se couchait au milieu du temple, et s'endormait. Du haut de la voûte, comme du haut du ciel, la Lune descendait vers lui. Ce rôle était joué par une certaine Rutilie, assez belle femme, épouse d'un intendant de l'empereur. Elle avait l'air d'être réellement amoureuse d'Alexandre, et d'en être aimée ; car, sous les yeux mêmes de son mari, et en présence de l'assemblée, ils se baisaient tendrement, se tenaient embrassés : peut-être même, s'il n'y avait pas eu tant de lumières, se serait-il passé quelque chose de plus sérieux. Un instant après, Alexandre rentrait en habits d'hiérophante, gardant un profond silence : puis il s'écriait tout à coup : « Io Glycon ! » et le chœur répétait : « Io Alexandre ! » Ses Eumolpides¹ et ses hérauts étaient de gros Paphlagoniens, rustiquement chaussés, qui exhalaient une forte odeur d'ail.

Souvent, pendant la dadouchie² et les danses mystérieuses, il faisait voir à dessein sa cuisse, qui paraissait d'or ;

¹ Les Eumolpides étaient une famille sacerdotale, dépositaire des mystères de Cérès à Eleusis. Ils descendaient d'Eumolpe, fils de Musée, qui avait apporté ces mystères de Thrace en Attique.

² Cérémonie où l'on portait des flambeaux, espèce de procession qui faisait partie des mystères.

il l'avait apparemment couverte d'une peau dorée , que faisait briller l'éclat des flambeaux.

L'effet que produisit la vue de cette cuisse d'or fut que deux fous, qui se prétendaient philosophes, agitérent la question de savoir si Alexandre avait l'ame de Pythagore, comme il en avait la cuisse. En conséquence ils soumièrent leur doute à la décision du prophète, et le roi Glycon le résolut par cet oracle :

L'ame de Pythagore meurt et renaît tour à tour ; la prophétie est une émanation de l'intelligence divine. Jupiter l'a envoyée pour secourir les hommes de bien ; et, frappée de sa foudre, elle retournera de nouveau vers lui.

Il défendait expressément à tout le monde l'amour des garçons, comme un crime abominable ; et cependant voici la ruse que cet homme vertueux employait pour s'en procurer. Il avait ordonné à toutes les villes de Pont et de Paphlagonie d'envoyer à ses fêtes triennales ⁴ des ministres pour chanter les louanges du dieu. Ces ministres, soumis, avant d'être envoyés, au plus sévère examen, choisis dans les plus nobles familles, devaient être d'une beauté parfaite. L'infame s'enfermait avec eux, et les traitait comme il eût fait des esclaves achetés à prix d'argent. Il avait encore porté une loi par laquelle il était défendu à tous ceux qui avaient plus de seize ans de le baiser sur la bouche en le saluant ; il donnait sa main à baiser à tous les autres ; les beaux garçons avaient seuls le privilège de l'embrasser, et on les appelait, par cette raison, les enfants du baiser. C'est ainsi qu'il se jouait avec insolence de ses imbéciles adorateurs, qu'il corrompait sans pudeur leurs enfants et leurs femmes. Bien

⁴ Les fêtes de Bacchus se célébraient tous les trois ans, et étaient appelées *fêtes triennales*. Alexandre, à leur imitation, avait établi de pareilles fêtes en l'honneur de son Glycon. Voyez la raison de l'institution des fêtes triennales de l'antiquité, dans Censorinus, *de Die natali*, chap. xviii. Voyez aussi Oppien, *de Venatione*, lib. 1, v. 24, et la remarque du nouvel éditeur.

plus, l'objet de tous leurs vœux était que le prophète laissât tomber sur leurs épouses un regard de protection : s'il en jugeait quelqu'une digne de son baiser, l'époux croyait aussitôt que la fortune allait verser sur lui tous ses trésors. Plusieurs de ces femmes se vantaient hautement d'être enceintes par le fait d'Alexandre ; et leurs maris ne rougissaient pas d'assurer avec serment qu'elles disaient la vérité.

Je veux à présent te rapporter une conversation que Glycon eut un jour avec un prêtre de Tio⁴ ; tu jugeras, par les questions de cet homme , à quel point il était spirituel. J'ai lu moi-même ce beau dialogue écrit en lettres d'or, dans la maison de ce prêtre. « Dites-moi, je vous prie, seigneur Glycon, qui vous êtes — Je suis le nouvel Esculape. — Êtes-vous autre que le premier ? — Que dis-tu ? Il ne t'est pas permis de le savoir. — Combien de temps resterez-vous parmi nous à rendre des oracles ? — Mille trois ans. — Ensuite de quel côté tournerez-vous vos pas ? — Vers la Bactriane et les pays voisins ; car il faut bien que les Barbares jouissent aussi de ma présence. Les Grecs ont assez d'autres oracles, et mon aïeul Apollon leur prédit l'avenir à Didyme, à Claros et à Delphes. — Les réponses qui sortent de ces temples disent-elles la vérité ? — Ne cherche point à savoir ce qu'il ne t'est pas permis d'apprendre. — Que deviendrai-je après cette vie ? — Tu seras chameau, puis cheval , ensuite philosophe , enfin prophète aussi illustre qu'Alexandre. » Telle fut la conversation du prêtre et de Glycon. Celui-ci la termina par un oracle en vers : comme il savait que l'autre était ami de Lépидus, il lui dit :

Ne crois point Lépидus, car un triste sort l'attend.

Il craignait singulièrement ce disciple d'Épicure, comme un homme ennemi de toute fourberie, et capable de dévoiler

⁴ Ville de Paphlagonie.

ler ses prestiges. Un philosophe de la même secte, ayant un jour osé le convaincre d'imposture en présence d'un assez grand nombre de personnes, courut le plus grand danger. En effet, s'étant avancé vers le prophète, il lui dit à haute voix : « C'est donc vous, Alexandre, qui avez persuadé à un « tel, de Paphlagonie, de livrer ses esclaves au gouverneur « de Galatie, pour les faire mourir comme meurtriers de son « fils, qui étudiait dans Alexandrie? Sachez que ce jeune « homme est vivant, qu'il est revenu plein de santé, lorsque « les malheureux esclaves n'étaient plus, et avaient péri dé- « vorés par les bêtes féroces, auxquelles, suivant vos con- « seils, ils ont été exposés. »

Voici comme la chose s'était passée. Ce jeune homme ayant remonté le Nil, et traversé l'Égypte jusqu'à Clyisma¹, il y avait trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour l'Inde, et s'était laissé engager à pousser jusqu'à ce pays. Comme il tardait longtemps à revenir, ses esclaves crurent qu'il avait été attaqué sur le Nil par des brigands, et qu'il avait péri. Ils retournèrent chez le père, et lui apprirent que son fils avait disparu. L'oracle avait été consulté, il avait prononcé la condamnation des esclaves. Le jeune homme était revenu peu de temps après, avait instruit son père de la cause de son absence. Tels furent les reproches de l'épicurien. Alexandre, n'en pouvant supporter la vérité, et outré de se voir convaincu d'imposture, ordonna à tous ceux qui étaient présents de le lapider, s'ils ne voulaient eux-mêmes se rendre coupables d'impiété, et passer pour épicuriens. Déjà les pierres commençaient à voler sur le philosophe, lorsqu'un certain Démocrate, qui se trouvait alors en voyage dans le Pont, courut à lui, et, l'embrassant, lui sauva la vie au moment où il allait être lapidé. En vérité, il le méritait bien : qu'avait-il besoin de vouloir paraître seul raisonnable au milieu d'une foule d'insensés, et de s'exposer à recueillir les tristes fruits de la folie des Paphlagoniens ?

¹ Por: d'Égypte, sur les bords de la mer Rouge.

La veille du jour auquel il devait rendre ses oracles, il faisait appeler l'un après l'autre ceux qui lui avaient fait quelque demande, et un héraut lui demandait de leur part s'il prophétiserait. Celui qu'il renvoyait, en répondant du fond de son sanctuaire, *Va aux corbeaux*, devenait à l'instant un homme exécration ; toutes les maisons lui étaient fermées, on lui interdisait le feu et l'eau, il se voyait obligé de fuir de contrées en contrées, comme un impie, un athée, un épicurien. Ce dernier nom était sa plus forte injure.

Voici encore un trait assez risible de notre prophète. Ayant trouvé le livre des pensées d'Épicure, un des plus beaux ouvrage de ce philosophe, et qui contient l'abrégé de ses dogmes, il le porta dans la place publique, le brûla sur un bûcher de bois de figuier, et jeta les cendres à la mer. Il justifia cette conduite en rendant un oracle qui disait :

Je vous ordonne de brûler les maximes du vieil aveugle ¹.

Le scélérat ignorait sans doute quels avantages ce livre procure à ceux qui le lisent, quelle paix, quelle tranquillité et quelle liberté il établit dans leur cœur, en les délivrant non moins des frayeurs, des prodiges et des fantômes, que des vaines espérances et des desirs superflus ; en portant dans leur esprit l'intelligence et la vérité, et en le purifiant réellement, non pas avec un flambeau ou de la squille, ou autres bagatelles semblables, mais avec la droite raison, la vérité, et la franchise.

Entre mille traits d'impudence qui caractérisent ce détestable imposteur, écoute, je te prie, ce'ui-ci. Son alliance avec Rutilianus, qui jouissait alors d'un grand crédit, lui avait ouvert un accès facile auprès de l'empereur et de la cour ; il

¹ Épicure. Il n'était point aveugle, il avait seulement la vue faible et délicate. Diogène de Laërce nous a conservé le livre dont il s'agit, intitulé *Κυρία δόγματα*. Ce sont quarante-quatre maximes qui se trouvent à la fin de la vie du philosophe.

en profita pour lui envoyer un oracle, dans le temps où la guerre était allumée en Germanie, et que le divin ¹ Marc-Aurèle allait en venir aux mains avec les Quades et les Marcomans. Cet oracle ordonnait que l'on jetât dans l'Ister ² deux lions vivants, une grande quantité d'aromates, et que l'on offrit le plus magnifique sacrifice. Mais il vaut mieux rapporter l'oracle même :

Dans les tourbillons de l'Ister, ce fleuve aux eaux divines, je vous ordonne de précipiter deux serviteurs de Cybèle, deux lions nourris dans les montagnes ; joignez-y ce que l'air de l'Inde fait pousser de fleurs et de plantes balsamiques, et bientôt vous serez vainqueurs avec une grande gloire, et vous jouirez des charmes de la paix.

On observa de point en point ce qu'il avait ordonné. Les lions furent lancés dans le fleuve ; mais à peine ils eurent passé à l'autre rivage, occupé par l'armée ennemie, que les Barbares, les prenant pour des chiens ou des loups d'une espèce étrangère, les assommèrent à coups de bâton. Bientôt après nous reçûmes un échec considérable, et près de vingt mille de nos soldats restèrent sur la place. Ce désastre fut suivi de la malheureuse journée d'Aquilée, et peu s'en fallut que cette ville ne fût prise. Pour justifier sa prédiction, notre prophète eut recours à la ridicule défaite de l'oracle de Delphes ³, disant que son dieu avait bien promis une victoire, mais qu'il n'avait point dit si elle serait remportée par les Romains, ou par leurs ennemis.

Cependant la multitude accourait de toutes parts, la ville n'était plus assez grande pour contenir la foule immense de ceux qui venaient consulter l'oracle, et ne pouvait fournir à leurs besoins. Alors Alexandre imagina des oracles nocturnes.

¹ C'est le titre que les Romains donnaient à leurs empereurs. Voyez les remarques du nouvel éditeur d'Oppien, sur le v. 1 du premier chant de la chasse. La guerre dont il est ici question eut lieu vers l'an de Rome 925. La Marcomanie est la province d'Allemagne que l'on nomme aujourd'hui la Bohême. Les Quades sont des peuples de la Moravie.

² Cette cérémonie est représentée sur la colonne Trajane.

³ Celui qui fut rendu à Crésus.

Il prenait les billets, se couchait dessus, du moins il le disait, et faisait le matin la réponse que le dieu lui avait inspirée en songe. Ces réponses étaient presque toutes obscures et à double sens, surtout quand il voyait que le billet était cacheté avec précaution; alors il n'osait pas l'ouvrir, et il écrivait tout ce qui lui venait dans l'esprit, s'imaginant que ses réponses, quelles qu'elles fussent, seraient toujours prises pour des oracles. Il avait en outre établi des interprètes, qui gagnaient considérablement à expliquer et à traduire les réponses du dieu à ceux qui lui avaient fait quelque demande. Le prophète affirmait ces places d'interprète, et chacun d'eux lui rendait un talent attique.

Quelquefois, sans qu'on l'eût interrogé, sans qu'on eût envoyé personne pour consulter Esculape, sans aucun sujet, et seulement pour étonner les sots, il rendait des oracles. Tel est celui-ci :

Tu veux savoir quel adultère a souillé furtivement ton lit, et a corrompu la femme Calligénia. C'est ton esclave Protogène, à qui tu te confies en toutes choses. Tu l'as déshonoré, il déshonore ton épouse : telle est la vengeance qu'il tire de toi. Déjà ils te préparent de concert une coupe empoisonnée. Tu la trouveras sous ton lit, du côté de la tête, près du mur. Ta servante Calypso est leur complice.

Quel Démocrite n'eût été troublé en entendant des circonstances aussi précises, les noms des complices, celui des lieux? Mais quel mépris n'aurait-il pas eu après pour ces vaines prédictions, dès qu'il en aurait compris le sens!

Souvent il répondait aux Barbares en leur propre langage, en scythe, par exemple, ou en celte; car il trouvait facilement des hommes du même pays que ceux qui l'avaient interrogé. Mais pour le faire plus sûrement il mettait un long intervalle entre les demandes et ses réponses, afin d'avoir le temps de déployer les billets, et de chercher des hommes de ces nations qui pussent les lui expliquer. C'est par ce moyen qu'il rendit cet oracle à un Scythe :

Morphi ébargoulis eis skien chnegchicragk Leipsei phaos ¹.

Une autre fois, ne trouvant point d'interprète, il dit en prose à quelqu'un de retourner sur ses pas. *Celui qui t'a envoyé est mort aujourd'hui, il a été tué par son voisin Dioclès, accompagné des voleurs Mangus, Céler, Bubalus, qui déjà sont pris et mis dans les fers.*

Il faut à présent que je t'apprenne quelques oracles qu'il m'a rendus. Je demandai un jour au dieu si Alexandre était chauve : mon billet était bien cacheté. Le prophète écrivit dessus cet oracle nocturne : *Malach, fils de Sabardalach, était un autre Attis.* Une autre fois, je lui fis cette demande, écrite dans deux billets séparés : *Quelle est la patrie d'Homère?* Je les lui fis présenter sous des noms différents, et par diverses personnes. Trompé par mon valet, qui lui avait dit que je demandais un remède pour le mal de côté, il écrivit sur l'un de ses billets :

Oignez-vous de cytmis et d'écumie de cheval ;

et sur l'autre (on lui avait dit exprès que je voulais savoir si je devais retourner en Italie par mer ou par terre) :

Ne t'embarque pas ; fais ton voyage à pied.

Mais à l'égard d'Homère, il n'en dit pas un mot.

J'ai souvent employé plusieurs ruses de ce genre pour découvrir son imposture. Par exemple, je fis un jour une seule demande par un billet cacheté, suivant l'usage, et j'écrivis sur les revers : Huit oracles pour un tel : j'inventai un nom. Je lui envoyai en même temps huit drachmes et le surpris ².

¹ Je laisse aux savants en langue scythe à expliquer cet oracle. Je les préviens seulement que les mots εἰς σκὴν λαίψαι φάος, sont grecs, et peuvent signifier, *il laissera la lumière pour aller dans les ténèbres*, c'est-à-dire *il mourra*. Peut-être même ces mots grecs sont ils la traduction des mots scythes : μόρφι ἐβάργουλις χνέγκικραγκ, qui se lisent un peu différemment dans le Mss. du roi, μορφὴν εὐβάργουλις εἰς κακίαν χνέγκι κραγὴ λ. φ.

² C'est-à-dire seize oboles, puisque le prix de chaque oracle, comme

Ce prix et l'inscription du billet lui firent croire qu'il contenait huit demandes, tandis qu'il n'y en avait qu'une, et c'était celle-ci : « Par quel moyen peut-on convaincre Alexandre de fourberie ? » Le prophète ne manqua pas de me répondre huit oracles, tous aussi ridicules, aussi obscurs les uns que les autres, et qui ne touchaient, comme on le dit communément, ni au ciel ni à la terre. Il apprit, par la suite, le tour que je lui avais joué, et sachant que j'avais essayé de détourner Rutilianus de son alliance, et de le faire renoncer aux folles espérances que l'oracle lui avait données, il me jura la haine la plus complète, et me regarda, avec raison, comme son ennemi capital. Un jour que Rutilianus lui demanda ce qu'il pensait de moi, il lui répondit : « Il aime les aventures nocturnes, et se plaît à souiller la couche d'autrui. »

Voici quelle fut la principale cause de cette inimitié. Lorsqu'il sut que j'étais arrivé dans sa ville, et qu'il eut appris quel était ce Lucien qui venait accompagné de deux soldats dont l'un portait une lance, et l'autre un javelot (le gouverneur de Cappadoce, qui alors était mon ami, me les avait donnés pour me servir d'escorte jusqu'aux bords de la mer), il envoya sur-le-champ m'inviter, avec beaucoup de politesse et d'amitié, à le venir voir. J'allai chez lui, et je le trouvai environné d'une multitude considérable. Heureusement je m'étais fait suivre de mes soldats. Alexandre, selon sa coutume, me présenta sa main à baiser, mais au lieu d'y appliquer mes lèvres, je la lui mordis si vigoureusement, que je pensai l'estropier pour le reste de sa vie. Les assistants crièrent aussitôt au sacrilège, et voulaient m'étrangler. Peu auparavant, ils avaient été scandalisés de ce que j'avais appelé Alexandre par son nom, sans lui donner le titre de prophète. Pour lui, il supporta courageusement cette insulte, apaisa la multitude, et lui promit qu'il trouverait facilement les moyens de m'adoucir, en me faisant connaître la puissance de Glycon, qui souvent lui avait fait des amis de ceux qui semblaient lui être le plus opposés. En effet, il se mit à

causer avec moi, et me dit qu'il me connaissait parfaitement, et n'ignorait pas quels conseils j'avais donnés à Rutilianus. « Que vous ai-je fait, ajouta-t-il, pour traiter de la sorte un homme qui peut vous pousser au plus haut degré de la fortune? » Quand je vis à quel péril je m'étais exposé, je fis semblant de recevoir avec plaisir ce témoignage de bienveillance. Un instant après, je reparus avec les dehors de l'amitié; et la multitude fut singulièrement étonnée d'un changement si subit.

Quelque temps après, quand j'eus pris la résolution de m'embarquer, il m'envoya les présents de l'hospitalité, et comme je me trouvais seul en voyage avec Xénophon ¹ (j'avais déjà fait partir mon père et mes domestiques pour Amastris), Alexandre me promit de me fournir un vaisseau et des rameurs. Je crus que cette offre était de sa part une marque d'amitié, je l'acceptai : mais quand je fus en pleine mer, voyant le pilote qui pleurait et contestait avec les matelots, je commençai à soupçonner quelque mauvais dessein, et j'appris qu'ils étaient convenus avec le prophète de se saisir de nous et de nous jeter à la mer. C'était un moyen sûr et facile de se défaire d'un ennemi ; mais le pilote, par ses larmes et ses prières, parvint à fléchir ses compagnons, et à les engager à ne nous faire aucun mal. Puis, m'adressant la parole : « Je suis vieux, me dit-il, et j'ai mené jusqu'ici une vie irréprochable : je ne veux point à mon âge, » ayant une femme et des enfants, me souiller par un crime. » Ce fut alors qu'il nous révéla les ordres qu'il avait reçus d'Alexandre. Sur cet avis, je me fis descendre à Ægiale, dont Homère a parlé ² ; j'y trouvai des ambassadeurs du Bosphore, qui allaient en Bithynie de la part du roi Eupator, porter le tribut annuel qu'il paye à l'empereur. Je leur appris le danger que j'avais couru ; ils me reçurent avec politesse sur leur bord, et me transportèrent à Amastris, où j'arrivai

¹ Quel est ce Xénophon ?

² Homère, *Iliade*, liv. II, v. 835.

sain et sauf, après avoir été sur le point de perdre la vie. Depuis ce moment, je déclarai une guerre ouverte à Alexandre, je déployai toutes mes voiles pour arriver à me venger de lui. Je le haïssais déjà avant sa perfidie; ses mœurs corrompues me le faisaient regarder comme un homme détestable, et j'étais déterminé à me porter son accusateur. Un nombre considérable d'honnêtes gens me secondaient, surtout les disciples du philosophe Timocrates d'Héraclée¹ : mais le gouverneur de la Bithynie et du Pont m'en empêcha; il employa presque les prières et supplications pour me détourner de ce dessein, et me dit que l'amitié qu'il avait vouée à Rutilianus ne lui permettrait jamais de punir Alexandre, quand on parviendrait à le convaincre d'imposture. Ainsi je fus arrêté dans mon entreprise, et obligé de cesser mes poursuites, voyant que ce serait une hardiesse inopportune d'attaquer un coupable pour lequel son juge était si favorablement disposé.

Parmi plusieurs traits d'impudence, n'en est-ce pas un de la première force, d'avoir osé demander à l'empereur de changer le nom d'Abonoteichie en celui d'Ionopolis, et d'avoir fait frapper une médaille, qui d'un côté portait l'image de Glycon, et de l'autre représentait Alexandre couronné des bandelettes de son aïeul Esculape, et tenant à la main la faux de Persée, duquel il prétendait descendre par sa mère?

Ce beau prophète avait annoncé dans un oracle que les destins lui avaient accordé cent cinquante ans de vie, et qu'il mourrait par un coup de foudre : cependant il ne devint pas même septuagénaire. Il périt misérablement rongé par les vers, et par un ulcère gangréneux qui s'ouvrit à sa jambe et s'étendit jusqu'à l'aîne : digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on découvrit qu'il était chauve; la douleur qu'il éprouvait à la tête l'obligea de la confier aux médecins, pour la lui arroser, et cela ne put se faire sans enlever sa fausse chevelure.

¹ Je ne connais point ce philosophe.

Telle fut la catastrophe qui termina la tragédie, ou plutôt la farce dont Alexandre avait joué le principal personnage. Cet événement, quoiqu'il n'ait été produit que par le hasard, semble néanmoins être l'ouvrage d'une providence. Il ne manquait plus qu'à faire au défunt des obsèques dignes de sa vie, à ouvrir un concours dont l'oracle devait être le prix. Plusieurs de ses complices, et quelques fourbes qui tenaient parmi eux le premier rang, vinrent trouver Rutilianus, et le prièrent de nommer celui qu'il fallait élire pour successeur du prophète, couronner de bandelettes sacrées, et revêtir d'habits pontificaux. Parmi les prétendants, il y avait un certain Pœtus, médecin, qui en cela jouait un rôle indigne de sa profession et de sa vieillesse : mais Rutilianus l'agonothète⁴ renvoya tous ces athlètes sans en couronner aucun, et conserva à son beau-père le droit de rendre des oracles, même après sa mort.

D'une foule de traits qui caractérisent cet imposteur, j'ai choisi ce petit nombre, pour en composer cette histoire, entreprise à ta considération. Je te l'envoie comme un témoignage de mon amitié pour toi, comme une preuve de l'admiration que m'inspirent ta sagesse, ton amour pour la vérité, la douceur de ton caractère, la modération et l'égalité de ta conduite, et ta politesse envers ceux qui partagent ta société. De plus, ce qui sans doute ne pourra te déplaire, j'ai voulu venger Épicure, ce philosophe vraiment sacré, ce génie divin, qui seul a connu les charmes de la vérité, les a transmis à ses disciples dont il est devenu le libérateur. Peut-être aussi ceux qui liront cet écrit trouveront-ils qu'on en peut tirer quelque utilité, puisqu'il dévoile les mystères de l'imposture, et confirme dans leur opinion ceux qui pensent d'une manière conforme à la raison.

⁴ C'est ainsi qu'on nommait le magistrat qui présidait aux jeux publics et décernait les couronnes.

DES SACRIFICES.

Je ne crois pas qu'il existe un mortel assez triste et d'humeur assez chagrine, pour ne pas rire de l'ineptie des humains, lorsqu'il considérera ce que ces insensés se proposent dans les sacrifices qu'ils offrent aux dieux, dans les fêtes et les solennités qu'ils célèbrent en leur honneur, dans les vœux qu'ils leur adressent, dans les demandes qu'ils leur font; et qu'il connaitra l'opinion qu'ils se forment de ces mêmes dieux. Mais, avant d'en rire, il serait peut-être à propos d'examiner si de tels hommes méritent le nom de religieux, ou plutôt, si l'on ne doit pas les regarder comme des ennemis de la divinité, dont ils conçoivent des idées si basses et si peu dignes d'elle, qu'ils s'imaginent qu'elle a besoin des hommes, qu'elle se plaît à s'entendre aduler, et se fâche si on la néglige. Les malheurs arrivés en Étolie et aux habitants de Calydon, tant de meurtres, la maladie qui consuma Méléagre, tout cela fut, dit-on, l'ouvrage de Diane irritée de ce qu'Oinée ne l'avait pas invitée à son sacrifice; tant cet oubli qui l'avait privée de sa part à la victime était profondément gravé dans son cœur. Il me semble la voir en ce moment se promener seule dans le ciel, abandonnée de tous les dieux qui sont partis pour aller chez Oinée, se désoler, se trouver malheureuse de n'être pas d'une si belle fête.

D'un autre côté, si les Éthiopiens sont heureux et fortunés, ils le doivent, dira-t-on, à Jupiter. Il leur témoigne par là sa reconnaissance des procédés honnêtes dont ils usent à son égard au commencement du poëme d'Homère, où ils le régalaient pendant douze jours de suite, avec tous les dieux

qu'il amène avec lui. Ainsi les dieux ne donnent rien gratuitement : ils nous vendent les biens, et l'on peut en acheter la santé, en payant un jeune bœuf ; les richesses coûteront quatre bœufs, et la royauté, une hécatombe. Le privilège de revenir sain et sauf d'Ilion à Pylos vaut neuf taureaux ; et celui de faire le trajet de l'Aulide à Troie vaut une vierge du sang royal. Hécube, moyennant douze bœufs et un voile, n'a-t-elle pas acheté de Minerve que Troie ne fût pas prise ce jour-là ? On peut croire qu'il y a une foule de bagatelles qui se donnent pour un coq, pour une couronne, ou quelques grains d'encens.

Chrysès le savait fort bien, sans doute, lui qui était prêtre et avait vieilli dans la connaissance des mystères divins. Quand il s'éloigne d'Agamemnon, dont il n'avait pu rien obtenir, il s'adresse à Apollon, comme à un débiteur auquel il aurait prêté à gros intérêts, il lui redemande le prix de ses services, et peu s'en faut qu'il ne lui fasse des reproches. « Honnête Apollon, lui dit-il, c'est moi qui si souvent ai suspendu des guirlandes à votre temple, qui jusque-là n'en avait point été décoré ; combien de cuisses de chèvres et de taureaux n'ai-je pas brûlées sur vos autels ? Et vous me laissez essuyer une pareille injure ? Vous ne faites aucun cas de votre bienfaiteur. » Ce discours rendit Apollon si honteux, que, saisissant à l'instant son carquois, il se place au-dessus de la flotte des Grecs et décoche des traits empestés, dont il frappe les guerriers, leurs mulets et leurs chiens.

Mais puisque Apollon me revient en mémoire, parlons un peu des autres aventures que nos sages racontent à son sujet. Je ne dirai rien de ses amours infortunés, de la mort d'Hyacinthe, et des mépris de Daphné. Mais on sait que, banni des cieux à cause du meurtre des Cyclopes, envoyé sur la terre pour y subir la condition des humains, il devint mercenaire en Thessalie, chez Admète, et depuis, en Phrygie, chez Laomédon. Cependant il ne fut pas le seul dieu au service de ce prince ; Neptune fut son compagnon, et tous

deux, pressés par le besoin, travaillèrent à faire des briques et bâtirent les murailles de Troie. Ils en furent assez mal payés, et ne reçurent pas en entier le salaire que le Phrygien leur avait promis. Celui-ci leur devait encore, dit-on, plus de trente drachmes troyennes.

Ne sont-ce pas là les magnifiques inepties que les poètes nous racontent des dieux ? Mais ils nous apprennent des mystères bien plus divins encore sur Vulcain, Prométhée, Saturne, Rhéa, et toute la famille de Jupiter ; et pour nous en instruire, ils invoquent les Muses en commençant leurs poèmes, les prient de seconder leurs voix, et, remplis de l'esprit des dieux, ils chantent que Saturne, après avoir fait un eunuque de Cœlus son père, s'empara de son empire ; qu'il dévorait ses enfants comme Thyeste d'Argos ; que Jupiter, dérobé par Rhéa qui mit une pierre à sa place, exposé dans l'île de Crète, fut nourri par une chèvre, comme Thélèphe le fut par une biche, et Cyrus, roi des Perses, par une chienne. Peu après, Jupiter chassa du ciel son père, le jeta dans une prison, et s'empara de l'empire. Il épousa un grand nombre de femmes, dont la dernière fut sa sœur Junon, se conformant en cela aux lois des Perses et des Assyriens. Comme il était d'un tempérament fort amoureux et porté aux plaisirs de Vénus, il peupla bientôt le ciel de ses enfants ; il avait eu les uns de ses égales, les autres étaient bâtards et avaient pour mères des mortelles ; car le galant, pour s'introduire auprès d'elles, se métamorphosait tantôt en or, tantôt en taureau, en cygne, ou en aigle, et prenait plus de formes que Protée. Minerve fut la seule qu'il engendra de sa tête, après l'avoir simplement conçue dans son cerveau. On dit aussi qu'il enleva Bacchus à demi formé du ventre de sa mère que la foudre avait consumée, qu'il l'enferma dans sa cuisse, et se fit ensuite une ouverture, quand l'instant d'accoucher fut venu.

On dit encore quelque chose de semblable de Junon, qui, sans avoir eu de commerce avec son mari, et comme si elle avait été fécondée par le vent, mit au monde Vulcain. Le

sort de cet enfant n'en fut pas plus heureux ; il ne devint qu'un artisan , un forgeron , passant toute sa vie au milieu du feu et de la fumée , et toujours couvert d'étincelles. Il n'avait pas même les jambes égales ; car il était devenu boiteux d'une chute qu'il fit quand Jupiter le précipita du haut du ciel ; et si les habitants de Lemnos , remplis d'humanité , ne l'eussent reçu lorsqu'il tombait dans leur île , c'en était fait du pauvre Vulcain , il serait mort comme Astyanax précipité du haut des remparts d'Ilion. L'histoire de Vulcain est assez supportable ; mais qui ne sait tous les maux que valut à Prométhée son amour pour le genre humain ? Jupiter , le trainant en Scythie , le fit crucifier sur le mont Caucase , et mit auprès de lui un aigle qui chaque jour lui dévorait le foie : tel fut le supplice qu'il subit.

Que dirons-nous de Rhéa (car il en faut aussi parler) ? Jusqu'à quel point ne porte-t-elle pas l'oubli de la pudeur ? Quelle est la conduite étrange de cette vieille déesse ? Malgré son âge avancé , cette mère de tant de dieux aime avec fureur un jeune enfant ; transportée de jalousie , elle enlève sur un char traîné par des lions son Athis , qui ne peut plus lui être utile ¹. Peut-on , après cela , reprocher à Vénus ses adultères , à la Lune son amour pour Endymion , qui la fait souvent descendre de son char au milieu de sa course ?

Mais laissons ce discours ; transportons-nous dans le ciel même ; et portés sur les ailes poétiques d'Homère et d'Hésiode , suivons la route qu'ils nous ont tracée ; considérons l'arrangement et l'économie du palais céleste. Son extérieur est d'airain ; Homère l'a dit avant nous ². Si nous montons plus haut , et que nous élevions nos regards jusqu'à sa voûte , nous la verrons briller d'une lumière éclatante : le soleil y est plus pur ; les étoiles y sont plus étincelantes , et le parvis est d'or. En entrant , on trouve d'abord les Heures : l'entrée du ciel est commise à leur garde. Ensuite on voit Iris et

¹ Il s'était fait eunuque

² *Iliade*, liv. 1, v. 225.

Mercuré, courriers et ministres de Jupiter. Plus loin sont les fourneaux de Vulcain , remplis des instruments de son art. Enfin, l'on arrive à la demeure des dieux , et au palais de leur souverain ; Vulcain les a décorés de toutes les beautés que son art peut produire.

Cependant les immortels ¹ (quand on est monté si haut , il convient, je pense, d'employer un style élevé), les immortels , assis auprès de Jupiter, laissent tomber leurs regards sur la terre , et, baissant la tête, ils regardent de tous côtés si l'on n'allume point quelques feux, et si l'odeur des victimes ne monte point portée sur des tourbillons de fumée ² ; car lorsqu'on fait un sacrifice , tous ces dieux se régalent ; la bouche ouverte, ils lument la fumée , et boivent le sang qui coule au pied des autels , ainsi que les mouches. Mais quand ils mangent chez eux , le nectar et l'ambroisie sont leur nourriture. Autrefois les hommes étaient admis à la table des dieux , témoins Ixion et Tantale ; mais leur intempérance et leur indiscretion les firent chasser du ciel et condamner à des tourments qui durent encore. Le ciel, depuis ce temps , devint inaccessible aux mortels , et l'entrée leur en fut à jamais interdite.

Telle est la vie des dieux ; et le culte que les hommes leur rendent y répond parfaitement. D'abord, ils leur ont consacré des bois , des montagnes , des oiseaux et des plantes ; ils se sont distribué ces dieux ; chaque peuple adore le sien , et le déclare citoyen. Delphes et Délos ont adopté Apollon ; Athènes , Athené ³ ; l'identité du nom en est la preuve : Argos reconnaît Junon, la Phrygie ; Rhéa, et Paphos, Vénus. Les Crétois ne se vantent pas seulement de la naissance et de l'éducation que Jupiter reçut dans leur île , ils montrent encore son tombeau ; en sorte qu'il y a longtemps que nous sommes dans l'erreur, en croyant que c'est Jupiter qui tonne, fait tomber la pluie, et gouverne les autres choses de

¹ Parodie du premier vers du deuxième livre de l'*Iliade*.

² Autre parodie du vers 517 du premier livre du même poëme.

³ Minerve. Pollux, liv. vin, chap. 7, segm. 63.

ce monde : ce dieu , à notre insu , est mort et inhumé chez les Crétois.

Par la suite on éleva des temples aux dieux : on ne voulut pas , sans doute , qu'ils fussent les seuls qui n'eussent ni feu ni lieu ; on fit leurs statues, en invoquant l'art des Praxitèles, des Polyclètes, des Phidias. Je ne sais trop où ceux-ci ont vu leurs modèles, pour nous représenter Jupiter barbu, Apollon toujours adolescent, Mercure avec du poil follet au menton, Neptune avec une chevelure bleue, Minerve avec des yeux pers. Cependant ceux qui entrent dans les temples, ne s'imaginent plus voir l'ivoire des Indes , ou l'or extrait des mines de Thessalie , mais le fils même de Saturne et de Rhée, que Phidias a fait descendre du ciel , qu'il a chargé de veiller sur le désert de Pise , et qui chérit celui qui, tous les cinq ans , lui offre par hasard un sacrifice à Olympie.

Quand les autels furent élevés, les prières instituées , les vases d'eau lustrale établis, on amena des victimes. Le laboureur conduisit à l'autel le bœuf qui traînait sa charrue ; le berger offrit une brebis, le chévrier une chèvre ; cet autre de l'encens ; celui-ci un gâteau : le pauvre se rendit la divinité favorable , en lui baisant la main droite : les sacrificateurs (car je reviens à eux) couronnent la victime , après avoir auparavant soigneusement examiné si elle est sans tache, de peur d'égorger un animal impur ; ils la conduisent ensuite à l'autel, l'égorgent sous les yeux du dieu, et ils accompagnent de leurs flûtes ses mugissements douloureux, qui sont, comme de raison, d'un favorable augure. Qui peut douter que les dieux ne prennent un plaisir extrême à ce spectacle ?

Une loi affichée défend à quiconque n'a pas les mains pures, de pénétrer dans l'enceinte des vases d'eau lustrale ; cependant le prêtre s'y tient debout , dégouttant de sang , comme le Cyclope ; il coupe, il dissèque la victime, arrache les entrailles, déchire le cœur, verse le sang autour de l'autel, et remplit bien d'autres cérémonies religieuses. Enfin, il allume un brasier ; il y met la chèvre avec sa peau , la

brebis avec sa toison, une odeur divine monte aussitôt vers les cieux, et se dissipe insensiblement. Le Scythe, dédaignant toute autre victime, comme trop vile, immole des hommes à Diane, et par là se rend agréable aux yeux de cette déesse.

Le culte des Assyriens, celui des Phrygiens et des Lydiens, n'a peut-être rien de merveilleux ; mais si vous passez en Égypte, c'est là que vous verrez de graves cérémonies, la religion portée à son comble, et tout à fait digne du ciel : là Jupiter a la tête d'un bélier, Mercure le visage d'un chien, Pan est un bouc de la tête aux pieds ; cet autre est un ibis, celui-ci un crocodile, celui-là un singe.

Mais si vous desirez connaître ces mystères, écoutez cette foule de sages, de scribes, de prophètes, dont la tête est rasée ; ils vous apprendront..... Après s'être écrié, selon l'usage : *profanes, loin d'ici*, ils vous apprendront, dis-je, comment les dieux, effrayés par la révolte des géants, qui leur avaient déclaré la guerre, vinrent se réfugier en Égypte, dans l'espoir d'échapper à leurs ennemis ; que ces dieux, épouvantés, se précipitèrent l'un dans le corps d'un bélier, l'autre dans celui d'un bouc ; celui-ci devint une bête sauvage ; cet autre un oiseau, et que, pour cette raison, les dieux conservent encore aujourd'hui ces formes différentes : les preuves en sont consignées dans leurs archives, écrites depuis plus de dix mille ans.

Les sacrifices chez les Égyptiens sont à peu près les mêmes que les nôtres, si ce n'est qu'ils pleurent la victime, que, rangés en cercle autour d'elle, ils se frappent la poitrine. D'autres se contentent de lui donner la sépulture quand elle est égorgée. Mais si l'Apis, le plus grand de leurs dieux, vient à mourir, il n'est personne qui fasse assez de cas de sa chevelure pour ne pas la raser, et ne pas témoigner sa douleur par la nudité de sa tête, eût-il le cheveu rouge de Nisus. Apis, dieu tiré d'un troupeau, et proclamé après la mort de son prédécesseur, l'emporte par sa beauté, par son air anguste et noble, sur le vulgaire des bœufs. Tant de

superstition accréditée dans l'esprit du vulgaire a moins besoin, ce me semble, d'un censeur, que d'un Démocrite qui rie de la folie des humains, ou d'un Héraclite, qui pleure sur leur ignorance.

DU DEUIL.

Il serait assez curieux d'examiner ce que disent et ce que font la plupart des humains dans les cérémonies funèbres, les discours qu'on leur tient pour les consoler, le désespoir auquel ils se livrent : car ils s'imaginent qu'ils éprouvent alors un malheur intolérable, et que ceux dont ils pleurent la perte, sont réellement à plaindre. Par Pluton et Proserpine ! ils ignorent assurément si la mort est un mal, si elle mérite tant de larmes, ou si, au contraire, ce n'est pas pour ceux qui l'obtiennent le comble de la félicité. N'importe, ils s'abandonnent à la douleur par une espèce d'habitude, et pour obéir à l'usage. Dès qu'un homme est mort, voici de quelle manière ils agissent..... Mais il vaut mieux auparavant dire un mot des idées qu'ils se font du trépas : c'est le moyen de faire connaître le but qu'ils se proposent en pratiquant ces cérémonies inutiles.

Le peuple, que les sages appellent *le vulgaire*, pénétré d'une foi profonde pour Homère, Hésiode et les autres conteurs de fables, regarde leurs fictions comme autant de lois, et s' imagine qu'il existe sous la terre un lieu profond, vaste, immense, nommé l'*Enfer*, séjour ténébreux, que jamais le soleil n'éclaire de ses rayons : en sorte que je ne sais à l'aide de quelle lumière ils découvrent toutes les merveilles qu'ils y voient. Dans ce gouffre règne un frère de Jupiter ; on l'appelle *Pluton*. Ce nom, comme je l'ai appris d'un homme parfaitement instruit de ces mystères, lui est donné parceque les morts sont sa richesse ¹. Ce Pluton a établi un

¹ Le nom de Pluton signifie riche.

gouvernement et des lois, sous lesquelles vivent les défunts. C'est le sort qui lui a donné cet empire, et tous les êtres qu'il y reçoit sont retenus dans des liens auxquels rien ne peut les soustraire. Il ne permet à personne de retourner sur la terre, et depuis un temps considérable, on n'a vu qu'un petit nombre de héros obtenir cette faveur, et pour les raisons les plus importantes.

Le pays est environné de grands fleuves dont les noms seuls font frémir : on les appelle *Cocyste* et *Puriphléghéon*¹. Le plus large de tous est le lac que l'on nomme *Achérusie* ; c'est le premier que rencontrent ceux qui descendent dans ce séjour. On ne peut le passer sans le secours d'un batelier ; il est trop profond et trop vaste pour qu'on tente de le traverser à pied ou à la nage, et les ombres des oiseaux ne sauraient le passer en volant.

A l'entrée même, et sous la porte qui est de diamant, se tient *Æaque*, neveu du roi. C'est à lui que la garde de ces lieux est commise. A ses côtés est un chien à trois têtes, dont la gueule est hérissée de dents. Ce chien regarde d'un œil doux et pacifique tous ceux qui arrivent ; mais si quelqu'un veut s'évader, il l'épouvante par ses aboiements et par la vaste ouverture de sa gueule.

Quand on a traversé le lac, on entre dans une immense prairie plantée d'asphodèle, et arrosée par un fleuve dont l'eau est ennemie de la mémoire : on le nomme pour cette raison le *fleuve de l'oubli*. Sans doute que nos ancêtres avaient appris ces merveilles des héros qui descendirent autrefois sur ces bords, tels qu'*Alceste* et *Protésilas*, de *Thésalie*, *Thésée*, fils d'*Ægée*, l'*Ulysse* d'*Homère*, tous graves personnages et dignes de foi, qui n'avaient pas bu de cette eau, autrement ils ne se seraient pas souvenus de tous ces détails.

Pluton, comme nous l'ont dit ceux qui le savent bien,

¹ *Cocyste* signifie gémissements, et *Puriphléghéon*, feu ardent.

² Le même que l'*Achéron*.

règne dans cet empire avec Proserpine ; tout y est soumis à leur autorité. Ils ont une foule de ministres, qui partagent avec eux les soins du gouvernement : ce sont les Furies, les Peines, les Craintes et Mercure ; mais ce dernier n'habite pas toujours en ces lieux. On y voit aussi des gouverneurs, des satrapes, et deux juges assis sur leur tribunal ! C'est Minos et Rhadamante, tous deux Crétois et fils de Jupiter. Leur fonction est d'envoyer les hommes vertueux, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, former une colonie dans les Champs Élysées, pour y mener une vie heureuse. Mais tous les méchants qui leur tombent sous la main, ils les livrent aux Furies, qui les conduisent au séjour des impies, où ils sont châtiés suivant l'importance de leurs crimes. Que de tourments n'éprouvent-ils pas en ces lieux ! On les met à la torture, on les brûle, ils sont déchirés par des vautours, emportés par le mouvement d'une roue, occupés à rouler des pierres énormes. Tantale se tient altéré auprès du lac, et craint, le malheureux, de mourir de soif. A l'égard de ceux qui ont vécu entre la vertu et le vice (et le nombre en est grand), ils se promènent dans la prairie ; ils n'ont point de corps, ce sont des ombres vaines, qui se dissipent comme une fumée légère, quand on veut les toucher. Ils se nourrissent des libations funèbres, et des sacrifices qu'on fait sur les tombeaux : en sorte qu'un mort qui n'a pas laissé sur la terre un parent ou un ami, est réduit à ne point manger, et condamné à endurer une faim continuelle.

Le peuple est si fermement persuadé de cette doctrine, que dès qu'un homme a rendu le dernier soupir, on lui met une obole dans la bouche : c'est le prix dont il doit payer son passage au batelier. Ces gens ne s'informent point auparavant si cette monnaie a cours dans les enfers, et quelle est sa valeur ; si elle y est reçue pour une obole attique, pour une pièce de Macédoine ou d'Égine ; et ils ne font pas réflexion qu'il leur serait bien plus avantageux de n'avoir pas de quoi payer, car le batelier ne voudrait pas les recevoir dans sa barque, et on les renverrait dans le séjour des vivants.

Ensuite on lave le défunt, comme si le lac infernal ne suffisait pas pour baigner ceux qui habitent sur ses bords. On oint de parfums les plus précieux ce cadavre déjà infecté par la mauvaise odeur ; on le couronne des fleurs que produit la saison, puis on l'expose¹ après l'avoir revêtu d'habits magnifiques, sans doute afin qu'il n'ait pas froid pendant le voyage, ou de peur que Cerbère ne le voie tout nu.

Cependant tout retentit des gémissements et des lamentations des femmes : elles sont toutes en pleurs, se frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux, ensanglantent leurs joues ; quelquefois même on va jusqu'à déchirer ses vêtements, on répand de la poussière sur sa tête, et les vivants sont plus à plaindre que le mort : car souvent ceux-ci se roulent par terre, se frappent la tête contre le plancher, tandis que l'autre, dans une noble attitude, orné de tous ses atours, chargé de couronnes, placé sur un endroit élevé, est paré comme pour une pompe triomphale.

Rientôt après, la mère, et, qui plus est, le père, s'avançant au milieu des parents, vont embrasser le défunt (je suppose que celui-ci est un jeune homme, la tragédie en sera plus touchante) : ils lui adressent des discours ridicules, insensés, auxquels le mort saurait bien répondre s'il pouvait recouvrer la parole. « O mon fils ! dit le père d'une voix
 « entrecoupée de sanglots, et en déclinant tous ses noms ; ô
 « mon fils ! vous êtes donc perdu pour moi ! La Parque a
 « tranché vos jours et vous a moissonné dans la fleur de vo-
 « tre âge. Vous m'abandonnez seul en proie à la douleur, et
 « vous quittez la vie sans avoir goûté les douceurs de l'hy-
 « men, sans laisser de postérité, sans avoir porté les armes,
 « ni cultivé nos champs, sans être parvenu jusqu'à la vieillesse. Vous ne ferez plus la débauche, vous n'aimerez plus,
 « vous ne vous enivrerez plus dans les festins avec les jeu-
 « nes gens de votre âge. »

¹ Les anciens exposaient les morts à l'entrée de la maison les pieds tournés vers la porte.

Tels sont les discours de ce père, qui s'imagine que son fils a encore besoin de ces choses, et qu'il éprouvera dans les enfers des desirs qu'il ne pourra point satisfaire. Mais que dis-je ? Combien de chevaux, de concubines, d'échantons n'immole-t-on pas sur les tombeaux ! Que de vêtements, de parures, on brûle ou l'on enterre avec les défunts, comme s'ils devaient en user et en jouir dans le séjour des morts ! Or, ne croyez pas que ce soit pour son fils que ce vieillard fait éclater sa douleur, et tient ce discours, auquel il en ajoute encore beaucoup d'autres ; il sait bien que le défunt ne l'entend pas, quand il crierait d'une voix de Stentor ; ce n'est pas non plus pour lui-même ; on peut avoir de pareils sentiments, en être pénétré, sans pousser des cris ; et l'on n'a pas besoin d'éclater en gémissements pour soi-même. C'est donc pour les assistants qu'il débite ces inepties, sans savoir, ni ce qui est arrivé à son fils, ni où il est allé, ou plutôt, sans avoir jamais examiné ce que c'est que cette vie dont il jouissait, autrement il ne se plaindrait pas de ce changement d'état comme d'un malheur extrême.

Ah ! si ce fils pouvait obtenir d'Æaque et de Pluton la permission d'avancer seulement la tête hors de l'entrée des enfers, pour mettre fin aux plaintes ridicules de son père, il lui dirait : « Infortuné, pourquoi criez-vous ? Pourquoi « troublez-vous mon repos ? Cessez d'arracher votre cheve-
« lure et la peau de votre visage. Pourquoi m'insulter par
« des injures, et m'appeler infortuné, enfant né sous un
« triste destin ? Je suis bien plus heureux que vous, et mon
« sort est de beaucoup préférable au vôtre. Quel malheur
« croyez-vous donc qui me soit arrivé ? Est-ce parceque je
« ne suis pas devenu comme vous un vieillard chauve, cou-
« vert de rides, courbé sous le poids de l'âge, dont les genoux
« sont affaiblis, dont le corps est outragé par le temps, et
« qui, après avoir compté un grand nombre d'olympiades
« et de trentièmes de mois ¹, finit par dire et faire des folies

¹ Manière de compter des Grecs ; le trentième jour du mois s'appelait

« en présence de tant de témoins? Homme insensé quel est
 « le bien que cette vie vous procure, et dont vous croyez
 « que je ne jouirai pas? Les vins, sans doute, les banquets,
 « le luxe des vêtements, les plaisirs de Vénus? Vous crai-
 « gnez apparemment que la privation de toutes ces choses
 « ne me fasse périr de misère. Eh! ne savez-vous pas qu'il
 « vaut bien mieux ne point avoir soif que de boire, ne point
 « avoir faim que de manger, et ne pas éprouver de froid,
 « que d'avoir un grand nombre de vêtements?

« Allons, puisque vous ne savez pas, comme il paraît, la
 « véritable manière de pleurer les morts, je vais vous l'ap-
 « prendre. Recommencez vos gémissements et criez de nou-
 « veau : Ah! fils infortuné, tu n'éprouveras plus ni la faim
 « ni la soif, tu ne gèleras plus de froid, tu es perdu pour
 « moi, enfant trop malheureux, et tu t'es dérobé aux mala-
 « dies; tu n'as plus à redouter, ni la fièvre, ni les ennemis,
 « ni les tyrans. L'amour ne te causera plus de chagrins, et le
 « commerce des femmes n'épuisera plus ta santé deux ou
 « trois fois le jour. Oh! quel malheur! tu ne deviendras
 « point un vieillard infirme, objet du mépris des jeunes
 « gens, qui trouvent toujours sa présence incommode.

« En tenant ce langage, mon père, croyez-vous que vos
 « discours n'approcheraient pas davantage de la vérité, et
 « ne seraient pas encore plus ridicules que les premiers?
 « Mais, peut-être, ce qui vous afflige, c'est lorsque vous ré-
 « fléchissez aux ténèbres profondes qui règnent dans le séjour
 « des morts; et vous craignez, sans doute, que je ne sois
 « étouffé sous le tombeau qui va me renfermer. Songez,
 « pour vous consoler, que bientôt mes yeux vont être dé-
 « truits par la pourriture ou par le feu, si vous avez résolu
 « de livrer mon corps aux flammes : bientôt je n'aurai plus
 « besoin de voir ni ténèbres ni lumières. Ce n'est pas, ce me
 « semble, un si grand malheur.

τηλαχάς. Il était consacré aux morts. Voyez Suidas à ce mot, et Pollux,
 liv. 1, segm. 66.

« De quoi me servent vos gémisséments, les coups que
 « vous vous donnez dans la poitrine au son des flûtes, les
 « lamentations éternelles de ces femmes, et cette pierre
 « couronnée que vous posez sur mon tombeau? Qu'est-il
 « besoin que vous répandiez du vin autour de ma sépul-
 « ture; pensez-vous qu'il en descende quelque goutte dans
 « les lieux que j'habite, et que cette liqueur pénétrera jus-
 « qu'à l'empire de Pluton? Ne voyez-vous pas dans vos sacri-
 « fices funèbres que la partie la plus succulente des victimes
 « monte vers le ciel emportée par la fumée, et n'est
 « d'aucune utilité aux habitants des lieux souterrains? Une
 « cendre inutile est tout ce qui nous reste. Mais vous
 « croyez peut-être que les morts se nourrissent de cendres.
 « Détrompez-vous, le royaume de Pluton n'est pas assez
 « stérile, et l'asphodèle ne nous manque pas au point que nous
 « soyons réduits à venir prendre chez vous notre nourriture.
 « En vérité, il y a longtemps, j'en jure par Tisiphone, que
 « vos actions et vos discours m'auraient fait éclater de rire,
 « sans le linge et les bandelettes de laine dont vous m'avez
 « embéguiné les joues. »

Il dit, et le trépas l'enveloppe.

Au nom de Jupiter, si le mort tournant la tête, et s'appuyant sur le coude, parlait ainsi à ceux qui l'environnent, croyez-vous qu'il n'eût pas bien raison? Cependant les insensés continuent leurs clameurs, ils envoient chercher un homme savant dans l'art de composer des lamentations, en rassemblant tous les malheurs de l'antiquité, et à l'aide de cet acteur qui fournit une ample matière à leurs folies, dès qu'il donne le signal, ils commencent leurs chants funèbres.

L'usage ridicule des lamentations est assez général chez tous les peuples; mais ce qui les suit, la sépulture, varie autant qu'il y a de nations différentes. Le Grec brûle les corps, le Perse les enterre, l'Indien les oint d'une matière transpa-

rente ¹, le Scythe les mange, l'Égyptien les sale; mais celui-ci, je parle de ce que j'ai vu, les dessèche, les invite à sa table et en fait ses convives. Souvent, quand un Égyptien a besoin d'argent, un mort le tire aussitôt d'embarras, et un père ou un frère se trouvent là fort à propos pour lui servir de caution.

A l'égard des tombeaux, des pyramides, des colonnes, des inscriptions, leur peu de durée ne les rend-il pas inutiles et semblables à des jeux d'enfants?

Cependant quelques peuples ont institué des jeux funèbres, dans lesquels on prononce l'éloge des défunts sur leur tombeau. Il semble qu'on veuille les défendre, et rendre témoignage de leurs vertus auprès des juges infernaux.

Pour couronner la cérémonie, vient enfin le festin des funérailles. Les parents y assistent pour consoler le père et la mère du défunt; ils les engagent, les pressent de prendre quelque nourriture; on n'a pas besoin de leur faire beaucoup de violence; ils commencent à s'ennuyer du jeûne rigoureux qu'ils observent depuis deux ou trois jours. « Jus-
« qu'à quand, mon ami, leur dit-on, vous abandonnerez-
« vous aux larmes? Laissez reposer les mânes de votre bien-
« heureux fils; ou, si vous avez résolu de le pleurer sans
« cesse, par cette raison même il ne faut pas rester sans
« prendre de nourriture: elle vous donnera des forces pour
« soutenir la violence de l'affliction. » Tous les convives alors ne manquent pas de citer ce vers d'Homère :

Niobé, aux beaux cheveux, songe à prendre quelque nourriture ²;

Et celui-ci :

Ce n'est point l'usage des Grecs de pleurer les morts par le ventre ³.

¹ Gesner croit qu'il s'agit ici du vernis que l'on appelle laque, dont les Indiens sont les inventeurs.

² *Illiade*, liv. xxiv, v. 602.

³ *Illiade*, liv. xix, v. 223.

A'ors le père et la mère goûtent à quelques aliments, mais ce n'est pas sans témoigner d'abord quelque honte ; ils craignent de paraître soumis aux nécessités de la vie humaine, après la perte de ceux qu'ils chérissaient le plus. Pour peu qu'on observe tout ce qui se pratique dans les cérémonies du deuil, on trouvera aisément beaucoup d'autres usages aussi ridicules. Ils ne doivent leur origine qu'à la fausse opinion du vulgaire , qui regarde la mort comme le plus grand de tous les maux.

FIN DU VOLUME.

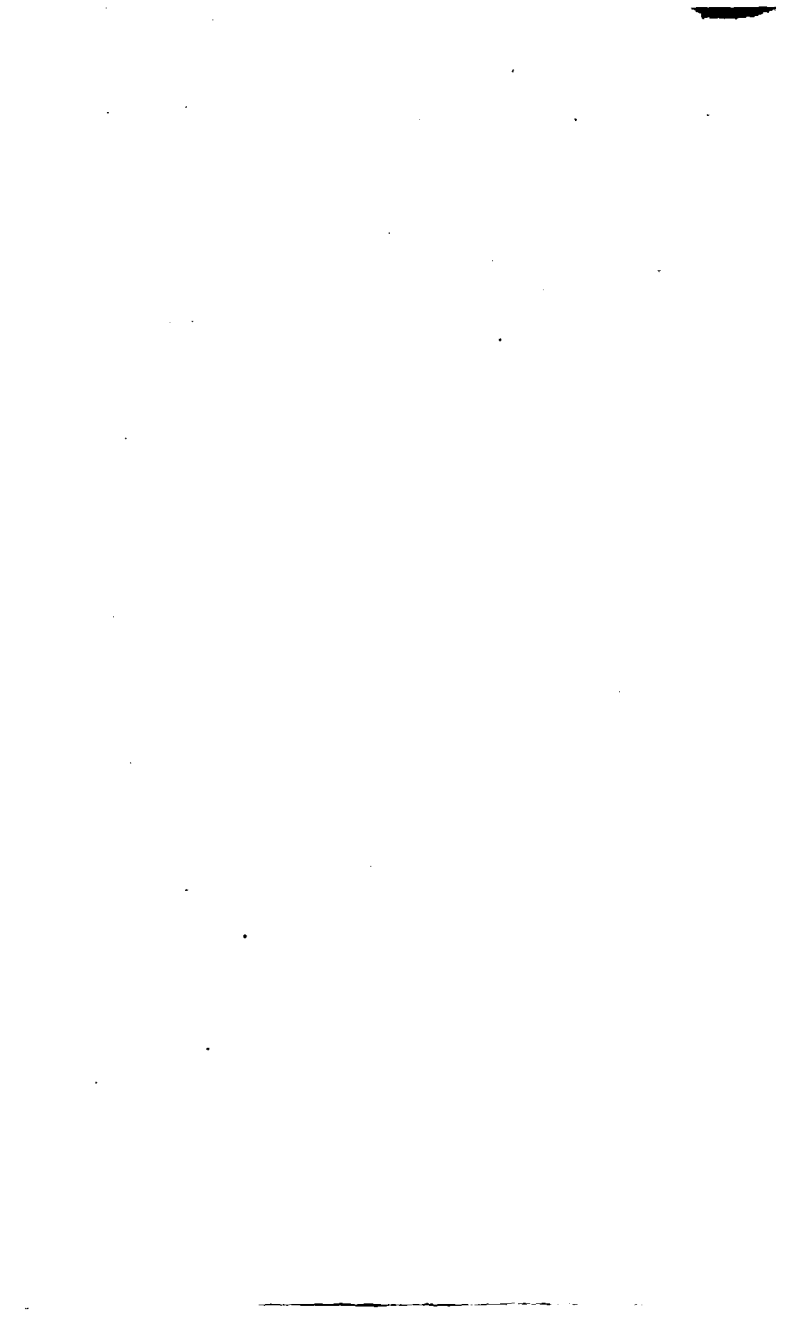


TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Avis de l'éditeur.	v
Vie de Lucien.	ix
Le Songe.	i

DIALOGUES SATYRIQUES.

Timon.	10
Les Sectes à l'encan.	40
Le Pêcheur.	61
Le Songe ou le Coq.	94
Icaroménippe ou le voyageur aérien.	118
La double accusation.	143
L'Assemblée des Dieux.	171
Le Cynique.	181

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES.

Caron.	193
Le passage de la Barque.	211
Jupiter confondu.	231
Anacharsis.	242
Le Menteur.	273

DIALOGUES DIVERS.

Toxaris ou de l'amitié.	299
Le Banquet.	338

	Pages.
Prométhée.	361
Le Navire.	371
Les Saturnales.	396
Cronosolon.	404
Nigrinus.	422

PETITS TRAITÉS.

Vie de Démonax.	441
Mort de Pérégrinus.	457
Alexandre ou le faux prophète.	477
Des sacrifices.	509
Du Deuil.	517

FIN.